



LVII

D.

19.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LVII

D

19

NOT. LI





HISTOIRE
UNIVERSELLE
DE LA CHINE,
DIVISEE
EN TROIS PARTIES.

HISTOIRE

DE LA VILLE

DE LA CLAY

DE LA CLAY

DE LA CLAY



HISTOIRE VNIVERSELLE DE LA CHINE,

Par le P. ALVAREZ SEMEDO, Portugais.

*Avec l'Histoire de la Guerre des Tartares, contenant les reuo-
lutions arrivées en ce grand Royaume, depuis quarante ans:*
Par le P. MARTIN MARTINI.

Traduites nouvellement en François.



A LYON,

Chez HIEROSME PROST, rue
Merciere, au vase d'or.

M. DC. LXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ALPHABET

OF THE

ARTS

AND

MANUFACTURES

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

IN

THE

YEAR

1800

BY

JOHN

W. FLETCHER





A MONSIEVR
MONSIEVR
IAQVES GAYOT,
CONSEILLER DV ROY
AV PRESIDIAL DE LYON.



ONSIEVR

*Dans l'impatience
où i'estois de vous donner des témoignages pu-
blics du respect & de l'estime que i'ay pour Vòtre
ã 3 Personne,*

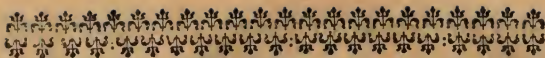
Personne, l'impression de ce Livre, que ie prens la
liberté de vous offrir est venue fort à propos, &
dans une conjoncture tout à fait favorable. En
vous le dediant, MONSIEUR, ie ne luy cherche
pas une protection pour le mettre à couuert de
l'envie, & pour le faire mieux recevoir du pu-
blic, parce que ie sçay que s'il n'a pas cela de
luy-mesme, ce seroit faire tort à vôtre merite,
que de le vouloir rendre garant du peu de cas que
l'on en feroit, puisque cette maligne inclination
de censurer les Ouvrages d'autrui, n'a pas épar-
gné les Livres qui ont eu pour frontispice les noms
des plus illustres Protecteurs. Ie ne vous le dedie
pas non plus, MONSIEUR, afin de trouver occa-
sion de faire le Panegyrique de vos Vertus dans
une Epistre liminaire: car outre que Vôtre mo-
destie ne me le voudroit pas permettre, que pour-
rois-je dire que tout le Monde ne sçeut mieux
que moy? Apres que j'aurois parlé de toutes Vos
belles qualitez, pourrois-je vanter l'Amour que
vous avez pour la iustice, à des gens qui ne l'eus-
sent pas ressentie, ou qui ne l'eussent pas apprise
de ceux qui l'ont favorablement éprouvée, soit
dans le fameux Presidial de cette Ville, où la lu-
stice & la verité combatuës Vous trouvent tou-
jours

jours si favorable , soit ailleurs , où vous auez
si fortement , & si heureusement parlé pour
elles ? Non , MONSIEVR , ce n'est pas dans les
bornes d'une Epistre que ie pretens renfermer les
Eloges que meritent vos Vertus , parceque ie sçay
que cela reussiroit mal entre mes mains , non plus
que celles de V^{otre} illustre famille , dont la iustice ,
l'integrité , la prudence & la generosité peuvent
estre dites les vertus domestiques. Je me conten-
teray , MONSIEVR , ou plutôt ie seray entiere-
ment satisfait , si cette genereuse bonté qui fait
du bien à tout le Monde , iuge auantageusement
de mon intention ; & si elle reçoit ce premier Li-
vre que ie donne au public , beaucoup plus ample
que celuy qui a déjà paru , comme vn gage asûré
de la passion , & du respect avec lequel ie suis
& seray à iamais :

MONSIEVR,

V^{otre} tres-humble , & tres-
obeïssant seruiteur,
HIEROSME PROST.

AV



AV LECTEUR.



OSTRE Siecle aime si fort les Relations estrangeres , qu'il semble que l'on n'en pourra iamais imprimer assez. I'ose pour- tant dire , Lecteur , que vous en trou- uerez peu , qui ayent plus dequoy satisfaire vostre curiosité , que celles que ie vous presente en ce vo- lume. Elles sont trop fameuses , pour qu'il soit ne- cessaire que ie vous en entretienne : mais ie vous feray seulement remarquer , qu'y ayant joint les guerres des Tartares , comme elles le sont icy , elles composent vne Histoire continuë de la Chine , & donnent d'une seule veuë vne peinture assez agreable de tout ce grand Royaume.

TABLE



TABLE DES CHAPITRES

CONTENVS EN L'HISTOIRE

vniuerselle de la Chine.

Par le P. ALVAREZ SEMEDO.

PREMIERE PARTIE.

Contenant l'Estat Temporel de la Chine.

CHAP. I.	 <i>V Royauue en general.</i>	page 1
II.	<i>Des Prouinces en particulier ; & premierement de celles du Midy.</i>	12
III.	<i>Des Prouinces du Nord.</i>	23
IV.	<i>Des personnes, du naturel, de l'esprit, & de l'inclination des Chinois.</i>	33
V.	<i>De la facon des habits, que portent les Chinois.</i>	44
VI.	<i>Du langage, & des lettres dont ils se seruent.</i>	48
VII.	<i>De leur facon d'estudier, d'escrire, & d'estre receus aux examens.</i>	55
VIII.	<i>De quelle maniere se font les examens, & se donnent les degrez.</i>	61
IX.	<i>Du degre de Docteur.</i>	68
X.	<i>Des Liures & Sciences des Chinois.</i>	71
XI.	<i>Des Sciences & des Arts Liberaux en particulier.</i>	76
XII.	<i>Des complimens & de la ciuilité Chinoise.</i>	86
XIII.	<i>Des banquets.</i>	97
	c	XIV.

Table des Chapitres.

XIV.	<i>Des Jeux.</i>	100
XV.	<i>Des Mariages.</i>	103
XVI.	<i>Des Funeraillcs & Sepultures.</i>	108
XVII.	<i>De la Sepulture de la Reyne Mere du Roy.</i>	115
XVIII.	<i>Des Sectes qui sont à la Chine.</i>	126
XIX.	<i>De leurs Superstitions & Sacrifices.</i>	136
XX.	<i>De la Milice & des Armes.</i>	141
XXI.	<i>De la Guerre que les Tartares firent aux Chinois.</i>	147
XXII.	<i>Des Roys & Reynes de la Chine, & de leurs Eunuques.</i>	155
XXIII.	<i>De quelle façon les Roys se marient.</i>	174
XXIV.	<i>De la Noblesse Chinoise.</i>	177
XXV.	<i>Du gouvernement du Royaume & des Officiers.</i>	180
XXVI.	<i>Du gouvernement des treize Prouinces en particulier.</i>	187
XXVII.	<i>Des marques & liurées que portent les Mandarins.</i>	192
XXVIII.	<i>Des Prisons, Sentences, & Supplices qui se pratiquent à la Chine.</i>	197
XXIX.	<i>De quelques particularitez qui rendent le gouvernement de la Chine plus facile & plus commode.</i>	209
XXX.	<i>Des Mores, Iuifs, & autres Nations qui se trouvent à la Chine.</i>	220
XXXI.	<i>De la Religion Chrestienne introduite & receüe en la Chine il y a plusieurs siecles, & d'une pierre fort ancienne decouverte depuis peu, qui en est un témoignage.</i>	224

Table des Chapitres.

SECONDE PARTIE.

Contenant l'Estat Spirituel de la Chine.

CHAP. I.	D es commencemens de la Predication de l'E- uangile au Royaume de la Chine. . .	243
II.	Des progresz de la Religion, & des persecutions que souffrirent les Peres iusques à leur arriuée en la ville de Nankim. . .	253
III.	De quelques choses particulieres suruenues iusques à l'entrée des mesmes Peres dans la ville de Pckim. 262	
IV.	Comment les Peres entrèrent à Pekim, & s'y esta- blirent. . .	271
V.	Des progresz & ruines de la Maison de Xoacheu. 279	
VI.	De l'auancement & du progresz de la residence de Nanquim & de Nancham, & de la mort du Pere Mathieu Ricci. . .	286
VII.	De la sepulture accordée aux Peres par le Roy, & de leurs heureux succez iusques à la persecution de Nanquim, . . .	294
VIII.	De la cruelle persecution suscitée à Nanquim contre les Chrestiens. . .	306
IX.	La suite de la mesme persecution, & le bannissement des Peres du Royaume de la Chine. . .	319
X.	Comment les choses s'appaiserent apres la persecution: & de la fondation de plusieurs residences. . .	330
	<u>XI. De</u>	

Table des Chapitres.

XI.	De la deuxième persécution de Nanquim, & du martyre d'un Chrestien nommé André.	339
XII.	Comment les affaires s'adoucirent derechef, & les Peres furent rappelez en Cour par l'ordre des Mandarins.	348
XIII.	La vie & mort du Docteur Leon.	359

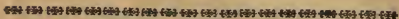
TROISIÈME PARTIE.

Contenant les guerres des Tartares contre les Chinois.	375
--	-----



HISTOIRE DE LA CHINE.

PREMIERE PARTIE.



DE L'ESTAT TEMPOREL.

CHAPITRE PREMIER.

Du Royaume en general.

LA CHINE en ce qu'elle contient de principal, est vne grande estenduë de terre jointe & continuë sans auoir rien, qui la partage: & qui dans l'espace de dix-neuf degrés, qu'on compte depuis l'Isle de Haynam assez voisine de terre ferme sous le vingt-quatriëme degré du Pole, iusques au quarante-troisiëme tirant vers l'Orient, embrasse vn circuit d'autant plus vaste, que ses extremitez s'estendent sans aucune proportion, & forment diuers contours, qui renferment dans cette enceinte vn seul Royaume aussi grand que l'Europe: outre plusieurs petites Isles qu'on void du costé du Couchant, si proches les vnes des autres, qu'elles semblent estre iointes, & ne faire qu'un corps.

Cette Monarchie est diuisée en quinze Prouinces: chacune
A desquelles

desquelles peut passer pour vn grand Royaume, comme elles estoient anciennement sous des Roys particuliers. Des neuf qu'ils appellent les Meridionales, la plus grande partie est entrecoupée de riuieres si grosses & si larges, qu'en des endroits il est impossible de porter la veüe d'un bord à l'autre, & qu'ailleurs on a bien de la peine à discerner ce qui paroît sur les riuages. Toutes sont nauigables, & le nombre des vaisseaux qui les couurent, est si prodigieux, qu'on ne sçauoit croire ce qu'on en pourroit dire avec verité. Je dis seulement qu'elles surpassent en cela toutes les autres riuieres du monde. Je me souuiens d'auoir demeuré huit iours entiers sur vn des plus petits bras du fleuve de Nankim, auant que de pouuoir passer à Hanchou, tant la foule estoit grande, & d'auoir compté en moins d'une heure d'horloge trois cens batteaux, de ceux-là seulement qui tenoient à l'encontre de nous. Ce que j'admire le plus c'est qu'en estant vn si grand nombre, ils sont si propres & si bien adiuſtez, si magnifiquement couuerts & si agreables pour la diuersité des peintures, qu'on diroit qu'ils sont plustost faits pour le diuertissement, que pour l'vsage du commerce.

La façon qu'on y garde, est remarquable, d'autant que les bateliers sont separez de l'appartement des passagers, qui peuuent se promener par le dehors tout autour du vaisseau sur des galeries sans estre aucunement incommodez de ceux du dedans. En quoy les habitans de la Prouince d'Hanceo ont vn auantage particulier, que les autres n'ont point.

Les six Prouinces plus septentrionales, comme elles sont dans vne mesme éléuation de Pole que nous, elles ont aussi plus de rapport avec nostre climat, & comme elles sont moins humides que les autres, elles sont aussi plus saines; quoy que generalement on iouisse par tout d'une heureuse & longue vie, & qu'on trouue plusieurs vieillars vigoureux & robustes.

Mais pour dire quelque chose en particulier de ce Royaume: il est si habité, que non seulement les villages, mais aussi les villes se regardent l'une l'autre, & mesme se touchent en quelques endroits, où les riuieres sont plus frequentes. Ils ont quatre differentes sortes d'habitations communes, à sçauoir des grandes ci-

tez qu'ils appellent *Fuides* moindres qu'ils nomment *Ceu* ; dont certains Auteurs ont parlé diuerfement : des Bourgs nommez *Hien*, & des Chasteaux appelez *Cin*, fans compter les villages & les hameaux qui font prefque fans nombre. La garde s'y fait fur les murailles, mefme dans le cœur du Royaume, tout le long de la nuit, qui fe partage au fon de la cloche, en quatre veilles, comme il fe pratique communement ailleurs en temps de guerres ; donnant pour raifon de cette defiance, qu'un danger pouuant furuenir à vne heure qu'on penfe le moins, il eft bon de fe tenir toujours fur fes gardes, puisque l'experience nous apprend, que toutes nos pertes inopinées ne prouiennent que d'une trop grande confiance. Il y a pour cét effet des corps de gardes eftablis dans les places publiques, & des sentinelles posées par les ruës, avec tant d'ordre & de difcipline, que fi on les furpréd endormies, hors de leur poste, ou lentes à répondre, elles font condamnées à recevoir des bastonnades, qui fe payent fur le champ, fans autre forme de procez. Les portes des villes fe ferment exactement tous les foirs, & ne s'ouurent iamais la nuit pour quelque occafion que ce foit, auant que d'estre pleinement éclaircis du fuccèz. L'an 1634. ie me rencontray dans la ville de Kiamfi, où trente voleurs auoient forcé leurs prifons, & ayant chaffé, battu, & tué leurs gardes, s'estoient mis en liberté. La chofe fut incontinent fceüe, les portes demeurerent fans estre ouuertes tout le long du iour, fuiuant leur couftume inuiolable, & les criminels furent pris auant la nuit, fans s'estre pû cacher dans vne fi grande ville.

Vne marque que ce Royaume eft merueilleufement peuplé, eft qu'après y auoir demeuré vingt-deux ans, ie me fuis autant eftonné du prodigieux nombre de peuple, qu'au premier iour : & à ne point mentir la verité furpaffe de beaucoup les amplifications qu'on pourroit faire : puisque non feulement on eft prefé & choqué par les rencontres dans les villes, dans les bourgs, & dans les places publiques, mais encore on trouue tant de monde fur les chemins, qu'on diroit que c'est vne afsemblée, qui va aux nopces, ou à quelque folemnité. S'il faut s'en rapporter au liure des regiftres, où l'on tient le roole du menu peuple, fans comprendre les femmes, les enfans, les eunuques, les gens de lettres,

& ceux qui font profession des armes, dont le nombre est presque infiny, il s'en est compté pour vne fois iusques à cinquante-huit millions cinquante-cinq mille, cent quatre vingt.

Les maisons, où ils font leur demeure, ne sont pas si superbes, ny tant de durée que les nostres : mais en reuanche elles sont plus commodes pour les appartemens des chambres, & plus recreatiues pour les embellissemens d'un excellent vernis, dont ils se seruent, nommé *Charam*, & de plusieurs belles peintures. Ce n'est pas leur façon de les éleuer bien haut, se persuadans que les basses sont plus commodes, tant pour l'habitation, que pour les seruiques. Les plus curieux ont des basse-cours & des entrées pleines de fleurs & d'arbrisseaux, & mesme d'arbres fruitiers en quelques endroits tirant vers le Nord. S'ils ont assez de place, ils y plantent de grands arbres : ils dressent des montagnes artificielles avec des rochers qu'ils font apporter de bien loing, ils nourrissent des oyseaux, comme des Gruës, des Cygnes, & d'autres les plus agreables : ils entretiennent des bestes fauves, comme des Cerfs & des Daims; ils pratiquent des viuiers, où les poissons se lançans comme des flèches, font luire leurs escailles dorées aux rayons du soleil, & inuentent plusieurs autres choses plaisantes & curieuses.

Pour leur façon de bastir, ils commencent par le toit, éleuans la couuerture fort proprement sur des colomnes de bois, qui sont d'autant plus estimées qu'elles sont plus grosses : & puis ils font les murailles de brique, ou de semblables materiaux. Il est vray; qu'à ce qu'on dit, leurs edifices estoient autrefois merueilleusement proportionnez, suiuant les regles de l'art, qui se voyent encore dans leurs escrits, mais qu'ils n'obseruent qu'aux Palais des Roys, & aux bastimens publics, comme aux Tours des murailles des villes, qui sont de diuerfes figures, rondes, quarrées, & à huit faces avec des escaliers à vis & à ressorts, & des balustrades par le dehors.

Ils sont d'ailleurs magnifiques & curieux en meubles; se seruans pour l'ordinaire de ce vernis, nommé *Charam*, dont j'ay parlé; qu'ils tirent d'une certaine espece d'arbres, qui naissent en leur pays, & aux lieux circonuoisins : & certes l'inuention en est excellente

lente, tant pour la matiere, qu'on peut remarquer aux ouvrages qui se font à la Chine, & qu'on porte en Europe; comme pour la facilité de l'appliquer, soit qu'on vueille faire des choses neuues, ou rendre aux vieilles leur premiere beauté.

Quant à la bonté du pays, comme le Royaume est d'une grande estenduë, & situé sous diuers climats, il produit une telle diversité de fruits, qu'il semble que la nature a voulu mettre en un, ce qu'elle a distribué par tous les endroits du monde. Car il recueille au dedans de ses portes toutes les choses qui sont absolument nécessaires à la vie humaine, & même il en a pour l'usage des plaisirs en abondance: d'où vient qu'il n'est point contraint par la nécessité de recourir aux estrangers, & de mendier d'eux; puis qu'il peut même enrichir de ses precieux restes, ses voisins, & les peuples éloignez, qui sont bien aises de les recevoir & des'en servir. Sa plus ordinaire nourriture est celle de tous les hommes, à sçavoir le froment & le riz; celuy-cy estant plus commun dans un pais, & celuy-là dans l'autre. La Chine neantmoins est si fertile en tous les deux, que le *Pico*, qui est une mesure contenant vingt-cinq liures de nostre poids, ne vaut communément que cinq reales, & c'est cherté quand il se vend sept & demie.

Aux Prouinces Septentrionales, on mange du pain de froment, d'orge & de maiz: & on ne se sert de riz que rarement, comme en Europe: qu'on reserve pour les pais du midy: lesquels quoy qu'ils recueillent aussi quantité de froment, ne s'en seruent qu'avec la même moderation, que nous rapportons pour l'usage du riz & des autres sortes de fruits. Les legumes de différentes especes sont le soulagement ordinaire des pauvres, & la pasture commune des chevaux, qui les mangent au lieu d'orge. Le commun peuple se sert d'herbes toute l'année, non seulement pour nourriture, mais encore pour remede de sa santé. Ils n'ont ny endives ny chardons, mais ils ont bien d'autres herbes, qui nous manquent.

Ils abondent en chair, même aux plus petits lieux, dont la plus commune est celle de pourceau: pour celle de bœuf, ils en tirent tous les os auant que de la mettre en vente. Il est vray qu'ils ont peu de gibier, d'autant qu'ils ne se plaisent pas à la chasse,

qui est neantmoins vn des plus agreables diuertissemens de la vie, principalement celle des Sangliers, des Cerfs, des Daims & des Lieures, plûstost que celle des Lapins. Mais ils ont aussi dauantage d'oiseaux que nous, d'autant qu'ils ont tous ceux que nous auons, & plusieurs autres qui nous sont inconnus: par exemple ils ont deux sortes de perdrix, dont les vnes ne sont point differentes des nostres, si ce n'est pour le chant, au contraire de leurs Rossignols, qui sont beaucoup plus gros que les nostres, & neantmoins ils en retiennent & la voix & le chant. Les autres qu'ils estiment dauantage, pour ce qu'elles sont plus agreables à la veüe & au goust, ne se voyent point dans nos campagnes. Les oyseaux que nous voyons depeints sur leurs ouvrages, qu'on transporte en Europe sont presque tous de cette sorte; quoy que l'art surmonte toûjours la nature, ou l'altere en quelque chose. De là vient que les Chinois sont merueilleusement instruits à apprivoiser toutes sortes d'oyseaux, qu'ils nourrissent dans leurs maisons. Les oyés paissent à troupes dans les champs, & ce qu'on raconte, qu'ils couuent les œufs par industrie, est veritable, sur tout au Printemps, quand ils n'ont pas besoin de la mere pour les couuer.

Les bestes farouches, comme les Tigres & les Loups, sont assez frequens par tout le Royaume sans estre dommageables. Les Elephans qu'on nourrit à la Cour, viennent d'ailleurs. Pour les animaux domestiques, soit pour porter la charge, soit pour labourer les terres, nous n'en auons aucun qu'ils n'ayent pareillement, & ils se seruent des bœufs au labourage, comme nous, mais non pas pour porter la charge, comme font les Indiens. Aux pais qui tirent plus vers le midy, les Buffles supportent la plus grande partie du trauail, non qu'il n'y ait des cheuaux en quantité, mais qui n'ont ny force ny courage. Les carrosses y estoient autrefois en vſage: ils les quitterent, quand l'Italie & l'Eſpagne les prit environ l'an 1546. & comme ils virent que les chaises estoient de moindre despenſe, plus modestes & plus commodes que les carrosses, ils commencerent à s'en seruir: & aujourd'huy ils ne se seruent presque dans leurs voyages, que de litieres à mulers, ou de chaises portées par quatre, par six, ou par huit hommes, suivant

uant la condition des personnes. Les chaifes qu'on porte par la ville font semblables aux nostres , excepté celles des femmes qui sont plus grandes , plus aisées & mieux façonnées & qui se portent diuerfement. Et pource que l'abord de toutes sortes de personne est tres-grand à Nanquim & à Pekim , il y a pour ce sujet dans les places publiques plusieurs jumens bien harnachées avec leurs selles & leurs brides pour ceux qui veulent marcher par la ville plus doucement & à moins de frais.

Le poisson est fort rare aux Prouinces Septentrionales , si ce n'est à la Cour , où iamais rien ne manque : la cause en est , qu'il y a peu de riuieres , & qu'il faut l'apporter sec , & tout appresté diuerfement des Prouinces du midy , où les riuieres , les lacs & les estangs sont plus frequens , pour estre plus voisines des costes de la Mer. On vient tous les ans y pescher dans la riuiere de Nanquim pour la table du Roy , & il est defendu sous de griesues peines , à toutes sortes de personnes de prendre aucune piece de celles qui sont mises en reserue , iusqu'à ce que le nombre qu'on demande, soit entierement parfait. Le voyage est de cinquante ou soixante iournées , neantmoins le poisson se conduit frais , sans estre salé par le moyen des appas , & des morceaux de viande qu'on leur donne de temps en temps. A la verité leurs truites ne valent pas les nostres , mais en recompense leurs esturgeons sont meilleurs, lesquels bien qu'ils soient fort prizez, ne se vendent pas plus de six blancs ou de trois sols la liure. On peut iuger de là le bon marché des autres choses.

Pour le regard des fruits , on ne fait point de cas des cerises ny des meures , à cause qu'elles n'ont aucun goust. Ceux de l'Europe y viennent presque tous , quoy qu'ils ne soient ny pareils en quantité , ny semblables en qualité , si ce n'est les Oranges de Canton , qu'on peut iustement appeller les Reynes de nos Oranges , & qui sont prises par quelques-vns pour de vrais muscats sous la figure & la couleur d'Oranges.

Les Prouinces du Midy produisent les meilleurs fruits de l'Inde, singulierement celle de Canton, qui porte les Ananes , les Manghes , les Bananes, les Giaches & les Giambes , comme ils les nomment , & d'autres d'une bonté particuliere , qui leur sont propres,

propres , tels que sont ceux que les Portugais appellent Licies , & les Chinois *Lici*, dont la peau est jaune comme de l'or, & qui par consequent , rendent les arbres merueilleusement beaux, quand ils sont à leur maturité. Ces fruits ressemblent proprement à des prunes, & ont la figure d'un cœur; & quand l'escorce en est tombée, qui n'est que contigue, ils paroissent comme des perles, plaisans à la veüe, & encore plus agreables au goust.

Ils en ont d'autres que nous nommons Longans, & eux *lumpyen*, c'est à dire œil de Dragon, de la forme & de la grosseur d'une noix, excepté que le noyau en est beaucoup plus petit, & l'os doux & salulaire. On les trouue à Canton & à Fokien.

Il en croît d'une certaine espee par tout le Royaume qu'ils nomment en leur langue *Su-zu*; Les Portugais leur ont donné le nom de figes rouges, quoy qu'effectiuellement elles n'en ayent ny la couleur, ny la forme, ny le goust mesme. Car la couleur en est rouge au dehors, & dorée au dedans: la forme en est à peu pres, comme nos oranges, les vnes plus grosses, les autres plus petites, comme il est autrement impossible dans vne telle diuersité: leur escorce est extrêmement deliée, & d'un goust le plus delicat qui soit au monde: leur semence est semblable à des amandes pelées: les meilleures se cueillent aux pays froids, à sçauoir aux Prouinces de Honan, Xiansi, Xensi, & Xantura, où il en vient des plus excellentes, & en plus grande quantité qu'en tout autre lieu. Aussi en font-ils seicher suffisamment pour fournir tout le Royaume, qui valent beaucoup mieux que nos figes seiches, avec lesquelles elles ont quelque rapport.

La Prouince de Hanchu produit vn fruit particulier nommé *Iammai*, par ceux du pays, gros comme vne prune, tout rond, de la couleur & du goust d'une meure, quoy que l'arbre soit tout à fait different du meurier.

On ne cueille des pesches, qu'en la Prouince de Xensi, qui sont d'une grosseur prodigieuse; les vnes rouges au dehors, & au dedans: les autres jaunes, semblables aux nostres pour la figure & pour le goust.

Les melons viennent par tout, mais ie peus dire que les meilleurs ne valent pas nos bons: il n'en est pas de mesme de leurs
concombres

concombres & citrouilles, qui surpassent les nostres en nombre & en bonté.

Les raisins ne meurissent pas facilement par tout, & ne viennent qu'en treilles, excepté en la Prouince de Xensi, où il s'en cueille vne grande quantité, qu'on sèche au Soleil, & au feu : car le vin se fait d'orge & de riz aux pays Septentrionaux ; ou de pommes & de riz en quelques endroits du midy : bien que ce ne soit pas du riz ordinaire ; mais d'une certaine espece qui ne sert qu'à faire de la boisson.

La matiere dont ils font le vinaigre, est la mesme que du vin : on en fait aussi de mil aux Prouinces Occidentales, qui est fort, & de bon goust.

Le vin commun ne laisse pas d'enivrer, quoy qu'il n'ait ny force ny resistance, & qui se garde peu. On le fait en toutes les saisons de l'année, mais le meilleur est celuy de l'hyver : on peut dire qu'il est vn agreable objet à tous les sens, puisqu'il recrée la veüe par sa couleur, qu'il plaist à l'odorat par son odeur, & qu'il est agreable à la bouche par sa douceur : d'où vient aussi qu'en toutes ces considerations il sert d'un puissant motif aux yvrognes pour s'enivrer, d'autant plus aisément, que ce vice n'est point honteux ny remarquable parmy les Chinois, qui boient toujours chaud en quelque saison que ce soit, en Esté aussi bien qu'en Hyver.

Ce peuple fait vn estime paticuliere des fleurs, & pour dire vray, ils en ont de belles à perfection, de celles que nous auons & d'autres differentes. Leurs giroflées sont musquées sans aucun artifice. Ils prennent de grands soins, pour conseruer des fleurs dans leurs jardins, tout le long de l'année. Ils en ont quelques vnes & bien particulieres, qui surmontent les loix communes de la nature, & semblent estre affranchies du tribut ordinaire d'une courte vie, que les autres sont contraintes de payer à la rigueur des Hyvers. Car lors que ces plantes n'ont plus d'humeur pour entretenir leurs feuilles, & que le froid les a despoüillées de leur verdure, on met leurs fleurs les plus soüefves dans la neige, ou dans la glace pour les faire reuiure. Ceux du pays les nomment *Lamui* : elles ont plus d'agrement pour l'odorat, que pour la

veüe , & leur couleur tire vn peu sur la cire. Ils ont encore vne espece de lys , qu'ils appellent *Tiaohon* , qu'ils gardent dans les maisons , pource qu'ils vivent & fleurissent en l'air , & se conseruent hors de terre avec leurs racines entieres & incorruptibles.

Leurs habits & leurs meubles sont de laine, & lin, de soye, & de coton, qu'ils ont en abondance , & dont ils font de beaux ouvrages de diuerfes façons.

En vn mor le Royaume est prodigieusement riche , d'autant que la terre, outre qu'elle est fertile & abondante en viures, & en tout ce qui est necessaire aux vsages de l'homme , comme on a peu suffisamment remarquer, de ce que ie viens de rapporter , elle produit encores les plus precieuses matieres de l'Orient qui se vendent aux Estrangers , comme l'or filé , battu, & fondu en lingots, les rubis, les saphirs, les semences de perles, le muschi , la soye cruë , filée & mise en ouvrages , l'argent-vif, l'airain , l'estaing , le romnaga , qui'est vne differente espece de metal plus pur & plus dur que l'estaing , qui luy ressemble , le vermillon, le salpestre, le souffre, le sucre, & plusieurs autres choses de moindre consideration.

Tout le monde connoist assez maintenant leurs manufactures, les ouvrages dorez, les meubles, les ornemens & les affiquets qu'ils font non seulement pour seruir à la necessité, mais aussi pour contenter le luxe & la curiosité des Dames: qui leur donnent vne grande entrée , & comme vne porte ouuerte au commerce continuel.

Nonobstant cette grande affluence de biens, que la terre produit de son sein, accompagnée de l'industrie, des arts, & des commoditez qu'ont les habitans de gagner leur vie , & de profiter auantageusement, ils ne laissent rien perdre des moindres choses parmy tant de thresors qu'ils ont deuant leurs yeux , quand ils esperent d'en tirer quelque gain. D'où vient qu'ils sont soigneux d'amasser iusques aux os de bœuf, ou poil de pourceaux , & aux chetifs haillons , qu'ils trouuent dans les ruës. La maxime , qui leur sert comme de plege, & sur laquelle ils appuyent la durée de leur Empire, est *Que le public doit estre riche*, & les particuliers

culiers pauvres. Aussi est-il vray, que ceux qui passent pour les plus riches, ne le sont pas, comme en Europe, ny iusques là mesme, qu'ils en puissent iustement posseder le nom; mais d'un autre costé les pauvres ne sont point si necessiteux, comme les pauvres de par deça. La raison en est, que le nombre du peuple estant presque infiny, il n'est pas possible de trouuer de quoy les entrichir tous, ny des deniers suffisamment pour remplir tant de bourses: ce qui fait qu'estant partagez, peu en reçoivent beaucoup, plusieurs mediocrement, & la plupart fort peu: par ce moyen la monnoye vient à manquer, comme il se peut aisément voir du bas prix des marchandises, du peu de salaire des seruiteurs, de la dépence des bastimens, & des gages des Officiers.

C'est pour la mesme raison qu'en plusieurs pais on vit encore aujourd'huy, comme on faisoit anciennement, en Portugal, lors qu'auec vn Marauedis, qui vaut enuiron six deniers, on achetoit six differentes choses. Le mesme se pratiquoit en Castille, non seulement aux premiers temps, mais encore sous le regne de Dom Iean premier, dont les papiers, que nous auons & luy, nous peuuent seruir de fideles témoins de sa vie, de sa temperance, & de son heureuse mort. On void de là clairement, comme cette longue durée, & cette admirable continuité de l'Empire Chinois ne depend que de l'observation des loix & des coustumes anciennes, sans qu'il soit besoin d'accroistre iamais ses reuenus pour faire que les petites choses deuiennent grandes, ou que les grandes paroissent plus grandes au luxe des habits, & à l'excez des tables, qui est l'entiere & l'infalible ruine des Republiques.

Pour vne plus grande preuue que l'argent est fort rare en la Chine, c'est que la liure de mourô ne se vend que quatre quatrins, qui sont enuiron seize deniers, & vn pigeonneau ne vaut pas plus de deux liards. Le salaire des valets avec sa despense pour toute vne année, ne se monte pas à plus de deux cés quatrins, qui ne sont pas trois liures & demye. Cette disette d'argent n'est pas également par tout, puisque vers le Midy, comme ils sont plus addonnez au commerce, ils sont par consequent plus pecunieux, & les den-

rées y sont plus cheres, & nous experimentons qu'elles encherissent de iour en iour, quoy qu'il n'y ait encore aucun excez iustiques icy.

CHAPITRE II.

De chaque Prouince en particulier, & premierement de celles du Midy.



CE vaste & florissant Royaume est diuisé en deux parties, Meridionale & Septentrionale; & ces deux sont partagées en quinze Prouinces, comme nous auons dit en passant. Il y en a neuf, qui sont comprises dans la Meridionale, à sçauoir Canton, Quamsi, Yunnan, Fukiem, Kiamsi, Suchuem, Vtquam, Cheliam, & Xanquim Pour en donner vne plus claire intelligence nous parlerons premierement de celle-cy, & puis des autres au Chapitre suiuant, avec le mesme ordre, que nous les auons nommées.

La premiere donc est la Prouince de Canton, qui se nomme Quantum à proprement parler, située au Midy à vingt trois degrez d'élevation. Elle est d'une grande estenduë, riche & abondante en froment, & en riz qui s'y cueille ordinairement deux fois l'année de deux diuerses semences. Le sucre y croist en quantité, avec le fer, l'airain & l'estain, qui donnent la matiere à ces beaux ouvrages. & à ces excellens vases vernisiez de Charam, & dorez, qu'on porte en Europe.

La compagnie de Iesus y auoit deux residences avec Eglises & Maisons, qui luy furent ostées durant les persecutions suscitées contre les Chrestiens, comme nous dirons en son lieu.

Le peuple y est adroit & industrieux de la main, & bien qu'il ne soit pas des plus heureux à inuenter il réussit merueilleusement bien à suivre & imiter les inuentions d'autrui. Les Marchands Portugais vont deux fois l'année trafiquer en la ville Capitale, qui se nomme pareillement Canton, quoy que son propre nom soit

soit Guamcheufu ; qui est distante de Macao 105. milles, au lieu que la ville de Macao n'est éloignée des premieres Isles, & des plus grandes citez de ce Royaume, qu'environ de cinquante-quatre : son circuit est de plus de quinze. Le concours des Marchands fait qu'elle est plus peuplée que plusieurs autres, & ensuite comme elle est plus fréquentée, & plus libre, elle est aussi la plus riche, & la plus considerable de cét estat. Pour ne dire mot des diuerfes marchandises, que les naturels du païs & les Estrangers y amènent des six Royaumes voisins : & que les seuls Portugais y apportent de l'Inde, du Japon, & de Manda, monte d'une année à l'autre iusques à cinq mille trois cens balles, ou coffres pleins de diuerfes estoffes de soye ; en chacun desquels il y a touiours cent pieces precieuses de velours, de damas, & de satin : deux cens cinquante de moindre prix, comme du demy-damas, & du taffetas peint & simple : deux mille deux cens draps d'or, chacun du poids de douze onces ; sept *Pichi* de musch, qui sont plus de trente-cinq arrobes, chaque arrobe pesant vingt-cinq liures de seize onces chacune, outre les petites perles, le sucre, les porcellaines, le bois de la Chine, la Rheubarbe, les ouvrages curieux & dorez & plusieurs autres choses de moindre consideration, qu'il seroit bien difficile de rapporter dans vne plus ample relation que celle-cy.

Cette mesme Prouince comprend dans son enceinte, l'Isle de Haynam, où se peschent les perles en abondance, & qui a vne ville du costé du Nord, avec plusieurs bourgs assez peuplez : & du costé du midy elle nourrit vn peuple sauuage, qui ne traite avec les Chinois que pour le seul trafic, sans vouloir dependre d'eux. Cette Isle produit le Preheux bois d'Aigle, & le bois de senteur nommé *Hoalimo* par ceux du païs, & bois de rose par les Portugais avec plusieurs autres choses de moindre prix.

La Prouince de *Quamsi*, s'estend vers le Nord à costé de Canton au vingt-cinquième degré du Pole, toute sous vn mesme Climat, sans aucune difference tant soit peu remarquable. C'est la deuxième en ordre, qui n'a rien de particulier.

La troisième nommée *Tuncam*, qui est la plus reculée du cœur de la Chine à vingt-quatre degrez d'éléuation, contient vn

grand païs, mais elle a fort peu de marchandises, & ie ne sçache point, qu'on transporte rien de cette Prouince, si ce n'est la matiere dont on fait les grains des Chapelets, que les Portugais nomment *Alambras*, & les Castillans *Ambaras*, pour ce qu'ils sont semblables à l'ambre, & ie crois qu'ils ont vne vertu particuliere contre les defluxions. On tire cette matiere des mines à gros quartiers plus rouge & moins pure que l'ambre que nous auons. C'est en ce païs seulement que la coustume du Royaume est violée par la liberté, que les femmes prennent d'aller vendre & acheter publiquement, comme il se pratique au reste du monde.

A l'autre costé de Canton en tirant vers l'Orient on trouue la quatrième Prouince dite *Fukiem*, ou *Chincheo* à vingt-six degrez du Pole, la pluspart montueuse, & consequemment peu cultiuée. Les naturels contre les loix de l'estat vont chercher les Estrangers, & negocient avec leurs voisins, qui sont assez frequens sur ces costes de Mer. La terre y produit de l'or & du plus pur, du sucre en abondance, de la chanvre pour faire des toiles: car le lin ne vient point à la Chine. Il s'y fait aussi vne grande quantité de toute sorte de papier, qu'on donne à bon marché. L'imprimerie y est en vsage, non moins commode, & tout autant qu'on peut iuger, plus ancienne qu'en Europe; quoy qu'elle ne soit pas tout à fait semblable, d'autant qu'icy on rompt les formes, & distribue les lettres, à mesure qu'on a tiré les feüilles, mais là les lettres sont grauées sur des tables, qui se gardent & demeurent avec les liures dans les boutiques: d'où vient que sans nouueaux frais, & sans autre composition, on en peut faire autant d'impression qu'on veut, & toutesfois & quantes qu'on en a besoin. Le païs est maritime, & consequemment comme vne grande porte, par où les gens du païs adroits & pleins d'esprit font passer vn grand conuoy de marchandises à Manila, au Japon, & principalement à Belle-Isle, qui est deuant leurs yeux, le voyage n'estant que de vingt-quatre heures, quand le vent est bon, où ils trafiquent avec les Hollandois.

Nostre compagnie y possède deux maisons & deux Eglises. Apres auoir produit vn grand nombre de bons Chrestiens, qui
viuent

viuent sous sa direction, & qui ont enuiron dix Eglises, que nous visitons de temps en temps. Les deux principales sont en la ville de *Fucheu*, qui est la Metropolitaine, vne autre est à *Cienmacheu*, & les autres pareillement en d'autres villes, sans comprendre les Chapelles & les Oratoires particuliers.

Belle-Isle est assise entre la Chine & le Japon à 22. degrez de la hauteur du Pole : sa longueur est de 150. milles, & sa largeur de 75. Auant que d'y pouuoir arriuer, il faut passer toutes les Isles, dites *Liqueu*, qui sont en fort grand nombre.

Les Hollandois y tiennent vne forteresse dans vn valon sablonneux avec vn port au deffous entouré tout à l'entour d'es-
cueils & de bancs de sable, qui rendroit l'abord difficile & l'entrée dangereuse mesme à ceux du païs, si la route n'estoit marquée avec de gros piliers de bois pour la conduite des vaisseaux. Les Espagnols y ont basti vne forteresse de l'autre costé de l'Isle, qui regarde vers l'Orient, éloignée à ce qu'ils disent de celle des Hollandois de 90. milles par Mer, & de 45. par terre. Les campagnes sont si fertiles, que l'herbe y croist iusques à la hauteur de neuf ou dix pieds, qui sert de pasturage aux troupeaux des Hollandois. Les Cerfs y courent à troupes, & en si grand nombre qu'il n'est pas croyable à qui ne la pas veu. Le P. Albert Micefschi, qui a esté quelque temps en cette Isle Esclaue, m'a raconté que s'en allant vn iour à cheual dans les forests voisines avec le congé de son maistre, pour chercher des herbes medicinales, il apperceut sur les chemins vne telle quantité de Cerfs, qu'il creut au commencement que c'estoient des troupeaux domestiques, qui païssoient par les champs; mais comme il se fut approché de plus près, il connût que ses yeux ne l'auoient point trompé. On y void pareillement plusieurs de ces animaux nommez *Alces*, que j'auois toûjours crû iusqu'à cette heure qu'on n'en trouuoit qu'en Lituanie, & aux païs circonuoisins. Ils en ont encore d'autres, que ie ne connois point, d'autant qu'ils sont tout à fait differens des nostres: quoy que pour le reste le païs ait plus de rapport avec l'Europe, que toutes les autres Prouinces des Indes: car l'air y est sain & temperé, comme dans nos Royaumes. La terre y produit des espiceries, comme du poivre dans les forests, du cinnamome

cinnamome sur les montagnes, du bois de Canfre qui est d'une hauteur prodigieuse, de la racine de la Chine, & de la Salsa Pariglia en quantité d'endroits, & de plus elle a des mines d'or, que les Hollandois n'ont pas encore ouvertes.

Les naturels du pays vont tous nus, tant les femmes que les hommes, sans cacher même ce que la honte & la pudeur ont coutume de faire couvrir aux plus sauvages peuples de l'Inde. Leurs habitations sont rondes faites de jonc de diverses couleurs, qui les font paroître belles de loing. Leur viande la plus ordinaire est la chair de Cerf, qu'ils mangent aussi grasse que la chair de Pourceau; & puis le riz dont ils font du vin, qui a du corps & de la force. Plusieurs embrassent les erreurs de Calvin par l'induction des Ministres Hollandois, & vivent vertueusement. Ils sont grands, dispos, & si agiles qu'ils passent les Cerfs à la course. Les Seigneurs du pays portent une couronne façonnée de testes de morts arrangées proprement les unes avec les autres, & entrelassées avec des cordons de soie, qui sont les dépouilles de leurs ennemis qu'ils ont tué à la guerre. Le Roy porte en teste deux grandes ailes faites de divers plumages: quelques-uns portent des couronnes de pommes d'or, & les autres en font de paille tissue de poil de buffle. De plus ils se ceignent par le milieu du corps d'une ceinture de joncs fort tendres, cordonnez artistement, & portent sur leur poitrine deux escailles de tortue avec un petit marteau de bois en la main, qui leur seruent de tambour pour donner le signal. Il y a une autre petite Isle assez proche de là, qui n'est habitée que par des Sauvages, qui massacrent tous ceux qui les abordent. Le P. Miceschi, dont j'ay déjà parlé, en vid un, qui estoit haut de quinze palmes, autant qu'il pût iuger, qui avoit esté pris par les Hollandois.

Nous mettons au cinquième rang la Prouince de *Kiamsi*, qui touche Canton du costé du Nord à vingt-neuf degrez de son élévation. Elle commence aux costes de plusieurs montagnes, qui se vont joindre sur les confins de Canton & qui donnent la naissance à deux rivières, dont l'une prend son cours au Midy, qui est navigable & porte bateaux dès sa source; l'autre se pousse vers le Nord, & apres avoir arrousé la meilleure partie de la Prouince,

uince, se charge des eaux d'une autre grande riuere, qu'elle reçoit dans son sein de la Prouince d'Huquam, & puis estant ainsi accrue, elle continue son cours sous le celebre nom du Fleuve de Nanquim. Les chemins de ces montagnes, qui vont se joindre à une si bonne ville, sont rendus considerables par la commodité du passage des Marchands, & par la voiture des Marchandises, qu'on porte communement sur le dos des hommes & des enfans proportionnement à leurs forces, chacun s'accoustumant de bonne heure à ce mestier le plus ordinaire du pays. Le voyage est presque d'une journée, qui est beaucoup, pour voir tout ce qui passe, d'autant que n'y ayant point d'autres ponts, & ces riuieres estant les plus frequentes de la Chine pour les traittes & pour le commerce, on ne sçauroit croire l'abord & le concours des hommes & des marchandises qui vont & viennent sans cesse par ces lieux de passage. La coustume du pays est qu'on décharge toutes les marchandises dans un logis, & puis qu'on les reçoit au poids dans un autre avec tant de fidelité, qu'il n'est point besoin de la presence du Patron pour les garder, d'autant que les Maistres du logis sont obligez pour quelque accident qui suruienne, de rendre compte de tout, & de pourfournir ce qui pourroit manquer. Ils sont tenus outre cela de faire deux festins, ou au moins un à leurs hostes les plus qualifiez, aux Marchans, & mesme à leurs valets, comme par une essay, & s'ils ne sont pas bien traittez, ils ne manquent pas de s'en plaindre, & de les menacer qu'ils quitteront leur maison, & s'en iront ailleurs; s'ils ne veulent mieux faire.

Telle est la conduite, qui rend illustre l'auarice d'une hôtellerie. Je m'oublois de dire que les Maistres du logis sont encore obligez, des aussi-tost que leurs hostes sont embarquez dans un vaisseau, de leur enuoyer un ou deux presens, comme des fruiets, du poisson, de la viande, ou de la volaille, sans en receuoir un denier, non plus que du logement, ny du liét. Ce que j'adiouste expressément, pource que les hôtelleries ne fournissent point liét, mais un chacun de ceux qui vont par pays, porte le sien, & quelque-fois mesme sur ses espauls, s'il n'a point d'autre commodité. Il est vray, que comme ils ne sont pas si grands, ny si massifs que les nostres, ils sont beaucoup moins pesans. Quel est donc leur

profit, me direz-vous ? En ce qu'ils reçoivent vn pour cent de toutes les marchandises, qui viennent par eau dans les vaisseaux, & de tout ce qui se transporte par terre sur le dos des crocheteurs, D'où vient que l'abord estant si grand, le gain qu'on en retire, ne sçauroit estre petit. Tout se fait par l'entremise de gens affidez qui empêchent qu'il ne se commette point de tromperie, & s'ils en decouurent quelqu'une, ils la font bien payer.

Les Marchands sont traitez moins honorablement, mais plus fauorablement à la Doüane. Ils n'ont aucune maison affectée pour décharger, peser & visiter leurs marchandises : & mesme sans qu'il faille les desembarquer, on s'en rapporte à leur liure de compte, & on paye à veüe d'œil ce qu'on iuge à peu près estre dû pour les droits du passage. Que si les Passagers ne sont pas Marchands, quoy qu'ils soient seuls ou avec leurs Seruiteurs dans vne barque, & qu'ils ayent cinq ou six caisses pleines des choses, qui se transportent communément d'une Prouince à l'autre, on ne les ouure point, & on n'en exige rien : au lieu qu'en Europe on écorche honteusement vn pauvre voyageur ; en luy demandant plus qu'il ne porte.

Les Marchands estrangers, qui viennent aborder au port de Ellacao, dès aussi-tost qu'ils ont mouillé l'ancre, peuuent décharger, comme il leur plaît, sans trouuer aucun empêchement : & ne payent rien aux Peagers qu'à proportion de la grandeur de leurs vaisseaux, sans auoir égard à la qualité des Marchandises.

Mais pour retourner à la Prouince de Kiamsi, de laquelle nous parlions ; elle abonde en riz & en poisson, & sur tout elle est si peuplée d'hommes, que les Chinois les appellent communement *Laochu*, c'est à dire, souris, & rats. Nous auons vne chose pareille en Portugal entre les riuieres de Duer & du Ming, sur les confins du Royaume de Galice, où le peuple est si épais, qu'on luy donne le mesme nom, quoy que ie sçache bien là dessus, l'opinion des hommes doctes, qui le font venir de *Rates*, vne terre fort ancienne de cette coste.

Ce peuple se répandant par le Royaume comme des essains d'abeilles, s'applique à diuers mestiers : & la plupart sont des pauvres miserables, qui paroissent si secs, si maigres, & si mes-

quins

quins qu'ils passent pour vn prouerbe, & seruent de risée dans les autres Prouinces.

Cette Prouince est renommée pour les Estourgeons prodigieux qu'on y pèche, & dauantage pour les vases de porcelaine, qui s'y font, seulement dans vne ville: de sorte que tout ce qu'on en use dans le Royaume, avec tout ce qui s'en debite par tous les endroits du monde, vient de ce seul lieu, quoy que la terre, dont on les fait, se tire d'ailleurs: mais elle a l'eau propre à detremper la terre, & si absolument necessaire pour la perfection de ces ouurages, qu'il n'est point d'autre eau, qui leur puisse donner le lustre. Car il ne faut pas tant de mysteres, comme on nous veut faire croire, ny pour la matiere, ny pour la forme, ny pour la façon; tout le secret consiste en la nature de la terre, qui a cette propriété, & qui au reste se detrempe & se paîtrir au mesme temps, & de la mesme façon que nos vases de terre, seulement on y apporte vn peu plus de diligence & d'application. L'azur dont ils se seruent pour peindre la porcelaine, est l'Anil, comme ils l'appellent, qu'ils ont en abondance: quelques vns la font peindre de vermillon: celle du Roy est jaune.

Cette Prouince & celle de Chincheo & de Canton se joignent en pointe, & forment comme vn Angle, qui renferme au milieu quantité de montagnes, où est vn petit Royaume avec vn Roy particulier, qui ne releue aucunement du Roy de la Chine, & qui se defend & se maintient contre luy, quand il pretend l'attaquer, ce qui n'est pas beaucoup difficile pour l'auantage du lieu, qui n'a qu'une seule entrée. Ils reçoient à la vente des Medecins Chinois, pour les traiter en leur maladie, mais ils ne veulent point du tout de lettrez pour le gouuernement de leur estat. Quand la moisson n'est pas bonne, & qu'ils se voyent en disette des bleds, ils vont au pillage, & marchent par rangs, enseignes deployées & rambour batant, comme à la guerre. Lan 1632. cette Prouince de Kiamfi en fut notablement endommagée.

Je ne diray qu'un mot de la Chrestienté qui florit en cette contrée, où nous auons deux maisons & deux Eglises, l'une en la ville de Nucham, qui est la Metropolitaine, & l'autre à Nauhium.

La sixième Prouince, qu'on nomme Suchuen, est en même parallèle, & en même latitude, que la Prouince de Kiamfi, & n'a rien de remarquable qui merite d'estre raconté.

Huquan est la septième, tirant vn peu plus vers le Nord à trente vn degrez de latitude. Il n'y en a aucune, qui soit plus abondante en riz : d'où vient que les Chinois disent communement, que le reste du Royaume ne donne qu'une simple colation, au regard de la Prouince de Huquan, qui fournit des provisions pour toute l'année. Elle est riche en huile, & en poissons, estant arroulée de plusieurs riuieres & lacs qui paroissent comme de grandes mers. A mon arriuée en ce pays, on commença d'establiir vne Residence en la ville capitale.

La Prouince de Cakiam, qui est la huitième, est au trentième degre du Pole, la pluspart maritime, fertile & presque toute entrecoupée de diuerses riuieres, dont le cours est si paisible & si calme, qu'elles entrent dans les villes, & arrousent les places publiques. Elle passe pour vne des plus riches, & produit les plus precieuses marchandises, singulierement la soye, qui se distribue par tous les endrois du monde, crüe, preparée, en fils & étofes. Il n'en sort point d'autre du Royaume : & quoy que toute la Chine nourrisse des vers à soye, ce qu'ils filent, ne suffiroit pas seulement pour faire des mouchoirs. Le nom de la ville capitale est Hamcheu : où nous auons deux Eglises, que nous auons reduites en vne pour de bonnes raisons : & qui est aujourd'huy comme la Mere d'un grand nombre de vertueux Chrestiens, la pluspart des personnes de qualité.

Quoy que cette Prouince ayt plusieurs choses qui la rendent recommandable, elle en a trois particulieres. La premiere est le lac de *Sihu*, le plus beau, & le plus delicieux du monde, qui a six lieues de tour, dont les bords sont couuerts de Palais magnifiques, entourez de montagnes, reuestuës d'une agreable verdure, & ombragées de plantes & d'arbres : l'eau en est viue, & coule tousiours entrant d'un costé, & sortant de l'autre, claire comme vn miroir, qui arreste les regardans avec plaisir, & leur decouure jusques aux plus petits grains de sable, qui sont au fonds. Il y a des leuées de pierres, pratiquées exprés, qui le trauercent comme des
ruës,

ruës, sur lesquelles on peut marcher, & satisfaire à sa curiosité : il y a pareillement des bateaux preparez d'une iuste grandeur, pour y prendre les diuertissemens, & pour y dresser des festins. La cuisine est aux deux bords, & la sale au milieu : avec un estage au dessus couuert de rideaux pour les Dames, qui ne veulent pas estre veüs. Ils sont peints & dorez avec beaucoup d'artifice, & pourueus abondamment de toutes les prouisions necessaires pour vne nauigation, qui n'est pas des plus longues, & qui est tousiours plus dangereuse de faire des naufrages dans le vin, que dans l'eau : & où neantmoins les Perses sont bien considerables, la pluspart des Grands, à qui ces maisons appartiennent, y dépensants leur bien, & quelquesfois beaucoup plus qu'ils n'ont valant.

La deuxième rarité de ce Pays est la soye, tant à cause de l'abondance, dont j'ay déjà parlé, que pour le merueilleux artifice qu'ils ont d'en mettre vne bonne partie en ouurages d'or riches & curieux. Cette seule espece de soye, d'autant qu'elle leur plaît, & qu'elle est à leur mode, n'est iamais employée pour les Estrangers, mais reseruée, comme vne chose rare, pour les Palais du Roy, lequel la fait tous les ans mettre à part pour cette sorte d'ouurages.

La troisième particularité remarquable est le Culte des Idoles, qui se fait voir dans la structure des Temples superbes bastis à leur honneur.

La dernière Prouince des neuf, qui sont au Midy, est Nanquim, sous le trente-deuxième degré de l'éléuation, vne des meilleures du Royaume, & la plus belle fleur de cette couronne. Elle ne tient aucun registre des choses considerables, ou des ouurages précieux qu'elle produit, comme si elle estoit incapable d'en auoir d'autres, & de loger ailleurs ses perfections qui sont tres-grandes accompagnées d'une agreable diuersité, avec tant d'auantage par dessus toutes les autres Prouinces, que les Marchands ont certe pratique pour faciliter la vente de leurs marchandises de dire qu'elles sont de Nanquim : & par ce moyen de les vendre aussi plus cher.

La partie, qui tire plus au couchant, est la plus riche, & fait un si grand trafic au rapport de ceux du pais, de coton, qu'il a plus

de deux cens mille mestiers de toile de cette matiere dans l'enceinte de la seule ville de Xanuchi : de là vient que ce détroit rend au Roy tous les ans cent cinquante mille escus. Vne maison tient plusieurs de ces mestiers, d'autant qu'ils sont estroits à proportion des toiles : c'est l'occupation ordinaire des femmes.

Cette Prouince a esté durant long-temps, le séjour de la Cour, & mesme encore aujourd'huy on en conserue les Tribunaux & les Priuileges dans la ville de Nanquim, ou plutôt Vinthiemsu, s'il faut la nommer de son propre nom, qui pour cette raison me semble estre la meilleure & la plus grande de toute la Chine, pour la forme & symmetrie de ses bastimens, pour la disposition & largeur de ses ruës, pour le trafic & commerce des habitans, pour l'abondance & bonté de toutes choses.

Elle a tout au tour des lieux de recreation, & est si peuplée aux enuirs, que les villages se touchent durant deux ou trois lieues : & quoy qu'aujourd'huy, pour estre priuée de la presence du Roy, elle soit moins habitée, qu'elle n'estoit autrefois ; si est ce qu'en beaucoup d'endroits il est difficile de marcher par les ruës, à cause de la foule du peuple. Ce qui la rend plus agreable, ce sont les Palais, les Temples, les Tours & les Ponts. Elle a douze portes à ses murailles reuestuës de fer, & garnies de pieces d'artillerie ; avec vne autre muraille éloignée de la premiere, & ruinée en plusieurs lieux, dont le tour est de deux iournées de chemin à cheual : & celuy de la muraille interieure de dix-huit milles. Dans l'entredeux il y a des maisons, des champs & des jardins qui se cultiuent, & le pain qu'on fait du bled qui s'y cueille, estoit destiné pour la nourriture des soldats, qui gardoient la ville jusques au nombre de quarante mille.

Dans vne ruë de la ville, on void sur vne haute montagne, vne Sphere artificielle d'une notable grandeur, qui est d'un ouurage excellent. Elle n'est pas montée, quoy que les Cercles soient posez à la mesme hauteur que la ville, de trente-deux degrez, qui est peu, au respect des grands froids, & beaucoup pour les extremes chaleurs qu'on y souffre.

Il y a de plus vne Tour diuisée en six estages d'un merueilleux travail, pour la beauté des figures dont elle est remplie, & pour
son

son artifice, estant toute faite, comme de la porcelaine; qui est vn edifice digne d'estre mis parmy les plus celebres de l'ancienne Rome. La riuere en mouille le pied, & mesme entre dedans par des canaux. Son propre nom est Yanehukam, qui veut dire, *fils de la Mer*, qualité qu'elle merite de porter à iuste tiltre, n'y ayant point de riuere au monde que ie sçache plus pleine d'eau & de poisson que celle-cy.

Nous auons quatre Eglises en cette Prouince; la premiere à Nanquim avec vne maison pour nos Peres, qui est vne des plus anciennes, & des plus éprouuées de la Chrestienté de la Chine, pour auoir souffert courageusement quatre persecutions diuerses. La seconde est en la Ville de Xamhaj avec vn grand nombre de Fideles. La troisieme en la cité de Sumkiam: & la quatrieme à Kiatim, sans mettre en ligne de compte, vn grand nombre d'oratoires à l'vsage des Chrestiens. C'est assez parlé des neuf Prouinces du midy: parlons maintenant des autres.

CHAPITRE III.

Des Prouinces du Nord.



Es Prouinces qu'ils nomment Boreales, sont six, à sçauoir Honam, Xemsî, Kiansî, Xantum, Pekim & Leaotum.

La premiere, qui est à trente-cinq degrez de l'élevation du Pole, produit les meilleurs fruits de la terre, tant de ceux qui sont communs en Europe, que d'autres particuliers, qui se donnent presque pour rien: puisque le cent des abricors ne se vend qu'un quattrin & demy. Autrement elle n'a rien de remarquable, sinon qu'elle est le séjour ordinaire, & la demeure arrestée d'un fils du Roy Fouan, le dernier qui est sorti du Palais de son pere: où il vit avec la magnificence & l'autorité d'un Roy, ne luy manquant rien que la liberté, pour l'estre. La principale ville de la Prouince s'appelle Caïsum, dans laquelle nous auons depuis quelques années vne maison & vne Eglise peuplée d'un grand nombre de Chrestiens.

La

La deuxième est Xensi, qui tire vn peu vers le couchant au trente-sixième degré de latitude, d'une vaste estendue, mais seche, & consequemment aride, à faute d'eau, aussi bien que les trois autres Prouinces les plus voisines; qui nonobstant ne laisse pas d'estre fertile & abondante en froment, en maiz & en orge: pour du riz, elle en produit fort peu. Ils nourrissent de froment, le long de l'hyuer, le bestail qu'ils ont en grand nombre, & particulièrement les brebis, qu'ils tondent trois fois l'année, au printemps, en esté & en automne: mais la premiere toison est toujours la meilleure.

C'est de là que viennent les laines, dont on fait la bure & les autres étofes qui se distribuent par les Prouinces. Ils n'en font neantmoins aucun drap, pour ne la sçauoir pas bien filer; mais seulement du poil de cheure, duquel ils font certains draps propres pour l'ameublement des chambres, qui sont si prisez, que le commun vaut beaucoup mieux que le meilleur des nostres, & le meilleur est plus estimé que la meilleure soye. Ils en font aussi de la bure pour les habits, non pas indifferemment de toute sorte de laine, mais de la plus courte, qui croît sous le grand poil. Ils la tirent, & cardent soigneusement, & en font des pelotons de la grosseur d'un pain ordinaire, puis ils la mettent en oeuvre avec perfection.

Ce qui est de plus particulier à cette Prouince, c'est le musch, & afin qu'on sçache d'où prouient cette odeur royale, ie rapporteray fidelement, ce que j'en ay appris, apres vne exacte & curieuse recherche, que j'en ay faite. C'est le nombril d'un animal, qui est de la grandeur d'un petit Cerf; duquel on mange la chair, comme celle des autres animaux: il n'y a que cette seule partie qu'on retranche, pour sa matiere precieuse. Il est neantmoins veritable, que toutes ces petites bourses de musch, qu'on porte en nostre Europe, ne sont pas de vrais & purs nombrils; d'autant que les Chinois les sophistiquent; & ayant leué la peau, ils ostent le meilleur, & mettent en la place, du musch éuenté & mixtionné de quelques autres parfums.

On y recueille encore de l'or, non pas à la verité des mines, que le Roy ne veut pas qu'on ouure, quoy qu'il y en ayt plusieurs
d'or

d'or & d'argent, mais des riuieres & des riuages : où il se trouue en petits grains qu'on assemble, & comme il y a vn grand nombre de toutes sortes de personnes ieunes & vieilles, qui s'employent à cette recherche, il s'en amasse aussi vne grande quantité.

On y trouue la Rhubarbe & les parfums, qui ne naissent point aux autres païs, car il est hors de doute, que celle qui vient de la Perse, ne s'y cueille point, au raport de tous ceux qui ont le plus voyagé par ces païs, & qui sont venus par terre iusques aux Indes : personne n'y ayant iamais veu cette herbe salutaire. Elle croist fort haut, & a ses fucilles plus larges que des choux, & ceux qui ont crû que c'estoit vne plante sauuage, se sont trompez, puis qu'on la cultiue avec vn grand soin dans les jardins domestiques.

Enfin c'est cette Prouince, qui ouure la troisiéme porte, dont i'ay déjà parlé cy-dessus, au commerce & aux marchandises : autant que comme la Prouince de Canton a Macao vers le midy, cette-cy a sur ses confins deux Citez *Canchen* & *Suchen* vers le couchant, où se vont rendre ces grandes & nombreuses carauanes, qui sont plus de mille personnes de diuerses nations, la pluspart Mores. C'est là qu'arriua nostre Frere Benoist Goez, quand il cherchoit le Royaume de Catay, qui n'est iustement que le païs de la Chine. Je veux raconter à ce propos la suite de son voyage.

Il sortit de l'Inde au Carefme de l'an 1603. par le commandement de ses Superieurs, pour reconnoistre au vray ce qu'on disoit du Royaume de Catay, & partit de Mogor, de la ville Royale de Laor, portant quant & soy des marchandises, tant pour luy ayder à viure, que pour passer avec plus de liberté. La carauane estoit de cinq cens hommes presque tous Sarrasins, qui ont coustume de partir tous les ans de cette ville pour aller dans la Capitale d'un autre Royaume, nommé Cascar. Apres vn mois de voyage, il gaigna la ville d'Athu de la mesme Prouince de Laor : apres deux autres mois & demy, il vint à Pauslaur, & apres vn mois & demy de repos, & de voyage, il ioinct la ville de Ghideli, où peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous assassinéz par vne troupe

de voleurs. Et apres vingt mois entiers il arriua à la ville de Cabul, qui est vne des plus marchandes de toutes les Prouinces suiuetes au grand Mogor. Il passa en suite apres quelque peu de repos à Paruam, qui est la derniere ville de Mogor; & de là prenant le chemin des hautes mōtagnes, il marcha durant vingt iours, auant que d'arriuer à Calcia, qui est vn païs habité d'un peuple blond, & puis durant vingt-cinq autres pour venir à Cheman, où il fut contraint de sejourner l'espace d'un mois, à cause de quelque souleuement du peuple. Apres auoir souffert de long trauaux, encouru diuers dangers des rebelles, & des assassins, & trauersé de grands païs du Roy Samarhan, ils entrerent tous de compagnie dans les terres de Tingo, & enfin il arriua dans la ville Metropolitaine du Royaume de Cascar, qu'on nomme Tanghefar, au mois de Nouembre de la mesme année.

La Carauane des Marchands qui viennent de Cabul, se termine en cette ville, qui est l'abord general de ces Royaumes, & il se fait vne nouvelle societé pour la carauane de la Chine. Nostre frere demeura là quelque temps, attendant l'occasion propre pour partir, & fit si bien qu'il se mit dans les bonnes graces du Roy du Païs, & en tira des lettres de faueur pour l'auancement de ses affaires.

Il partit au mois de Nouembre de l'année suiuite avec des chevaux pour son seruice, pour son compagnon, & pour la conduite de son bagage, en compagnie de la Carauane, qui prit la route de Catay, c'est à dire de la Chine, & apres auoir marché vingt-cinq iours par des chemins pleins de pierres & de sablons, il arriua en la ville d'Acsu, qui appartient au Roy de Cascar, & puis ayant trauersé les deserts de Caracathai, c'est à dire terre-noire, & parcouru beaucoup de villes, il se trouua dans la ville de Cialis du mesme Royaume de Cascar.

Cependant qu'il s'apprestoit pour son voyage, les autres Marchands retournerent de la Chine, par le moyen desquels le Frere Benoist apprit des nouvelles de la Cité de Pekim, & de nos Peres, que les Marchands Sarrafins y auoient veu: ce qui me fait dire asseurement, qu'il n'est point d'autre Catay, que la Chine, & que la ville Royale, que les Mores nomment Gambalu, est celle
de

de Pekim. Nostre frere en partit en compagnie de peu de monde, & en vingt iours arriua a Pucian, & puis à Turphan, & Aramuth, & delà à Camul, qui est la dernière ville du Royaume de Cialis. Ils n'employèrent que neuf iournées de chemin pour venir jusques aux murailles de la Chine, en vn lieu nommé Chiaicuon, qui luy donna l'entrée & luy ouurit les portes de la Chine, qu'il cherchoit sous le nom de Caray. Ainsi, si vous ostez l'espace d'onze iournées qu'il chemina sur les terres des Tartares, tout le reste de son voyage fut par les pays des Mores.

Pour reprendre le fil de nostre histoire. Les Ambassadeurs des Princes Mores vinrent avec cette Carauane, suivant la coustume qu'ils ont d'enuoyer tous les trois ans vne Ambassade, & quelques petits presens au Roy de la Chine, & tous les cinq ans vne grande & extraordinaire. La pluspart d'eux s'arrestèrent sur les frontieres dans les deux villes, que j'ay nommées pour y negocier, & vendre leurs marchandises, les autres s'acquiterent de leur commission, & vinrent faire leurs presens de la part de cinq Roys, à sçauoir de Rume, d'Arabie, de Camul, de Samarcand, & de Turfan: dont les quatre premiers ne sçauent rien du tout de cette negociation par la voye d'une Ambassade: le cinquième, bien qu'il la sçache, n'enuoye neantmoins ny hommes ny presens au Roy de la Chine, mais seulement nomme les chefs des Deputez. Ce sont les Marchands eux mesmes qui font ces presens: & dès aussitost qu'ils sont entrés dans le Royaume, ils vont trouuer le Vice-Roy, qui donne aduis de leur arriuee au Roy par vn escrit, qu'ils nomment remonstrance. Quand on a eu responce de la Cour, & qu'on a écrit leurs noms & leurs qualitez, ils partent quarante ou cinquante de compagnie, qui pour auoir la liberte de negocier dans le Royaume, & pour estre nourris aux despens du Roy, ne manquent pas de graisser la main au Capitaine, qui les conduit, & de luy donner vne bonne piece d'argent. Il y a tousiours vn Mandarin deputé pour les accompagner, qui les loge splendidement tout le long du voyage: que s'ils veulent s'arresten en quelque ville, comme ils ont fait durant plus de trois mois en la Capitale de la Prouince, ils ne sont plus traitez aux despens du Roy, quoy qu'ils ne laissent pas de continuer leur commerce.

Les marchandises qu'ils portent avec eux sont du sel Armoniac, de l'azur fin, des Toiles fines, des Tapis, des raisins cuits, des couteaux, & telles autres dandrées de peu de prix. La meilleure de celle dont ils ont le plus, est vne certaine pierre nommée Yaca, qui se prend du Royaume de Yauken, dont la couleur tire sur le blanc: la plus precieuse est verte, qui estoit autrefois, & est encore aujourdhuy fort recherchée des Chinois, qui en font des ioyaux & des paremens de teste, desquels on se sert ordinairement à la Cour: & la ceinture que le Roy donne aux Colai, pour marque de leur charge en est garnie, sans qu'il soit permis à aucun autre d'en porter de semblables. Ce qu'ils emportent en échange de ce qu'ils laissent, est de la Porcelaine, des Rubis, du Musc, du fil, & des draps de soye, force petites pieces curieuses, des simples & des drogues medicinales, comme de la Rhubarbe, qui est à mon aduis celle, qui passe de la Perse en Europe, y ayant esté portée de la Chine par ces Marchands.

Les Ambassadeurs estans introduits deuant le Roy, luy font leurs presens, qui sont mille arrobes, c'est à dire mille trois cens trente trois liures de cette pierre precieuse, de laquelle j'ay parlé vn peu auparauant, dont il y en a trois cens de la plus fine: trois cens quarante cheuaux, qu'on a laissé sur la frontiere: trois cens pointes de petits diamans, douze Cattes de fin azur, qui sont environ cent liures du poids d'Italie, six cens couteaux, & tout autant de limes. Et comme il me sembloit que ce dernier present ne meritoit pas d'estre présenté à vn Roy, ie fus curieux vn iour de demander à quels vsages il pouuoit s'en seruir, & il n'y eut personne, qui m'en peut éclaircir. Seulement vn Capitaine me dit, que c'estoit vne ancienne pratique que les presens fussent ainsi composéz, sans qu'aucun osât les changer. Pour les autres marchandises qu'ils portent avec eux, s'il y en a quelqu'vne qui plaise au Roy, il les fait voir & achepter. Le Roy les regale à leur retour, & leur donne à chacun deux pieces de toile d'or, trente de soye jaune, trente liures de Cha, dix de Musc, cinquante d'vne medecine qu'on nomme Tienyo, & autant d'argent. Ces Sarrafins m'ont dit que les presens qu'ils donnoient au Roy, ne coustoient pas plus de sept mille escus en leur pays; mais que ce qu'ils reti-

roient

roient du Roy pour leurs Ambassades & pour les frais de leurs voyages , montoit au moins à cinquante mille , qui est à la verité beaucoup gagné ; mais c'est vn ordinaire aux Princes.

Vn autre Carauane fort de la mesme Prouince pour le grand & puissant Royaume de Tibet , chargée de plusieurs marchandises , & entre autres de toiles de soye, de Porcelaine & de Cha , le Cha est la fucille d'un arbre semblable au Myrthe: qui est en quelques Prouinces de la grandeur du Basilic , & en d'autres comme de petis Grenadiers : qu'ils font seicher au feu sur vn instrument de fer , où elle s'vnt & se lie ensemble. Il y en a de plusieurs fortes, la pointe des fueilles est touïours plus delicate & plus pure que le reste , comme c'est le propre de toutes les plantes en general. La liure peut monter à vn escu ; il y en a qui ne vaut pas deux sols , suiuant qu'elle est , tant est grande la difference de l'une à l'autre. Estant ainsi seiche , & mise dans l'eau chaude, elle est au commencement desagreable en sa couleur , en son odeur & au goust ; mais l'vsage la rend agreable & frequente en la Chine , & au lapon: d'autant qu'ils s'en seruient non seulement pour breuuage au repas, mais encore pour festin aux hostes qui les visistent de mesme façon que les peuples Septentrionaux versent du vin ; les Chinois ayans cette creance que c'est vne inciuilite de ne presenter que des paroles à ceux qui viennent dans leurs maisons , fussent-ils estrangers : à tout le moins faut-il donner du Cha, & si la visite est vn peu longue, on y adioust quelques douceurs, & quelques fruits qu'on sert sur la table, ou bien qu'on met en deux plats sur vne petite table quarrée. Il se raconte de merueilleux effets de cette espee de fucilles, comme c'est sans doute, qu'elle est fort salutaire, & qu'à la Chine & au lapon on n'est iamais trauaillé de la pierre, & que mesme on n'en sçait pas le nom , qui est vn signe certain , que l'vsage ordinaire de ce breuuage est vn preseruatif contre ce mal. Il est constant pareillement , qu'elle deliure de l'asoupissement ceux qui veulent veiller, ou par necessité, ou par diuertissement, d'autant qu'elle abbat les fumées, & descharge la teste sans aucune incommodité. Enfin c'est vne chose assez connue, qu'elle soulage merueilleusement les hommes d'étude, pour le reste , comme n'en ay pas de certitude, ie n'oserois l'asseurer.

On a trouué dans cette Prouince vne marque tres-euidente de l'antiquité du Chriftianisme , qui a fleury autrefois en la Chine, comme nous dirons en son lieu.

Nous auons vne Eglise en la ville Capitale , & vne Maison assez bien fondée par la liberalité des Chrestiens, qui ont plusieurs Oratoires secrets pour l'entretien de leurs deuotions.

La troisiéme Prouince , entre les six qui sont septentrionales: de laquelle ie desire parler maintenant , à trente huit degrez de latitude , & est couuerte la pluspart de montagnes , qui la rendent sterile en froment, & beaucoup plus en riz, & encore dauantage en maiz : mais en recompense elle est si chargée de vignes qu'elle pouruoit tout le Royaume de raisins cuits , & pourroit mesme faire si elle vouloit sa prouision de vin , comme nous faisons en nostre Residence, où nous cueillons assez de vin pour les Messes , & pour en fournir suffisamment aux autres Residences, voisins. Comme nous auons des puits d'eau en Europe , ils en ont de feu à la Chine pour les seruices de la maison : pource qu'y ayant au dessous des mines de souffre , qui déjà sont allumées, ils n'ont qu'à faire vne petite ouuerture , d'où il sort assez de chaleur, pour faire cuire tout ce qu'ils veulent. Au lieu de bois , ils se seruent communement d'une espee de pierres , qui ne sont pas petites , comme en quelques-vnes de nos Prouinces , mais d'une grandeur considerable. Les mines, d'où l'on tire cette matiere qui brûle si aysement , sont presque inépuisables. En quelques endroits , comme à Pekim , & à Honam, ils sçauent si bien les preparer , que le feu ne s'esteint-point ny le iour , ny la nuit. Ils ont des soufflets propres pour l'allumer.

Nous auons vne Eglise & vne maison dans la Cité de Chiamcheu, & vne autre en celle de Phucheu, avec vn grand nombre de Chrestiens illustres en vertu , & en noblesse , qui ont leurs Oratoires , comme par tout ailleurs , pour supplier au deffaut des Eglises.

La quatriéme, qu'on appelle Xantum , sous le vingt-troisiéme degré de l'éleuation du Pole , assise entre Nanquim , & Pekim , est pauvre & disetteuse : elle est souuent infectée des grillons & des sauterelles , qui causent vne horrible famine par tout le pays.

L'an

L'an mil six cens seize, vn chien se vendoit plus cher pour manger, qu'un ieune homme pour seruir. Elle est neantmoins assez riche en bestail, & abondante en nos fruits, particulièrement en grosses poires, qui sont fort bonnes. Il y croit aussi vne autre sorte de fruit, qui ressemble à nos poires de bonne race, dont la quantité est si prodigieuse, que le Royaume en est tout plein; il s'en voit jusques à Macao, nonobstant la distance de l'une à l'autre, qui sont trois grandes Prouinces, qui en doiuent estre fournies, auparauant, que d'en porter plus loin.

Pekim, est la cinquiesme sous le quarantiésime degré du Poles; qui a maintenant cet auantage, que la Cour est en la ville Capitale, qui porte son nom: quoy que proprement elle se nomme Xunthienfu, & Cambalu, par les Mores. Cette bonne fortune, s'il faut ainsi parler luy est arriüée de ce qu'apres la mort du Roy Humuü, vn sien nepueu, qui se nommoit Vunlö, se tenoit dans cette Prouince, où il estoit puissant, quand il s'empara du Royaume, & rauist iniustement la Couronne à son fils, le legitime heritier: & d'autant qu'il auoit plus de confiance à ceux, avec lesquels il auoit conuersé de longue main, & d'ailleurs qu'il auoit plus de moyen de faire bonne mine aux Tartares, ses voisins: il transporta la Cour de Nanquim, à Pequim, où elle est à present. Le peuple y est moins adroit, qu'aux autres Prouinces, comme par tout le Septentrion, mais plus laborieux, & plus propre à la guerre.

Le sol est extremement aride, & par consequent sterile en toute sorte de fruits necessaires pour l'entretien de l'homme, mais d'ailleurs tres-propres à la fanté. Les disgraces de la nature sont abondamment recompensées par l'auantage, qu'ont generale-ment les Cours des Princes d'attirer tout à elles, & de vaincre en cela le naturel des terres. Il y croist du maiz, du froment & vn peu de riz tout autant qu'il en faut pour la maison du Roy qui est fort nombreuse, pour les Mandarins & pour les soldats qui sont à milliers dans la ville. Mais le Roy entretient iusqu'à mille vaisseaux plats sur les riuieres qui ne seruent qu'à porter les provisions de la Cour, qui viennent du costé du Midy: & pour la personne du Roy en son particulier, on seme à Nankim vne espee-
de

de riz , qui se cuit dans l'eau , sans autre ingredient , & est vn mets fort sauoureux.

La ville n'est pas si grande que Nankim, mais elle est sans comparaison plus peuplée. Il suffit de dire que c'est la Cour d'un tres-puissant Prince. Douze cheuaux peuuent marcher de front sur l'épaisseur de ses murailles. On y fait garde le iour & la nuit en temps de paix, comme s'ils estoient en guerre. Il y a pareillement des gardes aux Portes, qui est le profit des Eunuques, dont la Reyne à la moitié : à cause qu'ils leuent de grands deniers par les imposts qu'ils mettent sur les dandrées qui entrent dans la ville : en quoy les Marchands de Canton sont plus mal traittez que les autres iustement comme les Espagnols dans les Hosteleries de France , sans autre raison que le mespris qu'on fait de leurs personnes.

Les Officiers & les ministres de cette Cour sont à rebours des autres Republiques , & Royaumes du monde : mais ils se maintiennent dans le droit de la iustice , que tous doiuent garder. Ils ne parlent qu'avec moderation de la pompe & de l'éclat de leurs personnes : ils ne sçauent que c'est d'estre portez en chaire, s'ils ne sont d'une eminente dignité : ils vont à cheual & pour ce qu'ils ne sont pas les meilleurs Caualliers du monde, deux Seruiteurs les tiennent par les costez , de peur qu'ils ne tombent.

Les moindres Iuges de village sont plus magnifiques en leur maison que les premiers Ministres d'Estat à la Cour. Ils marchent par les rues le visage couuert pour se garder de la poussiere qui est grandement épaisse , & pour éviter l'abord des Mandarins , & se deliurer des ceremonies qu'il faut leur rendre : mais n'estant point connus , ils dissimulent & ils passent outre , sans s'arrester. Aussi est ce vne chose indubitable qu'il sert beaucoup pour viure en seureté , de ne se faire pas beaucoup connoître.

Le froid qu'on ressent en ce pays, est plus grand qu'il ne deuroit estre au quarantième degré d'éléuation : car la glace est si forte & si dure sur les riuieres , que les charrettes passent dessus , sans nul danger. Ils se seruent d'estuues, mais qui sont plus commodés : & qui n'ont point tant de feu que les nostres, ayans cette industrie de communiquer la chaleur par des conduits sous terre , qui fait vn agreable

agreable printemps au milieu de l'hyuer, & supplée à l'absence du Soleil reuestant les arbres de fleurs & de fueilles auant le temps.

Nous auons à la Cour vne grande Eglise bastie à nostre mode avec vne maison, où quatre de nos Peres font leur residence par la permission du Roy, & sont dans l'estime de tous les Magistrats.

Outre les Eglises que nous possedons aux lieux les plus frequentez, qui sont presque tous de grandes villes, il y a d'autres peuplades de Chrestiens avec leurs Oratoires, qu'on visite de temps en temps pour catechiser & baptizer les nouueaux Chrestiens, & pour administrer le S. Sacrement de l'Autel aux autres.

La sixième & derniere Prouince plus voisine du Nord, est recommandable pour la production d'une racine, qui se vendoit, quand i'en partis, au double poids de l'argent. Aussi est-ce vn remede si merueilleux, qu'elle augmente notablement la vigueur & les forces aux sains; & échaufe & fortifie les malades. Elle s'appelle *Ginseng*. Cette Prouince pour estre sur les frontieres des Tartares est ruinée par leurs frequentes courses, sans qu'ils puissent estre arrestez par cette fameuse muraille, qui a neuf cens lieues de long avec plus de bruit que de fruit, l'ennemy l'ayant reduite en vn pitoyable estat.

CHAPITRE IV.

*De la personne des Chinois, de leur naturel, esprit
& inclination.*



Les peuples de la Chine ont le teint & la couleur de nos Europeans: il est vray que les habitans de la Prouince de Canton, & particulièrement les insulaires qui sont proches de terre-ferme, sont vn peu bazanés, pour estre scitués au delà du Tropique. Et d'autant que ceux que nous voyons passer le plus souuent de pardeça sont presque tous voisins de la ville de Macao, assise

Les Chinois ont le teint blanc quelques uns olivastre.

E

au

au milieu des Isles, dont elle est comme le centre, les estrangers se sont persuadez que tous les naturels du Royaume auoient la couleur semblable, c'est à dire brune & bazanée; bien qu'ils soient aussi blancs, que ceux de nostre Europe, excepté sur les confins de Canton; comme ie viens de dire; & ils paroissent tous jours plus blancs à mesure qu'ils s'approchent du Nord.

*Ils ont le
poil noir
& long.*

*Les yeux
noirs &
petits, &
le nez pe-
tit.*

Les hommes & les femmes indifferemment laissent croître leurs cheueux, qui sont communément noirs, d'où vient qu'entre plusieurs autres noms, qu'on donne à ce Royaume, on le nomme le Royaume du peuple aux cheueux noirs. Ils ont pareillement les yeux noirs & petits, comme aussi le nez petit, & ne peuvent souffrir ceux qui l'ont comme nous, vn peu large & élevé, croyans que c'est vne deformité qui donne mauuaise grace. Ils ont peu de barbe, & ne se soucient pas de l'auoir épaisse, pourueu qu'elle soit noire, qui est la couleur la plus commune, & qu'ils estiment le plus, bien qu'ils n'ayent pas les rousseaux tout à fait en horreur, comme ils estoient anciennement à Thebes: ils la portent longue, la laissant croître au gré de la nature sans jamais la couper. Leur principal soin est d'adiuster & de bien mettre leur cheuelure, en quoy ils surpassent toutes les nations du monde, ayans mieux n'auoir aucun poil au menton, que de perdre vn seul cheueu de leur teste. A ce sujet ils ont quantité de barbiers, qui sont mal nommez, à mon aduis, puis qu'empruntans leur nom des barbes, neantmoins ils n'y touchent jamais, n'ayans point d'autre mestier, que de peigner les cheueux, & de les ranger fort proprement.

*Les petites
personnes
sont
faites que
les grands.*

Les jeunes enfans sont beaucoup plus beaux, & mieux proportionnez que les grandes personnes, la beauté s'accommodant à leur taille: particulièrement dans les Prouinces, qui tirent vers le midy, où l'on remarque dans vn mesme Royaume certains lieux, qui ont en cela de l'auantage par dessus les autres; comme les Dames de la ville de Nancheu, en la Prouince de Nanquim se vantent d'estre les premieres en beauté; aussi bien que celles de la fameuse ville de Guimanarez parmy nos Portugaises. C'est pour cette raison que les riches & les Magistrats choisissent de là, leurs maistresses, & que cette faueur de la nature vient à estre plus

plus prisée, par le iugement qu'en font les puissans du monde. Mais comme l'âge commence à décheoir, qui est depuis vingt-cinq ans jusques à trente, les ieunes hommes ne perdent pas seulement cette couleur viue du teint, qui les rendoit agreables, mais encore ces traits du visage, & cette belle proportion des membres, de cette façon ils deuiennent ordinairement laids. Ce qui leur reste, est vne bonne disposition de corps avec vne vigueur & vne force, dont ils se seruent auantageusement, s'addonnans au trauail, & cultiuâs leurs terres avec tant de soin, qu'encore bié que d'elles mesmes elles soient assez fertiles, l'art les rēd beaucoup meilleures, & s'il s'en trouue en quelque endroit de mauuaise, ne fut-ce que d'un pied d'érēduē, comme ils ne laissent rien de vacant qu'ils ne cultiuent, ils ont l'industrie de la faire porter.

Le me souuiens que passant vn iour par Honum, j'apperçû des laboureurs qui labouoient leurs champs avec vn soc à trois pointes, & traçoient par ce moyen, trois sillons à la fois: & pource que la terre y est bonne à porter cette espee de legumes, qu'on nomme des fasoies, ils tenoient la sēmece dans vn vaisseau quarré sur leur charuē, de telle sorte qu'au mouuement du soc elle se respendoit sur la terre, comme les grains de bled tombent doucement sur la meule du molin, au mouuement de la tremie: & ainsi d'un mesme temps & d'une mesme main on labouroit & ensēmençoit avec esperance de recueillir vne riche moisson. Les autres grains, qui sont le froment, l'orge & le maiz, ils les sēment comme nous, & c'est vne chose ordinaire de voir que ceux qui conduisent vne beste chargée, portent eux mesmes vne autre charge sur les épaules, pour n'estre pas oyseux.

Ils sont extremement soigneux de profiter de toutes les occasions, n'en laissant perdre aucune, pour petite qu'elle soit. D'où vient qu'on rencontre assez souuent sur les riuieres de gros vaisseaux, qui ne sont chargez que de lumignons pour l'vsage des Lampes, faits de moüelle de ioncs, qu'ils sçauent tirer adroitement. On en trouue d'autres, qui ne portent que du papier pour les lieux communs des maisons particulieres, qui par apres se distribue dans les boutiques, & se vend par les ruēs; mais il faut qu'il soit blanc, autrement s'il y auoit vne seule lettre écrite, ce

*De quelle
façon ils
labourent
la terre.*

*Ils sont
industri-
eux,
& en
quoy.*

seroit vne espece de sacrilege de l'employer à de si vils vsages. l'ay voulu rapporter ces particularitez . comme des preuues certaines de la preuoyance & de l'application qu'ont les Chinois pour toutes choses. Ce n'est pas que pour cela il n'y ait parmy eux aussi bien qu'aux autres païs , force faineans & vagabonds , qui sont la peste commune & presque ineuitable des grands estats.

*Enclins à
la mar-
chandise.*

Leur inclination naturelle les pousse à estre Marchands , & l'on ne scauroit croire le commerce qu'ils entretiennent , & le gain qu'ils font trafiquans d'une Prouince à l'autre , & qui plus est , sans sortir de leurs villes : puisque ceux qui trafiquent en Porcelaine , & qui la transportent par les Prouinces du Royaume gagnent trente pour cent deux fois en vne mesmeannée. Outre que toutes les marchandises qui s'achèptent en gros dans les boutiques , se débitent en détail parmy les ruës ; & il n'est pas iusques aux petits enfans qui ne s'exercent en ce petit commerce , crians des fruits , des herbes , des sauonnettes , du fil & de semblables danges.

*Les Mar-
chands
sont sei-
gneux &
vigilans.*

Les riches Marchands se sont acquis vn grand credit par la foy qu'ils gardent inuiolablement en leurs traitez , comme l'ont expérimenté nos Portugais pendant tout le temps qu'ils les ont pratiqué : quoy que d'ailleurs leur façon de negocier , soit la plus dangereuse du monde & là plus suiette à la tromperie : à cause que les estrangers pour n'auoir pas la liberté d'entrer dans le Royaume , sont contrains de traiter avec les naturels , en cette sorte. Ils conuiennent premierement des marchandises qu'un chacun desire auoir , comme de l'or , de la soye , de la porcelaine , & choses pareilles , puis s'estans accordez du prix , les Portugais consignent l'argent entre les mains des Chinois , qui s'en vont avec l'argent en main dans les endroits du Royaume , où se trouuent ces marchandises , & les ayans achetées s'en reuiennent à Canton trouuer les Portugais , qui les attendent. Cette façon de negocier s'est pratiquée durant plusieurs années , sans iamais auoir reconnu de fraude , si ce n'est depuis quelque temps qu'elle commence à estre decreditée par la faute , comme ie pense & des vns & des autres.

*Fins &
suiv.*

Il est vray qu'ils ayment naturellement à tromper , & tant ceux qui

qui achètent que ceux qui vendent, sont merueilleusement rusez: en voicy quelques exemples. Ouuir l'estomach d'une perdrix pour en tirer la chair, & puis remplir le vuide, & refermer l'ouverture si proprement, que si celuy qui l'achepte, n'a autant d'yeux qu'Argus, il est bien difficile qu'il remarque la fourbe, si ce n'est lors qu'il n'y a plus de remede, & que pensant faire bonne chere, il ne trouue entre ses dents que des os & de la plume: parmy les vrayz jambons en mettre d'autres de bois, si bien déguisez, & si semblables qu'ils trompent la veüe des regardans: engraisser vn vieux cheval, & le faire passer pour vn ieune, & meisme le peindre & le marquer de plusieurs mouchetures, comme si c'estoit son poil naturel, c'est ce qu'ils pratiquent assez souvent, choisissans à ce dessein les temps propres du soir ou du matin, quand il ne fait pas assez de iour, pour decouurir clairement l'artifice. Et ces ruses reussissent particulièrement à Macao, où les Marchands qui achèptent ne sont pas des plus rompus, ny des plus raffinez du monde.

L'art diabolique d'extraire les elemens des pierres, & des me-
 taux, qui s'est répandu par tous les endroits de l'vniuers, a gagné
 bien auant dans la Chine, dont les esprits preoccupez de cette
 fausse opinion, que quiconque aura trouué le secret de faire de
 l'argent, aura par meisme moyen la recepte de viure longues an-
 nées, sont passionnez pour l'Alchymie. Ah iusques à quand est-
 ce que les hommes se laisseront aller à vne folle persuasion, trom-
 pez par l'esperance vaine de pouoir obtenir deux choses si desi-
 rées, & toutesfois si incertaines, comme sont les richesses & la
 santé? Ces pauures miserables trauaillent non seulement sans
 fruit, mais qui pis est, ils perdent beaucoup & gagnent peu, au
 lieu qu'en tout le reste de leurs affaires, ils ont coustume de faire
 beaucoup de peu. Et il arriue enfin ou qu'eux meismes se rient par
 apres de leur dessein, ou qu'ils se trouuent befflez par les Profes-
 seurs de cet art, lequel est toujours incertain en ses maximes,
 bien qu'à dire le vray, il soit certain en quelques-vns de ses princi-
 pes: d'où vient aussi que la plupart le pratiquent plutôt en espe-
 rance de tromper, que pour estre assurez de leur science.

Du nombre de ces gens là, fut vn imposteur, qui s'estant pre-

*Affronte-
rie d'un
Alchy-
miste.*

sené à vn Magistrat de Pequim, il y a quelque temps luy promet merueilles de ses experiences. Comme les auaricieux croient assez de leger, celui-cy luy fournit des materiaux, pour faire son operation, & mon homme aussi fin pour le moins qu'il estoit ignorant, laissa couler dextrement, dans son creuset, vn peu d'argent qu'il tenoit caché à ce dessein, sans que le Magistrat s'aperçut de la ruse, qui se monstra fort content de cét essay croyant auoir trouué le vray Maistre du mestier. Alors l'Alchymiste feignant d'auoir des affaires ailleurs, luy demanda congé pour quelques iours, que l'autre luy accorda avec beaucoup de difficulté, ne pouuant pas permettre qu'il s'absentât, tant soit peu, à cause que ses desirs s'estoient accreus, à la veüe de cette premiere experience. Mais l'affronteur, qui vouloit pescher dans vne mer d'argent avec des filets, qui apportent bien plus, quand on les traîne doucement, que si on les tiroit tout d'un coup, fut absent pendant trois ans entiers, au bout desquels estant de retour à Pequim, il fit semblant de ne connoître plus la maison de son hôte, quoy qu'il passât assez souuent deuant la porte. Comme il eut esté luy mesme reconnu, & qu'on l'eut appelé, il persista dans sa dissimulation: jusques-là, qu'apres qu'on luy eut parlé du mestier qu'il professoit, il auoia bien d'en sçauoir le secret, mais il protesta qu'il ne se souuenoit point de l'auoir iamais pratiqué au lieu qu'on luy disoit, alleguant pour son excuse, qu'il auoit trauaillé en trop d'endroits, pour pouuoir conseruer la memoire de tous. Il ne se fit pas pourtant tirer beaucoup l'oreille, pour reprendre ce qu'il auoit quitté, mémement quand on luy eut auancé cinq cens escus, qu'il emporta puis apres, s'en allant pour ne plus retourner, sans demander congé, comme il auoit fait l'autre fois. Semblables affronteries ne peuuent empêcher qu'il n'y ait toûjours de curieux, qui desirent de rechercher les secrets de cét Art.

*Ils sont
courtois
& obli-
geans.*

Pour reprendre le discours de nos Chinois, il est certain qu'ils sont affables, courtois & agreables en leur conuersation; & il ne faut pas en cecy s'en rapporter au témoignage des nostres, qui n'ont demeuré qu'à Macao, & à Canton, pour ce qu'ils vivent dans ces lieux-là, comme dans vne guerre perpetuelle, à raison
des

des querelles qui se forment tous les iours entre les Senateurs des Portugais & des Chinois. Outre que c'est vne chose fort degoutante, de vendre & reuendre touïours, & s'ils se supportent aucunement à Macao les vns & les autres, c'est pour l'esperance qu'ils ont de profiter avec ceux de Canton, à l'occasion des foires, qui s'y tiennent souuent. Ainsi l'on n'observe plus aucune sincerité dans les commerces, & tous n'agissent entre eux que comme des ennemis.

Pour le regard des Prouinces assises dans le cœur du Royaume, les habitans nous y traitent avec tant d'honneur & de civilité, qu'à toutes les rencontres, ils nous donnent le premier lieu, pource seulement que nous sommes estrangers, & comme ils parlent, Habitans des Climats éloignez. Ils nous pressent mesmes de l'argent sur gages sans interest, comme nous auons assez souuent éprouué dans nos necessitez.

Le m'assure qu'on m'aduouera qu'il n'y a point de plus méchante société, que celle des prisons, où les impuretez de toute la Republique se vont rendre comme dans vn égoust, & neantmoins, nous auons receu beaucoup de courtoisie de ces canailles, qui vivent d'ailleurs sans aucune humanité, & qui ne parlent en ces lieux que de frapper. Et de vray nos Religieux, qui furent emprisonnez à l'occasion de la persecution suscitée contre nous l'an 1616. receurent de grands honneurs, & tirerent beaucoup d'assistance des prisonniers: qui témoignoient vn particulier respectiment, quand les Officiers, pour la crainte qu'ils auoient du Tyran, nous traitoient en Captifs, & ne pouuoient souffrir qu'on nous mit aux ceps, tâchant de soulager nos peines & s'efforçant avec des fers chauds de brûler & consumer ces liens qui ne sont que de bois.

Après vn long-temps qu'on voulut retirer ces Religieux de la prison pour les mettre en liberté, les autres Prisonniers firent vne assemblée, pour délibérer entre eux à ce que cette separation ne se fit point sans quelque demonstration de courtoisie & d'amitié: & de vray s'estans cortisez pour ce sujet, & ayans amassé tout ce qu'ils purent, ils les regalerent d'un somptueux banquet. Spectacle sans comparaison plus agreable à ces bons Peres, pour vne si grande

*Mesme
dans les
prisons
les vns
enuers les
autres.*

grande douceur & benignité que des Payens faisoient paroître à l'endroit des Estrangers, au lieu mesme destiné plus pour le châ-timent des crimes que pour leur bonne chere. Ce qui témoigne assez le naturel obligeant de ce peuple.

*Deux & reservez
au chasti-
mens de
Iustice.*

Ils ont en horreur toutes les actions, qui ressentent la cruauté, & la Iustice n'employe que rarement cette sorte de supplices in-humains, qui sont si frequens parmy nous, comme d'écarteler, tenailler, & tirer des hommes sur vn Cheualer. Si le criminel merite la mort, on luy tranche la teste, ou on l'étrangle.

*Crime
enorme.*

*De quelle
façon pu-
ny.*

L'an mil six cens quatorze, vn homme du commun eût bien l'insolence de vouloir s'emparer du Royaume. Il auoit déjà pour l'execution de ce dessein ramassé grand nombre d'hommes, & leur auoit distribué les principales charges de son estat imaginaire, avec ordre d'oster la vie à tous les Mandarins, vn iour qu'ils deuoient s'assembler. La coniuration fut decouuerte par vn des mécontents, & le nom, & le nombre presque infiny des coniurez fut trouué dans les memoires de ce petit Tyran, qui tous furent pris & menez en prison. Le Roy aduerty de ce qui se passoit, or-donna qu'on les élargit à la reserve de trente des plus coupables, & qu'à ceux-cy on leur mit vn carquan au col, qui les serrât étroitement l'espace de trente iours: & si au bout de ce terme quelques-vns estoient encore en vie, qu'on les laissât aller, sans les faire mourir. Et defait deux échapperent, & l'on se contenta d'une si legere punition pour vn crime si enorme.

*On ne
punit ia-
mais plus
de six cri-
minels à
la fois.*

Que si plusieurs criminels sont condamnez ensemble à la mort, on les tient dans la prison iusques à ce que le visiteur de la Prouince les fasse comparoître deuant luy, qui en nomme seulement six ou sept; pour estre executez, & renuoye les autres à la prison, sans pouuoir outre-passer ce nombre, s'il ne veut estre tenu pour vn cruel.

L'adiouste qu'entre les bonnes qualitez de cette nation, ils sont naturellement enclins à la vertu, non que ie pretende icy de les iustifier tout à fait, comme s'ils estoient exempts des vices qui sont ou propres aux payens, ou communs à tous les hommes: ie dis seulement qu'ils ont en veneration les personnes qui font profession de la vertu, & en particulier ils prisent beaucoup l'hu-milité,

milité, la virginité, la chasteté, & semblables vertus, que les autres payens ont ordinairement à mépris. Que si vne fille, ou quelque jeune vefve passe ses iours en continence, avec la modestie & les autres qualitez bien-seantes à cet estat, on a cette loüable coustume de luy dresser des Arcs de triomphe, & de reciter en public des oraisons pompeuses & magnifiques, à sa loüange.

Ils rendent leurs complimens avec tant de ceremonies, qu'on n'en peut voir la fin : ils seroient mieux employez pour le culte de Dieu, que pour l'usage des hommes : ce qui s'entend des visites d'honneur & des rencontres d'une pure civilité : car les parens & amis n'apportent pas tant de façon. Ils sont si reglez en leur extérieur, & si retenus en leurs paroles, que rien n'est suffisant d'émouvoir une querelle parmy des personnes de condition, qui d'ailleurs se haïssent à mort : d'où vient que les plus grands ennemis se trouvent ensemble aux festins & aux assemblées publiques, sans témoigner aucunement leurs ressentimens cachez, qu'ils sçauent dissimuler avec autant d'accortise que de courage, sous des termes d'honneur & de civilité, comme s'ils estoient les meilleurs amis du monde.

Quand ils remarquent quelque chose de vertueux & de loüable dans les mœurs & dans les façons de faire de leurs voisins, ils n'épargnent point leurs loüanges pour les rendre plus recommandables. En quoy ie puis dire qu'ils sont bien éloignez de la jalousie si commune aux autres peuples, qui ne souffrent aucune complaisance entre les personnes d'une mesme profession. D'où vient aussi que les moindres ouvrages qui viennent de l'Europe, sont receus fauorablement à la Chine. O que ces gens, disent-ils, ne sont pas comme nous, mal-habiles & sans esprit ! Et quoy qu'ils ne puissent pas sçauoir au vray les ouvrages qui se font dans le Royaume, pour estre d'une trop grande estendue, si est-ce que s'ils y remarquent tant soit peu d'artifice, ils ne laissent pas pourtant de dire, que ce sont des pieces de l'Europe, & non point de leur pays. A ne point mentir une si grande modestie est d'autant plus à enuier, qu'elle se trouue parmy un peuple tres-adroit & habile en tout ce qu'il entreprend, à la honte de ceux qui n'ayans pres-

L'estime particulière qu'ils ont de la chasteté.

Ils sont extrêmement en leurs visites.

Et dissimulent accortement leurs iniures.

Ils tiennent les actions vertueuses d'autrui.

Leur modestie.

que point d'yeux pour voir & considerer les choses , mesprisent ce qu'ils admirent.

Au reste leurs ourages & ceux-là mesmes qui partent de la main des Maîtres les moins excellens, sont bien paroître l'esprit qu'ils ont aux doigts. Sur tout ils trauaillent à merueilles en yuoire, en ebene , & en ambre , & font à perfection les pendans d'oreilles d'or & d'argent , avec les autres affiquets des Dames. Mais ce qu'ils font le mieu^x ce sont des chaisnes d'or. Il y a quelque temps qu'on en porta vne à Goa , qui ne pesoit pas trois onces, & qui auoit neantmoins plus de trois cens anneaux, si minces & deliez qu'on les perdoit de veuë. Il est vray qu'ils n'ont pas l'usage de nos bassins d'argent, & qu'on auroit de la peine d'en trouuer vn, mesme dans le Palais du Roy , d'vne grandeur rant soit peu raisonnable , à cause qu'ils n'ont pour le seruice de la table, que des plats de Porcelaine, qui est plus nette & plus belle que le metal. Le fil d'or, qu'ils mettent en œuvre, ne court pas tant que le nostre, & ils en contrefont de papier avec tant de naïfueré, qu'on le prend pour du vray.

Leur esprit.

Leurs ourages excellens d'yuoire d'ambre & de corail.

Ils n'ont que des plats de porcelaine.

Les ourages de l'Europe qu'ils ont le plus admiré sont les horloges & les montres à rouës ils les font à present aussi bien que nous , & mesmes quelques-vnes valent plus que les nostres. En vn mot on peut dire , que les Chinois en general sont extremement propres & excellens aux Mechaniques , excepté ceux de Charam, qui n'ont point leurs semblables.

On ne peut nier par consequent , qu'ils n'ayent l'esprit vif & penetrant, & qu'ils ne meritent à iuste tiltre , les loüanges qu'Aristote donne aux Asiatiques, lors qu'il dit que les peuples de l'Asie surpassent en esprit ceux de l'Europe , mais qu'en recompense ceux de l'Europe les surmontent en force & en courage : ce que l'experience journaliere nous fait voir à l'œil , & toucher au doigt.

Neantmoins il se trouue encore des personnes si aueuglées de passion , que de prendre les Chinois pour des barbares , & d'en parler, comme ils feroient des Negres de la Guinée , ou des Tapuys du Bresil. Ils deuroient rougir de honte d'auoir ces sentimens apres tant de voyages & de nauigations capables de les desabuser.

desabuſer : apres ce qu'ils ont ouy depuis pluſieurs années , & les riches ourages qu'ils en ont veu , qui doiuent eſtre à mon aduis plus que ſuffiſans pour leur faire connoître & auoüer que les Chinois ne manquent point d'eſprit. Outre les choſes comprises dans la ſuite de cette hiſtoire , ie veux icy rapporter vn exemple , qui pourra leur ſeruir d'inſtruction.

Le Viſiteur de la Prouince de Carica, l'un des plus illuſtres du Royaume , peu de iours apres qu'il eut commencé ſa viſite , fit fermer la porte de ſa maiſon , & demeura long-temps caché , ſans donner audience à perſonne , ny vacquer aux autres fonctions de ſa charge , s'excusant de cela ſur vne maladie. Le bruit de cét accident ayant eſté bien-toſt reſpandu par la ville fit penſer à vn Mandarin de ſes amis qu'il y auoit quelque choſe. Il ſ'en va là deſſus à deſſein de le voir , & apres pluſieurs refus , fit tant par ſes inſtances , qu'il obtint de luy pouuoir patler. Les premiers diſcours , qu'il luy fit apres l'auoir ſalué , furent de luy preſenter les iuſtes plaintes des peuples , pour les retardemens de leurs affaires : dequoy l'autre s'excusa pareillement ſur les incommoditez de ſa maladie. Mais comme il luy eut reparty qu'il n'auoit ny le viſage , ny la mine d'un malade , & qu'il le preſſaſt de luy deſcouvrir ſans déguiſement les cauſes de ſa retraite , proteſtant de le ſeruir de tout ſon pouuoir en cette occaſion , comme l'amy de ſon cœur. Sçachez donc , s'eſcria le Viſiteur , qu'on m'a volé les Sceaux du Roy dans vn coſſet où ie ie les gardois , ſans qu'il paroiſſe aucunement qu'on l'ait ouuert , comme ſi perſonne n'y auoit touché. De ſorte que ſi ie donnois audience aux parties , ie ne pourrois point ſceller mes expeditions : & ſi en ſuite on venoit à decouurir le peu de ſoin que j'ay eu de conſeruer les Sceaux du Roy , ie perdrois & ma charge & la vie : ainſi ne ſçachant plus que faire , ie recule tant que ie peux ſans eſperance , vous aſſurant neantmoins que le retardement des affaires publiques ne me touche pas moins en mon particulier , que les parties intereſſées. Le Mandarin comprit auſſi-toſt l'importance de ſes raiſons ; puis déployant la force de ſon eſprit , il demanda au Viſiteur ſ'il n'auoit point d'ennemy en ville. L'en ay vn , répondit-il , qui eſt le plus conſiderable , & le plus puiffant des Officiers , puis que c'eſt le

Gouverneur , qui couue depuis plusieurs années vne hayne secrete contre moy. En voila assez dit le Mandarin , que vostre Seigneurie suiue seulement mon conseil , & qu'elle transporte au plûtost tous ses meubles dans l'appartement le plus asseuré de son Palais , & cependant qu'elle fasse mettre le feu aux autres , criant à mesme temps au feu. Le Gouverneur courra des premiers pour esteindre l'embrasement , & satisfaire aux obligations de sa charge. Ce sera pour lors à vous , le voyant parmy la foule du peuple de l'appeller tout haut , & de luy consigner entre les mains ce petit coffre fermé , comme il est , luy donnant à entendre que c'est pour le mettre à couuert des dangers du feu. Parce moyen si c'est luy qui vous a volé les Sceaux du Roy , il les remettra dans le coffre en le rendant ; & encore que ce ne soit pas luy , vous ne laisserez pas de le charger , comme coupable de cette perte : de cette façon vous serez en seurété , & de plus vous serez pleinement vangé de vostre ennemy. Le Visiteur suivit l'aduis du Mandarin , qui luy succeda si heureusement , que dés le lendemain matin apres la nuit du feu le Gouverneur rapporta le coffre avec les Sceaux du Roy dedans ; dissimulans tous deux accortement la faute l'un de l'autre , celuy-cy la nonchalance du Visiteur , & celuy-là la malice du Gouverneur , & s'accordans ensemble à conseruer leur reputation. Dites apres cela que les Chinois sont des Barbares.

CHAPITRE V.

De la façon des Habits.



A matiere ordinaire dont les Chinois font les toiles & les étoffes d'usage pour leurs habits , pour les liëts , & pour les autres ameublemens de leurs maisons , sont des laines , chanvres , soye de cotton ; le tout en grande abondance : mais ils manquent de lin , comme j'ay déjà dit , à vne autre occasion. Deux cens ans , avant la naissance du Fils de Dieu , ils portoient les manches de leurs

leurs robes fort courtes , comme font encore à present les Japonois, qui retiennent cette ancienne mode pour vne marque qu'ils tirēt d'eux leur origine. Cette façon d'habits dura jusques au Roy Hoan, l'un des plus grands & des plus illustres Princes, qui ayt gouverné le Royaume de la Chine, il y a quatre cens ans: sous son regne le peuple & les Magistrats prirent l'habit, qu'ils ont auourd'huy, qui est le mesme par toutes les Prouinces d'un Royaume si étendu, sans qu'on le puisse aucunement changer, sans vn ordre particulier du Roy, non plus que les plus importantes coustumes de leur Estat. D'autant que ceux qu'on nomme des Barbares, ont enfin reconnu que le changement qui se fait des mœurs & des coustumes d'un país au gré des Estrangers, est vn presage asseuré d'un prochain changement des loix fondamentales, d'où les autres dependent, comme nous en pourrions trouuer chez nous mesmes des preuues éuidentes, s'il en estoit besoin.

La robe, qui est propre & particuliere aux lettrez & aux gens de condition, & qui est en vsage depuis vn si long temps, prend depuis le col jusques aux talons, & est ouuerte par le deuant du haut en bas. Ils en ont vne autre, qu'ils mettent dessus, qui est étroite, & comme collée au corps; au lieu que celle de dessus est ample & flottante, dont les extremittez portent l'une sur l'autre par le deuant, à cause qu'ils n'ont point de boutons, à la façon des grandes robes de nos Ecclesiastiques. Les manches sont larges & pendantes sans aucune garniture, & pour collet, ils n'ont qu'une piece de taffetas blanc de la longueur de la main, qu'ils ostent quand elle est sale, pour en remettre vne autre.

Les jeunes hommes s'habillent indifferemment de toutes sortes de couleurs: les vieillards choisissent les plus modestes; la pluspart du peuple porte le noir, comme font generally tous les seruiteurs, qui n'oseroient en prendre d'autres.

Ceux qui possèdent, ou qui ont possédé des charges & des gouuernemens, prennent vn rouge éclatant aux grandes festes: Les riches changent d'habits aux quatre saisons de l'année, & les personnes de basse condition, quoy que pauvres, en changent mesme deux fois, sçauoir l'huy, & l'été, & il arriue souuent qu'il faut engager la robe d'une saison, pour retirer celle de l'autre.

Difons maintenant vn mot de leurs chapeaux , qui font la meilleure partie de leur bonne grace : les ieunes gens au deffous de dix-sept ans, les portent avec le bord court d'un costé, & large de l'autre, qu'ils retrouffent & attachent sur le haut de la teste. Ayans atteints cét âge, ils quittent le chapeau, & prennent vn petit rezeau fait de crin de cheual semblable à vne de nos calottes, mais avec tant d'artifice que tous les poils se ioignent par le dedans, sans qu'il y en ait vn seul, qui passe dehors. Par dessus, les letrez mettent vn bonnet quarré, & le peuple vn bonnet rond, l'un & l'autre tissu de soye, ou bien du mesme poil qu'est leur rezeau, qui est bien le plus difficile à faire, aussi couste-t'il plus. La couleur de ces bonnets, est noire, ou bien de la couleur naturelle de la laine, qui est de bure grise, comme ils les portent l'hyuer. La premiere fois, qu'ils mettent le rezeau sur leur teste, ils obseruent presque les mesmes ceremonies & les mesmes solemnitez, qu'anciennement les Cheualiers, quand on leur ceignoit l'espée avec la cappe. Les riches ont leurs souliers de soye, de diuerses couleurs, & les pauvres de cotton. La forme en est différente des nostres, enrichie d'une belle broderie faite à l'aiguille. La matiere pareillement en est toute autre, ne se seruans du cuir que pour les boîtes, encore est-ce fort rarement. Les plus honorables & les plus riches portent des chausses de damas, ou de satin, ou de quelque autre estoffe de soye blanche, les autres en portent de cotton blanc. Les calçons sont communs aux hommes & aux femmes. Tel est à plus près le vestement d'un Royaume entier aussi grand que toute l'Europe, laquelle est si changeante, qu'elle a bien de la peine à conseruer pour quelque temps, les mesmes modes dans vne seule de ses Prouinces.

Quant à l'habit des femmes, c'est vne longue robe communément de soye fermée modestement iusqu'à la gorge. Elles sont curieuses, comme par tout ailleurs, de se bien coëffer, & de parer leurs testes de fleurs naturelles & artificielles avec vne si agreable diuersité de couleurs, & de figures, & avec vn tel raport de l'art à la nature, que la veüe en est souuent trompée, comme on dit qu'autrefois les tableaux de ces fameux Peintres trompoient les ioyseux, & les hommes par vne naïfue representation d'un raisin, & d'un rideau.

Les

Les Dames de qualité ont leur coëffure d'or & d'argent ; ce qui n'est pas permis aux femmes de mauuaife vie de quelque condition qu'elles soient , qui pour se distinguer des autres n'ont pas la liberté de se parer la teste , au contraire des autres pais , ny de tenir maison dans l'enceinte des murailles. Leurs habits interieurs sont semblables à ceux des hommes. Mais à voir leurs souliers si petits , on peut douter avec raison s'ils sont faits pour les pieds d'une grande personne : ce qui prouient de ce que dès leur premiere enfance, on leur serre étroitement les pieds pour les empêcher de croistre, non pas pour la raison qu'alleguent quelques-uns, pour empêcher les femmes de courir , mais d'autant qu'ils ont cette persuasion, que c'est une partie de la beauté du sexe d'auoir le pied petit. Les plus intelligens attribuent la cause & l'origine de cette folie, à une de leurs Reynes, qui ayant les pieds tres-mal faits, se les faisoit serrer avec de petites bandes , pensant ainsi leur pouuoir donner une meilleure forme , & corriger les defauts de la nature. Ce que cette Princeesse fit par necessité , si toutesfois on peut dire necessité de vouloir reformer les ouurages de la nature, & corriger les pieds, qui nonobstant ces defauts peuuent seruir, les autres Dames à son imitation l'ont fait depuis par galanterie. Tant il importe, que les Princes n'autorisent iamais par leurs exemples, des nouueautéz ridicules.

Les femmes viuent soit retirées, & c'est une chose extraordinaire de voir une Dame par les ruës pouragée, & honneste qu'elle soit ; & beaucoup moins est-il permis aux hommes de les visiter dans leurs maisons. L'appartement où elles logent, est en veneration comme quelque lieu sacré, & si quelqu'un sans y penser, veut entrer dedans , il ne faut qu'un mot pour l'arrester tout court , & dire, c'est là que sont les Dames.

Les seruiteurs qui sont auprès d'elles pour les seruir , sont des enfans, & les Parens mesmes, si ce ne sont les plus ieunes du marry, n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres , non pas le beau-pere : ce qui s'observe avec tant de rigueur , que si un pere veut châtier son fils (car iamais les peres ne relaschent rien de l'autorité qu'ils ont sur leurs enfans , & se conseruent toujours le pouuoir de les châtier, bien qu'ils soient mariez) le fils n'a qu'à gaigner

gagner promptement la chambre de sa femme ; c'est vn lieu de refuge , d'où le pere n'ose approcher. Quand le deuoir les oblige de rendre quelque visite en la maison de leur pere , elles s'y font porter dans des chaises fermées : lors que pour satisfaire aux ceremonies de leur Religion elles sont contraintes d'entreprendre quelque voyage à pied aux Temples de leurs Idoles , elles marchent le visage couuert : & si elles montent dans vn batteau avec leurs plus prochains parens , comme ie me souuiens vne fois d'en auoir veu plus de deux cens ensemble , au sujet de quelque pelerinage ; elles passent toutes les vnes apres les autres sans dire mot. On sçait fort bien que la moindre ouuerture que les femmes donnent à la frequentation des hommes, est vne grande porte au danger de leur honneur. Cette retraite pour facheuse qu'elle semble estre, s'adoucit peu à peu, par la coustume, & entretient la paix & le repos dans les familles.

Toutefois il ne se peut faire que dans vn pais si estendu que la Chine , les femmes soient par tout si solitaires : il y a quelques lieux , où les Bourgeoises prennent les mesmes libertez que parmy nous, d'aller, & de venir , quoy que les Dames de qualité viuent par tout fort retirées.

CHAPITRE VI.

Du langage & des lettres dont ils se seruent.

LA langue des Chinois est si ancienne , qu'elle est tenuë au iugement de plusieurs , pour vne des septante-deux de la Tour de Babel. Au moins il est constant, & on le prouue par leurs liures , qu'elle estoit en vsage il y a plus de trois mille six cens ans. Elle n'est pas la mesme par tout , & on a remarqué que le langage est different, selon la diuersité des Royaumes , qui composent aujourd'huy, ce florissant Empire, mais qui anciennement n'estoient pas de la Couronne pour estre possédez par des Barbares , comme sont entr'autres ceux du midy , & quelques-uns du costé du Nord. Apres l'vnion des Prouinces il se fit vne langue

langue commune , qu'ils nomment *Quonthoa* , ou la langue des Mandarins , pour ce que les Mandarins , qui sont les principaux Ministres , à mesure qu'ils establissoient leur gouvernement dans vn Royaume , estoient soigneux au mesme temps d'introduire vne langue , qui a couts encore à present par tout , comme le Latin en Europe , mais plus vniuersellement , chaque Prouince ne laissant pas outre cela d'auoir sa langue particuliere .

Cette langue commune est fort bornée & autant disetteuse en paroles , qu'elle est riche & abondante en lettres : puisque de compte fait elle n'a pas plus de trois cens vingt-six mots , dont il se forme mil deux cens vingt-huit termes par le seul changement des aspirations & des accens , qui finissent presque tous par des voyelles . ou se terminent en M , & en N , comme ils sont aussi tous monosyllabes & indeclinables , autant les verbes que les noms , & si propres à leur vsage , qu'on se sert bien souuent d'un Nom au lieu d'un Verbe & d'un Auerbe . C'est à la verité ce qui la rend plus aisée que la langue Latine , dont les seuls rudimens de la Grammaire emportent les meilleures années d'un enfant , mais aussi c'est cela mesme , qui la rend sujette à beaucoup d'equiuoques pour estre trop concise . Quelques-vns se déplairoient à cette façon de parler si agreable aux Chinois , qui affectent vn langage pressé , soit qu'en cela ils soient les imitateurs , ou les maistres des Lacedemoniens . Leur prononciation est plutôt douce que rude , & ceux qui parlent bien comme à Nankim , flattent l'oreille des auditeurs .

Ils ont quantité d'excellens mots pour parler avec honneur , reuerence & soumission d'un homme de merite en quoy consiste particulièrement la beauté de la langue Portugaise : & quoy que d'ailleurs ils soient si pressés & disetteux en leurs paroles , comme j'ay dit , ils sont les plus agreables que ie cōnoisse . Quand nous voulons particulariser la façon de prendre quelque chose , ou avec les doigts , ou avec toute la main , nous sommes forcez de repeter ce mot de *prendre* , mais eux expriment d'une seule parole l'action , & la façon d'agir . Pour exemple *Nien* signifie prendre avec deux doigts , *Tzò* prendre avec tous les doigts , *Chuà* prendre avec la main serrée , *Tuè* avec la main ouuerte . De mesme nous nous

seruons diuerſement du mot d'*eſtre* ou *demeurer*, & nous diſons eſtre au liſt, eſtre à table, eſtre au logis, & eux avec vn ſeul terme vous font entendre l'eſtre & la façon d'eſtre. Nous diſons le pied d'un homme, le pied d'un oiſeau, le pied d'une beſte, repetans touſjours le meſme mot; mais les Chinois ne diſent que *Kiò* pour dire le pied d'un homme *Chua* le pied d'un oiſeau, & *Thi* le pied d'un animal.

Le ſtyle dont ils eſcriuent, eſt fort éloigné de celuy dont ils parlent, quoy que les paroles ſoient les meſmes, & qui voudroit eſcrire, comme on parle communement, appreſteroit bien à rire: ce qui prouient de ce que les prieres, raiſonnemens, perſuaſions, & les autres diſcours de conſequence qu'ils font en particulier, & en public ſont les premieres matieres, qui donnent de l'exercice à leurs plumes.

Leurs caracteres ſemblent eſtre nez avec eux, puisſque conformément à leurs hiſtoires, l'vſage en eſt receu il y a plus de trois mille ſept cens ans, iuſques à l'année preſente 1640. que j'écris cette Relation. l'oſe dire que c'eſt vne des grandes merueilles de la Chine, que le nombre des lettres eſtant preſque infiny, il y a neantmoins fort peu de perſonnes, qui n'en ſçaſſent ſuffiſamment pour pratiquer les fonctions de ſon meſtier: & de ce qu'eſtans propres & particulieres à vn ſeul Royaume, elles ſont communes à tous les Royaumes voiſins, qui les nomment diuerſement, vn chacun dans ſa langue, comme chez nous les chiffres & les eſtoiles retiennent par tout la meſme valeur, & la meſme figure, quoy qu'elles changent de nom. Ces caracteres ſont propres & commodés pour les Ambaſſades, pour les Cedulaes, & pour les liures, à cauſe qu'on remedie par ce moyen, aux inconueniens qui naiſſent de la diuerſité des langues dans les Royaumes, & qu'un chacun les peut aiſement lire, & comprendre leur ſignification en ſa langue maternelle.

On tient que *Fohi* l'un des premiers Roys du païs, les inuenta. Au commencement le nombre n'en eſtoit pas ſi grand qu'il eſt à preſent, outre qu'elles eſtoient plus ſimples, & repreſentoient en quelque maniere, par leur figure la choſe ſignifiée par leur prononciation. Ainſi la lettre qu'on nomme *Gè*, qui ſignifie le
Soleil,

Soleil ; se formoit comme vn cercle avec vne ligne Diametrale par le milieu : depuis on a changé le cercle en vn quarré , retenant la mesme ligne & la signification. Ce changement a causé quatre sortes de lettres : dont la premiere & la plus ancienne que tous les lettrez doiuent sçauoir , se trouue encore dans les vieilles Bibliothèques , mais elle n'est plus en vsage , si ce n'est aux tiltres , cachets , deuises & armoiries. L'autre , nommée *Chineuse* est la plus vsitée soit à la plume , soit à l'impression. La troisiéme , qu'ils appellent *Taiprè* respond à la lettre courante de nos Notaires , dont ils se seruent seulement pour les Cédulés , Contracts , Obligations , & autres Actes de Iustice. La quatrième est tout à fait différente des autres , tant pour le grand nombre des abbreviations ; que pour la diuersité des traits , qui demandent vn estude particulier , pour en auoir l'intelligence. C'est celle-là qu'ils nomment *Sie* , qui vaut autant à dire que rendre graces , & ils la forment en trois façons.

Parlant en general le nombre de ces lettres monte iusqu'à soixante mille , toutes rangées par ordre dans leur vocabulaire , qu'ils nomment *Haipien* , & qu'ils pourroient plus à propos nommer la grande mer des lettres. Ils en ont vn autre plus court pour lire , escrire , composer & entendre les liures , qui ne cōtient que huit ou dix mille caracteres au plus. Que si en lisant , ils trouuent quelques-vnes des lettres , qu'ils nomment froides , ils ont recours à leur grand Dictionnaire , comme nous auons coûtume de chercher les mots Latins , que nous n'entendons pas. D'où l'on peut inferer , que celuy-là est le plus auancé parmy les lettrez qui connoist plus de lettres , comme parmy nous celuy-là sçait plus de Latin , qui sçait plus de mots du Calepin. Ce qui est merueilleux , c'est que pour former cette grande diuersité de lettres , ils n'ont que neuf traits de plume ; mais tantost ils y adioustent quelque figure , & tantost ils lient vne lettre avec l'autre : de sorte que cette connexion change entierement la forme & le sens de l'escriture. Ainsi cette ligne droite vaut *vn* ; la mesme ligne trauersée d'une autre perpendiculaire en façon de croix $\perp$ se prend pour *dix* : Si vous en tirez vne autre sous le pied de la croix $\perp$ elle signifiera *la Terre* : & si vous en tracez encore vne troisiéme sur le haut

de cette mesme croix $\perp$ ce sera le Roy : Mettez vn point au costé gauche de la ligne d'enhaut, $\perp$ vous auez vne *piere precieuse*, en figure, mettez ce point là à la ligne du milieu, c'est *une perle*. Et generally toutes les lettres, qui signifient quelque sorte de pierre precieuse, sont toujours jointes à cette derniere figure; & pareillement celles qui signifient les especes des arbres, & des metaux, comme le fer, l'airain & l'acier, sont composées des autres qui expriment le genre du bois & du metal.

Cette regle pourtant n'est pastoujours infaillible : car ils ont encore égard à la signification des lettres simples, pour en former des composées. Ainsi la figure quatrée, dont ie vous ay déjà parlé, qui signifie *le Soleil*, jointe à vne autre presque semblable, qui signifie *la Lune*, en compose vne troisiéme nommée *Min*, qui veut dire *la clarié*. Pour représenter vne porte ils tirent vne lettre en forme de porte, qu'ils appellent *Muen*, & vne autre en forme de cœur, pour dire aussi le cœur : & pour exprimer la tristesse & l'affliction ils renferment la figure du cœur dans la figure de la porte, comme si le cœur affligé se trouuoit pressé à l'entrée d'une porte estroite : & pource que la tristesse a son siege, & fait ses principales operations dans le cœur, ils ont coutume de joindre la lettre du cœur à tous les caracteres qui representent quelque tristesse.

Il ne se peut dire cōbien ils estiment les bons écrivains: Ils sont plus de cas d'une belle lettre que d'une excellente peinture, & ils n'espargnent point l'argent pour acheter vne page de vieux caracteres, quand ils sont bien formez. L'estime qu'ils ont pour l'écriture passe iusqu'à la veneration, ne pouuans pas souffrir à terre vn papier écrit, qu'ils ne l'amassent tout aussi-tost; & mesme dans les Ecoles il y a vn lieu destiné pour le mettre, & apres ils le brûlent, non point par superstition comme font les Turcs, mais seulement par respect qu'ils portent aux lettres.

Ils écrivent du haut en bas, tirans de la main droite à la gauche, comme font les Hebreux, & tous les Orientaux.

Ie sçay qu'anciennement ils se seruoient d'escorces d'arbres au lieu de papier, comme quelques autres peuples, & que leur
plume

plume estoit vn style, ou vn poinçon de fer, dont ils écriuoient fort proprement, & les plaques qui leur restent encore, & que les Maistres gardent comme vn precieux meuble sont des témoignages qu'ils écriuoient aussi sur le metal. Mais depuis huit cens ans, ils ont inuenté l'usage du papier, & en font tous les iours tant de toute sorte, & de tres-fin, qu'on peut dire, sans se tromper, qu'il y a plus de papier dans le seul Royaume de la Chine, que dans le reste du monde. Celuy qui est le plus commun, & duquel on se sert le plus souuent aux Imprimeries, est fait d'un arbre que les Indiens nomment *Bombu*, & les Chinois *Cri*, semblable au nostre : mais le meilleur & le plus blanc se fait de toile de cotton.

Ils ont pour plumes, certains petits pinceaux faits de poil de beste, dont les meilleurs sont de poil de lievres, plus commodes de beaucoup pour écrire que les plumes. Les communs coûtent enuiron de trois à cinq quatrins, & les meilleurs vn lule. Leurs écrittoires sont rondes ou quarrées, faites d'une espèce de pierre dure, trauaillées avec beaucoup d'artifice, lesquelles ne sont pas pour l'ordinaire de grand prix, quoy qu'il y en ait quelques-vnes qui se vendent iusques à trente escus. L'encre dont ils écriuent, se durcit & se forme en de petites boulettes : ils en ont de plusieurs sortes, mais la meilleure se fait de fumée d'huile, qu'ils ramassent fort proprement, & vendent la liure de la commune vn escu, ou quinze lules, l'excellente vaut quelquefois vingt escus. Ils se seruent aussi d'encre rouge, particulièrement pour marquer les tiltres & les inscriptions des liures. Tout ce qui concerne l'écriture est vne chose si noble & si prisée des Chinois, que mesme les Artisans qui se meslent de faire l'encre, ne sont pas tenus pour mechaniques. Et comme le principal soin de nos meilleurs soldats, & de nos vaillans Capitaines est de tenir leurs armes nettes, qui sont les instrumens de leurs gloire : aussi l'ambition d'un homme de lettres chez eux, est d'auoir son écrittoire, sa plume & les autres meubles de son estude riches, propres & bien rangez.

Le plus grand auantage qu'ayent les Chinois par dessus les autres nations, est l'Art de l'Imprimerie, qu'ils ont en v'usage depuis

seize cens ans; s'il s'en faut rapporter au témoignage de leurs historiens. Elle n'est pas semblable à celle de l'Europe, comme j'ay déjà dit en passant, puisque leurs lettres sont gravées sur des tables de bois, & non pas iettées en fonte, comme les nostres. Quand vn Auteur desire mettre vn liure en lumiere, il s'en va trouuer le Graveur, & luy declare de quelles lettres il veut qu'il soit, grandes, petites, ou mediocres, ou pour mieux dire, il donne sa coppie à l'ouurier, qui prepare ses tables de la mesme grandeur des fueilles du papier, puis il colle les fueilles à l'enuers sur ces tables, de façon que pour grauer ses lettres, il n'a qu'à suiure l'escriture, sans qu'il y ait danger de rien percer à l'opposite, puis qu'ils n'escriuent que d'un costé, quoy qu'il semble à voir leurs liures, qu'ils soient escrits de tous les deux, à cause que les fueilles du papier sont pliées, & que le costé blanc est caché dedans le ply.

Ils impriment semblablement avec des tables de pierre, mais il y a cette difference, que les lettres sont marquées en blanc sur vn champ noir, pource que l'ancre, qui s'attache à la graueure sur les tables de bois, s'attache au contraire à la surface, & à ce qui est élevé sur les tables de pierre. On se sert fort peu de cette façon d'imprimer, si ce n'est pour des Epitaphes & pour des inscriptions & peintures d'arbres, de montagnes & de choses pareilles, dont plusieurs sont curieux de laisser quelque monument à la posterité. ils ont des pierres toutes propres à cela, & pour les tables de bois, ils se seruent communément du poirier. La plus grande commodité que ie trouue en l'usage de ces tables ainsi gravées, est que quelques ouvrages qu'on imprime, qui sont en tres-grand nombre, les formes demeurent toujours entieres pour en tirer de nouveaux exemplaires toutesfois & quantes, qu'on voudra, sans qu'il soit besoin de nouuelles despenfes pour vne seconde impression, comme il nous faut necessairement faire. Et de plus vn chacun a la liberté de mettre au iour ce qu'il luy plaist sans qu'il ait besoin de censure, ou d'approbation pour l'impression de ses ouvrages, & cela se fait encore à si peu de frais, qu'on fera grauer plus de cent lettres telles que ie les ay descrites, formées de plusieurs traits pour moins de cinq sols.

CHAPITRE VII.

*De la façon qu'ils gardent dans leurs études : & pour écrire,
& pour recevoir les Escoliers à l'examen.*

Les Chinois sont louïables , en ce qu'ils s'addonnent de bonne heure à l'estude. Les premiers principes , qu'on donne aux enfans , se tirent de quelques petits liures remplis de beaux documens touchant la pratique de la vertu , les bonnes mœurs , l'obeïssance qu'on doit à ses parens & à ses Maîtres , & semblables sujers. A quelques mois de là , on leur baille des liures de classe , qu'ils apprennent par cœur d'un bout à l'autre , le texte avec la glose ensemble. En suite vient l'explication du Maître. La leçon se dicte aussi par cœur , l'Escolier ayant le dos tourné vers son Maître , & le liure ouvert sur la table ; & pour dire , *prendre & donner leçon* , ils ont le mot *Poixu* , qui signifie , tourner les espaules au liure , ce qui se fait afin qu'ils ne jectent point les yeux dessus. Au reste ils y estudient avec tant d'assiduité autant les petits que les grands , qu'ils ne prennent ny diuertissement , ny repos en leurs études.

Ils ne laissent passer aucun iour sans écrire quelque chose : & pour mieux apprendre , ils mettent un exemple sous leur papier , qui estant delié & transparent : fait paroître aisément les lettres à trauers ; de sorte que l'enfant n'a qu'à les imiter & en tirer d'autres dessus. Par ce moyen il se forme la main , & s'accoustume pendant quelques iours à l'écriture de son Maître ; puis on luy regle son papier du haut en bas , comme c'est leur façon , iusqu'à ce qu'il se puisse passer d'exemple , & écrire tout seul. En un mot ils prennent grand peine à se faire la main bonne , & à bien écrire , pource qu'il ne faut qu'une mauuaise lettre pour reietter un homme docte des examens , sans auoir leu ses compositions. Et de vray l'on n'a pas occasion de croire , qu'une personne soit fort sçauante , qui lit ou écrit mal : quoy qu'il y ait des exemples au contraire ,

&

& que nous sçachions que l'excellent Docteur Nauarre escriuoit tres-mal, comme aussi nostre Barthelemy Philippe, personnage d'vnerare erudition : ce qui a esté cause qu'au grand regret des hommes doctes on a perdu quantité de leurs ouurages, & qu'on a eu beaucoup de peine à tirer de la confusion, ceux qui nous restent, pour ne pouuoir pas lire leur écriture.

Après que les Chinois ont ainsi appris à former des lettres, & par conséquent à pouuoir lire les liures, on les dresse à la composition : ce qui se fait premierement en leur donnant vn sujet mal rangé, qu'ils mettent par ordre ; puis vn abbregé de quelque chose, qu'ils amplifient, & quand ils sont plus auancez, vn seul mot sur lequel ils composent, comme on fait aux examens. Et d'autant que c'est la coustume d'imprimer pendant trois années les meilleures compositions des Graduez, ils sont soigneux de s'y employer avec estude, & d'en apprendre par cœur le plus qu'ils peuvent.

Au lieu des Colleges, & des Vniuersitez où les Escoliers estoient ensemble, les plus riches prennent vn Maistre en leur maison, & quelquefois deux, s'il est besoin pour instruire leurs enfans. Ce Maistre est continuellement aupres de ses Disciples, & leur enseigne non seulement les lettres & les sciences ; mais encore tout ce qui concerne le gouuernement politique, les bonnes mœurs, & la façon de se bien comporter en toutes choses. Les enfans de maison ne vont iamais dehors qu'il ne soit avec eux, pour leur apprendre les ciuilités & les complimens : sur tout aux visites qu'ils rendent par honneur, qui estans accompagnées de plusieurs ceremonies, il seroit aisé de manquer, si leur Maistre ne les conduisoit. Cette façon est sans doute plus auantageuse à la reputation des ieunes hommes, plus profitable à leurs études, & moins exposée au danger des sales pratiques & des mauuaises compagnies, qui sont capables d'infecter l'esprit, & de perdre l'honneur d'un Gentil-homme par le poison de leurs pernicieux exemples : & principalement en la Chine, où dès lors que quelqu'un est en mauuaise reputation, il ne peut plus estre receu aux examens.

Il y a neantmoins beaucoup d'Escoles pour les enfans de
condition

condition mediocre : dont les Maistres ont cela de bon , qu' i^l n'en reçoivent jamais dauantage qu'ils n'en peuuent instruire, afin qu'on ne die pas ce qu'on ne dit que trop souuent dans l'Europe, que les Escoliers reuiennent de leurs classes comme ils y sont allez : à cause que les Maistres, qui pratiquent d'auoir vn grand nombre d'enfans, sont plus soigneux de leur profit particulier, que de l'aduancement de leurs Disciples, estant presque impossible qu'un seul, qui se communique à tant de monde, puisse suffire à les instruire tous sans diuertissement, puis qu'un homme pour habile qu'il soit, n'est toujours qu'un homme : d'où vient aussi que la plupart des Escoliers sçauent le chemin de l'Escole, sans y estre connus. Cét inconuenient ne se trouue point dans la Chine, où chacun n'entreprend que ce qu'il peut raisonnablement executer, & où les Maistres n'ont qu'autant d'Escoliers qu'ils en peuuent enseigner vtilement : demeurans aupres d'eux tout le long de la iournée avec grauité sans les perdre iamais de veü, si ce n'est pour le repas, & encore porte-t'on à manger à ceux qui sont vn peu éloignez de leurs Escoles. Ils n'ont que quinze iours de vacation au renouveau de l'année, & quelque peu au cinquième & septième mois, tout le reste s'employe aux estudes, sans interruption de festes ny de congez. Tant ils reconnoissent bien cette verité, qu'il faut trauailler pour deuenir sçauant, & que c'est vne chose fort extraordinaire de pouoir passer pour homme docte, sans prendre beaucoup de peine.

Quand ils sont vn peu plus grands, & plus auancez, leurs Peres qui ne peuuent pas leur donner des Maistres à chacun en particulier, assemblent vn certain nombre de parens & de voisins, pour leur auoir vn Maistre en commun, qui va manger chez eux à tour de iours, & tire de tous salaire plus ou moins, selon la diuersité des païs, qui se peut monter jusques à quarante ou cinquante escus. Les gages ordinaires des autres n'estans que dix ou vingt escus au plus, sans conter les presens qu'on leur fait à certaines festes, de chauffeures, de souliers, & de tels autres emmeublemens Pour leurs repas, ils les prennent toujours à la table du Pere de leurs Disciples, ou avec leurs Disciples mesmes, bien que ce soit dans vne maison des plus considerables.

Mais comme ils ont cette persuasion que la presence des Domestiques, & la maison paternelle sont les ennemis iurez de l'étude, ils éloignent tant qu'ils peuvent les enfans qui estudient particulièrement aux hautes sciences, de la maison des parens, & en ont vne autre pour cét effet dedans, ou dehors la ville. Si cette pratique s'obseruoit dans les autres Royaumes, nous ne verrions pas tant de fils de Grands & des Seigneurs si ignorans: comme si la vraye noblesse ne consistoit pas en la science, & aux belles qualitez de l'esprit.

Les Maîtres ordinaires & communs sont sans nombre, pource que de tant de pretendans, qui aspirent aux degrez des lettres, y en ayant fort peu qui puissent y paruenir, les autres sont contrains de se ietter dans ce triste mestier; & de chercher dès le commencement d'une année, vne condition pour l'autre année suivantes. Mais dans les grandes maisons, ceux qui ont cét employ, sont ordinairement des Bacheliers, qui continuent le cours de leurs études afin d'estre receus Docteurs.

Après qu'ils ont vne fois pris quelque degré, & qu'ils sont seulement Bacheliers, ils ne reconnoissent plus de Maîtres; mais entre eux ils tiennent quelque espece d'Academie, & s'assemblent tous les mois; où l'ordre est qu'un de la compagnie à l'ouverture du liure donne un sujet, sur lequel on compose, & puis on confere ensemble sur ces compositions.

Quoy qu'ils n'ayent point d'Vniuersitez ny d'Escholes particulieres, ils ne laissent pas neantmoins d'auoir des Palais logeables, & magnifiques, & meublez superbement pour les Examineurs, & pour ceux qui se presentent aux examens en nombre presque incroyable. Il y en a dans beaucoup de villes & bourgades, mais les plus superbes & les mieux accommodez sont dans les villes Capitales, où se font les examens des licentiez; & dont la grandeur est proportionnée à la multitude des personnes, qui accourent de tous les endroits des Prouinces; & la forme des bastimens est par tout la mesme. Ceux de Canton sont les moindres du Royaume, pource qu'en cette Prouince on ne reçoit iamais aux degrez plus haut de quatre-vingts estudians; mais dans les autres on en reçoit iusques à cent, & cent quinze à la fois. L'edifice

edifice est tout entouré de murailles avec vne belle & somptueuse porte du costé du midy, & vne grande place au deuant large de cent cinquante pas Geometriques, pour contenir le monde qui s'y rend; où il ny a que des allées sans aucune maison avec des sieges de part & d'autre pour les Capitaines & soldats qui font garde; & sont en faction, pendant le temps des examens. Dès la premiere entrée on void vne grande cour, où sont les Mandarins avec vn corps-de-garde pour la seureté du dedans. Il y a en suite vne autre muraille avec vne porte, qui s'ouure & se ferme à deux fois, comme celles de nos Eglises, quand il n'est pas besoin de l'ouurer toute entiere. On apperçoit au delà vn grand fossé plein d'eau, qu'on passe sur vn pont de pierre, d'un ouurage excellent, pour arriuer à vne troisième porte gardée par des Capitaines, qui ne laissent entrer personne, sans l'ordre exprés des Officiers. A cette entrée vous découvrez vne place, d'une fort large étendue, & de petites chambres de deux costez du leuant & du couchant toutes d'une suite, pour loger ceux qui doiuent estre examinés. Il y en a enuiron cinquante de chaque costé, larges de trois pieds & demy, longues de quatre & demy, de la hauteur d'un homme, couuertes de terre au lieu de tuiles, avec vn siege dedans; & vne table pour écrire & pour manger. On y entre par vn chemin si estroit qu'à peine vn homme y peut marcher: & le deuant des vnes regarde le derriere des autres.

Pendant l'examen, il y a vn Soldat dans châce chambre assis sous la table, pour garder & pour seruir le pretendan, avec vn baillon en la bouche, à ce qu'on dit, de peur qu'il ne parle & ne detourne son Escholier. Mais ie pense que le remede luy est fort arbitraire; & qu'il ne satisfait pas entierement à son obligation.

Au bout du chemin estroit, dont ie viens de parler, s'élue vne Tour portée sur quatre arcades, reuestuë d'une grande balustrade qui regne tout au tour, où sont assis quelques Officiers avec d'autres personnes de qualité, pour prendre garde à ce qui se passe dans ces Cellules, & auoir l'œil par tout. Aux quatre coins, de la Tour il y a quatre autres Tontrettes avec des cloches ou des tambours, qu'on sonne des aussi tost qu'on apperçoit quelque re-

muëment , pour aduertir ceux qui doivent remedier aux defordres. Prés de cette Tour il y a encore quelques logemens, & vne grande sale garnie de sieges, de tables, & d's autres choses necessaires au premier examen qui s'y fait des compositions , en presence des Officiers ordinaires qui occupent les chaïses.

Ayant passé cette sale, vous entrez du costé du Nord dans vne Cour, & de là vous gaignez vne autre sale sèblable à la premiere, si ce n'est que les meubles sont plus precieux, pour estre le lieu du President & des principaux Officiers , avec d'autres appartemens tant pour eux, que pour les Examineurs. Chaque appartement a vne sale , des chaïses , vne table pour prendre ses repas, & pour écrire, vne chambre & vn lit, avec vn pauillon de soye , & les autres meubles necessaires au seruice d'une maison. Il y a de plus vne Ga'erie pour se promener , vn petit jardin , & des arbrisseaux avec de petits logemens pratiquez pour les Notaires , Secretaires, Pages , & autres seruiteurs & Domestiques. Puis des chambres pour les Mandarins, pour les moindres Officiers , & pour ceux du commun, accompagnées de Despensés, de cuisines , & de tout ce qu'on peut souhaiter pour vn si grand peuple, chaque chose estant rangée à merueilles.

Anciennement les Caualliers & les Parens du Roy, & particulierement ceux qui auoient estudié , n'estoient point receus aux charges , ny mesme aux examens pour les degrez. Depuis vingt ans en ça , apres les longues instances qu'ils en ont fait , & apres plusieurs contestations de part & d'autre ; ils ont enfin obtenu le priuilege de pouuoir estre examinez , & les Examineurs sont obligez d'en recevoir quelques-vns , mais peu : n'estant pas raisonnable que des hommes de cette naissance soient entierement exclus d'un honneur, qui se donne indifferemment à tous les autres de quelque condition qu'ils soient , n'y ayant que les infames qui en soient priuez, comme sont les valets des Mandarins, qui les seruent en iustice , les Sergens , les longleurs , les Bourreaux , les Macquereaux nommez *Vampa* , & generalement toutes les personnes de mauuaise vie , qui n'ont pas encore donné des preuues suffisantes de leur amandement.

Il y a en tout trois sortes de degrez , *Sieu'eri*, *Kingin*, & *Cinsu*, qui

qui sont à plus près comme nos Bacheliers, Licentiez & Docteurs, avec leurs enleignes & liurées particulieres. Pour ceux qui estudient, sans auoir aucun degré, l'on n'en fait pas grand cas, & ils ne iouissent d'aucun priuilege, s'ils ne sont Gentils-hommes. Car le peuple respecte ces gens-là comme la lumiere de leur païs. Telle est l'estime que font de la science ceux qui sçauent donner le iuste prix aux belles choses.

CHAPITRE VIII.

De la maniere qu'on fait les Examens, & qu'on confere les Degrez.



L'ORDRE & la maniere que les Chinois obseruent aux Examens des personnes de lettres est curieuse. Et pour le mieux entendre, il faut presupposer qu'en ces Examens, qui se font depuis les simples Escoliers iusques aux derniers Docteurs, consiste la plus importante affaire de cét Estat, où il s'agit des charges, des dignitez, des honneurs, & des richesses, qui est l'vnique but que les hommes regardent avec attention, & où ils dressent leurs soins & leurs pensées : & en suite il est besoin de parler auant toute autre chose, de ce qui se fait par les simples Escoliers au commencement de leurs Estudes.

Auant que l'examen se fasse, on le publie par les Prouinces, puis on arreste le iour : ce qui se fait ainsi, pource qu'y ayant beaucoup plus de pretendans qu'il n'y a de degrez à conférer, il n'est pas raisonnable qu'un si grand nombre soit admis à l'examen de la Chancellerie. Pour empescher donc cette confusion, & que les sçauans & les ignorans n'entrent point pêle-mêle, on donne ordre dans la Prouince, que ceux qui veulent y estre receus, donnent des preuues de leur suffisance en deux examens precedens, qui se font dans vne ville, ou bourgade destinée à cela en cette maniere : chaque Iuge en son territoire fait proclamer la ceremonie, & assi-

gne le iour que tous les estudiâns de son ressort, se doiuent assembler. Et pource qu'il n'y a point de Maison, ny de College assez grand pour contenir tant de monde, l'assemblée se fait dans vne rase campagne, garnie de bancs & de tables pour la tenuë des examens. Le Iuge donne la matiere d'une composition; ou l'on traueille depuis le matin iusques au soir, qu'on la rend à vn Officier, qui a charge de les recevoir toutes, & puis de les lire attentiuement & à loisir. Il trie les meilleures, & fait escrire le nom de leurs Autheurs dans vne liste, qu'il attache aux murailles de son Palais; de cette façon ceux qui voyent leurs noms escrits, reconnoissent qu'ils ont esté iugez capables de se produire au second examen: pour les autres ils n'ont qu'à s'en retourner dans leurs maisons: & de ceux qui sont ainsi capables, on dit apres communement qu'ils *tiennent nom dans le village*.

Les compositions choisies sont portées au Gouverneur de la ville par l'Officier qui les a leuës, & par les luges particuliers, chacun dans son destroit, vne ville ayant sous soy deux villages & deux luges, outre le Gouverneur. Et les estudiâns, qui ont donné ces preuues de leur capacité, s'estans assemblez, se rendent à vn endroit de la ville, où les Gouverneurs les examinent pour vne seconde fois, & leur donnent vne nouuelle matiere, comme on auoit fait à la campagne, avec cette seule différence, qu'on regarde icy de plus près, que les iugemens sont plus seueres, & les luges moins faciles à se laisser corrompre par les importunitéz des supplians, qui ne manquent iamais en pareilles occasions d'affoiblir la verité. Le Gouverneur en choisit iusques à deux cens, qu'il presente au Chancelier, lequel les oblige à vne troisième espreuve, en la mesme façon qu'aux precedentes, d'où vient qu'apres auoir esté si souuent, & si fortement criblez, il ne faut pas s'estonner, si d'un si grand nombre, à peine il y en a vingt au vingt-cinq qui soient promeus au degré, dont ils reçoient les marques & les priuileges de la main du Chancelier, qui les auertist à mesme temps, comme ils releuent de luy, & que non seulement ils luy sont sujets, mais encore aux Prefets, qui sont deux en chaque ville, qu'ils appellent *Hioquon*, c'est à dire des Mandarins de la science, qui ont le soin d'observer leurs deportemens, & le

le pouuoir de les chastier , s'ils se comportent mal , & de plus de les examiner en particulier toutes les fois qu'il leur plaira.

Le Chancelier est tenu par le deu de sa charge, de parcourir la Prouince , & d'assembler dans vne ville tous les vieux Bacheliers & les examiner , pour voir s'ils estudent , ou s'ils ne s'addonnent point à des occupations indignes de leur profession. Il recompense les diligens , & châtie les paresseux de cette sorte. Comme ils sont tous assemblez dans le Palais commun , il leur assigne vne matiere pour composer , & puis il distribue leurs compositions en cinq classes ou decuries. Aux premiers , il donne des éloges & des prix , & fait presque le mesme aux seconds : il ne dit mot aux troisièmes ; il punit les quatrièmes ; & dépoüille honteusement les derniers de leurs degrez, priuileges, & marques d'honneur, les rangeant ainsi avec le commun peuple, sans neantmoins leur oster la liberté de se presenter vne autre fois à l'examen. Apres cela il en choisit de la premiere classe quarante pour vne ville , & vingt pour vn village dont il reconnoît plus particulièrement le merite : & quoy que chacun d'eux ne touche pas plus de huit escus de recompense , si est-ce que la dépense que le Roy fait pour ce sujet par toutes les Prouinces de son Royaume, monte pour le moins jusqu'à trois cens mille escus. Ce trauail est immense , y ayant dans la Chine quatre cens quarante-quatre villes , & mille deux cens cinquante bourgs. Voila ce que doit faire vn Bachelier pour obtenir son degré, & pour s'y maintenir: voyons maintenant quelles sont les obligations d'un licencié.

On tient leur examen tous les trois ans dans la principale ville de toutes les Prouinces du Royaume , le mesme iour qui vient à tomber en la huitième Lune, sur la fin de Septembré, ou au commencement d'Octobre. Il dure vingt-cinq ou trente iours , quoy qu'il ny en ait que trois pour traiter avec les pretendans, qui sont le neufuïème , douzième & quinzième. Les principaux Examineurs sont les grands Officiers de la Prouince & d'autres du ressort , qu'on leur donne pour les ayder , & par dessus tous , le President qui vient exprés de la Cour , pour assister à la cérémonie. Ceux-là sont les premiers qui s'assemblent dans le Palais , & avec eux des Secretaires , Escriptuains , Seruiteurs , & mesme des Medecins

Medecins en cas de besoin, n'estant pas permis à aucun d'entrer ny de sortir pendant tout le temps que dure cette action.

Il y a vn Officier vigilant à la porte, qui pouruoit à tout ce qui est necessaire au dedans: le seul Chancelier est exempt de ces contraintes, entant qu'il est le Maistre commun des Bacheliers. Quelques vns sçauent si bien leur portée, qu'ils preuiendront sans se tromper la Sentence des luges: comme celuy de Kiamsi, qui apres que tous les estudians furent renfermez dans le lieu de l'examen, fit vn denombrement de ceux qui deuoient remporter le degré, & le placarda publiquement, ne s'estant trompé que de six entre cent quinze, qui s'estoient representez.

Après que les Officiers se sont assemblez, les estudians qui sont plus de sept mille par les Prouinces, s'assemblent aussi sur les neuf heures du matin gardans leur rang, sans contestation, comme il arriue par fois à l'examen des Bacheliers, que cette confusion cause d'estranges accidens, & mesmes des meurtres, comme i'ay veu à Sumkiam dans la Prouince de Nankim, & à Kiamsi. On les visite à l'entrée pour sçauoir ce qu'ils portent, & s'ils sont trouuez saisis du moindre papier, ils sont exclus de l'examen. Pour estre moins incommodez, ils ont vn chapeau leger & delié, les jambes nuës, des souliers de corde, l'habit sans doubleure & sans piece, les plumes & l'escritoire au col. Estans entrez ils se retirent chacun dans sa petite chambre, dont i'ay parlé cy-deuant, avec son soldat pour le garder, qui se tient sous la table. Aussitost les portes se ferment, & on dispose les soldats, & les gardes au dehors & au dedans, qui ne laissent passer aucun durant l'examen.

Et sans perdre le temps, on expose les poincts de l'examen que le President a déjà fait écrire en gros caracteres sur des tables blanches, attachées publiquement aux quatre coins de la place, d'où chacun les peut lire, sans sortir de sa chambre. Ces points sont sept en tout: quatre, qui sont pour tous, se tirent des quatre derniers liures de leur Philosophie, & les autres trois se prennent de tous les Kim, c'est à dire de toutes les parties qu'vn chacun professe & estudie particulierement.

Ce à quoy celuy qui veut estre examiné, doit prendre garde, est d'auoir

d'auoir vn style concis, des termes élégans, & des sentences recherchées, & d'escrire d'un caractere net & bien formé, sans abbreuiation. S'il y a quelque mot corrigé dans vne ligne, ils escriuent au dessous ce qu'ils ont corrigé. Ils font toujours deux copies de leurs compositions, l'une fermée avec leur nom propre, & le surnom du pere & de l'ayeul, & leur âge escrit par le dedans, & vne inscription au dehors comme il leur plaist, qu'ils serrent par l'ordre des nombres, dans vn lieu destiné: l'autre est ouuerte, qu'ils mettent entre les mains des Officiers, & puis s'en vont: ces Officiers la donnent à des escriuains qui l'a transcriuent en lettres rouges, de peur que la main de l'auteur ne soit conuë par les Examineurs, qui partagent après entre eux ces compositions, les lisent & les examinent avec tant de rigueur, que la moindre faute les fait rebuter. l'en veux raconter vn exemple assez plaisant.

Entre autres lettres, ils en ont vne nommée *Ma*, qui veut dire vn cheual, composée d'une ligne perpendiculaire qui tranche trois lignes droites, & vn trait au dessous semblable à vn *S*, renfermant quatre poinçts l'un près de l'autre, ceux qui veulent abbreger, tirent vne ligne au lieu de ces poinçts. Martina que contre l'ordre, vn de nos Bacheliers, qui aspiroit à la licence, se seruit de cette abbreuiation dans vne de ses compositions, qui sur l'heure fut reiettée, quoy que d'ailleurs elle fut des excellentes, pour ce seulement qu'il n'auoit pas obserué la premiere façon d'escrire, avec ce petit mot de raillerie, que luy dist l'Examineur, le cheual ne peut cheminer, s'il n'a ses quatre pieds.

Dés le lendemain on apperçoit vn placard aux murailles du Palais, contenant les noms de ceux qui ont fait des fautes en leur composition, qui est comme vn aduis secret qu'on leur donne de se retirer en leur maison, ce qu'ils font au plûtoſt, partie de honte, & partie par necessité, pour ne pouuoir estre receus aux Examens: suiuaus.

Dont la seconde ouuerture se fait le douzième du mois, en la mesme forme qu'au precedent, si ce n'est qu'on n'y propose seulement que trois poinçts touchât les difficultez qui se peuvent rencontrer en matiere de gouuernement, pour sçauoir les moyens

qu'il faut tenir, & les aduis qu'il faut donner au Roy. Il arrive encore assez souvent que ces compositions apres auoir esté soigneusement relues sont censurées, & font que plusieurs sont rejettez du troisiéme examen, qui se fait le quinziesme du mois, sur trois autres points tirez des loix & des coustumes du Royaume. Les compositions estans ainsi paracheuées, le Palais se ferme enuiron pour quinze jours, qu'on employe à lire, & choisir entre les meilleures, celles qui effectivement meritent l'honneur du degré. Puis on les porte au President, qui donne le dernier iugement, & les range toutes par ordre, chacune suivant son pris, comme estant vne chose tres-importante d'estre des premiers tant pour la reputation que l'on acquiert, que pour estre plutôt pourueus.

Après cette dernière reueüe, qui se fait sur les compositions transcrites par les Copistes, on ouure les autres qu'on auoit cachetées & mises à part, pour conserer l'inscription avec le nom des Auteurs, qu'on met par ordre suivant leurs merites. Cette liste s'expose à la veüe d'une infinité de monde, qui attendent l'un pour son fils ou pour son frere, l'autre pour son parent ou amy, celuy-cy pour son Seigneur ou compagnon, & echy-là simplement pour son plaisir & pour contenter sa curiosité.

Tandis que ces noms demeurent exposez au public écrits en grosses lettres, sur vne grande carte large de deux pieds & demy, il s'assemble deuant la porte tout autant de cheuaux, menez par des valets, qu'il y a de licentiez à recevoir. Et comme on garde le rang de leur reception, l'un estant le premier & les autres suivant par ordre, dès lors qu'on a distribué les billets marquant l'ordre, & le rang de chaque gradué, qui demeure cependant caché, c'est à qui leur en portera le premier la nouuelle, pour auoir son étreine, & demeurer à leur seruice jusqu'à ce qu'il faille partir pour aller à la Cour.

Les nouveaux licentiez ayans receu l'aduis de leur promotion viennent tous en ordre à cheual au Palais, où le Prouiseur ou Ministre de la Chambre du Roy les attend avec les marques de leur dignité, qui sont le bonnet, la robe, les rubans, & les bottes, qu'ils prennent avec solemnité, & en cet estat s'en vont remercier

le President des examens : qui les reçoit debout , les traitant des-jà comme ses égaux , quoy qu'il soit toujours comme leur Maître , & qu'eux luy rendent des deferénces , & des respects , qui ne sont pas croyables. Pour leur regard , ils vivent tous en si bonne intelligence , qu'on les prendroit pour estre freres : aussi se nomment-ils freres d'examen , & comme tels s'honorent-ils les vns les autres. Apres plusieurs autres ceremonies ils sont regalez splendidement par les Officiers en trois festins : dont le troisiéme leur est à profit , puisqu'il y a trois tables pour chacun , la première couverte de diuerses viandes ; la deuxième de volailles , & de gibier , & d'autres chairs toutes cruës , la troisiéme est de fruits secs , qu'on porte à leur maison , pour en disposer comme ils voudront.

Dés aussi-tost que ces personnes sont éleuées à ce degré , elles deuient incontinent grandes , respectées & opulentes. Elles ne mettent déjà plus les pieds à terre , & si vn cheual leur manque , elles ont des chaires. Leurs maisons changent pareillement de face avec leurs personnes , & comme si elles estoient trop petites pour loger de tels hostes , il faut achepter celles du voisinage pour les agrandir , & bastir des Palais. On peut dire que c'est vne des grandes merueilles du monde , que la plupart sont venus de leur pais à pied , vn méchant manteau sur l'épaule , avec vn doigt de crotte pour releuer la bassesse de leur maison. L'en ay veu quelques-vns à Nanquim.

La solemnité finie , on parle incontinent d'aller à la Cour pour estre Docteurs : ceux qui veulent se jeter dans le gouvernement , sont bien-tost pourueus de quelque charge , mais en l'acceptant , ils perdent le droit & l'esperance de pouuoir jamais monter au Doctorat. Ce qui n'empêche pas que plusieurs , qui sont plus auancez en âge qu'en richesses , ne soient contens d'auoir quelque gouvernement avec le seul tiltre de licenciés , & bien que pour l'ordinaire ils n'aillent pas plus auant , il s'en est veu neantmoins parmy ceux-là qui sont paruenus à la charge de vice-Roy. On donne à chacun quatre-vingt escus pour les frais de son voyage pris del'épargne du Roy ; & ie sçay par le rapport de quelques Chinois dignes de foy. Qu'apres auoir bien calculé toutes les dépenses qu'il faut faire , il n'y a point de nouveau licencié qui ne

renuement à mille escus au Roy, auant qu'il soit à la Cour : ce qui monte à plus d'un million & demy par tout le Royaume. Tant il couste à un Prince de faire un homme sçauant, & capable de gouverner les affaires de son Estat : qui leur propose ces grandes recompenses pour les encourager à l'étude des sciences.

Il y a pres de mille cinq cens licentiez, qui se passent tous les trois ans par les Prouinces ; mais il y en a bien plus, sans comparaison qui poursuient les autres degrez dans tous les Palais destinez à ces vsages. En celuy de Canton, qui est neantmoins des plus petits, on y conte plus de sept mille cinq cens petites Chambres, & il s'y est leu pour un premier iour d'examen iusques à quatre-vingt seize mille cent quarante-huit compositions. D'où l'on peut inferer combien est prodigieux le nombre de tous ces pretendans. Le plus haut degré merite un Chapitre particulier.

CHAPITRE IX.

Du degré de Docteur.



LE degré de Docteur se confere seulement à la Cour du Roy, en la deuxième Lune qui répond enuiron au mois de Mars. Les formes qu'on y observe, sont les mesmes qu'aux licentiez, excepté que les marques d'honneur sont différentes des autres, & que les Examineurs sont des personnes plus releuées, comme Principaux du College Royal, qu'ils nomment *Hanlin*, & pour President le Colao, qui est la première dignité du Royaume apres le Roy : quoy que ce President n'y soit pas absolu, & que les Professeurs du College Royal ayent leur voix definitiue en cette action ; n'estant pas permis au President, de reietter les compositions, qu'ils ont une fois choisies, & auxquelles ils ont donné leur approbation.

Tous les licentiez du Royaume tant les vieux que les nouveaux, sont admis à cet examen. Il est bien vray qu'autrefois il ne falloit simplement qu'estre licencié pour entrer dans l'examen des

des Docteurs : mais d'autant que parmi leurs compositions, il s'en trouvoit vn grand nombre de si mal faites que c'estoit perdre le temps sans fruit que de les lire ; L'on a establi depuis quinz ans en ça, l'examen des premieres épreuues, touchant la capacité de ceux qui aspirent au degré de Docteur : ce qui fait que plusieurs sont rejettez avec honte & infamie, & les autres sont instruits de ne pas perdre leur temps mal à propos en ieux & en festins.

On en choisit de ce premier examen iusques à trois cens cinquante, qui sont receus au degré ; les marques de leur election sont tout à fait differentes en prix & en façon de celles des licenciés, excepté les bottes qui sont les mesmes. Ils ont de plus vne ceinture, qu'ils portent dans les gouuernemens qui leur sont donnez en consideration de leur merite ; laquelle est d'autant plus precieuse, qu'ils ont plus d'auantage & d'honneur aux charges, où ils sont employez. Apres qu'ils ont receu leur degré & les marques de leur doctrine, ils se rendent tous au Palais du Roy dans vne sale, qui est destinée à cela, où ils sont examinez pour la deuxième fois par vne seule composition, à dessein d'estre pourueus d'une charge ou d'un gouuernement. Le Roy se trouuoit autrefois en personne à cet examen : auourd'huy c'est vn Colao, qui tient sa place.

L'examen estant acheué on passe dans vne autre sale, où le Roy est sur son Trône, les nouueaux Docteurs luy font en entrant la reuerence, & les Colaj luy presentent, ceux qui ont emporté par leur merite les trois premieres places : & luy de sa propre main leur donne à chacun vn prix, qui ont tous leur nom particulier : celui-cy se nomme *Chuan Tuen*, celui-là *Pham Tuen*, & l'autre *Thoon Hon*. Au reste leur reputation est bien tost si répandue, que dans peu de iours il n'y a personne dans le Royaume, qui ne les connoisse par ces noms, & qui ensemble ne sçache ceux de leurs Peres & de leurs paisice qui me semble prodigieux dans vn Estat si vaste. L'honneur qui leur est deu en suite de ces degrez, est à proportion comme celui de nos Marquis & de nos Ducs, tant pour la deference qu'on leur rend par tous les endroits du Royaume, que pour les places qu'ils ont en gouuernement ; qui sont les mesmes qu'on donnoit autrefois aux

Seigneurs, quand ils auoient la mesme autorité que nos Docteurs.

En suite de ces ceremonies, il y a encore vn autre examen, duquel fort peu s'absentent, bien qu'il soit libre de s'y trouuer. On y propose vn nouveau point, sur lequel on compose, & puis on trie les meilleures compositions, pour voir qui sont ceux, qui meritent d'estre receus au College Royal. On n'en choisit que trente, & encore y en a-il cinq, qui sont renuoyez pour vn an, dans leur gouuernement, neantmoins avec de bons appointemens & de grosses pensions. Les autres vingt-cinq ont des Palais particuliers, où ils s'assemblent, & viuent comme des Escoliers sous la discipline d'un Colao, qui les fait tous les iours composer, & les exerce en ce qui concerne leurs lettres, & la speculation du gouuernement politique. Cette vie dure iusqu'à vn autre examen, qu'on met de nouueaux Docteurs en la place de ceux-cy, qui sortent du College, pour estre mis & employez dans les plus importantes charges de la Cour, suiuant leur grade & leur antiquité: d'où iamais ils ne sortent, si ce n'est pour estre Presidents des examens, ou exercer, quelque charge particuliere par commission du Roy, seulement pour vn temps; la dignité de Vice-Roy estant mesme trop peu de chose pour eux, qui aspirent à estre Colao, tous ceux qui le sont deuant estre pris de leur corps.

Tous les nouueaux Docteurs sont employez dès la mesme année, s'ils ont l'âge competant. La visite generale, qu'on fait cette année par tout le Royaume, où tous les vieux Mandarins sont obligez de comparoitre, ne sert pas peu pour trouuer des emplois, & fournir des places aux nouueaux. Comme cette charge est releuée, on ne sçauroit croire les visites, les complimens, les congratulations & les presens qu'on fait à celuy qui l'exerce. Les seuls presens qu'il reçoit, montent quelquefois iusques à cinq cens escus. Les parens & les amis du nouueau Docteur, qui est nommé des premiers, luy dressent des Arcs de Triomphe dans leur ville, ou dans leur village, non point de bois ou de carton; mais de marbre somptueux & magnifique: sur lesquels ils font grauer son nom, le lieu & l'année qu'il a receu son degré. En vn

mot le monde est par tout le mesme en substance, & il ne faut pas se persuader, que celuy qui est sans autorité, soit iamais dans l'admiration, & dans l'esprit des peuples; & que toutes ces pompes se fassent plutôt par vne pure reconnoissance du merite, & par vn zele de la verité, que par flaterie & par interest.

CHAPITRE X.

Des Liures & des Sciences des Chinois.

 O v s ne pouons parler qu'obscurément des sciences de la Chine, pource que leurs Authentrs n'ont pas si bien rencontré que Platon, Aristote, & les autres Philosophes, & Sages de l'antiquité, qui ont esté soigneux de garder l'ordre, & la diuision qui met la clarté dans leurs liures distribuez par classes & par chapitres. Et puis ils n'ont dit aucun mot de beaucoup de sciences, & d'arts liberaux; & encore des autres, excepté de celles qui concernent le bon gouvernement de l'estat, ils n'en ont traité que fort legerement.

Leur principal but a esté de tout temps, de trouuer les moyens de gouverner heureusement. Les premiers, qui ont pris vn si loüable employ, furent les Roys Fohi, Xinon, & Hoansi, qui s'estans addonnez dès le commencement à l'étude des sciences tant morales que speculatiues, & en ayans fait comme des mysteres par des nombres pairs, & impairs, par des chiffres & caracteres, composerent des loix qui depuis furent receues de main en main par les autres Roys leurs Successeurs, tenus pour les Sages du temps, & seruirent à regler l'estat iusqu'au regne de Cheu, qui commença onze cens vingt-trois ans auant la naissance du Fils de Dieu. Auquel temps Venuam, & Checuam, son petit fils expliquerent ces nombres, & déchiffrerent ces caracteres dans vn liure nommé *Techim*, qu'ils composerent sur ce sujet, remply de belles instructions, & de profitables enseignemens pour tous les Estats du Royaume. Ceux cy suiuius les traces des autres Philosophes,

sophes , qui viuoient en Stoïques , tesmoignerent vn soin particulier du gouuernement & du bien public , iusques au temps de Confusio , qui rangea par ordre les cinq Liures , que les Chinois nomment *Pehim*, & qu'ils mettent au nombre des choses sacrées. Le mesme composa d'autres liures, sans compter ses sentences & ses beaux mots, qui ont esté recueillis soigneusement, & dont on a fait quelques volumes.

Ce Philosophe viuoit enuiron cent cinquante ans auant la venue de Iesus-Christ, & comme on peut iuger de ses escrits , ce fut vn personnage d'un bon naturel, porté à la vertu, prudent, aisé, sententieux , & amateur du bien commun. Il eut vn grand nombre de Disciples, & de Sectateurs, qui pensans reformer le monde, chasserent la sincerité des commerces & la verité des compagnies , & changerent l'ancienne façon de viure, introduisans de nouuelles coûtumes en diuers Royaumes , où ils eurent part au gouuernement ; pour ce que dès aussi tost qu'ils reconnoissoient qu'on ne suiuoit pas leurs auis & conseils dans l'un , ils passoient à l'autre : ce qui les rendit odieux aux autres Philosophes, qui viuoient de mesme temps ; lesquels ne pouans approuuer leurs procedures, ny souffrir que les affaires fussent si mal conduites , se retirerent dans leurs maisons , & s'addonnerent au labourage, eux-mesmes cultiuans leurs terres. Il arriua vn iour que Confusio faisant chemin , se trouua sur le bord d'une riuier, bien en peine pour ne sçauoir pas le gué, qu'il enuoya demander à vn de ces Philosophes, qui labouroit vn champ assez près de là. Ce Docte laboureur, comme il eut connu des discours du Messager, qu'il estoit vn des Disciples de Confusio , & que son Maistre estoit en carrosse , attendant la réponse ; Allez, luy dit-il, allez à la bonne heure , le chemin est beau, sans qu'il soit besoin de guide: voulant donner à entendre que puisqu'ils alloient ainsi de Royaume en Royaume , pour s'ingerer au manieiment des affaires, il n'estoit pas à propos , que les Philosophes se messassent de gouuerner.

Neantmoins , cela n'a point empesché que cet homme ne se soit acquis tant de credit, & ne se soit mis dans vne si haute reputation parmy les Chinois , que non seulement il est tenu pour

Saint,

Saint, pour Maître, & Docteur du Royaume, que les liures qu'il a escrits & les Sentences qu'il a prononcées sont leuës, comme des Oracles, & que tout ce qui se dit de luy, est receu comme vne chose diuine : mais encore il y a des Temples publics dans toutes les villes, bastis, & consacrez à sa memoire, qu'on honnore en certains temps avec de grandes ceremonies : dont l'une des principales est, qu'en l'année que se font les examens, les nouveaux graduez vont tous ensemble luy faire la reuerence, & le reconnoître pour leur Maître.

Ses plus proches parens iouissent des reuenus, & portent la qualité de *Chuben*, qui vaut autant que Marquis, ou Duc : le Gouverneur de la ville, où il est né, est toujours vn de sa maison ; & ceux de son sang dès aussi-tôt qu'ils naissent, ont des priuileges particuliers du Roy, & sont respectez de tout le monde, en consideration de leur ayeul, bien qu'il y ait enuiron dix-huict cens ans qu'il est mort.

Mais pour retourner aux liures qu'il a mis en lumiere, ce sont ceux qui s'ensuiuent. Le premier nommé *Tschim*, traite de la Philosophie naturelle, de la generation, & corruption des estres : du destin, des prognostiques, & iugemens qu'on en tire, & des principes de la nature, discourant sur les nombres avec de certains caracteres, & rapportant tout à la Morale, & à la Politique. Le deuxième qu'il a intitulé *Xukim*, est vne espece d'histoire, qui contient le temps & l'heureux gouvernement des premiers Roys. Le troisième *Xikim*, est la Poësie des Anciens, descrite sous des metaphores, & figures poetiques, touchant les differentes inclinations, les diuerses humeurs, & coutumes des hommes. Le quatrième traite particulièrement des ceremonies, & coutumes ciuiles, qu'obseruoient les mesmes Anciens, & de celles qui regardent le seruice de Dieu & de la Religion. Le cinquième qu'on nomme *Chuncien*, sont des Annales, qui comprennent la Chronique du Pais, & vn recueil d'exemples de plusieurs Roys, tant bons que mauuais, pour imiter les vns, & fuir les autres.

Il y a encores quatre autres liures, qui sont partie de Confusio, & partie de Mensü, vn autre Philosophe : de sorte que toute la

science Naturelle & Morale des Chinois, qu'ils professent dans routes les Vniuersitez du Royaume, & d'où ils prennent leur sujet, pour lire ou composer aux Examens des lettrez, est comprise dans ces neuf liures : outre plusieurs gloses, & explications : dont neantmoins, il n'y en a qu'une seule qui soit receüe vniuersellement par la loy du Royaume, sans qu'il soit permis de l'impugner ou de la contredire aux actes publics, pour auoir autant de force : & d'autorité que le texte.

Ces liures sont sacrez, & avec les commentaires, & interpretations, ils font le cours de leurs estudes : les apprenans par cœur, taschans d'en auoir l'intelligence, & formans dessus diuers sens, les vns qui se raportent à se regler eux-mesmes, par la pratique de la vertu, & les autres à gouverner l'Estat par des sages Maximes. Et quoy que leurs Examens soient fort rigoureux, n'ayans pas la liberré d'y porter vne fueille de papier, & beaucoup moins vn liure, il est d'ailleurs facile d'estre bien-tost preparé pour respondre aux difficultez qu'on y propose, qui se forment sur les quatre derniers liures, à l'Examen des Bacheliers, & sur les mesmes liures & sur vn des autres cinq à celuy des licentiez, encore est-ce d'une matiere particuliere, qu'on estudie, & qu'on professe, sans qu'il soit besoin d'estudier, ny de sçauoir les autres.

Pour parler de ces sciences avec plus d'ordre, & de clarté qu'ils n'en ont dans leurs esctirs : ie dis qu'ils considerent trois choses dans l'Vniuers, à sçauoir le Ciel, la Terre, & l'Homme, & suiuant cette consideration, ils diuisent aussi leur doctrine en trois parties, touchant le Ciel, la Terre, & l'Homme : renfermans toute la science Naturelle dans les deux premieres parties, & la Morale dans la troisiéme.

Dans le traité du Ciel, ils y comprennent le Principe de tous les estres naturels ; la creation de l'Vniuers ; la formation de l'homme ; les causes vniuerselles de la generation, & de la corruption ; les elemens avec leurs qualitez, les estoilles & les planetes avec leurs mouuemens, periodes, & sympathies ; les quatre saisons de l'année, l'Astrologie iudiciaire, les esprits bons, & mauuais, quels qu'ils soient, & semblables matieres.

En

En parlant de la Terre, ils parlent aussi de la variété, qui s'y rencontre selon la diuersité des saisons : de la production des choses & de leurs differences, des champs, des possessions, & de leurs bornes au regard du labourage ; de la situation des quatre parties du monde, de quelques endroits particuliers & de leur assiette, à dessein d'y bastir ou dresser des Cimetieres pour leurs morts ; en quoy ils sont grandement superstitieux.

La troisieme partie, où il est traité de l'homme, renferme toute la Morale, & ce qui concerne l'homme, en tant qu'il est social & politique : lequel imitant l'ordre, la façon, & les proprietéz du Ciel, & de la Terre, comme des peres communs, vit dans vne Communauté, pratiquant les cinq vertus morales, qui sont la Pieté, la Iustice, la Police, la Prudence, & la Fidelité. On y parle aussi des devoirs, & des rapports que les cinq ordres de personnes, qui composent le corps de leur Republique, ont les vns aux autres, sçauoir le pere & les enfans, le mary & la femme, le Roy & le Vassal, le frere aîné & ses cadets, & les amis reciproquement entr'eux.

Pour leur Morale elle est diuisée en general en deux parties, la Morale diuine, & la Morale humaine. La diuine touche les ceremonies, & les vsages des sacrifices, qui se font à l'honneur du Ciel, de la Terre, des Planetes, des Parties de l'Vniuers, des Esprits bons & mauuais, qui sont au Ciel & sur la Terre, des Montagnes, des Fleues, des Esprits Tutelaires, des Ames des Trespassez, & des grands Personnages. La Morale humaine se diuise de plus en trois autres parties, qui sont l'Éthique, l'Oeconomique, & la Politique. L'Éthique regle les coûtumes, les mœurs & les actions des hommes considerées en elles-mêmes, dans le rapport qu'elles ont à leurs personnes : l'Oeconomique les considère comme vtils & profitables à la famille : la Politique les pousse plus haut, & les rapporte au gouvernement de la Republique ; au bien des peuples, & à la conseruation de l'Estat. La direction particuliere de la personne, est subordonnée à la conduite de la famille, & celle-cy au gouvernement du Royaume. Par exemple ; comment est-ce qu'un Pere de famille pourra sagement gouverner vne Ville ou vne Prouince, s'il ne sçait pas regler ses Do-

mestiques : & s'il ne peut pas se conduire soy-mesme comment pourra-il conduire l'Estat de sa maison ? De sorte que le premier fondement de leur Morale est appuyé sur les bonnes mœurs des particuliers ; d'où elle s'éleve en suite au bel ordre des familles, & monte enfin iusqu'à l'heureux gouuernement des Royaumes bien policez.

Ils renferment encore dans cette derniere partie les Arts Liberaux, & tout ce qui a quelque rapport aux personnes, aux familles, & aux Estats : ce sera le sujet du Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Des Sciences & des Arts Liberaux en particulier.



IL faut reduire la Grammaire, qui est la porte des sciences au seul vsage des termes, comme veut Cornelius Nepos, & plusieurs graues Auteurs, elle est fort courte parmy les Chinois, dautant que leurs paroles estans toutes monosyllabes, & ne se declinans point, il ne faut pas beaucoup de peine pour les adiufter aux regles de la Syntaxe. Elle ne laisse pas pourtant d'estre fâcheuse en la composition, & difficile pour la collocation des aduerbes, & de quelques termes qui n'ont aucune signification. Mais s'il faut mesurer la Grammaire, au iugement d'Ange Politian, & des autres qui sont de mesme aduis que luy, il est certain qu'elle est fort vaste dans les Escoles de la Chine, dautant que les lettres humaines sont d'une grande estenduë, non tant pour les fables, qui sont en petit nombre, qu'à cause de quantité d'Histoires, de Sentences, de Prouerbes, & de beaux mots, dont ils se seruent pour enrichir & orner leur discours.

Pour la Logique ou Dialectique, ils n'ont point d'autres regles, ny d'autres instructions : que celles qui leur sont communiquées par la lumiere naturelle de la raison.

La Rhetorique y est en vsage, mais c'est plutôt par imitation

tion que par preceptes , se contentans de remarquer ce qu'ils trouuent de bon dans les pieces d'autrui , & de se former sur ces exemples.

L'Arithmetique y est en sa perfection pour la connoissance des quatre principales regles , dont i'ay leu les demonstrations & les figures dans leurs liures. Il est vray qu'ils sont tout à fait ignorans de l'Algebre, & encore ils ne pratiquent que bien peu cette science ordinaire des nombres. Leur façon de compter par tout le Royaume , & mesme dans les Prouinces voisines est avec vn instrument que les Portugais nomment *Gina*, & les Chinois *Suon-Puon* , qui est comme vne espee de table , & comme vn quarré partagé en dix parties , avec de petites verges de cuiure , & sept bouleres enfilées en chacune d'icelles, comme des grains de Chappellet : ces verges sont diuisées en deux : il y a cinq grains par le bas, qui ne se prennent que pour des vnitez ; les deux qui sont en haut se comptent pour des dizaines : par le moyen de cét instrument , & des grains qu'ils tournent diuersement , ils font & arrestent leurs comptes avec vne promptitude incroyable.

Ils sont suffisamment instruits en la Geometrie: pource qu'encore bien qu'ils n'ayent pû parfaitement marquer les bornes & l'estendue des terres & des Royaumes estrangers , dont ils n'ont pas la connoissance, si est-ce qu'ils ont recherché & partagé diligemment tous les lieux de leur país , & en ont dressé vne carte fort curieuse. Adioustez à cela qu'ils mesurerent autrefois toutes leurs terres avec beaucoup d'exaction; pour ce que les reuenus du Roy, n'estoient pas comme ils sont à present , assis sur les possessions des particuliers, qui luy payent vn certain deuoir : mais chacun partageoit sa terre en dix portions égales, dont l'vne qui estoit vers le milieu se cultiuoit , & s'enseménçoit au profit du Roy. Outre qu'ils ont encore cette coûtume de les arpenter , quand il en est besoin pour les vendre & acheter.

La mesure dont ils vsent pour cét effet , comme aussi pour mesurer toute autre quantité liée & continuë , est cette-cy : la plus petite nommée *Hufuen* tient la largeur de trois grains de froment : dix de celles-cy font la seconde qu'ils appellent *Huzun* , dix *Huzun* valent vn *Che* , & dix *Che* font la grande mesure,

sure, qui est *Huchan*, plus longue que le bras. Tous les ouuriers se seruent de ces mesures partagées exactement, comme i'ay déjà dit, & aussi les Tailleurs pour prendre la longueur des habits, au lieu que ceux de l'Europe ont leur mesure de fil ou de parchemin. Les Charpentiers pareillement voulans bâtir vne grande maison avec ses piliers, poutres & soliveaux, n'ont rien plus que cet outil pour adiufter toutes les pieces, qu'ils ioignent les vnes aux autres, & les mettent sur pied sans se tromper d'un poinct, auant que de toucher au corps du bâtiment.

Ils mesurent la longueur des chemins aux pas; six *Che*, valent vn pas Geometrique, vn *Li*, fait trois cens pas, cent *Li*, font vne journée ou vn stade: si bien que du Nord au Midy deux cens cinquante-cinq *Li*, font vn degré, donnans quinze *Li*, à vne lieuë, dix-sept lieuës à vn degré.

Pour le froment, le riz, & les legumes ils ont vne grande mesure, que les Portugais nomment *Pico*, & les Chinois *Tan*, qui est composée de plusieurs autres moindres, dont la plus petite ne tient pas plus que le creux de la main; & dix de ces petites font iustement vn *Xim*, qui est ce qu'un homme peut manger de riz en vn iour: dix *Xim*, font vn *Ten*, & dix *Ten*, vn *Tan*, qui pese cent *Cattes*, c'est à dire cent vingt-cinq liures Portugaises; de seize onces chacune.

Les poids, qui est la troisiéme façon de mesurer, se diuisent comme les autres, & commencent par vn *Hao*, qui est vne dixième partie de leur monnoye, que les Portugais nomment *Caxa*; si bien que dix *Hao*, font vn *Caxa*, ou plutôt vn *Li*, comme disent les Chinois, & peuuent valoir vn demy-lule; dix *Li*, font vn *Condrin*, dix *Condrins*, vn *Mas*, dix *Mas*, vn *Tael*, & seize *Tael*, vn *Caste*, qui est la liure, plus grande d'un quart que la nostre, pource que leurs seize *Tael*, valent vingt onces, & cent *Cattes* vn *Ton*, comme ils parlent, ou vn *Pico*.

Ils ne se seruent point de balances, ils n'ont que des pesons, dont la verge est de bois diuisée par des points de cuire iauue, ou d'argent vif, pour peser les fardeaux les plus lourds: & d'un os blanc avec des marques noires pour peser l'or, l'argent, les drogues, & choses semblables. Ils font ces pesons à la perfection, & de

de diuerſes ſortes. Les mediocres ont trois rangs de points, & trois filets au lieu de la corde plus voiſine du centre : le premier rang de ces points porte de trois iuſqu'à cinq onces, le ſecond iuſques à dix, & le troiſième iuſques à vingt. Les grands peſent plus les vns, que les autres ; Mais les petits ſont diuiſez en autant de parties que le peut eſtre vn *Li* d'argent, qu'ils peſent en partageant fort exactement : pour le cuiure, qui eſt la ſeule monnoye, dont ils ſe ſeruent frappée du coin & de l'image du Prince, ils n'en ſont pas ſi ſoigneux.

Pour mieux entendre cecy, il faut preſuppoſer que la ſeule monnoye, qui a cours dans tout le Royaume de la Chine, excepté dans la Prouince d'Yunam, eſt de cuiure: car l'argent ſe met au poids : ſi bien que pour faire vn Eſcu, ou vn Lule, on donne le peſant d'un Eſcu ou d'un Lule : d'où vient qu'il y a quantité de fondeurs, & de fontes d'argent. Pour achepter les plus petites danrées, le plus bas argent, vaut autant que le plus raffiné, & en quelques Prouinces, d'un ſeul Lule, ils en font huit ou dix, encore n'eſt-ce pas trop: mais pour les groſſes marchandises, il faut de l'argent fin, ſi bien que pour l'eſprouer, il faut à tous les marchez qu'on fait le mettre au feu.

Ils ſont extrêmement curieux de toutes les Mathematiques. Et parlant generalement, il n'y a que deux ſeules perſonnes dans le Royaume, qui puiſſent faire profeſſion de ces ſciences ; qui reçoient pour cela gages du Roy avec vn train de Mandarins, & le tiltre de Mathematiciens de ſa Maieſté. Ils n'enſeignent leur ſcience, qu'à leurs enfans, & cette qualité ſe conſerue ainſi de Pere en fils en leur maiſon avec vn honneſte entretien. Ils ont pluſieurs liures anciens, qui traitent non ſeulement du mouuement des Eſtoiles, & du cours des Planetes, mais encore de l'Aſtologie iudiciaire, & des Horoſcopes, auſquels ils s'adonnent eſtrangement. C'eſt de là qu'ils tirent les Eclipſes du Soleil & de la Lune, & leurs tables Aſtronomiques, qui ſont fort bonnes, quoy qu'elles ne ſoient pas en leur perfection. Ils comptent dauantage d'Eſtoiles au Ciel que nous, & reconnoiſſent cinq Elemens, qui ſont l'eau, le metal, le feu, le bois, & la Terre, & cinq Planetes predominantes, à ſçauoir Mercure à l'eau, Venus au metal, Mars

au feu, Iupiter au bois, & Saturne, à la Terre. Ils sont de plus très-soigneux d'observer iusques au moindre mouvement des Cieux, de la Lune, & des Estoiles. Ils distinguent les saisons de l'année par les Solstices & par les Equinoxes: & partagent le Zodiaque en vingt-quatre signes, en doublans nostre nombre. Ils font l'année de douze Lunes, & de trois cens cinquante-quatre iours: donnans à chacune des six Lunes trente iours, & vingt-neuf à chacune des autres six: mais le Bissexté, qui arriue tous les trois ans, a treize Lunes, & trois cens quatre-vingt trois iours.

L'année commence avec la Lune plus voisine de nostre mois de Février. De la consideration des Cieux, & de leurs mouvemens ils passent aisément à la iudiciaire, & prognostiquent divers evenemens de la conionction des Planetes, & des autres Phenomenes, qu'ils remarquent curieusement, & s'il arriue qu'ils apperçoivent quelque chose d'extraordinaire, ils en donnent incessamment advis au Roy. Il y a pour cet effet dans les deux Cours Royales vn lieu eminent, garny de plusieurs instrumens de Mathematique, qu'ils appellent *Quon, Siam, Thai*, c'est à dire, le lieu pour contempler les Estoiles.

Le me souviens d'auoir déjà dit quelque chose de celuy de Nanchim, en parlant de la ville. Les principaux instrumens de celuy de Pechim, sont vne excellente Sphere de bronze avec tous ses cercles, l'Equateur, le Zodiaque, les Tropiques, &c. vn autre instrument de la mesme grandeur, à sçauoir de vingt-quatre pieds de tour, composé de plusieurs cercles, les vns mobiles, les autres fixes, & arrestez, avec vn style au milieu percé de bout en bout, pour regarder les Estoiles, & prendre les degrez & la hauteur du Pole: vn globe Celeste aussi de bronze, de la mesme grandeur, diuisé par degrez, avec les constellations, desquelles il ne content seulement que vingt-huict. Vn style pareillement de bronze diuisé en parties égales, pour mesurer les ombres des quatre saisons de l'année, aux temps des Equinoxes & des Solstices. Sans parler de plusieurs autres instrumens à diuers vsages: qui sont assez connoître l'esprit de leurs ancestres, & comme ils estoient beaucoup plus curieux, & plus sçauans que les modernes.

La musique estoit autrefois si prisée en la Chine , qu'un des plus importans emplois qu'eut le Philosophie Confusio , aux endroits qu'il gouvernoit , estoit d'introduire les preceptes , & l'usage de la Musique. Un des regrets, qu'ont aujourd'huy les Chinois, est de se voir priuez du secret de cette science , & d'auoir perdu tous les anciens liures , qui en traitoient : d'où vient que la Musique d'à present est méprisée de la Noblesse. Où ils s'en seruent dauantage, c'est aux Comedies. Il y a quelques musiciens particuliers, qu'on fait venir aux festes , aux nopces , & à semblables occasions , qui ne sont pas tout à fait impertinentes. Les aueugles sont là comme ailleurs demandans l'aumône en chantant : & pour ce que c'est la coutume des Chinois de celebrer le iour de leur naissance , ces pauvres gardent en leur memoire comme un registre de tous les iours, que sont nais les plus illustres personna- ges, & sçauent leurs maisons, où ils vont pour chanter , sans se tromper d'un pas. Les Bonzes se seruent encore de la Musique aux enterremens , & ie puis bien dire , qu'ils ont presque nostre plein- chant , quoy qu'ils n'en obseruent pas entierement toutes les parties, ne haussans ny n'abaissans iamais leur voix d'un demy- ton, mais seulement d'une Tierce, d'une Quinte, ou d'une Octaue, qui est , ce qui agréé dauantage aux Chinois. Ils ne sçauent que c'est que le jeu des Orgues.

Ils ont en tout douze tons , six en haussant , qu'ils appellent *Line*, & six en baissant, qu'il nomment *Liu*. De plus ils ont leurs notes marquées comme les nostres, il est vray qu'ils n'en ont que cinq, & une de celles-là, est le *Vt*, de nostre Gamme. Ils ne battent iamais la mesure avec la main, & ne se seruent d'aucun signe en echantant , non plus que de papier rayé pour composer. Leur concert de musique ne depend pas de la diuersité des tons, & des parties , puisqu'ils chantent tous d'un mesme air , comme on fait par toute l'Asie; & de là vient aussi que leur Musique n'est agreable qu'à ceux du pais , & la meilleure est d'une voix avec un instrument. Eux semblablement ne goustent point nostre Musique pleine, & neantmoins ils se plaisent à une de nos voix, quand elle est seule.

On ne peut pas nier, qu'ils ne gardent les nombres & les temps:

L mais

mais c'est sans regle & sans science ; car ils mettent toutes leurs Chançons anciennes , & modernes sur l'air de quelques-vnes des plus vieilles, dont ils sçauent les poses, & les mesures.

Pour ce qui concerne les Instrumens, ils se sont persuadez, qu'il y en a sept, qui ont plus de rapport aux voix humaines, & suiuant cette obseruation , ils en ont inuenté tout autant. Les premiers sont de metal, comme les cloches, les clochettes, & les cistres. Les seconds sont faits de pierre , & vn entr'autres est de jaspe , qui ne revient pas mal à nos Trôpettes & clairons, si ce n'est que le bout est plus large pendant en bas, & qu'il faut le toucher.

Les troisièmes sont de peaux , comme nos tambours ordinaires, & comme ceux des basques, composez de diuerses façons, & les vns sont si grands , & si lourds , qu'il faut les appuyer sur vne piece de bois pour en pouoir jouër.

Les quatrièmes sont tendus avec des cordes de foye , comme les luths , avec des cordes de boyaux , à sçauoir les vielles des aveugles, qui pour l'ordinaire n'en ont que trois ; les violons, qui n'en ont pas d'auantage , & se touchent avec vn archet : vn autre instrument qu'on touche aussi de l'archet , mais qui n'a qu'une corde ; & le plus grand , & le plus estimé de tous est vn autre instrument à sept cordes, qui n'est pas des-agreable à l'oreille, s'il est manié par vne bonne main.

Les cinquièmes sont faits de bois , & à les bien considerer, ce ne sont que des tables vn peu larges, qu'ils frappent, les vnes contre les autres : & mesme les Bonzes , n'ont qu'un petit ais , qu'ils touchent avec artifice, & à la cadence.

Les sixièmes se manient avec la bouche, à sçauoir les flûtes de deux ou de trois sortes, dont ils jouient avec perfection , & vne autre espece d'instrument à tuyaux, qui est semblable en quelque chose à nos Orgues ; mais il est beaucoup plus petit : on le porte en la main, & on l'entonne de la bouche avec vne merueilleuse harmonie, qui est encore plus agreable, & qui rend vn concert beaucoup plus melodieux, quand tous les instrumens sonnent ensemble.

La Poësie a esté de tout temps fort prisée à la Chine , & lors qu'il y auoit plusieurs Roys vassaux de l'Empereur , ils estoient obligez

obligez quand ils venoient tous les troisans luy rendre obeïſſance, de luy apporter les Vers & les Poëſies, qui eſtoient en vſage & en eſtime dans leurs Royaumes, afin qu'il peult iuger de là, de leurs couſtumes, & du progres qu'ils faiſoient en ſemblables compositions. Le plus grand avantage & la plus grande vtilité qu'en ont tiré les Chinois, eſt cette grande modeltie & retenue incomparable, qui ſe void en leurs écrits, n'ayans pas meſme vne lettre en tous leurs liures, ny en toutes leurs eſcritures pour exprimer les parties honteuſes de la nature.

Ils ont diuerſes ſortes de Poëſies, comme les Sonnets, les Rondeaux, les Chanſons, & les Madrigaux d'Europe, avec l'ordre, la rythme & l'interpoſition des Vers, que nous gardons aux Sonnets & aux Stances de huit vers.

Ils compoſent & meſurent pareillement leurs Vers par le nombre des ſyllabes, qu'ils appellent paroles; pour ce que toute la langue du pais, n'eſtant compoſée que de monosyllabes, conſequemment c'eſt la meſme choſe qu'une ſyllabe, & vne parole, qui s'écrir par vne ſeule lettre, & ſe prononce par vne ſeule ſyllabe. D'où vient que toutes les lettres eſtans d'une meſme façon, la quantité des vers ne conſiſte qu'au nombre des lettres, & qu'il faut autant de lettres en vn vers, qu'il y a de ſyllabes, c'eſt à dire cinq, ſept & onze; au lieu que parmy nous, toutes les ſyllabes d'un vers ſont quelquefois renfermées dans vne ou deux paroles; ce qui ne peut paſſer dans la langue des Chinois, dont les mots ſont tous d'une ſeule lettre, & d'une ſeule ſyllabe. Ils n'ont aucun vers, qui correſponde aux vers Latins faits de Spondées & de Daſtyles; mais ſeulement des Sonnets, des Chanſons, & pluſieurs ſortes de rythmes. Ils en ont huit principales: ie me contenteray d'en rapporter icy vne; pour donner vn iugement des autres.

Les vers de cette compoſition doiuent eſtre au nombre de huit, chacun de cinq lettres, & s'accordans de deux en deux. Par exemple, le ſecond vers doit auoir du rapport & de la conformité avec le quatrième, le cinquième avec le ſixième, le ſeptième avec le huitième: le premier eſt libre d'en auoir, ou de n'en auoir pas; il ſuffit que les lettres du troiſième, du cin-

quième, & du septième ayent du rapport entre elles ; mais il faut outre cela que la premiere lettre d'un vers de ceux, qui se rapportent, conuienne à la premiere des autres, la deuxième, à la deuxième ; & cette correspondance n'est pas en la rymme, mais en la signification : si bien que si la premiere lettre du second vers signifie montagne, eau, feu, ou quelque autre chose que ce soit, la premiere du quatrième doit signifier la mesme chose, ainsi des autres lettres suivantes du vers entier. Cette composition est remplie d'autant de difficultez que d'artifice.

Les conceptions, & les figures, dont ils se seruent en leurs Poësies, sont les mesmes qu'en Europe. Ils ont vne autre espece de vers rymmez, qui ne sont pas recherchez de la Noblesse, laquelle n'affecte que les huit manieres precedentes, dont j'ay parlé, & s'y exerce soigneusement, sur tout les Princes du sang, & les Parens du Roy qui composent diuerfes pieces à l'honneur de leurs amis, & des personnes illustres, à la memoire des vaillans hommes deuncts, à la louange de la vertu.

Ils ont plus de curiosité, que de succez pour la Peinture : car ils ne sçauent pas ombrager vn tableau, ny peindre à l'huile ; d'où vient que les personnages n'ont ny grace ny perfection ; tout ce qu'ils font le mieux, sont des arbres, des fleurs, & des oyseaux, qu'ils representent au naturel. Il est vray qu'à present ils ont appris de nous à detremper les couleurs avec de l'huile, & sçauent les appliquer à merueilles.

Pour la Medecine, elle est au plus haut point qu'on sçauoit desirer, à cause de la grande quantité de liures, qu'ils ont de leurs anciens Auteurs : car pour les nostres ils n'ont pas encore esté veus à la Chine. Ils n'ont point l'usage des seignées, des ventouses, des syrops, des breuuages, des pillules ; ny beaucoup moins des cauterés, qui est toutefois vn remede fort profitable : ils sont tous dans les simples ; & n'ordonnent que des herbes, des racines, des fruits, & des semences toutes sèches ; vne Prouince empruntant de l'autre ce qu'elle n'a pas. Il y a pour ce sujet des Foires, où l'on ne vend que des remedes, & des boutiques, qui ne sont garnies d'autre chose, que de simples, où l'on se pouruoit aux besoins : & ainsi vn Medecin visitant son malade, luy fait prendre à l'heure
mesme.

mesme sa medecine , sans écrire aucune ordonnance , & sans employer ny phiole, ny verre. A cette occasion, il mene avec soy vn Gatçon d'Apotiquaite , chargé d'une boutique entiere ; à sçauoir d'une armoire à cinq layettes , dont chacune est partagée en plus de quatorze petits carreaux , garnis de remedes tous preparez.

Ils discernent admirablement le poux : aussi ne demandent-ils iamais à vn malade , si la teste luy fait mal , ou quelqu'autre endroit du corps : mais ils appuyent son bras sur vn oreiller, & apres auoir remarqué , durant quelque temps, le mouuement de son poux, ils descouurent tout aussi-tost la partie qui luy fait mal. Il ne veut pas dire qu'ils rencontrent touiours , ny que tous les Medecins réussissent également, y en ayant vn grand nombre sans estude & sans experience. Nous auons vn de nos Peres en la Prouince de Kiamú , qui ressenoit de cruelles picqueures : le Medecin par le seul attouchement du bras , connoissoit au poux , tous les symptomes du mal , quand la douleur croissoit ou diminueoit : & j'ay veu quantité de Portugais , qui ont experimenté la mesme chose en d'autres occasions. Ils font la Medecine , aussi-tôt qu'ils ont touché le poux , si c'est pour le Roy , ou pour le Prince , ils font quatre compositions toutes semblables en qualité & en quantité , deux pour les faire prendre au malade , & les autres deux pour les garder iusqu'à ce qu'il soit guery. Si c'est pour d'autres personnes, ils n'en composent que deux , l'une pour le matin & l'autre pour le soir ; écriuans dessus la quantité d'eau qu'il faut pour les faire bouillir ; l'heure & la façon de les prendre ; & souuent les succez en sont merueilleux.

Je raconteray icy ce qui aduint à vn Pere malade dans les prisons de Nanquim. On appella vn Medecin tout au commencement de la maladie ; mais comme on ne vid pas l'effect qu'on attendoit de ses remedes , on en fit venir vn autre , qui ne fut pas plus heuteux que le premier. Cependant les Chrestiens, qui voyoient que le mal se renforçoit, s'adresserent à vn Medecin de grande reputation , & firent tant d'instance : nonobstant ses refus, qu'il vint enfin visiter nostre malade. Il le considere , luy touche le poux , & fait ses ceremonies ordinaires ; dont l'une fut de

luy découvrir la poitrine, qu'il apperceut toute couverte de taches contagieuses. Il compose incontinent trois medecines, que le malade prit à diuers temps, l'une au matin, l'autre à une heure apres midy, & la troisieme sur le soir : le mal ne laissa pas de redoubler, & de reduire le Pere à cette extremité, qu'il perdit la parole la nuit suivante, & fut tenu pour mort. Mais on vid vn tel changement dès le point du iour, que le Medecin luy ayant tasté le poux, le trouua sans fièvre, & assura qu'il estoit guery: qu'il n'auoit qu'à manger sobrement, durant sa conualescence, & en effect le Pere recouura par ce moyen vne entiere & parfaite santé.

Les Medecins ne defendent iamais l'eau aux malades, moyennant qu'elle soit cuite; mais bien le manger, de sorte que si le malade a faim, ils ne luy donnent à manger, que fort légèrement; comme aussi s'il n'a pas d'appetit, ils ne le pressent point. Leur raison est, que le corps estant indisposé, l'estomach ne peut pas faire ses fonctions, & qu'ainsi la digestion, qui se fait en eét estat, est toujours pernicieuse & contraire à la santé. Leur visite se paye sur le champ, mais raisonnablement & sans excez; & iamais ils ne retournent pour la deuxieme fois, sans estre rappelés; les malades ayans par ce moyen la liberté de changer, s'ils veulent de Medecin, comme ils font assez souuent dès le troisieme, ou quatrieme iour, quand les Medecines n'operent pas suivant leur desir.

CHAPITRE XII.

Des courtoisies & de la ciuilité des Chinois.



Les Chinois ne tiennent pas, que ce soit estre ciuil de se découvrir ny de traifner les pieds; au contraire ce seroit vne inciuilité parmy eux, d'ôter son chapeau de la teste: mais de plier le corps, & de courber au moins la teste, c'est ce qu'ils appellent courtoisie & ciuilité. Et pour parler en termes
generaux,

generaux, leurs ciuilitéz ordinaires, qu'ils se rendent aux rencontres & aux visites sont des *Re*, ou *Coye*, c'est à dire des reuerences basses & profondes : ce qu'ils font, se mettans de genoux, & en cette posture baissans la teste iusqu'à terre ; en quelques occasions ils font cette mesme reuerence trois ou quatre fois ; & mesme neuf deuant la personne du Roy se releuans touîjours de terre, & se rabaissans. Quelquefois pour abbreger la ceremonie, ils font le premier panchement de teste estans debout, & les trois autres à genoux tout d'une suite.

Les ciuilitéz des femmes sont pareilles aux nostres ; si ce n'est qu'en quelques occasions elles se mettent à genoux, & panchent la teste iusques à terre par trois ou quatre fois, suiuant les rencontres. Pour cét effect elles ont des robes particulieres, sans lesquelles elles n'oseroient pas rendre aucune visite à vne personne de qualité ; & s'il arriue qu'elles se rencontrent, non pas dans les rues, car c'est ce qu'elles éuitent soigneusement ; mais en quelque autre part, n'ayans pas leurs robes de ceremonies, qu'elles appellent *Taj*, elles sont dispensées de toutes ces ciuilitéz. Si neantmoins l'une les a, l'autre doit aussi-tôt prendre les siennes ; elles les font ordinairement porter à ce dessein par vn valet ; & si par hazard quelqu'une les auoit oubliées, elle ne doit jamais permettre, pour quelque instance qu'on luy en fasse, qu'une autre luy rende ses ciuilitéz avec ces habits de parade : mais s'asseoir simplement, & conuerfer avec elle.

Celuy qui va visiter vn autre, doit s'arrester en la sale, & attendre que la personne, qu'il va voir, ait pris ses habits ; neantmoins si c'est vn de ses amis, elle est obligée d'aller au deuant de luy, & de le caresser, & puis se retirer doucement dans vne Chambre à part, pour prendre ses vestemens, & se mettre en estar.

L'habit de ceremonie pour les Graduez, est le mesme, dont se seruent les Gouverneurs pour marque de leur charge. Les nobles de race pour la mesme raison, portent aussi les vestemens & les enseignes des Docteurs, bien qu'ils n'ayent pas estudié. Les simples Gentils-hommes & les lettrez, qui n'ont aucun degré, portent vne longue & ample robe, bien differente de l'ordinaire.

naire. Ceux qui sont sujets & soumis aux Magistrats Superieurs, comme au President en quelque sorte de iustice que ce soit, pratiquent vne ciuilité fort remarquable, qui est d'oster l'enseigne qu'ils portent sur l'estomach, & de n'auoir qu'une ceinture fort modeste : ils obseruent cette ceremonie en certains iours de l'année, qu'ils viennent rendre leur obeïssance. Les ieunes gens, s'ils n'ont encore aucun degré, n'ont point de robe particuliere.

Les ciuilités ordinaires du commun peuple, sont de ioindre les mains l'une sur l'autre, & de les hausser iusqu'à la teste : c'est aussi la pratique commune des amis & des parens, quand ils traitent franchement ensemble ; & ne font cette ceremonie qu'une seule fois, quand ce sont des égaux : & c'est vn auantage, que de se trouuer à la main droite, comme parmy nous d'oster le dernier son chapeau. La reuerence ordinaire des personnes graues aux banquets, aux visites, & aux rencontres, est de se tenir debout, & puis de faire vne profonde inclination iusques à terre. Les enfans font quatre inclinations debout, & autant de genoux deuant leurs Peres assis en certains iours particuliers, comme au commencement de l'année, au iour de la naissance de leurs mesmes Peres, & en quelques autres solemnitez. Les Escoliers rendent les mesmes deuoirs à leurs Maistres, excepté que les Maistres se tiennent debout : comme font aussi les petits Mandarins aux Magistrats, les Payens à leurs Idoles, les Mandarins au Roy, & le Roy dans les Temples, & quand il est avec sa mere. Il y a cette seule difference, que nous ceux-cy ont cependant deuant leur visage vne table d'yvoire longue d'un pied & demy, & large de quatre doigts.

Aux premieres visites tant celui qui la rend, que celui qui la reçoit, s'ils sont de condition égale, pour témoigner plus d'affection & de respect, apres les complimens ordinaires, se font apporter vn tapis, sur lequel ils font ensemble quatre genuflexions. Pour les rencontres hors de leur maison, ils les éuitent tant qu'ils peuuent, comme i'ay déjà dit ailleurs ; & quand ils ne peuuent eschapper, si ce sont des Mandarins en pareille dignité, ils se saluent reciproquement les vns les autres, sans se leuer de leur chaire,

chaire, courbans les bras en arc, & les portans iusqu'à la teste, & commencēt leurs ceremonies vingt pas en auant sans iamais cesser iusqu'à ce qu'ils ayent passé. Si l'un d'eux est moindre en qualité que l'autre, il fait arrester & abbaïsser sa chaire, ou s'il est à cheual, il met pied à terre, & luy fait vne profonde reuerence. Les autres qui ne sont pas Mandarins, ne se rendent que les ciuilitéz ordinaires, & ceux du peuple, haussent seulement les mains, & passent outre.

Les seruiteurs des grandes maisons ne sont sujets à aucune de ces reuerences, sinon en certains temps, & à certaines occasions, comme quand eux, ou leurs Maîtres viennent de loing & au commencement de l'année, qu'ils se mettent à genoux, & portent la teste iusques en terre par vne, ou trois diuerſes fois.

L'ordinaire ciuilité qu'ils doiuent à leur Maître, est de se tenir debout avec les bras pendans en leut presence: les gens de Iustice & les Sergens des Mandarins ne leur parlent qu'à genoux en public; & pareillement les parties, & les criminels, encore estans auës testes.

C'est faute de respect, parmy les personnes de mesme condition de donner, ou de receuoir quelque chose avec vne main, & d'un inferieur, à son Superieur, c'est vne lourde inciuilité. Enfin ils sont iusques à l'excez dans des ciuilitéz & reuerences, qui conuiennent mieux, & sont plus à propos au culte diuin, qu'aux deuoirs humains. Mais ils ont cette creance qu'une des plus importantes vertus, est d'estre courtois, d'auoir l'exterieur bien composé, & de faire les choses avec maturité, circonspection, retenue, & iustesse, qu'ils expriment dans toutes leurs circonstances du temps & des habits pour vne seule parole *Li*; & qu'ils executent avec leur *Thié*.

Thié est vn billet, ou vn petit liure plié par dehors & par dedans de la largeur de la main, & d'un pied de long. Il y en a de trois sortes: le plus grand a six feuïllets, le moyen en a trois, & le petit vn seul; dont ils se seruent generalement suiuant la coutume des Prouinces, & conformément aux personnes, qui visitent, ou qui sont visitées. Les *Colaj* ne se seruent ordinairement que du petit.

Celuy dont on se sert aux visites ordinaires, est de papier blanc avec vne bande rouge par le dehors de la mesme longueur, & large de deux doigts. Il est de papier rouge, si c'est pour vn baïse-main, ou pour quelque feste particuliere, si c'est pour se condouloir de la mort & de l'affliction de quelqu'un, il est d'une couleur de dueil: & s'il vient d'une personne, qui a déjà pris le dueil, la lettre, & l'ornement du dehors sont d'azur, & le papier blanc, mais d'une espeece, qui ne sert qu'à cet usage.

Le *Thié* ne contient pas plus d'une ligne d'écriture, qui est mise en marge. Quand c'est un amy, ou quelqu'un, qui veut passer pour tel, il écrit la ligne toute entiere, autrement il laisse place pour deux lettres, & ne commence qu'à la troisième: que s'il veut faire du graue, outre les deux premieres lettres, il obmet encore la quatrième apres avoir écrit la troisième, & puis il écrit le reste consecutiuelement. Cet écrit ne porte autre chose que ce compliment. Le cordial amy de vostre Seigneurie, & l'Escolier perpetuel de sa doctrine, se presente en cette qualité pour luy baiser les mains, & luy faire la reuerence.

Ce billet se donne au Portier, qui le presente à son Maistre, & luy fait sçauoir qui est celuy qui le demande, sans ce *Thié*, on n'est point obligé de rendre la visite. Au contraire, quand le Maître du logis seroit absent, ou bien qu'il ne seroit pas en commodité de se laisser voir, si le *Thié* a esté seulement laissé entre les mains du Portier, la bien-seance, & la ciuilité l'obligent de rendre la pareille à celuy qui l'est venu voir. Les inferieurs, comme sont les soldats au regard de leurs Capitaines; les moindres Mandarins aux plus grands, & semblables personnes, qui sont dans la dependance, n'oseroient se seruir de *Thié*; mais d'un autre liure de mesme forme, quoy que fort different pour le papier, & pour la conception des paroles: qui ne peut estre peint par le dehors, ny exprimer à un Superieur, qu'on le vient voir, seulement qui sont ceux qui le presentent, quel office ils exercent, & ce qu'ils demandent. Effectiuelement c'est une espeece de Requête, qu'ils appellent *Pimthié*, qui veut dire *Billet d'auis*. Les personnes de grande qualité, comme les Colaj, & Vice-Roy, ne font pas toujours eux-mesmes leurs visites en personne, mais se contentent

d'enuoyer

d'enuoyer vn *Thié*, ou de le laisser à la porte passant deuant la maison.

Ils ne font pas plus de difficulté de visiter les Estrangers, que nous nos amis: & avec la mesme facilité qu'ils rendent les visites, ils peuuent les refuser, faisans dire qu'ils ne sont pas à la maison, si ce ne sont des personnes de marque, ou des visites reïterées, dautant qu'alors on auroit mauuaise grace de refuser l'entrée de sa maison. Dautant plus qu'une personne est qualifiée, dautant plus difficilement reçoit-elle les visites: Il y en a qui pour se deliurer de toutes ces importunitéz, écriuent sur vn papier en lettres blanches, & le font placarder à leur porte: *Qu'ils sont retirez dans la maison de leur lardin*; pour ce qu'en ces lieux ils sont dispensez de toutes ces ceremonies importunes.

Les visites sont comme celles des Medecins, qui se doiuent faire le matin: celles du soir ne sont pas obligeantes, ny les autres qui se font en passant, & par occasion: ou bien il faut s'en excuser, & promettre de prendre vn temps exprés pour s'acquiter de son deuoir.

Il est bien vray, qu'il n'y a point de temps determiné pour les visites ordinaires; mais il y en a pour les amis, & pour les parens: Le plus considerable est le premier iour de l'an: on ne void pour lors que chaires, cheuaux, & que monde par les ruës à cause des visites frequentes: en ce iour-là on n'entre point dans la maison; mais on laisse seulement vn *Thié*, à la porte, ou si on y entre, on est obligé de boire, & de manger, si peu qu'on voudra.

L'autre temps destiné pour les mesmes ceremonies, est le quinzième iour de lanuier; quoy qu'il y ait moins de visites en ce iour-là, que de solemnitez, dautant que c'est la feste, qu'ils nomment des Lanternes, qu'on allume de tous costez par les ruës, aux portes, & aux fenestres, avec beaucoup d'artifice & de despense.

Le troisième, est le troisième iour de la troisième Lune, qui tombe en Mars, & qu'ils nomment *Cimnim*. Ils visitent ce iour-là les Sepultures de leurs Aneestres, & leur presentent des sacrifices, & quoy qu'ils pleurent la memoire des defuncts, ils ne laissent pas de resiouir les viuans par leurs festins.

Le quatrième temps ordonné pour les visites, est le cinquième jour de la cinquième Lune, nommé *Tuonnu*, auquel le peuple a coutume de faire de grandes reiouissances par les rües, & sur les riuieres, quoy que par fois on les defende, à cause des malheurs, qu'on a souuent veu sur l'eau.

Le cinquième est le septième jour de la septième Lune, qu'ils jugent commode; & le neufuième jour de la neufuième Lune, auxquels ils se visitent les vns les autres, & s'enuoyent des presens particuliers, & propres à chaque feste.

Outre ces iours arrestez, ils se visitent encore aux funeraillies, aux changemens de logis, aux mariages, à la naissance d'un fils, à la promotion d'une charge ou d'un degré, au iour de leur naissance, quand ils vont hors du païs, & quand ils entrent dans vne septième année de leur âge. En ces occasions la visite ne doit iamais estre sans quelques presens.

Si quelqu'un entreprend un long voyage, tous ses amis le visitent, & luy font des presens à son depart: & reciproquement il leur rend à tous, & la visite & les presens à son retour.

On visite aussi les malades: mais ce n'est que iusques à la porte; & si ce ne sont des amis particuliers, rarement entrent-ils dans la Chambre.

Ceux, qui obseruent ces ciuilitiez avec plus d'exaction & de ponctualité, sont les Escoliers à leurs Maîtres, les sujets à leurs Superieurs, & le Royaume au Roy: de sorte qu'au iour de sa naissance, aux quatre saisons de l'année, & aux festes principales, le Vice-Roy & tous les Magistrats de la Prouince deputent un Ambassadeur à la Cour, pour visiter le Roy au nom de la mesme Prouince. Pour ceux qui resident actuellement à la Cour, tant les lettrez, que les Capitaines, ils vont eux-mesmes en personne au Palais ces iours-là rendre leurs deuoirs, & s'acquiter de leur obligation.

Ils ont des Sales parées expressement pour receuoir les visites: la premiere est commune indifferemment à tous, où vous pouvez entrer, & vous asseoir sans auertir aucun, quoy que le portier n'y soit pas, pour vous conduire. Il y en a vne autre plus interieure,

siéure, qu'ils appellent la Sale secrette, pour les parens, & amis familiers. On s'arreste là, sans passer outre, à cause de l'appartement *Hut*, c'est à dire des femmes, qui est tout ioignant, où mesme les Domestiques n'osent entrer, s'ils ne sont fort petits. Le maître du logis va trouuer ceux qui luy font l'honneur de le visiter dans la Sale exterieure, & les prend par la main pour les faire asseoir sur des sieges, que luy-mesme dispose, quoy qu'ils soient plusieurs, & eux en suite luy presentent, & luy rangent le sien. On donne à vn chacun le rang qui luy est deu, sans auoir égard aux dignitez, ny aux qualitez de fils & de cousin; mais seulement à son âge, & si on ne le sçait pas, il faut le demander. Le Maître de la maison prend toujours la derniere place. Apres que tous sont rangez, on leur presente à boire du *Cia*, comme ils le nomment, en gardant le mesme ordre.

En quelques Prouinces tant plus on vous presente à boire, c'est vn honneur plus grand qu'on vous fait, il n'en est pas de mesme en la Prouince de *Hamcheu*; où c'est vn excez de boire plus de trois fois. Aux amis outre le boire on se sert de fruits avec quelques douceurs: & presque par toute l'Asie, il ne se fait point de visite sèche, comme en Europe.

Parmy leurs ciuiletez, les enfans en la presence de leurs Peres, & les Escoliers deuant leurs Maîtres, écoutent plus qu'ils ne parlent, & iamais les ieunes gens ne se pressent de parler beaucoup. Les termes, dont ils vsent, sont autant pleins de respect pour autrui, que d'humilité pour eux; & comme c'est contre les regles de bienséance de dire, vous, ce l'est pareillement de dire, moy: d'où vient, que pour éuiter ces mots, ils diront par exemple: *Le nourrisson*, & *l'Escolier*; & vn fils parlant à son Pere, dira *le petit fils*, fût-il l'aîné de ses enfans, & mesme marié: les seruiteurs se nomment, *Sujets*: les parties en lustice s'appellent *les Delinquans*: les Chrestiens au Sacrement de la Confession se qualifient *les pecheurs*; les Dames de la Cour, excepté la Reyne & les Eunuques parlans au Roy, se seruent de ces termes, *l'Esclau de vostre Majesté*, *Nupor*. Les autres se nomment *Chia*, c'est à dire *Vassaux*. Et mesme quand il est seulement question de parler de ses affaires, sans toucher à sa personne, il faut vser de pa-

roles modestes; comme vn Pere parlant de son enfant, & vn Maître de son disciple, disent communément, mon petit fils, mon petit Escolier: & au contraire le fils en parlant de son Pere, ou le seruiteur de son Maître, disent, le Pere & le Maître de la maison.

Pour les autres, ils ont des noms, & des tiltres honorables, comme les Italiens, vostre Seigneurie, vostre Seigneurie illustrissime; & qui plus est ils ne nomment iamais aucun, mesme des personnes médiocres, & de la plus basse condition, sans vn terme d'honneur, vn hoste c'est le *Chiù Gin Kin*, l'homme Seigneur du logis, vn Bastelier, l'Intendant du vaisseau: vn Muletier, *la grande verge*, & quand ils veulent le fâcher, ils l'appellent par son nom *Can Kid*, c'est à dire, le Persecuteur des pieds: vn des principaux Officiers d'une maison se nomme *le grand Maître*, les Sergens de Iustice, & ceux qui accompagnent les Mandarins sont des *Cheualiers*, ou des *hommes à cheual*, quoy qu'ils marchent toujours à pied. Toutes les femmes sont *Tasao*, c'est à dire *Cousines*, d'où vient que ceux qui ne sçauent pas bien prononcer, au lieu de Cousines, les appellent *Balaïs*, d'autant que le mot est equiuoque.

Aux interrogations, & aux demandes particulieres des choses, qu'ils desirent sçauoir, ils ont encore des termes propres: comme *Lemlam*, c'est à dire le noble fils: & *Limgai*, le precieux amour, quand il est question d'une fille. Pour sçauoir l'estat d'un malade, on ne dit pas simplement comment se porte-il, mais *comment se porte-il de sa noble indisposition? Quei Tam*. Pour les personnes de basse condition, quand elles ne se connoissent point, elles s'appellent *Hium*, freres; mais si elles sont familières, elles disent sans autre ceremonie, *vous & moy*, comme il leur plaist.

Tout autant qu'ils sont circonspects & ceremonieux en leur façon de conuerser & de parler, ils le sont presque autant à prendre diuers noms proportionnez & conformes à leurs âges: ils en ont de cinq sortes.

Le premier est leur surnom, qu'ils prennent, sans manquer, de leur Pere; mais iamais de leur mere, ny de leur grand-Pere maternel, au contraire la femme emprunte le sien de son mary.

Le deuxième est celuy qu'ils appellent *le petit nom*, que leur donne leur Pere, quand ils sont encore petits, le tirans d'un animal,

animal, d'une fleur & de choses semblables, il n'y a que le Pere & la mere, qui puissent les nommer de ce nom.

Le troisieme est le nom de l'Escole, qu'ils recoiuent de leur Maître, & qui estant conjoint avec leur surnom fait vn nom composé, dont son Maître l'appelle avec ses condisciples.

Le quatrieme est celui qu'ils prennent avec la coëffe, dont j'ay parlé cy-dessus, qui est de seize à dix-huict ans : d'autant qu'alors il se marie, & espousant sa femme, il espouse un nouveau nom, qu'on dit *la lettre*, duquel il est nommé indifferemment par toutes sortes de personnes, excepté les seruiteurs.

Le cinquieme est le *Grand nom*, qui se prend au sortir de la jeunesse, & tous peuuent l'vsurper, excepté celui qui le porte & son Pere, qui ne le prononcent iamais.

Pour rentrer maintenant dans la sale, où nous auons laissé nos hostes en conuersation : il est à remarquer, que prenans congé de la compagnie, ils font tous une reuerence ordinaire au Maître du logis, & le remercient du bon accueil, qu'ils ont receu de luy : puis il les accompagne iusqu'à la rue ; où ils font encore une autre reuerence commune, s'ils sont à pied ; & trois s'ils sont à cheual, en chaire, ou en carosse, dont la troisieme se fait sur la porte, & le Maître se retire promptement dans sa maison, pour donner la liberté à ceux, qui luy ont fait l'honneur de le visiter, de monter à cheual, ou sur leur siege, ce qu'ils n'oseroient pas faire en sa presence, sans inciuilité. Mais apres qu'ils sont monté, le Maître retourne pour leur dire le dernier adieu ; & eux apres qu'ils ont fait quelques pas, enuoyent un de leurs seruiteurs, pour luy presenter leurs baise-mains.

Si c'est la premiere visite, ou si c'est une personne de consideration, elle est toujours accompagnée de quelques presens, qui est une chose ordinaire à la Chine, de presenter des draps, des atours des femmes, des choses d'usage, comme des Escharpes, des Chaussures, des Porcellaines, & des viandes ; & communément choisit-on le meilleur.

Si le present est de choses, qui soient bonnes à manger, & que ce soit entre amis ; il doit estre composé de quatre, de six, ou de huit choses differentes ; & iamais il ne doit estre offert sans un

Thié,

Thié, qui contient le denombrement de ce qu'on enuoye. Ce n'est pas incivilité, que de ne les pas accepter, ou de n'en prendre qu'une partie, & renvoyer l'autre; il est bien vray, qu'il faut que cela se fasse avec le remerciement & excuse par un Thié, qui contient pareillement ce qu'on garde, & ce qu'on renuoye. C'est la pratique des personnes de condition, qui veulent faire paroître leur honnêteté, & ensemble épargner leur bourse, d'écrire dans un Thié, les presens qu'ils veulent faire, avant que de les enuoyer; pour ce que comme, on n'accepte jamais tout ce qu'on presente, celui qu'on veut gratifier, écrit dans un autre Thié, ce qui luy plaist, & pour lors on achèpte seulement, ce qui est spécifié par le billet.

Il y a des presens imaginaires, que, celui qui les fait, sçait assez bien qu'on ne recevra point, qui ne laissent pas de couster beaucoup & pour la quantité, & pour la qualité; comme trente ou quarante pieces de Damas, des draps de soye, des bas de soye, un grand nombre de poules, de canes, & d'autres semblables viandes. Les plus sages ne prennent ces choses des Marchands qu'à condition, qu'ils reprendront ce qu'on ne voudra pas, moyennant quelque peu de profit.

La coutume est que, ceux qui reçoivent un present, sont obligés d'en faire un semblable; excepté les choses qui se mangent entre les amis, & ce qu'on apporte d'un autre pays, où il se prend. On ne reconnoît point non plus les presens, qu'ils appellent de dépendance, tels que sont ceux, que font les inférieurs à leurs Supérieurs, & les Escoliers à leurs Maîtres.

C'est pareillement la coutume de donner quelque piece d'argent au page, ou au laquais, qui apporte les presens, suivant leur valeur, & de témoigner le respect, qu'ils ont pour celui qui les leur a enuoyé.

Les habitans de Kiamfi, comme plus habiles, & plus ménagers que les autres, sont aussi plus deliez, & plus subtils, & pour un present d'un liard, font en sorte qu'on donne un lule à leurs valets, ainsi du reste à proportion.

CHAPITRE XIII.

Des Banquets.

 Les Chinois sont perpetuellement en festins, & consequemment perdent beaucoup de temps, & sont de grandes despenses. A toutes les rencontres, allées, venuës, & bons succez d'un amy, & d'un parent on fait vn festin de réjouissance: on en fait vn autre pour se consoler des mauuaises nouvelles, & des tristes euenemens: le festin est le Conseil, où se traitent des affaires de consequence; la table sert pour tirer le plan, pour commencer & finir les bastimens. Ils en font plusieurs autres, sans auoir autre veuë, que celle de cét Epicurien: Mangeons & beuons, puisque demain est le iour de nostre mort.

C'est la vie ordinaire du menu peuple, & particulièrement des Artisans diuisez en Confrairies, qu'ils appellent du Mois, pour ce qu'en chacune il y a trente confreres, autant qu'il y a de iours au Mois, qui chacun à leur tour font tous les iours vn festin, à plus prés, comme les enfans de Iob. S'ils n'ont pas assez de commoditez dans leurs maisons, ils n'ont qu'à louer des maisons publiques pourueuës de toutes les choses necessaires, qui ne sont que pour cela. Ou s'ils veulent que le festin se fasse dans leur maison propre, sans en estre aucunement importunez, ils n'ont qu'à dire le nombre des seruices, & la qualité des viandes, qu'ils desireront, & on les leur porte toutes apprestées.

Les Septentrionaux sont bien differens en leur façon de faire de ceux du Midy: pour ce que ceux-cy obseruent iusques aux moindres ceremonies de table: comme en effect ils sont par tout incomparablement plus ciuils, & plus courtois, que les autres.

Ils recherchent plus la diuersité & le déguisement, que la quantité des viandes en leurs festins; & banquettent plutôt pour la conuersation, que pour la bonne chere; quoy qu'ils mangent assez bien, & ne boient pas mal. Ils commencent le repas par le

N vin,

vin, & par les viandes, & contiennent toujors à boire, sans manger ny riz, ny pain, jusques à ce que les conuiez disent, c'est assez beu. Alors on sert le riz, & on ne parle plus que de manger sans boire.

La pratique de ceux du Nort est toute contraire : peu de ceremonies, des tables bien garnies, des plats fort grands, bien remplis, c'est ce qu'ils veulent. Après les ciuiletez ordinaires, qui se pratiquent par tout le Royaume, on commence le festin par la viande, & vn chacun en prend autant qu'il peut de celle, qui est dauantage à son goust. On peut dire que c'est vn incendie, qui ne s'éteint ny par l'eau, ny par le vin, puisqu'ils ne boient ny de l'un, ny de l'autre. Le riz est leur dessert. Après le repas on deuise l'espace d'une heure, puis on se remet à table, qui n'est chargée que de jambons salez, de langues fumées, & de semblables ragousts, qu'ils nomment fort à propos *des guides*, puis que ce sont les guides de vin, & qu'ils commencent pour lors à boire.

Parlant en general : il ne se boit point de vin par tout le Royaume, ny au dîner, qui se fait le matin, cinq heures auant midy, ny au souper, qui est à quatre heures apres midy : mais seulement la nuit, auant que s'aller coucher, qu'ils mangent des viandes salées, comme ie viens de dire. C'est pour cette raison, qu'ils font pour l'ordinaire leurs festins de nuit, employans la lumiere du iour à l'étude & aux affaires : la nuit, en hyuer ils vsent de chandelles, qu'ils ont en abondance, faites d'une certaine huile mêlée avec vn peu de cire : & en esté ils en ont de cire pure de trois diferentes sortes, l'une d'Abeilles, l'autre d'une espece de serpent, laquelle est beaucoup meilleure, & blanche sans artifice ; la troisième prouient d'un arbre, dont le fruit est de la grosseur d'une noysette, & la chair blanche. Il est vray que celle-cy, n'est pas du tout si bonne que nostre cire ; mais elle est pourtant meilleure que nostre suif, & les chandelles, en valent mieux.

Les festins des gens de qualité se font avec plus d'appareil, d'autant qu'ils ont pour cet effect des maisons de plaissance à la ville, & aux champs enrichies de peintures, & remplies de curiositez. Bien que l'usage des tapisseries soit assez rare en la Chine, neantmoins si les conuiez sont officiers, ou personnes de marque,

que , on tapisse pour eux la maison du haut en bas avec beaucoup de soing. On reconnoît la grandeur du festin par le nombre des tables : c'est l'ordinaire de n'en dresser qu'une pour deux ou pour quatre personnes : mais aux grandes solemnitez chacun des conuiez a une table separée , & quelquefois deux , l'une pour manger , & l'autre pour ranger les plats.

Toutes les tables de ces festins ont leurs fermoirs & leurs brisures par le deuant , sans napes , & sans seruiettes : le vernis , qu'ils appellent Charan , dont elles sont peintes , estant au lieu des deux. Ils ne mettent point de couteaux sur table , d'autant que les viandes sont toutes coupées , quand elle viennent de la cuisine , non plus que de fourchettes , se seruans habillement de deux petits bâtons. Ils ne seruent aussi iamais ny sel , ny poivre , ny vinaigre , ouy bien de la moutarde , & d'autres assaisonnemens , dont ils sont fort curieux , en ayans de delicats , & de diuerses sortes. Les seruiues de ces festins sont à chair , & à poisson , bouilly , rosty , fricassé , & préparé en plusieurs faulces , & déguisemens à leur façon , qui n'est point du tout mauuaise. Les porages , dont ils sont friands , ne sont iamais sans chair , ou sans poisson , ou sans les *vermicelli* , de nos Italiens.

Anciennement ils n'auoient ny tables , ny sieges , mais ils mangeoient à plare terre sur vn tapis , suiuant la coutume de la plupart des Asiatiques , & des Africains : jusques là mesme que dans leurs écritures & dans leurs liures , une mesme lettre signifie une table , & vn tapis. Les Iaponois , & les autres Royaumes circonuoisins conseruent encore aujourd'huy l'ancienne façon de s'asseoir & de manger à terre : il n'y a que les Chinois , qui depuis le regne du Roy Han , ont pris l'usage des tables dont ils sont fort curieux.

Pour dire la verité , il y a de l'excez tant en l'ordre & disposition , aux ceremonies & complimens : qu'au commencement , à suite , & à la fin de leurs banquets. Le Maistre de la maison commence à manger & à boire , & inuite les conuiez par parole , & par exemple à faire le mesme. Sur le milieu du repas , on change les petits plats en de plus grands , & on inuite tous les assistans à boire , toutesfois sans violence. Les temps , auxquels ils ban-

quentent ordinairement, sans y manquer, sont les iours de leurs festes communes ou particulieres, outre les autres rencontres que j'ay déjà touchées.

Les personnes riches & qualifiées font vn banquet, quand elles viennent de loing, ou de quelqu'autre pais; & il arriue assez souvent, que le mesme se trouue à sept ou à huit festins en vn iour seulement pour rendre la ciuilité qu'il doit à ses amis. Quand ils ne sont pas presséz, ils font quelques iours auparauant vn billet, pour inuiter ceux qu'ils veulent, & les prier de se trouuer à leur festin: si ceux-cy n'ont pas le loisir, & la commodité, ils s'excusent pareillement par vn billet, & ils font le mesme, quand ils s'acceptent, en escriuans vn autre qu'ils nomment, *le billet de sollicitation*. Le iour pris estant venu, les premiers arriuez s'entretiennent dans vne Sale au dehors, attendans que tout le monde soit assemblé: puis ils entrent dans vne autre Sale preparée pour le festin; où le Maître du logis fait les ceremonies, ordonne des sieges, des seruiCES, des plats, & du reste, & apres ces ciuilitéz vn chacun prend son rang, & sa place, & le Maître le soing de reueiller la compagnie, & de l'inviter à boire & à manger. Il ne faut pas s'estonner si ils demeurent long-temps à table, puis qu'outre leurs discours & entretiens, ils ont Musique & Comedie, où les Acteurs sont obligez de représenter ce que veulent les conuiez.

Le banquet se termine par les importuns complimens, que les conuiez font à leur hoste: auquel ils enuoyent tous dès le lendemain vn escrit, contenant les loüanges du festin & de tout ce qui s'y est passé, avec vn remercîment de la bonne chere, qu'il leur a faite.

CHAPITRE XIV.

Des jeux, que les Chinois pratiquent.

LE jeu de cartes, qui sont tout à fait semblables aux nôtres, pour la forme & pour les figures, excepté qu'elles sont noires, & sans autre couleur, à pénétré jusques à ces extremitéz du monde. C'est le propre entretien du menu peuple:

peuple ; car les personnes de condition , soit pour passer le temps, soit pour gagner , ne iouënt rarement qu'aux échetz , qui ne sont pas beaucoup differens de ceux de nostre Europe. Le Roy, quand il est attaqué, n'a que quatre carreaux pour se pouuoir sauuer, non plus que les deux Alfieres, ou les deux Fols. Au lieu de Reynes, ils ont deux autres pieces, qu'ils nomment vaisseaux de terre, dont le mouuement est plein d'esprits, ils marchent deuant les deux cheuaux, avec deux pions, qui les deuantent d'un carreau au delà du rang des autres, pour leur ouuir le chemin. Ces pieces se remuent comme nos Tours, sans auoir la liberté de rien attenter sur le Roy du party contraire ; si ce n'est quand il se trouue engagé à la suite de deux de ces pieces, soit qu'elles soient de mesme, ou de different party, qui se touchent immediatement l'une l'autre : encore a-il pour lors le moyen de se sauuer en trois façons ; ou se retirant dans la place voisine ; ou se couurant d'une autre piece, comme d'un bouclier, ou bien ostant la piece, qui est entre luy & son ennemy, & ainsi par vne nouuelle ruse, se met hors du danger en se mettant à découuert.

Le jeu qui suit, est vn des plus graues & des plus serieux : Ils ont vn échiquier diuisé en trois cens carreaux, & deux cens pieces, les vnes blanches, les autres noires. Vn des ioueurs tâche de faire sortir les pieces de l'autre en compagnie, & de les attirer au milieu de l'échiquier, pour pouuoir se saisir des places de l'autre ; car c'est la loy du jeu, que la victoire est à celuy qui peut gagner plus de carreaux. C'est le diuertissement ordinaire des Officiers, lesquels y passent assez souuent les journées entieres : car les habiles ioueurs employent vne heure, & dauantage à vne seule partie. Ceux qui sçauent parfaitement les regles du jeu, sont estimez pour cette consideration, & il faut des ceremonies pour les auoir, & pour les consulter comme les Maistres de l'art.

Les Chinois ont encore le jeu des dez, qui sont faits comme les nostres, sans aucune difference pour la figure, ny pour les points.

Le menu peuple pratique fort le jeu de la Mourre, avec la main & les doigts, comme on a coustume de le iouer. Il est en vusage aux festins plus qu'en tout autre lieu, où deux iouent à qui

payera le vin, & le perdant est celuy qui le paye. Les honnestes gens ont à cét effet vn Tambour hors de la sale, qu'ils frappent, ie ne sçay combien de coups commençans à conter par la premiere place, & quand le jeu cesse, celuy sur qui le coup de Tambour s'arreste, est obligé de boire.

Les personnes de basse condition exercent vne autre sorte de jeu en la cité de Nanquim. Ils acheptent vne paire de chapons, les plus gras qu'ils peuuent trouuer, du poisson, de la Porcelaine, ou quelque autre chose excellente, capable de donner du desir de gagner. Puis vn d'entreux prend en sa main dix pieces de leur monnoye, qui ont des lettres grauées d'vn côté, & rien de l'autre; celuy-cy les presente à vn autre, qui les jette en l'air, & s'il arriue que toutes dix tombent à terre d'une mesme face, il gagne la gageure, mais si les vnes tombent du côté que sont les lettres, & les autres du côté qu'il n'y a rien d'écrit; il perd deux quatrins, c'est à dire enuiron huit deniers.

Le combat des coqs nourris & façonnez tout à dessein se pratique en la Chine, comme par toute l'Inde: & celuy, qui reste Maistre du champ de bataille, ayant mis son aduersaire en fuite, ou l'ayant jetté par terre, est le victorieux, & gagne l'autre coq, avec le prix de la victoire. Mais d'autant qu'il arriue assez souuent, que tous deux sont renuersez par terre, par les coups qu'ils se donnent en mesme temps; la victoire demeure à celuy, qui estant tombé tâche de se releuer, & de surprendre son compagnon, ou qui chante plütoist que l'autre.

Ils font semblablement combattre des cailles, & c'est pour cela, qu'ils nourrissent soigneusement les mâles. Ce jeu est particulier aux parens du Roy, & aux Eunuques du Palais, qui font d'excessiues despenfes pour faire voir des oyseaux, qui se battent en desesperez, & à outrance.

Ils representent aussi le jeu des Grillons au commencement du Printemps; lesquels ils nourrissent à ce dessein en des petites chambres faites de eroye fort proprement, & quand il faut les exposer au combat, vn chacun tire le sien & le met dans vn bafsin, ou dans vn autre vaisseau bien net, & puis ils les approchent l'un de l'autre avec vne petite paële de fer; de sorte qu'estans
vne

vne fois dans vne distance proportionnée pour se choquer tous deux, ils le font avec tant de furie, que dès le premier coup ils s'emportent assez souuent vne jambe. Le victorieux chante aussi-tost en signe d'allegresse, & remporte le prix. Ce jeu est ordinaire à Pequim parmy les Eunuques, qui leur coûte beaucoup.

On ne permet aucune sorte de jeu aux petits enfans, qui étudient; aux plus grands on leur en accorde quelques-vns proportionnez à leur âge, & fort semblables à ceux de l'Europe: si ce n'est que les jeux de cartes & de dez sont absolument defendus aux Escoliers, sous peine de châtiment, & d'amende pecuniaire: jusques là mesme que ceux, qui se plaisent trop à voir jouer, sont blâmés des autres, qui les appellent *Tu può* c'est à dire Amateurs de jeu, si grande est la haine, qu'ils ont formée contre ces jeux de hazard, la perte du temps, la ruine des familles, & la peste des bonnes mœurs.

CHAPITRE XV.

Des Mariages des Chinois.



ON s'apprenons des Histoires, qu'il y a prés de trois mille ans que les Mariages se contractent à la Chine par vn contract indissoluble, & qu'anciennement on se seruoit pour la solemnité des épousailles de plusieurs ceremonies, & entr'autres de se donner la main; lesquelles pour la pluspart ont esté changées, quelques-vnes abolies, & d'autres adjoutées de nouveau.

Pour le présent ils pratiquent deux sortes de mariage: l'un est constant & arresté par vn contract, qui ne peut se rompre, ny se dissoudre que par la mort de l'une des parties, & la femme est tenue pour legitime, & conduite à la maison de son mary avec force ceremonies.

L'autre est vn concubinage, permis par les loix du país en cas qu'ils n'ayent point d'enfans; mais ce n'est qu'un pretexte, & en effect les plus gens de bien obseruent cette coûtume, mais les
hommes

hommes riches prennent des concubines , & des Maistresses sans aucune difficulté , quoy qu'ils ayent des enfans. La façon de ce mauuais mariage est bien différente du vray & legitime contract; puis qu'en apparence on traite avec le Pere , & les parens de la fille , & qu'effectiuement elle est vendue par des personnes, qui ne luy font rien , & qui l'ont seulement nourrie & élevée à ce mauuais vsage. Aussi est-ce vne chose assez frequente en la Chine de voir de semblables Courretiers, qui nourrissent de jeunes filles, & leur font apprendre à chanter, à jouer des instrumens, & les autres exercices bien-seans à des filles de qualité , à dessein d'en faire vn iour les concubines de quelques richars , & de les vendre cherement. A parler proprement ce n'est point vn mariage , puis qu'il n'en a ny les formes, ny les charges; & que la fille a la liberté toute entiere de se donner à vn autre homme , que la loy luy permet , en cas qu'elle soit chassée par le premier.

De plus ces femmes d'amour sont traitées diuerfement : car elles mangent à part dans vn logis separé; elles sont soumises à l'autorité des femmes legitimes , & les seruent en quelques choses , comme des seruantes. Les enfans ne leur rendent point les deferences & les devoirs , que les autres rendent aux autres femmes , qui sont les veritables épouses; & ne les nomment jamais de ce doux nom de Meres. Quand elles meurent, ceux-là, qui leur doiuent la vie, fussent-ils enfans vniques, ne sont point obligez de porter le deuil durant trois ans, ny à s'absenter des examens, ny à quitter leurs charges , & leurs gouuernemens, comme ils ont coûtume de faire à la mort de leur Pere; & comme ils le pratiquent mesme au deceds de la femme legitime, quoy qu'elle ne soit pas leur Mere. Quand le Mary est mort, la femme legitime & les enfans tant les siens propres, que ceux de l'autre liét, sont maistres du logis; & quand la femme pareillement est decedée, la concubine y demeure touïjours avec ses enfans, si elle en a.

Il s'en trouue , qui ne prennent des concubines; que pour auoir vn enfant mâle; & des aussi tost qu'il est né, si la femme ne veut pas la souffrir plus long-temps, le Mary la chasse de sa maison , ou la marie avec quelque autre , & l'enfant qu'elle a eu,

ne reconnoît point d'autre Mere, que la propre & legitime femme de son Pere. Il arriue aussi souuent, que le Mary s'attachant avec excez à l'amour de sa Concubine, toutes les affaires de la maison vont à rebours, excepté l'exterieur, qui ne peut receuoir de changement. Il est permis aux vefues de se remarier, si elles veulent; il est vray que les femmes d'honneur ne le font pas pour l'ordinaire, quoy qu'elles soient encore ieunes, & qu'elles n'ayent point d'enfans: quand elles se tiennent dans le logis de leur beau-Pere, elles en sont plus estimées.

Dans les vrais mariages, on a égard communément à l'égalité des conditions, des estats & des personnes: mais dans les autres on ne considere que les perfections naturelles de la fille. Les loix defendent de s'allier avec les Parens du Pere, en quelque degré qu'ils soient, & avec les personnes de mesme nom; mais elles permettent de se marier avec les Parens de la Mere sans se soucier beaucoup de la proximité. Vne jeune fille se marie fort difficilement avec vn homme veuf; ce qu'ils appellent, *racoustrer la maison & le lit*.

Les mariages ne s'accordent jamais sans vn entremetteur; pour amis qu'ils puissent estre: ils en choisissent vn pour cét effet, parmy vn grand nombre d'hommes & de femmes, qui n'ont point d'autre mestier. L'Espoux ne void son épousee qu'à la porte quand il entre, pour la prendre pour femme. Les Peres marient leurs enfans fort ieunes: & les accordent assez souuent dès le berceau, & mesme auant que d'estre nez: laquelle promesse ils accomplissent fidellement, quoyque le Pere vienne à mourir auant le temps, ou que l'une des parties vienne à dechoir de son estat, & de ses biens par quelque disgrâce de la fortune: si ce n'est que l'un, & l'autre des promis fussent contens de ne pas se tenir au contract; & en cas que le fils ne voulut pas pour quelque consideration obseruer les volonteze de son Pere, on l'y peut contraindre par les voyes de la Iustice.

De dot il ne s'en parle aucunement auant la mort du Pere, tant pour les garçons, que pour les filles: & parmy les personnes de basse condition, la coûtume n'est pas d'achepter purement les femmes, comme quelques vns ont voulu dire; mais seulement

de donner vne notable somme d'argent au Pere de la fille , pour luy auoir vne robe , & quelques ornemens de teste proportionnez à son estat ; de ces deniers , le Pere en épargne , & retranche autant qu'il peut , pour son profit particulier. De là vient que ceux , qui ont escrit que les Chinois achétoient leurs femmes , ne l'ont pas auancé sans fondement , pour ce que le Mary conuient , & s'accorde du prix avec le pere de la fille , qui ne la donne point , qu'il n'ayt touché l'argent.

Les personnes de condition se donnent bien garde de parler d'argent , & de dot : mais le pere de la mariée est obligé de faire tout ce qu'il peut , suiuant les coustumes du pays , & les loix du Royaume , & de donner à sa fille vn ameublement entier depuis la porte iusques au toict de la maison , excepté le liét : le tout quoy que les choses soient à bon marche dans la Chine , monte par fois iusqu'à cinquante escus. Il luy donne outre cela deux ou quatre petites filles pour la seruir ; & quelque argent , plus ou moins suiuant ses facultez. Mais iamais on ne donne ny terres ny possessions , si ce n'est que le Pere de la fille fût extrêmement riche , ou qu'il entraist dans l'alliance d'une personne de haute condition , ou qu'il n'eust point d'enfans mâles.

Après que le contract est passé du consentement des Parens , on vient aux complimens , & aux ciuilitéz : i'en veux rapporter quelques-vnes. La premiere est que l'accordé enuoye tout aussi-tost vn present de viandes , de vin , & de fruiets , à son accordée. La deuxiesme est qu'on choisit & determine le iour des espousailles par l'aduis des Astrologues , avec force ceremonies. Troisièsmement on demande le nom de la fille. En quatriesme lieu , le mary doit enuoyer des bagues , des pendans d'oreilles , & des ioyaux , à sa future espouse.

Vn iour deuant que la femme soit conduite en la maison de son mary , on y transporte ses meubles de la maison de son Pere , en plein iour & à la veuë de tout le monde. Les hommes deputez à cela , marchent deux à deux comme en procession ; les vns portent les tables , les autres les coffres , ceux-cy les rideaux , & ceux-là les bois du liét.

Le iour suiuant , c'est la coustume en quelques Prouinces , que

le marié, son pere & ses plus proches parens aillent à cheual, chercher la mariée, qu'ils conduisent dans vne chaire avec vn pompeux appareil. Aux autres Prouinces, qui approchent plus du midy, l'homme enuoye sur le soir chercher la femme dans vne chaire faite exprés, & richement parée, qui se ferme & s'ouure par le dehors, & vne grande suite de monde qui l'accompagne, avec des flambeaux & des lanternes. La Mere, apres que sa fille luy a rendu les derniers devoirs, & présenté le dernier Adieu, la renferme dans sa chaire, & enuoye la clef deuant à la Mere du mary; puis on cōmance à marcher, les Parens à la teste de la troupe, & les petites seruantes à costé de la chaire de leur Maistresse.

Quand on est arriué à la maison du marié, sa mere ouure la chaire, & faisant sortir la mariée, la met entre les mains de son fils, & tous deux se retirent ensemble dans vn Oratoire d'Idoles, où sont les images de leurs Ancestres: Apres les quatre genuflexions, qu'on a coustume de faire en semblables ceremonies, ils s'en vont dans vne grande sale faire les mesmes reuerences à leurs Parens assis sur des chaires. Puis l'Espousée se retire avec sa belle-mere, ses filles de chambre, & la Mediattrice du mariage, dans l'appartement des femmes, où est son logement & celui de son Mari: qui est vn lieu si sacré parmy eux, comme i'ay dit ailleurs, qu'il n'est pas permis à aucun homme, fust-ce le Pere, ou vn des freres d'entrer dedans: de façon que quand le Pere veut chastier son fils pour quelque faute, ce qui se fait ordinairement quoy qu'il soit marié; s'il peut gaigner la chambre de sa femme, il est en seurété, le Pere n'ayant pas la liberté d'y entrer, ny de parler avec sa bru, si ce n'est en quelques rencontres particuliers. Tant ils ont vn grand soing de conseruer la perle precieuse de l'honneur des femmes. Hors des temps que l'Espouse est retirée dans sa chambre, il est l'espace de plusieurs iours continuëlement en festins avec son Pere, ses Parens, & ses amis. Mais vn mois passé, l'Espouse se retire à sa maison, ce qu'ils appellent *Queinim*, c'est à dire retourner au repos.

Tous les freres partagent également les biens du Pere, autant les cadets que les aînez & ceux des concubines, que ceux

des femmes legitimes, ne considerans en cela que la seule personne de leur Pere ; mais pour les filles elles n'ont rien plus, que ce qu'elles ont receu pour leur mariage. Si le Pere meurt auant que d'auoir marié ses filles, ses freres sont obligez de la pouruoir : & pareillement si le Pere s'est dépoüillé de ses biens durant sa vie en faueur de ses fils mariez, ils sont tenus de nourrir & d'entretenir leurs sœurs.

Il y a neantmoins quelques maisons particulieres, comme celles, qui portent titre, dont les aînez heritent, encore qu'ils ayent d'autres freres. Ces enfans sont nommez *Que cum*, *Chu hui*, *Hem pé*, *Chei hei*.

CHAPITRE XVI.

Des funeraillies & sepultures des Chinois.



VOY que les Chinois ayent les mesmes opinions, que les Philosophes d'Europe en plusieurs poincts, qui regardent la vie, ils sont neantmoins bien differens pour ce qui touche la mort : d'autant que ceux-là traittent fort peu, & rien du tout de la sepulture du corps, & ceux-cy ne prisent rien tant ; & sont extremement soigneux pendant leur vie d'en donner l'ordre à leurs enfans, qui témoignent toute leur pieté & leur obeissance à l'observer apres leur mort.

La coustume generale du Royaume est de n'enterrer aucun, quand ce ne seroit que le corps d'un enfant de deux iours, s'il n'est dans vne caisse conuenable à sa condition. D'où vient que les riches, quoy que les Chinois soient auares, sont excessifs en cette sorte de dépense, recherchant le plus precieux bois, qui se puisse trouuer.

Les Eunuques ont de l'auantage en cela : car comme ils sont sans enfans, ils ne font point de difficulté de donner mille escus pour le bois de leur cercueil ; bien que souuent il ne vaille pas tant ; mais ils vont trouuer vn marchand, & luy demandent du bois

bois, de cinq ou six cens escus. Eux-mesmes ordonnans ainsi du prix : l'autre vsé en son mestier respond qu'il n'en a pas pour le present, mais qu'il en attend de iour en iour : & que s'ils ne sont point presséz, ils n'ont qu'à l'enuoyer chercher dans quelques iours, & qu'asseurément ils seront seruis suiuant leur volonté.

Le Marchand ne fait autre chose que coller vn papier avec le prix sur des aix ; & quand l'Eunuque reuient, il trouue des bois du prix qu'il demandoit. Le cercueil estant acheué avec beaucoup d'ornemens d'or, de peintures & de figures par dehors, ils le font porter à leur maison, & assez souuent ce leur est vne satisfaction particuliere de l'auoir dans leur chambre. Comme au contraire ceux qui se voyent âgez sans l'auoir fait faire, sont tousiours mescontens ; & c'est vne grande charge aux enfans ; quand leur Pere estant desia sur sa vieillesse, n'a pas encore preparé son cercueil.

Cette façon se pratique ordinairement par tout le Royaume : mais pource qu'ils ont reçu leurs loix des Pagodes des Indes, ils en ont aussi empruntez quelque autre chose, & ainsi ils ont trois sortes de sepulture, à sçauoir en terre, dans l'eau & au feu. Comme les Japonois le pratiquent mesme estans encore en vie, dont les vns se precipitent du haut des rochers eminens, les autres se iettent dans les riuieres avec vne pierre au col, & telles autres pratiques, qui ne sont pas à nostre propos. Les Chinois ne sont pas si vaillans que de s'enfeuelir ainsi tous vifs ; mais les pauures, qui n'ont pas le moyen d'achepter vn cercueil, se font brûler apres leur mort, & enterrer leurs cendres. On brûle les corps dans la Prouince de Suche, & puis on recueille les cendres dans des vaisseaux bien fermez, qu'on iette au fond des riuieres.

Après le cercueil, vient le lieu de la sepulture, qu'un chacun a pour soy & pour ses descendans hors des murailles, n'estant pas permis de l'auoir dedans les villes. Ces lieux leur sont fort chers. Quelques-vns y bastissent des maisons commodés, fermées tout à l'entour, & par le dedans pleines de cyprés, & d'autres arbres conformés à la nature du sol. Si vous ne considerez que la qualité de la terre, ils ne sont pas tousiours de grande valeur, mais si le Deuin les a iugés prosperes & heureux pour y bastir, ils sont ven-

du cherement, & ces achapts ne se font point, sans l'aduis des iudiciaires.

Ils obseruent vn ordre aux enterremens de mettre à la teste le Chef de la famille, & les autres de main en main suiuant leurs degrez. Leurs tombeaux sont de pierres proprement trauaillées, & dessus leur sepulture ils dressent des statuës d'Animaux, comme de Cerfs, d'Elephans & de Lyons, faites semblablement de pierre, avec des Epitaphes pompeux, & des compositions curieuses à la loüange des defunts. Les plus considerables, particulierement les Eunuques font bien d'autres despenfes : car ils font bastir des Palais somptueux, & des Sales sous terre, comme des Cimetieres, où sont des niches bien ajustées pour y mettre leur cerceuil apres leur mort. Ces Palais leur seruent quand ils y vont se diuertir, ou quand toute la famille s'assemble le iour des morts, pour faire leurs sacrifices & leurs ceremonies. Les pauures, qui n'ont pas le moyen d'auoir des lieux particuliers, pour se faire enterrer, en ont vn dans chaque ville, commun à tous.

Au reste ils ne manquent iamais d'estre inhumez en la sepulture de leurs Ancestres, pour éloigné que soit le lieu de leur deceds: comme il arriue ordinairement aux Officiers, qui estans employés au gouuernement, en diuerses Prouinces du Royaume, meurent hors de leurs païs, d'où leurs parens les font porter pour leur rendre les derniers honneurs : ce qui n'est pas hors de toute raison, puisque Iacob & Ioseph ont eu les mesmes soings.

La premiere ceremonie, qui s'observe au trépas est, qu'auant que le malade soit decédé, on le porte sur vn matelas dans vne sale au dehors, où il rend l'ame. Je n'en sçay pas la raison : & la regle n'en est pas generale, puis que les personnes de qualité demeurent & meurent dans leurs lits. Quand vn Pere expire, l'aîné de ses enfans arrache sa coëffe & son chapeau de la teste, & tout échouelé s'approche du liêt, tire avec precipitation les rideaux & le fond, les deschire & en couure le corps. Si c'est vne femme, ou vn homme, les femmes ou les hommes le font lauer à leur façon : & apres qu'il est ainsi lauë, ils l'enveloppent dans vne toile fine, ou au deffaut de toile, dans vn drap de soye : & puis ils le vestifient de ses plus beaux habits, & luy donnent les marques de l'Office

fice & du degré qu'il possédoit, & paré de cette façon, ils le mettent dans son cercueil fait de grosses & fortes tables, qu'ils frottent de Bitume & de Charan pour empêcher la mauuaise odeur.

Le cercueil est mis dans vne sale tendue de noir : avec le portrait du defunct tiré au naturel, & ses marques, & ses liurées à la teste du cercueil : vne table & vn tapis au deuant, & des rideaux au pied, derriere lesquels les femmes sont cachées. Les enfans & les nepueux sont aux deux costez assis sur de la paille fort affligez. Au premier balustre qui ferme l'entrée de la sale, sont les Trompettes de part & d'autre, & à la grande porte du Palais du costé de la Cour, sont deux Tambours : & dans la rue vn grand faisceau de pieces de papier mis sur vn baston & traînant iusqu'à terre, qui sert de signal, pour dire que le duël est ouuert & qu'on commence à rendre les visites. Puis les enfans du defunct sont sçauoir à leurs parens & amis, par vn billet avec des paroles pleines d'humilité, & de compassion la perte qu'ils ont faite.

En suite de cela, on commence les visites de cette sorte. Celly-là qui les rend, entre dans la premiere Cour, & prend vn habit de duël. Alors le Tambour donne vn signe, & les Trompettes sonnent quand il a passé la basse-Cour : & puis quand il est dans la sale, les femmes commencent à pleurer derriere leurs rideaux. Il s'approche de la table, & met dessus vne bourse de papier avec deux ou trois Iules dedans, pour faire vne partie de la dépense, & vn peu de parfums, & apres fait quatre reuerences sur le tapis partie du pied, partie flechissant les genoux. Ce qu'estant fait les enfans le leuent, & le mettans à leur main gauche, luy rendent les mesmes reuerences : ils pleurent cependant, ou ils font semblant de pleurer, & apres ces ceremonies ils reprennent leur place sans dire mot. Autant d'amis qu'il y a, qui viennent rendre leurs visites, vn des parens du defunct les plus éloignez les reçoit, n'ayant qu'un petit duël, & les conduit dans vn autre appartement, où les ayant fait asseoir, il leur presente du Chia, des fruits secs, & des douceurs, dont ils ne mangent point le plus souuent, mais ils en prennent vn peu qu'ils serrent dans leur pochette, & delà se retirent,

Ces

Ces ciuilitéz sont tellement du deuoir, que les amis presens n'oseroient s'en exempter, & les absens, s'ils demeurent dans vne ville voisine, y viennent en personne; ou bien s'ils sont trop éloignez, ils enuoyent vn de leurs Domestiques pour faire leurs excuses. Et comme ordinairement elles durent huit ou dix iours, ceux qui sont les plus éloignez, ont assez de temps pour venir, ou pour enuoyer quelqu'un de leur part.

Cette ceremonie acheuée, le fils aisné est obligé de rendre la visite à tous ceux de la ville qui le sont venus voir: & pour soulager sa peine, il n'a qu'à se presenter aux portes, où il fait la reuerence, & il laisse vn billet estendu tout exprés, & passe outre.

On vient à parler de la sepulture si l'on peut fournir à la despense: sinon on garde le cercueil du mort à la maison iusqu'à la premiere commodité, qui ne vient pas quelque-fois d'un an entier. Pour cét effet on aduertit les amis par vn Thié, c'est à dire par vn billet comme auparauant: qui s'estans assemblez viennent aussi-tost au premier lieu. Les Machines marchent deuant, qui sont de grandes effigies d'hommes, de Cheuaux, d'Elephans, de Lyons, de Tigres, &c. faites de papier peint, & enrichies d'or. Suiuent d'autres Machines, à sçauoir des Chariots de Triomphe, des Pyramides, & choses semblables garnies de soye avec diuers ourrages, & des roses de la mesme matiere, qu'on brûle, quand on met le cercueil en terre, si ce n'est vne personne de qualité, autrement on se donne bien garde de faire vne telle profusion à plaisir, & de rien brusler.

Ces Machines sont suiues d'une grande multitude de peuple, qui vient par curiosité pour voir cét appareil funebre: apres marchent les amis vestus de duëils: les Bonzes viennent en suite chantans leurs oraisons, & iouans de leurs cistres: puis vne seconde espee de Bonzes, qui laissent croistre leurs cheueux & leurs barbes, & viennent en continence, & en communauté manians plusieurs sortes d'instrumens de Musique; & encore vne troisieme race de Bonzes, qui suiuent vne profession toute differente des autres & se rasent le poil. Apres eux vont les amis plus familiers, & les parens immediatement; les derniers sont les enfans & les nepueux du mort, vestus d'un duëil fort triste, les pieds nuds, la

teste

teste baissée, avec de certains bastons en leurs mains de deux pieds de long.

Tout ce conuoy marche deuant la biere du mort, qu'on porte à descouuert, si elle est de bois precieux, ou bien dorée, vernie de leur Charan, & richement ornée, dans vne grande machine, soustenuë de trente, quarante ou cinquante hommes, la pompe estant dautant plus honorable, que le nombre est plus grand. Elle est couuëte d'un grand poële, avec des houpes & des cordons entrelassez fort proprement; & tout auprès force flambeaux cachez dans des lanternes de bois.

Les femmes suiuent derriere le cercueil, pleurans dans leurs chaires fermées, & couuertes de duëil, en la façon qu'elles accompagnent leurs parentes & leurs amis. Quand ils sont arriuez au lieu de la sepulture, ils font diuerses ceremonies auant que de mettre le cercueil en terre; dont vne qui n'est pas des plus mauuaises entre les autres, est vn festin somptueux, qu'on fait à toute la compagnie, pour lequel il est besoin d'auoir vne grande & opulente maison.

Vn chacun s'estant retiré chez soy, garde le temps du duëil, & les ceremonies ordinaires, qui sont celles, que ie vay raconter. La premiere & la plus commune est de se vestir d'un habit de duëil grossier & pesant; qui est blanc, non seulement dans ce Royaume, mais encore au Japon, à Corea, & en plusieurs Royaumes circonuoisins: quoy qu'il me semble que cette couleur n'a pas esté choisie dès le commencement pour cét vsage, mais que c'est par vne coûtume-introduite & receüe, sans qu'ils en puissent donner la raison: veu que d'ailleurs ils sçauent bien que cete couleur est vne des plus gayer, comme ils le font bien paroître en certains temps. Pour dire ce que j'en pense, il faut sçauoir, que les Chinois font leurs étoffes de cotton, de soye, de chanvre: la soye & le cotton sont trop fins & trop déliez pour des étoffes grossieres; ils ne peuent donc se seruir que de chanvre, & comme de son naturel sans estre reinte, elle est d'une couleur ingrate & choquante, ils l'ont aussi choisie; & comme d'ailleurs elle est naturellement blanche, ie crois qu'en suite le blanc a passé pour la couleur propre du duëil.

Ce duëil dure trois ans entiers, pendant lesquels les enfans ne s'assoient iamais sur d'autres sieges que sur vn petit banc couuert de duëil. Ils ne prennent point leurs repas à table ; ils couchent sans chalis, leur list sur le paué ; ils s'abstiennent de vin, & de chair, ils ne se seruent point de bains, qui sont assez communs, ils n'assistent à aucun festin, & ne sortent iamais que dans vne chaire fermée & couuerte de duëil. De plus, ils ne touchent iamais leurs femmes, à ce qu'ils disent, durant tout ce tēps-là, ils ne sont receus ny aux examens, ny aux charges publiques : & s'ils en ont quelqu'une, à la mort de leur Pere ou de leur Mere, fust-ce celle de Vice-Roy, ou de Colao, ils sont obligez de la quitter, pour vaquer aux ceremonies des funerailles & du duëil ; mais apres ils la reprēnent ; & souuent il arriue qu'ils sont mis dans vne plus releuée.

Ce temps est si sacré, qu'il ne reçoit point de dispense, non pas mesme pour les Capitaines de la guerre. Et pource qu'un de la Prouince de Canton, se montra plus desireux d'auoir vn gouuernement, que de garder son duëil, ayant de la sorte fait son conte que le temps de son voyage passoit pour vne partie de celuy de sō duëil, qui luy manquoit pour faire les trois ans entiers ; estant arriué à la Cour à dessein de rentrer en sa charge, on le renuoya dans sa maison pour acheuer son temps, auāt quede venir se presenter.

Ils gardent ponctuellement ce nombre de trois ans, en reconnaissance de ce que durant les trois premieres années de leur enfance ils estoient plus entre les bras de leurs Peres, que sur leurs pieds : d'où vient que pour vn tesmoignage de respect ils ne peuvent rien changer en leur maison de l'ordre que tenoit leur Pere.

Le duëil des femmes n'est que d'un an : il y en a de trois mois, pour des parens, & de trois iours pour les amis, & comme ces rencontres arriuent assez souuent, il y en a fort peu, qui n'ayt ses robes de duëil toutes prestes.

Telle est la pompe du duëil & de la sepulture des personnes les plus honorables ; qui est plus grande ou plus petite suiuant leur qualité. Les ceremonies qui se gardent pour les Roys sont incomparablement plus augustes, & pour le mieux entendre, ie rapporteray ce qui se fit l'an 1614. aux funerailles de la Reyne-Mere, où i'assistay.

CHAPITRE XVII.

Des Funerailles de la Reyne-Mere.

A Reyne-Mere mourut le 9. de la seconde Lune; qui est le dernier jour de nostre mois de May l'an 1614. Toute la Cour prit aussi-tost le deuil, autant la noblesse comme le peuple, & particulièrement les Officiers & Ministres Royaux quitterent vne partie des marques de leurs charges, qui non seulement leur donnent de l'autorité, mais encore de la bonne grace, pour se vestir de deuil & de douleurs, comme au lieu de leur ceinture precieuse ils prirent vne corde d'estoupes, & changerent leur bonnet de soye noire en vn autre de gros drap. Ils marcherent de la sorte durant quatre mois entiers iusques aux funerailles. Pour le peuple il ne fut obligé de porter le bonnet de deuil que vingt-quatre iours; mais avec tant d'exaction, qu'aucun n'eust osé le quitter sous peine de chastiment.

Le 2. iour le Roy sortit de son Palais pour passer à celui de sa defuncte Mere, lesquels bien qu'ils soient renfermez d'une mesme muraille, sont pourtant vn peu separez l'un de l'autre. Le corps fut richement vestu de blanc, & avant que de le mettre dans le cercueil, le Roy s'en alloit tous les iours en personne avec tous ses Domestiques le visiter, luy faire la reuerence, & luy rendre tous les devoirs des Enfans à leurs Peres, iusques à luy presenter des odeurs aromatiques dans vne cassolette; le mesme se fit solennellement par toutes les Dames, par ses enfans & neveux, & encore par quelques-vns des principaux Eunuques du Palais. Les robes, le lietz, & les meubles de la defuncte furent brûlez par le commandement du Roy, iugeant que c'eust esté chose indigne de les faire seruir à d'autres personnes de moindre auctorité.

Le 3. iour la Reyne fut mise dans le cercueil avec lequel on deuoit l'enseuelir. L'excellence de sa matiere se peut aysemēt tirer de ce que nous auōs dit, qu'il y en a pour des particuliers, qui montēt

iusqu'à la somme de mille escus. Les tables estoient fort grosses, & le cercueil fort large. Le Roy luy-mesme étendit le corps sur vn mareras, avec vn oreiller proprement accommodé, & jeta dessus pour plus de 60. dix mille escus de perles, & pierres precieuses, & fit mettre aux côtez 50. draps d'or, & 50. d'argent, ce qui eût peu nourrir quelque homme de bien : cette ceremonie estant acheuée, & le cercueil fermé, le Roy & ses gens luy firent les reuerences ordinaires.

Ils continuerent le 4. iour leurs ceremonies, & se vêtirent d'un duëil plus triste, & plus horrible pour les sacrifices : qui effectivement ne sont point tant des sacrifices, que des offrandes & des pures ceremonies. Le cercueil étoit dans vne grande Cour élevé sur vne espede de Thrône, & quinze tables à l'entour ; la premiere, qui étoit à la teste pour le Roy, & les autres pour ses femmes & enfans, & pour les principaux Eunuques, qui firent par rang leurs offrandes apes le Roy avec des odeurs & des reuerences.

Le 5. iour fut destiné pour ceux de dehors, premierement tous les Tiltres ou Qualifiez qu'ils nomment *Què cum chu cheu heupè*, dont les dignitez sont hereditaires s'assemblerent dans le Palais ; apres eux tous les alliez du Roy, sçauoir ceux qui ont épousé ses filles ou ses nepueux : puis les Mandarins des six Tribunaux, & les femmes des grands Officiers, comme sont ceux des six Tribunaux, qui exercent leur autorité par tout le Royaume, chacun en ce qui concerne les fonctions de sa charge, pour la paix ou pour la guerre, marchoiēt les dernieres. Tous ceux-là rendirent leurs deuoirs à la defuncte, en la façon que j'ay dit : de cette sorte se termina la premiere partie des ceremonies, qui se font au Palais auant la sepulture ; pour laquelle on publia dehors diuerses ordonnances & on afficha diuers Edits, qui portoient.

Premierement que tous les Mandarins, Jettrez, & gens d'armes se trouuassent le iour suiuant au Palais pour pleurer la Reyne morte : ce qu'estant fait, ils s'en retournerent à leur maison, tout droit à leurs Tribunaux, où ils passerent trois iours en ieusne sans manger ny chair, ny œufs, ny poisson, & sans boire de vin. Ils vinrent en suite durant trois autres iours aux portes du Palais, & les vns apres les autres visiterent le corps ; & luy firent quatre

reue

reuerences avec de grandes demonstrations de tristesse ; puis vn chacun s'en retourna à son logis.

En second lieu. Que toutes les femmes des Mandarins des quatre premiers ordres se trouuassent aussi durant trois iours couuertes d'un grand duëil depuis les pieds iusqu'à la teste pour pleurer de la mesme façon ; avec defence de se parer , ny de porter aucuns joyaux en leurs maisons durant vingt-sept iours.

Troisièmement que ceux du Conseil du Roy , qu'on appelle *Hanlim* , composassent des vers & des oraisons à la louange de la defuncte Reyne.

Quatrièmement , que ceux du *Quanlofu* , c'est à dire les Intendants du domaine du Roy , fournissent promptement , & liberalement tous les frais necessaires pour les Sacrifices , & pour les funerailles.

Cinquièmement que les Bonzes , & Ministres des Idoles eussent à sonner long-temps les cloches en signe de tristesse & de douleur.

Sixièmement , qu'on ne vendît point de chair aux Boucherries l'espace de dix-sept iours , & que tous ieunassent à l'exemple du Roy , qui les trois premiers iours ne mangea qu'un peu de ris cuit à l'eau , & les autres seulement , des legumes.

Septièmement le President du Conseil des coûtumes & de la chambre eut commandement de donner un habit de duëil à tous les Ambassadeurs , qui se trouuerent lors à la Cour , & de les conduire au Palais , pour rendre vne fois leurs honneurs & faire les ceremonies , à la façon de ceux du Pais.

Huietièmement. Que tous les Mandarins , qui auoient fait le temps de leurs charges , ou qui aspiroient à d'autres vinsent aussi durant trois iours au Palais , faire les mesmes reuerences , & s'acquitter des mesmes ceremonies.

Neufvièmement : Que le peuple s'en allât le matin , & le soir durant vne semaine au Palais du Gouverneur de la ville faire la mesme chose.

On écriuit encore à tous les Mandarins distribuez par les Provinces & par les villes du Royaume , qu'ayans receu la nouuelle du trépas de la Reyne , ils fissent en sorte au plûtost que tous leurs

Parens du costé des masses avec leurs femmes, & leurs enfans, fissent troisteuerences mettans les genoux à terre, avec les autres ceremonies, & portassent le deuil durant vingt-sept iours. C'est ordre fut expressément donné à tous les Mandarins, autant à ceux qui estoient effectivement dans le gouvernement, ou qui en estoient sortis; qu'aux lettrez, graduez, & encore non graduez.

Il fut pareillement ordonné que le peuple porteroit vn chapeau de deuil l'espace de treize iours.

On defendit de plus la Musique, & le son des instrumens tant aux Palais des Mandarins, qu'aux maisons basties sur les chemins & dans les petits lieux, où ils logent aux despens du Roy; marchans en commission. Et cette defense fut portée par des Mandarins particuliers, qui n'ont que cette charge. Quand j'arriuy à la Cour de Nankim, tous les Officiers, gens de lettres, ou d'armes vestus de deuil vinrent sur le bord de la riuere les recevoir avec vn poëlle sur la teste: & passerent par la ville en ordre, comme en procession iusqu'au Tribunal des coustumes, où le President afficha son ordonnance en vn lieu eminent, deuant laquelle, tous firent la reuerence: puis il ouurit les lettres & leut les ordres, qu'il falloit obseruer, sans que rien desia manquast pour l'exécution, sinon que le Peuple n'auoit pas encore pris son Chapeau de deuil.

Après ces ceremonies qui precederent les funerailles, on aduertit le grand Mathematicien ou iudiciaire de la Cour de Pekim de choisir les iours propres pour le reste des obseques. Ayant apporté toutes les diligences, il designa le neufuième iour de la sixième Lune, quatre mois après la mort de la Reyne, pour tirer son cercueil du Palais, & le quinzième de la même Lune pour l'enterrer. Le temps estant venu, on donna les ordres qui suivent pour le regard des funerailles.

Premierement que tous les Mandarins de la Cour avec les Magistrats des Tribunaux eussent à sortir de leurs maisons, six iours deuant, & à se retirer dans leurs chambres de iustice, & ieusner pendant trois iours, comme j'ay dit.

Secondement que les Thresoriers du Domaine du Roy preparaissent toutes les choses necessaires pour cette action, comme des

des flambeaux, des parfums, plusieurs figures & representations d'hommes, de chevaux, de lions, d'elephans, des Parasols de soye, le tout richement orné pour estre bruslé sur la sepulture. On dit que la despenſe fut de trentre mille eſcuz, dont ie ne doute aucunement; mais que tout fuſt bruslé, ie n'en ay point d'autre preuue que le bruit commun.

Troisiſmement, que les Conſeillers, du Conſeil *Hanlim*, fiſſent de nouueaux vers ſur le ſuiet des funerailles.

Quatriſmement à cauſe que le Roy deuoit accompagner le corps iuſques au lieu de la ſepulture, qui eſt éloigné du Palais de douze lieux, il deputa vn Grand de ſa Cour en ſa place, pour faire les cerenonies neceſſaires en cette occaſion.

Cinquiſmement, on fit commandement aux Capitaines, & Soldats de garder la ville, & le lieu de la ſepulture, & d'accompagner le corps par les chemins en cette ſorte. A chèque porte de la ville (il y en a neuf) on poſa mille hommes: depuis la porte, par laquelle le cercueil deuoit ſortir iuſques au lieu de la ſepulture on mit deux rangs de Soldats en haye: trois mille portoient le cercueil par tout; & quarante mille furent choiſis pour garder la ſepulture, tout le temps des funerailles.

Sixieſmement: on prepara les niés depuis le Palais iuſques au lieu de la ſepulture: on planta des poteaux de deux coſtez pour auoir le paſſage libre, & empescher la foule; & de plus on diſpoſa de vingt en vingt pas, des paniers plein de terre jaune pour couvrir les chemins par où le corps deuoit paſſer: avec des Tentes & Pauillons à certaines diſtances pour la commodité de ceux, qui ſuiuoiſent le conuoy.

Septieſmement, les Officiers du Domaine eurent ordre de pouruoir liberalement à la dépenſe des Mandarins, des Eunuques, des Capitaines, & des Soldats, & de tous ceux qui par office accompagnoient la pompe funebre.

Huitieſmement. Que trois iours auant les obſeqs on renouellast les pleurs, les reuerences, & les ſacrifices, comme on auoit fait au commencement.

Finalement qu'on n'ouurit point les Boucheries, & qu'on ne vendit, pour quoy que ce fuſt ny chair, ny poiſſon, & qu'on n'en-
sendir

tendit aucun instrument de Musique, ny aucun chant d'alegresse, jusqu'au vingtième de la Lune, c'est à dite deux iours auant, & cinq apres les funerailles.

Toutes les choses estans ainsi disposées; le septième iour de la sixième Lune, le Roy & le Prince avec tous les Officiers se transporterent au Temple de leurs Aneestres, qui est au dedans du Palais Royal: & là le Roy couuert de ses habits de duël, fit vne profonde reuerence deuant l'image du premier Fondateur de sa maison, & offrit plusieurs robes de soye, de vin, & d'autres choses à la defuncte, laquelle y auoit aussi son image: & puis, il fit lire vne des pieces qu'on auoit composées à sa louange, & apres vne longue suite de reuerences & de ceremonies; ils s'en retournerent au Palais: le Roy ayant expressement donné ordre, qu'on brûlat cependant les robes, les poësies & les autres ornemens.

Pendant les huit iours qui restoient, on fit des sacrifices sollemnels au Ciel, à la Terre, aux Planetes, aux Montagnes, & aux Riuieres; & en suite on en presenta d'autres par le commandement du Roy aux neuf Portes, ou plutôt aux esprits tutelaires des neuf portes du Palais, par lesquelles le corps deuoit passer: le mesme se fit aux six Ponts de la Riuiere, qui coule à trauers le Palais, offrant en tous ces endroits des Animaux, du vin, & des parfums mixtionnez.

Le cercueil de la defuncte étoit d'un bois le plus cher & le plus precieux du Royaume, fermé de tous côtez, avec des pointes, & des fermoirs d'argent en forme de dragons; les tables, dont il étoit composé, paroissoient toutes nuës sans estre peintes ny dorées, comme estans plus precieuses que l'or & la peinture. Il fut mis sur un char de Triomphe richement trauaillé, garny de courtines de soye recamées d'or, tout couuert de plaques d'argent, & sursemé de Lyons, de Dragons & de plusieurs autres figures faites à la perfection; avec un grand nombre de flambeaux, de Parfumeurs & de parfums tout à l'entour.

Le cinquième iour venu, que le Mathématicien auoit marqué pour faire sortir le corps le Roy avec ses femmes, ses enfans & les Eunuques de son Palais vint au lieu où étoit le cercueil sur un chariot,

chariot, & apres auoir renouellé leurs larmes pour la defuncte, il presenta des Sacrifices au mesme chariot, ou plutôt au Dieu du Genie qui le gardoit, afin que le voyage succedât heureusement & que le corps trouuât son repos & sa seureté & l'arroufant d'eau de senteur, il luy fit ses reuerences, & luy rendit ses deuoirs pour la derniere fois.

Ceux qui auoient charge de receuoir le corps & de l'accompagner au nom & en la place du Roy, & de luy faire des sacrifices & des ceremonies aux lieux destinez, se tenoient prests au dedans de la premiere porte: ils n'eurent pas plutôt receu ce depost qu'ils commencerent à marcher avec vn si bel ordre, avec tant de modestie, & vn si grand silence, qu'ils donnoient de l'admiration. Ils ne firent ce iour-là que gagner le dehors de la muraille, & s'arrestèrent dans vn lieu destiné pour cela, où ils posèrent le chariot sous vn riche pauillon: firent leurs sacrifices sur des tables dressées expressément, brûlerent des parfums, s'acquitterent des autres ceremonies, & verserent leurs dernieres larmes. Ils dépecherent tout aussi tost vn Eunuque, pour informer le Roy de leur arriuée, & de tout ce qui s'étoit passé.

On commença le iour suiuant par les mesmes ceremonies avec lesquelles on auoit finy le precedent, & puis on continua le voyage qui dura trois iours à cause des ceremonies & des pauses qu'il faut faire par les chemins, iusques à la Montagne où sont les sepultures des Roys, avec vn tel concours de peuples, que la curiosité auoit appelé de tous les endroits, qu'il estoit impossible de les compter.

Quand le conuoy fut arriué, on descendit le corps du char, où il estoit pour le mettre sur vn autre, tout à fait de Triomphe, qu'on tenoit prest à ce sujet, non moins precieux & superbe que le premier. Et puis on sacrifia vn Taureau, qu'on arrousa de vin aromatique, avec des robes, & des parfums à l'honneur de la terre, suppliant l'esprit Tutelaire de receuoir ce corps en pitié, de le conseruer, & de le defendre.

En mesme temps neuf Mandarins deputez par le Roy garderent les mesmes ceremonies, & presenterent les mesmes sacrifices à tous les Roys ses predecesseurs, qui reposoient en ce lieu.

Le iour de l'enterrement, qui fut le quinzième de la sixième Lune, ils offrirent diuers sacrifices pour la fin des funerailles, dont ils rendirent compte au Roy, comme ils auoient fait tout le chemin. Que si le Roy fit paroître ses liberalitez à ceux, qui auoient trauaillé en cette occasion, il ne témoigna pas moins de pieté à la memoire de sa Mere, ny de soin à luy rendre ses deuoirs apres sa mort: puis qu'en sa consideration il donna la liberté aux Prisonniers, qui n'auoient point de partie ciuile, ou qui n'estoient point conuaincus de crimes atroces. Il commanda de plus qu'on déchargeât les Prouinces les plus foulées, & qu'on fit des aumônes aux personnes les plus necessiteuses.

Il osta de plus les impôts, qu'on auoit establis de nouveau sur les Doüanes & aux entrées des portes. Et luy-mesme fit de sa main plusieurs milliers de petites pieces d'argent enuelpées de papier suiuant la coûtume des Chinois, qu'il distribua pour l'ame de la defuncte.

Certes il n'y a rien dans la Chine, qui merite tant d'estre imité par toutes sortes de Chrestiens que les ressentimens de pieté qu'ils ont pour leurs Parens. Et Dieu eternellement les benit ayant donné à ce peuple vne si forte inclination pour la vertu, c'est vne chose digne de compassion, qu'il ne leur manque rien que le fondement vnique de la Foy. Il est aysé de connoître de là combien fructueuse sera la predication de l'Euangile en ce Royaume, qui commence déjà à s'y répandre par la bonté de nostre Seigneur, comme nous dirons en son lieu.

Ayant parlé de la mort de la Reyne Mere, il ne sera point hors de propos de dire vn mot de celle du Roy Vanlio son fils, qui aint sur la fin du mois d'Aoust l'an 1620 en leur septième Lune, sans vouloir neantmoins en rapporter les ceremonies, puis qu'elles sont semblables à celles dont nous auons déjà parlé.

Sur la fin du mois de Iuin de la mesme année, il tomba malade d'une dysenterie, accompagnée d'une douleur d'estomach, d'une enflure de jambe, & d'autres incommoditez: cette maladie dura deux mois, avec d'estranges vicissitudes: apres lesquels se voyant reduit à l'extremité, il fit venir son fils aîné l'heritier du Royaume, & ses trois autres enfans, auxquels il fit vn beau discours,

discours, s'accusant luy-mesme de trop de negligence, & lent donna le dernier adieu.

Puis il dressa son Testament selon les procedures accoustumées, qui sont que quand les Medecins ont desesperé de la santé du Roy, les Colay s'ils sont plusieurs comme c'est l'ordinaire, le Prince des Eunuques, le premier President du Palais, qu'ils appellent *Suikien*, viennent trouuer le Roy, & tâchent de sçauoir de sa bouche ses dernieres volontez, & les clauses de son Testament. Puis ils vont secretement trouuer le Prince heritier de la couronne, & conferent avec luy de tout, pour ne rien faire contre le gré de celuy qui est pour prendre bien-tost possession du Royaume.

Après auoir écouté l'un & l'autre, ils dressent le Testament en sa forme, & le portent au Roy pour le luy faire approuuer, & de là le vont presenter au Senateur du College Royal; nommé *Han li yuen*, auquel il appartient de mettre les affaires du Roy en style propre.

Ce qu'estant fait, on le scelle du Sceau du Roy; & on le garde dans les Archiues du College Royal, tandis que le Roy demeure en vie: & dès qu'il est mort, on le represente au Tribunal des Coutumes pour le faire publier par tous les endroits du Royaume, & pour le faire executer de point en point.

L'ay copié fidellement la forme de ce Testament, & l'ay traduite en nostre langue de cette sorte.

*Le Testament de nostre Empereur Vanlio, lequel obeyssant
au Ciel a laissé son Empire entre les mains
de ses Successeurs.*

IAY receu dès mon enfance, le Gouuernement de cette Monarchie de la main de mes Ancêtres, & l'ay tenu 48. ans, temps assez considerable pour n'auoir point regret de le quitter. Dès aussi-tost que ie parus à l'Empire, ie me disposay pour gouverner heureusement, & pour imiter

mes Predecesseurs, comme ie tâchay de faire avec beaucoup de soins. Mais comme ie fus incommodé de diuerses maladies pendant plusieurs années, ie méprisay de faire les Sacrifices ordinaires au Ciel & à la terre, & de rendre mes deuoirs à la memoire de mes Parens. Rarement ay-je monté sur mon Thrône pour délibérer des affaires de mon Estat, & i'ay receu les Requestes & les Remonstrances qu'on m'a presentées, sans les expedier. Je n'ay iamais eu la simple pensée de nommer au besoin des Magistrats, & ie ne sçay qu'à cette heure qu'il y a des places vacquantes. I'ay decouuert neuf minieres d'or & d'argent; i'ay accru & multiplié les impôts; i'ay troublé le repos & la paix de mon Estat, d'où s'est ensuiuie la foule du Peuple, & la diuision parmy les Princes voisins. Maintenant que ie pense à ces choses iour & nuit, à peine peux je souffrir les douleurs de mon ame, qui deteste les fautes passées, qui commence d'auoir de meilleurs sentimens. Mais la maladie en laquelle ie suis tombé, se renforçant de plus en plus, me fait croire que ie n'ay pas long-temps à viure.

Partant la seule esperance qui me reste, est, que mes Enfans & mes nepueux corrigeront mes deffauts par vne meilleure vie.

Prenez donc garde à cela; vous l'heritier du Royaume, qui ne manquez ny d'esprit ny de bon naturel: & puisque iamais vous ne vous estes departy de la pratique de la pieté, de l'obeïssance, & des autres vertus, ayez bon courage: l'heritage de l'Empire Chinois vous appartient. Que vostre principal but soit de regler vostre vie & vos mœurs. Appliquez vous diligemment à bien gouverner l'Estat. Cherissez les gens de bien, ne méprisez point leurs conseils & ne vous fâchez point de leurs aduertissemens: afin que vous puissiez plus aisement supporter le pesant fardeau de cét Empire, eleuez soigneusement mon petit nepueu vostre fils à l'étude des lettres. Faites du bien à vos trois petits freres, donnez leur maison commode, assignez leur de bons appointemens, & qualifiez les de Titres honorables. Ayez soin de tous vos sujets; autant les Nobles que les Roturiers vivent en paix & entretiennent la concorde. Pensez prom-
ptement

ptement à faire vos Colay, & les autres Magistrats souverains, pour ce que ie me souuiens d'en auoir laissé deux à nommer en leurs temps; & de n'auoir pas choisi des Administrateurs Royaux. Ie vous recommande ces choses & de les mettre au plütoft en execution.

Sur tout déchargez sans remise vos sujets des nouveaux imposts, que i'ay mis recemment sur les Ponts, sur les champs, sur la foye, sur les draps, sur les vases de terre, & sur les autres choses. Faites qu'incontinent les causes pendantes en iustice soient terminées par des iuges choisis, & déliurez les innocens. Les Soldats, qui sont sur les confins des Tartares, manquent de prouisions, qu'on les pouruoye des deniers du Thresor (on dit que le Prince adioûta cette clause au Testament de son Pere.) Ie vous recommande aussi les Soldats & les Capitaines qui sont morts en la derniere guerre, honorez leurs ames & leurs tombeaux de nouveaux titres, & payez à leurs heritiers ce qui leur est deu.

Ie veux & ordonne que vous fassiez executer toutes ces choses le plütoft que vous pourrez.

Pour ce qui concerne mes funerailles, faites obseruer les ceremonies du Royaume. Il est vray que mon inclination seroit qu'au lieu, de vingt-sept mois, comme c'est l'ordinaire, elles ne durassent que vingt-sept iours: pource que la presence des Magistrats, du Vice-Roy, des Visiteurs, des Capitaines, est neceffaire à leur Gouvernement & aux affaires publiques: ne permettez pas qu'on appelle les Capitaines, si ce n'est pour mon enterrement. Il suffira qu'un chacun d'eux ayant eu les nouvelles de ma mort, fasse durant trois iours au lieu où il sera, ce qu'on a coûtume de faire, à l'entour du corps du Roy. Les pastilles & les parfums qu'on porte en semblables occasions, peuuent estre portez par les moindres Officiers au nom des grands. Mais qu'on n'appelle aucunement les Gouverneurs des forteresses, & les Magistrats deputez à la garde des Villes, & des Places: & qu'on dispense aussi les Estrangers qui nous sont Tributaires, l'ordonne que cette mienne volonté se publie par tout le Royaume, & qu'elle vienne aux oreilles de tous.

Tel fut son Testament qu'on publia par tout : pour les ceremonies ie n'en dis mot, à cause qu'elles sont semblables aux autres, que j'ay déjà rapportées.

CHAPITRE XVIII.

Des Sectes de la Chine.



Es Chinois vniuersellement ont de l'inclination aux Sectes, & conuiennent en la pluspart avec les Iaponois. Ils en ont trois en tout, lesquelles quoy que differentes, s'accordent neantmoins entr'elles à ne faillir point, ou pour mieux dire à faillir dauantage. Les deux premieres appartiennent proprement à la Chine, y estans nées : la troisiéme, qui s'applique au culte des Idoles, est venuë des Indes.

La premiere, qu'on nomme la Secte des *Lettrez*, est la plus ancienne de toutes, au iugement de ceux qui luy donnent vn certain *Confusio* pour son auteur. Celle-là n'adore point les Pagodes, mais reconnoît vn Seigneur Souuerain, qui a le pouuoir de châtier & de faire du bien aux hommes. Ses Sectateurs n'ont pourtant aucun Temple pour luy rendre leurs adorations, ny de ceremonies particulieres, ny mesme de prieres pour l'inuoyer, non plus que de Prestres, ny de Ministres dediez à son seruice. Quand ils parlent ou écriuent de ce Seigneur, c'est avec des termes fort honorables, comme d'une chose toute diuine, & ils se donnent bien garde de luy attribuer rien d'incident, ainsi que faisoient nos Anciens à leurs faux Dieux. Mais comme ils n'ont pas vne parfaite connoissance du vray Dieu, ils sont venus iusques à cette superstition, que d'adorer trois choses les plus renommées, les plus puissantes & les plus profitables du monde, qu'ils nomment en leur langue *S'an-Cai*, à sçauoir le Ciel, la Terre & l'Homme. Pour ce qui est du Ciel & de la Terre, il n'y a qu'à la Cour de Nanquim & de Pequim, où l'on void des Temples somptueux bâties à leur honneur. Ce sont comme les propres

pres Temples du Roy, où luy seul en qualité de Ministre leur offre des Sacrifices en personne, & à son défaut le Magistrat des vsages & coûtumes.

Il est vray qu'il y a d'autres Temples dans la ville consacrez aux Esprits Tutelaires du Païs, à qui les Mandarins font aussi des Sacrifices, & pareillement aux Genies des Riuieres, des Montagnes, & des quatre parties du monde. Il y en a d'autres pour les Hommes illustres, qui ont autrefois obligé le public, avec leurs Portraits tirez au naturel. Ils rendent les mesmes honneurs à leurs Ancestres, en montant iusqu'au quatrième degré.

Ils ne demandent & n'esperent rien pour l'ame en l'autre vie; tous leurs souhaits sont de receuoir quelque secours temporel en la vie presente, de iouir d'une heureuse fortune, & de pouuoir imiter les belles actions de ces grands Personnages, qui les ont precedez.

Il paroît en cela que leur dessein est d'imprimer des sentimens de Religion dans l'ame des peuples, à ce que voyans l'honneur qu'on rend au Ciel & à la Terre, comme aux Peres communs, ils viennent à respecter leurs Parens, & qu'ils soient excitez d'un genereux desir d'imiter les Anciens, considerans la veneration qu'on a pour eux; & que voyans les seruices qu'on fait pour les defunts, ils apprennent la façon de seruir ceux qui sont encore en vie. En vn mot, ils ont cette loüable coûtume de rapporter toutes choses au bon Gouuernement de l'Estat, au repos & à la paix des familles, & à la pratique de la vertu.

La deuxième Secte propre & particuliere aux Chinois, est de ceux qu'on appelle *Tanfsi*. Elle tire son origine avec son nom d'un Philosophe nommé *Tanfsu*, duquel on raconte qu'il demeura huit ans dans le ventre de sa mere. Il vescu à peu près au mesme temps que *Confusio*. Ses Disciples, qui sont encore à present en grand nombre, vivent ensemble, ne se marient iamais, laissent croître le poil de leur barbe & de leur tête, & ont vn habit commun qui n'a rien de different des autres, si ce n'est en quelque chose pendant qu'ils officient. Au lieu de bonnet, ils portent vne petite couronne, qui ne leur couure qu'un noeud de leurs cheveux. Ils établissent la fin dernière de l'homme aux biens du corps

corps, dans la possession d'une vie douce & paisible, exempt de travail & de fâcherie.

Cette Secte reconnoît deux Diuinitez, l'une plus grande que l'autre, toutes deux corporelles. Elle admet un Paradis & un Enfer. Le Paradis, qui est attaché aux plaisirs du corps, à ce qu'elle dit, n'est pas seulement pour l'autre vie, mais encore pour cette-cy, en ce que par le moyen de certains exercices & meditations, les uns peuvent devenir ieunes enfans, les autres se faire *Xin Sien*, c'est à dire heureux sur la terre, posséder ce qu'ils voudront, passer legerement & promptement d'un lieu à l'autre, quoy que fort éloigné, se trouuer dans les festins, & choses semblables.

Ils ont une Musique & de bons Instrumens : d'où vient qu'on les appelle aux funerailles & aux ceremonies publiques, & qu'ils assistent & seruent aux Sacrifices du Roy & des Mandarins. Ils font des Deuins, & se vantent de donner de la pluye, & de chasser les Diables des lieux infectez : ils n'en font pourtant rien, & il arriue assez souuent que les Diables les chassent eux-mêmes honteusement. Quand ils promettent la pluye durant les sécheresses, ils prolongent par fois si long-temps, leurs prieres, qu'il faut enfin qu'il tombe de la pluye.

Je veux icy raconter un plaisant trait, qui leur arriua en la Ville de Pequim l'an M. DC. XXXI. Il y auoit une grande sécheresse, qui obligea le peuple de recourir aux prieres, aux ieunes, & à la penitence, le tout sans aucun effect. A la fin voicy que les Tausi s'offrirent de donner de la pluye sans y manquer à iour nommé, & à une certaine heure. Leur offre fut receüe avec autant d'applaudissement que d'esperance d'un bon succès. Ils dresserent pour cet effect dans une grande place un beau Theatre de grosses & larges planches, rangées les unes sur les autres avec une agreable proportion, qui alloit toujours en diminuant à mesure qu'on éleuoit la machine, dont le haut aboutissoit à une table sur laquelle le plus venerable de ces Tausi, se mit en prieres, les autres tournoyans à l'entour, à la façon des faux Prophetes de Baal, bien que ceux-là ne se frapassent point, comme faisoient ceux-cy, estans exposez aux yeux d'une multitude, presque infinie qui ne demandoit pas de sang, mais de l'eau.

Les assistans attendoient cependant le succez, & eux redou-
bloient leurs prieres, leurs sifflemens, & leurs ceremonies, quand
au iour assigné, & à l'heure donnée, le Ciel commença tout d'un
coup à se couvrir d'une épaisse nuée, qui réjouyt toute l'assistance,
& accreut de beaucoup le credit de ces faiseurs de miracles, qui
croyoient déjà s'estre acquitez heureusement de leurs promes-
ses, & qui se preparoient à tout moment de recevoir la pluye.
Mais il y en eut de bien trompez, quand ils virent pleuvoir des
pierres aussi grosses, & quelques-unes plus grosses que des œufs,
qui ravagerent les terres, & les jardins, & tuerent mesmes des
hommes qu'elles trouuerent à decouvert

Nos Peres qui estoient là, m'écriuirent qu'ils pensoient que
le monde deût perir, si grande estoit la confusion & le bruit de
l'orage. Pour nos Prophetes ils furent bien bastonnez en recom-
pense de ce qu'ils auoient donné des pierres pour de l'eau.

La troisiéme Secte addonnée au culte des Pagodes est venuë
des Indes, des cartiers d'Indostan, & se nomme *Xaca*, du nom
de son auteur: qu'on dit auoir esté conçu par sa mere, Maia, pour
auoir veu en songe un Elefant blanc. Et pour rendre l'histoire
plus agreable on adiouëte que cette bonne Dame, l'enfanta par
un de ses flancs, & qu'elle mourut en couche à l'âge de dix-neuf
ans. Luy considerant que sa naissance auoit esté la cause de la
mort de sa mere, se resolut de quitter le monde, & de faire peni-
tence, comme il fit sur une montagne couuerte de neiges, où il
eut quatre Maistres qui l'enseignerent l'espace de douze ans. De
sorte que des l'âge de trente ans, il deuint consommé dans la
connoissance du premier Principe: Puis ayant pris le nom de
Xekia, ou *Xaca*, il forma une Academie, & enseigna luy-mesme
sa doctrine durant quarante-neuf ans à un grand nombre de Dis-
ciples, qui furent soigneux de ramasser les écrits de leur Maistre
après sa mort, & de répandre ses maximes presque par toute
l'Asie.

Cette Secte entra dans le Royaume de la Chine soixante-trois
ans après l'incarnation du Sauueur des Hommes, & fut receuë par
le commandement de l'Empereur Hanmim, à cause d'un songe
qu'il eut, comme racontent leurs histoires. Les Bonzes, qui en

furent les premiers Predicateurs , furent accueillis fauorablement de sa Majesté, & s'acquirent en ces commencemens beaucoup de credit & de reputation. Ils estoient bien à ce qu'on dit, trois millions, mais à present ils sont fort peu : eu égard à ce grand nombre : soit qu'ils se fissent par trop en leur multitude, & en la faueur du Prince, qui sembloit leur donner vne entiere liberté, ils commirent de grands excez : ou plutôt à cause des mauuais succez qu'ont eu les Roys depuis leur établissement ; ils sont si décheus, que hors de leurs Ministres, pour le seruice diuin, les Chinois n'en tiennent point de compte.

Leurs Prestres se rasent la barbe & les cheueux : ils vont vêtus comme les autres, & n'ont rien de different que le bonnet. Ils adorent les Idoles ; ils établissent des recompenses & des châtimens pour l'autre vie : ils s'abstiennent entierement du mariage ; ils vivent ensemble dans vn Couuent iusques à quatre ou cinq cens, & dauantage : ils reçoient vn honneste entretien des deniers du Roy : ce qui n'empêche pas, que chacun en son particulier ne gaigne ce qu'il pourra : ils demandent l'aumône, ils preschent, ils chantent, ils ont des ceremonies & des prieres particulieres contre le feu, les tempestes, les calamitez publiques, & pour les Trépassés : & dans ces fonctions ils se seruent d'ornemens semblables à ceux de nos Prestres, à sçauoir de Chappes faites comme les nostres, & d'un Asperfoir. Leur vie est fort austere, ne mangeans ny chair, ny poisson, ny œufs, & ne beuuans point de vin.

Ils gardent la closture ; mais assez large : le circuit de murailles, qui les renferment, ressemble proprement à vne ville partagée en rues droites, & alignées, & peuplée de maisons, en chacune desquelles ils logent trois ou quatre, à sçauoir vn Maistre avec ses écoliers, à qui l'on fournit suffisamment toutes les commoditez, & l'on distribue également par toutes les maisons ce que le Roy leur donne. Le Superieur, qui a l'autorité generale sur tout ne prend connoissance que des cas particuliers, qui luy sont proposez : pour le reste il laisse à vn chacun la conduite de sa maison. Neantmoins c'est luy qui distribue les charges, & qui nomme ceux qui doiuent recevoir les estrangers. Quelque officier que :

que ce soit, qui vienne visiter leur conuent, dès aussi-tost qu'il frappe vn Tambour, qui est à leur porte, ils sont obligez d'aller au deuant de luy en nombre de trente avec leurs habits de ceremonies. Ils luy font à la porte vne profonde reuerence, puis marchent à pied deuant luy, l'accompagnans iusques au lieu où il veut aller, & font le mesme à son retour. Ils sont soumis à la iurisdiction du Conseil des coûtumes, qui les gouuerne; mais en fait de châtimement, quand ils l'ont merité, on les traite plus doucement que les Seculiers.

Il y en a qui viuent retirez dans des trous de rochers, & dans des grottes: quelques-vns font penitence en leur particulier: d'autres bâtissent en public des chambres fort étroites, faites de tables, toutes lardées de cloux, dont les pointes passent dehors par le dedans, où ils se renferment durant vn mois sans s'appuyer: quelques autres font profession de ne manger point de chair: mais de boire seulement du Chà. Il est vray qu'au dire des experts, ils font des boulettes de chair de bœuf bien cuite, hachée menu, & séchée au Soleil, qu'ils iettent dans leur Chà fort chaud auant que de le boire; & bien que ce mets ne soit pas fort exquis, il est suffisant de les nourrir, & de couvrir la ruse, qu'ils viuent sans manger.

Il s'en trouue d'autres, qui ne sont d'aucun Conuent, & n'y sont reçeus en qualité d'hostes, que pour vn iour: ce sont des vagabonds, des determinez, & des voleurs.

La plupart des Sectes dont nous auons parlé, ne font point de scandale, au contraire elles sont patientes, douces, & deferentes, soit que la façon de leurs habits les humilie, ou que le peu d'estime qu'on fait de leurs personnes, les tienne bas. Elles ne font point parler d'elles, & durant vingt-deux ans ie ne sçache pas qu'on m'en ait raconté plus de deux histoires, encore y en auoit-il vne qu'on ne sçauoit bonnement de qui elle estoit. Il y a quelque temps, qu'on trouua le matin vn de ces Religieux en la ville de Hancheu lié à vn arbre & mal-traité à coups d'éguillons, duquel on faisoit mauuais iugement.

Comme j'estois en la Prouince de Nanquim, vne femme vefue du village de Xhanhay fit venir vn Bonze en sa maison

pour faire quelques prieres pour l'ame de son defunct mary : mais elle fit bien paroître que c'estoit plutôt vne commemoration des viuans que des morts. Le fait estant déconuert, il fut rudement chastié & durant vn mois entier exposé honteusement à la veüe de tout le monde, avec vne grande table carrée au col, qui portoit écrit en grosses lettres le sujet de sa penitence. Quoy que cela soit peu pour le temps de vingt-deux années ; ie sçauois bien que dire, mais il vaut mieux se taire que parler.

La Chine a encore des Religieuses, qui se rasent les cheueux & viuent de la mesme façon que les Bonzes : elles sont fort peu, & n'observent aucune closture.

Le but principal de ces diuerses Sectes est de faire penitence en cette vie, pour estre mieux pourueus en l'autre. Ils reçoient la transmigration de Pythagore, & croient que les ames descendent aux Enfers, qui sont neuf en nombre, & qu'apres les auoir parcouru tous, celles qui rencontrent vn meilleur sort, renaissent hommes, les autres qui ont vn sort mediocre, deuiennent animaux semblables aux hommes ; les plus infortunées prennent des formes d'oyseaux, sans pouuoir esperer d'estre hommes à la prochaine transmigration : mais au plus d'entret dans le corps de quelque animal, à vn autre voyage. Telle est la creance non seulement du peuple, qu'on ne sçauoit s'imaginer combien il est attaché à ces erreurs, mais encore des personnes de qualité.

Les plus sçauans & les plus portez à l'atheïsme, se retirent de cette voye, qu'ils appellent *exterieure*, pour en suiure vne autre interieure & secrette, & qui leur est particuliere : employans tous leurs soins à connoître vn premier Principe, qui est proprement la Doctrine de Xaca, qu'ils se persuadent estre la mesme en toutes choses, & que toutes choses sont le mesme que luy, sans aucune distinction essentielle, qui exerce ses operations par le moyen des qualitez externes, dont il est reuestu : comme la cire reçoit diuerses figures, qui s'effacent & se fondent, la substance estant toujours la mesme.

Ils distribuent de mesme façon tous les hommes en dix classes. Les quatre premieres sont bonnes, à sçauoir de ceux, qui commencent, qui profitent, qui sont auancez & de ceux qui sont parfaits.

parfaits. Les trois premieres vont bien , mais ils sont encore en chemin , il n'y a que les quatrièmes , qui soient paruenus à la perfection par la contemplation du premier Principe , & par la mortification des passions , qui engendrent des troubles & des scrupules dans les ames , & qui jouissent d'un tel repos d'esprit & d'une si ferme paix , qu'il n'y a rien qui leur puisse donner de la peine , ny du remors de conscience pour leurs pensées , paroles , & actions sur l'assurance qu'ils ont qu'après cette vie il n'y a point de recompense à esperer , ny de châtiment à craindre , mais chaque chose retournera en l'estat qu'elle auoit au commencement.

Pour les autres six classes d'hommes ils mettent six sortes d'enfers : dont le premier & le plus tolerable est pour les Enfans , qui n'ont pas encore éprouvé la violence des passions , particulièrement de l'auarice , de la cholere , &c. Le second est pour ceux , qui s'estans mis dans les affaires du monde se laissent emporter à la vanité. Le troisiéme est de ceux , qui suiuent leurs passions , & leurs appetits déreglez à la façon des bestes brutes. Le quatriéme est de ceux qui dérobent , frappent tuënt & massacrent. Le cinquiéme est pour les miserables , qui endurent la faim , la soif , la misere , & les peines du corps & de l'esprit. Le sixiéme est pour ceux-là qui embrassent les trauaux volontaires , comme les Bonzes , qui font penitence , jeûnent , &c. Et comme cette vie exterieure ne leur sert que de disposition pour l'interieur , des aussi-tost qu'ils sont paruenus à la possession de cette-cy , celle-là ne leur sert plus de rien , comme les cintres d'une voûte , quand elle est acheuée.

Ceux qui professent cette creance des enfers , quand il est question du passage des ames dans les animaux , ils disent qu'elle doit s'entendre de cette vie. Comme les courtois & gentils prennent une forme d'hommes , les choleres de Lyons , les cruels de Tigres , les luxurieux de Pourceaux , les larrons d'oyseaux de proye. D'où vient cette belle sentence , qu'ils ont assez souuent en usage *Tiyo Thien Than si yeu sin vaj* , c'est à dire , la gloire & l'enfer sont au dedans du cœur.

Ces trois Sectes sont les plus fameuses de la Chine , dont plusieurs autres sont sorties. Ils tiennent pour certain qu'on les peut

ayfément accorder toutes fans preiudicier à leurs loix, & c'est vn prouerbe parmy eux, *San Chiao ye tse*. Il y a trois sortes de doctrine, mais il n'y a qu'une seule raison. Aussi pour differens qu'ils puissent estre en leur service, adoration, & exercices, ils se proposent tous vne mēme fin à obtenir.

Les lettrez de la premiere Secte imitent le Ciel, & la Terre, rapportans toutes choses au Gouuernement de l'Estat, au bon ordre des familles, & à la conduite particuliere des personnes, pour le regard de cette vie, sans rien pretendre apres les *Tausi*, de la seconde, sans se soucier de leurs maisons, ny du Gouuernement, n'ont soin que du corps. Les Sectateurs de Xaca dans la troisieme negligent le traitement du corps, & ne pensent qu'à l'ame, à la paix interieure, & au repos de la conscience : d'où vient vne Sentence qu'ils ont à ce propos, *Iu chi que, Tau chi xin, xe chi sin*, qui veut dire les lettrez gouvernent l'Estat, les *Tausi* le corps, & les Bonzes le cœur.

Outre ces trois Sectes, qui sont receuës, & qu'on professe publiquement dans le Royaume, il y en a vne autre cachée, qui n'est pas permise, mais defenduë. Elle a nonobstant vn grand nombre de Sectateurs, que les Chinois appellent *Pe lien Kico*, & qu'ils ont en horreur, particulièrement les Gouverneurs, pource qu'ils sont cachez, & qu'ils font toutes leurs affaires de nuit & en secret.

On croit communement que leur dessein est de s'emparer du Royaume, & c'est la verité qu'il y a eu quelques hommes peruers de cette profession, qui l'ont tenté.

Vn Chinois digne de foy m'a asseuré, qu'il y a plusieurs milliers de cette sorte de gens dans le Royaume, qui ont leur chef ou leur Roy avec ses Officiers, dont les absens luy rendent par lettres des ciuilités & des respects deus à vn tel personnage : & les presens, quand ils peuuent commodement s'assembler, le reuerent avec des soumissions, & avec vne pompe digne de la maiesté d'un Roy : & tous se reconnoissent bien les vns les autres.

En l'an 1622. dans la Prouince de *Xantum*, qui est au milieu de celles de Nanquim & de Pequim, on en prit vn, qui estoit leur chef. Et pource que les Mandarins n'estoient pas seulement

en peine de sa personne , mais encore des autres , qui suiuent la mesme secte ; ils l'interrogerent touchant ses compagnons , & sur le refus , qu'il faisoit de confesser , ils le mirent à la torture. Ses gens en ayans ouy le bruit , soit d'affection qu'ils luy portoient , soit de crainte que forcé par la violence des tourmens , il ne les décourût , se resolurent entre eux de se ietter à main armée sur les Mandarins , & de sauuer leur compagnon à force d'armes : ce qu'ils firent si à propos , surprenans les Iuges au dépourueu , qu'il fut impossible de résister à leurs efforts , ny d'échapper. Plusieurs Mandarins furent tuez en cette entreprise ; les assassins se rendirent redoutables , & leur compagnon fut deliuré.

Puis ayans dressé vne petite armée , ils commencerent leurs conquestes dans la Prouince. Leur nombre n'estoit pas fort considerable au commencement ; mais en peu de iours tant d'autres se ioignirent à eux , partie des leurs , partie de quelques vagabonds qu'ils faisoient déjà plusieurs milles ; & ne trouuans aucune resistance , ils alloient peu à peu gaignans les petites places , & mesme s'estoient saisis de deux villes murées , & s'y estoient fortifiés , pour de là faire des sorties & des courses sur leurs ennemis.

Cette nouuelle estant venuë à la Cour , donna bien dequoy penser , d'autant que les rebelles estoient fort proches. Neantmoins avec la diligence qu'on apporta , on mit remede à tout : Pour ce sujet on enuoya querir vn puissant secours de Pekim , & quoy qu'au commencement il se donnât plusieurs combats avec diuers succez de part & d'autre , enfin ceux de Pekim demeurèrent victorieux , l'armée des rebelles fut taillée en pieces , & leur chef fait prisonnier , qui se qualifioit Roy. Qualité qu'il retenoit si constamment , qu'auant que d'arriuer à la Cour , comme il eut esté conduit au logis d'un des grands du Royaume , il ne daigna le saluër : & comme on l'eust auerti qu'il eust à se baïsser , & à luy faire reuerence , il répondit superbement que le Roy ne faisoit la reuerence à personne. A la Cour il fut condamné à mort , & à perdre la teste , qui fut iustement la Couronne qu'il meritoit. Le Roy commanda en suite qu'on pacifiât le tout , & qu'on pardonnât à la plupart des rebelles.

CHAPITRE XIX.

Des superstitions & des Sacrifices de la Chine.

La superstition est compagne inseparable du Paganisme : aussi est-elle sans bornes au Japon, à la Chine, à Corea, & dans les autres Royaumes circonuoisins. Les Mathematiciens du Roy n'auancent pas peu ces superstitions, pource que des impressions de l'air, de la couleur du Ciel, des tempêtes, des Tonnetres hors de saison, des aspects du Soleil, qu'ils depeignent à vingt-deux faces, & de seize differentes apparences de la Lune: Ils tirent des pronostiques pour l'auenir, & principalement ils se mêlent de predire la guerre ou la paix du Royaume, la disette, les morts, les changemens, les troubles, & semblables euenemens.

A ces fins ils composent vn Almanach de l'année, qui se partage en Lunes, les Lunes en iours, & les iours se diuisent en heureux & mal-heureux pour entreprendre ou laisser vn affaire, comme pour se mettre en chemin, faire vn voyage, sortir de sa maison, se marier, enseuelir vn mort, dresser vn bâtiment, & choses semblables : d'où vient que les Chinois sont si fort attachez à ces remarques en toutes leurs affaires, qu'ils les auancent, reculent, & retardent tout exprés, pour n'y pas contreenir. De sorte que si l'Almanach dit qu'il faut faire vne chose vn tel iour, quand tous les Elemens seroient bandez à l'encontre, ils ne la remettront iamais, ny ne l'abandonneront point, pour quoy que ce soit.

Outre cét Almanach, dont il y a si grand nombre de copies, qu'il n'est point de maison, qui n'en soit pourueüe, les places & les rues sont remplies de iudiciaires & de deuins pour dire la bonne fortune à ceux qui la demandent : & quoy que la plupart soient trompez, l'abord en est si grand, qu'une infinité de ces deuins peuvent viure & entretenir leur famille de ce mestier.

Quelques-uns font profession de deuiner par la voye des nombres pairs, & impairs, & avec des figures noires ou blanches, qu'ils changent

changent diuerfement en foixante-quatre façons, & qu'ils expliquent comme il leur plaît.

Les autres obseruent le temps des natiuitez, en quoy les Chinois font grandement soigneux de sçauoir l'heure, le moment, & la conionction des Astres, qui se rencontre à la naissance de leurs enfans.

D'autres qu'ils nomment *Tili*, entreprennent de deuiner par la situation de la terre & par la correspondance de ses parties avec les parties du Ciel, remarquans quels sont les endroits heureux, quels sont les mal-heureux, en quel lieu ils doiuent bastir leurs logis & enterrer leurs morts, où c'est que leurs affaires reüssiront à leur contentement, & au bien de leur famille; au contraire où les maladies, la paureté, la mauuaise fortune, les disgraces & les autres maux viendront les attaquer, & il se trouue des Maistres fort experimentez en cét Art, qu'on paye bien sans aucun profit.

Il y a d'autres deuins; qui iugent à la Physionomie du visage; d'autres aux lignes, & aux traits de la main, & d'autres qui expliquent les songes.

Comme i'étois resident à Nanchim, vn certain fut curieux de demander l'interpretation d'un songe. Il auoit veu vn chapeau à l'entour du Soleil: le Maistre luy demanda s'il auoit quelque procez au Conseil, & comme il eut répondu qu'ouy, fort bien, repliqua l'autre, *San* veut dire vn chapeau, & *San* veut aussi dire s'euanouyr & se perdre: le veritable sens de vostre songe, est que vostre affaire doit s'en aller en fumée, & deuenir à rien. Mon homme s'en alla fort content; mais il ne laissa pas d'estre appellé en iugement pour receuoir trente coups de baston de bõne main. Le mal-heureux fâché d'un chastiment, qu'il n'apprehendoit point, s'en va dresser vne querelle au deuin: qui pour s'excuser luy dit: Ah, ie m'étois oublié de vous demander, si le chapeau que vous vistes, estoit vieux ou neuf. Il estoit neuf, répondit le pauvre sor: faites donc vostre compte, repartit l'autre, que c'est à cette heure que vous commencez d'auoir du mal.

On trouue des aueugles, qui deuinent entouchant. L'an 1630. vn aueugle s'en vint en la Ville Capitale de Kiamfi, & ayant

ouuert sa boutique, il fut incontinent visité de la plus grande partie de la noblesse : aussi leur disoit il force choses avec assurance. Là dessus vn notable Bourgeois de ma connoissance d'une des plus considerables maisons de la ville, me vint voir, & me raconta ce qui se passoit sur ce qu'il sçauoit quel iugement ie faisois de ces matieres. Entre autres il me dit force particularitez de plusieurs choses arriüées, comme il les auoit predites, & me pria d'aller moy-mesme en personne pour en faire l'experience. Ce que ie fis seulement pour le des-abuser. Je me presente donc deuant luy, il me touche la main, & me fait parler. A peine eus-je parlé qu'il commence à me dire que i'estois marié, & que i'auois deux enfans ; que l'un deux estoit bien né, l'autre libertin & des-obeïssant ; que ma femme estoit fascheuse & mécontente, & ma famille en mauuais ordre ; mais qu'il y auoit moyen d'adiuster toutes choses en prenant vn degré. Il est déjà gradué, repartit ce mien amy. Et où ? dir l'Aueugle. Dans vne autre Prouince, répondit-il. Alors mon Aueugle se retira doucement, voyant bien sans yeux qu'il s'estoit trompé pour le degré.

Par dessus ces deuins que l'on consulte, il y a dans les temples diuers sorts, & vn liure pour les entendre ; plusieurs y tirent tous les iours, & plusieurs fois il leur arriue tout au contraire.

Ils obseruent semblablement & prennent des augures du chant des oyseaux, & des cris des animaux. Que si le matin sortans de leurs maisons ils rencontrent à la porte vn homme vêtu du duëil, vn Bonze, ou chose semblable, ils en tirent de mauuais coniectures. On adiuste aussi qu'ils ont des amis particuliers, qu'ils consultent souuent ; mais ie n'en ay iamais connu aucun.

Anciennement durant les Tartares il s'en trouuoit plusieurs fort experimentez, & qui faisoient merueilles, au rapport de Marc Venirien : auioird'huy ils n'ont rien de certain. Il y a neantmoins vne famille qui se conserue par succession, & qui reçoit appointment du Roy, qu'on appelle *la famille du grand deuin*, qui est le chef de cette Secte. Le Roy l'a quelque-fois appellé. Ce que ie croy est que les diables ont plus de pouuoir sur eux, qu'eux n'en ont sur les diables.

Pour

Pour ce qui concerne les Sacrifices , autant les grands que les petits , ils sont frequens , & vn chacun ordonne ceux qu'il veut, ou pour mieux dire ceux qu'il peut, selon sa condition. Aux quatre saisons de l'année ils offrent des Sacrifices au Ciel, au Soleil, à la Lune, à la plupart des Planetes , & des Etoiles, de la Terre, des Montagnes, des quatre parties du monde, de la Mer, des Riuieres, des Estangs , &c. Quoy qu'effectiuement ces Sacrifices soient plutôt à l'honneur des Esprits , qui president au Ciel, à la Terre, & aux autres choses, qu'à ces mesmes choses à qui l'on dit qu'on les presente. Ce qui se voit clairement aux autres Sacrifices qu'on fait , comme au sacrifice d'une maison, d'une cuisine, d'un Nauire , des Estendars pour ceux qui vont à la guerre, & de choses semblables; pendant lesquels on n'adresse les paroles qu'aux Esprits Tutelaires de ces choses-là.

Il y en a beaucoup plus qui sacrifient aux Idoles , & aux hommes illustres , à qui l'on fait bâtir des Temples, & dresser des Statuës en memoire des grands & signalez seruices, qu'ils ont rendus à l'Estat.

Au commencement, & encore auiourd'huy ces deuoirs qu'on leur rend , n'estoient qu'une espece de reconnoissance, & ces Sacrifices n'estoient que des offrandes & de simples ceremonies. Depuis le peuple qui est grossier, est venu à les adorer comme des Saints , à les inuoker , & à leur rendre de semblables honneurs.

Ils font ces offrandes à leurs Ancestres , dont ils gardent ordinairement les portraits , ou au moins ils ont leurs noms écrits dans ces ceremonies. Ils ont coûtume de faire vne honorable mention de six , à sçauoir de celuy qui est le premier , & comme le chef de la famille, du quatrième & du troisième ayeul, du bisayeul, du grand-pere & du pere; & quand le pere de famille vient à mourir on change l'ordre , pour donner rang à l'autre, qui succede en sa place , & ainsi celuy qui estoit auparauant le quatrième ayeul, n'est plus compté, afin qu'il n'en reste toujours que six. Ces presens & ces ceremonies ne sont pas donc à proprement parler, des sacrifices instituez à l'honneur de leurs parens, puis qu'ils n'ont pas cette persuasion que tous leurs parens & Ancestres soient des Dieux ou des Saints, mais c'est seulement vne

demonstration de leur reconnoissance , & vn honneur qu'ils estiment deuoir à ceux, qui leur ont donné l'estre.

Ce qu'ils employent aux sacrifices, sont certains animaux ; les plus ordinaires sont des Chevres, des Pourceaux , & des Bœufs : des Coqs , & des Poules entre les oyseaux , & des Poissons ceux qui leur plaisent. Ils sacrifient encore des pieces de chair , & le plus souvent la teste : ils offrent aussi du riz , des legumes & du vin. Quand le Roy fait ses sacrifices , la meilleure partie est pour les Mandarins : si c'est vne autre personne de qualité, comme vn chef de famille , les offrandes se distribuent aux parens. Pour ceux de mediocre condition , qui offrent ordinairement des viandes cuites , ils les reprennent apres le sacrifice, les font recuire, & les apprestent pour en faire vn festin.

De plus ils sacrifient quantité d'autres choses , comme des Estendars & des voiles tissus d'or & d'argent au Soleil ; vne grande somme de monnoye de papier coupé , qu'on vend dans les boutiques des artisans, & qui se brûlent apres.

Tous sacrifient indifferemment, & il n'y a point de Ministres, qui soient particulierement destinez à ces fonctions , comme il y en a pour d'autres, à sçauoir pour les seruices & pour les sepultures, pour chanter & pour officier aux enterremens avec toutes les ceremonies.

Il n'appartient qu'au Roy de sacrifier au Ciel , à la Terre , au Soleil , à la Lune , aux Planetes & aux Estoilles , & si quelque autre le faisoit solemnellement , il commettrait vne faute notable. Pour cette cōsideration il y a des Temples magnifiques dans les deux Cours, où le Roy va en personne , aux quatre saisons de l'année, sçauoir au Printemps, en Esté, en Automne & en Hyuer, pour offrir ses sacrifices, ou s'il est empêché, il ordonne en sa place vn des grands du Royaume.

Les Seigneurs , & ceux qui ont quelque titre sacrifient aux Montagnes , aux Riuieres, & aux Estangs. Les Gentils-hommes & les Officiers aux quatre saisons de l'an , & à quelques parties de la Terre , & des Montagnes , &c.

Aux autres , comme aux Idoles, aux Dieux Domestiques, & aux Genies, sacrifie qui veut , y ayant pour cela des temps determinez

minez & des lieux particuliers: si ce n'est que par fois ils s'accor-
modent aux lieux, & aux occasions, comme quand il faut faire
voile, le sacrifice se fait le mesme iour qu'on leue l'ancre, & dans
le vaisseau mesme, ou sur le riuage voisin.

CHAPITRE XX.

De la Milice, & des Armes des Chinois.



L'ART militaire & la science des Armes est vne
chose fort ancienne chez les Chinois, comme
nous apprenons de leurs histoires, & de leurs
liures. Et il n'y a point de doute, qu'ils n'ayent
souuent porté la guerre, & fait des conquestes
illustres en diuers Royaumes. Ainsi tient-on communement
qu'ils ont esté Maistres de Ceilan, & l'on y void encore à pre-
sent vn Edifice assez près de la Ville de Nagapatam, qu'ils
appellent *le Pagode des Chinois*, qu'ils ont fait bâtir suiuant la
tradition du païs: aussi est-ce vn ouurage qui n'a aucun rapport
auec vn autre bâtiment du Royaume. Je veux que leurs liures
n'en fassent point de mention: ce n'est pas vne raison suffi-
sante pour decréditer entierement cette tradition, puis que
nous sçauons d'ailleurs que le Christianisme a esté autresfois
florissant & fort estendu dans la Chine, bien que leurs liures
n'en disent mot. Au moins il est constant que cent quatorze
Royaumes ont esté leurs tributaires: il n'y a maintenant que les
plus proches, & en petit nombre, soit que les autres ayent secoué
le joug, & refusé de payer le tribut, soit que les Chinois mesmes
les ayent abandonnez de leur plein gré, ayans mieux se retirer
chez eux pour iouyr en paix & en repos des fruiçts de leur propre
terre, qu'estre toûjours en guerre & en trauail pour conquerir &
conseruer le bien d'autrui.

Outre les guerres estrangeres, ils en ont eu de ciuiles dans le
Royaume, qui les ont occupez durant plusieurs années: comme
il est aysé de l'apprendre des Autheurs qui en ont écrit, & par-
ticuliere

ticulierement d'un corps de liures composé de dix volumes, qui ne traitent que des guerres de ce temps-là, des Capitaines, de leur milice, des batailles données, des victoires gagnées, & de choses semblables, avec des remarques, qui font assez paroître combien cette nation a esté guerriere & courageuse; quoy qu'elle ayt beaucoup perdu de cette humeur, qu'elle ayt grandement décheu pour les raisons que ie diray plus bas.

Et pour vous faire voir que ce Royaume est belliqueux: il ne faut que vous représenter le grand nombre de ces Soldats; non seulement de ceux qui combattent sur les frontieres des Tartares, & dans les vaisseaux sur les Riuieres & sur la Mer: mais encore des autres que châce Prouince, châce Ville & Bourgade leue sur sa terre, paye de ses deniers, & fait conduire par ses Capitaines, qui sont toujours prests, en cas que la Prouince ayt besoin d'eux, de s'assembler aux ordres du Vice-Roy: & au commandement du Roy mesme, ou de son conseil de guerre, quand la necessité des affaires est telle, qu'il faut que les Soldats de plusieurs Prouinces, selon leur commodité, toutes n'estans pas également fournies, se trouuent sur la frontiere, ou en quelque autre endroit du Royaume.

Les bandes de ces Soldats sont toujors remplies: aussi-tost qu'un vient à manquer ou à mourir, plusieurs pretendans à la place vacquante, quoy que peu considerable, se presentent incontinent, dont l'un est pourueu,

Au rapport du P. Mathieu Ricci, qui a vescu plusieurs années en la Chine, & qui a eu de grandes connoissances des affaires du pais, il y a iusques à quarante mille Soldats dans la Ville de Nankim; quatre-vingt mille dans celle de Pekim, & plus d'un million dans tout le Royaume. Le P. Ierosme Rodriguez, qui l'a parcouru diuerses fois, & qui a visité les principaux lieux avec beaucoup de curiosité, apres vne exacte recherche a trouué par leurs memoires, que dans les Villes & Bourgades, qui composent le corps de cét Estat il y auoit cinq cens quatre-vingts quatorze mille Soldats, sans y comprendre ceux, qui gardent les grandes murailles, qui seruent de rampart contres les courses des Tartares, en nombre de six cens quatre-vingts deux mille, huit cens quatre-vingts huit,

huiſt, ny ceux qui ſeruent dans les Armées de Mer. Ce nombre ne ſemblera point exceſſif, ſi l'on conſidere que la Chine ſeule, outre qu'elle eſt fort peuplée, a autant d'étenduë que l'Eſpagne, la France, l'Italie, l'Alemagne, les Pays-bas, & l'Angleterre avec toutes ſes Iſles enſemble.

Dans vne telle multitude il n'y a point de doute, que les Soldats, qui gardent les frontieres ne ſoient des plus vaillans, & qui ont par fois repouſſé brauement les Tartares. L'an 1596. quand les laponois ayans trauerſé tout le Royaume de Corea d'un bout à l'autre ſans trouuer de reſiſtance, voulurent entrer dans la Chine, à deſſein de ſ'en rendre les Maîtres, les Chinois les repouſſerent ſi viuement, qu'après auoir perdu quantité d'hommes ſans rien faire, ils furent contraints de ſ'en retourner en leur païs ſans trompette. Et pareillement dans les attaques & combats, qui ont eſté donnés par les armées de mer, la victoire eſt demeurée de leur coſté.

Mais ſ'il faut parler des Soldats, qui ſont reſidens dans les villes, il eſt certain qu'ils ont peu, ou point de courage: ce qui ne doit pas ſ'entendre de ceux, qui n'ont point d'autre meſtier que de Soldat; pour ce qu'il y a des habitans naturels des lieux, qui de plus ſont Artisans, comme Tailleurs & Cordonniers. Tous ceux-là doiuent toujours eſtre preſts à marcher pour le ſeruice du Roy, & à ſortir de leurs maiſons, pour aller à la guerre, quand on leur en fait commandement. Ils ſont tenus avec cela de comparoître aux aſſignations, qui ſe donnent tous les iours ſans y manquer dans les grandes villes durant les trois mois du Printemps, & les trois de l'Automne, partageans auſſi leurs compagnies en trois: mais dans les bourgades, où ces aſſemblées ne ſe tiennent que de iour à autre, ils doiuent ſ'y trouuer tous.

Voicy l'ordre de leur milice. Toute la Caualerie & l'Infanterie eſt comptée; vn venant à manquer, l'autre ſuccede, & chacun garde le rang & la place, qu'il a vne fois pris, ſans que iamaïs il puiſſe ſ'auancer: ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'un des Soldats de la fronterie ſ'eſtant ſigné par ſes belles actions de courage ou de prudence, ſoit receu dans vne charge de Capitaine, & monte
par

par degrez sans donner d'autres preuues de sa suffisance; qui est vne chose fort extraordinaire.

Car ils ont des examens pour les Capitaines, Lieutenans, Corporaux & autres Officiers: ils ont pareillement deux sortes de degrez, que ie veux nommer, pour les faire mieux comprendre, *Licentiez, & Docteurs aux Armes*. Le premier de ces examens se fait dans la Capitale de la Prouince, où tous ceux qui ont quelque pretention aux charges, s'assemblent dans vn Palais de l'Vniuersité. On leur propose quelque point difficile en matiere de guerre; auquel ils répondent par écrit avec des discours formés; & puis en suite de la demonstration, ils viennent à la pratique.

Ce qu'ils font, c'est de tirer neuf flèches de pied ferme, & neuf autres à cheual en courant: & ceux qui reüssissent le mieux à la plume & à l'arc, sont reçus dans leur licence, qui est le premier degre, avec les marques & les liurées.

Le second degre, se confere à la Cour en la mesme année; où les licentiez s'assemblent derechef, pour estre examinez de mesme façon qu'au premier, si ce n'est qu'on propose des questions plus difficiles touchant les matieres de la guerre. Les marques des Docteurs d'armes, sont les mesmes que celles des Docteurs de lettres: ce qui s'entend durant la paix, & dans les villes: d'autant qu'à la guerre, & dans les actions publiques, où ils assistent en qualité de Soldats, ils portent leurs marques particulieres de Capitaine: & ont de l'employ dans leurs charges dès la mesme année qu'ils sont reçus, & vont montrans peu à peu iusques à estre Generaux d'Armées, encore qu'il n'y ait point de guerre. Ceux qui s'arrestent au premier degre, sans sortir iamais de la licence, ne laissent pas aussi d'auoir touïours commandement, & d'estre employez dans les moindres & ordinaires charges de la Milice.

Pour ce qui concerne les armes. Il y a long-temps que la poudre à canon est en vsage dans la Chine; & ie peux dire qu'il s'en consume plus en douze mois, en feux d'artifice, qu'ils font à la perfection, qu'il ne s'en brûle dans les armées durant cinq ans entiers. Il est vray qu'anciennement ils en brûloient davan-

tage

rage à la guetere, qu'ils ne font à present : pource qu'ils se seruoient de Canons de Bronze, courts & renforcez, tels qu'on en void aux deux costez des portes de Nankim, qui ne seruent plus au-iourd'huy que de parade. Ils se seruent de quelques méchantes pieces de campagne, & de quelques petits Canons fort courts, qu'ils chargent de bales de mousquet, & les enchaissent dans vne piece de bois pour les tirer.

Leurs vaisseaux de guerre sont montez de quelques petites pieces, mais ils ne sçauent pas bien les pointer iustement. On a veu quelques mousquets dans les Prouinces de la Chine, depuis que les Officiers de Macao ont fait forger vne grande quantité d'Armes à feu, par le moyen des Portugais. Neantmoins leurs Armes les plus communes sont les Arcs, les Flèches, les Lances & les Cimeterres.

L'an 1621. la Ville de Macao enuoya trois grands Canons au Roy d'à present, avec des canonniers pour en faire l'essay, comme ils firent à Pekim, au grand étonnement de plusieurs Mandarins, qui voulurent s'y trouuer, & en estre les spectateurs. Vne disgrâce suruint en ce rencontre par la mort d'un Portugais, & de trois ou quatre Chinois qui furent tuez à la cheute du coup, ce qui épouuanta les autres, & fit que ces pieces furent fort estimées, & qu'elles furent portées sur les frontieres, comme capables de donner de la terreur aux Tartares. De vray ceux cy ne sçachans point ce que c'estoit que les Machines les vindrent voir de compagnie, mais ils furent si bien receus d'une volée de boulet de fer, que non seulement ils prirent la fuite, mais ils ont esté depuis toûjours plus auisez.

Leurs Armes defensiues sont le bouclier, & le casque, avec certaines plaques de fer de la largeur de trois doigts, mises l'une sur l'autre, dont ils se couurent la poitrine & le dos, si minces qu'elles ne font qu'à l'épreuue des Flèches.

Absolument parlant, leurs Armes & leurs Soldats sont peu de chose. On en peut donner force raisons. La premiere est le repos, dont ils ont iouy durant plusieurs années, sans auoir de guerres dans le Royaume. La seconde est l'estime qu'ils font des lettres, & le mépris qu'ils font des Armes, de sorte que le moindre

des Magistrats met en deroute le plus grand Capitaine. La troisième est leur façon d'élire les Capitaines par voye d'examen tous Soldats nouveaux, qui n'entendent rien au fait de la guerre. La quatrième est que les Soldats estans de leur nature vail-lans & courageux, ou se sentans poussez par la consideration de leur noblesse, ou par l'exemple & par le traitement de leurs Capitaines, ceux de la Chine n'ont pas vn de ces auantages, le courage leur manque le plus souuent; de noblesse ils n'en ont point, & sont si mal traitez que pour la moindre faute on les châtie comme des enfans qui vont à l'Escole. La cinquième d'autant que ceux qui ont l'autorité & le commandement sur tous les Capitaines, fussent-ils Generaux d'armées, sont des Hommes de lettres faits Generalissimes, qui s'éloignent toujourns de plus d'une journée de chemin du champ de bataille, & des exercices de guerre; qui sont trop éloignez pour donner les ordres necessaires, & trop prompts à fuir dans les moindres dangers. La sixième est que dans les Conseils de guerre, qui sont deux, l'un à la Cour de Nankim, & l'autre à la cour de Pekim, composez chacun d'un President, de deux asseurs, & de huit ou neuf Conseillers, il n'y a pas vn seul homme, qui soit Soldat ou Capitaine, ny mesme qui ait iamais veu d'armées, & neantmoins c'est d'eux, particulièrement du Conseil de Pekim, que toute la milice du Royaume dépend.

On pourroit répondre à cela, que les Chinois font tous les ans la monstre & les exercices de guerre, durant les trois mois du Printemps, & les trois de l'Automne, ce qui leur sert de beaucoup, puis qu'ils s'exercent à tirer de l'Arc, & de la fleche, ce qu'ils font avec beaucoup d'adresse. Mais à n'en point mentir, c'est exercice est la chose la plus ridicule du monde; pour ce qu'ils diuisent leurs Soldats en escadrons, feignans que les vns sont ennemis, & les autres Chinois, comme font parmy nous les enfans, quand ils se partagent en mores & en Chrestiens: ceux-là semblent venir de loin porter la guerre dans le Royaume; ceux-cy envoient promptement des espions pour decouurir leur dessein, & dépechent des courriers aux Mandarins, qui sont sous vn daiz ou parasol de soye, pour les auertir de leur poste & de la

toute

route des ennemis. On fait marcher tout aussi-tost des troupes Chinoises & se recontrans les vns les autres, ils se touchent de leurs épées, & de leurs lances ne plus ne moins qu'en vne Comedie, sur vn Theatre.

CHAPITRE XXI.

De la guerre des Tartares contre la Chine.



VAND Humun chef de la maison Royale, qui possede aujourd'huy la Couronne, chassa les Tartares hors du Royaume, qu'ils auoient entierement occupé l'espace de quatre-vingts dix ans, il entra non seulement dans ses Estats, mais encore en conquist d'autres, & se rendit le maître de ceux qui sont voisins du Nort, les obligeant de luy payer tribut. Il est vray qu'ils n'eurent plus la forme de Royaume, apres que ce Conquerant les eut diuisez en cent soixante familles ou Estats, auxquelles il distribua diuerses charges & dignitez, iusqu'à ce qu'eux-mesmes se voyans grandement multipliez, se partagerent en trois Royaumes, l'un du costé du couchant, l'autre tirant au Nort, & le troisiéme à l'Orient. Les deux premiers ne vécutent pas long-temps dans l'obeissance des Roys de la Chine: il ny eut que celui de l'Orient qui cultiua leur alliance, traitant avec eux & s'acquittant de son deuoir.

Cette bonne intelligence dura plusieurs années, iusques à ce que les Chinois s'apperçeuaus que ce Royaume faisoit de grands progrez, arresterent entr'eux ou par raison d'estat, ou par quelque consideration particuliere de l'opprimer & de l'abbatre: de sorte que les Tartares poussez d'un desespoir, se resolurent de sortir aux champs, qui est le fruit ordinaire de la concussion & de la tyrannie, quand les Princes demandent des peuples, plus qu'ils ne peuuent. D'où vient, que Theopompus Roy des Lacedemoniens, comme sa femme luy reprochoit qu'il laissoit à son fils vn Royaume plus pauvre, qu'il ne l'auoit reçu de son Pere, eut bon-

ne grace de luy répondre, *Relinquo, sed diuturnum* ; Ce que vous dites est vray, mais il est pour durer plus long-temps. Les Tartares s'assemblerent donc secretement, & attaquèrent en mesme temps vne forteresse de la Prouince de Lexotum, qu'ils prirent & en suite remporterent plusieurs auantages sur les Chinois.

Les Tartares du Couchant & du Nort, touchez d'affection pour leur pays, ou plutôt portez par leurs interests particuliers, ce qui est le plus probable, se mirent aussi-tost en campagne, & vindrent au secours des Orientaux, & peu à peu ils s'assemblerent en si grand nombre, qu'en l'année 1618. deux puissantes armées l'une des Chinois, & l'autre des Tartares liurerent bataille, où les Chinois furent vaincus & defaits avec vne sanglante perte. Et pour mieux entendre l'estat des affaires, ie veux icy transcrire vne Requête que le President du Conseil de guerre presenta sur ce sujet au Roy, que ie mis dès-lors en nostre langue, & que i'enuoye pour nouuelle, maintenant que j'ay trouué l'occasion de la faire imprimer, voicy ce qu'elle porte.

Remonstrance du President du Conseil de guerre.

A V R O Y.



ETTE année qui est la quarante-sixième de votre regne, en la sixième Lune (ce fut l'année 1618: au mois d'Aoust) le President du Conseil de guerre, vous presente cette Requête comme à nostre Roy & Seigneur, à l'occasion que les Tartares ont forcé les murailles du côté du Nort, par laquelle il supplie humblement votre Majesté de considerer diligemment l'importance de cette affaire, & d'ouurir au plutôt ses coffres, au secours de la guerre, & pour trouuer des soldats & des munitions. Car il est tres-certain que j'ay reçu ce mois, nouuelles des Capitaines, qui sont logez dans la Prouince des murailles du Nort, m'aduertissans, que dans cette Prouince, on ne voit de tous côtez que des placards.

eards affichez , qui portent que les Tartares se sont assemblez à dessein de rauager ce grand monde de la Chine. Ils m'ont de plus corté le iour , que les ennemis ont donné la bataille avec des forces & des troupes sans nombre , & comme ayans passé les murailles , ils ont pris de nos gens pour les sacrifier , comme effectiuement ils les ont sacrifiez le iour du combat , avec des cris de ioye à l'honneur de leur Prince , qu'ils ont déjà proclamé Roy de Pequim. Ils conduisent plusieurs centaines de milliers d'hommes , qui portent avec eux diuerses sortes d'armes. Les nostres , qui se sont ioints pour aller à l'encontre & pour les arrêter , ont esté deux Generaux , nonante-six Capitaines ordinaires , & trois cens mille hommes de guerre. On en est venu à la bataille ; & dès le premier choq , trente-huict Capitaines ont esté mis hors de combat , & parmy eux vn de nos Generaux : le nombre des morts ne peut se compter non plus que celuy des prisonniers ; & plus de mille de nos soldats se retirans en desordre , sans se connoître se sont entretuez ; les habitans des citez & des villes ont pris la fuite , & les Tartares ont emporté trois citez le propre iour de la bataille.

Sur les aduis qui nous ont esté donnés , nous auons assemblé le Conseil , avec le Colao , & les autres Mādarins de cette Cour , pour trouuer quelque expedient auantageux dans vne affaire de telle consequence. Et pour ne rien dissimuler , le Ciel fait assez paroître , qu'il fauorise les armes de nos ennemis , n'estant pas possible autrement de faire vn tel carnage de nos Soldats en vn seul iour , & de prendre trois grandes villes : & pareillement qu'il est courroucé contre nous , comme nous le font voir plus clairement tant de prodiges , que nous auons apperceus en peu de temps. L'année dernière il ne tomba pas vne goutte de pluye dans la Prouince de Pequim , où les viuans estoient comme des morts. La disette & la famine fut si cruelle en celle de Xaukim , que les hommes s'entremangoient les vns les autres : Cette multitude prodigieuse de souris passa par Nanquim , sans qu'on ayt peu decourir , d'où nous venoit ce fleau. Des cinq parts des Palais de vôtre Majesté le feu en brûla deux , & le vint renuersa cinq Tours de cette ville. Nous auons veu deux Soleils à la fois , qui se font eclipséz l'vn avec

l'autre. Tous ces prefages ne nous promettent rien de bon ; mais sur tout, nous auons veu vn homme entrer dans le Palais Royal à dessein de tuer le Prince, ce qu'il auroit executé, si on ne l'en eût empêché: (Cecy arriua lors que le Roy voulut faire son second fils heritier & successeur du Royaume qui estoit puissant par le moyen des Eunuques, vn homme se jetta dans le Palais pour assassiner l'aîné, mais la peur le retint, & les Dames vindrēt au secours du Prince. Puis il poursuit, le pis est qu'un Mandarin pour auoir parlé librement, & témoigné sa fidelité à vôtre seruice, vôtre Majesté de fidelle le fit passer pour rebelle, & mettre prisonnier, & nonobstāt toutes les poursuites & toutes les remonstrances que nous fîmes pour faire voir son innocence; nous ne fusmes iamais ouys. (Cet emprisonnement fut, quand le Roy presentant aux Mandarins son fils aîné dans la sale de son Palais, qu'ils vouloient pour l'heritier du Royaume, contre la volonté de son Pere; vn des Mandarins entreprit de parler pour le Prince; ce qui luy valut la prison par le cōmandement du Roy.)

Les Mandarins, adjoute-il, ont souuent présenté des memoires à vôtre Majesté, pour luy remonstrer les miseres du peuple, & le prier de vouloir diminuer les Gabelles & les impôts, qui est vne chose digne de consideration, elle n'en a tenu compte. Les Mandarins de cette Cour l'ont souuent suppliée de sortir en public, pour donner audience à l'exemple de ses predecesseurs, afin que son Gouvernement soit conforme à celuy du Ciel, comme il est raisonnable. Tantost elle a répondu, qu'elle se trouuoit mal, tantost que le temps estoit fâcheux & froid, & qu'on eût à s'assembler, vn autre iour. Nous auons attendu le Printemps, nous auons pris à ce dessein le commencement de l'esté; non seulement elle n'a point répondu à la seconde Requête, au contraire elle l'a fait brûler; & de cette façon elle se tient retirée dans son Palais sans se soucier des plus importants affaires. De là viennent les calamitez, qui nous attaquent, & les guerres qui nous pouruiuent. La paix nous manque, & nous manquera, puisque nous auons veu des riuieres de sang couler dans leur canal, & qu'on raconte, qu'en la troisième Lune passée vn homme parut dans la Prouince de Xensi vêtu de jaune, avec vn bonnet vert en teste,

& vn éventail de plumes à la main , qui disoit ; Vam lie (le Roy se nomme ainsi) ne gouerne point son Estat, quoy qu'il y ait déjà long-temps qu'il le possède , il doit continuellement veiller ; le Royaume est pour se perdre , les peuples mourront de faim, & les Capitaines seront percez de lances. Ayant dit cela, il disparut incontinent. Les Mandarins furent bien estōnez ; & le Vice-Roy fit toutes les diligences possibles pour sçauoir qui estoit cét homme, sans qu'on peût iamais le trouuer. Les miseres, la faim , les guerres & les autres calamitez que ce Royaume souffre , nous font bien connoistre que c'estoient des presages de l'estat present. Ce qui nous oblige derechef à supplier vostre Majesté qu'elle veuille ouurer ses Thresors , pour leuer vne nouvelle armée , & remédier à ces desordres.

Voilà la Requête qu'on presenta l'an 1618. Les Tartares ont toujours depuis continué leurs pointes durant l'esté : car l'huyet est si froid qu'on ne peut rien faire, & presque à toutes les rencontres ils ont eu de l'auantage sur les Chinois. Si bien que l'an 1622. les deux principaux Mandarins de la forteresse de Quamsi, qui pour estre la plus considerable est aussi le seiour ordinaire du Vice-Roy de la Prouince, soit qu'ils fussent mécontents , ou bien qu'ils voulussent faire leur condition meilleure, traicterent secrettement avec les Tartares. & s'accorderent de leur mettre en main la forteresse : comme ils firent ; pour ce que les Tartares s'estans presentés du costé qu'on leur auoit assigné , apres vn leger combat , ils s'en rendirent aysément les maistres, à la faueur des traitres , & les autres qui ne sçauoient rien du complot , furent contrains de s'enfuir, & de se retirer avec leur Vice-Roy à Xamhai, qui est comme la derniere forteresse de la Prouince, & apres celle de Pekim, la clef, & le bouleuart du Royaume.

Cette derniere nouvelle estant portée à la Cour, jetta vne telle consternation dans les esprits, que le Roy & les grands s'estoient déjà resolu de changer de demeure, & de passer à Nankim, comme le lieu le plus éloigné du danger ; si vn des principaux Mandarins , comme il se trouue toujours quelqu'un , qui prend garde au bien public , n'eût dressé promptement vne Requête au Roy, pour luy remonstrer que ce changement estoit le plus court chemin,

min, pour perdre entierement le Royaume, ou au moins, la plus grande partie, en retirant les forces de la Cour & de la Prouince de Pekim, voisine de l'autre, qui s'en alloit perduë.

Cette Requête eut assez d'effect pour rompre le dessein, qu'on auoit pris de s'enfuir, & de chercher vne nouvelle retraite, en fortifiant le Palais ancien de Nanquim. Là dessus on fit vn Edict portant deffences sous de griefues peines, d'abandonner la Cour non seulement aux Mandarins, & aux personnes de qualité, mais encore aux autres du peuple & de basse condition. Par ce moyen les esprits se rassurerent, & principalement quand ils virent que la Cour se grossissoit, qu'on renforçoit les gardes, qu'on estoit plus vigilant & plus soigneux aux portes, & qu'on fortifioit le passage de Xamhai quan, qui est comme i'ay dit l'extremité de la Prouince de Lexotum déjà perduë, & l'entrée dans celle de Pequim qui pour estre referrée entre des Mōragnes est imprenable. On mit peine de la pouruoir de toutes les choses necessaires, & mémement de Soldats tous frais, en si grand nombre que dans la seule forteresse, on y comptoit iusques à quatre-vingts mille combatans. Le Roy y établit pareillement de nouueaux Capitaines avec vn ample pouuoir, qui eût bien eu d'autres effets, s'il eût peu l'étendre mesme sur les Tartares. Ceux-cy voyans qu'il n'estoit pas possible de forcer la place, pour estre aysée à defendre, & d'ailleurs si bien gardée, ils se mirent à rauager les terres de Corea, & du côté du Leuant, au lieu de donner droict à Pequim avec leur armée puissante & victorieuse, pouuans mettre la Cour dans le plus grand danger: & luy causer la plus forte crainte qu'elle ait iamais ressentie. Les Chinois leur vindrent à l'encontre non loin de la Cour, & les forcerent à vne bataille sanglante de part & d'autre, où les Chinois enfin demurerent victorieux. Tant c'est vn affaire important de defendre son propre foyr.

Peu de temps apres cette action, vn Portugais nommé Gon-saluc Texera vint à la Cour de Pequim avec vn Ambassade & des presents de la part de la Cité de Macao, laquelle considerant l'insolence des Tartares, & la crainte des Chinois, & croyant d'eux rendre quelque seruice au Roy de Portugal, & obliger le
Roy

Roy de la Chine à leur être fauorable , offrir aux Mandarins le secours de quelques Portugais contre les Tartares. Les Mandarins agréerent son offre , & dressèrent vne Requeste au Roy , qui fut fauorablement receuë , & les prouisions promptement expedées. Le Conseil de guerre dépêcha vn Pere de la compagnie à Macao , lequel auoit déjà fait le chemin en la compagnie des Ambassadeurs. pour moyenner ce secours , avec plusieurs ordres aux Officiers de Canton , qui fournirent liberalement tout ce qui étoit necessaire à cette entreprisse ; & fournirent à nos Soldats toutes les commoditez qu'on pouuoit souhaitter.

Quatre cens hommes s'enrollerent à Macao , à sçauoir deux cens Soldats , parmy lesquels il y auoit quelques Portugais ; les autres étoient naturels du pais , étans nez à Macao , & par consequent Chinois , mais qui d'ailleurs ayans esté nourris parmy les Portugais , estoient des leurs , tous bons Soldats , & grands Arquebusiers. Chaque Soldat auoit vn jeune garçon pour le seruir payé des deniers du Roy , & deplus de leur Solde ils s'abillerent superbement , & se pourueurent d'Armes , & avec cela ils demeurerent encore assez riches.

Cette petite Armée partit de Macao sous la conduite de deux Capitaines , l'un se nommoit Pierre Cordier , & l'autre Antoine Rodriguez del Capo , avec leurs Alferes & autres Officiers. Estés arriuez à Canton , ils firent l'exercice avec tant de gentillesse , & tant de salués de mousquets , que les Chinois en furent étonnez.

Ils eurent des vaisseaux pour passer la riuere , si bien qu'ils parcoururent toute la Prouince par eau , & furent regalez des Magistrats dans toutes les Villes & Villages , où ils abordoiert , qui leur enuoyoit à l'enuy des rafraichissemens de vollailles , de chair , de fruits , de vin , de riz , &c.

Ils trauerferent à cheual-eux & leurs valets , la Montagne , qui separe la Prouince de Canton , & celle de Kiamfi , & qui a pour le moins vne iournée de chemin iusques à l'autre riuere. Ils s'embarquerent derechef de ce côté , & à la faueur de ce Fleuve trauerferent de même façon presque toute la Prouince de Kiamfi , iusques à la Capitale , dans laquelle ie faisois pour lors ma residence , avec vn grand nombre de Chrestiens. Ils s'y arressterent

quelque temps non pour autre raison que pour voir la Ville , & pour estre aussi veus. Quantité de Seigneurs les inuiterent chez eux pour considerer la façon de leurs habits, & d'autres particularitez étrangères : & les traiterent avec de grandes ciuilitéz, approuuans & loüans tout en eux , excepté la taille & la coupe de leurs habits , ne pouuans pas comprendre qu'un drap entier se doïue tailler en plusieurs pieces pour la beauté d'un habit. Tous ces gens s'en retournerent apres auoir veu la Ville sans autre effet , que beaucoup de dépenses & vne grande perte de Chinois, qui leur fut causée par les Tartares en diuers rencontres, faute de secours.

La cause de leur retour fut que les Chinois , qui trafiquent à Canton avec les Portugais , & qui répondent pour eux en leurs affaires , dont ils retirent vn gros profit donnerent auis, qu'il seroit facile aux Portugais , en suite de cette entreprise , qui sans doute leur succederoit glorieusement , d'obtenir la permission d'entrer dans le Royaume , & de negotier par eux-mêmes, leurs affaires & leurs commerees , de sorte qu'ils viendroient à être priuez du gain, qu'ils faisoient avec eux. Pour ce sujet auant que les Portugais partissent de Macao, ils firent tous leurs efforts pour les détourner produisans en iustice plusieurs cedules contre eux ; & comme le Magistrat répondant à la dernière, leur eût représenté que la chose ne pouuoit desormais se faire autrement, l'argent du Roy estant déjà distribué, & la paye tant ordinaire qu'extraordinaire faite par auancee, ils s'offrirent de rembourser le Roy de leurs propres deniers. Enfin comme ils virent qu'ils ne pouuoient rien gagner de ce côté , on dit qu'ils porterent à la Cour, l'argent qu'ils vouloient donner , & qu'en ayans fait present aux Mandarins, ils firent en sorte que ceux-là mêmes qui auoient proposé les Portugais au Roy pour luy donner secours par vne nouuelle remonstrance , luy représenterent qu'ils n'étoient plus necessaires.

Le Roy fit la réponse, que iay veu. Ce que vous m'auiez proposé, que ces gens entrassent dans mon Royaume, m'assistassent de leurs secours contre les Tartares, n'est pas fort considerable : puisque déjà vous me dites, qu'ils ne sont point necessaires.

Quand :

Quand cy-apres vous aurez quelque chose à me proposer , pensez-y mieux. Cependant s'ils ne sont point necessaires , qu'ils s'en retournent.

Telle fut l'ysuë de cette Armée , sans aucun profit du Royaume, mais non pas des Soldats : outre qu'ils virent vne grande partie de la Chine. Les Tartares ont touïours depuis continué la guerre , & la continuent encore à present , & ont contraint ceux du Royaume de Corea , de leur payer la même contribution qu'au Roy de la Chine , qu'ils ne laissent pas de luy payer comme auparavant.

CHAPITRE XXII.

Des Roys de la Chine. , des Reynes, & des Eunuques.



B IEN que les Chinois ayent esté si soigneux de dresser leurs Chroniques, qu'ils en produisent depuis plus de trois mille ans en ça : si est-ce qu'ils firent vne perte notable , & se virent priuez de la connoissance de plusieurs belles choses artiuées en cette longue suite de temps , lors que leurs liures, qu'ils nomment *l'Histoire*, furent brûlez, de la façon que ie vais raconter.

Vn Roy nommé *Tein*, par vne hayne, qu'il auoit conceü contre les lettres, comme quelques-vns pensent ; ou bien comme iuges les autres avec plus de raison , pour esteindre la memoire de ses predecesseurs , & ne laisser que la sienne à la posterité , fit vne loy que tous les liures fussent brûlez , excepté ceux de Medecine , comme les seuls necessaires au bien de l'Estat, avec autant de seuerité, que si tous les volumes eussent esté criminels de leze-Majesté , & avec des peines si rigoureuses , pour ceux qui les cacheroient , qu'il n'y alloit pas moins que de la vie ; comme effectivement il fit jeter au feu quarante letrez avec leurs liures, qu'ils auoient cachez.

Cette persecution dura l'espace de quarante ans , apres les-

quels on commença de trauailler pour remettre les vieilles chroniques par le moyen de quelques liures & fragments, qu'on auoit sauué les vns sous terre, les autres dans les murailles : & apres plusieurs années on rétablit avec vne peine extreme les choses principales ; quoy qu'il en manque beaucoup, & particulièrement pour ce qui concerne les premiers Roys & Princes de ce Royaume.

Il est neantmoins constant que leur premier gouvernement étoit distribué par lignées & par familles, chacun des chefs gouvernant la sienne à la façon des anciens Patriarches chez le peuple de Dieu. Le second fut Monarchique, mais on ne sçait pas au vray quand & comment il commença, & eux-mêmes n'en ont rien d'assuré. Ils commettent des fautes remarquables pour le temps de leurs Chronologies, pource qu'en supputant le plus fauorablement qu'on peut les temps, qui se sont écoulés depuis la creation du Monde iusqu'à Noë, on trouue qu'ils font naître leur Empereur *Tao*, douze ans auant le deluge. Quoy qu'il en soit du méconte des temps en l'histoire de cét Empereur, & de ses Successeurs, il est certain que les choses s'accordent en leur suite.

Cét Empereur *Tao*, sans auoir égard au droit naturel & legitime de la succession de son fils, laissa le Royaume à *Xun* son gendre pour cette seule consideration, qu'il étoit doüé des parties & qualitez necessaires pour gouverner. *Xun* en fit le mesme pour le mesme sujet & fit tomber l'Empire entre les mains d'*Tu*, qui ne luy étoit rien. Ces trois Princes sont tenus pour des Saints par les Chinois, dont ils racontent plusieurs choses ; & à ne mentir point, c'étoient des Philosophes fort addonnez aux vertus morales.

Ils se tiennent grandement obligez au dernier de ces trois nommés *Tu* pour l'écoulement des eaux qu'il fit faire, dont le Royaume étoit alors couuert à ce qu'ils disent, les Laes, & les Marais rendans la plus-part des terres inutiles. Ce Roy alloit luy-même en personne rompre les terrains, & donner le cours à ces eaux dormantes, qui estans écoulées, les terres se cultuièrent, & furent d'un grand rapport. Quelques-vns croient que ces eaux étoient

étoient les restes du Deluge ; mais les Chinois qui font d'ailleurs vne assez longue mention en leurs écrits de ces eaux , de leur asseichement , & du profit que le Royaume en retira , ne parlent aucunement de leur naissance, ny de leur origine.

Après ces trois Empereurs, dont j'ay parlé, le Royaume a toujours esté possédé par succession , non pas à la verité dans vne même famille, d'autant que comme il y auoit quantité de Princes & de Seigneurs, quoy que suiets de l'Empereur, tantost pour des considerations particulieres , & d'autresfois sous pretexte d'un mauuais gouuernement & d'une tyrannie, ils entreprenoiient des guerres, formoient des parris, & causoient des desordres , qui affoiblissoient la Monarchie, ou la partageoient , ou mesme la ruinoient entierement : de sorte que pour long-temps que la Couronne ait demeuré dans quelques familles, à sçauoir quatre-cens ans en celle de *Tham*, & en d'autres moins, il se trouue iusques à present que la maison Royale a change vingt-deux fois.

Les Royaumes , qui composent l'Empire de la Chine, ont eu leurs Seigneurs particuliers durant l'espace de plus de deux mille ans , iusques en l'an de nostre salut 1206. que les Tartares, qui possedoient alors un autre pays , commencerent à s'emparer des Estats de la Chine, & firent de tels progres s'auançans peu à peu, qu'ils la conquerirent toute, & y ont cōmandé iusques à l'an 1368. que *Hum-vu*, le chef de la famille qui tient auourd'huy le Sceptre, voyant que les forces des Tartares s'affoiblissoient, que d'ailleurs leur tyrannie croissoit , & que les peuples étoient d'autant plus disposez à se mettre en liberté & secoüer le ioug, qu'ils étoient ennuyez d'un si mauuais traitement, assembla vne Armée avec tant de succez que non seulement il mit les Tartares en fuite , & les chassa du Royaume , mais encore entra dans leur pays , & en conquist vne bonne partie.

Le Royaume estant ainsi rétably dans son état naturel , & *Hum-vu*, s'en voyant le Seigneur absolu, établit un gouuernement merueilleux, different en partie de tous les autres Empires, mais au reste, qui est tel qu'il se conserue depuis trois cens ans avec tant de communication, de suiection, & de dependance des

fuient à leur Prince , qu'un si grand corps ne semble être qu'une Religion bien réglée. Ce Roy tâcha premierement de gagner tous ses sujets par les bien-faits , n'y ayant rien , qui fasse plus paraître une ame vraiment Royale , que la liberalité : puis il crea de nouveaux Officiers , en retenant quelques-uns des anciens , comme nous dirons en son lieu.

Il assigna de gros reuenus aux premiers & principaux Capitaines , d'avantageux au seconds , & de suffisans aux troisièmes. Il cassa tous les Princes & Seigneurs de fief , sans en laisser aucun. Il deffendit severement qu'aucun de la maison Royale ny en paix ny en guerre pour quelque sujet que ce fût , n'exercât aucune charge civile ou criminelle en la Republique , n'eût aucun commandement aux Armées , & ne pût être admis aux examens pour prendre les Degrez : quoy qu'on ait relâché pour ce dernier point , comme j'ay déjà dit. Il commit tout le maniement des affaires aux lettez , qui sont reçeus dans le concours independamment des Magistrats & du Roy même , par le seul suffrage de leur science , de leurs bonnes parties , & de leur vertu. Il se donna bien garde d'abolir les anciennes loix , qui concernoient le bon gouvernement , & n'empêchoient point son dessein , qui étoit de perpetuer la Monarchie en ses descendans : mais il en fit de nouvelles , & mit la Republique & le gouvernement en la forme qui se void aujourdhuy : & comme il ne se peut faire que durant tant d'années & dans un Royaume si vaste , il ne soit survenu quelque changement , neantmoins les choses essentielles ont toujours demeuré dans le même état.

Le Roy s'appelle de diuers noms : pour lesquels il faut sçavoir qu'il y a treize choses à remarquer en son couronnement : donc la premiere est , que la supputation des années se change , & qu'on commence à les compter du temps du regne du nouveau Roy , ce qui se pratique non seulement aux discours ordinaires , mais encore dans toutes les lettres , dépêches , provisions , écritures , &c. La II. il fait battre incontinent des monnoyes neuves avec les lettres de son nom , sans que les vieilles perdent pour cela leurs cours. La III. il fait couronner sa femme legitime , comme Imperatrice. La IV. il donne le nom de Reynes à six concubines.

concubines. La V. on fait des sacrifices solennels au Ciel, à la Terre, & aux Esprits. La VI. on fait de grandes aumônes aux pauvres. La VII. on ouvre les portes des prisons à tous les prisonniers, qui ne sont pas au prejudice des parties. La VIII. on regale somptueusement les Magistrats. La IX. on chasse du Palais, toutes les femmes, qui ont eu le rang de Dames. La X. on pouruoit de nouveau le Palais, qui sont quatrè en nombre, d'autres Dames cherchées & choisies de tous les endroits du Royaume, pendant lesquelles recherches on fait diuers mariages vn chacun procurant de deliurer sa fille d'une telle subiection. La XI. les Seigneurs de marque sinon tous, au moins ceux des Villes, enuoyent des deputez pour rendre obeïssance au Roy, & pour le reconnoître; ce que font aussi toutes les personnes illustres, ne pouuans pas elles-mêmes le faire en personne. La XII. tous les Officiers depuis les Vice-Rois iusques aux moindres iuges des Villes, vont en personne à la Cour rendre la même obeïssance au nom de leurs Prouinces, Villes & Citez. La dernière est que le Roy change de nom, comme fait parmy nous le souverain Pontife, ce nom, qui est celuy qu'on écrit dans les Actes publics, & qu'on graue sur les monnoyes, s'emprunte d'une personne particuliere du sang Royal, cōme celuy du grand-Pere du Roy d'à present étoit *Vam-Lie*; celuy de son Pere, *Thaj-Cham*, celuy de son frere, qui a regné deuant luy *Thieu-Khj*, & le sien est *Theum-Chim*.

Il y a outre cela trois noms, pour signifier le mot Roy, le premier *Kium*, dont on se sert pour nommer les Roys étrangers, le second *Vam*, qui est le nom des Infants, auquel ioignant vn autre mot, se forme *Kium-vam*, qui peut signifier ce qui appartient à leur Roy. Mais le plus honorable est *Hoamti*, qui veut dire Empereur.

Les Dames, les Eunuques, & les autres Domestiques de son Palais l'appellent *Chu*, c'est à dire Seigneur; ou bien encore *Thienzu*, c'est à dire le Fils du Ciel, non qu'ils ayent cette creance, mais d'autant qu'ils estiment que l'Empire est vn present du Ciel, & aussi pour rendre sacrez les respects, qui sont deuz à la Majesté Royale; comme effectivement il semble que la reue-

rence:

rence qu'ils ont pour leur Prince, se termine plutôt à vne chose diuine qu'humaine; & la façon avec laquelle ils se comportent maintenant en sa presence, est plutôt d'une Eglise de Dieu, que d'un Palais profane.

Je dis maintenant, pour ce qu'il n'en étoit pas ainsi au commencement, que les Roys de la Chine se comportoient comme la plus-part des autres Roys du Monde, qui sortent, conuerfent, chassent; & mesme ils s'en est trouué vn si addonné à ce diuertissement, que pour passer six mois entiers à la chasse sans retourner à la Cour, & vaquer aux affaires de son Estat, il substitua vn sien fils en sa place. C'étoit lors que les Roys visitoient eux-mêmes les Prouinces de leur Empire, & qu'arriua l'histoire si renommée dans la Chine, & qui merite bien que l'Europe la sçache.

Comme l'Empereur faisoit sa visite, il se treuua dans vn chemin parmy vn grand nombre d'hommes, qui conduisoient des prisonniers. Il fit arrester son carosse pour sçauoir ce que c'étoit, & l'ayant ouy, il se prit à pleurer. Ceux qui l'accompagnoient tâcherent de le consoler, & vn d'entr'eux luy dit. Sire, c'est vne chose inéuitable & necessaire qu'il y ait des châtimens dans vne Republique: les Roys l'ont ainsi commandé, les loix l'ont ordonné, le gouvernement de l'Estat le demande. Je ne pleure pas, répondit le Roy, de voir ces prisonniers, ny d'entendre qu'on les va châtier, ie sçay fort bien que les bons se poussent, à la veüe des recompenses, & que les mauuais se retiennent par la crainte des châtimens, & que les peines sont aussi necessaires à vn Estat pour le bien policer, que le pain à l'homme pour le nourrir. Mais ie pleure de ce que les temps de mon regne ne sont pas si heureux que ceux des Anciens, quand la vertu des Princes seruoit de frein au peuple; & que leur bon exemple suffisoit pour contenir le Royaume sans autre châtiment. C'étoit vn Payen qui parloit de la sorte. Et qui ne void quel sujet nous auons d'enuiuer ces Payens, lesquels bien que nous les surpassions pour les connoissances des veritez de la Foy, nous deuançant par fois en la pratique des vertus morales.

Conformément à ce que ie viens de dire, les anciens Roys prenoient connoissance eux-mêmes du gouvernement des affaires,

& donnoient facilement Audience à tous leurs suiets. Au temps du Roy Tham, il y eut vn Colao, qui ayant esté son Maître, deuint puissant aupres de luy, & pour se maintenir dans la faueur de ses bonnes graces, s'estudioit plüsto de parler au gré du Roy, que de luy dire la verité pour le bien de son Estat. Chose abominable ! Comme la dignité du personnage étoit releuée, & la faueur du Roy extraordinaire, les Chinois dissimuloient tout, ne laissant pas pourtant de parler, & de taxer la flaterie du Colao.

Vn iour que ce discours vint à propos dans le Palais parmy des Capitaines de la garde, vn deux s'échauffant, laisse là sa compagnie, & entrant dans la Sale où étoit le Roy, se jette à genoux deuant luy. Le Roy luy demande ce qu'il vouloit. La permission, répond il, de couper la teste à vn Vassal flateur. Qui est celuy-là ? Replique le Roy. C'est vn tel, que voila. Le Roy comme par mépris & en se moquant dit. Mon Maître, en ma presence, qu'on le prenne & qu'on luy coupe la tête. Le Capitaine le prend, & jettant la main sur vn balustre de bois comme il étoit robuste, & que les piliers ne tenoient pas beaucoup, en arrache vn. Déjà le Roy se mettoit en colere, quand il commanda qu'on luy pardonnât, & qu'on racommodât le balustre, ce qui neantmoins ne fut point en rémoignage de l'action, & en memoire d'un Vassal qui auoit eu le courage d'auertir le Roy d'une chose qui luy étoit importante.

Telle étoit la facilité avec laquelle non seulement les Officiers, mais encore qui que ce fût du peuple abordioient la personne du Roy : iusques là qu'au dedans de la premiere porte du Palais, deuant la seconde, il y auoit toujours vne Cloche, vn Tambour, & vne Table blanche couuerte, comme d'une couche de plâtre. Ceux qui ne vouloient pas parler au Roy, écriuoient leurs demandes sur cette tab'le, qui luy étoient incontinent présentées : & ceux qui vouloient luy parler, touchoient la Cloche, ou le Tambour, & des aussi tost, ils étoient introduits & auoient audience.

Le Tambour dure encore auourd'huy, mais c'est plüsto pour conseruer la memoire du temps passé, que pour l'usage du present, puisqu'en vingt-deux ans, ie ne sache point qu'on l'ait touché plus d'une fois avec le droit qu'il faut payer content en belle

monnoye de coups de bâtons pour auoir troublé le repos du Roy, qui en étoit éloigné d'une demie lieuë. Apres vne si rude penitence il fut arresté & conclud, non pas qu'on parleroit au Roy, ou qu'on le verroit, mais seulement qu'on luy dresseroit vne Requête à la façon qui se pratique d'ordinaire. De ce que les Roys font ainsi retirez du commerce de leurs subiets, & comme enchassez & renfermez dans leur Palais, les Estrangers ont pris suiet de penser & de dire que le Roy de la Chine ne se laisse iamais voir, qu'il est toujours dans vn verre, & qu'il ne montre que le pied ou quelque autre partie du corps.

Le premier qui choisit cette forme de vie fut *Vam-lié*, Ayeul du Roy d'à present. Il eut quelque occasion de le faire ainsi, pour ce qu'il étoit si gras & si replet, qu'il auoit beaucoup de peine de garder en public la grauité & la Majesté conuenable à vn Roy. Pour s'exempter donc tout à fait de ce trauail, il ne donnoit iamais audience à personne, il n'assistoit point aux sacrifices, & ne sortoit point de son Palais. Il ne laissoit pas neantmoins d'estre doué de iugement & de prudence pour gouverner, & d'estre bien auant dans l'estime des Mandarins, dont luy ne faisoit pas grand cas. Il auoit coûtume de dire, quand on insistoit sur des Requestes en quoy les Chinois sont importuns : *Quand celuy-là nâquit, s'étoit déjà Roy, & gouvernois, & il me vent enseigner.*

Son fils qui luy succeda, changea de façon aussi bien que les suiuaus; qui se presentent à la verite en public, mais si rarement qu'ils ne sortent que pour tenir audience vne fois en vn Mois, & quatre fois l'an, ils vont offrir des sacrifices aux quatre saisons, au Ciel & à la Terre dans vn Temple destine à ces vsages hors des murailles de la cité.

C'est vn Temple vraiment Royal autant pour sa grandeur, que pour sa magnificence, bâty en rond sur vne montagne ou eminence, avec trois galeries au dehors l'une sur l'autre, tout à l'entour. Les murailles du Temple ne commencent à s'éleuer que depuis la troisième. On y monte par quatre escaliers superbement trauaillez de marbre blanc, tournez aux quatre vents.

Le Temple de Nanchim est vn ouurage acheué: il a cinq nefes soutenues de piliers de bois, qui n'ont ny peinture ny ornement,

si ce n'est au piedéal , pour faire parêtre comme elles ne sont que d'une piece. Certes il faut auoir que ce sont les plus beaux Arbres, les plus gros, & les plus droits, les plus egaux & les mieux proportionnez qu'on se puisse imaginer. Et pour moy ie confesse que c'est une des choses les plus remarquables , que j'aye veües dans la Chine & qu'on auroit de la peine de trouver au reste du Monde des Arbres de cette grandeur & de cette proportion. Le toit est tout doré , & bien que ce soit un ouvrage de deux cens ans , que le Roy ne void presque iamais se contentant de faire la plupart des sacrifices à la Cour, où est sa residence, il ne l'aïsse pas d'entretenir cet ornement de son Royaume. Au milieu sont éleuez deux Thrônes d'un marbre precieux : dont l'un étoit pour le Roy quand il sacrifioit, & l'autre demouroit vuide pour l'esprit auquel on offroit le sacrifice. Les portes sont couvertes de lames de cuiure, enrichies de plusieurs ouvrages , & de pointes dorées. Au dehors il y a quantité d'Autels avec les statuës du Soleil , de la Lune, des Planetes, des Esprits, des Montagnes & des Riuieres. Il y a aussi plusieurs chambres tout à l'entour , qu'on dit auoir esté des Bains , & Estuues, où les Roys auoient autresfois coûtume de se lauer , & les autres Ministres, auant que de sacrifier. Le bois qu'on void au bout d'un champ , complanté de diuers Arbres , la plupart de pins, est tenu si sacré, qu'on n'oseroit pas seulement en cueïllir une branche sous de grieues peines. La muraille qui l'environne est couverte de tuiles émaillées de verre de diuerses couleurs, les unes jaunes, les autres vertes, & contient quatre ou cinq lieüs de tour.

C'est dans ce Temple que le Roy va comme j'ay dit : & quand il marche, toutes les ruës de trauersé sont empêchées , n'y ayant que celle par où il doit passer , qui soit libre : & le nombre des Eunuques, qui sont autour de sa personne , des Officiers qui l'accompagnent, & des Soldats qui le gardent, est bien si grand, qu'il est tout à fait impossible de le voir , mémemment étant porté dans une chaire.

Voila toutes les occasions qu'a le Roy de sortir & de parêtre : car pour le reste du temps, il est dans son Palais côme le Roy des Abeilles dans sa ruche, sans voir & sans être veu. Plusieurs se

persuadent, que c'est viure non pas en Roy, mais en criminel condamné à vne prison perpetuelle. Ce que j'admire par dessus toute chose, c'est qu'un homme sans estre veu, par la seule autorité soit plus reueré, mieux obey, & plus craint que tous les Roys du Monde. Et pour sa prison, si nous deuons ainsi nommer son Palais, elle est assez large & assez belle pour luy plaire, puisque d'ailleurs il a la liberté d'en sortir qu'and il veut : & puis le lieu de son appartement, est si commode, & si diuertissant, qu'il n'a point besoin de chercher au dehors de quoy se contenter.

Je peux dire que les Palais du Roy de la Chine en ramassans tout ce qu'ils contiennent, sont les plus accomplis de la terre. Les plus grands sont ceux de Nankim, qui ont cinq mille de circuit ceux de Pequim, ne sont pas du tout si grands ; mais ils sont mieux aiustez. Au reste il n'y a pas pour vn seul : il y en a plusieurs, separez les vns des autres, pour le Roy, pour la Reyne, pour le Prince, pour les petits fils, pour les filles qui sont déjà mariées, pour les secondes, & pour les troisièmes Reynes. Il y en a quatre autres posez aux quatre coings pour les Dames, qu'on nomme aussi pour cette raison, les Palais des Dames. Il y en a mesme quelques-vns pour les vieilles & pour celles qui ont esté surprises en faute, qu'on appelle *Lemcum*, c'est à dire les Palais froids. Il y a de plus des Colleges pour le logement des Eunuques, des Lettrez, des Prestres, des Chantres, des Comediens, & des appartemens pour tous les autres Officiers, & Domestiques qui sont pour le moins dix-sept mille personnes.

La structure des Palais comme des nostres, est garnie d'Arcades, de balustres de piliers, & de semblables pieces de marbre excellentement trauaillées, avec plusieurs enrichissemens curieux, quantité de figures en relief, qui sont si bien rehaussées & se jettent tellement aux dehors, qu'on diroit qu'elles sont portées en l'air. Tous les ouurages de bois sont vernis d'une certaine ancre, peints & dorez avec force artifice.

Les Sales, quoy qu'elles ne soient pas comme on a dit, l'une d'or, l'autre d'argent, & l'autre de pierres precieuses, & que mesmes elles ne soient point tendues de tapisseries, si est-ce que la main des Architectes, & le pinceau des peintres supplée à tous

les autres ornemens. Les basses-cours y sont nettes & spacieuses: les iardins toûjours frais , & la riuere qui coule dans le Palais-& qui les arrouse , est des plus agreables à cause de ses plis & contours. On void des Montagnes artificielles , des oyseaux , des bêtes fort rares , des vergers bien representez & toutes sortes de curiositez , Il s'est trouué vn Roy , qui se fâchant que l'hyuer eût dépoüillé les Arbres de leurs feüilles & de leurs fleurs, en fit faire d'autres par artifice avec beaucoup de trauail , & de dépense , & peu de satisfaction des Magistrats , qui blâmoient son dessein.

Tout le bâtiment est entouré de deux murailles avec quatre portes ouuertes aux quatre vents , à sçauoir au leuant au couchant, au nord,& au midy,& cette derniere qui est la principale, donne vne entrée & vne face magnifique au Palais.

A chacune des Portes il y a cinq Elephans (ces animaux ne naissent point dans la Chine,mais viennent d'ailleurs) qui toute la nuit font la ronde autour des murailles avec leurs Soldats.

La basse-cour interieure est capable de contenir trente mille hommes,où il y en a toûjours trois mille en garde.

Au haut de cette Cour, l'on void cinq portes pour entrer dans vne grande Sale,au milieu de laquelle est vn Thrône Royal vuide , qu'on appelle le Thrône des complimens , pour ce que tous ceux qui vont dehors, luy font la reuerence, ainsi que nous dirons plus bas.

Pour ce qui concerne les Dames, vne seule est la veritable épouse du Roy, qui porte le tiltre de *Honm-beu*, c'est à dire d'Empereiere, & est reconnuë pour telle & a son siege derriere celui du Roy. Les autres six , qui viennent apres elle, & qui ont la qualité de Reynes, ne laissent pas d'estre estimées. Dans les Palais de Nanquim, qu'on peut voir plus aysement pour n'être point habitez , il y a vn Thrône Royal élevé à plusieurs marches , couuert d'vn daiz , & garny de deux sieges à la Royale , l'vn pour le Roy, & l'autre pour la Reyne : & plus bas , par le derriere, il y en a six, trois d'vn côté & trois de l'autre, disposez pour les six Reynes: outre celles-là le Roy possède encore plus de trente maistresses, qui sont honorées & respectées.

Les autres Dames, qu'on dit monter iusqu'au nombre de trois mille, distribuées par les quatre Palais, dont nous auons parlé, sont des jeunes & belles filles, recherchées expressement de tout les endroits du Royaume, que le Roy va visiter quand il veut, & nommément celles qui luy plaisent le plus

Du Roy, qui regne à present qu'on tient en reputation d'être chaste, on dit ce mot *Pu-yu-cum*, il ne va point aux Palais. Il s'en est veu d'autres semblables, qui sont hautement loüez pour ce sujet dans leurs histoires, comme il y en a d'autres fort décriez. Tel fut celuy-là, qui par la violence de ses appetits brutaux, ne pouuant se determiner ny à quel Palais, ny en quel departement il deuoit se porter, dans son irresolution se laissoit conduire & regir par des bêtes : ayant à cette occasion vn petit carosse tiré par des chevres, qu'il laissoit aller, & courir comme elles vouloient, & où elles entroient, & où elles s'arrestoient, c'étoit là qu'il s'attachoit.

Vn autre pour n'auoir point la peine d'aller aux Palais des Dames, les fit portraire, & selon qu'il iettoit les yeux sur leurs portraits, il les enuoyoit chercher : étant au pouuoir du peintre de donner de la beauté à celles qui donnoient de l'argent, & les plus liberales sortoient toûjours plus belles des mains de l'ouurier, que du sein de la nature, ou que de la chambre de leur Palais.

Parlons maintenant des enfans. Si l'Emperiere, qui est la propre femme du Roy, a vn fils, en quelque temps qu'il puisse naître, il precede les autres : & en cas qu'elle n'en ait point, le premier fils de quelque autre Dame que ce soit, est toûjours preferé, quand bien mesme, le Roy le voudroit autrement. On en a veu l'exemple sous *Vam-lié*, grand-Pere de ce Roy, qui n'ayant point d'enfans de sa femme legitime, & en ayant eu deux, l'vn d'une fille suiuite, & l'autre d'une Reyne sa Concubine, vouloit à toute reste laisser la couronne au fils de la Reyne pour l'affection particuliere, qu'il luy portoit, quoy qu'il fût le plus jeune, iusques à soutenir fortement, que le Royaume n'appartenant à aucun d'eux de droit, pour n'estre pas d'un mariage legitime, c'étoit proprement, à luy de nommer celuy qu'il voudroit : & qu'ainsi le plus grand
étant

étant né d'une seruant, il ayroit mieux faire l'autre son heritier. Mais tous les Officiers de la Cour en general luy resisterent courageusement, & luy representerent que puis qu'il auoit habité avec cette seruant, elle étoit annoblie par vne loy superieure, & que son fils étant l'aîné, il deuoit iouir des droits de sa naissance, & succeder au Royaume. Ce fut vne Tragedie à plusieurs actes assez mal-plaisante; le Roy persistant toujours dans sa resolution, & les Officiers dans leur opposition: si bien que plusieurs furent cassez par l'ordre du Roy, & les autres de leur plein gré quitterent leurs charges, ayans attaché leurs marques & leurs liurées à la porte du Palais, & se retirerent dans leurs maisons, abandonnans ainsi tout à la fois l'honneur & les biens, leurs charges & leurs appointemens pour la defense des Loix & des coutumes du Royaume. Courage digne d'être imité sinon dans toutes les affaires prophanes, au moins dans les causes de Dieu. Enfin le Roy ne pouuant auoir le dessus, se vid contraint contre son ordinaire de tenir l'Audience, & d'assembler les Mandarins; & ayant son fils aîné derriere luy en qualité de Prince, qu'il leur monstroir, leur recommander la paix & la tranquillité publique, & les asseurer que *Thaj-cam*, c'étoit son nom, luy succederait à la Couronne, comme il fit. Tant a de force la raison & la constance des Magistrats contre des Roys puissans.

Les Eunuques sont plus en nombre que tous les autres Commenfaux & domestiques. Ils étoient douze mille en l'année 1626. & d'ordinaire il sont plus ou moins: distribuez diuersement par leurs Palais, en Colleges, Classes, Tribunaux, Charges & Occupations, de sorte que dans le Palais Royal il y a autant de Tribunaux pour terminer leurs procez, qu'au dehors: sans parler des femmes, qui ont leur iustice à part; & principalement celle, qui les gouuerne comme leur intendante, a l'autorité de juger & de terminer leurs affaires, & de les condamner & de les châtier, quand il faut.

Le premier & principal corps des Eunuques se nomme *Su-li-Kien*, qui consiste en vn grand Secrétaire de la pureté, en vn Chancelier, & en plusieurs Conseillers, qui peuuent s'auancer aux charges de la mesme compagnie; par le moyen des examens.

Ils accompagnent toujours le Roy , & quand il marche , ils sont les plus prez de sa personne : ils peuuent entrer sans être appellez , & comme la façon de gouverner du Roy , est par voye de memoire & de Requestes, tout passe par leurs mains.

En suite vient le *Thum-Chamsu*, qui est comme vn souuerain Parlement de Iustice étably sur tous les Eunuques en general, pour se saisir de leurs personnes , & les faire punir : & non seulement les Eunuques , mais encore d'autres personnes de grande autorité, se rapportent à eux de leurs affaires de consequence : & c'est le plus rigoureux Tribunal de la Iustice. Le President est ensemble Capitaine des Gardes du Roy , qui sont de neuf mille hommes , à sçauoir six mille d'Infanterie, & trois mille Cheuaux. Quand il est question d'une affaire de la milice, il entre au Conseil de Guerre , & occupe la premiere place.

Il y a pareillement d'autres compagnies & d'autres Tribunaux, comme des Thresoriers du Thresor des joyaux , des meubles de grand prix, des habits, des magazins, &c.

Il y a de plus vn College de Mathématiciens iudiciaires , qui contemplent les Estoilles, & obseruent le mouuement des cieux, & tous ensemble font l'Almanach de l'année suivante , avec le premier Mathématicien, qui est vn Mandarin externe.

Il y en a vn autre de Prestres Particuliers , appelez *Laun-su*, où les Bonzes ne sont iamais receus, comme ils n'ont pas aussi la permission d'entrer dans la maison du Roy. Ils ont la charge du seruice Diuin , des Chapelles , des Officiers, des Sepultures.

Adioutez à tout cela les compagnies des Musiciens, des Ioieurs d'instrumens , des Comédiens , des Peintres, des Orfevres , qui s'acquittent dignement des fonctions necessaires à vne Republique bien reglée & bien pourueüe.

Hors du Palais, plusieurs ont l'Intendance sur les ouurages publics , sur les gardes, qui veillent la nuit, autour du Palais, sur les sepultures des Roys , sur les imposts & gabelles ; & semblables employs, où ils s'enrichissent ; & comme ils n'ont point d'enfans. quoy qu'ils soient mariez pour l'ordinaire , ils sont liberaux & somptueux, ils ont des maisons superbes au dehors & au dedans de la Ville , & des Palais richement meublez avec vn train magnifique.

gnifique. Leurs sepultures sont des plus richement parées : ils croient plus fortement que les autres, la transmigration des ames se rendent fort deuots aux Idoles, pour estre bien pourueus, quand ils prendront vne nouuelle forme.

Les Eunuques sont exempts des deuoirs, & des complimens qu'on rend aux Mandarins, comme de descendre de cheual, & d'abbaisser le siege, aux rencontres. En reuanche on ne leur permet pas à la Cour d'estre beaucoup suivis, ny d'estre superbement parez : fort peu ont la permission de se faire porter en chaire, & & presque tous vont à cheual.

Quand il n'y a point d'Eunuques fauory du Roy, les autres qui sont hors du Palais, font la Cour aux Mandarins, leur prestent leurs maisons commodés & agreables, & tâchent de gagner leurs bonnes graces par leurs seruices. Mais si par hazard vn d'eux est Fauory du Roy, comme il arriue par fois, ils deuiennent aussi-tost insolents, se iettent dans le maniemement des affaires, & gagnent le dessus.

Le defunt Roy auoit vn Eunuque nommé *Guei-cum*, qui se poussa plus auant dans sa faueur, qu'on ne pourroit croire. Celuy-cy abusant de son autorité, gouuernoit l'Estat avec tant d'insolence & de tyrannie qu'il faisoit prendre, punir & massacrer iusques à des personnes de marque : le toucher par mégarde estoit vn crime de leze-Majesté. Et quoy que les Chinois soient assez libres à dire les veritez, mesme au Roy, si est-ce que personne n'osoit en parler.

Le Prince, qui regne aujourd'huy, entreprit l'affaire, & parlant au Roy son Pere, luy dit seulement qu'on traittoit mal ses sujets de condition & de merite. Il n'en fallut pas dauantage pour faire sortir l'Eunuque de la Cour, qui finit apres miserablement ses iours : pource, qu'apres la mort du Roy son Maître, il prit du poison. qui d'un coup mit fin à sa faueur & à sa vie, mais qui ne pût arrester la hayne du peuple, ny empêcher qu'on ne traî-nât son corps par les rues, & qu'on ne le déchirât en pieces. Tous ses biens furent confisquez au Roy, n'y ayant personne qui ne luy enleuât le plus beau de ses meubles. On luy trouua deux pleins coffres de perles ; qu'il auoit tiré à ce qu'on pense, du

Thresor du Roy, les somptueux ourages & les superbes bâtimens qu'on auoit fait faire, ou commencer à son honneur par tout le Royaume, comme des Temples, pour metre son image, qu'ils appellent *les Temples des viuans*, & qu'on a coûtume de dedier à la gloire des personnes illustres, qui ont obligé l'Estat & leurs Concitoyens, des Palais, des Arcs de Triomphe, & semblables machines furent renuersées, sans rien garder de sa memoire, qu'une Comedie qu'on composa dès aussi-tost & qu'on iouë encore auiourd'huy pour représenter sa sortie du Palais, & sa disgrâce.

Et d'autant que de ce prodigieux nombre d'Eunuques, les vns sont congediez, les autres deuiennent vieux, & plusieurs meurent, de temps en temps on en choisit de ieunes pour mettre en leur place. Car on ne sçauroit dire, combien il s'en presente tous les iours à la Cour, qui ont esté taillez par leurs propres parens, pour l'argent qu'ils en retirent, ou pour l'esperance qu'ils ont de les voir auancez aupres du Roy, & pour toutes les autres commoditez qui sont certaines & assurées aux personnes de cette condition.

A chèque fois qu'on fait cette élection, on en choisit enuiron trois mille, prenant garde à leur âge, & à la bonne disposition de leur corps, à leur port, & à leur mine, à leur parole, & à leur prononciation, & sur tout qu'ils n'ayent rien de ce qu'ils doiuent auoir perdu, pour être entierement Eunuques, & de plus on les visite apres quatre ans, pour voir si rien n'est reuenu de ce qu'on leur auoit osté.

Le chois estant fait, on renuoye les autres de la Cour, & on distribue ceux qui ont esté choisis en diuers logemens, leur donnant des emplois & des charges. Ce qui se fait, comme par sort sans autre consideration; les vns sont appliquez à l'Estudé, & mis en des Colleges, de reputation, d'honneur & de profit; les autres sont destinés à être Prestres, ceux-cy sont reseruez pour être Chantres ou Comediens: ceux-là sont iettez dans vne cuisine ou dans quelque autre occupation basse & penible.

Voila ce qui se passe au dedans du Palais, en ce qui concerne la personne & le seruice du Roy. Pour le dehors, c'est bien encore

autre

autre chose, & il n'est point croyable avec combien d'exaction, de crainte & de respect on s'y comporte. Vn Royaume si estendu n'est pas capable de cacher vn criminel, qui veut échaper des mains de la iustice, & les Arbres, ce semble, n'osent le couvrir, ny le mettre à leur ombre. Quand il faut se saisir d'un Homme de qualité, on enuoye chercher les sergens, qui n'ont autre chose à faire, qu'à luy mettre vne corde ou vne chaîne au pied, & luy-mesme se la met au col, comme si elle étoit d'or : le seul nom de chaîne est suffisant pour donner de la crainte.

Dans la Ville de Suchou, en la Prouince de Nanchim habitoit vn Mandarin, personnage tres-consideré pour les grandes charges qu'il auoit exercées dans le Royaume avec satisfaction, & au contentement du Peuple. C'étoit au temps de la faueur de ce puissant Eunuque, dont j'ay parlé. Certuy-cy ayant eu le vent, qu'on luy enuoyoit des executeurs de iustice ; sans attendre qu'ils fussent arriuez, fit vn banquet à ses parens & amis, & sur la fin du repas sortant de table, comme s'il eût esté pressé, se ietta du haut d'une galerie dans vn étang, où il mourut. Les conuiez, voyans que leur hôte tarδοit beaucoup, le vont chercher, & trouuent vn papier sur vne table, & ces paroles écrites de sa main : *Retournez au Palais & faites la reuerence à mon Roy, auquel ie me suis toujours efforcé de seruir avec les ressentimens d'un fidele sujet : il n'est pas raisonnable que ie reçoie aujour d'huy de la main d'un Eunuque, les traitemens d'un chetif criminel.*

Il ne faut que deux seules lettres du Roy mises en quelque endroit pour seruir comme de charmes : de sorte que s'il faut quelque chose au Palais, comme des fruits & d'autres provisions il suffit d'enuoyer aux lieux où se trouue ce qu'on demande, & pour tout mandement placarder deux lettres *Xim chi*, c'est à dire *la volonté du Roy* : aussi tost toutes choses sont en estat, & personne n'est si osé que de remuer seulement vne feuille. Le mesme arriue aux affaires extraordinaires, qui sont les plus embrouillées : pour leuer toutes sortes d'oppositions & de difficulté, il ne faut qu'écrire ces deux lettres : ce qui nous réussit fort à propos, quand le Roy donna la maison d'un Eunuque prisonnier à nos Peres, pour leur seruir de cimetiere, en placardant ces mesmes lettres.

Les Magistrats ont coûtume de s'assembler tous les mois le premier iour de la Lune par toutes les Villes du Royaume, & dās la maison du gouuerneur deuant vn Thrōne, où sont les Armes du Roy, auxquelles ils font la mesme reuerence, qu'ils feroient au Roy, s'il étoit present. Ils pratiquent le mesme au iour de sa naissance.

Les Prouinces au commencement de l'année, deputent vn Ambassadeur pour saluër le Roy, & toutes les fois qu'ils luy écriuent, c'est vn des principaux Mandarins, & non point vn Courrier qui luy porte les lettres. Les memoires neantmoins marchent par la voye des Courriers. Tous les grands Mandarins du Royaume vont tous les trois ans rendre l'obeissance à sa Majesté.

Il n'est pas permis à aucun d'être au Palais, ny mesme de se presenter à la premiere porte, avec vn vêtement de duëil; ny de faire la reuerence au Roy avec vn habit de tous les iours: il faut prédre celuy des Festes: & les Mandarins doiuent estre vêtus de rouge.

Pareillement il ny a personne de quelque condition qu'il soit, fut-ce des femmes, qui ose passer à cheual, ou en chaire deuant la porte du Palais, & tant plus la personne est releuée, elle doit de plus loing decendre de cheual, & mettre pied à terre.

Tous les Officiers, & toutes les personnes de qualité qui frequentent la Cour, sont obligez dès le matin quand ils viennent, où le soir quand ils s'en vont, d'entrer à *Kun-Chao*, c'est à dire dans vn iardin qu'ils appellent des ceremonies; & quand tous ceux du matin sont assemblez, qui sont toujours en bon nombre, ils se presentent deuant le Thrōne du Roy dans vne Sale, sans que le Roy s'y trouue, qui est encore au liēt; le Maître des ceremonies les vient trouuer, qui leur declare les complimens, qu'ils doiuent rendre, & là dessus vn chacun fait comme il luy est montré: que si quelqu'un par malheur vient à manquer, ou à faire quelque geste mal-seant, c'est au Maître des ceremonies d'en donner aduis au Roy. Et bien que le coupable soit le premier à s'accuser, & à demander penitence, ce n'est qu'une pure ceremonie, dont le Roy ne tient compte.

Les Ambassadeurs semblablement sont obligez aux mesmes deuoirs, quand ils entrent ou sortent de la Cour. Ils sont logez
pour.

pour l'ordinaire dans vn des Palais renfermez d'un grand circuit de murailles pres du Palais du Roy : où ils sont traittez Royalement, & à gros fraiz: mais ils ne peuuent sortir de cette encointe; on leur porte de la Ville, les choses desquelles ils ont besoin : ils ne parlent point au Roy, & mesme ils ne le voyent pas, mais seulement ils traitent par son ordre avec le Conseil des coûtumes, qui les expedie, & les renuoye.

Les Portugais, aux deux fois qu'ils furent mandez en Cour de la Ville de Macao, ne furent pas seulement traittez splendidement avec des magnificences extraordinaires, mais de plus par vn privilege particulier, ils furent logez au dehors & les principaux d'entr'eux virent le Roy Thienki, frere de celuy qui regne à present, étant encore fort ieune : qui par vne curiosité qu'il auoit de voir des Estrangers, les fit venir en son Palais, & les vîd, quoy que de loing, & eux aussi le virent clairement.

Tous parlent à genoux au Roy. S'il est dans sa Sale Royale avec les Magistrats, ils ne se leuent point, auant qu'il se soit retiré: s'il est malade, ceux qui le visitent, luy parlent de la mesme façon: & auant qu'ils se leuent de terre, on tire vn rideau entre deux, ou bien le Roy se tourne de l'autre côté. Durant qu'ils luy parlent, ils doiuent tenir de la main deuant leur bouche vne petite table d'yuoire longue d'un pied, & large de trois ou quatre doigts; qui est vne ceremenie ancienne, du temps qu'on parloit au Roy plus familièrement, & que par respect il y auoit vn entre-deux, de peur que l'haleine ne paruint iusques à luy : Et de plus, comme ils traittoient de quantité d'affaires, ils auoient vn écrit en main pour soulager leur memoire. A cette heure qu'on luy parle de loing, cette ceremonie seroit inutile si l'on ne vouloit en conseruer l'vsage.

Les habits Royaux ne sont en rien differens des autres pour la forme, si bien pour la matiere, qui est precieuse, & entretissüe de certains Dragös, qu'il n'y a que le Roy & les Princes du Sang, qui les puissent porter. Les Dames s'en seruent particulierement, & les Eunuques de la maison du Roy, mais c'est avec quelque diuersité. Pour les couleurs, bien que les viues & gayer soient le plus en vsage à la Cour, si est-ce que la iaune est si particuliere & si propre au Roy, & à tout ce qui luy sert, que les autres ne la peuuent porter.

CHAPITRE XXIII.

Comme les Roys de la Chine se marient.



V temps que la Chine estoit possédée par plusieurs Roys & Seigneurs particuliers, les vns prenoient en mariage les filles des autres, comme il se pratique en Europe. Mais depuis que tous ces Estats ont pris fin, & que la Monarchie a esté reünie sous vn seul Prince, comme il ne prend iamais de femme estrangere hors du Royaume, il est contraint d'en chercher au dedans, & d'épouser la fille de son sujet. Il est vray que les personnes de condition font difficulté de luy donner leurs filles, pour ce que deuant estre visitées, & reietées si elles ne plaisent pas, il n'y a point d'honneur d'honneur qui veuille exposer sa fille aux yeux des regardans, & au danger d'un refus, apres auoir esté veüe, particulièrement en des endroits plus cachez que ce qui paroît à l'exterieur. Iamais le Roy ne s'allie, ny ne peut s'allier à aucune de ses parentes, & ainsi on cherche par tout le Royaume vne fille de douze ou quatorze ans, accomplie en beauté, d'un bon naturel, & encline à toutes les vertus qui sont requises pour vne Reyne; de mesme qu'anciennement on chercha la Sunamite pour Dauid, & Esther pour Assuere: ce qui se fait sans auoir égard à la condition des personnes; d'où vient que le plus souuent la Reyne est fille d'un Artisan.

Après qu'on a trouué vne fille telle qu'on peut la souhaiter, elle est mise entre les mains de deux vieilles Matrones, qui voyent ce qui n'est pas permis à tout le monde de regarder, & observer soigneusement si elle n'a point de tâche au corps; mesme elles la font courir pour la metre en sueur, & voir si la senteur n'en est point des-agreable. Que si ces Dames apres tous ces soins & toutes ces recherches, se contentent d'elle, on la conduit à la Cour avec vne grande suite de femmes & d'hommes, & avec l'equipage d'une personne, qui deormais appartient au Roy, auquel elle est

est présentée dans son Palais; & apres les complimens ordinaires, le Roy la donne au Prince son fils pour estre sa femme, & cette-cy est la veritable Reyne. Dans le Palais on luy donne quelques Dames-vertueuses, doüées de sagesse & d'experience, pour l'instruire en la vertu, pour la façonner aux ciuilitéz & aux façons de la Cour, & pour l'éleuer si bien qu'elle puisse meriter le nom de Reyne, qui est ordinairement *Che-mu*, c'est à dire, *la Mere du Royaume*. Et s'il s'en faut rapporter au témoignage de leurs histoires, les Reynes qu'on a ainsi nourries, ont esté femmes de grand merite, presque toutes charitables & aumônieres, & plusieurs d'entre elles prudentes & vertueuses.

Telle fut iustement la fille d'un masson, qui étant paruenüe à la dignité de Reyne, garda touïours vne truelle, & quand le Prince son fils faisoit vn peu trop du suffisant & du superbe, elle luy monstroït l'instrument dont s'étoit serui son grand-Pere pour crépir les murailles, & de cette façon elle le rangeoit à son deuoir.

Aux premiers temps, que les Roys prenoient en gré d'estre repris & corrigez de leurs defauts, le Roy *Tu*, auoit vn Colao, qui les luy reprochoit en pleine audience, sans nul respect. Vn iour, soit que le Roy en eust donné plus de suiet, soit que le Colao eust par trop excédé, l'audience estant finie, le Roy s'en va dans son Palais en cholere protestant de faire couper la teste à vn indiscret. La Reyne luy demanda le suiet de son mécontentement. Vn inciuil & vn rustique, répond-il, ne cesse de me reprocher mes defauts, & encore publiquement: i'ay resolu de luy faire trancher la teste. La Reyne dissimulant prudemment, se retira dans sa chambre, & ayant pris ses beaux habits de feste, reuint trouuer le Roy en cét estat. Luy s'étonnant de cette nouueauté, voulut en sçauoir le subiect. Sire, ie viens dit-elle, donner le bon-iour à vostre Majesté. Pourquoy? repliqua le Roy. D'autant que vous auez vn suiet, à ce que vous dites, qui ne craint point de vous dire ouuettement vos defauts, étant chose asseurée, que la liberté qu'un subiet prend de parler, est fondée sur la vertu & sur la grandeur, de courage que le Prince témoigne à le souffrir. Il y a eu plusieurs Reynes semblables.

Les parens de la fille sont dès aussi tost eleuez aux honneurs & aux charges, leur maison est tenuë pour riche, & pour vne des principales, & tant plus la Reyne s'auance au dedans, tant plus ceux-cy se pouissent au dehors.

Le mariage des autres fils du Roy se celebre de la mesme façon, excepté qu'on n'apporte pas tant de precaution à leur chercher des femmes, qu'on cherche & qu'on trouue pour l'ordinaire à la Cour mesme. Mais la façon de marier les filles, est bien differente. On assemble douze ieunes hommes de dix-sept à dix-huict ans les plus gaillards, & les plus gentils qu'on puisse trouuer; on les conduit au Palais dans vn lieu, où la Princesse les puisse voir, sans estre veuë; & apres les auoir bien considerez, elle en designe deux, qu'on presente au Roy, qui en choisit vn de ces deux là, pour être son gendre.

Yam-lié, Ayeul du Roy qui regne à present, en vne action semblable voyant l'vn de ces deux ieunes hommes bien vêtu; & l'autre fort ioly, mais pauvre; interrogea cettuy-cy pourquoy c'est qu'il n'étoit pas si bien vêtu que son compagnon. Sire, répondit ce garçon, la paureté de mon Pere ne me permet pas de porter vn autre estat. Donc, pour ce que vous estes pauvre, repliqua le Roy, ie veux que vous soyez mon gendre, & ce fut à bon tiltre qu'en suite de ce choix, il merita d'être loué: puis qu'un ieune homme ne doit point auoir de honte de confesser sa paureté; ny vn Roy de choisir vn pauvre. Les autres garçons sont renuoyez, qui de là en auant sont nobles, seulement pour cette consideration qu'ils ont esté admis au sort de cette election.

On donne incontinent aux *Fum-ma*, ce sont les gendres du Roy, deux Mandarins les plus graues de la Cour en qualité de Maîtres, pour les instruire aux lettres, aux bonnes mœurs & aux façons de faire des courtisans. Et iusques à ce que la femme ayt eu des enfans, son mary est obligé de luy faire tous les iours quatre reuerences à genoux: mais dès aussi-tost qu'elle a enfanté, cette obligation cesse, quoy qu'il y ait toujours assez d'autres contraintes, qui font que les hommes de condition ne veulent point être gendres du Roy. C'est aussi pour cette raison qu'on a perdu

la coûtume ordinaire d'en choisir douze : que si le Roy iette nommément les yeux sur quelque personne qualifiée, ou sur quelque Docteur de reputation, pour le faire songer, il s'en excuse puissamment; comme il est arriué, de peur que la Princesse venant à se degoûter de son mary, comme on voit assez souuent, ce ne luy soit vne affliction pour toute sa vie.

CHAPITRE XXIV.

De la Noblesse Chinoise.



A Noblesse Chinoise est auourd'huy bien differente de celle qu'on voyoit autrefois, lors qu'y ayans plusieurs Roys, les vns s'allioient avec les autres, qu'ils se seruoient de personnes illustres, & qu'ils eleuoient leurs plus proches parens aux charges importantes, & qu'ainsi les familles se maintenoient durant plusieurs années. Auourd'huy que la plus haute Noblesse consiste dans les lettres, on voit des Artisans & des hommes de basse condition, monter par ce moyen aux plus grands honneurs; & au contraire à faute de science, decheoir & manquer tout à fait, de sorte qu'il y a peu de familles, qui se conseruent jusques à la cinquième generation, d'autant que les premiers poussez par la necessité & par le desir de passer plus auant, trauaillent & étudient pour gagner vne charge, ou vn gouuernement: les autres qui les possèdent déjà, qui naissent dans les richesses, & sont nourris dans les delices, se laissant aller aux plaisirs de la vie, & aux vices qui les accompagnent, étudient peu & dépensent beaucoup, & ainsi en peu de temps ils retournent à la premiere condition de leurs ancestres. Ce n'est pas qu'il ne reste encore quelque image & ressemblance de l'ancienne Noblesse, qui peut estre reduite à cinq Estats, ou à cinq ordres, laissant à part le peuple qui est sans nombre.

La premiere Noblesse est du Roy, du Prince, de ses Enfans, & de toute la maison Royale, qui se maintient & conserue en cette

Z

sorte.

sorte. Le Prince succede au Roy en la façon que nous auons diccy-dessus.

Le Roy assigne à ses enfans vne maison hors de la Cour, dans vne Prouince ou Cité, avec des Palais, ameublemens & seruices à la Royale; des rentes & reuenus au mesme endroit, & de l'argent à proportion tiré de ses finances.

On disoit que celuy de la Prouince de Xenfi, où i'ay demeuré quelque temps, auoit trois cens soixante mille escus de reuenu, avec la qualité de Roy: & les Officiers le consideroient en cette qualité, & alloient tous les premiers & quinziesmes iours de la Lune, luy faire la reuerence, comme on la rend à la Cour: rien ne luy manquant pour estre effectiuement Roy que l'autorité, n'en ayant aucune ny sur le peuple ny pour le gouuernement, à cause que le Roy la retient toute pour soy, n'ayant pas mesme la liberté de sortir de la Ville & du détroit, où il fait sa residence.

L'aîné succede aux Estats & aux biens du Père; les autres se marient & font maison à part, estans beaucoup moins que luy; quoy qu'ils soient toujourns grands: le Roy fait leur partage, & donne à vn chacun ce qui luy appartient, d'où vient que s'eloignans peu à peu en degrez de parenté, leur bien semblablement se diminue iusques à n'y auoir que quatre-vingts escus de rente, pour chacun: mais quand on est venu là, il faut s'arrester, le Roy n'ayant point de parent pour reculé qu'il soit de la souche de sa famille, qui n'ait ce reueu. Encore faut-il presupposer que ses descendans ayent les conditions requises: car si elles manquent, tout leur manque pareillement.

La premiere condition est, que ce soient des mâles; car autrement si ce sont des filles, on n'en tient point de compte, & le Pere les marie à qui, & quand il veut, pourueu que ce ne soit pas avec des Seigneurs de leur Sang, comme aussi les fils sont obligez de prendre alliance avec des femmes d'autres familles que de la leur, & mesme les fraiz qu'il faut faire, se font aux dépens des mariés.

La deuxieme est que le fils soit legitime né de la propre femme, à l'exclusion non seulement des bâters, mais encore des autres, s'il y en a, nez de Concubines.

La troisiéme dés aussi-tost qu'un fils est né, le Roy en doit estre auerty, pour luy donner vn nom, & l'écrire sur ses registres.

La quatrième ayant atteint l'âge de quatorze ans, on presente vn nouveau memoire au Roy, pour le prier qu'il luy ordonne la moitié des gages, qu'il doit puis apres recevoir tous les ans.

La cinquiéme, quand il est paruenue à l'âge de se marier, il donne encore vn memoire au Roy, luy demandant la permission de faire sa maison; & c'est pour lors qu'il reçoit l'entier payement du reuenu qui luy est assigné.

Tels sont les Princes du Sang, sortis de la maison du Roy en ligne droite: & ceux-là ne peuuent pas demeurer dans les Cours de Pequim, & de Nanquim, ny dans toutes les Prouinces indifféremment, mais seulement en quelques lieux: Ils sont bien tant, qu'à ce qu'on croit, il y en a iusques à soixante mille entretenus du Roy, en la façon que j'ay dit. Ils ont cet aduantage de pouuoir se seruir de leur industrie, acheter des marchandises, & trafiquer.

Il y a vn Mandarin particulier expressément pour eux, pour ce qui concerne leur gouuernement, pour presenter leurs memoires au Roy, pour decider leurs differents, & pour les châtier, quand il est necessaire. S'ils ont quelque chose à demêler avec d'autres, qui ne soient pas de leur Sang, la cause est suiète à l'ordinaire, qui a bien le pouuoir de les rendre, mais non pas de les punir. Que si quelqu'un d'eux commet vn excez notable, incontinent on en donne auis au Roy, qui les confine pour toute leur vie dans vn Château spacieux, destiné pour cela, entouré de hautes murailles, situé dans la Prouince de Kiamfi.

Le second ordre de Noblesse est des qualifiez, ou gens tiltrez, qui n'est qu'une ombre de celuy qui étoit anciennement, & celuy-cy se diuise encore en quatre diuers ordres. Le premier des *Quecum*, qui est vn tiltre nouveau, n'a que quatre familles descendues des quatre plus vaillans Capitaines, que le Roy *Hum-vu* eleua aux dignitez de son Royaume, pour l'auoir assisté contre les Tartares. Ils sont comme les Capitaines Generaux de la Guerre qui se trouuent en cette qualité, aux actions militaires les

plus importantes, qui se font dans la ville où ils ont leur demeure: jamais pourtant ils ne vont à la guerre. Au second sont les *Heus*. Au troisième les *Pe*. Au quatrième les *Chi-ho-ci*, tous titres anciens. Ils ont commandement aux armées avec de suffisans reuenus, & succedent à la puissance, à l'autorité & aux charges de leurs parens. Bien qu'ils cedent à plusieurs des Officiers lettrez, si est-ce que dans les assemblées, qui se font dans la Sale du Roy, ils ont la preface.

Le troisième ordre comprend tous ceux, qui ont, ou qui ont eu l'administration du Gouvernement de l'Estat, soient-ils Officiers de guerre, comme les Generaux & Capitaines, soient-ils Magistrats Politiques tant les grands, comme les Colaj; que les petits, comme tous les Mandarins qui sont à la Cour, aux villes, & aux moindres villages. On y reçoit encore ceux, qui n'ont eu aucun gouvernement, mais qui sont sur l'Estat pour y entrer, à sçauoir les Graduez Docteurs, Licenciez & Bacheliers. Et pour dire en vn mot, tout cét ordre est composé d'hommes lettrez.

Le quatrième est des Estudians, lesquels, bien qu'ils n'ayent pas receu leur degré, seulement pour ce qu'ils étudient & qu'ils sont en la voye de pouuoir l'obtenir, sont mis au rang des nobles, & traitez comme tels, mais sans autre priuilege.

Le cinquième est de ceux, qu'on appelle *Netta*, qui viuent de leur trafic ou de leurs rentes, & qui sont d'autant plus honorez qu'ils sont plus riches; & quoy qu'ils n'ayent aucunes lettres, le peuple les respecte beaucoup; ils n'ont iamais neantmoins tant de credit que parmy nous.

CHAPITRE XXV.

Du Gouvernement de la Chine & des Officiers.

LE Principal gouvernement de la Chine, qui embrasse l'Estat de toute la Monarchie, est diuisé en six Con-seils, qu'ils nomment *Pu*. Ces Conseils n'ont pas seulement l'intendance des affaires aux deux cours, où ils resident, mais

mais ce sont eux, qui comme des premiers Mobiles, d'où les autres dependent, donnent le branle au reste du Gouvernement, & c'est aux Officiers, qui les composent, que toutes les causes & matieres, qui concernent tous les particuliers, sont subordonnées avec vn rapport merueilleux, & vne obeissance incroyable.

Châque Conseil a son President, qu'ils appellent *Chamxu*, avec deux Assesseurs, dont l'un nommé *Coxilam*, & qui est le premier tient la main gauche; l'autre qu'ils appellent *Yeu-xilam*, est à la droite. Ce sont les premiers, & les plus auantageux Offices du Royaume, excepté les Colaj, desquels nous parlerons cy-apres, de sorte qu'un Vice-Roy de quelque Prouince que ce soit, mesme des plus considerables, apres auoir donné des témoignages de sa suffisance, s'il veut passer plus auant, croit être bien pourueu, s'il peut être non pas President de ces Consoils, mais seulement vn des Assesseurs de la main gauche ou de la droite.

Outre ceux-cy, qui sont les principaux du Conseil, il y en a dix autres du mesme Tribunal, tous presque égaux en dignité, qui sont distibuez en diuers Offices, & occupez à diuers employs. Aioûtez à ceux-cy quantité d'Officiers grands & petits, à sçauoir Notaires, Escriuains, Secretaires, Ministres, Capitaines de Iustice, & plusieurs autres, qui ne sont point en vsage dans les Royaumes de l'Europe.

Le premier Conseil, qui a le plus d'autorité & qui reçoit plus de gages, est le Conseil d'Estat, nommé *Si-pu*. C'est à luy qu'appartient proprement de proposer les Ordonnances generales du Royaume touchant les charges, de les changer & de les auancer, Pource que delors qu'on a vne fois eu la prouision d'un Office, on va touîjours montant par degrez aux plus hautes charges, & nul n'est exclus du gouuernement, sinon pour des fautes notables, qu'il a luy-mesme commises, ou ceux qui luy appartiennent, comme sont ses enfans, ses plus proches parens, & semblables personnes, de qui les manquemens doiuent luy estre imputez. C'est encore à la mesme chambre qu'appartient le droit de releuer ceux, qui sont decheus de leur Office; comme si vn Mandarin par quelque accident est priué de sa charge, il y rentre aysément, & on se sert

de luy sans difficulté ; aussi font-ils quantité de lourdes fautes.

Le deuxième est le Conseil de guerre, dit *Pim-pù* ; qui a autorité aussi bien que le Conseil d'Etat, sur tous les Magistrats de Lettres, & sur les autres Officiers de guerre, & connoît généralement des affaires de la Milice, & sert beaucoup.

Le troisième est vn Conseil des coûtumes, nommé *Lim-pù*, qui pour n'auoir pas tant d'autorité ny de si gros appointemens que les autres, n'est pas moins considerable ; les Mandarins, qui le composent, estans du College Royal *Hàn-lin*, qui viennent jusques à estre *Colaj*, la premiere dignité de la Chine. Ce Conseil prend connoissance de tous les Actes de lettres, des Temples, des ceremonies, des Bonzes, des Estrangers, des Ambassadeurs, & choses pareilles.

Le quatrième, qui est le Conseil du Domaine du Roy, qu'ils appellent *Hu-pù*, a le maniement des reuenus du Roy, des daces, des gabelles, des imposts, & vniuersellement de tout ce qui concerne le Domaine.

Le cinquième est nommé *Cum-pù*, qui a la surintendance des ouvrages publics & particulièrement des bastimens du Roy, de son Palais, des Palais de ses Enfans, de ceux des Officiers, des murailles des villes, des portes, des carrieres, des ponts ; & qui a la charge de tenir les riuieres nettes, & de pouruoir aux Vaisseaux, qui sont équipez pour le seruice du Roy & des armées.

Le sixième est la Chambre criminelle, qui connoît des crimes & des châtimens, & juge des causes criminelles les plus importantes. Il se nomme *Him-pù*.

Outre ces six Conseils, qui sont les principaux de la Cour, il y a neuf autres Chambres ou Tribunaux : *Ki-cù-Kim* se nomment-ils avec diuerses charges, qui regardent particulièrement la maison du Roy.

Le premier est le *Thaj-lisù*, comme qui diroit la grande raison, composé de treize Mandarins, à sçauoir vn President, de deux Assesseurs, & de dix Conseillers. C'est comme la grande Chancellerie du Royaume, qui voir en dernier ressort les sentences des Tribunaux de la Cour, & traite des affaires de plus grande importance.

Le second se nomme *Quan-lò-su*, qui tient la place du Grand Maistre, & a le soin de pourvoir à la table du Roy, & aux besoins de la Reyne, des Dames, des Eunuques, de faire toutes les dépenses du Palais, de payer les gages des Officiers de la Cour, & des autres qui viennent pour les affaires publiques, de traiter les Ambassadeurs Estrangers, & telles autres personnes. Ce Conseil a vn President, deux Assesseurs, & six Conseillers.

Letroisième, qu'ils nomment *Thaj-po-en-su*, est comme la grande Escurie du Roy, qui a la charge non seulement des chevaux destinez à son seruice, mais de toutes les postes, & generalement de tous les autres qui seruent, au bien commun de l'Estat, Il y a pour ce sujet vn President avec six Conseillers.

Le quatrième est le Maistre des ceremonies & des complimens de la Cour. Aussi se trouue-t'il à toutes les ceremonies des actions publiques du Roy, aux festes, aux temps, & aux occasions qui se presentent, & mesme à celles de tous les iours, qui se font le matin dans le Palais, aux entrées & aux sorties, comme i'ay déjà dit auparauant. Il a vn President, deux Assesseurs, & sept Conseillers.

Le cinquième est des coutumes pour les choses plus particulieres; & quoy qu'il soit different du premier, si est-ce qu'il observe les mesmes formes avec ses Assesseurs; il a le soin des sacrifices, qui se font à la sepulture des Roys, aux montagnes, aux bois, & de tout ce qui en depend, comme des Chantres, des instrumens de Musique, & des Animaux destinez aux sacrifices.

Il y a de plus en la Chine vn Tribunal particulier, qui n'a charge que des memoires qu'on presente à sa Majesté, & ressemble à vne Chancellerie des Requestes, de façon qu'il n'y a que celles qu'elle approuue, qui soient presentées au Roy. Ce Tribunal fut la cause, qu'en la persecution qui s'émeut contre les Chrestiens l'an 1616. comme les nostres vouloient rendre raison de la loy qu'ils preschoient, & des accusations dont on les chatgeoit, jamais nostre Requeste ne pût passer, estant toujours rejeetée.

Adioustez trois autres de mesme façon dans vne diuersité de charges & d'Offices. Outre lesquels il y en a deux, dont l'vn se nomme *Qholi*, & l'autre *Tauli*: qui bien qu'ils ayent l'œil sur diuerses

diuerſes Prouinces , & qu'un chacun s'applique aux affaires , qui luy ſont particulieres, ſi eſt-ce que leur propre occupation, & leur principale charge eſt de prendre garde aux manquemens & aux deſordres du Royaume , & d'auctir le Roy tant de ſes deſauts particuliers ſ'il en a, que de ceux des Mandarins & de leur gouuernement : & comme il n'y a pas grande peine de parler des fautes d'autrui , ceux-cy le font aſſément avec vne grande liberté , & le plus ſouuent avec beaucoup d'iniuſtice.

Leur ſtile eſt de dreſſer vne remonſtrance , & de la preſenter au Roy, ſans qu'elle paſſe par la Chancelerie, & dès auſſi-toſt *Fà-c'heo* , comme ils diſent , c'eſt à dire on la tranſcrit , & puis on la donne à des Eſcriuains deſtinez pour cela , qui en font pluſieurs copies , leſquelles ſont diſtribuées par les premiers Courtiers par tous les endroits du Royaume : de ſorte qu'on ſçait incontinent par qui, & contre qui , ces memoires ont eſté donnez , & tout le mal, qu'ils contiennent de quelque nature qu'il ſoit. Ces remonſtrances, qu'ils appellent *Puen*, eſtans ainſi publiées, il faut que le coupable , ou le Magiſtrat , dont il s'agit , face au plùtoſt deux choſes , ſoit de gré , ſoit de force. La premiere eſt de preſenter vne autre Requeſte , non pas pour ſe juſtifier , ny pour ſ'excuser, ce qui ſeroit pris pour vne marque de peu d'humilité ; mais pour confeſſer que le Taulj a tres-bonne raiſon , & luy le tort , qu'il a manqué , qu'il merite penitence , & qu'il eſt preſt de receuoir le châtiment qu'on voudra luy donner. La deuxiême eſt de ſe retirer promptement , & de quitter ſon ſiege , ſans faire aucun acte de juſtice , ſans donner audience aux parties, & ſans terminer aucun procez , iuſqu'à ce que le Roy ait répondu à la Requeſte , & déclaré ſa volonté ; qui eſt par fois fauorable , & pour lors il eſt permis à l'accuſé de reprendre les fonctions de ſon Office ; mais d'autres-fois elle eſt contraire, & deſ- auantageuſe, plus ou moins ſuiuant l'énormité du crime. Il eſt ſans doute , que cette façon d'agir, ſi elle eſtoit pratiquée conformément aux loix de la raiſon , & aux regles de la bonne conſcience , ne ſeruiroit pas peu pour l'adminiſtration de la Juſtice , & pour le bon gouuernement de l'Eſtat ; comme au contraire c'eſt vne porte ouuerte à beaucoup de mécontentemens & de diſgraces , quand la raiſon n'y eſt pas obſeruée.

obseruée. Il arriue assez souuent, qu'un Mandarin pour vouloir faire sa charge, & s'acquiter de son deuoir, se fait des ennemis; & si ce sont des personnes liées d'intereſt, de ſang, ou d'amitié avec quelques Officiers de ces deux Tribunaux, on luy ioie bien-toſt vne piece à la Cour: on fait voler par tout les memoires, de ſorte que ſi Dieu n'ayde mon pauvre Mandarin, il eſt perdu. Particulièrement ſi c'eſt vn des petits, comme luges, compagnons des Gouverneurs, & Mandarins d'armes, il ne faut qu'un ſeul coup pour l'abbatre. Il y a plus de difficulté pour les Grands, encore que les Tauli, & les Quoli ne manquent pas d'occafion pour les attaquer, & pour les pourſuiure, ſans s'arreſter, iuſques-la meſme que le Roy quoy qu'il ait de l'inclination pour eux, a de la peine à les ſauuer.

Il arriua vne choſe pareille au Tyran Xin, qui eſtant à Nanchim l'an 1626. ſuſcita vne perſecution contre les Chreſtiens, & fit bannir les Peres, comme il ſe verra en ſon lieu. Eſtant en ſuite paruenù à la dignité de Colao, il fit arborer quatre eſtendars aux quatre coings de ſon Palais, avec pluſieurs autres teſmoignages d'une extraordinaire réjouïſſance; dequoy ie fus teſmoin, m'eſtant trouué pour lors dans ſa ville, qui eſt Hancheu. Mais ſoit que noſtre Seigneur voulût le chaſtier, pour les perſecutions ſuſcitées contre ſon peuple; ſoit qu'il meritast meſme d'eſtre puny ſelon les loix humaines pour d'autres crimes particuliers, ou pour mieux dire, pour tous les deux enſemble, ſi toſt que ſes prouiſions furent venuës, auant qu'il ſe fuſt mis en chemin pour aller à la Cour; on dreſſa contre luy vn memoire ſi ſanglant, qu'un Mandarin Chreſtien me dit, qu'il luy ſeroit impoſſible de plus leuer la teſte, & de vray il abbatit ſes eſtendars, & s'en courut promptement avec les ſimples ceremonies ordinaires. Il ne manquoit pas d'eſprit, ny de faueur auprès des Dames, & des Eunuques du Palais, qu'il auoit acheptés à force d'argent. Auſſi luy firent-ils expedier le memoire en ſa faueur, & luy moyennerent ſon entrée à la Cour. Cela n'empescha pas qu'on ne dreſſaſt inconrinent apres vn ſecond memoire contre luy, & d'autres conſecutiuelement iuſques au nombre de vingt-ſept, de telle ſorte que le Roy meſme n'ayant pas la liberté de le conſeruer, il fut con-

traint d'abandonner son gouvernement, & de se retirer en sa maison.

Par dessus toutes ces compagnies de Justice, il y en a vne souveraine, qui est la premiere dignité du Royaume, où personne ne peut estre receu, sinon ceux du College Royal, qu'ils appellent *Han-lin*, apres qu'ils ont long. temps gouverné: & rendu des témoignages si illustres de leur probité, & satisfait au public avec tant d'avantage, qu'on n'ayt iamais présenté des memoires contre eux. On les nomme *Colao*, qui ne sont ordinairement que quatre, & ne pouuans pas estre plus de six.

Le vieux Roy, Ayeul de celuy qui regne à present, n'en croit iamais plus d'un disant, que le reste estoit superflu. A proprement parler, la dignité de *Colao* n'est pas vne charge particuliere. Ils doiuent prendre garde au gouvernement general de l'Estat; & sont à plus pres cōme les Souuerains Présidens de tous les Conseils, & des Gouvernemens; quoy que iamais ils ne s'y trouvent, seulement ils assistent le Roy dans les expeditions des affaires, & ils doiuent se tenir dans le Palais, pour répondre aux Requestes, qu'on presente à toute heure, quand le Roy ne peut pas s'y trouver en personne. Apres quoy ils sont obligez d'aller trouver le Roy & de luy communiquer leurs conclusions, sur lesquelles il fait iustice aux parties, & prononce la derniere sentence.

Ces *Colaj* sont extremement considerez de tous les Magistrats qui viennent à certains temps, leur faire la reuerence dans vne Sale publique, comme à leurs Superieurs. Les *Colaj* se tiennent debout pendant cette ceremonie, & tous les Officiers passent suivant leur rang, & quand ils sont deuant eux, ils se tournent, & leur font vne profonde reuerence iusques en terre. On nomme cette ceremonie *Quo-Tham*, c'est à dire, *passer la Sale*. Leurs liurées sont differentes de celles des autres, & principalement leur ceinture est enrichie de pierres precieuses, qu'ils appellent *Tu-xe*. Il n'y a qu'eux dans le Royaume qui puissent la porter: aussi la recoiuent-ils de la main du Roy, comme font les Cheualiers en Europe le collier de leur Ordre: ou bien s'ils sont malades, le Roy la leur enuoye de son Palais, par vn Eunuque, qui est richement payé de ses peines, ne receuant pas moins de

de cinquante escus, qui en valent plus de deux cens de nostre monnoye.

Outte tous ces Gouverneurs Generaux, qui gouvernent la Cour & le Royaume, châce Ville, & Cité en a vn particulier, qui obserue par toutes les Prouinces indifferemment l'ordre que nous dirons cy-apres.

CHAPITRE XXVI.

Du Gouvernement des treize Prouinces.



APRES auoir parlé du Gouvernement general du Royaume, qui reside aux deux Cours Royales, il faut en suite parler du Gouvernement particulier des Prouinces, dont châceune a autant d'étendue qu'un grand Royaume, qui a son Siege ordinaire en la Ville Capitale, & qui est formé de cinq compagnies ou Tribunaux, avec vn pouuoir vniuersel sur toute la Prouince, distinguez en charges & en Offices. Il y en a deux Souuerains, à qui tous les autres tant des Villes, que des Villages doiuent ceder, toutefois sans aucune dependance, ne releuans que du Prince, & des Sieges Royaux. Ces compagnies sont composées d'un seul President, sans Assesseurs, & de plusieurs Officiers.

Le premier de ces deux Tribunaux, est le Vice-Roy de la Prouince, qu'ils appellent *Tutham*, ou *Kiun-Muen*: de qui l'autorité s'estend sur tous les Magistrats, & sur le peuple de la Prouince. Son gouvernement dure trois ans, pendant lesquels, il entretient diuers Courriers, qui vont & viennent de la Cour à certains temps, pour rendre compte de tout ce qui se passe dans son détroit. Il est receu dans son Gouvernement avec magnificence; dès aussi-tost, qu'il est party de la Cour, la plus-part de ses Officiers luy vont au deuant de Ville en Ville, il est accompagné superbement à cheual & à pied; & quelques Capiraines avec trois mille Soldats, & tous les Magistrats avec le peuple., le

vont recevoir à trois lieues de la ville principale, où il doit faire sa résidence.

Le second, qui n'est pas moins absolu, se nomme *Cha-yuen*: nous n'avons point de charges pareilles en Europe; c'est comme le visiteur de la Prouince. Son pouvoir finit avec l'année. Il est craint & redouté, d'autant qu'il peut connoître de toutes les causes criminelles & civiles, tant de la Milice, que du Domaine du Roy; & generally de tout. Il fait ses visites, ses enquestes & ses informations, mesme sur les déportemens du vice-Roy. Il a l'autorité de chastier, & de déposer les Juges, & les petits Mandarins de leurs charges. Il enuoye des memoires en Cour contre les grands Mandarins, qui sont dé lors suspendus des fonctions de leur office, iusqu'à ce qu'ils ayent receu la réponse du Roy.

C'est luy qui fait executer les sentences de mort données par tous les endroits de la Prouince, & pour ce suiet il ordonne le iour & la ville, où tous les condamnés doivent estre conduits, pour en sçavoir le nombre, & les noms. Il n'en marque que six ou sept avec vn pinceau; autrement s'il en marque plus, il est pris pour vn cruel; & ceux-cy sont executez sur le champ, les autres sont renuoyez en prison comme auparavant. C'est pareillement des devoirs de sa charge de faire la visite des murailles, des Chasteaux, & de lieux publics. Iamais il ne sort, qu'avec vne grande suite, enseignes déployées, & avec les autres marques de rigueur & de Maiesté. Cette dignité est l'ordinaire.

Il y en a de temps en temps, vne autre extraordinaire de mesme nom, qui est créée à la requeste de la Reyne: dont le pouvoir est absolu; mais ce n'est que pour les pardons & pour les graces. Car il visite les prisons de toute la Prouince, & met en liberté les prisonniers, qui sont detenus pour des fautes legeres, sans auoir de parties aduerses; & pareillement tous les miserables, qui sont dans l'impuissance de pouvoir estre deliurés. Il embrasse les causes reietées, & les personnes sans appuy: il corrige les sentences mal iugées: il se rend protecteur des pauvres; & en vn mot il ne tend qu'à la misericorde.

Le troisième office est celuy du Thresorier qui a l'intendance

& l'administration du Domaine du Roy, dans la Prouince, sous la direction du Conseil du domaine, qui se tient à la Cour. Il a deux assesseurs, l'un à sa main droite, l'autre à sa gauche : & chacun d'eux a son logis & son bureau dans le mesme appartement au Palais Royal : sans compter vingt-six petits Mandatins, dont les charges & fonctions sont differentes, & quantité d'autres officiers, qui seruent en cette compagnie.

C'est luy qui connoit des doüannes, des gabelles, & de tous les droits Royaux de quelque qualité qu'ils soient : qui regle les poids & les mesures pour le commerce : qui iuge de tous les differens, qui suruiennent au maniement des finances : qui punit & chastie les coupables, ou les renuoye à tel iuge que bon luy semble : qui paye les Magistrats, les parentes du Roy, les Capitaines, & les soldats, qui fournit aux frais & aux despeses necessaires des examens : qui pouruoit de liurées & d'enseignes aux Gradués : qui distribue l'argent pour les ourages publics, comme sont les grands chemins, les ponts, les Palais des Mandatins, & les vaisseaux de guerre. Enfin il a vne sur-intendance generale sur tout ce qui entre, ou qui sort des coffres du Roy. C'est aussi luy, qui reçoit les reuerences & les droits du Roy, de la main des iuges, des gouverneurs, & des Tauli, chacun en son destroit, en monnoye de pur & fin argent, & puis, il le fait fondre en lingots, de cinquante escus chacun, avec le coing du Prince & le nom du fondeur, pour sçauoir à qui s'en prendre, en cas que l'argent eust esté falsifié : & de cette façon on le porte dans les coffres du Roy.

Le reuenu d'une prouince se partage en trois parties, l'une est mise dans le thresor de la ville pour les dépenses extraordinaires, & l'autre dans les coffres du Thresorier pour les frais ordinaires, & gardée par des soldats, qui veillent toute la nuit à l'entour, nonobstant qu'elle soit bien fermée de portes & de serrures : la troisiéme est conduite à la Cour avec seule garde.

Cet argent est mis & renfermé dans des pieces de bois rondes, creuses par dedans, & coupées par le milieu, & iointes & reünies ensemble avec des cercles de fer, & bouchées pareillement par les deux bouts avec des plaques. Chacune de ces pieces de bois contient autant d'argent, que deux hommes en peuuent porter.

Les reuenus de tout le Royaume ſuiuant la ſupputation qu'en a fait le Pere Mathieu Ricci, qui a demeuré long-temps à la Chine ſe montent à cent cinquante millions , comme on le peut voir dans vn liure imprimé l'an 1621. le Pere Iean Rodriguez perſonage fort curieux, & bien verſé dans la connoiſſance des affaires de ce Royaume, qu'il auoit parcouru durât pluſieurs années, dans vn écrit qu'il a laiſſé de quatre choſes remarquables en la Chine, dit que les droits du Roy montent iuſques à cinquante-cinq millions. Pour les accorder toutes deux, ie penſe qu'il faut dire que ce qui ſe leue ſur tout le Royaume, eſt de cent cinquante millions, mais que ce qui ſe porte à la Cour eſt de cinquante-cinq, le reſte demeurant dans les Prouinces pour le payement des Officiers & pour les autres dépenses neceſſaires à vn ſi grand Eſtat. Comme ie n'ay fait aucune recherche particuliere ſur cette matiere, ie n'ajoûteray rien au témoignage de ces deux graues perſonnages.

Le quatrième Tribunal, qu'ils appellent *Gand-chafci*, comme qui diroit la chambre criminelle, a deux Aſſeſſeurs ou Tauli : qui ont le ſoing de viſiter les detroits, & les dependâces des Villes & des Prouinces, pour rendre la Juſtice aux parties : châtier les coupables, & exercer les autres fonctions de leurs charges, qui s'étendent meſme ſur les Soldats, & ſur les affaires de la Marine, aux Prouinces voiſines de la Mer.

La cinquième compagnie eſt comme vne Academie de gens lettrez inſtituée pour examiner les eſtudians, leur donner le degré, & particulièrement pour auoir l'œil ſur les Bacheliers, qui ſont de leur iuriſdiction, iuſques à ce qu'ils ayent reçu le bonnet de Docteur. Le chef qui preſide à cette auguſte aſſemblée, eſt vn Chancelier, qui viſite de temps en temps les Villes, & les Cités, pour s'informer des deportemens des perſonnes de lettres, & ſelon qu'il les trouue coupables, les reprendre, les châtier, & meſme les priuier de leur degré, leur laiſſant neantmoins la liberté de pouuoir, comme j'ay dit à vne autre occaſion, ſe preſenter derechef à l'examen.

De plus châque Villè a deux perſonnages, qu'on nomme *Hio-quon*, c'eſt à dire Mandarins des ſciences, qui ſont de cette meſ-

me compagnie, dont l'autorité ne s'estend que sur les Bacheliers de cette Ville & de son territoire. Quoy qu'ils n'ayent pas le pouuoir de conferer, ou d'oster les degrez à vn coupable, mais seulement de les punir: ils sont neant moins les plus facheux; d'autant qu'ils font leur residence actuelle au mesme lieu, & qu'ils sont comme des Prefects de classe, qui font venir & examinent les Escoliers.

Toutes ces charges dont ie viens de parler, ont autorité sur toute la Prouince, & sur toutes les Villes, Bourgades & lieux particuliers compris dans son enceinte.

De plus les Villes ont vn gouuernement particulier, comme dans nostre Europe, conduit par quatre principaux Mandarins, dont l'un est comme le Gouverneur, qu'ils appellent *Chi-fu*, c'est à dire le President, les autres sont ses assistans, qui se nomment *Tum chi*, *Thum-phuon*, *Cheu-quon*, avec leurs sieges separez, & leurs Officiers propres.

Ie ne compte point dix-neuf Magistrats subalternes, employez diuersement par toutes les Villes: deux desquels ont vn President & quatre Conseillers: neuf autres vn seul President avec vn Assesseur: & les autres huit, vn seul chef, qui preside sur toute la compagnie, & sur tous les Officiers & Ministres de cette Iustice.

Les Villages ont aussi vn Iuge, & trois assistans, le Iuge se nomme *Chi-hien*, le premier assistant *Hon-chin*, le second *Chu-fu*, le troisieme *Tun-fu*, tous lesquels ont leurs Palais, & leurs parquets distincts & separez les vns des autres, comme encore les Secretaires, les Ecriuains, & les autres Officiers subordonnés: le Iuge peut bien porter sentence de mort, mais il ne peut pas la mettre en execution.

Outre ces Mandarins, qui font leur residence dans les Villes & dans les Bourgs, il y en a quelques-vns, qui n'ont pas l'autorité de condamner, ny de punir, mais seulement de faire leur raport aux compagnies: ce sont comme des Referendaires. Les grands Châteaux écartez des Villes & des Bourgades, ont aussi des Mandarins, qui sont pris de petits écriuains, car le moins que les grands peuuent esperer, est d'estre Conseillers & Assesseurs d'un Iuge de Village.

Pour

Pour terminer ce discours, ie dis qu'il y a trois choses, qui rendent le gouvernement de la Chine plus aysé, & les impôts, qui s'y leuent, plus certains & asseurez. La premiere est que les officiers, & grands & petits, ne sont point si absolus que les nostres: l'autre, qu'aucun laboureur ne loge ny aux villes, ny aux villages, mais ils sont tous au milieu des campagnes sous vn chef, nommé *Licharè*. Et la troisiéme est que les maisons sont distribuées de dix en dix, comme des Decuries, sous vn Dixenier.

CHAPITRE XXVII.

Des marques & liurées des Mandarins.



O V s les officiers, qui ont, ou qui ont eu commandement, conseruent curieusement les marques de leur dignité, qui les distinguent non seulement du vulgaire; mais encore des autres lettez; & des autres personnes de condition. Il y en a de cinq sortes, le bonnet, l'habit pour ainsi parler, la ceinture, les bottes, & la robe.

Le bonnet est de soye noire, doublé d'une certaine estoife dure & forte, de la mesme forme pour tous; il y a quelque peu de difference en ceux des Colaj, que les Chinois appellent *Xa-mao*.

L'habit, que ie nomme ainsi pour n'auoir pas de mot plus propre, ny chose auctne, qui luy ressemble, est vne piece quarrée, qu'ils portent sur la poitrine, richement trauaillée tout à l'entour & rehaussée au milieu de la deuise de leur charge ou dignité, & comme les charges sont différentes, les deuises le sont aussi. Elles se nomment *Phi-xu*. Les Magistrats lettez prennent des Aigles, & des Soleils, & les Officiers d'armes, des Pantheres, des Tigres, & des Lions.

La ceinture, qui n'est pas faite pour se ceindre, estant large de quatre doigts, & attachée aux costez, de peur qu'elle ne tombe,

se

se nomme *Quon-Thai*, elle est diuisée en petits carreaux, & s'attache sur le deuant avec des grandes agraphes faites de cornes de buffle, de rhinocerot, d'ivoire, d'escailles de tortue, de bois d'aigle, de calambo, d'argent, d'or & de pierres precieuses. Il est vray qu'il n'est pas permis indifferemment à chacun de choisir telle matiere qu'il voudra : il faut qu'il se conforme à la charge qu'il exerce. Celle qui est de pierres precieuses, nommée *Tu-xe* est vn present que le Roy fait aux Colaj, quand ils prennent possession de leur charge, sans qu'il soit permis à aucun autre, d'en porter de semblables.

Les bottes nommées *Hinc*, sont d'une façon toute particuliere, de couleur noire, & retroussées.

La forme de la robe, qui se met sur les habits ordinaires, est la mesme pour tous, large, ample, & de fort bonne grace. Quoy que la couleur depende du choix & de la volonté des personnes: neantmoins les couleurs modestes sont les plus communes, si ce n'est aux iours de festes, qu'ils prennent le cramoisy.

Telles sont les marques des Magistrats, quand ils paroissent en public : car ils ne portent dans la maison que les vestemens ordinaires des personnes de lettres; de mesme qu'aux visites de leur amis, aux bâquets, aux lieux de plaisances, & sur tout quand il fait chaud. La marque la plus sensible, quand ils vont dehors, est vne chaire ou vne litiere d'ivoire, garnie d'or, sans estre aucunement couuerte, de sorte qu'on les peut aisément voir. Il y en a, qui sont à deux, à quatre, à six; & mesme à huit, hommes, suivant la condition du Mandarin. Celles de six, ou de huit, sont portées à tour par quatre; les vns se reposans tandis que les autres travaillent. Leur train, & leur suite est differente: les plus qualifiez font marcher bien loin deuant eux, deux hommes, qui vont crians tout le long du chemin, ayans en main vn baston rond de la longueur d'un homme, plustost pour donner de la terreur, que pour autre usage, n'y ayant que le Roy qui puisse frapper de cette sorte de baston. Deux autres suivent apres avec des tables d'argent, qui portent escrit en grosses lettres, le tiltre & la dignité du Mandarin. Quatre viennent en suite traîsans des cordes de cotton, qui sont les fouets du pays,

d'autres portent des chaînes en main , & semblables instrumens de suplice. Vn peu deuant la chaire on fait marcher vn ou deux daiz de soye , aussi grands chacun que trois des nostres. A vn des coins de la chaire , vn homme porte vn esuentail si vaste & si pesant qu'il a bien de la peine à le soustenir, pour resister aux rayons du Soleil, les daiz ne seruans que de parade. Tout deuant la chaire est le Sceau du Roy dans vn coffre doré, sur vne machine presque semblable à celles , dont nous nous seruons pour porter les images & les reliques des Saints aux processions, avec vne coupe appuyée sur quatre petits piliers. Les pages, les gens de pied, & de cheual marchent derriere.

Quand il marche par les ruës , s'il y a quelque chose mal rangée, ou peu seante aux fenestres des maisons, comme des draps à seicher, il faut l'oster: s'il se trouue en son chemin des charrettes, & des machines , comme celles , dont on se sert pour enterrer les morts, on les demonte. Les personnes de condition euent tant qu'ils peuuent telles rencontres, & prennent vn destour: les gens de cheual mettent pied à terre, ceux qui se font porter en chaire, s'arrestent, & le peuple se range des deux costez de la ruë, avec vn profond silence, & vn estonnement particulier, sur tout, quand c'est vn des principaux Mandarins. Luy cependant est dans sa chaire avec vne telle grauité, & vne contenance si seuerè, qu'il ne remuë pas seulement les yeux; aussi est-ce vn defaut notable en vne personne de cettè qualité, de ietter les yeux çà & là.

Quand il font leur premiere entrée dans vne ville, outre la suite ordinaire qui les accompagne tout le long du chemin; les soldats des villes par où ils passent, & les officiers de leur iustice, leur vont au deuant des journées entieres; les soldats de leur gouvernement les vont receuoir à ie ne sçay combien de lieues; les petits Mandarins sortent hors des murailles de la ville, & les plus venerables veilliards avec leurs barbes blâches, se tiennent de genoux autour des portes, pour se conioiir de leur arriuée, & leur donner des asseürances au nom de tout le peuple, qu'ils sont les bien-venus.

Les meres & les femmes des officiers, à proportion que leurs enfans & leurs maris se poussent & s'auancent dans les charges publi

publiques, reçoient aussi du Roy certaines marques particulieres sur leurs robes, & des tiltres d'honneur ; comme est à peu pres parmy nous : vostre seigneurie, & vostre excellence.

Lors que quelqu'un des plus eminentes dignitez vient à mourir, le Roy luy fait faire ses funerailles, & depute à cét effet vn Mandarin iusques aux extremités du Royaume, & même au dehors du Royaume, si le defunt y a choisi le lieu de sa sepulture; comme il arriua l'année 1617. qu'il en vint vn exprés enuoyé par le Roy en l'Isle de Hainam, que ie vis & à qui ie parlay.

Le Roy a encore cette bonté de pourvoir de la charge de Mandarin, vn des enfans ou nepueux du defunt, & si c'est vn Colao, qui soit mort, tous ses enfans & nepueux sont poussez par le soin de sa Maiesté, mesme iusques à estre gouverneurs des meilleures villes, s'ils donnent quelques preuues de leur suffisance, & s'ils sont paroistre qu'ils sont propres à gouverner.

Les Palais où ils logent, son grands, commodés & superbes; & les tribunaux, où ils rendent la iustice, sont magnifiquement parés, & remplis de force officiers. Outre vn grand nombre d'autres, qui sont en la Cité de Nankim, il y en a cinq, les quatre sont nommez des quatre vents, pour estre tournez aux quatre vents de l'ait, & le cinquième est au beau milieu de la ville, comme au centre du monde. Encore ne sont-ce que des petits, n'y ayant qu'un President, & deux assesseurs en chacun ; dont le President n'est qu'un Docteur, & ses deux assesseurs sont des simples Bacheliers, & mesme des escriuains, qu'on a poussé. Il est vray que dans les moindres affaires, ils sont les pieds & les mains des Mandarins, pour executer fidelement & promptement tout ce qu'ils leur commandent. Neantmoins ces tribunaux ne sont pas si petits, qu'ils n'ayent plus de trois cens hommes de seruice, comme des escriuains & des sergens, les vns destinez pour faire les captures, les autres pour battre, les autres pour porter des lettres & des escritures, & pour de semblables commissions. Ils ne seruent pas tous ensemble; mais chacun à son tour, & en son rang.

Ayant ainsi parlé des petits Tribunaux, ie veux parler d'un des grands, qui est celuy du Vice-Roy, que i'ay veu soigneusement en quelque occasion, aussi bien que plusieurs autres.

Ce tribunal, où le Vice-Roy rend la Justice, tient au Palais, où il fait sa demeure. Il a premierement vne grande Cour quarrée, qui regarde au Midy, sans auoir aucune porte à la muraille du deuant ; mais seulement deux aux deux costez. Aux quatre coins de cette Cour, on void quatre grands arbres de coton, sur chacun desquels est arboré vn estendart blanc, portant deux grandes lettres, qui couurent tout le fond de l'estofe, & ces deux lettres sont *Kiu-Muen*, c'est à dire Vice-Roy. Au dedans de la Cour autour des murailles sont les chambres des Escriptuains, des grands & petits Officiers, & de quelques-vns des moindres Mandarins, qui se tiennent toujourns là, pour attendre les commandemens du Vice-Roy. Au milieu il y a vn theatre de pierre avec des degrez, pour y monter, couuert par en haut sur lequel sont des tambours, des flutes, des cornemuses, des cors d'airain, & d'autres instrumens de musique, qui ioient auant que le vice-Roy sorte de son Palais pour donner audience, & ioient à trois diuerses reprises; sur la fin de chaque concert, on décharge trois coups de canon, & au troisieme on ouure les portes, & ceux qui ont affaire, peuuent entrer dans la Cour.

Du costé qui regarde le Nort, il y a vn grand portail, qui conduit dans vne autre cour quarrée, plus longue que large. Ce portail a trois portes, comme à nos Eglises ; dont celle du milieu est la plus grande, chacune a vne allée, qui luy respond, élevée de trois ou quatre pieds, large de sept ou huit, excepté celle du milieu, qui est plus large. Dans chaque allée il y a deux rangs de soldats les armes à la main, entre lesquels marchent les parties, entrans par la porte qui est à main gauche, & sortans par celle qui est à main droite: car celle du milieu, ne s'ouure que pour le Vice-Roy, & pour ceux qui le visitent, ou qui sont à sa suite. Au bout de cette Cour est la place du Vice-Roy, qui n'est ny sale, ny galerie ; mais vne espece de bastiment, qui tient des deux, d'une sale pour sa forme, & d'une galerie pour estre sans porte, & ouuerte à l'entour. Les Sceaux du Roy sont sur vne Table couuerte d'un tapis, avec des couleurs rouges & noires, des pierres pour les broyer, des pinceaux pour escrire, & sur tout l'estuy des *Cheu-en*, c'est à dire, de ces petites billetes de bois, dont chacune vaut au-

tant à compter que cinq coups de baston : de sorte que deux sont dix, six sont trente en langage de iustice, quand le Vice-Roy les tire de leur estuy. Le siege du Vice-Roy est entouré de douze Capitaines richement reuestus, le morion en teste, & le cimenterre au col. Deux pages sont derriere luy avec des esuentails, pour le rafraichir en esté, quand il a chaud. Tous les tribunaux ne sont pas tout à fait semblables à celuy-cy, ils ont neantmoins force rapports : le reste est à proportion de la dignité des Mandarins, qui les occupent.

CHAPITRE XXVIII.

Des prisons, sentences, & supplices des Chinois.



Les prisons des criminels sont plus commodes & plus spacieuses que les nostres; & puisqu'elles sont presque toutes basties d'une mesme façon par tout le Royaume, avec fort peu de difference, aussi ne faut-il parler que d'une seule pour les faire connoître toutes. Si elles ne sont iointes aux Palais & aux Tribunaux des Mandarins, auxquels elles appartiennent, au moins elles n'en sont pas esloignées. Elles n'ont aucune veüe sur les places publiques; mais en suite de la premiere porte, qui tire plus sur la rue, on vient par une petite allée à la seconde, & puis on entre dans une basse-Cour plus grande ou plus petite, selon la commodité du lieu. Ayant trauersé la cour, on arriue à la troisiéme porte, où est le logement des Geoliers, qui doiuent estre ordinairement trois. On passe enfin par une autre porte dans une grâde cour quarrée; aux quatre costez de laquelle sont les chambres des prisonniers eleuées en l'air sur de grosses colonnes de bois en forme de galeries; sans aucune porte; mais seulement avec une trape de bois. Ces chambres sont pour les prisonniers ordinaires: car en châce coin de la cour il y a une chambre cachée, pour les plus criminels, qu'ils appellent *Chum - Kien*, c'est à dire la prison pesante : de

façon qu'ayant passé par toutes les prisons communes, celles qu'on trouue aux extremitez des galeries sont les secrettes & étroites prisons : où les plus scelerats sont detenus, sans auoir la liberté de sortir avec les autres, qui ont tout le iour la porte ouuerte pour aller de chambre en chambre, & conuerfer ensemble dans les basses-cours.

Tous les soirs, on fait vne reueüe, pour sçauoir si quelqu'un manque ; & à cét effet ils sont tous dans vne Cour, & vn des Geoliers avec le roole en main les appelle les vns apres les autres, & les fait entrer dedans, pour estre reserré chacun dans sa prison.

Ceux qui sont dans les prisons secrettes, quoy qu'ils n'en sortent point, s'ils n'ont de l'argent pour achepter ce peu de liberté, qui leur est facilement accordé, & mesme la permission de demeurer où ils voudront, pourueu qu'ils ayent dequoy satisfaire à leurs Geoliers, ne laissent pas d'estre assez au large pendant le iour : mais la nuit ils sont mis en bonne & seure garde. Car ils dorment sur vn plancher d'aix, ayans les pieds passez à trauers d'un gros bois, & les mains dans des menotes ; avec deux boucles de fer à leurs costez, où est passée vne chaisne, qui leur porte sur les reins, & leur presse les flancs : de sorte que si elle est vn peu serrée, comme cette courtoisie est assez naturelle dans les prisons, les pauvres miserables ne sçauroient se remuër, ayans par ce moyen les mains & les pieds & tout le corps lié. Telle est leur precaution pour la nuit.

De plus il y a comme vne échauguete dressée au milieu de la Cour, où l'on fait garde toute la nuit, & si l'on fait tant soit peu de bruit dans les prisons, ou bien que la lumiere, qui doit toujours estre allumée vienne à s'éteindre, incontinent on aduertit les Geoliers pour y donner remede.

Vn Mandarin de ceux, qui ont l'intendance sur les prisons, les visite tous les mois : & apres s'estre assis dans la premiere Cour, il fait venir deuant soy tous ceux, qui sont condamnez à la mort, les miserables se presentent les cheueux mal peignez, le visage terreux, la teste penchante & courbée, les pieds chancelans, & tombans à tous pas : mais sont-ils rentrez au dedans, & ont ils vne fois perdu leur Mandarin de veüe, ce sont mes gens qui sautent
comme

comme des poissons. La cause de cette feinte est, que si le Mandarin les trouuoit gras & en bon point, il les feroit bastonner, ce qu'ils appellent *Ta-friti*, c'est à dire en donner aux gras, sur ce qu'il dit, qu'ils sont là, pour faire penitence de leurs crimes, pour s'amaigrir, & pour mourir, & non pas pour auoir du bon temps. Les autres prisonniers viennent encore les vns apres les autres, & le Mandarins équiert des geoliers de leurs deporttemens: & les broüillons, les mocqueurs, les quereleux sont payez à coups de baston.

En suite il va voir toutes les chambres, & n'y laisse aucune commodité, comme banc, table, liât, & chaire, qu'il ne fasse emporter. Ils veulent que ce soit vne estroite religion, pour viure en penitence, & non pas vne simple prison, comme parmy nous, pour estre en seuteté.

Ceux qu'on prend prisonniers, ne sont pas seulement suiets à l'emprisonnement; mais encore à plusieurs contributions. Premièrement, personne n'entre en prison sans passe-port, ce qui se fait de la sorte. Les Mandarins ont vne table blanche, sur laquelle on escrit le nom & la faute du prisonnier; le sergent ayant pris cette table, mene incontinent son homme en prison, & luy fait payer son voyage, ce qui se nomme, *Le denier de la table*. Quand il est arriué à la deuxième porte de la prison, le Sectetaire general des Prisonniers, qui est comme le Maistre de la maison, assis sur son siege luy demande son nom, & le suiet de son emprisonnement, & le couche sur l'escrouë, luy faisant aussi payer l'honneur, qu'il reçoit d'estre escrit sur son liure. Apres il faut se presenter aux autres prisonniers, & particulièrement aux plus considerables, pour prendre leur ordre, qui luy assignent le quartier du Nord, ou du Midy, moyennant quelque autre piece d'argent. Est-il logé? Voicy dès aussi-tost vn autre Escriuain, qui n'a point d'autre charge que de prendre son nom, & de l'escrite sur vne table particuliere de la prison, qui n'est que pour cela, & il faut encore payer cette esriture. Apres l'Escriuain, vient le Balayeur, qui luy fait ce discours: Monsieur, comme la netteté nous est fort recommandée en ce lieu, il faut nettoyer la place, froter les meubles, dressez le feu, & telles autres choses, qui ne se peuuent faire sans ouurir la boutique. A peine cét harangueur est-il sorti, qu'un

qu'un des mesmes prisonniers se presente avec des cepts & des menotes de fer les plus estroites & serrées qu'il a pû trouuer, qu'il luy met aux pieds & aux mains, & puis il retourne vers son homme à demie-heure de là avec d'autres plus larges & plus ayfées, & luy dit. Frere, faueur & courtoisie, j'ay bien connu que ces fers vous pressoient trop, en voicy d'autres moins incommodes, que ie vous apporte ; mais il faut de l'argent pour du fers autrement il faut quitter le bonnet, ou la robe. Ceux-cy sont les menus frais, qui ne laissent pas de vuidier la bourse d'un pauvre prisonnier.

Après tous ces demandeurs, les Guichetiers viennent à leur tour, qui ont besoin de plus de temps que les autres, pour exiger leurs droits, comme la somme est plus considerable. Ils laissent passer deux iours après l'emprisonnement, au bout desquels, si le prisonnier ne les a pas contentés, il luy donnent toutes les nuits un estrange exercice. Cette somme n'est point determinée ; mais elle se paye à la discretion des Geoliers, qui tirent le plus qu'ils peuuent, c'est à dire beaucoup des riches, moins des pauvres, & rien de ceux qui n'ont du tout rien.

Cela n'est pas si tost acquité, qu'il faut payer les derniers droits pour l'entretien des Sacrifices, qui se font aux Idoles & aux Pagodes de la prison ; y ayant à cet effet vne ou deux Chapelles en chaque departement, où les Geoliers font tous les mois, au premier & au quinziesme iour de la Lune, des Sacrifices, d'un coq, d'une piece de pourceau, de deux poissons, de pain, de fruits, & d'autres choses. Ils font un peu bouillir ce coq dans l'eau, & le seruent sur une table deuant l'Idole fort proprement, & puis ils l'ôtent une heure après, le font recuire avec les autres viandes, l'apprestent & l'assaisonnent comme il faut, & en font bonne chere.

La dépense de ces Sacrifices, qui se font deux fois le mois se paye des deniers des nouveaux prisonniers, iusques à ce qu'il en vienne d'autres, qui les déchargent, à mesure qu'ils entrent les derniers.

Ces Chapelles dediées au culte des Idoles ne sont pas seulement pour faire les Sacrifices des prisonniers ; mais elles seruent encore à des vsages plus ordinaires ; car c'est là qu'ils font leurs

vœux

vœux & leurs prieres , qu'ils tirent leurs sorts , quoyque le succez leur en soit assez malheureux ; au lieu de la liberté , qu'ils leur promettent & qu'ils attendent , ne receuans pour l'ordinaire que des coups de bastons , & des supplices par sentence des Iuges.

Le me trouuay vn iour present , qu'un pauvre Payen estoit de genoux avec beaucoup de deuotion , & comme il ne sçauoit pas lire, il suiuiot ce qu'un autre luy faisoit dire, comme il le trouuoit dans vn liure qu'on garde expressément dans les Chapelles. Ce pauvre homme ayant tiré son sort , demandoit ; & bien qu'aurons-nous ? Serons-nous tourmentez par la iustice ? L'autre tournant le feuillet de son liure répondoit : non, bon courage, tout va bien, le sort est heureux , qui nous promet merueilles. Ne receurons-nous point les traits ? repliquoit ce miserable , qui est vne espece de tourment , qu'il apprehendoit dauantage. Ne crains point, répondoit l'interprete, tu n'auras point de mal.

Dés le mesme matin on vid comparoistre en iugement ce pauvre gentil, qui estoit innocent du crime pour lequel on l'auoit emprisonné, ayant esté pris pour vn sien frere, qui estoit vn receleur, & qui se voyant decouuert s'estoit sauué. Il fut interrogé , & le Mandarin mal satisfait de ses réponses , luy fit donner les traits , qui estoit toute son apprehension : aussi fit - il beaucoup de resistance , & on fut contraint d'en venir à la force pour luy donner ; mais comme c'estoit vn jeune homme fort & robuste , il se defendoit avec tant de courage & de violence , que dix ou douze ne pouuoient le tenir , de sorte que se tournant de tous costez , frappant à droit & à gauche , & jettant par terre tous ceux , qui l'attaquoient , il donna par hazard contre la table du Mandarin , & renuerfa tout ce qui estoit dessus , ce qui anima dauantage le Iuge & les sergens , qui enfin l'ayans pris , luy donnerent les traits & le batirent si rudement , qu'ayant les os des talons brisez , il fallut le reporter en prison sur les bras de ses bourreaux. Le iour suiuant , que ses douleurs furent vn peu apaisées , & qu'il fut plus capable de raison , ie le fus voir pour luy témoigner le ressentiment que i'auois de son mal. Il me raconta par le menu l'histoire de son malheur , ie luy touchay quelque chose en passant de ces

sorts , & de leur interpretation , luy disant , qu'a fait vostre idole ? Que le Diable puisse emporter l'Idole avec ses sorts , si tous sont comme le mien , me répondit-il , & plusieurs autres particularitez , qu'il n'est pas besoin de raconter.

Les prisonniers passent assez bien leur esté ; mais en hyuer , comme les froids sont insupportables , & que d'ailleurs ils n'ont pas dequoy manger , on ne sçauroit dire combien ils patissent , quoy que les Mandarins ayent souuent cette bonté , de commuer les peines corporelles en amendes pecuniaires applicables aux pauvres prisonniers ; mais comme ils sont beaucoup , il est impossible qu'il y en ait suffisamment pour tous. Les voleurs , qu'on prend , sont vniuersellement abandonnez de leurs parens & amis , qui ne veulent point les reconnoître & auoier : d'où vient qu'il en meurt vne si grande quantité , qu'on tire quelque-fois pour vn iour sept ou huit corps de la prison.

Ils ont vne superstition bien remarquable , qui est de ne permettre aucunement qu'un corps sorte mort par la mesme porte , par laquelle il est entré viuant ; d'où vient que pour oster cette difficulté , il y a toûiours vn trou , ou vne petite porte pratiquée en la muraille de la premiere Cour , dont i'ay parlé , qui ne sert qu'au passage des morts. Les personnes de qualité demandent permission de pouuoir sortir auant que de mourir , pour n'estre pas contrains de passer par ce trou apres leur mort , qui est vne des plus honteuses disgraces , qui leur puisse arriuer : aussi vne des plus horribles maledictions , dont on se sert communément dans le Royaume , est *La-Laoti* , c'est à dire puisses-tu estre traîné par le trou de la prison.

Leurs prisons n'ont point de grilles , qui répondent au dehors ; & il faut que ceux qui veulent voir , ou parler aux prisonniers , entrent dedans : & c'est vne coustume inuiolable parmy eux de n'y entrer iamais sans porter quelque chose à manger , les vns plus , les autres moins chacun suiuant son pouuoir. Que si quelqu'un y manquoit par occasion , on en feroit tout aussi-tost de plaintes , comme d'un crime commis contre vne coustume si vniuersellement receüe. Quelqu'un me demandera , d'où vient que ie suis si bien versé en ces connoissances ? Je n'ay qu'un mot à luy répondre ;

pondre , que cette science , bien qu'elle ne soit pas fort importante , mē couste bien cher.

Leurs Sentences ne sont pas beaucoup differentes des nostres, si ce n'est que leurs delais ne sont pas si longs, ny leurs instances si importunes. Toutes leurs affaires se traitent par requestes & par memoires , & il est permis à vn chacun d'y mettre ce qu'il voudra en stile de Palais. Il y en a, qui ne viuent que de ce mestier , & qui ne sçauent faire autre chose , que de dresser de semblables écritures. Nous ne receuons aucune de ces personnes au Sacrement du Baptisme , pour ce qu'ils écriuent tant d'impostures, qu'il est besoin qu'un Mandarin soit bien prudent & fort expérimenté pour tirer quelque sorte de verité de tant de mensonges. Ils ne manquent pas d'estre payez en bastonnades, quand ils y sont surpris.

Le Vice-Roy de Nanquim, grand amy de nos Peres , & fort affectionné & enclin à la Loy Chrestienne, quoy que Payen, me fit vn iour ce compte. Comme i'estois en mon Siege, me dir-il, donnant audience aux parties, on me presenta entre autres vn certain memoire remply de calomnies contre la Religion Chrestienne, & contre les Chrestiens naturels de cette ville. Je le pris, & le leus, & demanday à ceux qui me l'auoient présenté, s'ils connoissent bien cette Loy, & les personnes qui en faisoient profession. Ils me répondirent qu'ouy, que c'estoit vne loy nouvelle, étrange, &c. disans plus de maux, qu'ils n'en auoient écrit. Je mis pour lors la main sur mes tablettes, & en tiray six, qui voulurent iustement dire trente-six coups de bastons, qu'ils receurent en bonne monnoye ; comme tous ceux qui se donnent en ce Tribunal, sont de bon poids. Apres qu'ils se furent leuez & adiuſtez: ie leur dis, cette requeste n'est pas assez bien concertée pour vne affaire de si grande consequence: retirez-vous pour y penser avec plus de con'eil & de maturité, & quand vous serez mieux informez que vous n'estes, reuenez pour m'en donner aduis. Ce sont mes gens, que ie n'ay pas veu depuis, adiouſta-il.

La requeste est présentée par les parties, ou par quelqu'un en leur nom, en cette maniere. La premiere Cour des Palais de Iustice est ordinairement pleine du monde, qui a des procez : mais

l'allée du milieu , qui mene droit au siege du Mandarin, est libre. Ceux qui ont des Requestes à presenter , se mettent quand il est temps à genoux sur ce passage du milieu avec leur papier en main, qu'ils haussent iusqu'à la teste. Le Mandarin les fait recueillir , & s'il a quelque interrogation à leur faire , il la fait ; s'il les agrée , il les plie , & les met sur sa table ; sinon , il les rejette ; & s'il iuge qu'elles soient impertinentes , il ordonne sur le champ certain nombre de bastonnades à celuy qui les a presentées, quoy qu'il ne soit pas partie en l'affaire , ce qui arriue assez souuent , sans autre sujet , que pource que le luge est en cholere. Le vis chose pareille en vn Bonze , qui estant comme les autres de mesme profession, iusticiable des luges seculiers , fut bien battu pource seulement que son Mandarin estoit en mauuaise humeur.

Le Bonze fit les ceremonies ordinaires avec son papier ; les prouisions qui luy furent expédiées furent deux petites pieces de bois , que le Mandarin tira suiuant la coûtume ; & en suite deux Sergens, le prirent l'un par les pieds , & l'autre par la teste, le coucherent par terre , luy tirerent ses chausses iusqu'aux talons , & luy déchargerent dix coups de bâton si prestement , que la chose fut plutôt faire , qu'on n'y eût pensé.

Les condamnations portent ordinairement des peines pecuniaires , par fois l'exil & le bannissement , la galere , ou plutôt quelque autre peine semblable à celle de la galere , pource qu'effectiuement ils n'en ont point l'usage : mais en échange on condamne les criminels à trauailler sur les riuieres dans les vaisseaux du Roy , à tirer l'auiron , & rendre d'autres seruices , étans liez deux à deux à vne chaisne.

La peine de mort , qui est d'être étranglé ou decapité , n'est que pour les faux-monnoyeurs & pour les meurtriers : encore de tous les complices il n'y en a qu'un seul , qui soit executé à mort, les autres sont punis plus doucement ; si ce n'est que ce soient des Assassins , qui sont tous executez sans remission , quand le crime est auéré. Les larronneaux sont condamnez pour la premiere fois aux bastonnades & à la prison ; & s'ils sont surpris pour la seconde fois ils sont traitez de mesmes peines un peu plus seuerement, ou bien on leur imprime sur le bras en la partie extérieure ces deux

lettres

lettres *Za-tao*, qui toutes deux signifient vn larron , en cette maniere. Ces lettres sont grauées sur vne piece de bois, qu'on charge, d'ancre, & qu'on applique sur la chair du bras, & puis avec quatre aiguilles plantées sur vn autre bois on pique cette partie, qui est teinte d'ancre, & comme le sang vient à couler, on fait entrer cette ancre qui s'attache si fort, dans les trous, que l'impression y demeure toujours sans pouuoir s'effacer. Les adulteres y sont punis non pas de mort; mais de coups de bastons, dont on les charge sans les épargner. Les femmes surprises en la même faute, reçoient la même peine, & si elles sont de qualité, ou qu'elles ayent vécu dans l'honneur iusques à lors, elles sont foüettées dans les places publiques, & quelques-fois on leur oste les chausses pour vne plus grande ignominie; mais si elles ont déjà perdu l'honneur par leur mauuaise vie, on se contente de les battre sur leurs caleçons, sans les dépouiller.

Quand le crime est enorme, pour terminer plutôt l'affaire, on assomme les coupables à coups de bastons par sentence du Iuge, qui luy en fait donner iusques à soixante dix, ou quatre-vingts, si la cause est deuant vn grand Tribunal; estant tout à fait impossible, qu'un homme puisse viure, après auoir esté si mal-traité. L'an 1617. il y auoit en la ville de Nankim vne espeece de confratrie composée de cinquante personnes, qu'ils nommoient en leur langue *Thien-Cam*. Ils auoient fait enséble vne ligue offensive, & defensiue; les interets d'un seul estoient la cause commune; qui en touchoit vn, les offensoit tous, si bien que se prétans ainsi la main les vns aux autres, ils commettoient mille insolences; ce qui obligea les Magistrats de leur courir sus. Ils furent quasi tous pris, & dispersez par les prisons de cette grande ville, qui sont au nombre de quatorze ou quinze: & la premiere chose qu'on leur fit, fut de leur mettre au col vn *Kian-hao*, duquel ie parleray bientôt, si pesant & si lourd, qu'il estoit impossible à celuy qui l'auoit, de se remuer; il falloit deux hommes pour le porter d'un lieu à l'autre, quand il deuoit changer de place. Le Gouverneur de la ville fit venir la cause deuant soy, & condamner ces factieux de receuoir chacun soixante & dix coups de baston, dont ils moururent tous.

Les crimes ordinaires sont punis d'une sorte de chastiment, qu'ils appellent *Kian-hao*, qui n'est point en usage dans l'Europe. C'est une grosse piece de bois carrée, longue de quatre ou cinq pieds, qui s'ajuste à une autre de mesme grosseur & grandeur, elles ont une envidure par le milieu, qui fait un trou pour y mettre le col d'un homme, quoy qu'à l'estroit, lors qu'on vient à joindre ces deux pieces de bois l'une à l'autre, & qu'on les serre par les deux bouts avec des bandes de quatre doigts de large, qui portent écrit le crime du coupable, & le suiet de son supplice. On expose tous les matins honteusement ces pauvres misérables à la veüe des hommes, dans les places publiques, portans ce precieux carquant au col, sans jamais le quitter ny le jour ny la nuit, pendant quinze, vingt ou trente iours, selon leur sentence. Ces choses ne se font jamais, qu'après des bastonnades, qui sont si ordinaires à la Chine, qu'il ny a point de supplice ny de condamnation, si ce n'est quelque amande pecuniaire, qui puisse estre executée, qu'après cette ceremonie, qui est comme une disposition necessaire à la premiere forme, & comme un accessoire requis à la nature du principal, sans qu'il soit besoin d'en faire mention en la sentence, parce que cela se doit toujours entendre & pratiquer, sans aucune exception. Et c'est la verité, que comme on dit des Japonois, qu'ils ne peuvent estre bien gouvernez sans *Catana*, sans Cimeterre, pource qu'estans de leur naturel cruels & sanguinaires, ils ont besoin de semblables seignees; de mesmes on peut dire avec raison que le gouvernement de la Chine ne peut pas subsister sans *Bambu*, c'est à dire sans baston, dont ils frappent les delinquans. Pour mieux comprendre ce qui en est, ie veux brievement en rapporter l'usage.

C'est l'ordre de la Chine, qu'en tous les Tribunaux, les Mandarins tenans leur audience, ayent au tour de leur table de part & d'autre, dix ou douze hommes, qui se tiennent ordinairement debout, avec de grands bastons pointez en terre; il y en a par fois iusqu'à quarante, quand il est question de donner de la peur, comme quand nos Peres furent presentez en iugement pour la cause de la religion. Ces bastons ont sept pieds de long, ils sont gros & larges comme la main par embas, polis & deliez par en haut, pour

pour pouuoir plus commodément estre empoignez : ils sont faits d'un certain bois de Bambu semblable à la canne , en ce qu'il est creux & noïeux; mais beaucoup plus massif, plus fort, plus dur, & plus pesant.

Il y a de plus sur la table du Mandarin vne sorte d'estuy, où sont ces filets de bois dont j'ay parlé ; d'où chacun sert à marquer cinq bastonnades, d'où vient qu'un iuge n'a qu'à tirer de ces petites pieces de bois à proportion du nombre des coups, qu'il veut faire donner. Tous ces *Vpi*, c'est ainsi que nomment les Portugais ces officiers, qui tiennent les bastons, sont aussi - tost prests, les vns à prendre les armes en main, les autres à se saisir du patient, & le coucher par terre. On luy met les chausses bas, & puis vn de ces hommes luy applique cinq bastonnades sur la chair nuë, & se retire : l'autre vient, qui luy en décharge autant, & ainsi consecutiuelement de main en main, iusqu'à ce qu'il ait receu son compte. Quand le Mandarin tire ces billetes de leur estuy, comme des flèches d'une trouffe, il n'est point obligé de donner raison de son ordonnance, & le patient n'est pas receu à luy demander ; il faut promptement obeïr, tout ce qu'on fait en quelque rencontre particuliere, c'est d'adoucir vn peu la cholere du iuge, & d'affoiblir le bras des executeurs avec quelque piece d'argent.

Cela s'entend quand le Mandarin est en son siege : car hors de là il n'a pas ces billetes de bois quoyque ces porte - bastons l'accompagnent par tout, & qu'il s'en serue assez souuent pour des fautes legeres : & il ne faut, que n'auoir pas mis pied à terre à sa rencontre, quand on est à cheual ou bien auoir trauerfé la rue quand il passe, pour receuoir cinq ou dix bastonnades par son commandement : & il n'a pas seulement ce pouuoir dans les villes & places de son ressort ; mais en quelque lieu que ce soit.

Auant que ie partisse de la Cité de Nankim, Capitale de la Prouince de Kiamfi, où nous auons vne maison & vne Eglise, avec vn grand nombre de bons Chrestiens, ie vis vn Mandarin, qui estoit iuge d'une ville voisine, passer par nostre rue, qui est vne des plus belles & des plus peuplées de la ville, & à vn bout assez éloigné, vn de ces iongleurs qui se mélangent de dire la bonne auanture ;

le chastiment n'est pas insupportable , le marchand s'accorde & conuient du prix avec le criminel , qui luy donne tant pour chaque coup , qu'il va receuoir pour luy en presence du Mandarin.

Les traits se donnent en certains cas , ie n'en sçache que de deux sortes, l'une pour les mains, & l'autre pour les pieds. Ils ont pour les pieds vn certain instrument, qu'ils appellent *Kia-quen*: ce sont trois bois croisez , dont celuy du milieu est fixe & arresté, les autres tournent & se remuent ; ils mettent dedans les pieds du patient, où ils sont si serrez, que les os du talon se brisent, & entrent bien auant.

Pour les mains, ils ont d'autres petits bois, nommez *Tean-xu*, qu'ils entrelassent dans les doigts, qu'ils serrent les vns contre les autres , & qu'ils lient fortement avec de petites cordes, laissant quelque temps vn pauvre criminel en cette gese.

CHAPITRE XXIX.

*De quelques particularitez , qui ajustent & rendent le
gouuernement de la Chine aysé.*



LA premiere est que le Roy fournit à la despense de ses Officiers, leur ostant ainsi l'occasion qu'ils pourroient prendre de leur necessité, de s'engager à diuerses personnes, & de se charger de debtes : les obligeant par même moyen de garder les loix, & de les faire garder, & de marcher droit dans les fonctions de la Iustice.

Dés aussi-tost qu'un Docteur, ou vn licencié, ou quelque autre que ce soit, est pourueu à la Cour, & qu'il doit marcher pour l'exercice de sa charge, les dépenses de sa personne, de ses seruiteurs & de ses domestiques avec tous les frais de son voyage, soit par eau, soit par terre, en comprenant les vaisseaux, les charrettes, les cheuaux, les hommes, & tout le reste de l'attirail, se payent des deniers du Roy.

Tout le long du chemin, il ne va point aux Hosteleries ; mais il y a des Palais destinez pour son logement dans les Bourgades, & dans les villes, où il est pourueu de tout ce qui luy est necessaire. Pour cét effet il enuoye toujours vn homme deuant, afin qu'à son arriué, il trouue toutes choses en estat. Que si parfois il ne peut pas arriuer à ses gistes, il y a pour la disnée en certains lieux, des Maisons du Roy, qu'ils appellent *Yeli*, bâties exprés, & garnies de toutes les commoditez. Le pis est, que comme ce sont des deniers du Roy, on les dépense avec plus de profusion. Par exemple quand il faut dix cheuaux aux gens du Mandarin, ils en demandent quinze ou vingt, avec toutes les prouisions necessaires pour le voyage, qui se font presque toutes en argent.

La chose ne s'arreste pas là, elle passe bien plus auant. Quelques-vns ne sont pas si jaloux de leur credit & reputation que de leur bourse. Deuans auoir sur leurs tables tant de plats & tant de sortes de viandes, qui sont taxées, ils en font seruir beaucoup moins, & retirent l'argent du surplus. Il sont neantmoins peu, qui veuillent faire de semblables voleries.

Le Roy ne pouuoit pas seulement à la dignité de leurs personnes ; mais encor il leur fournit dequoy soustenir l'honneur & la dignité de leurs charges, comme des gens à cheual & à pied, qui les accompagnent de ville en ville, par tous les endroits où ils passent.

La seconde est : qu'aux places de leurs gournemens, ils ont des Palais meublez aux despens du Roy, avec tous les seruiteurs pour le dedans & pour le dehors de leur maison, iusques aux pages : qui ne sont pas si peu, que le moindre iuge de village n'en ait bien huit ou dix ; lesquels ne se trouuent pas tous ensemble en seruite, si ce n'est quand le Mandarin le commande expressement.

La troisiéme. Les Mandarins sont fort considerez & circonspécts, traitans avec leurs sujets, ils ne s'entretiennent iamais en secret avec aucun : mais toujours en public, si bien qu'un chacun peut rendre témoignage de leurs discours. Les Palais sont toujours fermez dedans & dehors. Apres auoir tenu l'audience, ce qui se fait tous les iours, & assez souuent le matin & le soir, & toutes-
fois

fois & quantes qu'il en est besoin, ils se retirent, & le Palais se ferme au dedans pour les Mandarins, & au dehors pour les officiers: & quoy qu'on l'ouvre toutes les fois qu'ils desireront sortir, si est-ce que iamais ils ne le font secrettement; mais ils frappent vn tambour au dedans, auquel répond vn autre par le dehors: & tout aussitost les officiers & les autres, qui doiuent l'accompagner se presentent au signal; & quand ils sont assemblez, on ouvre les portes du Palais, & le Mandarin sort.

La quatrième. Il ny'a personne de leur maison, enfans, cousins ou seruiteurs, de ceux qui logent avec ceux, qui osent sortir pour faire vne visite, pour conuerser ou pour traiter de quelque affaire, de peur qu'ils ne recoiuent quelques presens. Leur pouruoyeur est au dehors du Tribunal, de mesme que le reste des officiers, qui reçoit tous les iours du dedans, vn memoire par escrit de ce qu'il doit acheter: & d'autant qu'il n'est pas à propos ny mesme permis d'ouvir les portes du Palais pour tant de petites choses, ils ont de certaines roties, par lesquelles ils font entrer & sortir ce qui leur fait besoin.

La cinquième. Ils ne gouernent iamais plus de trois ans dans vn mesme lieu: de sorte qu'ils ne peuuent pas s'establiir puissamment, ny contracter des amitez fort estroites. Nul ne gouerne en son pays, excepté les Capitaines, qui doiuent tâcher avec plus d'affection que les autres, de conseruer & defendre leurs pays dans les occasions.

La sixième est; que parmy les Mandarins il y a vne merueilleuse subordination des vns aux autres: les inferieurs rendent de grands respects & vne obeysance, particuliere aux superieurs; ils les visitent avec beaucoup de crainte, & se presentent à eux, en certains temps.

La septième. On veille soigneusement sur les gouuerneurs: car outre le Tauli & Quauli, qui ont la charge d'informer sur tout ce qui se passe, & d'en donner advis au Roy, châque Prouince a son Visiteur particulier, qu'on change tous les ans, afin qu'il s'acquie mieux de sa charge; qui chastie ou qui defere les coupables.

La huitième, il se fait tous les trois ans vne reueüe generale

sur tous les Mandarins du Royaume, partie par les informations des visiteurs, & partie par des enquestes secretes : & cette reueüe se fait la mesme année, que les Mandarins viennent de tous les endroits du Royaume à Pekim, rendre l'obeïssance au Roy : & ainsi l'exécution de cette procedure se fait à la Cour, en chastiant les vns, en degradant les autres, & éleuant quelques-vns à de plus hautes charges. Les principales fautes pour lesquelles ils meritent le chastiment, sont celles qui s'ensuiuent.

La premiere, s'ils ont vendu la iustice s'estans laissez corrompre par presens : & ceux qui sont conuaincus de ce crime, perdent leur charge, & sont renuoyez à leur maison.

La seconde, s'ils sont cruels & inhumains, & s'ils excèdent aux chastimens, on les priue de leur charge & de leur autorité ; & ils sont mis au rang du peuple.

La troisiéme, s'ils sont negligens & peu soigneux des affaires de leur gouvernement, ils perdent leur office, neantmoins ils en retiennent touïjours les marques.

La quatriéme, s'ils sont precipitez, & s'ils ne deliberent pas assez pour donner leurs sentences, on les fait descendre à de plus basses charges, comme vn gouverneur à l'office de Iuge, & le reste à proportion.

La cinquiéme, s'ils sont trop jeunes, & leurs actions témoignent de legereté, ils sont pareillement degradez & employez à d'autres moindres charges.

La sixiéme, s'ils sont vieux, & s'ils n'ont pas la force de supporter les trauaux de l'audience & du seruice du Roy, on les enuoye à leur maison pour se reposer. Et quoy qu'à dire le vray, ce ne soit pas vne faute coupable ; mais vn defect naturel, que la vieillesse : c'est neantmoins le plus grand mal de tous : parce que les vieillards ne pouuans pas remedier aux incommoditez de leur âge, ce defect croît avec le temps de plus en plus, ce qui les rend par consequent plus incapables de s'entrer iamais dans leurs charges.

La septiéme, s'ils ont peu de soing de la conduite de leurs familles, & du gouvernement de leur maison : tant de celle, où effectivement ils font leur residence, que de celle qu'ils ont en leur pays, laquelle se gouuerne par leur ordre, que leurs seruiteurs, pa-

rens & enfans suivent ponctuellement, comme il n'est pas difficile à cause de leur grande autorité, ceux-là pareillement sont priez de leurs charges.

La neuvième particularité, qui contribué beaucoup au bon gouvernement de cet Estat, est que les Roys écoutent les Mandarins, quoy que ce soit contre leur gré : & les Mandarins leur parlent avec liberté, quelque danger qu'il y ait pour eux : de sorte que l'un & l'autre produisent un grand miracle, aux Mandarins la liberté de dire leur avis, & aux Roys la facilité de les entendre : à ceux-là par un zele de la justice & du bon gouvernement ; à ceux-cy par un sincere & veritable desir de l'establir, & de le rendre assésuré. Leurs histoires nous en fournissent plusieurs exemples, ie me contenteray d'en rapporter deux ou trois.

Le Roy enuoya querir une fille dans une de ses Provinces, comme une rare beauté, & comme une chose fort extraordinaire. Son Predecesseur s'estoit déjà engagé dans une occasion pareille, qui avoit causé de grands maux à l'Estat, (cette sorte de personnes n'estant pas capable pour l'ordinaire de produire beaucoup de bien) & qui en faisoit raisonnablement apprehender de semblables. Un Colao se chargea de l'affaire, & pource qu'il voulut parler au Roy, il fut conduit en sa presence, & luy parla si efficacement, que le Roy luy promit de congédier cette fille dès lors qu'elle entreroit au Palais. Dès à cette heure, promptement, repartit le Mandarin, que votre Majesté commande qu'elle soit congédiée : d'autant que si elle entre une fois en votre maison, si vous la regardez, & si elle vous parle, les mains vous doivent trembler : à cause que les femmes ont la force d'enchanter sans sorcellerie : ie ne sortiray point du Palais par une porte, qu'auparavant elle ne soit sortie par l'autre. Ce qui fut executé.

Un autre Roy fut si espris de l'amour des oyseaux, qu'il faisoit chercher par toutes les forests, les plus rares & les plus diuertissans, & comme la volonté du Prince est le premier mobile qui donne le branle aux mains de ses suiets, ils furent à la chasse pour cet effet avec beaucoup de peine, & qui plus est à l'oppression du peuple, particulièrement d'une Prouince, où la chasse se faisoit continuellement par tant de Coureurs, que les pauvres labou-

reurs

reurs pour ne pouuoir couvrir leurs semences, furent reduits à vne extreme necessité. Par hazard vn Mandarin passa par là, reuenant d'une autre Prouince, qui eut plus de zele & de compassion du pais, que ceux qui en auoient le gouuernement. Estant arriué à la Cour, il presenta vne requeste au Roy: & sceut si bien depeindre combien de peu d'importance estoit cette chasse, & les dommages qu'en receuoit le peuple, que non seulement il arrêta sa curiosité, & commanda qu'on abandonnât la chasse des oyseaux, mais encore il donna le vol & la liberté à ceux qui étoient déjà pris, & qu'il tenoit dans les volieres de son Palais.

En la Cité de Pekim dâs le Palais d'une fille du Roy nommée *Cum-chu*, vn valet insolent auoit commis beaucoup d'excez, & vn entre autres qui meritoit la mort. Les Mandarins vouloient se saisir de sa personne, mais ils n'osoient l'entreprendre dâs le Palais; & luy n'en sortoit point qu'en la compagnie de la Princesse. Vn Mandarin se resolut de le prendre en quelque façon que ce fût: vn iour que la Princesse sortoit, il se mit avec ses gens au deuant du carrosse & le fit arrester: puis il mit les mains sur cét homme & le prit. La Princesse se ressentant de l'affront qu'elle auoit reçu, s'en courut au Palais si pleine d'indignation, & si transportée de cholere, que sans attendre que le Roy fût hors de l'Audience, elle s'en alla le trouuer, criant comme vne desesperée. On enuoya chercher le Mandarin, qui se tenoit tout prest, & se doutoit bien de l'affaire. Il se presenta deuant le Roy, qui le tança. Mais luy, Sire, répondit-il, iay fait ce que vostre Majesté commande, & ce que les loix ordonnent. Vous deuez, donc prendre vn autre temps, & chercher vne occasion plus commode, repartit le Roy. Le luy fait au parauant, repliqua le Mandarin, sans la pouuoir trouuer. Demandez en pardon à ma fille, dit le Roy, & baissés la teste. Il ne faut point de pardon; où il n'ya point de faute, répondit cétuy-cy: & iamais ie ne prieray qu'on me pardonne pour auoir fait ma charge. Le Roy commanda pour lors à deux Mandarins de luy faire baïsser la teste à toute force iusques en terre: mais il se tint si ferme, qu'il fut impossible, de sorte que le Roy fut contraint de le renvoyer, & à peu de iours de-là, il le fit pouuoir d'une meilleure charge pour la satisfaction qu'il

qu'il auoit receuë de son integrité. Je laisse plusieurs histoires pareilles, que ie pourrois raconter.

La dixième, est la garde qu'on fait exactement par toutes les Villes, Citez & Bourgades; y ayant vn homme en chaque rue, & si elle est longue, deux & dauantage, qui ont la charge de veiller sur les desordres, qui peuuent arriuer, & au mesme lieu il y a vne espeece de prison, qu'il appellent *Lem-phû*, c'est à dire boutique froide, où ils peuuent tenir en cas de besoin vn criminel, iusques à ce qu'on ait aduertý quelqu'vn des Magistrats.

L'onzième, les portes des villes se ferment toutes les nuits, sans y manquer, comme nous auons dit. On ferme encore les, ruës avec des chaisnes de fer, sinon toutes & toujourns, au moins quelques-vnes dans certaines rencontres.

La douzième. Les personnes d'honneur & d'autorité se respectent les vnes les autres, & croiroient estre des-honorées, si elles auoient eu des querelles. D'où vient que pour ennemis qu'ils soient, ils gardent toujourns la bien-seance, & tâchent d'euiter les occasions de se trouuer ensemble.

La treizième. Il n'y a que les soldats, qui portent des armes, encore est-ce quand il faut faire leur montre, ou accompagner les Mandarins. Le petit peuple, qui au contraire se querelle aisément; se sert des poings, & celui qui est le plus prompt à prendre, son aduersaire par les cheueux, est le plus fort. Que si par occasion ils auoient en main quelque instrument, qui peut verser du sang, comme vn bâton, vne piece de bois ou de fer, ils vous la quittent pour en venir aux bras & aux mains.

La quatorzième. Les femmes débauchées, qui sont le plus souuent les causes des desordres, ont leur logis hors des murailles, sans qu'il soit permis à aucune de demeurer en ville. Outre qu'elles n'ont point de maisons particulières; mais plusieurs viuent ensemble, avec vn homme, qui a soin d'elles, & qui est obligé de rendre compte de tous les desordres, qui peuuent suruenir en leur logis.

La quinzième. Il est defendu d'auoir aucun commerce dans le Royaume avec les Estrangers, qui pourroient leur faire prendre de nouuelles coustumes, & troubler leur façon de gouverner.

Loy, qui fut en partie observée des Lacedemoniens, pour la même raison. Toutefois ils n'ont jamais empêché les Ambassadeurs des autres Royaumes, qui se présentent assés souvent : il est vray qu'il s'arrestent en la première Ville du Royaume, où ils arriuent, & les Magistrats les traitent avec toute sorte d'honneur, en attendant sur l'advis qu'ils ont donné au Roy, la permission d'aller à la Cour, sans laquelle ils ne peuvent point marcher. Estans arriuez, on les loge dans vn Palais particulier, duquel ils ne peuvent sortir, sinon en la façon que iay déjà dit cy-deuant.

Sur tout ils ont leurs loix, leurs statuts & leurs ordres, par lesquelles ils se gouvernent eux & leur Royaume. Il y en a de deux sortes. Les vnes consistent en coutumes, & ceremonies anciennes, communes à tout le Royaume, comprises en cinq liures, qu'ils nomment *Doctrines*, & qu'ils tiennent comme sacrez. Les autres sont les loix du Royaume, pour l'administration de la Justice en certains cas particuliers ciuils & criminels, specifians tout ce qu'on y doit observer. Elles sont anciennes, & fondées particulièrement sur les cinq vertus que les anciens estimoient fort, & que les Chinois ont encore auourd'huy en veneration, à sçauoir *Gin*, *T*, *Li*, *Chi*, *Sin*. La pieté, la justice, la politesse, la prudence, & la fidelité.

Gin, à ce qu'ils disent signifie *la pieté, l'humanité, la charité, la reuerence, l'amour & la compassion*, qu'ils expliquent de la sorte, se priser moins que les autres, estre affable, consoler les affligez, assister les pauvres, auoir le cœur plein de pitié & de compassion ; témoigner de l'affection à tout le monde & particulièrement à l'endroit de ses parens, les aydant en santé, les traitant en leurs maladies, les seruant pendant leur vie & leur rendant les honneurs des funerailles apres leur mort.

T, c'est *la iustice, l'égalité, l'intégrité, la condescendance aux choses raisonnables, & iustes*. De cette façon le luge doit rendre à vn chacun le sien ; le riche doit prendre garde de ne s'orgueillir point de ses richesses, mais d'en faire part aux pauvres. Adorer le Ciel, respecter la Terre, ne contester jamais, n'être point opiniâtre, ceder en ce qui est iuste & conforme à la raison.

Li. Ils disent que c'est *la vraye politesse, & courtoisie, que d'honorer*

norer & respecter les autres comme il est conuenable : ce qui consiste à s'honorer reciproquement l'un l'autre, à considerer meurement, à estre circonspect & auisé dans ses affaires, modeste en ses deportemens extérieurs; à obeir aux Magistrats, à estre affable aux ieunes, & à respecter les vieillards.

Chi, signifie *la prudence & la sagesse*, qu'ils mettent à lire les liures, apprendre les sciences, se perfectionner dans les Arts liberaux, estre sçauant aux choses de l'Antiquité, & versé dans la pratique des choses modernes, prendre garde au passé pour bien regler le present & l'avenir, discerner le iuste de l'iniuste, & la verité du mensonge.

Sin. Ils l'expliquent *de la fidelité & de la verité* : qui demande vn cœur entier, & vne intention sincere; faire seulement ce qui est bien, imiter ce qui est iuste, accorder ses actions avec ses paroles, & ce qui est caché au dedans avec ce qui paroist au dehors.

Conformément à cette distribution de leur doctrine, ils reduisent leur Republique à cinq Ordres de personnes, qui ont quelque raport entre elles pour ce qui regarde leur deuoir & leur obligation particuliere : à sçauoir le Roy avec ses sujets, le Pere avec ses enfans, le Mary avec sa femme, les Freres aînez avec leurs cadets, & les Amis les vns avec les autres.

Le Roy doit auoir pour ses sujets la vigilance, la clemence & l'amour; & les sujets reciproquement doiuent auoir pour leur Roy, la reuerence, l'obeissance & la loyauté; le Pere doit aimer & compatir à ses enfans, & les enfans sont obligez de témoigner à leur Pere de l'obeissance. & de la pieté; le Mary doit entretenir l'amour & l'union avec sa femme, & la femme doit auoir pour son mary de la fidelité, du respect & de la complaisance; les freres aînez doiuent aimer & instruire leurs cadets & les plus ieunes doiuent obeir & honorer les plus vieux, les amis sont tenus de maintenir parmy eux la fidelité, la verité, & la sincerité.

Telle estoit la façon de viure des anciens, au temps qu'il y auoit peu de loix; mais beaucoup d'observeurs; toutes ces maximes fondées sur les principes de la nature, se voyent encore au iourd'huy dans leurs liures presque en mesmes termes, que dans

les nostres: c'estoit lors que ces grands hommes, qui n'ambitionnoient point le gouvernement, se retiroient dans leurs maisons, & cultivoient de leurs propres mains, la terre de leurs heritages, quand ils voyoient que le peuple ne faisoit pas son profit de leurs exemples, ou que les Roys ne suiuiroient pas leurs advis.

Mais apres que l'ambition & l'auarice ont preualu sur la vertu, & que le propre interest a aueuglé l'honneur & la generosité, on a quitté cette façon de vie, les loix se sont accreuës, d'autres ont esté changées ou relâchées par des nouueaux Princes, plusieurs ont esté adjoustées; particulièrement sous le regne de Humvu, le chef de la famille, qui porte aujourd'huy la Couronne, lequel ayant trouué plusieurs coustumes estrangeres introduites dans le Royaume par les Tartares, qui l'auoient long-temps possédé, changea la façon du gouvernement; diuisa ce grand Estat, qui auparauant estoit partagé entre plusieurs Princes, en quinze Prouinces sous vn seul Monarque: d'où vient, qu'il fut contraint de faire de nouuelles loix, ayant neantmoins touiours égard aux anciennes.

Les Chinois ont encore leurs commandemens, que ie pense leur estre nouueaux, & qui ont beaucoup de raport à nostre Decalogue, qu'ils impriment en quelques Prouinces, & les attachent aux portes: comme: *ne tuer point, ne desrober point, ne dire point des mensöges, honorer son pere & sa mere, &c.* Et à n'en point mentir, pour ce qui est d'honorer ses parens, nous & les autres nations pouons apprendre beaucoup des Chinois, qui nous font en cela nostre leçon. Pour ce regard il y a des choses anciennes, d'ailleurs tres-bonnes, qui sont abolies, non dans les discours, ou dans les escrits; mais dans la pratique, sur laquelle ils se fondent: il y en a d'autres, qui sont encore en vigueur, bien qu'anciennement elles fussent mieux ordonnées, & qui s'observent exactement par tous, depuis le Roy iusqu'au moindre des sujets. Ils ne nourrissent pas seulement leurs parens, les gouvernent, les caressent, & en ont tres-grand soing; mais encore ils leur rendent des honneurs & des soumissions, qui ne sont pas croyables, sans distinction de degré, d'âge, ou d'estat quel qu'il soit que les enfans possèdent.

Le Roy mesme à certains iours de l'année, visite sa mere assise sur vn Thrône, & quatre-fois debout, & quatre-fois à genoux luy fait profondement la reuerence, baissant la teste iusqu'en terre; le mesme s'observe par la pluspart du Royaume, & s'il arrive parfois que les enfans deuiennent fiers, & offensent leur pere, il n'a qu'à faire ses plaintes aux Magistrats, qui en prennent vn rigoureux chastiment.

Le respect qu'ils rendent à leurs Maistres, n'est pas moindre. Ce que disoit Alexandre, qu'il estoit plus redevable aux Maistres, qui l'auoient enseigné, qu'au pere qui l'auoit engendré, n'est bien entendu que des Chinois: qui s'acquient de ce deuoir, comme il faut, & outre l'honneur qu'ils leur témoignent durant toute leur vie, les presens ne manquent iamais à certains temps; & quand les Disciples peuuent entrer aux degrez & monter aux charges, les Maistres en recoiuent touiours des faueurs & des bienfaits d'importance.

Les vieillards ont encore leur rang dans ce Royaume, & ie puis dire qu'ils n'y sont pas moins honnoréz, qu'ils estoient autrefois parmy les Lacedemoniens.

Quand ils s'assemblent plusieurs, les vieillards tiennent touiours les premieres places; & les ieunes gens leur déferent en toutes les occurrences, si ce n'est qu'ils soient éleuez en quelque charge: car pour lors ils doiuent garder leur rang; les Magistrats mesme leur font beaucoup d'honneur en public; particulièrement quand leur vertu accompagne leur âge, & qu'ils ne sont pas seulement chargés d'années; mais de merites, & qu'ils ont passé leur vie sans reproche & sans scandale: & sur tout s'ils n'ont esté iamais citez en iugement, ny accusez d'aucun crime; ce qu'ils prennent pour vn témoignage de grande probité; d'où est né leur Prouerbe, qui porte; *Xin-pù Kien-quon Zieu-xin-pad*, c'est à dire, la personne, que le Mandarin n'a iamais regardé de mauuais œil en iustice, est vne pierre precieuse.

Les Magistrats leur font tous les ans vn banquet solemnel & somptueux aux despens du Roy, avec de grandes ceremonies & force deferences, pour témoigner ce qu'on doit aux cheueux gris, qui ne sont pas seulement venerables par la consideration

de leurs années ; mais encore par le prix de leurs vertus.

Enfin les liures des Chinois sont remplis de sentences & de belles instructions , qu'ils obseruent diligemment , comme elles sont couchées dans leurs papiers. Je n'en rapporteray que quelques vnes , qui me viennent à la memoire.

Servir ses Maistres & les vieillards , est le premier point de l'honneur & de la civilité.

Il faut cacher les defauts d'autrui , & ne point manifester ses propres perfections.

On doit déposer ses passions particulieres , quand on entre au gouvernement public.

Jamais il ne faut commettre vn mal , pour ce qu'il est petit ; ny s'abstenir d'un bien , pource qu'il n'est pas grand.

Les vertueux , bien qu'ils soient ieunes , doiuent estre honnorrez : les vicieux , quoy qu'ils soient âgez , doiuent estre fuïs.

CHAPITRE XXX.

*Des Mores, luïfs & autres Nations, qui sont
dans la Chine.*

'A Y rapporté sommairement tout ce que j'ay peu touchant le Royaume de la Chine , les peuples & les coustumes ; m'en trouuant éloigné plus de la moitié du monde , & destitué de leurs liures , d'où j'eusse peu tirer beaucoup de choses curieuses , & dignes de remarque. Mais puisqu'il est impossible de dire tout ; il est au moins à propos d'en toucher quelque chose , & ainsi ie parleray des autres nations , qui s'y rencontrent.

Décrivant la Province de Canton , ie me souviens d'auoir dit , que l'Isle de Hainam , qui est d'une grande estendue ; & qui est entierement sous la domination du Roy de la Chine , se diuisoit en deux parties : la premiere & la plus proche du Royaume , en tirant vers le Nord , est habitée des Chinois , qui en ont le gouvernement ; & l'autre vers le Midy sur les confins de la Conchinchine

ne

ne est peuplée d'une nation barbare, qui a sa langue particuliere, ses loix & ses coutumes differentes, sans se mêler aucunement avec les Chinois, si ce n'est pour le commerce.

J'ay ajouté qu'entre les Prouinces de *Chincheo*, de *Canton*, & de *Kiamfi*, il y a des Montagnes, qui les lient ensemble, comme la Catalogne est attachée à l'Arragon, par la montagne de *Montserrats*; & qu'au dedans d'icelles est un petit Royaume, qui se gouverne de luy-mesme, sans vouloir rien tirer des Chinois, que des Medecins avec des remedes, & semblables commoditez.

En outre, dans la Prouince de *Pun-nan*, qui est fort vaste, & qui tire vers le midi à la hauteur de vingt-quatre degrez, on trouve un grand pays habité d'une nation particuliere, qui se sert d'une autre langue & d'autres coutumes. Elle a son Roytelet, que les Chinois appellent *Thu-quon*, c'est à dire Mandarin de la Terre, qui paye tribut au Roy de la Chine; & les uns & les autres trafiquent librement ensemble, & dans ce commerce vivent en paix.

J'ay dit la mesme chose de la Prouince de *Que-cieu*, qu'elle à des peuples differens sur ses confins avec des chefs particuliers, qui n'ont point d'autre dependance des Chinois, que l'investiture des qualitez qu'ils possèdent.

De plus il y a des Juifs en grand nombre, non pas à la verité dans toutes les Prouinces, ny dans toutes les villes; mais au moins dans les principales, qui parlent la langue du pays, sans avoir rien retenu de la Judée, que certains mots, & beaucoup de choses de l'Ecriture Sainte.

J'en ay rencontré un à *Nankim*, où il estoit né, & où il avoit esté nourry, qui me prononça, *David, Abraham, & Isaac*, aussi distinctement que ie le pourrois faire. Pour la physionomie, du nez, des yeux, de la barbe, & des traits du visage, ils sont entierement semblables aux Chinois. Ils exercent la Marchandise & la Medecine: ils ont mesmes des charges dans les Chambres de Justice, ils estudient, ils sont receus aux Examens, & peuvent parvenir jusques à la dignité des petits Mandarins. Leur ordinaire est de s'arrester au degré des Licentiez: & leurs logis sont pres-que tous batis près des boucheries: d'autant que ne mangeans

point de pourceau, ils tuent des bœufs, dont ils vendent la chair, & c'est la plus grande commodité qu'ils apportent au pays, car il ne s'en vend point en autre lieu, qu'en leurs quartiers. Ils ont leurs Synagogues publiques par la permission du Roy, mais ils n'observent la loy de Moïse, que fort imparfaitement. Ceux qui ont pris les degrez de Licentiez, ou qui ont esté receus vne fois dans quelque charge, ne se soucient point par apres de passer plus avant.

Ils se maintiennent par le moyen des Mariages, qu'ils contractent les uns avec les autres: & bien qu'ils prennent par fois des femmes Chinoises, neantmoins ils ne donnent iamais leurs filles en mariage aux Chinois. La raison est qu'en la Chine la femme suit le mary, & se range dans la maison du beau pere, pour y demeurer & viure selon ses loix: de sorte que les Payens entrans dans la maison des Juifs & des Mores, se font aussi Juifs, & Mores; mais si les Juifs alloient dans la maison des Payens, c'est hors de doute qu'ils deviendroient semblablement Payens.

Les Chinois les méprisent comme étrangers, & les appellent *Hociteu*, *hoci*, *hoci*. La lettre, de laquelle on se sert pour écrire leur nom, ne signifie autre chose que ce qui convient proprement à la nation, & toutefois ils ne laissent pas de se fâcher, quand on les nomme ainsi. Le nom, duquel eux-mêmes se qualifient, est *Kia-muen*, qui veut dire porte d'enseignemens. S'ils sont méprisés des Chinois, les Chinois le sont bien autant d'eux, & de cette façon ils ne se doiuent rien les uns aux autres. Ils ont érably vne espece de Mont de pieté dans la cité de Nanquim, pour assister seulement ceux de leur nation, mais non pas les prisonniers, qui sont detenus dans les prisons pour leur crimes.

Il y a six cens ans, qu'ils entrerent dans le Royaume à la priere du Roy, qui regnoit alors à Turquestan, qui rechercha leur secours, à l'occasion de certaines diuisions formées dans le Royaume, qu'ils appaierent, avec tant de succez, que ceux qui y voulurent demeurer, iouïrent des priuileges accordez aux naturels du pays, & s'allèrent si fort multiplians, qu'à l'heure que ie parle ils sont ie ne sçay combien de milles. Depuis ils se rangerent du party du Roy Hum, & l'assisterent en la guerre qu'il eut contre les Tartares

Tartares il y a trois cens ans:& la victoire luy estant demeurée,ils furent encore plus estimez qu'auparauant, & dès-lors ils eurent part au gouuernement des affaires.

Nous auons déjà parlé de l'entrée,qui se fait dans la Chine rous les trois & tous les cinq ans avec des Ambassades & des presens enuoyez au Roy par les Mores de diuerses contrées, & de diuers Royaumes, rarement neantmoins par ceux qui sont residens dans le pays.

Il y a pareillement quelques Iuifs en petit nombre, mais de pouuoir vous dire quand & comment ils y sont entrez, c'est ce que ie ne sçay point. Anciennement ils estoient beaucoup plus mais peu à peu ils ont diminué, & quelques vns se sont faits Mores. Ils sont plus frequens en la Prouince de Honan, qu'en tout autre lieu, & sur tout dans la ville capitale, qu'on nomme *Cai-fumfu*. Ils ont là leur Synagogue bien bastie & bien ornée à la façon d'une grande chapelle parée de ses rideaux & courtines. Ils se vantent mesme d'auoir vne ancienne Bible écrite en Hebreu. Le P. Iules Alenes Religieux de nostre Compagnie, apres auoir demeuré quelque temps avec eux, ne peut iamais obtenir qu'on tirât les rideaux, ny qu'on luy montrât la Bible, tout ce qu'il pût voir, ce fut leur Synagogue. Le P. Mathieu Ricci a asseuré qu'au rapport des Iuifs de Pequim, leur Bible est semblable à la nostre. Ils n'ont aucune connoissance de la naissance du Fils de Dieu, d'où l'on coniecture que leur entrée en la Chine a esté deuant sa venue au monde, ou qu'ils en ont perdu la memoire. Ce seroit vne chose bien souhaitable de voir leur Bible, que peut-estre ils n'ont point deprauée, comme ont fait les autres Iuifs, pour obscurcir la gloire de nostre Redempteur.

Comme ils sont en petir nombre, il est hors d'esperance, qu'ils puissent long-temps se conseruer. Ceux qui ont accez à la Cour, s'entretienans avec nos Peres, se plaignent qu'ils se perdent peu à peu, pour ne sçauoir ny la langue Hebraïque, ny la Loy, & que depuis quelque temps ils deuiennent tous ou Mores ou Iuifs, & que le Prince de leur Synagogue estoit déjà sur les extremitez de sa vieillesse, & son fils, qui deuoit luy succeder en sa charge, ieune & ignorant des choses de la loy, & qu'il y en auoit:

auoit fort peu , qui témoignassent du zele pour la faire garder.

Ils en sont venus iusques-là, que de ressentir les reproches que les Payens leur font , au sujet de quelques-vnes de leurs ceremonies, qui est vn signe qu'ils n'y sont pas beaucoup affectionnez, cōme de ne point manger de la chair de pourceau : de ne point toucher vn animal tué de la main d'un Payen , & sur tout de circoncire leurs enfans le huitième iour, leurs femmes & leurs parens, qui sont naturels Chinois, leur reprochans que c'est vne action barbare & inhumaine, que de verser ainsi le sang d'un petit innocent.

Nous auons dans cette Ville de *Caifum* vne Maison & vne Eglise, & dès mon depart, le nombre des Chrestiens commençoit à croître de iour en iour, avec esperance qu'on pourroit vn iour faire beaucoup de fruit avec ces luifs, qui étans assez portez à changer de loy, embrasseront plus aisément la vraye, comme celle qui a plus de conformité & de raport à la leur, que toute autre.

CHAPITRE XXXI.

De la Religion Chrestienne établie en la Chine depuis plusieurs siecles, & d'une pierre fort ancienne déconuverte depuis peu sur ce sujet.



EST vne opinion bien fondée, que la Foy Chrestienne est fort ancienne en la Chine. Paul de Venise, qui voyagea bien auant dans le pays des Tartares, parlant des particularitez de ce Royaume, assure que de son temps il y auoit vn grand nombre de Chrestiens avec des Eglises fort somptueuses, cōtant les Villes où elles étoient : ce qui est tres-veritable, puisqu'on en void encore aujourd'huy des maisons & des ruines.

Ajoutez à cela l'autorité de quelques graues auteurs, qui remouignent que la Predication de l'Euangile a penetré dans la Chine, par le ministère de S. Thomas & de ses Disciples. Tou-

chant les écrits, desquels on peut tirer quelque preuue de cette verité, il ne faut point mépriser les liures Chaldaïques des Chrestiens des Indes instruits par le mesme Apostre, qu'ils conseruent encore à present dans l'Archeuesché de Granganor, ou comme ils parlent vulgairement della Serra, c'est à dire des montagnes, & qu'un de nos Peres versé en cette langue, a traduit par le commandement de l'Archeuesque François Ros. Quoy que la traduction soit latine, ie rapporteray neantmoins en langage vulgaire, ce que i'en ay tité, pour mieux le faire entendre.

Vn de ces liures est vn Breuiaire, qui contient ces paroles dans vne leçon du second nocturne: Par le moyen de S. Thomas, les erreurs de l'Idolatrie des Indiens se dissipèrent: Par le moyen de S. Thomas, les Chinois & les Ethyopiens embrasserent la verité: Par le moyen de S. Thomas ils receurent la vertu du Baptême, & l'adoption des enfans: Par le moyen de S. Thomas ils creurent au Pere, au Fils, & au S. Esprit: Par le moyen de S. Thomas ils garderent la foy, qu'ils auoient promise à Dieu: Par le moyen de S. Thomas les rayons de la science de vie éclairerent toutes les Indes: Par le moyen de S. Thomas, le Royaume du Ciel vola, & entra dans la Chine. Et en suite il adioust dans vne antienne.

Les Indiens, les Chinois, les Peres, les autres Insulaires, ceux de Syrie, d'Armenie, de Grece, & de la Romanie, offrent des adorations à vostre Saint nom, ô grand Dieu, en memoire de S. Thomas.

Dans le sommaire des constitutions Synodales *part. 2. cap 19.* touchant les Euesques & Metropolitains, on lit vn Canon du Patriarche Theodose conceu en ces termes: Pareillement les Euesques de la grande Prouince, comme sont pour la plus part les Metropolitains de la Chine.

Après l'arriuée des Portugais à Cochin, le Gouverneur des Montagnes de Malabar, nommé Dom Diego, se qualifioit Metropolitain de l'Inde & de la Chine, comme faisoit D. Ioseph, qui mourut à Rome. Tels estoient les tiltres anciens de cette Eglise, qui sont de fortes preuues que la Religion Chrestienne a fleury dans la Chine.

Ce furent aussi ces considerations, qui nous obligerent apres

nostre venue , de rechercher soigneusement les traces & les ruïnes de cette ancienne Chrestienté.

Neantmoins dans les histoires du Royaume , que nous auons lësës diligemment, il ne s'en trouue aucune mention, ce que nous admirons d'autant plus , que nous sçauons combien les Chinois sont ponctuels & curieux à rechercher tout ce qui les concerne, pour en rendre la memoire eternelle. Il est bien vray qu'on nous a rapporté , qu'il y auoit quelques endroits, où les habitans adoroient la Croix, & en faisoient le signe sur les viandes avec d'autres ceremonies, sans sçauoir pourquoy. l'estois en la Capitale de Kiatsi, quand i'appris d'un Chrestien, qu'au petit pais de Tamoxan , quelques-vns auoient coustume de former le signe de la Croix sur le front, au sortir de leur maison; mais quand on les interroge sur cette pratique , ils n'ont point d'autre responce : sinon qu'ils la tiennent de leurs ancestres.

A la Cour de Pekim , vn Iuif ayant esté visité par vn de nos Peres , luy en parla plus clairement , iusques à coter les lieux & les familles , qui pratiquoient le signe de la Croix. Nous enuoyâmes sur cét aduis vn de nos Freres , qui nonobstant ses soins & ses recherches , n'en peust iamais rien decouurir, soit qu'on l'eust pour suspect , ou plustost que ces familles fussent entierement esteintes. Avec cela ce Iuif asseuroit , qu'il y auoit eu anciennement vn grand nombre d'Adorateurs de la Croix dans les Provinces du Nord , qui s'estans acquis beaucoup de reputation par les sciences & par les armes , donnerent de la jalousie aux Chinois: de sorte que ne se croyans pas asseurez, les vns se disperferēt en diuers endroits , les autres demurerent cachez dissimulans leur Religion , d'autres se firent Mores & Iuifs , & par ce moyen ils vindrēt tous à defaillir. Ce Iuif parloit de plus de six cens ans, & il y a déjà trente ans qu'il tenoit ce discours.

Pendant ces trente années nous auons couru toute la Chine, nous auons fondé des Eglises dans les meilleures villes , nous auons plané la foy , & auons apporté toute sorte de diligence pour decouurir quelque chose de certe verité. Tout ce que nous auons trouvé est vne Clochete pour l'vsage des Messës , avec des lettres Grecques à l'entour, & vne Croix bien formée : mais ils se
peut

peut faire qu'elle y ait esté portée d'ailleurs depuis peu , par quelque rencontre , qui arriue assez souuent : ie fais le mesme iugement d'un liure des fables d'Esopé en Latin relié comme les nôtres, que ie vis en la Province de Nankim. Voyans donc d'un côté si peu de marques évidentes d'une chose de telle importance, autorisée par les écrits de tant d'auteurs, & apuyée sur de si fortes raisons , il n'est pas merueille si nous estions en doute & en perplexité : & de l'autre tenans la chose pour tres-assurée, comme elle est , nous recherchions d'autres causes , que celles qu'apportoit ce luif de ce deffaut de marques & preuues évidentes, discourans de la sorte.

Quand les Tartares estoient Seigneurs de la Chine; il est constant par le rapport du Venitien, qu'il y auoit beaucoup de Chrestiens avec des Eglises magnifiques, qui estoient considerez. Depuis que le Roy *Hamun* parla de recouurer le Royaume , & de faire la guerre aux Tartares, les Mores se mirent de son côté, & l'assisterent de leur secours, pour gagner le Royaume & la victoire, qu'il remporta sur ses ennemis : d'où vient, qu'en reconnoissance, il leur permit de viure en liberté dans le Royaume , qu'ils auoient aydé à conquesir , & d'auoir des Mosquées; les Chrestiens s'estans portez pour les Tartares, suivirent leur fortune , & ayans esté vaincus, les vns moururent en suite de la bataille, les autres changerent de Religion, les autres se retirerent dans des lieux escartez & secrets, nous ostans par ce moyen en peu de temps les signes & les marques de nostre foy , sans qu'il nous ait esté iamais possible d'en auoir plus d'éclaircissement.

Enfin nous fûmes consolez , quand au milieu de ces tenebres nous trouuâmes la source de la lumiere dans l'obscurité mesme avec un témoignage euidant, que l'Euangile a esté florissant en la Chine il y a plusieurs siecles; la chose attriua de la sorte.

L'an 1625. comme on creusoit les fondemens d'un edifice près la Cité de Siganfû, Capitale de la Province de Xemsû, les ou-vriers en bêchant , rencontrèrent vne table de pierre de la longueur de plus de neuf emfans, de la largeur de quatre, de l'épaisseur d'un, & dauantage. Vne des extremitez abboutissoit en figure de Pyramide , dont l'éguille auoit deux emfans de haut , & la

base vn autre. Sur la face de cette Pyramide estoit vne Croix bien formée, les bouts de laquelle finissoient en fleurs de lys, semblable à celle qu'on trouua grauée sur le tombeau de l'Apostre Saint Thomas en la Ville de Meliapor, & comme on les peignoit autrefois en Europe, telles qu'on en void encore à présent quelques-vnes.

Cette Croix estoit couverte & entourée de certains nuages, avec trois lignes écrites au pied, tirées de trauers, & formées comme trois grandes lettres, de celles dont on se sert communément à la Chine, si nettement & distinctement empraintes, qu'on les pouuoit facilement lire. Tout le dessus de cette grande pierre estoit aussi graué de semblables lettres, quoyque toutes ne fussent pas d'une mesme grandeur, & qu'il y en eust quelques-vnes d'Estrangeres, dont on n'eut pas si tost la connoissance.

A peine les Chinois eurent-ils decouvert & nettoyé ce precieux Thresor de la Venerable antiquité, que poussez d'une curiosité, qui leur est naturelle, ils coururent promptement à la maison du Gouverneur, pour luy en donner advis, qu'il receut volontiers & avec estonnement; & au plustost se transporta au lieu où estoit ceste Croix, il la vit, la considera avec attention, la fit éleuer sur vn beau pied-d'estal, & couvrir d'un toit apuyé sur des pilliers par les costez, pour la conseruer des iniures du temps, & neantmoins la tenir exposée à la veüe des regardans, qui ne pouuoient assez considerer vn si auguste témoignage de la Religion de leurs Ancestres. Il voulut de plus que ce riche depost fût mis & conserué dans l'enceinte d'un temple de Bonzes assez proche du lieu, où il auoit esté trouué.

On ne sçauroit compter le grand nombre de peuples, qui vint de toutes parts voir ceste pierre, les vns l'admirans pour son antiquité, & les autres pour la nouueauté des caracteres, qui leur sembloient estrangers. Et comme la lumiere de l'Euangile, & la connoissance de nostre Religion, est maintenant assez respandue par tous les endroits du Royaume, vn Payen fort intime amy d'un des principaux Mandarins Chrestien, nommé Leon, ayant ouy parler des mysteres cachés soubz ceste escripture, crût obliger son amy, de luy en enuoyer vne coppie, quoy qu'ils fussent éloignés.

l'un de l'autre d'un mois & demy de chemin ; le Mandarin demeurant en la Ville de *Hamcheu*, où nos Peres s'estoient quasi tous réfugiés, à cause de la derniere persecution, de laquelle nous parlerons en son lieu.

Le Chrestien receut ce tesmoignage irreprochable de l'ancien Christianisme de ses compatriotes, avec autant de ioye & d'allegresse, qu'il l'auoit long-temps souhaité, & recherché soigneusement, sans le pouuoir trouuer.

Trois ans apres, qui fut l'an 1620. quelques-vns de nos Peres passerent en ceste Prouince, à l'occasion d'un Mandarin Chrestien, nommé Philippe, qui voulut les auoir en sa compagnie, dans vne commission, qu'il eut en ce pais. Ils n'y furent pas long-temps, sans bastir vne Eglise & vne residence en la Ville Capitale ; pour ce que Dieu, qui auoit decouvert vn si riche tēmoignage de la possession, que les predicateurs de sa loy, auoient autrefois pris en son nom d'un si florissant Royaume, voulut encore s'en seruir pour la confirmation de ses suiets, & pour rentrer plus aisément dans ses anciens droits. Le bonheur voulut pour moy que ie fusse vn des premiers destinés, pour auancer les affaires de ceste nouuelle Eglise, & de ceste petite maison, que i'estime vne des plus heureuses, pour la commodité qu'elle a de voir ceste pierre, que i'ay veüe, leüe, considerée à loisir ; & sur tout ie me suis estonné qu'elle fust si entiere, & ces lettres si saines, si nettes, & si distinctes apres le cours de tant d'années.

Parmy ces lettres Chinoises il y en a plusieurs, qui representent les noms des Prestres & des Euesques, qui florissoient en ce temps-là dans le Royaume. Il y en a d'autres, qui ne furent pas si tost conneuës, pour estre Grecques & Hebraïques, qui ne disent & contiennent autre chose que les noms de ces mesmes personnages ; ce qui fut fait à dessein, afin que si par hazard quelque Estranger n'auoit pas la connoissance des Caracteres du pais, il peût au moins comprendre les autres.

Passant par Cochin, ie fus à Granganor, qui est la residence de l'Archeuesque, pour consulter le Pere Anroine Fernandez sur l'interpretation de ses lettres, sçachant combien il est versé en la lecture des liures de ces premiers Chrestiens de S. Thomas. Il

m'assëura que c'estoient des Caractères Syriaques semblables à ceux, dont ils se seruent encor à present.

Mais venons maintenant à l'inscription de nostre pierre, qui merite d'estre leuë : ces trois lignes qui sont au pied de la Croix, comme i'ay dit, chacune est de trois lettres, & tout le reste traduir le plus fidellement qu'il a esté possible ; disent ainsi.

Recit de loüange & de memoire eternelle, comme la Loy de la lumiere de la verité venue de la Iudée, fut annoncée en la Chine.



ET TE Escriture va du haut en bas sur le costé plat de la pierre, avec des lettres propres, mises en ligne à la façon des Chinois. La premiere inscription, qui est la plus courte, dit ainsi.

I. Prologue fait par vn Prestre du Royaume de Iudée, nommée *Kim-lim*. Le reste de l'inscription conceuë en termes pompeux & magnifiques porte ce qui s'ensuit.

II. O combien veritable & profond est l'Eternel & incomprehensible tres-spirituel. A l'égard du passé, il est sans commencement ; pour le temps à venir, il est sans fin, & possède touïours la mesme perfection. Il prit le neant, & en fit le tout. Il est le Principe Trin & vn, sans aucun vray Principe : le Seigneur Olooyu. Il forma les quatre parties du monde en figure de Croix. Il méla le Chaos, & en tira les deux Principes. Il causa du changement dans l'abyssme, & le Ciel & la Terre paturent. La nature estoit au commencement pure, & exempte des passions desordonnées : & le cœur net sans déreglement des appetits.

III. L'homme vint après à tomber dans les tromperies du Diable, qui cacha sous le voile de ses paroles, le mal qu'il auoit proietté, & corrompit l'innocence du premier homme. De cette source sortirent 365. Sectes, lesquelles pour estre en si grand nombre, se chassoient les vnes les autres ; & de toutes il s'en fit vn rers pour prendre le monde. Les vns choisirent les Creatures, & les recon-

nurent

nurent pour des Diuinitez, les autres se precipiterēt dans cette erreur, que de croire que toutes choses ne sont rien, & qu'elles doiuent se reduire à rien. Quelques-vns firent des vœux, & offrirent des Sacrifices à la fortune : Quelques autres firent semblant de suiure la vertu pour tromper le Monde: l'entendement esclau des erreurs, & la volonté des passions deuindrēt entierement obscurcis; les hommes cheminoient sans paruenir à aucun terme: le monde se consommoit dans vn miserable embrasemēt, l'homme multiplia les tenebres, & les tenebres luy firent perdre le bon chemin, marchant long-temps à tastons sans trouuer la verité.

IV. Alors le Messie vne des trois personnes cacha sa Majesté, & se fit voir au monde se faisant homme. Vn Ange vint annoncer le mystere; & vne Vierge enfanta le Saint. Vne estoille apparut pour donner advis de sa naissance, & ceux du Royaume de Pozu allerēt luy offrir le tribut, conformément à ce qu'en auoient prophetisé les vingt-quatre Saints. Il publia aux hommes la tres-pure loy, il purifia les coustumes, il redressa la Foy, il nettoya le monde, il perfectionna la vertu, & fonda les trois vertus sur cette perfection. Il ouvrit le chemin de la vie, & ferma celuy de la mort. Il fit naistre la clarté du iour, & dissipa l'obscurité de la nuit. Il desfit l'obscur principalé des tenebres, abbatant toutes les forces du Diable, & secourut misericordieusement le monde dans le naufrage, afin que les hommes se rangeassent sous la domination de la clarté. Enfin apres auoir ainsi acheué ses ouurages il monta aux Cieux enuiron le midy. Il nous resta vingt-sept liures de l'Escripture sainte. La porte fut ouverte à la conuersion par le moyen de l'eau, qui laue & purifie: ses Ministres se seruoient de la Croix: iamaïs ne seiournoient plus long-temps en vn lieu qu'en l'autre, pour pouoir esclairer tout le monde. L'ayant ainsi reduit à l'vnion, ils mirent les hommes dans le bon chemin par leurs exemples, & leur ouvrirent l'entrée de la vie & de la gloire.

V. Ses Disciples laissoient croistre leur barbe, & en cela ils se monstroient semblables aux autres hommes pour l'exterieur: mais ils se coupoient les cheveux iusques à la racine sur le sommet de la teste, pour témoigner qu'ils s'estoient depouillees des affections interieures. Ils n'auoient point de valets, les grands & les
petits

petits estans parmy eux d'une esgale condition, ne receuoient point de presens des hommes; au contraire ils distribuoient leurs biens aux pauvres. Ils ieusnoient & veilloient pour assuiettir la chair à l'esprit. Ils offroient sept fois le iour des sacrifices de loüange pour le soulagement des viuans & des morts. Ils sacrifioient de sept en sept iours, & se purifioient à dessein de recevoir l'innocence sainte. Il n'y a point de nom, qui conuienne à la vraye loy, & qui puisse dignement expliquer son excellence: neantmoins à faute d'autres, nous la nommons la loy de Charité. La loy ne peut pas estre appellée grande, si elle n'est Sainte, & la Sainteté est indigne de ce nom, si elle n'est entierement conforme à ce qu'enseigne la loy. Et ainsi la Sainteté est conforme à la loy, & la loy à la Sainteté.

La loy ne s'estend qu'à la faueur des Roys, & les Roys ne s'agrandissent qu'en receuant la loy, quand les Roys & la loy sont d'accord, le monde est bien tost esclairé: Ce fut à cette occasion, qu'au temps que le Roy *Tai-zum-ven-hoam*, qui gouuernoit le Royaume avec une prudence & sainteté nompareille, qu'un homme d'une éminente vertu nommé *Olopuen*, vint icy des quartiers de la Iudée, & sous la conduite des nuées apporta la vraye doctrine: & arriva à la Cour l'an de *Chim-quom-Kiemsu*; le Roy commanda à son Colao *Fam-Kizulim*, d'aller au deuant de luy, iusques à l'Occident, & de le traiter comme son hôte avec toute sorte de caresses. Il fit venir la doctrine en son Palais, & connoissant la vraye loy, commanda puissamment qu'elle fût preschée par tout son Royaume, & en suite fit publier un écrit de sa main Royale, contenant ce qui suit.

V I. La vraye loy n'a point de nom déterminé. Ses ministres courent de tous costez pour l'enseigner au monde, & leur seule pretention est de se rendre utiles aux sujets de ce Royaume Tacin. Cét *Olopuen*, personnage d'une rare vertu, n'est venu de si loin dans nostre Royaume pour autre dessein, que pour apporter la doctrine & les images. Ayans soigneusement examiné, ce qu'il a proposé, nous l'auons trouué fort excellent, & sans beaucoup de bruit, qui a son principal fondement depuis la creation du monde. Sa doctrine est succincte, dont la verité n'est point establie sur

vne

vne vaine apparence ; mais qui porte avec foy, le salut de l'utilité des hommes : & partant il est conuenable , qu'elle soit publiée en nostre Royaume. Il commanda donc aux Mandarins de cette Cour de Nimfam, de luy bastir vne grande Eglise avec vingt-vn Ministres , affoiblissant la Monarchie de Cheu olao-fu, chef de la secte des Tauzu , qui se retira sur vn chariot noir vers l'Occident. Le grand Tam , & le Taò , estans éclairés du flambeau de la foy , le Sainct Euangile paruint à la Chine , & en peu de temps le Roy fit peindre son image sur les murailles du Temple, où il esclate , & sa memoire esclatera eternellement dedans le Monde.

VII. Conformément aux memoires des Empires de Ham & de Guej, le Royaume Tacin confine du costé du Midy à la Mer rouge, du Nort aux montagnes des perles; du couchant à la forest des feüilles par les Saints ; & du leuant à ce lieu de Cham-fum, & à l'eau morte ; la terre porte le baume , les perles & les escarboucles, on n'y void point de larrons, tous iouyssent d'une profonde paix. On ne connoist dans le Royaume que l'Euangile, & ses charges ne sont données qu'aux vertueux ; les maisons sont spacieuses & tout est illustre par le bon ordre, & par les bonnes coutumes, qui s'y obseruent.

VIII. Le grand Empereur Caozum fils de Taizum continua glorieusement le dessein de son ayeul , augmentant & ornant les ouurages de son pere; & à ces fins il ordonna qu'on bastiroit dans toutes les Prouinces , des Eglises , & qu'Olopien auroit le tiltre d'Evesque de la grande, par laquelle le Royaume de la Chine fût gouverné en paix , & les Eglises se remplirent entierement des prosperitez de la predication.

I X. L'an xim-lie, les Bonzes de la secte des Pagodes decouurent leur violence, blasphemans contre cette nouvelle & Sainte loy en ce lieu de Thum-cheu. Et l'année Sien-Thien quelques particuliers de Singam s'en mocquerent avec des mespris & des risées.

X. Alors vn des chefs des Prêtres nommé Iean , avec vn autre de grande vertu appellé Kie-lie, & d'autres Prêtres de reputation du mesme país destachez des choses de la Terre , reprirent l'ex-

cellent rets, & continuerent le filé, qui s'estoit déjà rompu. Le Roy Hi-ven-zum-chi-ruo commanda à cinq petits Roys de venir en personne à l'heureuse maison, & d'eriger des autels. Alors en l'année de Tien-Pao, la colonne de la loy, qui auoit esté abbatuë pour quelque temps, commença de s'élever. Le Roy Thaciam-Kium commanda à Caolie sié, de mettre dans les Eglises les portraits de cinq Roys ses Ayeuls, & de cent autres viuans pour honorer cette solemnité. Les grandes barbes du dragon, bien qu'elles soient éloignées peuuent toucher avec la main leurs arcs & leurs espées. La clarté, qui rejaillit de ces portraits, fait parétre qu'ils sont presens. En la troisiéme année de Tien-Pao, le Prestre Kicho fut aux Indes, qui vint à la Chine sous la conduite d'une Estoille, & suiuant le Soleil vint trouuer l'Empereur. Ce-luy-cy commanda que lean & Pol, avec d'autres Prestres eussent à s'assembler pour exercer les saintes œuvres à Kim-Kim, qui est vn lieu dans le Palais. Alors les lettres Royaux richement ornées de rouge & d'azur furent mises par ordre sur des tables dans les Eglises, & la plume du Roy remplit les vœux, vola, & rencontra le Soleil. Ses graces & ses faueurs égalerent le faiste des montagnes du midy, & l'abondance de ses liberalitez fut comparable au fond de la Mer d'Orient. La raison n'est iamais à reietter ce n'est pas vne chose que les Saints ne pratiquent, & ce qu'ils font, est digne de memoire. Pour cela le Roy Sozun-ven-Mim fit bâtir des Eglises à Limuu, & en cinq Citez. Il estoit doté d'un excellent naturel, qui ouurit la porte à la posterité commune du Royaume, & qui fit en sorte que les affaires de l'estat monterent à vn haut poinct.

XI. Le Roy Taizum-Venuu rappella le bon temps, faisant les choses sans trauail. Il auoir coustume d'enuoyer à toutes les festes de la natiuité de Christ, vn parfum celeste aux Eglises Royales, pour honorer les Ministres de cette Sainte loy. Ce fut lors sans mentir que le Ciel communiqua la beauté & le profit au monde, qui produisoit toutes choses abondamment. Ce Roy imitoit le Ciel, aussi scauoit-il secourir ses suiets.

XII. Le Roy Kien chum-xim xin-Venuu descouurit huit façons de gouverner pour la recompense des gens de bien, & pour le

le châtement des mauuais : & neuf autres pour le reſtabliſſement de l'Euangile. Prions Dieu pour luy ſans honte. Ceſtoit vn perſonnage de beaucoup de vertu , humble, amateur de la paix , & ſoigneux de pardonner à ſon prochain , & d'aſſiſter tout le monde avec charité. Ce ſont les marches & les degrez de noſtre Sainte loy, faire que les vents & les pluyes ceſſent en leur temps, que le monde iouyſſe du repos, que les hommes ſoient bien gouuernez, les choſes eſtablies , les viuans marchent de bonne ſorte , & que les morts ayent leur contentement. Tout cela naiſt de noſtre foy.

XIII. Le Roy donna pluſieurs tiltres honorables en ſa Cour au Preſtre Y Su grand Predicateur de la loy , & luy fit preſent d'un habit rouge, pour ce qu'il eſtoit paſſible, & qu'il ſe plaiſoit à faire du bien à tous. Il vint de loin à la Chine du lieu *Fam-xe, Chi-chim*. Sa vertu ſurpaſſa noſtres familles , & amplifia parfaitement les autres ſciences. Il ſeruit le Roy dans ſon Palais , & puis il fut couché ſur le liure Royal. Le Roytelet de *Fuen-yam*, qui ſe qualifioit *Chum-xulim*, & ſe nommoit Cozuy , s'en ſeruit au commencement dans la guerre qu'il eut en ces contrées de *Sofam*. Le Roy Sozum commanda à Y Su d'aſſiſter auantageuſement Cozuy par deſſus les autres; & neantmoins il ne changea rien pour cela de ſa façon de faire. Il eſtoit les ongles & les dents de la Republique ; les yeux & les oreilles de l'Armée. Il ſçauoit diſtribuer ſes reuenus , & n'eſpargnoit rien. Il fit preſent d'un Poli à l'Egliſe de Lintiguen, & d'un tapis d'or à celle Cicki. Il repara les anciennes Eglifes , & reſtabliſt la maiſon de la loy , parant les chambres , & rendant les curritaires reſplendiſſans comme des flambeaux volans. Il ſ'affectionna de tout ſon pouuoir aux actions de charité ; & particulierement auoit-il couſtume d'aſſembler tous les ans, les Prêtres des quatre Eglifes, & les ſeruir de cœur, avec vn honneſte entretien durant cinquante iours. Il donnoit à manger aux pauures trauaillees de la faim, il veſtiſſoit les nuds , il traitoit les malades , & enſeueliſſoit les morts.

XIV. Au temps de Taſo, nonobſtant ſon eſpargne, l'on ne vid point de pareille bonté : ce n'eſt qu'au temps de cette loy qu'on

void de tels hommes portez à ces bonnes œuvres : Et c'est aussi pour cela, que j'ay gravé cette pierre, qui le témoigne.

Le dis donc que le vray Dieu n'a point de commencemens ; mais qu'il a toujours esté le mesme sans trouble & sans alteration. Il a esté le premier ouvrier de la creation, qui a descouvert la terre, & élevé les Cieux : vne des trois Personnes s'est faite homme pour le salut éternel. Il est monté en haut comme le Soleil, & a chassé les tenebres, & en toutes choses a descouvert la profondeur de verité.

X V. L'illustre Roy, effectivement le premier des premiers Roys se servant de l'opportunité, a empêché l'invention : le Ciel s'est dilaté, & la terre s'est estendue ; tres-claire est nostre loy, qui, au temps que Tam parvint à la Couronne, reftablist la doctrine, & fit bastir des Eglises, luy servit de nasselle pour les vivans, & pour les morts, & donna le repos à tout le monde.

X V I. Caozum imitant les exemples & l'esprit de son ayeul, fonda de nouvelles Eglises ; les riches temples couvrirent toute la terre, & la vraye loy fut esclairée. Il donna vn tiltre à l'Evesque, & les hommes trouverent le repos.

X V I I. Le sage Roy Hi-vin-zum suivit le vray chemin : les tables du Roy estoient splendides par l'esclat des lettres Royales, qu'on y voyoit fleuries ; les portraits des Roys estoient éleuez en haut, tout le peuple les avoit en veneration, & tous estoient en allegresse.

X V I I I. Sozum regnant vint en personne à l'Eglise, le saint Soleil ietta sa lumiere, & les heureuses nuées chasserent l'obscurité de la nuit ; la prosperité s'assembla dans la maison Royale, les miseres cessèrent, le feu des troubles s'esteignit, la paix arresta les bruits, & nostre Empire reprit vne nouvelle face.

X I X. Le Taj-zun fut obeissant, & par ses vertus égala le Ciel & la terre, donnant la vie au peuple, & l'avancement aux affaires : il pratiqua les œuvres de charité, & presenta des parfums à l'Eglise, le Soleil & la Lune s'vnirent en sa personne.

X X. Le Roy Kiem-cum illustra la vertu pendant son regne, & rendit la paix avec les armes aux quatre Mers : & avec les lettres à dix mille confins. Comme vn flambeau il esclaire le secret des

des hommes : & vid toutes choses comme dans vn miroir. Il resuscita les Barbares, qui prirent la regle de sa main.

XXI. Comme la loy est grande & parfaite, elle s'estend à toutes choses : pour luy former vn nom, ie veux la nommer loy diuine : les Roys sçauront faire leur mestier. Moy, qui suis leur vassal en fais vn recit sur cette pierre precieuse pour recommander leur grande felicité.

XXII. Sous l'Empire du grand Tam, en la seconde année de Kien-chum, le septième iour du mois d'Automne, cette pierre fut dressée, estant Euesque Nin-ciu, qui gouernoit l'Eglise de la Chine. Et le Mandarin nommé Liu-si-cuyen qualifié Chaoy-lam, qui auant cette charge estoit Taj-Cheu-su-sic-kan-kiun, l'a grauée de sa propre main.

Telle est l'interpretation de cette inscription traduite le plus fidelement, qu'on a peu de la phrase Chinoise.

Il ne sera pas maintenant hors de propos de faire quelques remarques sur le contenu, ayant differé tout exprés de les faire en ce lieu, pour ne pas interrompre le fil du discours : & partant nous irons par ordre des nombres, remarquans certains mots, sur lesquels nous donnerons vn auertissement.

I. *La Iudée.* C'est iustement le mot, qu'on lit sans autre difference que des caracteres, qui sont Chinois; le mesme se void en d'autres mots & en d'autres noms, à sçavoir de *Satan*, & du *Messie*, qui sont au nombre 111. & 1v.

II. *Olooyu.* Cette parole est escrete distinctement en cette sorte de lettres, & il est clair qu'elle signifie *Eloi*, le nom de Dieu; les deux principes, dont il fait mention consecutiuelement, sont la matiere & la forme conformément à leur Philosophie.

III. *Le Royaume de Pozu.* Il est marqué dans les Cartes de la Chine à l'Orient, de la Iudée. Il se peut faire que *les vingt quatre Saints*, sont les quatre grands Prophetes, & les douze petits, avec Abraham, Isaac, Iacob, Iob, Moyse, Iosué, Dauid & Zacharie le Pere de S. Iean Baptiste, qui composent ce nombre, & qui ont parlé plus clairement de la venue de Iesus-Christ.

IV. *Il dessit l'obscur principauté.* Il est facile à voir qu'il parle de la descente du Redempteur aux Enfers. *Les vingt-sept liures*

sont peut-estre le nouveau Testament, qui contient les quatre Euangiles, les Actes des Apostres, les quatorze Epistres de S. Paul, vne de S. Iacques, deux de S. Pierre, trois de S. Jean, vne de S. Thadée avec l'Apocalypse.

V. *Sept fois ils offroient.* Il entend parler sans doute de sept heures canoniques, & de *sept en sept iours.* Il veut signifier le Sacrifice de la Messe, qu'on celebroit tous les Dimanches.

VI. *L'année de Chim-quon,* &c. Par la supputation du temps de leurs histoires, c'est l'an 636. de nostre Redemption.

VII. *Affoiblissant la Monarchie,* c'est vn Eloge que l'Auteur de cette inscription donne à ce Prince. *Il s'en alla sur un chariot noir iusques à l'Occident.* Il veut dire par là qu'il sortit de la Chine.

VIII. *Caozum.* Il appert par leurs liures, qu'il regnoit l'an de Iesus Christ 651.

IX. *Xim-lie,* à nostre compte viuoit l'an 699. *Tam-cheu* au iugement du Traducteur est vn lieu particulier de la Prouince de Honam. *Sien-Thien* c'est l'an 712. *Sicam,* aujourdhuy dite Sigan est l'ancienne Cour de la Prouince de Xensi.

X. Le Roy *Hi ven-zun* commença de regner l'an 714. *Thien-pao* viuoit l'an 745. *Cao-lie-sic* est le nom d'un Eunuque puissant auprès du Roy. *Les barbes du Dragon.* Cette clause est vn autre Eloge que l'Auteur donne au Roy, & ce Dragon, suivant le même Interprete, est vne vieille fable de ce Royaume, qui porte qu'un de leurs Roys courut par l'air monté sur cette beste, que ses sujets qui l'accompagnoient auoient chargé de leurs armes. Ceux de sa suite arracherent des poils de la barbe de ce Dragon, & en firent quelques peintures sur leurs armes pour conseruer la memoire de leur Prince, qu'ils s'imaginoient present en ces illustres marques. Cette fable peut bien venir de la coustume qu'ont les Roys de peindre des Dragons sur leur habits, & sur les autres matieres qui les concernent. *La troisième année de Thien-pao* suivant nostre calcul tombe en l'an 757.

XI. *Taizum-venvu* commença son regne l'an 764.

XII. *Kien-chum-xim* prit le Sceptre l'an 781.

XIII. *Vam-xe-chi-chim,* est vn endroit de la Terre des Pagodes

godes qui signifie Terre éloignée. Le mor de Pole , dit l'interpre-
te est vn meuble de verre.

X I V. *Tosô*, estoit vn Bonze de l'Ordre des Pagodes, qui pour
traiter des affaires communes , conuoqua vne grande assemblée
de Bonzes , qu'il eut soin de loger & de pouruoir de toutes leurs
commoditez.

X I X. *Le Soleil & la Lune*. Il veut dire par là que tout obeïssoit
à ce Roy.

X X I I. *Kien-chum*, peut bien estre enuiron l'an 782. Touchant
les autres nombres , sur lesquels nous n'auons point fait de re-
marques , il ne s'est rien trouué , qui' meritât vn auertissement,

Il paroît donc euidentement par le témoignage de cette vene-
rable antiquité, que la Religion Chrestienne est entrée en la Chi-
ne, par les voyes que nous auons rapportées , dès l'an 631. apres
la naissance du Fils de Dieu. Il ne faut pas neantmoins presumer
de là , qu'elle n'y ait point esté plantée par la predication des
Apostres, respendus par tout les endroits de la Terre, comme par-
le la Sainte Escriture : mais plutôt qu'ayant esté vne fois pu-
bliée par tous ces païs , elle se perdit , & puis elle fut restablie par
de nouveaux soins. Le mesme est arriué aux Indes , où l'Apostre
S. Thomas auoit porté le flambeau de la foy , qui s'estant esteint,
fut rallumé enuiron l'an 800. dans la Cité de Mogodouen, ou Pa-
tana, par vn Chrestien Armenien nommé Thomas Chananeen,
lequel ayant renouvelé l'ancienne Religion , repara les Eglises
basties par le S. Apostre, & dressa des Autels : ce qui a donné su-
jet de croire sur la conformité des noms , que tous les bastimens,
qu'on y voit, sont des ouvrages du premier S. Thomas.

Le mesme peut estre arriué dans la Chine ; & qu'apres auoir
receu la loy de l'Euangile des aussi-tost qu'elle commença d'estre
annoncée au monde elle en perdit tout a fait la memoire, iusques
à la seconde fois, qui est celle dont parle l'inscription : & derechef
iusques à la troisiéme , de laquelle nous traiterons en la seconde
partie. Je crois qu'il faut ainsi raisonner pour ne pas decréditer
entierement ces témoignages, que nous auons rapporté, qui preu-
uent comme l'Apostre S. Thomas prescha dans le Royaume de
la Chine, & le conuertit à la Foy.

Le temps, auquel se perdit la memoire des Predications du S. Apostre, n'est pas beaucoup inégal & different pour le regard des Indes & de la Chine. Car nous tirons de diuerses coniectures, que Thomas le Chananéen restablist la Foy aux Indes, enuiron l'an 800. de nostre salut ; & de cette pierre on void clairement, qu'il y a sept cens ans, qu'elle fut preschée en la Chine, & de-là l'on peut conclurre sans difficulté, que ce n'est pas le premier établissement de la Religion Chrestienne : mais plustost son restablissement.

Fin de la premiere Partie.



HISTOIRE DE LA CHINE.

*CONTENANT L'ESTAT SPIRITUEL
de ce Royaume.*

SECONDE PARTIE.

THE HISTORY OF

THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF LINCOLN'S INN

ESQ.

LONDON

Printed by J. Streater, at the

Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard

1679.



DE L'ESTAT SPIRITUEL DV ROYAVME DE LA CHINE.

CHAPITRE I.

*Des premiers commencemens de la Predication
de l'Euangile en ce Royaume.*



V iugement de Socrate , celuy qui parle contre le Soleil, est coupable du mesme crime, & merite la mesme peine, que celuy qui luy voudroit raur la beauté de sa lumiere, avec laquelle il fait le iour ; puisque l'un est son fruit, & l'autre sa fleur, comme dit gentiment Tertullien. Ce ne seroit pas vne moindre faute ; au contraire plus lourde & plus enorme, traitant de la conuersion des peuples de la Chine , de nier que S. François Xavier ait esté comme la fleur du beau iour de la grace, qui ayant esté cachée & obscurcie durant plusieurs siecles , commença de

se lever apres vne si longue nuit, & d'esclairer de nouveau les Gentils de cette illustre Monarchie. Car ne fut-ce pas luy, qui donna le premier iusqu'aux portes, ayant avec luy le sacré Thresor de l'Euangile, qu'il auoit déjà distribué à vn nombre presque infiny de Royaumes & de Prouinces. Le glorieux Pape S. Leon parlant de l'Apostre S. Pierre, dit ces paroles: il auoit déjà instruit les peuples, qui croyoient dans la Circoncision: il auoit déjà ietté les premiers fondemens de l'Eglise d'Angleterre: il auoit déjà presché la loy de l'Euangile aux Habitans du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie & de la Bithynie, lors que ne doutant non plus de l'auancement de ses traualx, qu'il estoit incertain du cours & de la fin de ses années, il se preparoit encore à planter les estendars, & éleuer les Trophées de la Croix sur les tours du Capitole. Toute l'Inde proteste la mesme chose de son grand Apostre, & témoigne hautement, que les contrées de l'Orient si vastes & si estenduës, furent trop petites & estroites pour la capacité de son courage, & pour la grandeur de son zeile. Puis qu'ayant instruit les deux principales villes, Goa & Cochin; establi la loy sur les costes de la Pescherie; conquis à Iesus-Christ le Royaume de Trauancor; communiqué la lumiere de l'Euangile à ceux de Cambaia; presché la verité du salut à Malaca; répandu la doctrine du Ciel à Macazar & aux Moluques; & enfin ayant soumis le Roy de Bongo dans le Iapon, & la pluspart de ses sujets à la puissance, & aux loix du fils de Dieu, son desir le portoit encore à rechercher vne plus riche moisson, & le zeile du salut des ames, luy estoit le repos, & comme dit l'Abbé Robert, à propos d'un autre ouurier Euangelique, le soing qu'il auoit de profiter aux autres, luy rendoit le repos insupportable: de sorte, que sçachant bien le fruit de ses illustres traualx, mais ne sçachant pas la fin de sa glorieuse vie, il se preparoit d'entrer en la Chine, & d'éleuer les Trophées de la Croix sur les murailles de la ville Capitale du Royaume.

Ces desseins, ces desirs, & ces esperances luy firent entreprendre le voyage de la Chine iusques à Sancian, où la Prouidence diuine l'attendoit au trespas, estant hors de doute, comme dit Tertullien, que le Createur de nos estres, pouruoit, dispose, & ordonne

donne de toutes choses avec tres-grande raison. Ce fut en ce lieu, où apres que nostre Seigneur ayant resolu de recompenser les volontez de son fidele seruiteur, & les desirs ardents, qu'il auoit de sacrifier sa propre vie, en la poursuite de cette haute entreprise, comme Abraham celle de son fils Isaac; l'eut fait monter sur la môtagne de Sancian, comme vn autre Moyse sur celle de Nabor, & luy eut monstré la terre qu'il souhaitoit avec des passions si iustes de pouuoir conquerir par les armes de l'esprit & de la parole, ce grand homme rendit son ame entre les mains de celuy qui l'auoit creé pour l'auancement de sa gloire. Le Saint mourut par l'ordonnance du Ciel, en faisant voir à l'œil, & toucher au doigt à ses enfans, comme le venerable vieillard Jacob à son fils Ioseph, la terre qu'il auoit déjà gagnée avec l'arc de sa volonté, & les fleches de ses desirs, leur en laissant la conqueste pour heritage, qu'ils furent soigneux de recueillir promptement, & d'en prendre possession, en laquelle ils se sont maintenus constamment depuis cinquante ans & dauantage qu'ils y entrerent, & laquelle ils ont defendu courageusement avec des trauaux, des persecutions, des emprisonnemens, des bastonnades, des angoisses & des afflictions d'ailleurs insurmontables, qui sont les armes propres pour arborer les estendars de la foy Chrestienne sur les murailles des Royaumes de la Gentilité, & qui fortifiées de la grace diuine ont déjà remporté tant de saintes dépouilles, & accru le Christianisme dans cette vaste Monarchie, avec les succez admirables, que nous allons auoir en la seconde partie de cette histoire.

Après ma venue en Europe, à peine a-t-on sceu le sujet de mon voyage, qui est principalement d'amasser du monde, & de trouuer des ouriers, qui veuillent trauailler en cette vigne, qu'il s'en est présenté vn si grand nombre de tous les endroits, qu'il n'y a presque point de Prouince de nostre compagnie, d'où ie n'aye receu quantité de lettres de plusieurs de nos Peres, qui non seulement s'offrent, mais encore font des instantes prieres, pour estre admis à la participation de nostre gloire, comme si la peine d'vn si long & si fascheux voyage; & les persecutions, qui sont inéuitables en semblables rencontres, estoient à ces emplois ce que sont les espines aux roses, que S. Ambroise nomme, de

*Amatonia
quadam ille-
claminia.*

certains allechemens amoureux. Dans la Prouince de Portugal, comme plus voisine, & plus propre au voyage des nouveaux mondes, j'ay receu seulement de deux Colleges, Conimbre & Eboia, les noms de plus de nonante Religieux de nostre compagnie, qui m'ont donné des témoignages si sensibles du desir, qui les poussa de trauailler en cette Mission, que la plupart d'entre eux ne se sont pas contentez de declarer leurs volonteز par de simples paroles, & par des lettres escrites avec de l'encre, mais encore ils m'en ont enuoyé d'assez longues escrites, & signées de leur propre sang; faisans paroître par ces courageux essais, qu'ils ne treindront iamais aux menaces des bourreaux, ny à la presence des tourmens, dans le Martyre; & que ces gouttes de sang sont des preuues du desir, qu'ils ont de le répandre tout, pour l'amour de Iesus-Christ leur Maître.

Qui est-ce maintenant, qui doutera; que ce ne soient des effets merueilleux de l'esprit & du zele, que leur communique S. François Xavier, qui opere interieurement dans la poitrine d'un chacun d'eux, ce que depuis peu il a produit exterieurement en la personne du vaillant Champion Marcel Spinelle, qu'il a luy-mesme enuoyé au Japon, pour couronner glorieusement sa vie, & fester auant de son sang, & de sa mort.

Sancian est vne de ce grand nombre d'Isles, qui d'un costé donne commencement au Royaume de la Chine, & vne haute montagne toute couuerte d'arbres sauuages, qui en rendent le séjour agreable, quoy que le lieu ne soit pas habité. Au commencement que les Portugais ouurirent le commerce avec les Marchands de la Chine, cette Isle deserte leur seruoit de port. C'est là qu'ils iettoient l'ancre, & qu'ils bâtissoient à la haste des maisons en forme de cabanes, dont ils se seruoient seulement pendant le temps de leur negociation, attendant la venuë des Marchands, & dès aussi-tost que leurs vaisseaux estoient chargez, ils abandonnoient leurs petites maisons, & mettoient les voiles au vent, pour prendre la route des Indes. A cinquante-quatre milles de là, entrant plus auant dans le Royaume, on rencontre vne autre Isle, que les Chinois nomment *Gau xan*, & les Portugais *Macao*, qui est fort petite & pleine de rochers, ce qui la rend de facile

facile defense, & commode aux courfes des larrons & des Pirates, qui apres auoir rauagé toutes les Isles voisines, auoient là vne retraite assurée. Les Chinois s'estoient resolu de remedier à ce mal public, & d'arrester ses courfes; mais soit qu'ils eussent faute de courage, ou qu'ils aymassent mieux le faire sans danger de leur costé, & aux despens d'autrui, ils donnerent cette Isle aux Portugais pour l'habiter, dont ils connoissoient suffisamment la valeur & les benedictions, en cas qu'ils voulussent entreprendre d'en chasser les voleurs, & ainsi de nettoier la coste de Pirates.

Ils accepterent l'offre tres-volontiers; & quoy qu'ils fussent en petit nombre, & beaucoup moins que n'estoient les voleurs: toutesfois comme ils estoient plus experimentez qu'eux, & mieux versez au fait des armes, s'estans rangez en ordre de bataille, ils sceurent si bien les renfermer, que sans perdre vn seul homme, ils en tuerent vne bonne partie, chasserent le reste, & se rendirent bien-tost les maistres du champ du combat, & de la possession de l'Isle. Ils se mirent aussi-tost à bastir, chacun prenant la place & l'espace de terre qu'il vouloit; mais ce qui ne coustoit rien au commencement, vint peu à peu à s'encherir beaucoup: & à peine pourroit-on croire, combien maintenant les moindres places, pour bastir dans la ville, se vendent cherement, dautant qu'au lieu que le trafic diminué par tout ailleurs, & que l'Inde se dépeuple de tous costez, cette Isle se rend plus nombreuse & plus riche, de sorte que l'auarice des Hollandois l'a souuent muguétée, & vne fois a tâché de la prendre.

Au mois de Iuin l'an 1622. quatorze vaisseaux d'Hollande entrerent dans le port de Macao, avec tant de resolution, & si certains de prendre la ville, qu'ils auoient déjà partagé entr'eux les principaux endroits: & force Capitaines, & vieux soldats ne s'estoient iettez dans cette armée, que sur l'esperance qu'ils auoient de s'enrichir, & de receuoir en ce lieu, la recompense de tous leurs seruices passez. Le soir de la S. Jean, sept cens hommes descendirent en terre, trois cens demeurèrent au port avec le canon, les autres quatre cens rangez en forme d'escadron, prirent le haut de la montagne de nostre Dame de la Guide, marchans droit
vers

vers la ville avec vn si bel ordre, & si allegrement, qu'on eust dit, qu'ils auoient déjà la victoire en la main.

Ils ne furent pas plütoſt deſcouuerts de la montagne de Saint Pol, qu'ils furent incontinent repouſſez, à la faueur de deux ou trois volées de canon ſi bien priſes & pointées, qu'ayans entierement abbatuë leur premiere furie, ils abandonnerent le droit chemin de la Cité pour prendre à main gauche celui de Noſtre-Dame : où ils s'attacherent particulièrement à coups de mouſquets contre les ſoldats, qui eſtoient en garniſon dans l'Egliſe de la Sainte Vierge : mais les Portugais ſçurent ſi bien prendre leur temps, & donnerent ſi à propos & ſi vigoureuſement ſur leurs ennemis, qu'ils les mirent en fuite, & les firent deſcendre plus viſte que le pas du haut de la montagne iuſqu'au bord de la mer, où les autres ſoldats auoient eſté laiſſez à la garde des vaiſſeaux. Cette dérouté ſe fit avec tant de deſordre & de conſuſion, que quoy qu'ils euſſent trois cens hommes tous fraiz pour les ſouſtenir, qui les preſſoient de retourner au combat, il ne fut iamais poſſible de les y engager, pour vne ſeconde fois : de ſorte que les vns & les autres furent contrains de s'embarquer avec tant de precipitation que la pluſpart entrans dans l'eau iuſqu'au menton, quelques-vns allerent iuſques au fond, & ſe noyerent; vne barque meſme pour eſtre trop chargée, s'enfonça, & ſe perdit à l'embarquement; cette entrepriſe couſta la vie à plus de quatre cens hommes du coſté des ennemis, outre le nombre des bleſez, qui fut tres-grand, à cauſe que nos mouſquetaires s'eſtans mis à cheual les pourſuiuirent iuſques au pied de la montagne, & les chargerent rudement en queue, ſans auoir perdu que trois ou quatre de nos hommes, & quelques valets. Les Holandois ayans eſté receus tout autrement qu'ils n'eſperoient, leuerent incontinent l'ancre, & mirent le voile au vent, ſans auoir depuis oſé s'hazarder à vne ſemblable entrepriſe.

2 Cette attaque inopinée fut vne occaſion pour fortifier la ville de Macao d'une muraille de murailles, & de ſix bouleuars: à ſçauoir le boulevard de S. Pol, qui eſt comme vne citadelle tout au haut de la ville garny de quinze groſſes pieces de canon, avec vn corps de garde & celui du port ſoutenu pareille mē d'un corps de garde,

garde , & chargé de huit petites pieces de baterie , & de six gros canons de cinquante liures de balle , le troisiéme qu'on nomme de Nostre-Dame de bon port a huit canons : le quatriéme de S.François, qui domine sur la montagne, en a autant: le cinquiéme de S.Pierre en a cinq, & le sixiéme, qui porte le nom de Saint Jean, en a trois. Et pource que la montagne de Nostre-Dame de la Guide, sert de place d'armes à la Cavalerie du Chasteau de S.Pol, on la fortifia l'an 1637. en la mesme forme que l'escuëil de Charil, & on y plaça dix grosses pieces de bronze.

La Ville n'est pasfort grâde; elle est peuplée en partie de Portugais, qui ne sont pas plus de mille, tous gens riches, & bien accommodés : & en partie de Chinois naturels, qui peuvent monter au nombre de cinq ou six mille: les vns sont Chrestiens, qui sont vestus & vivent à la façon des Portugais ; les autres sont Payens, presque tous artisans, gens de boutique , reuendeurs & Marchands, qui sont vestus & vivent à la Chinoise.

Il y a vn Auditeur resident de la part du Roy, qui a l'intendance generale du commerce & des affaires de l'Isle. La seule navigation du Japon, sans parler du trafic de Manila, qui vaut encore mieux, rend tous les ans plusieurs milliers d'escus à sa Majesté, pour le droit des marchandises , qui est de dix pour cent : ie sçay bien que la levée de l'année 1635. fut de cent quatorze mille Taufi , c'est vne espeece de monnoye , qui vaut plus que des escus.

La despenfe, que fait la Ville tous les ans, l'vn portant l'autre, comme on le peut voir aysément de leurs Registres , se monte à plus de quarante mille escus , pour l'artillerie , les poudres , l'entretien des murailles , & autres choses concernantes le fait de la milice.

La foire de Canton donne au Roy près de cinquante mille escus , pour les droits ordinaires , qui sont de six & sept pour cent. Les seuls preparatifs pour la navigation du Japon , & pour les presens qu'on enuoye au Roy & aux Tonis de l'Isle coustent vingt-cinq mille escus. Les despenfes de la maison de la misericorde sont de huit à neuf mille chaque année. Outre cela il faut entretenir deux Hospitaux , trois Paroisses , cinq Monasteres,

quatre d'hommes, & vn de filles Religieuses, sans compter les aumosnes continuelles, qui se distribuent aux pauvres Chrestiens, & particulièrement à ceux de la Chine, qu'on leue sur les Habitans de Macao, par l'ordre du Roy, y ayant plus de dix-neuf ans, que ceux de Goa ne payent plus rien, comme ils auoient accoustumé : & ie ne doute aucunement que nostre Seigneur ne fauorise chèrement cette Ville, pour les grandes aumosnes qu'elle fait, & pour les soins particuliers qu'elle a de la Religion, & de ce qui concerne le seruice de Dieu.

Enfin on peut dire avec verité, que l'Isle de Macao est vn seminaire institué pour l'education d'un grand nombre de bons ouvriers qui s'employent soigneusement à cultiuer non seulement les terres de la Chine & du Japon ; mais encore de toute la Chrestienté des Royaumes circonuoisins ; & que la Ville est vne Cité de refuge, & vn lieu de seurété, au temps de la persecution, pour receuoir les Chrestiens, qui s'y retirent de tous les endroits, comme dans vn autre Moab, fuyant la face du persecuteur.

Vn des plus considerables Convents de la Ville, est le College de nostre compagnie, qui a pour l'ordinaire soixante ou quatre-vingts personnes, plus ou moins selon qu'on en reçoit, ou qu'on en enuoye des autres lieux, pour estre par apres dispersez par toutes les Missions de ce nouveau monde, ce qui fait que le nombre change diuersement, à mesure que les occupations sont diuerses. Il y a deux lecteurs de Theologie, qui professent publiquement, vn des cas de conscience, vn de Philosophie, & deux Regens pour la langue latine, avec vne petite Escole pour les enfans, qui est touiours si nombreuse, qu'il n'y a jamais moins de nonante escoliers, tant Portugais que naturels du pays.

C'est de cette maison, qui estoit fort petite en ses premiers commencemens, & ses ouvriers en fort petit nombre, d'où sont sortis, comme d'une place d'armes, ces valeureux soldats, qui entreprirent la conqueste du Royaume de la Chine. Le P. Alexandre Valignan d'heureuse memoire, qui estoit alors Visiteur des Indes, se resolut de faire entrer dans ce vaste Royaume quelques-vns de nos Peres, pour le gagner à Iesus-Christ, & le soumettre à ses loix : les premieres difficultez nasquirent dans ce mé-

me College, comme des presages asseurez de plusieurs autres plus redoutables, qui s'éleuerent dans les progresz & dans l'execution d'une telle entreprise; que la plus-part des Peres les plus experimentez & les mieux entendus aux loix & aux coustumes de ce Royaume, ne iugeroient pas seulement difficile; mais temeraire, & sur cette connoissance faisoient tout leur possible de détourner l'esprit du P. Visiteur de cette pensée. Mais nostre Seigneur, qui tire des effets extraordinaires des plus foibles principes, & qui fait sortir ses plus admirables productions de ce que les hommes iugent impossible, voulut que ce dessein s'executast.

Le P. Michel Roggier fut le premier nommé pour trauailler à cette glorieuse conqueste d'ames: qui fut suiuy & soutenu courageusement par les Peres François Passius, Matthieu Riccj, Antonin d'Almeida Duarte, & par quelques autres, qui vindrent en suite, & auancerent cét ouvrage, estans comme les premieres pierres d'un si superbe bastiment, qui porterent le plus grand poids, & essuyerent les premieres & les plus estranges difficultez, que nostre compagnie ait iamais experimentées dans les Missions. Car, comme il est hors de doute, que les difficultez & contradictions, qui se rencontrent en toutes les nouvelles Missions des Royaumes si reculez, & separez de nostre Europe, de langage, de façons de faire, de vestemens, de viures, de climats, d'air, & de terre, ne sont pas petites ny communes: aussi est-il certain que celles de la Chine sont extraordinaires. Quand il n'y auroit que la langue, c'est la plus difficile qui soit au monde, pour estre toute composée de mots monosyllabes, courts, & la pluspart équivoques: les Peres experimenterent cette difficulté, se trouuans sans Maistre, qui leur enseignast: & sans truchement, qui leur interpretast: de façon qu'ils ne pouvoient se faire entendre ny entendre les autres; si est-ce qu'à force d'estude & de travail ils firent vn tel progresz, qu'encore bien qu'ils ne peussent iamais paruenir à la perfection du langage, ny à la naïfveté de la prononciation, ils en découvrirent neantmoins les mysteres cachez, & leur donnerent vne nouvelle forme, avec tant de clarté, qu'ils en ont rendu l'usage facile, à ceux qui les ont voulu suivre. Il faut ajoûter à l'estude de la langue, l'estude des lettres & des

caractères, qui est d'une peine incroyable, à cause de leur grand nombre & de leur diuersité ; auxquelles , contre la coustume des autres pays, les Peres ont deu s'estudier avec tant d'application & d'assiduité, que non seulement ils les ont apprises parfaitement, les escriuent nettement, les lisent distinctement ; mais encore composent eux-mêmes des livres, & en ont déjà mis plusieurs en lumiere, au profit des Chrestiens, & à l'auancement de la Religion. Et en verité les Peres, qui s'employent à la conversion des Chinois, meritent cette loüange, que la langue estant si fascheuse, & les lettres qui ont leur difficulté, qui n'est pas petite, demandans vn estude particulier, ils parlent beaucoup mieux, que ceux des autres Missions, n'ayans besoin ny d'ayde ny d'interprete, pour catechiser, prescher, conuerfer avec les plus grands Mandarins du Royaume, & pour porter mesme vne parole au Roy, s'il en estoit besoin : ce qu'on doit attribuer à leur estude, & à leur diligence du tout extraordinaire, qui ne se pratique point ailleurs : outre que nostre Seigneur par sa providence addoucit ces travaux, & remplit ces difficultez, qu'on souffre & qu'on souhaite pour son amour, de toutes sortes de consolations. Puis il est besoin de faire vn changement vniversel par tout son corps, à la barbe & au poil de la teste, qu'on laisse croistre fort long à la mode du pays, en la façon des habits ; en la maniere de conuerfer, aux mœurs & aux coustumes, & en toutes les autres choses, qui sont d'autant plus fascheuses, qu'elles sont plus estranges, & plus éloignées de nos coutumes & de nos façons de faire.

Outre ces difficultez ordinaires, qui se rencontrent plus ou moins dans toutes les Missions, on ne scauroit croire les cruelles guerres, que le Prince des tenebres a suscitées en particulier contre les ouvriers de la Chine. Il semble, à voir les difficultez & les persecutions que nous avons surmontées, qu'il ait employé toutes ses forces, pour empescher cette entreprise : la chose en vint iusques-là : que le P. Valignan Visiteur, voyant les grandes oppositions, qui se presentoint de tous costez : les difficultez presque insurmontables, qui rendoient les portes de ce Royaume fermées, & les ports inaccessibles aux estrangers ; le danger qu'il falloit encourir pour y faire quelque demeure, le peu de profit qu'on re-

tiroit

tiroit de tant de travaux, avoit resolu de rappeler les Peres à Macao, pour les employer en d'autres Missions avec moins de peine, & plus de profit pour les ames, & avoit mesme escrit quelques lettres pour cét effet ; quand le Sauveur des hommes, qui avoit bien d'autres desseins en faveur de ses Esleus, empescha que ces braves ouvriers, qui avoient déjà forcé le premieres barrières, ne laissassent imparfait l'œuvre de Dieu dans ce Royaume, où il devoit vn iour avoir vn succez avantageux.

CHAPITRE II.

Des premiers progres & des persecutions, que souffrirent les Peres, avant que d'arriver à Nanquim.



Les Peres perseverans avec non moins de courage que d'esperance dans leur genereux dessein, d'entrer au Royaume de la Chine, & de s'y establir, se presenterent la mesme année trois fois aux portes avec adresses, & en furent trois fois repoussez avec les iustes ressentimens & les regrets, qu'on se peut imaginer en cette rencontre, voyans iusqu'à la moindre bliuette de ce diuin feu, qui les embraisoit, & de cette douce esperance, qui les animoit à cette entreprise, quasi esteinte par le grand nombre des oppositions qui se presentoient à leurs yeux, & par les incroyables difficultez, que les Chinois font de recevoir les Estrangers en leur pays.

On m'a raconté qu'au mesme temps le P. Valignan estant à vne des fenestres du College de Macao, qui regardent la Terre-ferme, ce Venerable vieillard crioit à haute voix, & du plus profond de son cœur, adressant ces paroles à la Chine, *Ah rocher rocher! quand s'ouvriras-tu rocher!* Mais comme il n'est rien de si fort, ny de si puissant, qui puisse empêcher ou arrester les desseins de Dieu, qui void & connoit les temps, & les momens de ces diuins conseils ; lors que l'entrée dans les Estats de la Chine sem-

bloit estre plus fermée , & plus environnée de difficultez que iamais, apres que tous les efforts des hommes , leurs pratiques , & leurs intelligences auoient esté renduës vaines & inutiles, que les Peres, qui auoient essayé de forcer les barrieres des gardes & des loix du Royaume, auoient esté repris aigrement par le Vice-Roy de Canton, & renuoyez par ordonnance publique à Macao; Dieu qui tient les cœurs des Roys , & les clefs des Royaumes en sa main, nous ouvrit les portes de la Chine, par des voyes extraordinaires, & par des moyens qu'on n'eust iamais pensé.

Il n'y auoit pas encore sept iours depuis le retour des Peres à Macao, tenans l'affaire entierement desesperée, qu'on vid arriver vn homme envoyé exprés par le Gouverneur de Canton, nommé Chifu, avec des lettres de la part du Vice-Roy, pour rappeler les mesmes Peres, les asseurer qu'ils seroient les bienvenus à Xaokim, qui est la principale Ville de Canton, & leur offrir vne place pour bastir vne Eglise avec vne maison dans la mesme Ville, où le Vice-Roy des Provinces de Canton & de Quamsi fait sa residence ordinaire.

Il ne faut point demander avec quelle diligence nos Peres se mirent en chemin, & avec quelle allegresse ils firent leur premiere entrée à Xaokim, qui fut au mois de Septembre l'an 1583. voyans dans vn moment leur establisement asseuré, où iamais avec tant de soins & de travaux ils n'auoient peu seulement mettre le pied. Ils bastirent vne maison & vne Eglise, & se mirent au plustost à travailler pour l'auancement de la doctrine de l'Evangile, qui estoit leur vnique pretention, traduisans le mieux qu'ils peurent en langue Chinoise, les dix commandemens du Decalogue, & faisant voir la necessité de les garder. La vertu de ces nouveaux hostes estoit admirée par tous les habitans de la Ville, plustost pour la saincteté de leur vie, que pour la beauté de leurs paroles: car ils sçavoient beaucoup mieux faire que dire; encore ne manquerent-ils pas d'espreuves & de persecutions presque continuelles parmy ces applaudissemens. L'insolence du peuple vint iusqu'à ce point, que de rompre le toit de nostre maison à coups de pierres, qu'ils iettoient du haut d'une Tour voisine, avec vn euident danger de nostre vie. Et d'autant qu'un de nos seruiteurs prist

prist vn enfant, & le menaça de l'accuser en iustice : on informa sur l'heure mesme contre nous, d'auoir mal-traité le fils d'un Citoyen ; mais nous en fumes quittes , ayans prouvé la fausseté de cette calomnie. Apres laquelle, on en inuenta d'autres beaucoup plus atroces, particulierement contre le Pere Ruger : mais qui fut presque aussi-tost reconnu & déclaré innocent, qu'accusé d'adultere , apres qu'on eut fait voir qu'il estoit éloigné de plus de deux mois de chemin du lieu où l'on pretendoit que le crime auoit esté commis. Comme le peuple de Xaokim vid qu'il ne gaignoit rien par les paroles, au preiudice de nostre innocence, il reprit en main les cailloux, & derechef batit en ruine nostre maison , semblable à vn pauvre vaisseau accueilli des vents & des tempestes dās vne mer orageuse: de sorte qu'il ne s'en fallut rien, que nos Peres ne fussent assommez. Neantmoins Dieu nous fit toūjours paroistre quelque beau iour, à travers ces horribles nūages: & iouyr de la douceur du calme, parmy tant de tempestes, & recueillir quelques roses parmy ces fascheuses épines ; comme le fruit de nos travaux, qui les rendoient plus supportables par l'abondance des consolations presentes, & par l'esperance des progresz à venir, qu'ils tenoient déjà comme certains, la tempeste appaisée. Cependant les nostres ne perdoient point de temps ny d'occasion de mettre en credit les choses de l'Europe , & de gaigner la faveur des grands, ce que sçauoit tres-bien particulierement le Pere Matthieu Ricci, par le moyen des Mathematiques, & de ses Cartes Geographiques. Mais la venuë d'un nouveau Vice-Roy, excita vne tempeste si furieuse, que nonobstant toute la diligence que nous apportāmes de nostre costé, & tous les efforts que firent nos amis pour la surmonter, il ne fut pas possible de resister à la sentence lancée contre nous, comme vn foudre, par l'autorité du Vice-Roy, qui nous condamna de vuidier au plustost le Royaume, & de retourner precisément à Macao, sans qu'il nous fut possible de seiourner dauantage, ny de nous retirer en aucun autre pays. Il fallut sur le champ obeyr aux commandemens des puissances de la terte, & laisser entre les mains & à la garde de nos amis, quelques meubles de nostre maison, ne pouuans pas emporter tout : apres auoir fait vne

courte

courte priere à nostre Seigneur, & luy avoit recommandé le petit troupeau, que nous laissions parmy les loups destitué de Pasteur, & apres avoir excité les Chrestiens à estre courageux & tenir ferme en la foy qu'on leur avoit enseignée, durant sept ans entiers. Nos Peres s'embarquerent sur la riviére, & les nouveaux Chrestiens demeurerent sur le riuage: les vns & les autres pleurans leur separation, & tous se remettans, & la conduite de leurs affaires, à la providence Divine.

Estant arrivez en la Capitale de la Province de Canton, ils ne trouverent point l'Haitao general de la Mer, qui avoit charge de les faire conduire jusques à Macao; de sorte qu'ils furent contrains de s'arrestter, & de se tenir cachez deux ou trois iours par l'ordre du Vice-Roy, attendans qu'ils eussent réponse du Visiteur de Macao, auquel ils avoient escrit sur ce sujet. A peine vn iour fut-il passé dans cette triste attente, qu'ils virent aborder vne Barque, que le Vice-Roy leur avoit dépechée à la haste expressément pour les ramener à Xaokim. Quoy qu'ils ne doutassent point qu'ils s'alloient derechef engager à des travaux & à des dangers aussi grands que les premiers, qu'ils avoient échapez, ils prirent neantmoins cette revocation pour la voix de Dieu, qui les appelloit de la mort à la vie. Retournez qu'ils furent à Xaokim, ils s'allèrent presenter au Vice-Roy, qui ne les avoit contre-mandé, qu'à dessein de les rembourser des frais qu'ils avoient fait au bastiment de leur Eglise & de leur maison. Ils le remercièrent, & nonobstant toutes ses instances, ne voulurent iamais prendre vn denier: ce qu'ils gaignerent, apres plusieurs contestations, fut la permission qu'ils obtindrent de pouvoir se retirer dans vne autre Ville de son gouvernement, nommée Xaocheu.

Avec ces provisions, les Peres partirent de Xaokim le quinzième iour d'Aoust, l'an 1589. & arriverent en peu de iours à Xaocheu. A leur arrivée ils eurent beaucoup de peine de s'exempter du logement qu'on leur offroit dans vn Monastere de Bonzes, & firent tant avec le secours de Dieu, qu'ils furent receus dans la Ville, & entrerent si puissamment dans les bonnes graces des Magistrats, qu'ils bâtirent vne maison & vne Eglise, & commencerent à exercer les fonctions de predicateurs de l'Evangile, témoignans

moignans autant d'ardeur à l'imprimer dans les cœurs des Chinois, que de patience à supporter les persecutions, les outrages & les calomnies, qui accompagnoient par tout leurs predications, comme l'ombre fait les corps à la lumiere. C'est vne chose presque incroyable du grand nombre, des persecutions qu'ils ont souffertes. Pour satisfaire à ma curiosité, j'ay fait vn recueil tant de celles que le P. Trigaud raporte en son histoire, que des autres dont il n'a point parlé iusques à celle de Nanchim. l'en ay conté cinquante-quatre la plupart suscitées dans les premiers commencemens, & dans la Province de Canton, laquelle estant comme vn passage public, & comme vne grande porte ouverte, pour aller par tous les endroits du Royaume, peut à bon droit estre nommée vn autre Cap de bonne esperance, & le Promontoire des tempestes; aussi n'en parlerons-nous iamais qu'au suiet de quelque nouvelle persecution suscitée contre les Chrestiens.

Nos seruiteurs & Domestiques ont esté souvent pris & bâtonnez sans autre occasion, que pour s'estre mis en defense contre les violences d'un peuple insolent: & nostre frere Sebastien Fernandez receut vne fois le mesme traitement avec d'autres outrages, pour auoir voulu secourir ces pauvres innocens, & arrester le peuple par ses raisons & par ses prieres. La persecution esmeüe contre le frere François Martinez fut bien plus cruelle, sur vn simple soupçon qu'on eut, qu'il brassoit quelque trahison contre l'Estat, & qu'il estoit Magiciẽ. Il fut battu & tourmenté à diuerses reprises, & apres les travaux d'une longue prisõ, ayãt enfin receu le dernier supplice des violẽtes bâtonnades, il finit ses iours par vne mort autãt glorieuse, qu'il la suporta patiẽment pour vne cause si auguste & si sainte, cõme est de procurer le salut des Gentils.

Pareillement nostre frere François Mendez, rendit son courage & sa patience illustre dans les tourmens qu'il endura en la Capitale de la Province de Canton, où il estoit allé à l'occasion de quelques affaires qu'il auoit à traiter, & à dessein de secourir vn de nos seruiteurs, qu'on tenoit en prison. Le Geolier luy mit la main sur le coller, & croyant qu'il fût Prestre, luy osta le bonnet, & considera diligemment s'il n'auoit point vne courõne sur la teste: mais n'en ayant point trouvé, ny mesme aucun vestige, qui peût

appuyer vn soupçon raisonnable, il ne laissa pas de l'arrester prisonnier pour ce seul suiet qu'il estoit Chrestien, Domestique des Peres, & ne sortit point de prison, qu'apres force coups de baston. De la mesme façon deux Peres, qui sortoient de Canton, & gaignoient plus avant vers le milieu du Royaume, à sçavoir le P. Iulles Al:ili, avec vn autre Pere, furent pris & arrestez, & delivrez, enfin apres avoir bien enduré.

Les affaires de la Religion Chrestienne faisoient déjà quelque progresz dans la residence de Xaocheu, & dans vn autre lieu voisin nommé Nanchim, où le P. Matthieu Ricci faisoit souvent des courses, gaignant toujous quelque ame à Iesus-Christ, & augmentant par ce moyen le nombre de ses suiets: neantmoins c'estoit si peu de chose, en comparaison de la peine qu'il y prenoit, & le fruit correspondoit si peu à la semence qu'il y jettoit, que le Frere Sebastien Fernandez son compagnon, quoy que Chinois de naissance & d'origine; mais qui avoit esté nourry & élevé par ses parens Chrestiens, & qui estoit entré dans nostre compagnie estant déjà homme fait, & riche marchand, laquelle il servit utilement iusqu'à la mort durant plusieurs années par ses travaux continuels, & par le bon exemple qu'il donnoit aux nouveaux Chrestiens, luy dit vn iour: mon Pere, nous devrions abandonner la Chine, & aller au Japon; que nostre Seigneur favorise évidemment par la conuersion de tant de peuples, & par les Baptesmes de tant de personnes, & là finir glorieusement nostre vie chargée du fruit de nos travaux, & couronnée de nos victoires. Mais le Pere, qui possédoit vne foy bien plus vive, & vne esperance mieux fondée, luy répondit avec vn esprit & vne voix de Prophete, & l'assura de ce qui est arriué depuis, à sçavoir des grands fruits que nous devons recueillir de la culture de cette vigne, quatre ans apres sa prediçtion; bien que cette cuëillette ait esté traversée de plusieurs cruelles persecutions, qui ont ataqué les meilleurs, & les plus considerables Chrestiens de cette nouvelle Eglise, qui est encore vne naïfve representation de la premiere, où le sang des Martyrs faisoit lever la semence des Chrestiens, & la multiplioit par vne merveilleuse fecondité semblable à celle, que nous avons veüe & admirée au Royaume de la Chine.

Deux suiets de nostre compagnie en cette residence passerent à vne meilleure vie , enuiron l'an 1594. Que si les habitans de cette Province ne valent pas beaucoup, on peut dire que la temperature de l'air y vaut encore moins. Nos Peres ; qui demeurent là, ont conserué iusqu'à cette heure , l'habit qu'ils auoient, quand ils entrerent dans le Royaume, qui est la barbe rase, la couronne sur la teste, le chapeau plat, semblable à celuy que nous portons, & tel que le portent les Bonzes , qui sont les Prestres des Idoles, autant mesprisez à la Chine, qu'ils sont respectez ailleurs. Neantmoins l'experience particuliere , que nous auons faite depuis des mœurs & des coustumes de cét Estat, nous a fait enfin connoistre qu'il estoit expedient pour donner du credit à l'Evangile , & de l'autorité aux predicateurs qui l'annoncent , de prendre vn autre habit que celuy des Bonzes , & d'estre aussi differens de leur exterior , qu'on l'est de leur interieur. Car cét habit des Bonzes estant méprisé des Chinois nous ferme l'entrée de la maison des grands, nous priue de la conuersation des Magistrats & des Officiers du Royaume , & nous empesche de traiter familièrement avec les personnes de condition, qui ne reçoient iamais aucun dans leur compagnie sans la robe de ciuilité, comme ils la nomment, qui est la robe des personnes lettrées. Cette consideration plus que toute autre nous a obligé de changer d'habit, & de nous vestir à la façon des lettrez , au grand contentement des Chrestiens, & de nos meilleurs amis, qui sont des plus anciens Officiers du Royaume : & d'autant que nous ne pouuons pas estre receus aux degrez de leurs sciences, nous passons dans leur opinion pour les lettrez de l'Europe, ce qui nous donne vne haute reputation, & produit de bons effets pour l'auancement de la Religion.

Au mois de May de l'année suivante, le P. Matthieu entreprit de passer à Nanchim, à la faveur d'un Mandarin, son amy, personnage d'autorité , qui fut obligé d'y aller comme Lieutenant General des armées en la guerre, que les Iaponois auoient declarée au Royaume de Corea. Ils eurent dequoy souffrir par les chemins dans vn dangereux naufrage, leur bateau s'estant renversé, & le Pere se trouuant au milieu de la riuere dans l'eau par dessus la teste sans sçauoir aucunement nager, & sans esperance de vie.

Mais nostre Seigneur le secourut miraculeusement, par vn moyen caché à tout autre qu'à la Providence Divine; qui luy fit trouver en main la corde d'un vaisseau, avec laquelle se guindant en haut il se tira du danger, que son compagnon ne peut pas échapper, ayant esté entraîné par la violence des flots, sans avoir iamais depuis paru sur l'eau.

Le Pere estant arriué à Nanchim, trouva que l'heure du salut de cette fameuse Cité, n'estoit pas encore venue: & quoy que plusieurs de ses amis souhaitassent de luy faire connoistre en cette conioncture, la sincerité de leurs affections, & le desir qu'ils avoient, de luy rendre service: il n'en fallut qu'un, pour arrester toute l'affaire, & rendre leurs desirs inviles. C'estoit de celuy-là que le Pere esperoit plus de faveur & d'assistance, ayant contracté vne estreite amitié avec luy, à Canton; mais comme la volonté des hommes est suiette au changement, le Chinois de crainte qu'il eut qu'on l'accusast d'avoir introduit un Estranger contre les loix fondamentales du Royaume, fut le premier à poursuivre le Pere, & à procurer qu'il fust chassé honteusement de la Ville.

Le P. Matthieu au sortir de Nanchim, s'arresta dans la Province de Kiamfi qui est au milieu des Provinces de Nanchim & de Canton; où il fut receu dans la Ville Capitale, qu'on nomme Namkum, avec des témoignages d'une affection particuliere de tous les Ordres, & traité tres-honorablement par les personnes les plus considerées; entre autres par un des grands Seigneurs du pays, nommé Kiem-gam-vam, proche parent du Roy; & par le Vice-Roy même, qui luy rendit tant d'honneur & de civilité, que ce ne fût pas vne des moindres occasions que Dieu nous fit naître pour y establir vne residence. Le Pere ne donnant aucun repos à son esprit, alloit cherchant les moyens d'avoir vne maison, quand la providence de nostre Seigneur luy amena fort à propos un compagnon de Macao nommé Jacques Socire, pour l'assister en ce dessein. Il achepta des aussi-tost un logis dans la Ville fort estroit; mais qui ne laissa pas neantmoins de couster beaucoup, & de recevoir force oppositions tant du costé des voisins, que d'autres personnes mal affectionnées; qui s'accrourent avec le
temps

temps en telle façon, qu'à bon droit on peut comparer cette pauvre maison, à celle de Xaochu pour le regard des persecutions, que l'une & l'autre ont endurées, des habitans, qui ne valent pas beaucoup dans une de ces deux Villes, & valent encore moins dans l'autre. Il est vray que les attaques, qui nous ont esté livrées, n'ont pas procedé toutes de la méchanceté du peuple; une partie est venue des lettrez, & des Gentils-hommes, qui sont en grand nombre; les faux freres mesmes nous ont persecutez, l'Eglise naissante de la Chine ne manquant non plus d'un Judas pour affliger les bons Chrestiens, que l'ancienne de Jerusalem pour trahir Iesus-Christ. Neantmoins comme les nuages n'offensent point le visage du Soleil, & ne luy ostent rien de sa lumiere, ces traverses & ces persecutions suscitées contre cette maison, n'ont peu empescher la conversion de plusieurs payens au Christianisme, & particulièrement des personnes de qualité, & de ce proche parent du Roy, dont j'ay déjà parlé, qui a embrassé la doctrine de l'Evangile avec toute sa famille, & se rend autant recommandable par ses vertus, qu'il est illustre par sa noblesse. Il n'avoit peu avoir d'enfans estant payen, Dieu duquel procede toute paternité & au Ciel & en Terre, luy en a donné depuis qu'il s'est fait Chrestien. Plusieurs autres familles ont suivi son exemple, lesquelles quoy qu'inférieures de beaucoup en grandeur & en noblesse, ont cette louable ambition de ne luy point ceder en pieté.

Après que le P. Matthieu se vit pourveu d'un compagnon, qui pût en son absence demeurer à Namchum, il reprit le premier dessein qu'il avoit plütoſt interrompu qu'abandonné touchant les affaires de Nanchim. Un des puissans Mandarins son amy, qui le prit & le mena en sa compagnie, luy en ouvrit une belle occasion. Par ce moyen il entra dans cette grande Ville l'an 1598. Et bien qu'il trouvast de la peine au commencement à cause de la guerre, que les Japonois faisoient au Royaume de Corea, menaçans celuy de la Chine, ces difficultez furent neantmoins ostées ou amoindries heureusement, par l'autorité des personnes de marque, & mesme du Vice-Roy, qui nous témoignèrent en cette occasion la bonne volonté qu'ils avoient pour nous; qui fut un

effet particulier de la providence Divine, nous ouvrant le chemin qu'elle sçavoit estre le plus seur.

CHAPITRE III.

Des choses survenues jusqu'à l'entrée des Peres à Pequim.

LE P. Matthieu Ricci ne cessoit cependant de procurer vn entier affermissement de la Religion Chrestienne en ce Royaume; ce qui dependoit absolument de l'entrée des nostres, dans la Ville Royale de Pequim, qui est le sejour ordinaire du Roy & de la Cour, & apres avoir essayé diuers moyens, il se resolut enfin de se mettre en la compagnie du mesme Mandarin son intime amy qui l'avoit introduit à Nanchim, sans parler aucunement pour cette fois de s'establiir en cette Ville. Ayant avec soy le P. Lazare Catanée & deux Freres Chinois, il se mit sur la riviere; le chemin par eau estant plus long d'un mois, que l'autre par terre, qu'avoit pris le Mandarin, pour estre plustost arriué, & pour leur preparer le logis.

Leur voyage fut fort heureux, & les portes de Pechim leur furent ouvertes, sans trouver aucun empeschement. La premiere chose qu'ils firent, fut d'aller saluer leur bon amy, qui les receut avec de grandes caresses, & leur promist d'employer tout son credit, & celuy d'un Eunuque de sa connoissance, en toutes les occasions, qui se presenteroient de les pouvoir servir. Ils avoient porté quelques pieces curieuses de l'Europe, pour en faire vn present au Roy, à sçavoir deux excellens tableaux peints sur la toile, l'un de nostre Sauveur, & l'autre de sa Mere, la Sainte Vierges; vne grosse cloche, qu'on n'avoit point encore veüe ny ouye dans la Chine, vne monstre, & quelques triangles de verre. Ces choses pleurent extremement à l'Eunuque; mais comme il connut, que nos Peres n'estoient pas fort chargez d'argent, qui est l'unique chose, que ces Messieurs recherchent, il s'excusa le plus adroitement qu'il pût, de les introduire dans le Palais Royal, & de les presenter à sa Majesté, à cause des troubles de la guerre entre les Iaponois,

Iaponois, & les peuples de Corea, qui touchent à la Chine, adjoustant, que ce n'estoit aucunement le temps de traiter avec le Roy, des affaires des Estrangers. Le Mandarin fit le mesme iugement, qui estant obligé de retourner à Nanchim, où il estoit pourveu d'une charge, voulut y reconduire les Peres. Mais eux ne iugeans pas à propos, d'abandonner si promptement tant de riches esperances; & de perdre tout d'un coup le fruit de tant de peines & de despeses, demurerent à Pechim plus d'un mois apres le départ du Mandarin, faisans tous leurs efforts, & recherchant toutes les occasions d'arriver au but qu'ils s'estoient proposé. Tous leurs efforts furent vains, & toutes leurs poursuites invtiles: d'autant que le Mandarin s'en estant une fois allé, tous les autres se retirerent; & il n'y eut pas un seul courtisan, qui voulût les recevoir en sa maison.

Ces difficultez estans insurmontables, c'eust esté une singuliere temerité de sejourner plus long-temps dans un lieu, où ils ne pouvoient rien esperer, pour l'avancement des affaires de Dieu. Il valoit beaucoup mieux se retirer dans quelque autre pais, où ils fussent mieux connus, & plus favorablement receus. Ils prirent donc la resolution de retourner à Nanchim; mais la saison de l'hyver fascheuse aux voyageurs, & la riviere glacée par la violence du froid, les obligerent d'attendre le printemps pour se mettre tous en chemin.

Cependant le P. Mathieu Ricci, qui ne vouloit pas laisser perdre l'occasion, ayant fait embarquer ses compagnons, prit son chemin par terre, addoucissant un peu par ce moyen les rigueurs de l'hyver, n'empeschant pas neantmoins tout à fait les froids de la saison, qui sont si violens, qu'ils arrestent un homme sur les chemins. Il fit tant, qu'il surmonta les difficultez de la terre & de l'air, & arriva enfin à la Ville de Sucheu: qui est sans aucun contredit, la plus agreable & la plus delicieuse de toutes les Villes de la Chine, d'où vient qu'on dit communément en Proverbe: Que la cité de Sucheu & de Hancheu, sont sur la terre, ce qu'est au Ciel le sejour des Bien-heureux. Elle est assise & bastie au milieu d'un canal d'eau douce, comme Venise, au milieu de la mer; & pareillement elle est l'abord de tous les marchands du Royaume,

à cause des Marchandises qui viennent là, de Macao, pour estre par apres transportées dans les autres Provinces.

Le Pere y fit rencontre de Quitaizo, son ancien amy, qu'il avoit connu & pratiqué autrefois dans la Province de Canton, qui l'accueillit avec tous les témoignages d'une sincere amitié, & luy donna la connoissance, & le mit en credit aupres des principaux Citoyens de cette bonne Ville. Et comme il estoit fils d'un des plus considerables Mandarins du Royaume, il luy servit beaucoup, pour luy gagner la faveur de quelques autres Mandarins de grande autorité; ce qui nous fait confesser avec plusieurs autres bons offices, qu'il nous a rédus tant à Canton, qu'en d'autres endroits, & sur tout à Nanchim, que nous sommes bien fort ses obligez, & qu'il a merité beaucoup de nostre compagnie. Le Pere luy fit present d'un triangle de verre, qui fut pris & prisé par un de ses amis, pour une pierre precieuse; aussi le fit-il enchasser en de l'argent avec de petits tuyaux d'or aux deux extremités, & puis il le vendit plus de cinq cens escus. Cét honneste homme avoit une ardente passion, que le Pere se voulût arrester en cette Ville, & y fonder une maison, luy promettant d'un costé de l'assister de son credit, & de ses moyens, & de l'autre luy proposant toutes les difficultez qui pouvoient empescher l'establissement des Peres à Nanchim. Neantmoins apres avoir bien balancé toutes les raisons de part & d'autre, & apres avoir mieux pris le temps, & l'occasion, ils s'en allerent tous deux ensemble à Nanchim l'an 1599. où ils trouverent les affaires changées, & l'estat de la Ville bien different del'autre fois.

La Ville estoit en repos, & jouissoit d'une profonde paix, les Japonois ayans esté repoussez & chassez dans leur pays. Le Mandarin le bon amy des Peres fut tres-content de leur venue, & leur fit des faveurs particulieres, comme firent plusieurs, tant Mandarins, qu'autres personnes de condition & d'autorité en cette Ville, & particulierement un Coli, qui est une espece de censeur, ou de Syndic Royal, qu'on nomme Coxelim. Ce qui fit que les Peres à la persuasion de tant de braves gens, se resolurent de traiter tout de bon de leur establissement stable & permanent en cette Ville, qui est la seconde du Royaume, & de la fondation d'une maison.

Ce

Ce que fit le Pere , fut de mettre en vne haute reputation , sa doctrine & les sciences de l'Europe , principalement les Mathematiques ; & de tracer vne nouvelle carte de Cosmographie , avec les explications en langage & en caracteres Chinois : ce qui donna force credit non seulement à l'Auteur , qui l'auoit composée ; mais encore à toute l'Europe , par l'expression de tant de grandes Villes , & de florissans Royaumes: si bien que le mesme Quitaizo , & plusieurs autres à son exemple , voulurent estre receus avec de grandes ceremonies au nombre des Disciples du Pere Ricci. Le mesme Pere ne s'acquit pas moins d'honneur & de reputation en ses disputes publiques touchant les matieres de la Religion , d'où il sortoit toujourn victorieux & triomphant au iugement du Conseil ; & l'opinion , qu'on eut de sa rare science , crut de telle sorte , que c'estoit vn suiet ordinaire d'Eloges & d'Epigrammes que prenoient les lettrez.

Les compaignons du Pere Ricci, se ioignirent enfin à luy , apres auoir passé l'hyver par les chemins , & quoy qu'ils eussent enduré de tres- grandes incommoditez , neantmoins quand ils virent le Pere si honoré , si chery , & si fauorisé dans vne Ville , en laquelle non seulement il n'auoit peu estre receu vn peu auparauant ; mais de laquelle il auoit esté chassé avec ignominie , ils oublierent tous les travaux passez , & ne penserent plus qu'à remercier Nostre Seigneur pour les prosperitez presentes. Ils parlerent incontinent d'achepter vne maison. Il s'en trouuoit assez ; mais fort peu de commodites : il y en auoit vne entre les autres capable & spacieuse , qui pour estre infectée de lutins , n'estoit point habitée , n'y ayant personne , qui fût si osé de vouloir demeurer avec de si mauvais hostes. Semblables accidens ont de coustume de nous estre auantageux , d'autant que comme nous ne craignons point ces esprits de tenebres , qui s'enfuyent devant nous , & ne peuvent supporter nostre abord , nous auons ces maisons quasi pour rien. C'est iustement ce qui auint fort à propos au P. Ricci : de sorte qu'ayant arresté le marché , & passé le contract de vente , nos Peres se logerent incontinent dans cette maison deserte , sans recevoir aucune incommodité , ny estre troublez en façon quelconque de ces esprits.

Les Peres n'eurent pas plustost vne maison arrestée & vne Eglise ouverte, qu'ils furent visitez de quantité de personnes; le premier de cette Ville, qui receut le Sacrement de Baptême, fut vn Venerable vieillard de soixante dix ans, considerable pour sa noblesse, & puissant pour la charge de Chi-hoci qu'il exerçoit, de laquelle nous auons dit vn mot en parlant de la noblesse, qui vient du sang & de l'extraction. Son fils homme lettré, & qui fut depuis vn des premiers Mandarins, suiuit bien-tost son exemple, & puis toute la famille, les nepveux & les nieces embrasserent la mesme Religion. le les ay veu & frequenté familièrement durant plusieurs années, & les ay reconnu autant auancez en la vertu & pieté Chrestienne; qu'illustres pour la noblesse de leurs ancestres, & qui meritent vne memoire eternelle, pour auoir fait des actions remarquables, dont nous parlerons en quelque autre lieu. Ceste maison estoit trop esclatante pour n'en attirer pas d'autres, qui marchans sur ses pas entrèrent dans l'Eglise, & accreurent le nombre des Chrestiens, qui firent preuue de leur courage dans les persecutions, que nous-raconterons cy-apres. De sorte que nous pouuons dire avec verité, que c'est la plus sainte & la plus parfaite partie du Christianisme de la Chine, comme c'est aussi la plus persecutée, & la plus espurée par le feu des tribulations.

Les affaires de Nanchim marchans d'vn si bon pied, & des commencemens si heureux nous faisans esperer, que cette maison estoit pour durer, & pour profiter de plus en plus; le P. Ricci crût estre obligé d'enuoyer vn de ses compagnons, à sçauoir le P. Lazare Catanée, à Macao, en partie pour rendre conte aux Superieurs de tout ce qui s'estoit passé en cette negotiation, & en partie pour chercher quelques pieces de l'Europe riches & curieuses, dignes d'estre presentées à des personnes de qualité, & aussi pour trouuer de nouueaux ouuriers, qui voulussent trauailler à vne si riche moisson.

Le Pere estant arriué à Macao, & portant de si bonnes nouvelles, fut receu avec toute sorte de bon accueil; & ayant bien-tost trouué ce qu'il estoit venu chercher, des presens pour le Roy, & des compagnons pour les aider à vn si noble employ; il s'en

retourna

retourna à Nanchim, où le P. Ricci l'attendoit avec impatience. Apres auoir receu ce nouveau renfort & ces presens, comme tous ses desirs ne visioient qu'à Pechim, il entreprit d'y aller pour la deuxiême fois, & se mit en chemin à la faueur des principaux Mandarins, qui luy firent parestre la bonne volonté qu'ils auoient de le seruir en cette occasion.

Le P. Ricci partit donc le sizième de May l'an 1600. & s'embarqua pour la deuxiême fois sur la riuere avec le P. Diego Pantoia dans le vaisseau d'un Eunuque, qui les affectionna d'autant plus, qu'il iouyst plus long-temps de leur conuersation, les ayant pris en sa compagnie, pour les conduire à la Cour, & les presenter au Roy.

Ils trauerferent la Province de Nanchim, & puis passerent en celle de Xantum, & arriverent à la Ville principale, où le Vice-Roy fait d'ordinaire sa residence, qui receut nostre Pere avec des honneurs extraordinaires, le visita dans son vaisseau, luy fir des presens, & luy témoigna de grandes caresses; & mesme il reforma la Requête qu'il deuoit presenter au Roy, & la mit en meilleur ordre, & luy donna de plus, des lettres de faueur & de recommandation aux Mandarins de Pechim. Ce Vice-Roy auoit eu connoissance du P. Matthieu par le moyen d'un sien fils, qui auoit conversé familièrement avec les nostres à Nanchim, & les auoit ouy souvent parler des veritez de nostre Sainre foy; ce qui fut la premiere origine de l'affection particuliere, que le Vice-Roy nous témoigna, sur les deposicions de son fils.

Apres vn si doux accueil, la navigation ne peust qu'estre tres-heureuse sans aucun mauvais rencontre, iusqu'à ce qu'ils aborderent à vne Ville, où estoit vn certain Eunuque nommé Marhan commis pour exiger les droits du Roy, ou plustost le tort & les concussions qu'il exerçoit sur rous les passans, estant au reste tenu pour vn homme cruel & inhumain. L'Eunuque qui conduisoit nos Peres, le visita souvent avec les mains chargées de beaux presens, sans pouoir iamais rien gagner sur son esprit, les presens qu'on luy portoit, n'estans pas proportionnez à l'avarice insatiable de cette Harpie. Et dautant que le temps pressoit nostre conducteur d'arriuer bien-tost à la Cour, ou autrement de courir risque

de ses biens & de sa vie , il se resolut de trahir nos Peres pour se dégager, & de les exposer au danger, pour se mettre en liberté. A cét effect il fit entendre à l'autre Eunuque que ces Estrangers portoient de riches presens au Roy, qu'il auoit veu, & que probablement ils auoient bien d'autres choses cachées & de grand prix, dont Mathan pouvoit beaucoup profiter. Il n'en falloit pas dauantage pour allumer les desirs de cét homme auaricieux & cruel, & pour mettre nos Peres en vn danger euident de perdre non seulement ce qu'ils auoient; mais encore la vie, afin de satisfaire également à son auarice & à sa cruauté. Car bien, qu'au commencement il semblast estre facile, & qu'il témoignast assez d'honnesteté, si est-ce que sur la fin, il fit bien voir ce qu'il auoit dans l'ame.

Premierement il demanda qu'on luy fist voir les presens que nos Peres portoient, ce qu'ils firent tres-volontiers avec beaucoup de franchise & de soumission : puis il voulut luy-mesme s'en charger pour les faire tenir Roy : vne autrefois il desira les transporter en son Palais, iusqu'à ce que le Roy eust respondu au memoire qu'il enuoyoit en Cour, avec vn denombrement des choses qu'on vouloit lay offrir. Ce fut enfin nostre homme, qui força nostre logis avec plus de deux cens hommes tous voleurs. & Capitaines des voleurs, & qui sans consideration aucune, d'un visage fier & insolent renuersa tous nos meubles, mettant à part ce qui luy agreoit le plus; & comme il n'en trouua pas d'avantage, que ce qu'il auoit veu, il se mit à crier & se plaindre, qu'on l'auoit volé. Il fit principalement des exclamations horribles à la veüe d'un Crucifix, disant que sans doute c'estoit vn charme, que nous auions préparé pour enforceler, ou pour faire mourir le Roy. Nos Peres luy répondirent le plus modestement, qu'ils pûrent, & tâcherent de luy exposer les mysteres de cette Sainte Image. Mais l'Eunuque sans vouloir recevoir ny entendre aucune raison, croit comme vn desesperé, qu'il falloit chastier seuerement ces Enchanteurs: en vn mot il prit ce qu'il voulut, & en fit vn memoire, & des autres presens destinez pour le Roy, & les fit tous conduire, & les peres qui les auoient apportez, dans vne forteresse souz bonne & seure garde. Jamais les nostres ne furent si eston-

nez qu'en cette conioncture d'affaires, où ils se voyoient en danger de perdre en vn moment, ce qui leur auoit cousté si cher, & d'estre frustrez tout à la fois du frui ct de leurs travaux & de leurs esperances.

Ils ne perdirent pas neantmoins la confiance qu'ils auoient au secours de Dieu, quiles auoit si souvent assistez dans les plus pressantes necessitez; au contraire, comme ils se virent entiere-ment abandonnez de la protection des hommes, ils se ietterent avec plus d'assurance entre les bras de la providence Divine: & presserent avec vne Sainte violence la misericorde de Dieu, qu'elle se laissât fléchir à leurs prieres & mortifications, & qu'elle voulût ietter les yeux de sa bonté, sur le salut de tant de pauvres ames rachetées du precieux Sang de son Fils vnique, qui sembloit dependre absolument du succez de ce voyage. Ils enuoyerent vn de leurs seruiteurs à la Ville, avec des lettres adressantes à vn autre Eunuque, pour implorer sa faveur, & faire en sorte qu'ils peussent aller en Cour, faire la reverence au Roy, & luy offrir leurs presens, s'imaginans qu'estant vn affaire, où il pouvoit acquerir les bonnes graces du Roy son Maistre, il seroit bien-ayse de l'entreprendre. Mais soit qu'il eust peur de Mathan, ou que déjà il fust prevenu, la réponce qu'il donna, fut de mal-traiter de paroles & de coups le messager.

Ils chercherent vn autre expedient pour sortir de cette captivité, & se mettre hors de peine; qui fut décrire à vn Mandarin, lequel s'éroit déclaré leur amy, vn peu auparauant cette disgrace, & en effet les auoit seruy avec affection dans quelque autre rencontre; mais cettuy-cy fit comme les autres, & refusa de recevoir les lettres, que les nostres luy écrivoient, & encore plus d'y répondre: il est vray neantmoins qu'il parla en secret à nostre homme, & l'avertit de l'Estat de nos affaires, qui estoient pires que iamais, par la malice de l'Eunuque, qui estoit sur le point d'écrire en Cour, & de presenter vne Requête contre nos Peres, pour avoir machiné de faire mourir le Roy par leurs charmes & enforcelémens, ajoustant beaucoup de choses de son inuention, pour decrediter nostre innocence, & autoriser sa calomnie. Sur cela le Mandarin estoit d'avis que nos Peres se retirassent

sent au plustost à Canton par quelque voye que ce fust , & qu'ils trouvaissent le moyen de se sauver des mains de ce demi-homme, cruel & inhumain, & que ce seroit vn grand coup, s'ils pouvoient racheter leur vie par la perte de leurs biens: que s'ils ne pouvoient pas, ou qu'ils ne iugeassent pas à propos de suivre ses Conseils, qu'ils vissent au moins de faire presenter vne requeste au Roy par vn Mandarin de la Cour leur amy.

Il est aysé de comprendre combien nos Peres furent surpris à cette nouvelle , & combien ils apprehenderent le danger , où ils se voyoient engagez. Neantmoins ils ne furent pas du premier advis du Mandarin , & ne iugerent aucunement à propos de se retirer à Canton , de peur que leur fuite ne les rendit coupables, estans d'ailleurs innocens. Aussi estoit - il beaucoup plus expedient de souffrir pour la iustice , que de former quelque mauvais soupçon dans l'esprit des personnes , qui ne connoissans pas leur innocence eussent esté persuadez par cette honteuse retraite de croire les crimes, dont ils estoient chargez par ce chetif Eunuque. Le second advis leur sembla plus raisonnable , & pour ce dessein ils despecherent promptement en Cour, le frere Sebastien Fernandez , & firent sçauoir par lettres à leurs meilleurs amis, l'estat où ils estoient. Mais comme il arrive ordinairement que les amis manquent en semblables besoins, il n'y eut personne, qui voulût les assister en cette conioncture : de façon que le frere fut contraint de retourner sans rien faire. Ce qui fit rentrer les Peres en eux-mesmes, & leur ouvrit les yeux pour voir & connoistre, qu'ils ne devoient plus rien attendre de leur propre industrie , ny de la faveur de leurs amis, ny de la prudence des hommes ; & qu'il ne falloit plus recourir qu'à la providence du Ciel , & se rapporter entierement du succez de cette affaire aux volontez de Dieu ; qui fut l'unique consolation ; mais tres-grande & bien sensible qu'ils eurent dans leur detention , de ne dependre que du Conseil & des iugemens de nostre Seigneur.

Les Peres auoient demeuré fix mois en prison, attendans l'assistance de Dieu, leur seule esperance, quand il vint vn mandement du Roy, lors qu'ils y pensoient le moins, qui les appelloit

à la Cour avec leurs presens. Disons aussi qu'un iour le mesme Roy se souvenant du memoire que l'Eunuque Mathan luy auoit adressé, dit sans qu'aucun luy eust parlé : D'où vient que cette cloche sonne d'elle-mesme, qui m'aduertit qu'un Estranger me vient voir, & m'apporte quelque chose. Il n'est pas encore arrivé à la Cour, respondit l'Eunuque à ses costez, pour ce que vostre Majesté n'a pas donné ses ordres pour le faire venir. Les ordres furent incontinent donnés, par le commandement du Roy, & Mathan fut contraint à sa courte honte de mettre les Peres en liberté, & de les renvoyer avec leurs presens, & leurs hardes. Ces illustres Captifs commencerent à respirer, & metans en oubly tous les travaux passez, se mirent aussi-tost en chemin. La riviere estant pour lors glacée, ils furent obligez de prendre la terre. Les Mandarins leur fournirent toutes les choses necessaires au voyage, & les desfrayerent aux despens du Roy, pour l'entretien de leurs personnes, & pour la conduite de leur bagage.

CHAPITRE IV.

L'entrée des Peres, & leur estalissement à Pequim.

 E fut iustement le quatrième iour de Ianvier de l'an 1601. que nos Peres entrerent heureusement à Pechim, où ils furent receus & regalez par un Eunuque, qui leur presta son Palais. La premiere chose qu'ils firent dès aussi-tost qu'ils furent arrivez, fut de ranger par ordre les presens pour le Roy : & puis le iour suivant, les Eunuques les porterent au Palais Royal en grande magnificence, & les presenterent au Roy, qui prisa iusqu'à la moindre chose.

Il eut de la veneration pour les images de nostre Sauveur & de la Sainte Vierge, & de l'admiration pour un horloge & pour une grosse cloche. Il commanda à ses Eunuques de faire sonner la cloche ; pour l'horloge, qui estoit une piece curieuse, & travaillée

vaillée avec beaucoup d'artifice ; dont iamais on n'auoit veu de pareille à la Chine, ils sçauoient bien qu'elle devoit sonner les heures; mais pource qu'elle n'estoit pas montée, & qu'il n'y auoit personne qui sçeuſt la façon de la monter, il commanda qu'on fiſt venir nos Peres en son Palais pour la mettre en estat. On les appella promptement, & meſme ils furent introduits dans l'enceinte du ſecond mur par vn privilege fort extraordinaire, n'y ayant que les Eunuques, qui puiſſent y entrer, & les ſoldats quand ils font garde la nuit; & là traitez ſplendidement par vn des principaux Eunuques, ſuivant le commandement qu'il en auoit receu du Roy.

Ils y demurerent trois iours, en partie pour ajuſter les roües de l'horloge, & le faire ſonner; comme auſſi pour dreſſer vne tour de bois d'un grand travail, & d'une prodigieuſe dépenſe, où elle peult eſtre élevée : en partie pour monſtrer à quatre Eunuques la façon de la gouverner, & pour ſatisfaire aux demandes qu'ils leur faiſoient touchant les choſes de l'Europe, les Royaumes, les peuples, les couſtumes, & dix mille particularitez, qu'ils rapportoient puis apres au Roy, qui témoignoit d'y prendre plaiſir, & d'en eſtre pleinement ſatisfait. Tout ſon deſir eſtoit de voir nos Peres; mais comme il ne vouloit pas violer la couſtume de ſes Anceſtres, qui eſt de ne point ſe laiſſer voir aux Eſtrangers, il les fit peindre au naturel de leur grandeur, ſe contentant de voir en peinture, ceux auxquels il ne pouuoit ſe faire voir en perſonne.

Toutes choſes nous rioient; & nous promettoient vne parfaite proſperité, tant pour l'edification vniuerſelle que les domeſtiques du Palais receuoient de nos Peres, que pour la ſatisfaction particuliere que le Roy tiroit de toutes ces choſes, & qu'il témoignoit auoir ſur tout de nos preſens : de ſorte qu'il ſembloit que nos affaires fuſſent en ſeureté, & que nous ne devions rien craindre à l'avenir. Mais certes nos Peres furent bien-toſt accuëillis de nouvelles tempeſtes, & experimenterent que le calme de la mer de ce monde, n'eſt pas de longue durée. Celuy qui excita ces troubles fut vn Mandarin du Tribunal Lipu, qui ſe ſentant offenſé de nos Peres, de ce qu'ils s'eſtoient adreſſez à des Eunuques,

ques, pour faire tenir leurs presens au Roy, contre la coûtume ordinaire & reçeuë dans le Royaume : que nos Peres ne pouuoient pas sçauoir, & contre l'autorité de sa charge qui estoit d'accompagner & d'introduire les Ambassadeurs dans le Palais, & de presenter au Roy leurs presens, sans autre forme de procez, il se prit à la partie la plus foible, fit prendre & arrester nos Peres, & les renferma dans la maison des Estrangers, entourée de murailles d'une maniere beaucoup plus fâcheuse qu'il ne se pratique en pareille occasion, pour l'insolence des Sergens, qui firent peut-estre ce que le Magistrat ne leur auoit point commandé. En suite de cet emprisonnement ils furent presentez en iustice, & interrogéz publiquement en pleine audience, quoy que leurs réponses addoucirent vn peu l'esprit des Iuges, & firent paroître leur innocence.

Il n'y auoit que trois iours, que les Peres auoient esté renfermez, quand on les fit venir pour la deuxième fois au Palais, afin de rendre les deuoirs ordinaires, & de faire les ciuiletez accoutumées dans la Sale des complimens. Le mesme iour ils furent derechef interrogez de plusieurs chefs deuant des Notaires publics par l'ordre du mesme President. Le principal poinct de leur interrogation, & sur lequel ils faisoient plus d'instance, estoit à quelle fin ils estoient venus à la Chine; quel dessein ils auoient & quelle estoit leur pretention en faisant tous ces presens au Roy.

Nos Peres iugerent à propos en cette occasion de répondre nettement & en forme à tous les Chefs des interrogations, qu'on leur faisoit. Et premierement ils confesserent qu'ils estoient venus en la Chine à dessein d'y publier la Loy du vray Dieu, gouverneur & Seigneur absolu du Ciel & de la Terre. Puis ils protesterent qu'ils n'auoient aucun mauuais dessein, faisans des presens au Roy, & qu'ils n'esperoient de Sa Majesté, ny charge, ny dignité, ny recompense aucune, que toute leur pretention n'étoit que de luy rendre des témoignages de leur obeïssance, puisqu'ils auoient l'honneur de viure ses suiets, & habitans de son Royaume depuis plusieurs années, & qu'ils ne demandoient qu'une seule chose, à sçauoir qu'il leur fust permis de viure & de mourir en cet-

te Cour, ou en autre endroit du Royaume, qu'il plairoit au Roy leur assigner, comme ils auoient déjà vécu ailleurs assez long-temps.

Les Notaires ayans pris & reçu ces depositions, les allerent communiquer au President, qui les ayant veuës & considerées, dressa vn memoire qu'il presenta au Roy en partie fauorable aux Peres, en partie aussi contraire & des-auantageux. Mais comme le Roy nous aymoît, il ne répondit rien à ce qui étoit contre nous, qui est tout le mesme à la Chine, que de reietter vne Requête : & nos Peres apprirent des Eunuques, que le Roy auoit témoigné du déplaisir, quand il sçeut qu'on les auoit constituez prisonniers dans la maison des étrangers.

De façon que le Mandarin iugea par ce silence du Roy, & par le refus qu'il faisoit de répondre à son memoire, qu'ils étoient agreables & bien-venus à la Cour, & qu'il deuoit les traiter d'une autre façon : ce qu'il fit, changeant ses rigueurs en courtoisie, leur rendant tous les témoignages d'une parfaite amitié, & commandant qu'ils fussent mieux & plus honorablement traitez, que les autres étrangers qui étoient sous sa dependance, iusques-là mesme, que contre les loix & coûtumes de ce détroit, il leur donna permission de sortir quand ils voudroient, & d'aller librement par la Ville, pour vacquer à leurs affaires & visiter leurs amis. Et puis il dressa vn autre memoire, qu'il presenta au Roy, conçu avec des termes honorables, pour les Peres, & avec des loüanges particulieres de leurs mœurs & façon de faire : tout ce qu'il y auoit de mal, étoit, qu'il pressoit instamment, qu'on les renuoyât de Pequim ; puisque c'étoit vne chose extraordinaire, & tout à fait contraire aux loix du Royaume, que des étrangers véussent à la Cour. Mais comme les Eunuques, qui auoient le soin de l'Horloge apprehendoient l'éloignement des Peres, dont la presence étoit comme l'ame, qui donnoit le mouuement & l'ordre aux ressorts de cette machine ; & d'ailleurs comme le Roy se plaisoit de les auoir & de les conseruer auprès de sa personne, cette seconde Requête ne fut non plus réponduë que la premiere.

Avec cette liberté qu'auoient nos Peres de sortir quand ils vou-
loient

loient de cette enceinte de murailles, ils visitoient les Mandarins, se faisoient des nouueaux amis, & sollicitoient le Conseil des vs & coûtumes, qu'ils appellent *Lipù*, par deuant qui se traitoient leurs affaires, & prioiet ces Messieurs d'auoir pour agreable d'exposer en leur Requête, qu'ils approuuoient leur demeure & leur établissement à Pequim : estant fort probable qu'il n'y auoit que cette seule consideration qui empêchât le Roy de répondre aux memoires qu'on luy presentoit. Mais il estoit impossible de les faire démodre de la resolutiõ qu'ils auoient prise de moyenner le congé de nos Peres; & dans tous les autres memoires qu'ils dressèrent depuis, vn des principaux poincts estoit, que ces estrangers, qu'ils traitoient d'ailleurs ciuilement, & avec beaucoup de respect, fussent congediez de la Cour. Mais comme ils s'opiniãtroient en leurs demandes, le Roy persistoit en son silence, & ne répondoit rien, ny pour, ny contre.

Les Peres s'ennuyans de ces longues remises, & desirans sortir de cette honorable prison destinée aux estrangers, s'auserent d'un expedient propre pour estre tout à fait libres, qui fut de procurer par le Moyen des Mandarins leurs amis, de pouuoir se rerer dans vne maison de loüage, attendant que le Roy eût donné quelque réponse aux memoires, qu'on luy auoit presenté. C'étoit vne chose nouuelle, & entierement contraire aux coûtumes de cét Estat, & d'autant plus difficile, qu'on ne pouuoit rien conclurre, sans vn ordre exprés du Roy. Maistout est facile aux volonte de Dieu. On obtint cette permission, plûtoست par la prouidence du Ciel, que par la prudence des hommes de la terre. Ainsi nos Peres quitterent cette maison, ou plûtoست cette prison des estrangers, & loüerent vne maison en ville, où ils commencerent à viure comme les naturels du païs.

Se voyans en cét estat, qui estoit le plus auantageux, qu'ils pouuoient souhaiter pour le present, ils rechercherent efficacement tous les moyens de s'anchrer si puissamment en cette Cour, & d'arrester si bien leur établissement, qu'il fut impossible de les troubler. Car ils sçauoient de quelle importance estoit leur presence à Pequim aupres du Roy pour la seureté des autres maisons qu'ils auoient déjà, ou qu'ils esperoient

cy-apres dans les autres Villes du Royaume. Nonobstant la diligence , qu'ils apportèrent de leur côté , & les soins que contribuèrent les Mandarins leurs amis , ils ne purent jamais tirer aucune réponse : ils eurent seulement quelque assurance des Eunuques , que le Roy estoit fort content qu'ils demeurassent à la Cour en toute seureté , & qu'il seroit fâché , s'ils parloient de retourner aux Provinces du midi.

Cette réponse estoit plus que suffisante , & valoit autant qu'un mandement du Roy , puisqu'elle estoit autorisée de son nom , pour appuyer les Peres , & pour les maintenir en leur maison : particulièrement si vous y adjoûtez vne faueur extraordinaire que le Roy leur faisoit , de leur fournir des deniers de son épargne , les dépenses nécessaires pour l'entretien de leurs personnes , & de quatre seruiteurs , qu'ils touchoient de trois en trois mois par la main des Thresoriers. Ces graces Royales avec la familiarité des Eunuques du Palais , & l'affection des principaux Mandarins , mirent nostre maison non seulement en seureté , mais en vne si haute reputation , que le nombre des personnes , qui faisoient profession de nous vouloir aymer , croissoit de iour en iour , & le peuple accouroit de tous côtez à nous avec vne foule qui n'estoit pas petite , les vns par curiosité de voir des estrangers , les autres pour apprendre quelque secret de nos sciences ; & les autres pour entendre les veritez de nostre Religion , qui estoit l'exercice le plus agreable à nos Peres , & le plus profitable aux Chinois.

Parmy vn grand nombre de Mandarins , qui contracterent vne estroite amitié avec les nostres , dans ces premiers commencemens , vn des plus qualifiez fut vn nommé Ligo-zun. Il estoit natif de Ham-cheu , personnage orné de belles qualitez , & doué d'un excellent esprit , & reconnu pour tel par tout le Royaume , depuis qu'en l'examen des Docteurs , il auoit esté le cinquième entre trois cens licentiez , ou enuiron qui prirent leur degré , ce qui luy acquit beaucoup de reputation. Il estoit naturellement curieux , ce qui fit qu'avec son bel esprit , & avec l'ayde du P. Matthieu Ricej , il apprit force beaux secrets de la Mathematique. Il fut soigneux de traduire en langue Chinoise quantité de liures ,
que

que le Pere auoit composé, & mesme estant encore Gentil, il mit vn Catechisme en beau style. On raconte que comme il le composoit, voyant & pesant la force de nos raisons qui preuuent la saincteté de nostre Religion, qu'il n'auoit pas encore embrassée, il s'écrioit : certes il faut auoïr, que ces ouurages sont merueilleux, & bien raisonnez. Enfin Dieu luy ayant ouuert les yeux, pour penetrer plus viuement les veritez de nostre Foy, & ne pouuant plus estoufer tant de lumieres qui l'accabloient, il se resolut d'estre Chrestien: mais comme il vouloit executer son dessein, il se trouua vn empêchement commun & ordinaire aux hommes de condition dans la Chine, qui est la brutalité des femmes: de sorte qu'il fit baptiser toute sa famille, attendant qu'il eût mis ordre à ses affaires, & qu'il pût estre capable des mesmes graces que ses Domestiques, qu'il reçut peu de temps apres, & fut nommé Leon sur les fonds de Baptisme. C'est ce Leon si celebre dans nos Annales pour son zele, pour sa vertu, & pour estre vne des plus importantes colonnes de cette nouvelle Eglise, qu'il a soustenuë par son autorité, & accruë merueilleusement par la force de ses exemples & de ses patoles: attirant ainsi plusieurs autres personnes de condition, à suiure le chemin qu'il leur monstroït: du nombre desquels fut ce Michel, dont le nom & les vertus sont assez connus par le recit, qu'en font aussi nos histoires, & duquel nous parlerons en son lieu.

Quand il fut vne fois Chrestien, il sceut si bien marier les interêts de l'Estat & de la Religion, qu'en toutes les charges & gouuernemens qu'il exerça depuis, en diuers endroits du Royaume, il ne fit iamais rien qui fût contraire à la Loy qu'il professoit. Vne des plus importantes charges, où l'éleua son merite, fut celle de *Taui* dans la Ville de Caoyeu, en la Province de Nanquim, qui est vne des plus honorables & des plus lucratiues du Royaume. comme il eut pris possession de son Palais, il trouua vne Chapelle pleine d'Idoles, que la superstition de ses ancestres auoit conseruez, reuestus & enrichis avec des soins & des dépenses extraordinaires. Le bon Leon ne iugeant pas à propos de souffrir vne si méchante compagnie en sa maison, fit venir ses seruiteurs avec des coignées, & leur commanda d'abatre ces Autels, &

de mettre en pieces ces Idoles , & de les porter à la cuisine pour les brûler , & purifier dauantage l'or dont ils estoient parez. Les gens de Iustice, les Escriptuains, les Sergens & les autres Officiers étonnez de la nouueauté de cette procedure, se regardans les vns & les autres, disoient: il semble que nostre Caloyé, c'est ainſi qu'ils appellent leur Mandarin , a perdu la ceruelle : ne considerans pas qu'en cela mesme il en faisoit plus paroître , qu'en toute autre occaſion.

Ayant passé le meilleur de ses années au seruice du Roy de la Terre , il voulut se retirer pour donner le reste au Roy du Ciel. Pour cet effet , il choisit sa maison dans la ville de Han-cheu, où toutes ses occupations furent de s'employer de tout son cœur aux affaires de son salut. Il fit bâtir vne nouuelle Eglise, & vne nouuelle maison , pour les Peres , qui estoit absolument necessaïre dans vne Ville si vaste & si peuplée ; celle que nous auions déjà n'estant pas suffisante pour vn si grand monde de Chrestiens. Il voulut qu'elle fust iointe à la sienne , pour auoir plus de commodité de traiter quand il voudroit avec nos Peres , qui estoit toute sa consolation. Et pour profiter dauantage au seruice des Chrestiens, il se mit à traduire nos liures, d'une methode excellente, & tres-propre, tant pour l'inrelligence de nos sciences , que pour la declaration des veritez de nostre Loy. A ce dessein il voulut auoir vn Pere aupres de luy qui ne fust autre chose. On luy donna le P. François Furtade , avec lequel il composa les liures des Cieux, & les fit imprimer à ses dépens , qui furent receus avec des applaudissemens merueilleux de tous les Chinois. Puis il entreprit la Logique, qui estoit acheuée, reueuë & preſte d'estre mise sous la presse, quand Nostre Seigneur voulant luy donner la recompense deuë à son zele & à ses trauaux, l'appella de cette vie à vne meilleure , apres auoir receu tous les Sacremens de l'Eglise, & rendu des témoignages illustres des hauts sentimens qu'il auoit de son Dieu , & des marques certaines de sa predestination.

Il nous faut maintenant retourner à nos Peres, que nous auons laissé à la Cour , où toutes leurs affaires alloient toujours de mieux en mieux , & Dieu les consoloit abondamment , leur faisant voir à l'œil & toucher au doigt, les fruits de leur trauaux
passez ;

passiez ; dans les progres de la Religion , qui auoit déjà gaigné l'esprit & le cœur de plusieurs gentils , dont les vns auoient quitté leurs erreurs , pour suivre la verité , & les autres auoient diminué de beaucoup l'opinion des faux-Dieux , en suite des frequentes disputes & conferences que les nostres eurent avec les Maistres de leurs Sectes , où ceux-cy demurerent toujourns , & vaincus & confus.

CHAPITRE V.

Des progres , & de la ruine de la maison de Xaochen.



V mesme temps que les affaires de la Religion s'auançoient de la sorte à la Cour , & que les Peres employoient tous leurs soins pour leur maison : les autres residans dans les autres Prouinces ne perdoient pas la moindre occasion d'annoncer l'Euangile , & d'amplifier le Royaume de Dieu , & l'ennemy commun des hommes ne cessoit pas aussi de faire éclater sa rage contre nous & de témoigner le dépit qu'il auoit , que tant d'ames sortissent de ses mains.

La residence que nous auions en la Ville de Xaochen dans la Province de Canton , grossissoit tous les iours en nombre de Chrestiens , & se rendoit illustre par les conuersions de plusieurs personnes de qualité , parmi lesquelles , estoient trois Mandarins , qui donnoient des exemples de vertu surpassans la portée des Neophytes , vne grande porte s'ouurit enfin à l'Euangile , & ensemble à plusieurs aduersaires.

Le P. Nicolas Lombard s'occupoit à ces conuersions : & lors qu'avec plus de ferueur il s'efforçoit d'exterminer les Idoles des maisons de gentils ; en voicy vn qui entre dans sa chambre porté sur les épaules de quelques hommes , & suiu y d'une grande Procession , qui avec vn bruit insupportable demandoient l'aumône pour la structure d'un Temple , qu'ils faisoient faire. Vn
chacun

chacun s'apperçeut aysément du danger. Mais la valeur Chrestienne, qui est à l'épreuve de toutes les disgraces de la fortune, rabatit courageusement ces coups ; & bien que le bruit fût extraordinaire, la demande pressante, & que la voix perçât les nuës, & montât iusqu'au Ciel, nostre Seigneur ne permit pas neantmoins qu'ils fissent d'autre violence, & ainsi ils se retirerent sans auoir rien obtenu.

Dans les villages de cette prouince les lettrez enrageoient contre les Chrestiens. Le bruit courut par la ville que les Peres de Pequim qui alloient à la Cour, auoient esté pris sur les chemins par l'Eunuque Mathan, & qu'il leur estoit impossible de pouuoir échaper de ses mains sans perdre la vie, ou à tout le moins sans estre griefuement punis. Et comme le Diable se sert de toutes les occasions, pour nous trauerser, il fit courir vn autre bruit plus dangereux pour renforcer cetuy-cy, à sçauoir, que les nostres auoient esté chassez de la ville de Xaochim, & qu'on s'estoit saisi de tous les Chrestiens pour les chastier, comme infracteurs des loix du Royaume. On ne sçauroit croire la consternation que ce bruit causa parmy tous les fideles, & l'apprehension qu'eurent nos Peres, d'autant plus grande, que ces discours n'estoient pas sans quelque fondement. Mais dés aussi-tost que la verité fut reconnüe, ces craintes cessèrent pour faire place à d'autres persecutions, qui se formoient contre nous.

L'année fut affligée d'une grande seichereffe : Les gentils n'auoient épargné ny leurs sacrifices ny leurs prieres aux Pagodes pour auoir de la pluye, sans rien gagner : & ne sçachans plus quel moyen prendre, ils s'auiserent de consulter vne vieille, qui faisoit la deuineuse, & de luy demander les raisons, pourquoy il ne pleuuoit point, & qui est-ce qui fermoit l'oreille aux Pagodes pour ne pas écouter leurs iustes demandes en vne si pressante necessité. D'autant répondit-elle, qu'on a brûlé ses costes à Conhim, qui est le nom de l'Idole d'une Dame : donnant à entendre, que ceux qui se conuertissoient au Christianisme, auoient de coustume de brûler les Idoles, qu'ils auoient auparauant adoré. Il n'est impossible de vous exprimer la fureur que conceurent les gentils de cette réponse, qui fut receüe comme la voix d'un Oracle : il n'y eut

eut que la crainte des Mandarins, qui les empêchèt de mettre le feu aux maisons des Chrestiens : & si avec cela ils firent serment de tuer les Peres, si iamais ils reuenoient.

Les Bonzes demeurans dans la Ville, ne pouuans plus souffrir ny cacher la rage qu'ils auoient conceuë contre les Peres, ny voir la fumée de leurs Idoles, que les nouveaux conuertis faisoient tous les iours brûler, se liguerent avec plusieurs mutins du peuple & se resolurent de terminer l'affaire pour vne bonne fois. Il dresserent contre nous vn memoire diabolique, & toucherent certains chefs capables de faire trembler les plus hardis Magistrats; & d'autant plus, qu'il y en auoit beaucoup de veritables, qu'on ne pouuoit nier : comme d'estre Estrangers, de faire vn monde nouveau, de vivre à nostre mode, & de suiure nos loix, de faire des assemblées, qui est vne chose dangereuse à la Chine pour les reuoltes. Ils adiouôient d'autres choses pour confirmer leur opinion. Ce memoire fut présenté aux Magistrats, qui le receurent assez volontiers. Mais Nostre Seigneur qui fauorise les siens, & la prouidence diuine qui fait paroître son secours aux grands besoins, eleuerent vn petit vent fort à propos, pour dissiper tous ces nuages.

Vn puissant Mandarin, qui exerçoit la charge de *Tauli* en cette Ville, entreprit nostre defense : & avec vn discours, qu'il fit aux Mandarins & au peuple touchant la probité des Peres, leurs mœurs, leur vie, & la seurété qu'on deuoit prendre de leurs intentions, appaisa cet orage. Tant est puissant en toutes sortes de rencontres, l'autorité d'un homme de gouuernement : & sur tout en cette cy, où il sembloit que le Tauli nous deût estre le plus contraire, suiuant les loix de l'estat. Mais Nostre Seigneur se voulut seruir de luy pour abbatre cette tempeste, & nous faire cueillir les fruiçts de cette rude tentation

Ainsi alloient nos affaires entremêlées de tempestes, & de calmes, & pour conclure ce qui concerne cette maison, ie me contenteray de raconter deux choses plus remarquables.

Au temps que les Hollandois rauageoint les Indes ; & qu'ils estoient déjà paruenus à la Chine, à dessein de prendre terre en ce Royaume, & d'enleuer Macao, ce qu'ils ont essayé depuis,

N n comme

comme j'ay, dit cy-dessus. Les Portugais parlerent en cette occasion de fortifier la ville, comme ils ont fait depuis : & quoy qu'ils n'exécuterent pas pour lors le dessein qu'ils auoient pris neantmoins ces projets & ces menaces de guerre suffirent pour faire croire aux Chinois, qui sont apprehensifs naturellement, que les Portugais machinoient quelque chose, & qu'ils faisoient des apprêts contr'eux. Cette opinion s'accrut, sur ce que le P. Lazare Catanée, estoit pour lors arriué de la Chine à Macao, homme bien fait & puissant de corps, actif de bonne mine, & venerable, avec sa longue barbe, & tel que ceux qui ne le connoissoient pas, le iugeoient beaucoup plus propre à porter vne pique, qu'à lire vn Breuiare. De sorte que les Chinois se persuaderent aisément que ce Pere auoit dessein de s'emparer de leur Royaume, & que les Portugais l'auoient choisi pour chef de cette entreprise, tant à cause de sa personne, que de son experience ; sçachant les chemins du pays, & ayant fréquenté les deux Cours. Ils adioustoient à cela, que deux armées deuoient bien-tost paroître, l'vne des Portugais de l'Inde, & l'autre des Japonois leurs ennemis iurez : & que les autres Peres, compagnons du P. Lazare estoient entrés dans le Royaume en qualité d'espions & de perturbateurs du repos de l'État, pour remarquer les places, & souleuer les peuples. Malicieuse, mais ridicule inuention du Diable, comme si quatre pauvres Religieux avec vne poignée de Chrestiens pouuoient emporter & conquerir vn si puissant Royaume.

Ce bruit commença peu à peu, & puis s'accrut de telle sorte parmi les Chinois, comme c'est l'ordinaire, que tous ceux qui demeuroient à Macao, marchands & autres s'enfuirent à Canton. Et ceux de la Prouince de Canton tenans la chose pour faite, prirent vne telle épouuante qu'ils pensoient estre déjà demy perdus. La nouuelle en vint aux oreilles du Vice-Roy, qui fit toutes les diligences pour leuer promptement des soldats par mer, & par terre. On renuersa dans la ville capitale vn grand nombre de maisons qui estoient le long des murailles sur les fosses, avec vne perte incroyable, pour les propriétaires. Les portes du costé de Macao furent bouchées, & on mit des sentinelles sur

les murailles qui faisoient garde le long du iour , & de la nuit. On fit defense par les carrefours publics sous de grieues peines d'auoir aucun commerce avec ceux de Macao , & de receuoir les estrangers , particulièrement le P. Catanée , qui estoit celuy; qu'on deuoit couronner Roy de la Chine. De cette façon la ville , le chef de la Prouince se preparoit à receuoir l'ennemy , tandis que les voisins mouroient de peur.

Qui n'eût creu, qu'un tel embrasement si viuement enflammé n'eût deu gagner iusques à nostre residence de Xaocheu , située dans la mesme Prouince , & assez voisine de la ville capitale ; & consumer tout ce qui estoit dedans , & en suite reduire en cendres toutes les autres du Royaume ? Ils se ietterent comme des furieux dans nostre maison , foüillerent exactement tous les endroits du Royaume , & renuetsferent tous nos meubles de haut en bas , pour voir si nous n'auions point caché des armes : mais n'ayans rien trouué de ce qu'ils cherchoient , s'estans persuadez que c'estoit vn arsenal , ils sortirent de nostre maison , & le bruit commença peu à peu à s'appaiser , & ce grand feu qui sembloit deuoir enuveloper tout le Royaume , commença à s'éteindre ; ils ne laisserent pas neantmoins de faire bonne garde pour estre plus en seureté.

Déjà le Vice-Roy auoit estably *Tum-pim* Lieutenant General de la Prouince , & luy auoit donné toute la milice du país, pour assieger & ruiner la Cité de Macao. Mais *Tum-pim* , qui estoit homme prudent, & qui sçauoit que les Portugais ne se laissoient pas batte si aisément, comme ils le firent paroître depuis contre les Holandois , qui sont bien d'autres gens qu'eux , ne voulut point s'engager mal à propos dans vne entreprise si hazardeuse, sans estre auparauant bien informé de l'affaire. Il enuoya à ce dessein des espions à Macao , qui pouuoient librement aller par tout , d'autant que la ville estant en paix , ne songeant à rien moins qu'à enuahir la Chine , tous les passages estoient ouuerts. Les espions furent quelque temps à Macao en toute sorte de liberté , puis s'en retournerent pour asseurer le Lieutenant , qui les auoit enuoyez, qu'on ne parloit ny de guerre ny de soldars à Macao, qu'on n'y faisoit aucun apprêt , & qu'il n'y auoit rien de sem-

blable aux faux bruits qu'on auoit fait courir ; qu'au contraire toutes choses y estoient paisibles, si ce n'est que la Ville estoit diuisée en deux factions pour les querelles particulieres de quelques Bourgeois.

Avec ces aduis, qui furent promptement donnez au Vice-Roy, le temps fit bien-tost paroître la verité, & dissipa ces fausses tenebres : si bien que la Ville de Canton ouurir ses portes, & se mit en repos. Ce qui seruit encore de beaucoup pour arrester cet orage, fut la venuë d'un Mandarin, duquel nous auons déjà parlé vn autre fois, à l'occasion d'un semblable tumulte excité contre nos Peres en la Ville de Xaocheu, qu'il appaisa par sa prudence & par son autorité. Il estoit allé à la Cour, d'où il reuint pourueu de belles charges, & comme nous regrettions extremement son absence, parmy toutes ces broüilleries nous-nous réjouissons également de sa presence, qui ferma la boubhe à la calomnie. Il auoit connu nos Peres depuis long-temps, & nouuellement il auoit contracté vne estreite familiarité avec ceux de Pequim : de sorte que nous n'eûmes rien à craindre pour ce coup ; mais comme cette Province peut iustement estre comparée à vne Mer orageuse, elle n'est iamais sans tempestes, les vnes succedans aux autres, iusques à la totale destruction de nostre résidence de Xaocheu.

L'an 1613. soit que Nostre Seigneur voulût punir les Habitans de cette Ville, s'estans rendus indignes des graces, qu'il leur auoit préparées ; ou qu'il voulut mettre nos Peres en vn autre lieu plus commode, avec plus de seureté & de repos pour leurs ministeres ; les Lettrez, les Bonzes, & tout le menu peuple se banderent contre nous, crians aux estrangers, avec tant de violence & de furie, que les Mandarins ne pouuans leur resister furent contraincts de porter sentence de bannissement contre nous : il est vray que le ban ne fut pas hors du Royaume, qui estoit le principal fuiet de nos apprehensions.

En consequence de ce iugement, ils pillerent nostre maison, & commirent les autres insolences, qui sont ordinaires à cette sorte de personnes, en semblables rencontres : & puis ils mirent vn Marbre sur nostre porte, comme vne marque de leur victoire,

avec

avec vne grande inscription contre l'honneur de nos Peres & de nostre sainte Foy. Mais comme l'ardeur du peuple se fut vn peu moderée, les Chrestiens effacerent vne nuit, cette écriture.

Nos Peres estans ainsi chassés de cette Ville, au grand contentement des Payens, & avec vn regret sensible de tous les Chrestiens, qui ne pouuoient arrestter leurs larmes en cette triste separation, ils se mirent sur la Riuiera, & montans contre le cours de l'eau, vers le Septentrion, ils arriuerent en peu de iours à la montagne Muilin où est la source de ce grand fleuve, & au pied de laquelle est assise la Cité de Namhium, qui sert de bornes à la Province. Ce fut sur cette montagne que s'arresta nostre vaisseau, sous la conduite du Ciel, comme l'Arche de Noë sur les montaignes d'Armenie. Nos Peres, sans auoir demandé permission, ny parlé à aucun des Mandarins, mettans toute leur confiance en Nostre Seigneur, chercherent vne maison à louer en Ville, qu'ils trouuerent aisément, sans que personne s'y opposât. Quand Dieu, qui dispose de toutes choses & qui tient les cœurs des hommes en sa main, se mêle d'vn affaire, le succez en est heureux, sans beaucoup de peine. Ils s'establirent là, avec le peu de meubles, qu'ils pûrent sauuer du naufrage de Xaocheu : & dresserent vne chapelle dans leur maison. Le bruit de la venuë de ces estrangers ne se fut pas si tost répandu, que la curiosité des habitans & leur concours ouurit la porte à la Predication de l'Euangile.

De façon que le Pere Gaspar Ferrera, qui s'occupoit en ce travail, commança de baptiser quelques Neophytes. Et ie me souuiens, que passant par là, l'année apres pour aller à Nanquim, i'y treuua des Chrestiens, non pas en grand nombre à la verité, mais bien instruits, qui jouïssioient d'vne profonde paix, iusqu'à la persecution de Nanquim, qui s'éleua l'an 1616.

CHAPITRE VI.

*Des progresz de la Religion, aux residences de Nancham
& de Nanquim, & de la mort du
P. Mathieu Ricci.*



Es Peres Emanuel Dias, & Iean Soarez trauail-
loient fructueusement dans la residence de Nan-
kam, Capitale de la Prouince de Kiamfi : &
bien que la plus grande partie de ces nouveaux
Chrestiens fût du menu peuple : il y auoit neant-
moins parmy eux, quelques Gentils-hommes, & mesme des
Parens du Roy, qui auoient esté lauez des eaux du Baptesme,
& qui seruoient d'exemple & de modele à cette nouuelle Egli-
se, pour leurs rares vertus. l'ay connu depuis quelques-vns de
ceux-là, qui viuoient exemplairement, & quand je partis de
la Chine, Dom Pierre estoit encore en vie. C'est ce person-
nage si renommé dans nos Annales, pour auoir fait parêtrer
l'esprit & la deuotion d'un vray Chrestien en toutes sortes de
rencontres, & le courage, & la constance d'un genereux Mar-
tyr au plus fort des tourmens : sa maison a toujours seruy de
refuge à nos Peres, & d'Eglise aux Chrestiens ; où ils trouuent
encore à present vne retraite assurée parmy les persecutions,
qui ne manquent iamais dans les nouuelles conquestes, que fait
Iesus-Christ, par l'entremise de ses Predicateurs.

Plusieurs des Parens du Roy ont leur demeure arrestée &
ordinaire en cette ville, la plupart fiers & insolens, tant à cause
de leur noblesse, que de leur faineantise. On ne scauroit croi-
re les maux qu'ils nous ont fait : iusques là, qu'ils auoient vn
iour resolu de surprendre nostre maison, & de nous chasser, ce
qu'ils eussent executé, sans l'arriuée d'un nouveau Gouverneur,
qui nous ayant déjà connu ailleurs, empescha ce coup, & nous
prit sous sa protection.

Les lettez, qui n'ont receu que le premier degré, & qui ne
sont

sont au plus que Bacheliers, sont vne autre espee de gens fâcheux & impudens. Ceux-cy auoient aussi pris à tâche de controuler la Loy Chrestienne, & de persecuter les Predicateurs qui l'annonçoient, comme ils ont fait souuent, & vne fois entr'autres, que plusieurs d'entre eux conspirerent d'arracher cette mauuaise semence (c'est ainsi qu'ils parlent) & dressierent vne requeste contre quelques-vns de nos Peres, qu'ils nommoient, les accusans d'estre traîtres au Roy, & sur ce pernicieux dessein de s'estre dispersez par cinq diuerses Prouinces du Royaume, avec vne merueilleuse correspondance des vns aux autres : de roder le long des riuieres comme des voleurs, qui remplissent toutes les costes de brigandages & de meurtres : d'empêcher qu'on ne reuere les Images des Anciens, & qu'on n'adore les Pagodes, qu'ils mettent en pieces, & reduisent en cendres ; d'enchanter le peuple rouge, & de luy faire adorer & reconnoistre pour le vray Dieu la statuë d'un More, c'est ainsi qu'on nomme les Europeans en cette Prouince : de faire des assemblées, & détourner le peuple de ses affaires : d'auoir attiré toute la ville à leur party, & de s'estre tellement multipliez, qu'ils montoient iusques au nombre de vingt mille. Ils inuenterent tant d'autres choses & si épouuantables, qu'il n'y eut personne, qui ne iugeât que nos Peres estoient entierement perdus, veu principalement le prodigieux nombre des ennemis, qu'ils auoient à combattre ; & la qualité des lettrez, qui leur faisoient vne cruelle guerre avec leur plume, dont ils sçauent bien se seruir, quand il en est besoin.

Le memoire fut présenté aux Magistrats, & les Peres citez en iugement, & interrogez de leur vie, de leurs mœurs, & de la doctrine qu'ils enseignoient. Ils rendirent raison de ce qui concernoit, leurs personnes avec vne audience fauorable : & pour le fait de la doctrine qu'ils preschoient, ils presenterent aux Mandarins, au lieu de memoire, vn Catechisme composé & imprimé en Chinois. On ne sçauroit dire comme ce petit liure fut bien reçu des luges, qui furent ravis à la lecture des fondemens de nostre foy, & des principes de toutes les vertus qui composent le corps du Christianisme : mais sur tout ils loierent & approue-

rent

rent les dix commandemens de nostre Decalogue. Enfin l'affaire eut tout vn autre succez que ne pensoient & n'attendoient nos ennemis : & les peres receurent vne sentence si fauorable de cette auguste compagnie , que la loy diuine fut louée, & approuuée publiquement par la bouche des gentils ; & nostre residence dans cette Ville confirmée par vn Arrest definitif qu'ils n'auoient encore peu obtenir. Ainsi la Croix de Iesus-Christ éléua ses trophées sur les ruïnes de l'enfer ; ceux qui estoient déjà Chrestiens , marcherent par tout avec liberté ; & les autres qui voulurent embrasser nostre religion , le firent sans crainte & la teste leuée. Et certes il y en eut de ce nombre, vne grande quantité, qui firent des actions dignes de l'esprit du Christianisme, & qui donnerent des exemples d'une rare vertu, que i'obmets à dessein, de peur d'estre trop long , me contentant d'un seul, que i'ay ouy raconter vn peu deuant mon depart de la Chine, de la propre bouche du mesme Chrestien, à qui la chose est arriüée.

I'étois à l'Eglise en cette Ville , la Capitale de la Province, quand ie vis entrer vn homme que ie ne connoissois point pour prier Dieu : i'attendis qu'il eût fait sa priere, & qu'il sortit pour scauoir qui il estoit. Mon Pere, me dit-il, ie suis Chrestien , natif de cette Ville, mais ma demeure ordinaire est à Nanchim, où ie suis marchand : ie viens de temps en temps voir mes parens, & la premiere visite que ie rends est à Dieu dans cette Eglise. Qui vous a baptisé , luy demanda-ie ? C'est le P. Iean de la Rocque en la façon, que ie vais dire. I'étois malade, il y auoit quelques années, & auois dépensé le meilleur de mon bien auprès des Medecins, sans trouuer aucun soulagement. Mes amis me visitoient , ayans compassion de moy , & entre autres deux Chrestiens, qui me conseillèrent de faire comme eux , & d'embrasser la vraye Religion, & m'assurerent que Nostre Seigneur feroit ce que les medecins n'auoient peu faire, & me rendroit la santé. Je répondis : si vostre Dieu me veut guerir, ie luy promets de me faire Chrestien. Ce fut assez : ils allerent vitement trouuer le Pere, & luy demander de l'eau beniste pour me la faire boire, esperans qu'elle auroit plus d'effet que toutes les drogues des Medecins. Le Pere neantmoins n'en fut pas d'advis. S'il veut se faire Chrestien, à la bonne heure

heure, dit-il, peut-estre que nostre Seigneur luy rendra la santé, s'il le iuge à propos pour son seruice : au moins luy donnera-il la santé de l'ame, qui est toûjours plus certaine & plus necessaire que celle du corps. Le bras de Dieu n'est pas affoibly, ny sa main racourcie ; il ne fait pourtant des miracles, que quand il veut : & s'il ne luy plaisoit pas en cette occasion de faire paroître sa puissance, faudroit-il pour cela que le gentil desistast d'estre Chrestien ? Ils retournerent pour me consoler, mais ie demeura peu satisfait de leur responce. A deux iours de là, les mesmes me reuindrent voir, avec vn autre Chrestien nommé Pierre, homme feruent & zelé, à qui les deux autres raconterent ce qui s'estoit passé avec le Pere. Qu'estoit-il besoin d'aller trouuer le Pere, repliqua-il, n'y a-il pas de l'eau beniste dans ma maison ? Faisons-en boire au malade, & nostre Seigneur le guerira. Il alla dans sa maison, m'en apporta dans vn petit vaisseau, & m'en fit prendre, & tout d'un coup ie recouura la santé, que ie n'auois peu trouuer parmy les Medecins durant plusieurs années. Me trouuant guery, ie me leue de mon liët, ie m'en va promptement à l'Eglise, pour remercier nostre Seigneur ; ie me fais instruire en la Foy, & estant suffisamment instruit ie reçois le Baptisme.

Plusieurs effets semblables arriuent tous les iours, que la vertu de Dieu opere pour fauoriser cette Eglise naissante, confirmer les Chrestiens, & consoler ses Predicateurs, mais i'ay particulierement voulu raconter cestuy-cy, pour l'auoir sceu de la personne mesme, à qui la chose est auenuë.

La residence de Nankim iouyssoit cependant d'une profonde paix ; les Peres s'acqueroient du credit, & gaignoient de plus en plus la faueur des Magistrats & les bonnes graces des Mandarins : les fideles croissoient de iour en iour en nombre & en deuotion ; & pour s'auancer dauantage au seruice de Dieu, ils auoient erigé vne Congregation à l'honneur de la S. Vierge sa mere, avec les fruits, qu'on reçoit ordinairement de la protection de cette grande Reyne.

Des personnes de grande consideration, se presenterent au S. Baptisme ; entre lesquelles fut Ku-taïso, digne d'une louange immortelle, pour les grandes choses qu'il a faites ou procurées

en cette ville par son trauail , ou par son autorité , en faueur des Peres. Ce grand homme encore Payen estoit le meilleur de nos amis , qui loüoit & approuuoit extremement la loy Chrestienne , la renoit pour la plus veritable , & la plus seure : mais il estoit trauaillé du mesme mal , que plusieurs autres ; les diffioultez , qu'il faut surmonter en la pratique des vertus qu'elle commande , l'en détournoient. Il vint enfin à surmonter toutes ces considerations , & à se vaincre luy-mesme. Il se fit baptiser , & voulut estre nommé Ignace , apres vne profession publique si resoluë & courageuse , qu'elle consola nos Peres , & renforça tous les Chrestiens. Il ne se contenta pas de la reciter , il voulut encore l'écrire , & la donner au public , comme vn témoignage de sa constance. l'ay iugé à propos pour le bien de plusieurs de la rapporter en cét endroit. Elle dit ainsi.

Kui Ignace , qui suis né l'an cieu , à la deuxiémelune , (c'est à peu pres au mois de Mars l'an 1549.) en la ville de Ciancieu , au Pays de Sucieu , de la Prouince de Nanquim , dans le Royaume Tamin , ainli nomment-ils le Royaume de la Chine : porté d'une profonde reuerence , & poussé d'une viue douleur de mes pechez , ie veux implorer la misericorde de Dieu , & luy demander pardon , afin qu'il m'accorde les eaux salutaires du Baptesme , pour estre enroollé au nombre de ses enfans ; & qu'il me communique les graces abondantes pour entrer dans la sainte Eglise. Considerant à part moy les années que j'ay vescu , & me voyant âgé de cinquante-sept ans , sans auoir iamais jetté les yeux sur la loy de Dieu , ny ouuert les oreilles , pour entendre les grandeurs de son nom : mais plütoist ayant suiuy la secte & les superstitions de Scechia , (l'un des plus fameux Idoles de la Chine) quoy que ie sçeusse tres-bien qu'elles choquoient la raison , & qu'elles étoient contraires à la verité ; j'ay vn extreme regret de mon peché , qui me semble infiny , & qui sans doute ne merite pas moins que les peines d'Enfer , Le bon-heur a voulu pour moy ; disons mieux la Prouidence diuine , qui dispose du temps & de l'Eternité , fit que ie me rencontra ces dernieres années avec les Maistres de la verité venus de l'Occident , à sçauoir Matthieu Ricci & Lazare Catanée avec Sebastien Fernandez leur compagnon. Ceux-cy furent

furent les premiers qui m'expliquerent les mysteres de Dieu , & depuis peu m'estant trouué avec Iean de la Rocque & François Martinez , i'ay esté confirmé par leurs discours dans la creance que i'ay, que le Ciel, la Terre, les hommes, & toutes choses sont des ouurages de Dieu , qui dependent de luy , & releuent de son autorité. Qu'entre toutes les loix & Sectes, il n'en est point d'autre, que celle qu'ils professent, qui soit conforme à la verité: Que Dieu seul pardonne les pechez par l'entremise de ses Ministres : Que luy seul pareillement confere la gloire du Paradis à ceux qui ont vne veritable & sincere douleur de leurs pechez. Et pource que ie croy, que l'homme peut par les moyens, qui sont instituez, obtenir la grace de Dieu, & iouyr de ses bienfaits, ie le supplie de me remplir de ses veritez , afin que ie puisse executer ses volontez, adorer & seruir sa Majesté d'un courage ferme & constant, & me conformer entierement à ses commandemens & saintes coûturnes. Dés le iour que i'auray receu les eaux du Baptesme, qui lauent & nettoient toutes les tâches de l'ame , ie promets à l'auenir , de déraciner de mon esprit toutes les Sectes des faux-Dieux , & toutes leurs vaines maximes contraires à la raison : & de renoncer à tous les desirs superflus des richesses , aux vanitez du monde , à toutes les faussetez & sottises du Siecle pour terminer tous mes desirs & toutes mes pensées aux volontez de Dieu. L'obeiray au Pere souuerain, & suiuray le droit chemin de sa Loy: & tascheray le plus soigneusement qu'il me sera possible par la mortification de mes sens , de remettre la lumiere de la raison, que Dieu m'a donnée, dans son premier esclat, ie commenceray par moy-mesme , & puis tascheray de communiquer aux autres les graces que ie receuray de sa main liberale.

Pour ce qui concerne les articles de la foy, quoy que ie ne puisse pas dignement comprendre la grandeur de chacun des mysteres; ie m'y soumets neant moins de tout mon cœur , & crois fermement tous les poincts qu'ils contiennent , suppliant le Saint Esprit qu'il me veuille esclairer de ses lumieres, pour les mieux penetrer. Maintenant donc que ie commence à ressentir les premieres impressions de la Foy , mon cœur est comme vn tendre espy, qui n'est pas encore en sa maturité : c'est pourquoy ie prie

la Reyne Mere de Dieu de me vouloir donner le courage & la force , intercedant pour moy , aupres de son fils , afin que i jamais ma volonté ne vienne à chanceler dans les resolutions qu'elle a prises , de perfectionner les facultez de mon ame , & de m'obtenir vn cœur pur & net : de m'ouvrir la bouche pour annoncer sa diuine Loy par tout nostre Royaume , & faire en sorte qu'il n'y ait aucun Chinois , qui ne connoisse la Loy du vray Dieu , & n'obeisse à ses Commandemens.

Telle fut la profession d'Ignace. Apres luy , le P. Iean de la Roque , superieur de la residence de Nankim baptisa de sa main le Docteur Pol , dont nous descrirons la vie sur la fin de cette histoire ; que ie peux nommer à iuste tiltre la Colonne de la Chrétienté de la Chine ; si celebre dans les Annales de nostre compagnie ; si consideré dans le Royaume , pour auoir exercé la charge de Colao , qui est la premiere sans aucune difficulté : si zelé pour la Religion , si diligent obseruateur de la Loy de Dieu ; si humble , si vertueux , & si saint , qu'on pourroit escrire de luy , de rares merueilles , si nous voulions donner la liberté à nostre plume de mettre sur le papier , ce que nous en sçauons.

La ville de Nankim n'estoit pas assez grande , pour contenir la semence de l'Euangile , il y en auoit suffisamment pour remplir toute la Prouince du mesme nom : mais il falloit vne occasion pareille , à celle que trouua le P. Lazare Catanée , qui estant allé visiter le Docteur Pol déjà Chrestien en la ville de Scianhaj ; où il estoit , pour rendre les derniers deuoirs , & celebrer les funerailles de son defunt Pere , trouua tant de bonnes dispositions aux habitans du païs , à receuoir la parole de Dieu , qu'incontinent apres la Messe cinquante personnes furent lauées des eaux du Baptisme , & en moins de deux ans , le nombre des Chrestiens crût iusques à deux cens , la plupart gaignez à Iesus-Christ par les bons exemples du Docteur Pol.

Il est vray qu'ils furent puissamment esmeus à la veüe de quelques miracles , que Dieu opera par le ministere de ses Predicateurs ; comme l'expulsion des Diables des corps possédez , la guérison des malades , & plusieurs autres effets prodigieux , qui furent comme vne douce pluye versée sur cette nouuelle Chrestienté ,

stienté, qui arrousa la terre ; & luy donna cette admirable fécondité , qui a produit tant de beaux fruits , que nous auons recueillis , & que nous recueillons tous les iours dans la maison , qui fut dès-lors fondée en cette ville ; & nous pouuons dire, sans mentir, que c'est la partie la plus saine, & la plus sainte des Chrestiens de la Chine.

Tandis que les Peres s'employoient avec tant de trauaux vers le midy dans trois residences : le P. Matthieu Ricci ne demouroit pas oiseux à Pekim ; au contraire il estoit si occupé qu'à peine auoit-il le temps , & le loisir de respirer , en partie pour les frequentes visites qu'il estoit obligé par bien-seance, & par ciuilité de rendre aux Chinois , qui se tiennent offensez contre ceux, qui leur refusent cette sorte de complimens : en partie aussi pour les excellens liures qu'il composoit, & qui non seulement le mettoient en reputation parmy les hommes doctes ; mais encore donnoient du credit à nostre Religion , & gaignoient plusieurs Gentils par la force de ses raisons , autant que par la nouueauté de quelques euenemens miraculeux que Dieu fit éclater à leurs yeux , comme d'un ieune Neophyte , iniustement condamné à la mort , qui en fut deliuré par vne faueur extraordinaire de nostre Seigneur, qui s'apparut la nuit au Iuge, & luy commanda de sauuer cét innocent. Deux autres , dont la santé estoit desesperée, furent gueris par le secours de la S. Vierge, qui se monstra visiblement à eux, leur parla, & les consola.

Nonobstant ces grands emplois , le P. Matthieu n'abandonnoit point les autres fonctions de sa charge, estant Superieur de la residence , & de la Mission , qu'il gouuernoit avec beaucoup de soin , de prudence & de charité. Mais enfin les trauaux continuels l'accablèrent , & nostre Seigneur , qui le vouloit conduire au port, apres tant de tempestes, rendit tous les remedes des Medecins inutiles contre la maladie , qui l'enleua de ce monde. Il demanda & receut tous les Sacremens avec vne grande deuotion, & avec des sentimens proportionnez à la pieté qu'il auoit fait paroistre durant toute sa vie. Les autres Peres luy demanderent auant que de mourir, sa benediction , & l'éclaircissement de plusieurs difficultez. Entr'autres, vn se plaignant à luy , de ce qu'il

les abandonnoit en vn temps , qu'ils auoient plus de besoin de sa conduite, il répondit : ie vous laisse la porte ouuerte à des grandes conquestes : mais sachez , qu'il vous faudra donnet de grands combats. Et ainsi s'entretenant tantost avec les Peres , tantost avec les autres Chrestiens , & le plus souuent éleuant son cœur & sa voix vers le Ciel avec des colloques amoureux , estant estendu sur son liêt, sans se remuer , il ferma les yeux comme s'il eût esté surpris de quelque doux sommeil , & rendit son ame entre les mains de Nostre Seigneur , au grand regret de tous les Chrestiens , & mesme des Gentils , qui ne le nommoient point autrement que *l'homme parfait , le Saint , & l'Apostre*. Je n'en diray pas dauantage , veu que sa vie est couchée au long dans l'histoire du P. Trigaut.

CHAPITRE VII.

De la Sepulture qui nous fut accordée par le Roy , & des progrez de la Religion Chrestienne iusqu'au temps de la persecution de Nanquim.



O v s auons déjà dit , que cest la coûtume parmy les Chinois d'auoir vn lieu destiné pour la Sepulture des morts. Les nostres , qui n'auoient pas bonnement assez de place , pour se loger durant leur vie , n'en auoient point du tout pour estre mis aptes leur mort. C'est ce qui leur donna de la peine à trouuer vn lieu commode pour enterrer le P. Ricci , mais Nostre Seigneur , qui ayme les siens, & qui honore ses seruiteurs , les fit penser à vne chose bien difficile , & comme ie crois tout à fait impossible , sans vne assistance particuliere du Ciel , veu les coûtumes de la Chine. Qui fut de demander vne faueur au Roy , & de supplier sa Majesté qu'il accordât vne place pour la sepulture du defunct. Ce qu'ils firent par vne requeste qu'ils presentetent , avec les raisons de leur demande , sans considerer d'ailleurs

d'ailleurs l'importance de cette affaire, & les difficultez qui en pouuoient naistre.

Le Colao mesme qui estoit de leurs amis, iugea qu'il estoit impossible de faire passer cette requeste, sous les formes ordinaires, qu'on obserue à la Cour. Neantmoins apres auoir recommandé l'affaire à Nostre Seigneur, on ne laissa pas de la mettre entre les mains du Mandarin, qui auoit charge de la presenter; & Dieu nous fit la grace qu'elle passa dans la Chancelerie, sans aucune opposition, qui estoit la plus grande difficulté de toutes, & presque insurmontable, au iugement des hommes. Puis elle fut présentée au Roy, qui fut sans doute poussé à nous fauoriser par la main toute puissante de celuy qui tient les cœurs des Roys; outre les presens qu'il auoit receu de nos Peres, & principalement l'horloge qu'il auoit deuant les yeux: de sorte qu'il remit la chose à son Colao, suiuant la pratique ordinaire, & le Colao la renuoya au Conseil des coûtumes, qui connoissent des affaires des estrangers. Ce Conseil l'ayant veüe & considérée iugerent, que comme c'estoit vne grace du Roy, c'estoit aussi au Conseil du Domaine du Roy d'en prendre connoissance. Nos Peres en ayans eu le vent, firent si bien qu'ils tirerent la cause de cette deuxième Chambre, où ils n'auoient aucun amy, qui peût les assister, & la remirent dans le Conseil des coûtumes, où par le moyen de leurs amis, elle fut iugée en leur faueur de la façon qui s'ensuit.

Vostre Majesté ayant fait commandement que le Conseil, auquel il appartiendroit, iugeât de cette affaire: & estant tombée entre nos mains, nous auons recherché les Ordonnances, & les loix du Royaume, parmy lesquelles il y en a vne qui dit ainsi: Si quelque estranger de ceux qui ont coûtume de venir dans le Royaume, meurt sur les chemins, fût ce mesme vn Vassal, c'est à dire vn de ces anciens Roys & Princes, qui releuoient de cette couronne, & venoient rendre leurs hommages à la Cour, le Thresorier de la Province, où sera mort le deffunct, luy assignera vn lieu pour sa sepulture, & luy fera eleuer vn Tombeau de pierre avec vne inscription, qui marquent ses qualitez, & le sujet de son voyage.

De

De plus vne autre loy porte ; que si l'estranger qui entre dans le Royaume , meurt apres son entrée à la Cour , auant que d'auoir esté recompensé du Roy, suiuant les anciennes coûtumes, le Gouverneur de la ville fera les frais des funerailles ; mais s'il auoit esté recompensé, elles se feront à ses despens.

Conformément à ces deux Loix (dont ie ne vois pas bien comment on peut tirer aucune raison pour appuyer nostre demande, veu que les Peres auoient esté déjà recompensez du Roy) le Mandarin sceut si bien ajûter toutes choses , & trouua tant de raisons de bien-seance & d'equité , pour faire accorder au P. Iacques Pantoya, la grace qu'il demandoit au Roy pour la sepulture de son compagnon ; que dés aussi-tost que le Roy eut leu la requeste, il l'agrea, & commanda au Colao d'y respondre en la forme ordinaire. Le Colao escriuit, qu'il trouuoit bon qu'on accordât aux Estrangers , la faueur qu'ils demandoient : Et puis le Roy la signa de sa propre main.

Cette expedition termina tout d'un coup nos peines presentes, & nos apprehensions pour l'auenir ; aussi nos Peres en remercierent nostre Seigneur , comme d'un double bien-fait ; qui ne s'arrestoit pas à la seule maison de Pekim, mais s'estendoit à toutes les residences du Royaume, & ne seruoit pas seulement pour la sepulture des morts , mais encore pour la seureté des viuans ; estant fort probable que le Roy, qui nous donnoit vne place dans son Royaume apres nostre mort , nous accordoit ensemble vne maison, où nous pûssions loger en liberté durant nostre vie. Aussi le don portoit ces paroles exprés ; pour enseuelir le P. Ricci, avec ses compagnons , & de vray tous ceux des nostres, qui meurent à la Cour, n'ont point d'autre sepulture.

La premiere partie de cette affaire , qui sembloit estre la plus fâcheuse , consistant en l'obtention , ayant reüssi si heureusement sans aucune difficulté ; l'autre qui regardoit l'execution , ne pouuoit pas manquer de trauerses. Mais nous en vinsmes aussi à bout avec l'ayde des Mandarins nos amis , & par l'adresse du P. Pantoya, qui fit present à tous les autres Iuges de ce que nostre paureté nous permettoit de posseder , & de ce que les Chinois prirent beaucoup , qui sont des cadrans d'yvoire , que ce Pere faisoit
à la

à la perfection. Nous auions de plus le Colao, c'est à dire tout pour nous : lequel nous témoigna tant de bonne volonté en cette occasion, que le Pere Pantoya sur la crainte qu'il eut, que ce grand nombre d'affaires de consequence, qui passent tous les iours par son esprit, ne luy fit perdre la memoire des Estrangers, l'estant allé visiter à dessein de luy en toucher vn mot : dès aussitost qu'il eut ouuert la bouche, le Colao, le prenant par la main, luy dit : le me suis souuenu de vous, & me doutant que l'affaire pourroit tirer en longueur, ie l'ay fait venir à moy : & puis l'ay mise entre les mains du Gouverneur, le priant d'en auoir vn grand soin, bien qu'il n'eût pas besoin de mes prieres, ny de ma recommandation, estant assez porté de luy-mesme à vous seruir : & ie m'assure, qu'il en priera de mesme tous les autres Mandarins, à qui vostre affaire doit estre communiquée. A la recommandation de tant de personnes d'une si eminente qualité, le don que le Roy nous faisoit, fut non seulement enregistré, mais receu avec honneur : & les moindres officiers, qui doiuent tenir la main à l'execution de pareils mandemens, eurent incontinent ordre de nous chercher vn lieu : ce qu'ils firent au plûstost, & auantageusement, émeus par l'estime qu'ils voyoient que les Magistrats, desquels ils dependent absolument, faisoient de nos personnes, & par l'honneur qu'ils nous rendoient. Il nous trouuerent quatre differentes places ; & d'autant qu'elles estoient toutes également commodés, ils nous vindrent prier de voir & de choisir celle qui nous plairoit dauantage, & qui seroit plus à nostre bien-seance pour en faire le rapport au Roy.

Il y en auoit vne de ces quatre près les murailles de la ville, avec vne grande & riche maison, accompagnée d'un beau jardin, qui autrefois auoit esté le jardin d'un des premiers Eunuques du Palais, qui estoit en prison, condamné à la mort pour ses crimes. Cettuy-cy auant que d'estre condamné par sentence des Iuges, voyant ses affaires desesperées, & que tout son bien deuoit estre confisqué au Roy, s'auisa d'un bon expedient pour conseruer sa maison. Il fit changer l'entrée, comme si c'eust esté vn Monastere de Bonzes, & conuertit sa sale en vn Temple d'Idoles, avec cette auguste inscription. *Le Temple de*

la science de bonté. Celieu estoit commode, & comme il n'y auoit qu'un seul Bonze dedans, il sembloit qu'il fût abandonné, & qu'il n'y auroit pas grande peine à l'obtenir : Nos Peres ne sçauoient pas que l'Eunuque fût encore en vie : mais aussi tost, qu'ils en furent asseurez, ils ne voulurent point perdre d'auantage de temps à chercher un autre lieu. Nous choisîmes celuy-là, comme le plus commode.

Vn Mandarin, qui pretendoit tirer de nous quelque somme d'argent, proposa qu'on fît priser la place, mais on luy respondit tres à propos, que les presens du Roy estoient sans prix, & qu'ils ne deuoient point estre mis à l'encherre. Apres qu'on eut donné auid au Gouverneur de nos poursuites, du lieu & du propriétaire : il expedia nos prouisions en cette forme. Le Temple de la science de la bonté, ne doit point estre achepté, puisqu'il est au Roy, en consequence de la sentence de mort portée contre l'Eunuque qui le possedoit. Que le Bonze, qui est dedans, soit congedié, & que le Pere Jacques Pantoya & ses compagnons soient mis en possession.

Ce mandement fut executé de mesme que si c'eût esté vne sentence : car nos Peres craignans que le Bonze ne fît quelque difficulté d'obeïr, & ne leur donnât de la peine, prièrent le Gouverneur qu'il l'enuoyât chercher, & qu'il le fît sortir de son Temple. Le Gouverneur qui ne demandoit que des nouuelles occasions de les obliger, dépescha deux hommes, qui l'emmenèrent tremblant de peur, & ne sçachant que penser de ce message ; à cause que telles visites sont toujours à craindre, & pleines de danger. Il reçut commandement de vuidier au plûtoist la place, sans mot dire & de chercher un autre logis. Il obeït volontiers, se voyant quitte à meilleur marché qu'il ne croyoit, & dès le mesme iour, nos Peres accompagnez de quelques Chrestiens prirent possession du Temple de la maison, & du jardin, & rendirent graces à Dieu d'un si heureux succez, comme si la chose eût esté faire, ne preuoyans pas ce qui deuoit leur arriuer par apres, & les oppositions qui se deuoient former contr'eux.

La diligence qu'on apporta pour terminer au plûtoist l'affaire, & pour la tenir secrette, fut cause que l'Eunuque qui estoit en prison,

son, ne peût rien sçauoir de ce qui se passoit au Temple, qu'il pensoit encore estre à luy. Mais apres qu'il eut appris qu'on l'auoit donné à des Estrangers, on ne sçautoit s'imaginer les plaintes & les murmures que formerent ses parens, ses amis, & ses Escoliers contre cette possession secrette, & les efforts qu'ils firent les vns d'une façon & les autres de l'autre pour faire rompre le don du Roy, & reuoker la sentence du Conseil.

Premierement vne troupe d'Eunuques les moins considerables s'en alla dans ce Temple, où il n'y auoit pour lors qu'un Frere. Apres plusieurs discours, ils luy monstrent qu'il y auoit dans la maison, quantité de meubles, qui n'estoient point compris dans le don du Roy: & puis comme ils virent qu'ils ne pouuoient rien gagner, ils changerent de langage, & s'adresserent à l'Idole. Les vns disans, à Dieu, à Dieu pour iamais, car ie ne pourray iamais entrer librement en cette sale. Vn autre vomissant sa cholere, masse de fange, disoit-il à son Idole qui estoit paëtrie de terre cuite, quel secours peux-ie esperer de toy, si tu n'as pas eu la force de te defendre toy-mesme en ta maison? tu es indigne qu'on te regarde, tu ne merites aucun honneur, aussi ne te rendray-ie jamais aucun seruice, & iamais tu ne me verras à tes pieds. Vn autre, disoit asseurément cette statuë auoit le nom d'une autre Idole: elle a esté changée, & ie me doute qu'elle n'ayt vendu son droit à celuy, qui la possède.

Les autres Eunuques, qui estoient plus en consideration, n'oublierent rien pour empêcher l'alienation de ce Temple: ils se fortifierent du credit des principaux Eunuques du Palais, & de l'autorité des Mandarins du dehors, & de plusieurs personnes puissantes pour venir à bout de leur dessein. Peu s'en fallut qu'ils ne gagnassent le Culikien, qui est celuy qu'on nomme le Secretaire de la Pureté, qui a l'Intendance sur tous les Eunuques, & qui approche de plus près la personne du Roy. Neantmoins comme il eut sçeu, que tout ce qui s'estoit passé, estoit par les ordres du Roy, il ne voulut point s'en mêler.

Mais il y eut bien d'autres personnes de plus grande autorité que luy: la Reyne mesme Mere du Roy addonnée plus que nul autre au culte des Idoles, fut sollicitée par un Eunuque son

fauory, qui comme vn premier mobile donnoit le branle à toute la faction d'interposer son autorité aupres du Roy son fils, & d'empêcher qu'un Temple consacré à leurs Dieux, qui auoit tant coûté, ne fût donné à des Estrangers, qui non seulement ne leur rendoient aucune adoration, mais qui les mettoient en pieces & les faisoient brûler. Ce qu'il prononçoit la larme à l'œil. Mais tant s'en faut qu'elle voulût écouter leur demande, qu'au contraire elle répondit, comme on a sçeu depuis, que tant plus le Temple estoit magnifique, d'autant plus faisoit-il paroître la magnificence du Roy; & que si les estrangers sçachans qu'on eût parlé d'eux, à leur des auantage, venoient à en faire leurs plaintes il n'en faudroit pas d'auantage pour faire perdre la vie à l'Eunuque prisonnier & condamné. Enfin malgré tous les efforts des puissans, & malgré toutes leurs ruses, la Prouidence diuine fit triompher de pauvres estrangers de la prudence humaine, & les conduisit au Palais comme des victorieux chargez des dépouilles de leurs ennemis, pour remercier le Roy, à la façon accoustumée.

Cette maison est éloignée d'une des portes de la ville, enuiron d'un demy-quart de lieuë. Le bastiment est neuf n'y ayant pas plus de trente ans qu'il est paracheué, tout fait de briques, qui a coûté, à ce qu'on dit, plus de quatorze mille escus, qui est vne somme excessiue à la Chine. Le corps du Pere Matthieu y fut porté vn matin dans vne caisse bien fermée, & vernie par dehors à la façon du país, avec la croix richement parée, & vn grand nombre de Chrestiens qui accompagnoient le conuoy. Il fut mis dans vne chambre au costé de la Chapelle; iusqu'à ce qu'on eût fait les ceremonies qui s'obseruent à la Chine pour les defunts, & puis il fut transporté dans le Cimetiere, qu'on auoit préparé tout exprés au bout du jardin; qui est vne Chapelle faite en exagone bastie de briques, voutée par en haut, & reuestuë par le dehors de deux murailles tirées en demy-cercle.

Au milieu de ces espaces estoient quatre Cyprez, arbres funestes aussi bien parmy les Chinois, que parmy nous, qui sembloient auoir esté plantez pour ombrager le Tombeau du Pere Matthieu, qui fut pareillement construit de briques, comme les

autres

autres bastimens; & au lieu de chaux, on se seruit des pieces de l'Idole, qu'on auoit brisé, pour faire triompher le Pere mesme apres son trépas, & luy eleuer vn trophée sur son sepulchre, de la ruine des faux Dieux. La Chapelle fut purifiée, & consacrée à Iesus-Christ le Sauueur des hommes. On y trouua vn Autel superbe, & au dessus vn Idole doré depuis la teste iusqu'aux pieds d'une grandeur prodigeuse, que les Chinois nomment Ticam, & qui a son Empire, à ce qu'ils pensent, sur la Terre & sur les Thresors: vn vray Pluton, avec le Sceptre en main & la couronne en teste, comme nos Princes. Il auoit à ses costez quatre Ministres de la mesme matiere; & deux grandes tables par le milieu, sur chacune desquelles estoient cinq petits Roys de l'Enfer. Ces mesmes Roys estoient aussi peints deçà & delà sur les murailles, assis dans leurs Thrônes, condamnant les coupables aux peines d'Enfer; & tout au tour des figures de Diables épouuantables avec les mesmes instrumens que nos peintres leur donnent, & les mesmes supplices qu'ils font souffrir aux damnez dans leurs cauernes pleines de flammes & de Dragons. Il y auoit outre cela vne grande balance, & dans vn des bassins vn homme chargé de crimes, & dans l'autre le liure de leurs prieres, qui emportoit tous les pechez & mettoit en seureté ceux qui les auoient recitées. Il y auoit encore vn grand fleuve de feu, qui engloutissoit vn grand nombre de miserables; il estoit couuert de deux ponts, l'un d'or, l'autre d'argent, par où passoient des hommes que les prestres des Idoles conduisoient en vn lieu de delices. On y voyoit encore des Bonzes, qui retiroient leurs Peres des flammes & des tourmens, malgré les Diables, & plusieurs autres choses, qui donnent du credit à leurs Prestres. D'où vient qu'à chèque sorte de supplice, il y auoit vne inscription conceüe en ces termes: *Quiconque inuquera mille fois le nom d'un tel Idole, s'exemptera de ce tourment.* Toutes ces choses furent trauersées & destruites par nos seruiteurs faisant à l'enuy, à cause que les Chinois ont de coûtume de mettre dans la composition de leurs Idoles des pieces de monnoye, des medailles d'or & d'argent, & quelquefois des pierres precieuses. Les murailles furent couuertes & enduites de chaux, & l'Image du Sauueur fut éléuée sur vn nouuel Autel.

La premiere Messe y fut celebrée le iour de tous les Saints avec vne grande solemnité, au son des Orgues & des autres instrumens de Musique : où assisterent tous les Chrestiens, dont les plus qualifiez apres vne courte exhortation, porterent le corps du P. Matthieu en terre, les autres marchans apres, le Docteur Pol à la teste de tous, qui aymer le defunt comme son propre Pere, & le mirent avec les ceremonies de l'Eglise, dans la Chapelle destinée pour le lieu de sa sepulture, & consacrée à la memoire du Sauueur. Il n'estoit pas raisonnable que le fils fût separé de la Mere. Les Peres pour s'acquitter d'un vœu qu'ils auoient fait, quand ils commencerent à traiter de cette affaire, bâtirent tout aupres vne autre Chapelle, à l'honneur de la S. Vierge.

Sur la premiere porte on grava cette inscription en deux caracteres Chinois. Par la liberalité du Roy; qui leur est le plus grand honneur, qu'on puisse pretendre à la Chine. La curiosité porta le peuple & les plus grands à voir nostre nouvelle maison; qui s'en retournerent tous fort satisfaits, loüans & admirans nos procedures, & nostre accommodement. Aussi estoit-ce vne chose bien estrange & inouïe, qu'à la face de la Cour & du Roy mesme, & qui plus est, avec l'approbation des principaux Officiers de la Couronne, de pauues estrangers eussent eu le courage & le pouuoir de renuerser les Autels, & briser les Dieux de leurs Ancestres. Cette grace extraordinaire que le Roy nous auoit fait à Pequim, fut bien-tost répandue par toutes les Prouinces, & seruit de beaucoup à nos affaires. Car nos maisons furent de là en auant frequentées avec plus de liberté, nos Peres regardez de meilleur ceil, & les fruits de l'Euangile plus abondans.

Nous n'auions en ce temps-là, qui estoit l'an 1610. que quatre residences, d'une extremite du Royaume à l'autre, fut le grand chemin de Canton à Pequim, allant du midy tout droit au Nord. Mais nos Peres ne se contentans pas d'aller d'un Pole à l'autre, desirans encore suivre les routes du Soleil, & porter la lumiere de l'Euangile de l'Orient au couchant, où sont les plus celebres villes de ce fameux Royaume, le Docteur Leon leur en fit naître vne belle occasion, lors qu'il fut obligé de quitter son Gouuernement, & de retourner en son païs pour honorer de sa presence les

fune

funerailles de son Pere , & observer les ceremonies du ducil, qu'on pratique inuiolablement à la Chine. Il emmena des Peres avec luy , en partie pour sa consolation particuliere , & pour instruire les Chrestiens de sa famille , & baptizer les autres qui ne l'étoient pas encore ; en partie aussi pour essayer de fonder vne maison en sa ville de Hamcheu. Le premier rencontre heureux fut du Docteur Yam , nommé depuis en son Baptisme Michel, dont le nom est assez connu dans nos histoires. Il estoit parent de Leon , & Mandarin d'une grande reputation , ayant exercé durant sept ans la charge de Chancelier de toute la Prouince de Nanquim , qui n'est pas vne petite dignité. Outre qu'il estoit grandement riche , sorty d'une illustre famille , & d'une des premieres maisons de la ville , & plus addonné que tout autre , au culte des Pagodes. Car il auoit vn Temple dans son Palais avec des Bonzes pour le seruir , qu'il pourrissoit & entretenoit à ses dépens. Il est vray qu'il pechoit en cela plutôt par ignorance que par malice ; aussi Dieu luy fit-il misericorde. Il fut l'un des premiers , qui visita nos Peres , & comme il estoit extremement porté aux choses de la Religion , il accrocha tout aussi-tost vne dispute au suier de sa secte , avec plus de chaleur , que de coustume : laquelle il continua le iour suiuant , le troisieme , & pendant neuf iours entiers , se presentant toujours au combat avec de nouvelles difficultez , & de nouvelles armes , non pas qu'il eût dessein d'impugner la verité , mais de la produire en euidence , & luy deferer l'honneur de la victoire. Il se rendit enfin le neuuième iour , & se confessa vaincu par ces paroles : vn seul & vray Dieu , vne vraye Loy , & vne veritable doctrine. Et apres qu'il fut suffisamment instruit en nos mysteres , il se presenta sur les fonds du Baptisme comme vn Trophée à Iesus-Christ , causant autant de ioye & de consolation à nos Peres & au Docteur Leon son parent , que de honte & de rage aux Bonzes , qui furent chassez de sa maison , & leur Temple conuertý en vne Eglise sous le nom du Sauueur.

A voir ces deux Heros , on eût iugé qu'ils deuoient estre deux colonnes inébranlables pour soutenir l'édifice spirituel de cette Eglise naissante : & leur conuersion nous faisoit esperer que plusieurs

seurs attitez par leurs exemples à suivre la loy du Fils de Dieu, luy formeroient vne Gent Sainte, vne race choisie, & vn peuple nombreux en cette Capitale ville, la mieux peuplée, la plus riche, la plus delicieuse, & la plus magnifique en Temples & autres bâtimens de tout le Royaume de la Chine. Mais soit que ce fut pour cette consideration, ou pour ce que les iours de sa visite, qui demandoient vne plus grande disposition, ne fussent pas encore venus, il s'y faisoit si peu de fruit, que les Peres iugerent plus à propos de ceder au temps, & d'abandonner leur maison pour aller en d'autres terres mieux disposées à recevoir les semences de l'Evangile. Mais comme ils n'osèrent pas se fier à eux-mêmes, sans consulter l'oracle en vne affaire de telle consequence; ils communiquerent leur dessein au P. Nicolas Lombard supérieur de la Mission, qui ne l'approuva par tout à fait, aussi ne le rejeta-il pas; mais s'en remit au iugement des Peres de Nankim, où i'estois pour lors avec huit Religieux de nostre compagnie. La chose fut mise en deliberation, & tous d'une commune voix conclûmes, ce que l'experience nous auoit enseigné, qu'il ne falloit qu'un peu de courage & de constance pour faire des merueilles, & que c'estoit avec ces armes, qu'on auoit surmonté des difficultez beaucoup plus étonnantes. Les Peres acquiescerent à nostre aduis, & sans plus parler de changer de demeure, s'arrêtèrent en cette ville, ne sçachans pas encore les grands biens que nostre Seigneur leur preparoit, & que le temps a depuis decouvert, par la fondation d'une Eglise la mieux instruite, & la plus nombreuse de toute la Chine, qui nous a seruy comme d'un port assésuré dans les tempestes, & comme d'un lieu de refuge au milieu des persecutions.

Les Chrestiens se multiplioient pareillement en grand nombre à Xauhoi, qui est vne Terre qui releue du Docteur Paul, où son Pere, ses Domestiques & quelques autres personnes du lieu furent lauées des eaux du Baptême, & quoy que nous n'y eussions point de maison arrestée, il y auoit vne Eglise qu'on visitoit tous les ans pour confirmer les anciens Chrestiens, & pour en faire de nouveaux.

On trauailloit vtilement, on celebroit la Messe, on preschoit,

on administroit les Sacremens , on pratiquoit les ceremonies de la Religion , sans aucun empêchement en quatre maisons des plus anciennes. Les Chrestiens vacquoient aux exercices de la deuotion , & la pluspart des Gentils tâchoient de trouuer le chemin de leur salut. La Foy de Iesus-Christ prenoit de iour en iour , de plus fortes racines , & produisoit continuellement des fleurs & des fruits nouueaux par les frequentes conuerſions. Les ouuriers nous venoient de Macao tous frais , & tous instruits aux coſtumes du pais , pour nous ayder à recueillir tât de riches moissons. C'estoit à qui nous auroit , on nous appelloit de tous les endroits de la Chine , & les Seigneurs ambitioñoient de nous posséder dans leurs terres pour annoncer l'Euāgile à leurs sujets.

La ville d'Varncheu voisine de Nanquim témoigna vn si ardent desir de nous entendre , & de recevoir de nos bouches , la science du salut , que les lettrez écriuirent vne lettre au P. Alphonse Vagnon Superieur de la residence de Nanquim , où plus de quarante auoient signé de leur main , le priant humblement de venir au plüroſt , & de ne les pas priuer , par son retardement du bien qu'ils esperoient de sa presence. On nous témoignoit les mesmes sentimens en plusieurs autres lieux , soit que les habitans nous connüſſent par nos liures imprimez en leur langue , & par le recit que les Gentils faisoient de nous & de nos qualitez , qui seruoient en cela de guide à leurs compatriotes , & mesme i'en auois vn auprès de moy , qui m'aydoit à faire le catechisme : ou bien qu'ils se fuſſent affectionnez à nostre Religion par la hantise familiere des Chrestiens. Tant y a que leurs bons desirs & leurs instantes prieres nous faisoient croire , que l'hyuer des tempêtes & des persecutions estoit passé , & que le Printemps pouſſoit des fleurs dignes du Paradis de Dieu : ou pour mieux dire , il sembloit que la moisson fût meure , & qu'elle n'attendit plus que la faucille. Les Peres encouragés par ces heureux succez , & satisfaits de ces belles occasions , qui se presentotent de toutes parts à eux , n'en laissoient perdre aucune , esperans que les choses iroient touſjours en se perfectionnant. Mais qui est-ce qui peut comprendre les lugemens de Dieu , & qui i'amaïs luy a seruy de Conseiller ? Au milieu de nos plus

grandes prosperitez , la persecution , dont nous parlerons au Chapitre suiuant , s'éleua contre nous à Nanquim , où il sembloit que nos affaires fussent les mieux affermis , & que nostre maison fût la mieux appuyée , pour auoir esté bastie & fondée avec plus de repos , & moins d'oppositions que les autres. Mais soit que Dieu voulût punir les pechez de ce Royaume , & les nostres mesmes en particulier, ou qu'il eût resolu d'éprouuer ses seruiteurs , la guerre fut declarée contre les Chrestiens.

CHAPITRE VIII.

*La cruelle persecution suscitée contre les Chrestiens
à Nanquim.*



ETTE persecution qui est la plus épouuanteable que nous ayons souffert iusqu'à cette heure, commença l'an 1615. au sujet que ie diray. Vn Mandarin, nommé Quiox-in, fut enuoyé cette mesme année de Pequim à Nanquim, pour estre Assesseur au troisiéme Tribunal, *Lipu*, qui connoit des courümes, des Sectes, des Estrangers & de choses semblables. Ceruy-cy, outre l'auersion qu'il auoit de nostre Religion, & de nos Peres; l'inclination extreme qu'il auoit à seruir les Idoles, auoit plusieurs raisons particulieres pour nous vouloir du mal. Premièrement, vn Bonze de ses meilleurs amis auoit mis en lumiere vn liure contre les veritez de nostre Foy, auquel le Docteur Pol, auoit si viuement répondu, que le Bonze en mourut de regret. De plus les Bonzes de Nanquim luy auoient fait vn present de dix mille escus, afin qu'il nous chassât, & qu'il éteignît tout d'un coup, le feu qui s'étoit pris à leurs Temples, & qui s'en alloit bien-tost consumer leurs Idoles. Adioûtez à cela les picques qu'il auoit eües à Pequim contre le Docteur Pol, & à Cechian contre le Docteur Michel, qui dans leurs conferences pour le fait de la Religion, l'auoient si mal-traité & ses Idoles, que ne scachant plus que répondre aux raisons qu'ils mettoient

mettoient en auant , il conuertit son silence en rage , & sa honte en venin. Son despit s'accroit , quand il ouyt dire que deux des principaux Mandarins auoient presenté deux Requestes au Roy, pour le prier , que nos Peres traduisissent en langue Chinoise les liures del'Europe pour enrichir leurs sciences ; & qu'ils reformassent leur Calendrier. Le Xin ne pouuoit supporter qu'on fist tant de cas des Estrangers contraires à ses Sectes, à la ruine totale du culte des Idoles. Ce qui l'animoit plus fortement , estoit l'ambition qu'il auoit d'estre vn iour Colao , ce qu'il esperoit obtenir en se monstrant zelé à la Religion de ses Ancestres , & de tenir la main à l'obseruation des anciennes coûtumes & des premieres ceremonies du Royaume.

Outre les autres choses , qui concernoient sa charge , il pratiqua contre nous vne maudite information , & mit en auant des raisons feintes & apparentes , pour nous faire chasser : alleguant que les Peres s'estoient introduits dans la Chine sans la permission du Roy, & se seruant pour autoriser son dire, d'vn memoire composé par les Escoliers de Nanquim qui prioient les Mandarins que les nostres fussent chassez du Royaume , comme des personnes pernicieuses au bien public , & capables de machiner contre l'Estat. Autrement, disoient-ils, qui les eût obligez d'abandonner leurs maisons & leurs biens : & de venir chercher vn nouveau monde ? Ils se seruoient encore du témoignage , ou plutôt de l'imposture d'vn de nos voisins , que plusieurs fois pendant l'année, il se faisoit en nostre maison sous pretexte de quelques solemnitez & de Religion, des Assemblées de plusieurs milliers d'hommes & de femmes, qui se retiroient chez eux auant le iour. Qu'on donnoit à tous ceux qui se faisoient nouuellement Chrestiens cinq ducats d'Alquemie ; qu'on les couchoit sur vn roole sous des noms estrangers & inconnus, qu'on leur enseignoit à faire le signe de la Croix sur le front , comme vne marque de party , & comme vn mot de guerre, pour se discerner les vns des autres dans les reuoltes. Que nos maisons estoient pleines d'armes , & semblables mensonges assez bien colorez.

De toutes ces pieces ramassées ensemble , il en dressa vn memoire, qu'il presenta au Roy, au mois de May, l'an 1616. dont la

substance estoit nostre entrée secreete & à la desrobée dans le Royaume, la promulgation d'une loy contraire à leurs Idoles, & à la religion de leurs ancestres; le raport qui se trouue entre les tiltres & qualitez que nous donnons à nostre Dieu, & celles que prend leur Roy, de nostre Occident avec leur Orient: nostre finesse pour corrompre & gagner des amis; la destruction & le renuersement des principes de leur astrologie comme faux & erronés, causés par la lecture des liures de l'Europe. Enfin il concludoit, que pour le bien commun il estoit necessaire de mettre à mort les Peres, & generalement tous les Chrestiens, auant qu'ils eussent pris plus de pied & plus de force dans le Royaume.

Ce memoire, qui fut présenté au Roy fort secretement, n'eut aucune responce dans le temps qu'on deuoit la receuoir. Le Seigneur Michel en fut auerty par vn Mandarin, qui estoit son amy & du Xin: & ne manqua pas d'en donner auis au plustost à nos Peres, & de ce qu'ils deuoient faire, pour parer à ce coup. Il écriuit luy-mesme en nostre faueur, à plusieurs Mandarins, & entre autres au Xin, renuersant toutes les fausses raisons qu'il pouuoit alleguer contre nous, & contre la loy que nous preschions, neantmoins sans faire aucun semblant de sçauoir rien de ses mauuais desseins. Enfin comme il vid que l'orage estoit pour se creuer, il conuia nos Peres de se retirer dans sa maison à Nancheu, iusqu'à ce que la tempeste fût appaisée, & la mer calme: Nous taschions ce pendant d'attirer Dieu à nostre party, & d'obtenir son secours par le redoublement de nos prieres & mortifications, sans oublier la faueur de nos amis. On alla trouuer à deux iournées de là le Docteur Leon, pour luy communiquer l'Apologie que le Docteur Michel auoit composé pour nostre defense; auquel il voulut adiouster vn discours qu'il auoit préparé à la loüange de la loy Chrestienne, & de ses Predicateurs; & le fit courir de main en main par la ville avec des conseils utiles & propres pour le temps: tandis que les Peres faisoient l'office de bons pasteurs, & qu'ils encourageoient par leurs exhortations les nouueaux Chrestiens à souffrir pour la querelle de Iesus-Christ, & pour la conseruation de la foy: & qu'ils les dispoient par la frequentation des Sacremens à supporter la tempeste; & particulièrement

rement par l'usage du Saint Sacrement de l'Autel, qui est le pain des forts à se roidir contre la persecution, qui menaçoit l'Eglise. Comme si la guerre eust esté déclarée, il y eut vn Chrestien nommé Iean Vao personnage docte, prudent & aisé, qui fit faire quatre Estendars portans son nom, son surnom, son pais, & sa profession, pour s'en seruir au temps de la persecution comme d'une liurée, qui le distinguast des infideles, & comme d'un signal pour animer les fideles au combat.

Trois mois s'estoient escoulez, sans auoir peu tirer de responce au premier memoire que le Xin auoit présenté au Roy, ce qui l'obligea d'en presenter vn autre sur le mesme sujet, par les mains de Ximxu, Lipu du troisiéme Tribunal de Pequim; auquel il persuada d'en composer pareillement vn troisième, & le ioindre avec le sien. Le Mathématicien, qui auoit porté les nostres à la correction du calendrier, découurit leur complot, & tira vne copie de leurs Requestes, qu'il enuoya promptement à nos Peres & au Docteur Pol. Ce bon Seigneur composa en vne nuit vne Apologie pour nostre iustification, & la tint toute preste pour estre présentée au Roy, quand il en seroit besoin, & despescha vn Mandarin son Disciple, homme d'intrigues dans les affaires de la Cour, vers le President du Conseil de Lipu; pour l'informer de ce qui se passoit, le rendre capable & susceptible de la verité, & empescher par ce moyen qu'il ne fauorifast le Xin. Ce President cacha le venin de son cœur, sous de belles paroles; & puis il dressa vn pernicieux memoire, remonstrant que les demandes du Xin estoient si iustes, & si necessaires à la conseruation de l'État, qu'il auroit pensé bien faire, & s'estre acquité des deuoits de sa charge, si sans attendre vn commandement exprés de sa majesté; il auoit ordonné par toutes les Prouinces, que les Peres fussent chassez du Royaume, excepté ceux de Pequim, qu'il voyoit trop fortement appuyez: en quoy il taxoit assez ouuertement & le Roy & les Mandarins qui nous protegoient. Au reste sa remonstrance estoit si bien concertée, & avec des paroles si ambiguës, qu'au besoin il pouuoit leur donner telle interpretation, qu'il voudroit.

Ces deux memoires l'un du Xin, & l'autre du President, avec

vn autre troisieme furent presentez le quinziesme d'Aoust, si secrettement, qu'on n'en peust rien sçauoir: & en suite ils furent portez par toutes les Prouinces, le vingtiesme du mesme mois, par des courriers exprés, comme il se pratique communément à la Chine, avec vn Mandement particulier, de la part du President, que les Peres fussent apprehendez, & mis en prison. Qui ne s'estonnera du changement de ce peuple estourdy, & qui pourra conceuoir, comme trois des premiers Mandarins ayent concerté la ruine de ceux, que tout le Royaume a eu en admiration, & que la plupart des doctes auoient honoré de leurs visites, & de leurs recommandations: sçachans tres-bien d'ailleurs que les accusations formées contre eux, n'estoient que pures calomnies, qui ne pouuoient proceder que d'un esprit mal fait?

Sur la minuiet du trentiesme du mesme mois, vn courier depeché par le *Quoi* de Pequin, nous vint annoncer à Nanquim, ce qui se passoit à la Cour. Nos Peres ayans receu cette nouuelle, s'en allerent incontinent à l'Eglise, s'offrir à Iesus-Christ en qualité de victimes, & puis ils retirerent les images, les vases, & les meubles sacrez, & les porterent dans la maison d'un Chrestien pour estre en seureté. Au point du iour, les Peres Nicolas Lombard superieur de la Mission, & Iules Leni partirent pour Pequin, afin de voir quel remede on pourroit apporter à des affaires, qui sembloient desesperés. Les Peres Alphonse Vagon & Aluarez Semedo demurerent à garder la maison, attendans à tous momens que les sergens ou les bourreaux se presentassent, pour executer la sentence du Roy. Mais nous eûmes l'honneur d'estre visitez par de plus honnestes gens, qui furent trois Mandarins enuoyez par le President du Conseil de guerre, pour nous signifier qu'il auoit charge avec le Xin, de nous chasser du Royaume. Ils nous tesmoignerent le regret qu'ils auoient de nostre affliction, connoissans tres-bien nostre innocence, & nostre capacité: & nous conseillèrent de ceder doucement à la force, & de nous retirer, sans faire aucune resistance, auant qu'esprouer les mauuais traitemens d'un Barbare, nous donnans des assurances certaines que le President feroit en sorte que nous ne receurions point de desplaisir en nostre voyage. Vn de ces trois
adiousta

adiousta qu'en peu de temps nostre innocence & la reputation où ceux de Pequim s'estoient mis , nous rameneroient au port , apres la tempeste.

Sur le soir nous entendismes le bruit d'une troupe de soldats, enuoyés par le Xin , pour entourer nostre maison , & se saisir des aduenus : & le lendemain au leuer du Soleil , trois sergens partirent à nostre porte , pour se saisir de nos personnes , & visiter tous les endroits de nostre logis : & quoy qu'ils eussent commandement du Xin , de nous mal-traiter, neantmoins ils se porterent avec tant de moderation , que leur courtoisie ne seruit pas de peu pour nous faire supporter nostre disgrâce avec plus de patience , iusques-là mesme , qu'ils escriuirent au Pere Vagnon, vne lettre remplie de toutes les ciuilités Chinoises. Ils posèrent des gardes à nos portes , & firent l'inuentaie de tous les meubles, qui se trouuerent à la maison.

Le Pere Vagnon dépecha vistement vn Chrestien nommé Donat au Pere Lombard , pour l'aduertir de ce qui se passoit , & qu'il prît garde de ne pas tomber dans les filets de nostre ennemy. Ce bon Crestien pour tromper plus aisément nos gardes, fit semblant d'estre le dépendier du logis ; & s'estant acquis de sa commission , s'en reuint , & nous apporta à souper , ayant mieux estre captif en nostre compagnie , que iouir des douceurs de la vie & de la liberté hors de nostre maison, comme il pouuoit aisément le faire ; & comme les soldats mesme luy reprochoient, en se mocquans , & luy disans qu'il estoit oyseau de cage. Mais ce courage fait à l'esprouue de ces broquars , s'estoit rangé auprès de nous au premier bruit de la persecution , resolu de viure & de mourir avec nous pour la defense de la Foy ; dont il estoit si zelé, qu'encore qu'il ne fust qu'un nouveau conuert, son exemple & ses instructions en auoient attiré plusieurs autres : & en effect Dieu luy donna la grace d'estre compagnon de nos souffrances, & d'endurer patiemment les prisons , & les gesnes pour l'amour de son Fils.

Les Setgens ayans fait l'Inuentaie de nostre pauvreté ; seclé nos coffres , & tout ce qui pouuoit se fermer , laisserent le P. Semedo malade dans vne chambre bien fermée , & firent porter

le P. Vagnon dans vne chaire, pour comparoit deuant le Xin. Au sortir de la maison, l'air retentit des outrages, dont la populace accompagna nostre captif, le long des ruës, avec vne si grande foule qu'il fut besoin de se faire faire place à coups de bastons. Ceux qui le portoient, s'arrestèrent deuant la maison du Tauli parent du Xin, pour luy rendre compte de ce qu'ils auoient fait : le Pere demeurant cependant au milieu d'une place publique exposé aux iniures, brocards & insolences d'un peuple licencieux durant deux heures, que les Sergens furent avec le Tauli. Il est vray qu'ils furent assez ciuils à leur retour, pour luy faire leurs excuses de ce qu'ils auoient si long-temps tardé, & pour le recommander aux Geoliers dans la prison, comme estant innocent.

Il fut accompagné de deux Domestiques, l'un desquels se nommoit Ciam Matthieu, seruent au possible, qui s'estoit retiré depuis trois ans en nostre maison, pour seruir plus librement Dieu & nos Peres, sans autre recompense que celle de l'autre vie, qu'il accreut d'une riche couronne en cette persecution, ayant luy-mesme preuenu ses persecuteurs, & leur ayant donné son nom, pour estre inseparablement avec le Pere dans la prison, comme il auoit eu le bien de viure si long-temps avec luy en liberté. Pour le Pere Semedo, il fut aussi toujours en bonne compagnie, avec vn de ces trois Sergens qui le gardoient, chacun à son tour, sans bonne vie & bon feu.

La nouuelle de l'emprisonnement du P. Vagnon ne fut pas plüroft sçeuë, que les Chrestiens enflammez de ce feu, qui embrase les Saintes ames, coururent à nostre maison, sans que les gardes pussent leur en empêcher l'entrée, leur courage estant plus fort que les barrières. Celuy qui fit plus éclater sa ferueur & son zele en cette action, fut Iean Yao, qui mettant sur sa teste vne de ces bannieres, dont j'ay déjà parlé, & tenant en sa main vn papier, où estoit couchée la Loy de Dieu, & la necessité de l'observer, étonna les soldats par cette nouueauté ; qui enfin luy demandèrent, ce qu'il vouloit, & ce qu'il prétendoit faire ? De mourir en Chrestien, répondit-il, & de verser mon sang avec celuy des Peres pour la Foy de Iesus-Christ. Iamais on ne vit des gens plus étourdis, que furent ces Soldats à cette réponse, qui lièrent in-

continent

continent cet illustre Confesseur , luy mirent la corde au col , & le menerent deuant les Mandarins. Estant interrogé qui il estoit ; ie suis , respondit-il , sans s'estonner , ie suis Chrestien ; & viens icy pour rendre raison de la loy de Iesus-Christ , s'il vous plaist de m'entendre. Ils furent autant estonnez que les soldats d'une constance , qu'on n'auoit iamais veüe à la Chine ; & luy firent oster la corde , qu'il auoit au col , & luy donner vn siege pour se reposer.

Le Xin ayant sceu , que les Sergens auoient laissé vn Pere à nostre maison , & traité l'autre humainement , il se fascha contre eux , & leur commanda d'aller le lendemain matin à vn iardin , que nous auions hors de la ville , pour nostre diuertissement , & qu'ils y trouueroient des armes cachées , & de tirer l'autre Pere de la chambre , où ils l'auoient laissé , pour le conduire à la prison. Ils ne trouuerent rien de ce qu'ils pensoient en nostre iardin ; & traifnerent le malade dans la prison , avec le Frere Sebastien Fernandez , vn Escolier natif de Macao , quatre seruiteurs , & quatre Chrestiens , qui se trouuerent pour lors en nostre maison.

Les Chrestiens de Nanquim escriuirent toute cette funeste histoire au Pere Lombard , qui estoit sur les chemins pour Pequim , le Messager le trouua à Cauxeu fort à propos , pour communiquer avec le Docteur Leon , Gouverneur de deux iurisdctions. Il fut resolu que le Pere iroit tout seul à Pequim , & qu'il laisseroit son compagnon , pour auoir plus de liberté. Ce bon Seigneur luy fournist cent escus pour les frais de son voyage : & l'accompagna de quelques lettres adressantes à plusieurs Mandarins , & au Vice-Roy ; & ne se contentant pas d'employer son credit , il employa encoré celuy de ses amis pour escrire aux Courtisans , en faueur des prisonniers , qu'il assista luy-mesme d'argent , d'habits , & de commodités contre les rigueurs de l'hyuer , qui estoient extraordinaires cette année-là. Il ne fit pas moins paroistre son courage & sa constance que sa charité , résistant valeureusement à ses parens & amis , qui luy donnoient tous les iours des attaques , pour le retirer de la profession qu'il faisoit publiquement de nous defendre , & proteger avec yn danger euident de perdre sa fortune ,

leur donnant de si fortes raisons qu'il les rendit muets , & continua avec tous ceux de sa famille , comme il auoit commencé, dans la pratique des bonnes œuvres.

Le Docteur Michel, ne tesmoigna pas moins de ferueur & de courage à la nouuelle que les fideles de Nanham receurent de Nanquim , priant le Pere de se trouuer à Hamcheu, pour visiter les Chrestiens d'alentour, & se retirer en vne sienne maison , qu'il auoit aux champs : ce qu'il fit fort à propos , suiuy des Chrestiens & des Catechumenes , qui l'accompagnerent de leurs larmes & de leurs souspirs iusqu'au bateau, avec le Docteur Michel & deux de ses fils, vn sien frere Payen , & trois Lettrez , qui firent vn assez long chemin à pied, au plus fort de l'hyuer. Le mesme enuoya encore cent escus par nostre frere , au Pere Lombard à Cauxeu pour subuenir aux frais de son voyage; & le pria de reuenir à Nanquim , pour assister nos prisonniers.

Nostre P. Lombard arriua à Pequim , où il trouua les Peres Jacques Pantoya , & Sebastien d'Orsi , qui negotioient à la Cour suiuant les adresses du Docteur Paul pour l'accommodement de nos affaires. Il n'est pas croyable combien ce braue Seigneur s'employoit vtilement par ses escrits , & par ses doctes apologies, & par toutes sortes de voyes , tant en cachete , qu'à descouuert, pour la defense de la verité & de la Religion Chrestienne , comme nous dirons en sa vie. Nonobstant toutes ses diligences , il ne fut pas en son pouuoir de faire tenir aucun memoire au Roy , le Xin ayant si bien fermé les auenuës , que rien ne pouuoit passer sans son consentement. Tout ce qu'on peult gagner, fut de faire courir ces Apologies par le Royaume & de publier la malice de nos aduerfaires , & leurs iniustes procedures.

Les Chrestiens de leur costé faisoient leurs efforts de faire voir nostre innocence aux yeux de tout le monde, & de defendre nostre cause contre les accusations de nos persecuteurs : ce qui enflamma dauantage l'esprit du Xin , & le rendit plus cruel contre nos prisonniers : ausquels il osta mesme la consolation qu'ils auoient d'estre ensemble, & le cinquiesme iour il les fit mettre en cinq prisons separées, defendant estroitement qu'ils n'eussent aucune communication , & faisant doubler leurs gardes, iusques

à dire, que ces hommes se rendoient inuisibles, quand ils vou-
loient, & se desroboient à la veuë des regardans. Deux choses le
faschoient extremement, de ce qu'il ne pouuoit si bien couvrir
son iniustice, qu'on ne la vist ouuertement; & de ce que les Man-
darins conseruoient dans nos disgraces les mesmes volonte-
z qu'ils auoient eües, pour nous au milieu de nos prosperitez: mais
ce qui le faisoit creuer de despit, estoit la ioye que tesmoignoient
nos prisonniers, se ioüans des persecutions qu'ils souffroient pour
l'amour de Iesus-Christ, sans donner aucun signe de mesconten-
tement en toutes leurs souffrances.

Le Xin ne pouuant esbranler la constance des hommes, voulut
esprouuer s'il pourroit abbatre le courage des enfans. Il y en auoit
cinq en nostre maison, qu'on auoit espargné à cause de leur bas
âge, il les fir prendre par des Sergens, & conduire en prison.
Action barbare & inhumaine au iugement de rous. Il priua du
degré de Bachelier, Philippe Sin, le Maistre de nos Peres en la
langue Chinoise; qui preuir bien le coup, & se retira pour vn
temps en sa maison, iusqu'à ce qu'on luy eust fait sçauoir le suiet
de sa degradacion, qui estoit pour auoir enseigné la langue du
pais aux estrangers. Ce fut alors qu'il parut en public glorieux &
trionphant, d'auoir acquis vn degré beaucoup plus noble que
celuy qu'il perdoir, d'endurer pour la Foy, & d'estre compaignon
de Iesus-Christ en ses combats.

La rage du Xin n'estant pas pleinement assouuie, que ne fit-il
point pour surprendre des lettres des Docteurs Paul & Leon, &
de nos Peres, afin d'en tirer quelque suiet de les calomnier? Et
comme il vid que ce dessein ne pouuoit reüssir, il se seruir des ru-
ses, que son mauuais esprit secong en semblables productions,
luy suggera. Il escriuoit au Docteur Leon sous le nom du Pere
Vagnon, afin de tirer quelque réponse qu'il peüst pointriller, &
censurer, ce qui n'est pas difficile à la Chine, veu la pratique
qu'ils ont d'écrire & cacheter leurs lettres de la main & du ca-
chet d'autrui: mais cette fourbe estoit trop grossiere pour vn de-
lié, comme le Docteur Leon, qui n'eür pas beaucoup de peine
à reconnoître au style & à la façon d'écrire, que c'estoit vne sup-
position, & ne fit que s'en mocquer.

Ce Frere, duquel j'ay parlé, que le Pere Lombard auoit enuoyé à Nanquim, pour assister les prisonniers, & les Chrestiens, ayant trouué Ignace Hya, personnage pareillement versé aux lettres humaines & en la science des saints, & parent de Leon, qui estoit venu expressément de Cauxeu, pour faire imprimer vne Apologie en faueur de nos Peres, & la faire voir à la Cour, se chargea de l'Impression; & chercha pour cét effet, six Imprimeurs Chrestiens, qui choisirent vn iardin escarté hors de la ville, pour y trauailler en seureté. L'oncle du Chrestien, chez qui se faisoit l'Impression du liure, ayant aduertie par diuerses fois, les ouuriers de quitter leur ouurage, pour n'en estre pas recherchés, & voyant qu'il ne gaignoit rien ny par prieres ny par menaces, se resolut enfin de se tirer hors du danger, & de les denoncer au Xin, qui l'en recompensa. Les sergens vindrent la nuit les prendre, & les conduire deuant le Xin, bien ioyeux d'auoir rencontré cette nouvelle occasion pour trauerser nos Peres; il les fit tirer hors de prison, & les enuoya par deuant le Tauli son parent, qui apres auoir leu leur Apologie, & conceu leurs raisons, trouua qu'il n'y auoit point de raison de les attaquer pour vn sujet si raisonnable; & les renuoya deuant vn autre Tauli, qui pour s'en descharger remit pareillement leur cause deuant vn Mandarin plus puissant que luy. Cettuy-cy l'ayant examinée, prononça que ces prisonniers n'estoient aucunement coupables, mais pour terminer tout d'un coup l'affaire qui trainoit en longueur, il donna sa sentence par escrit, que ces hommes deuoient estre mis en liberté: & que s'ils meritoient aucune peine, il pensoit que quinze coups de baston estoit plus qu'il ne falloit, & qu'avec cela, ils deuoient estre quittes sans estre promenez par tous les Tribunaux: que neantmoins il consentoit, qu'on les fit voir pour la derniere fois au Xin, à cause de l'eminence de sa charge, qui confirmeroit sa sentence, & les mettroit hors de Cour.

Le Xin pensa creuer de cholere au raport de cette sentence plus equitable qu'il ne vouloit: neantmoins estant contraint par les loix de l'honneur de faire semblant de l'approuuer, il enuoya querir les prisonniers avec le Pere Vagnon, & fit donner quinze coups de baston à nostre frere si rudement, qu'il en fut fort incommodé.

modé. Je ne m'arrestéray point dauantage à raconter par le menu les indignitez, les affronts, & les outrages, que nous souffrîmes en ces passades d'un Tribunal à l'autre; les vns nous chargeoient de coups de pieds, les autres de coups de poing: icy les soufflets voloient sur nos ioüies, comme des tempestes, là nous estions poussé comme des ondes; on nous couuroit le visage de fange & de crachats, ceux cy nous artachoient la barbe, ceux-là nous tiroient par le poil, avec mille autres insolences, qui sont ineuirables aux criminels, s'ils n'ont la bourse bien ferrée pour se redimer de ces vexations, & achepter un peu d'humanité des Ministres de iustice, ce que les Chrestiens ne pûrent faire, à cause de leur prauuereté. Je laisse toutes ces choses à la pieuse consideration du Lecteur.

Le Xin n'estant pas satisfait de ce iugement, fit comparoistre les Peres à peu de temps de là, deuant les Mandarins de son Tribunal, pour estre examinez de nouveau. L'examen dura six heures, sur les points suiuaus. Quelle est la loy que vous professez? Comment estes-vous entrez à la Chine? Comment vivent les vostres? Qui vous nourrit? comment vous gouuernez-vous? Quel commerce ont les Peres de la Chine avec ceux de Macao? L'examen s'acheua sans aucun supplice par le moyen d'un Mandarin compatriote des Docteurs Pol & Jean, qui luy auoient escrit des lettres de faueur en nostre consideration. Le Xin enrageant de cela, en fit ses plaintes au Mandarin, & tous les Officiers de ce Tribunal suiuaus son inclination, prièrent les Tauli d'euoquer la cause à une chambre superieure, & de se monstrier feure en cette occasion. Ils furent interrogez en peu de mots, & absous; excepté *Un* Pol, qui eut vingt coups de baston, pour auoir presté son iardin aux Imprimeurs de nostre Apologie; & nostre frere autant, pour s'estre chargé de l'impression, dont les playes n'estoient pas encore bien gueries: le Xin n'estant pas plus content de ces iuges, que des autres, fit assembler pour la seconde fois, les Mandarins de son tribunal; qui recommencerent les interrogations de nos innocens criminels, & leur firent donner la gesne, avec ces cordes dont nous auons parlé en la premiere partie de cette histoire, pour leur faire auotier ce qu'ils ne sçauoient

pas. Ces vaillans Chrestiens si rudement traitez ne sçachans que confesser aux iuges, furent chargez d'auoir induit les Dames à se faire Chrestiennes, & d'auoir assisté le Pere Vagnon en ce mesme dessein. Par vne nouuelle sentence ils furent tous bastonnez, excepté vn vieillard & deux Imprimeurs payens : & nostre frere avec *Vu* Pol, estans tous brisez des coups, qu'on leur auoit donnez, furent reconduits en prison.

Le P. Vagnon les medicamenta le mieux qu'il pût selon sa pauvreté : mais ce ne fut que pour estre plus mal traitez à quinze iours de là, que le Xin les fit venir en sa presence. Quelle espece de loy, dist-il à nostre frere, est-ce que vous preschez, qui nous veut faire adorer pour vn Dieu, vn homme criminel, condamné par acte de iustice ? Nostre frere prist cette occasion de luy expliquer le mystere de l'Incarnation, avec vn esprit ressentant le martyr. Le Tyran ne pût souffrir cette genereuse liberté, & commanda qu'on luy deschargeast encore vingt coups de baston, pour amortir ce feu, qui l'animoit : Comme ses playes n'estoient pas bien fermées, elles se renouellerent toutes avec des douleurs incroyables, & le sang qui en sortit, comme l'eau des tuyaux, reiaillit iusques au pieds du Xin. La couleur & l'ardeur de ce sang l'enflamma plus puissamment contre vn ieune homme, accusé faussement d'auoir esté le porteur de l'Apologie que le Docteur Pol, auoit composé pour nostre innocence. Ce ieune Chrestien ayma mieux estre batu pour l'amour de Iesus-Christ, & de la Sainte Foy, que de descouvrir celuy qui l'auoit apportée de Pequim. Et puis ils furent conduits en prison passans par le milieu de la ville, & nostre frere fut porté sur vne table, pour ne pouuoir pas se soustenir à cause de ses blessûres.

Le courage & le desir de ces vaillans Confesseurs se renforçoit d'autant plus dans les tourments, que leur corps s'affoiblissoit dauantage : ils n'auoient qu'un seul regret de n'auoir pas perdu la vie, en perdant leur sang, & quand leurs blessûres gelées par l'aspreté du froid se rengregeoient sous la main de ces ignorans, qui seruent dans les prisons, plus dignes du nom de bourreaux que de Chirurgiens, ils ressentoient vn plaisir tout nouveau dans leurs ames, au renouvellement de leurs douleurs, qui acheuoient le
rond

rond de leur couronne. Celuy qui souffroit dauantage, estoit le Xin, qui les faisoit souffrir: Tant plus il versoit de sang Chrestien, d'autant plus estoit-il alteré. Rien ne pouuoit le contenter que la mort des innocens dont la vie luy reprochoit ses crimes: Enfin n'en pouuant plus, il remit la cause de nos prisonniers par deuant le Iuge criminel: mais le iugement fut autre qu'il n'esperoit; par ce que l'affaire ayant esté communiquée au *Xon-xu*, President dela Chambre, ils furent declarez innocens & absous, iusqu'à ce qu'on eust sçeu la volonté du Roy, & à cinq iours de là renuoyez dans leurs maisons en pleine liberté pour se guerir des playes, qu'ils auoient receuës par la cruauté d'un Tyran inhumain.

CHAPITRE IX.

*Continuation de la mesme persecution contre les Chrestiens,
& le bannissement des Peres.*



E Xin ayant ouy le iugement de la Chambre criminelle, fit de nouuelles poursuittes, & inuenta de nouuelles instances, pour ne sembler pas, qu'il eust persecuté des innocens.

Premierement il fit courir des manifestes contre la verité, & contre l'honneur des Chrestiens, les chargeant d'auoir imprimé vne Apologie outrageuse à la reputation des plus nobles Mandarins, en faueur des Peres, traistres au Roy, & peurbateurs du Royaume. Puis il fit soulleuer les censures du peuple, qui eurent recours à luy, comme à leur supérieur, pour apprendre la maniere de bien viure. La responce qu'il leur donna, fut qu'ils se prissent garde du Pere Vagnon, & de ses compagnons, ennemis de la paix, & du repos public, & seducteurs du peuple, qui enseignoient vne Loy contraire à la fidelité, que les suiets doiuent au Prince, à l'honneur des anciens, au seruice des Dieux, & à l'exercice des vertus pratiquées de tout temps à la Chine: & puis il deploroit la misere du siecle, en ce qu'il se trouuoit

trouuoit des personnes foibles, qui se laissoient gagner par ces tromperies.

Ces discours porterent vn Mandarin de son tribunal avec deux Docteurs décheus de leur credit, à escrire contre les nostres. Il y en eut vn particulierement, qui auoit esté aux Philippines, qui publia que les Chrestiens adoroient vn homme crucifié, qu'ils faisoient le signe de la Croix sur le front, qu'ils l'eleuoient sur leurs maisons, & sur la pointe de leurs clochers, qu'ils la portoient suspenduë au col, comme vn precieux ioyau : que par leurs predications ils s'estoient rendus les Maistres des Philippines, de Malaca, & des Indes : qu'ils auoient fait mourir en cachette & sans suiet plusieurs Chinois : que leurs Religieux commettoient des sacrileges horribles avec les femmes, qui fréquentoient leurs Eglises, & qu'ils leur faisoient descourir tous leurs secrets sous pretexte de pieté, que toutes leurs pretentions ne visoient à autre chose qu'à s'emparer de la Chine par leurs fineses : & que pour ces raisons ils deuoient estre chassez, sans tarder dauantage, comme des pestes du bien public.

Outre ces libelles qui furent publiez par le Xin, & enuoyez à la Cour de Pequim, il pratiqua si puissamment les Tribunaux de la ville Royale, qu'il leur persuada de dresser vne requeste contre nos Peres & contre la loy que nous preschions, & de la presenter au Roy, sellée du cachet de l'Eunuque, qui est au lieu de Vice-Roy.

Cette requeste ou remonstrance fut présentée le dernier de Septembre ; & le iour suiuant ils en composerent vne autre, suppliant sa Majesté de vouloir au plustost respondre à tous les memoires, qui luy auoient esté presentez à diuerses fois pour la mesme occasion. Le huietiésme d'Octobre, le Xin en fit passer vne troisiésme, & à cinq iours de là, vne quatriésme par la main d'un Tauli, & puis vne cinquiesme par le moyen d'un certain Coly de Nanquim, qui auoit la charge d'un des Admoniteurs & Conseillers du Roy.

Tous ces memoires entroient dans le Palais Royal, sans qu'il en sortit aucune response ; & ce pendant le Docteur Paul composa vne seconde Apologie, pour respondre aux calomnies, que
nos

nos ennemis nous imposioient : & de cette piece , & de celle du Docteur Michel, avec d'autres traitez & remonstrances, il s'en fit vn iuste volume. C'est ainsi que cette primitiue Eglise faisoit gloire de defendre sans craindre & sans rougir, par sa plume & avec l'effusion de son sang , l'honneur de nostre sainte Foy. Les écrits de nos Docteurs estoient autorisez par la patience de nos prisonniers ; qui supportoient ioyeusement & d'un courage inébranlable , tous les mauuais traitemens qu'on leur faisoit ; partie pour contenter le Xin , & partie aussi pour manquer d'argent ; la cruauté du Tyran estant venuë à cét excez de ne pas permettre, qu'on leur portât mesme vne paille de nostre maison. Ils furent trois mois les fers aux mains, dans le lieu le plus hideux de la prison : leur viure estoit du riz mal cuit , & vn peu d'herbes sans assaisonnement ; l'un & l'autre tout froid , à cause qu'on en faisoit cuire à la fois pour trois ou quatre iours. Si les Chrestiens leur portoient quelque aumône , les autres prisonniers avec les gardes, qui sont comme des guespes autour des ruches , en détoboient vne bonne partie , & le plus souuent tout.

Le Pere Semedo, & le Frere Sebastien Fernandez qui estoient seuls dans vne prison, par vne faueur extraordinaire, au lieu d'herbes auoient la moitié d'un œuf de cane dur & salé ; deux de ces œufs coûtoient vn double , & puis pour rout festin on en partageoit vn entre deux hommes. Le Pere auoit esté au commencement malade neuf mois entiers dans vne belle infirmerie , assisté de ces charitables infirmiers ; de sorte qu'il fut deux fois en en danger de mort ; & sa grande foiblesse luy épargna vue de ces deux foix les bastonnades, qu'il eust deu receuoir , suiuant l'ordre & la pratique des prisons.

Les autres Chrestiens tombèrent aussi malades : d'où vient qu'on presenta plusieurs requestes au Xin , pour permettre qu'ils se fissent porter & traiter dans leur maison , sous bonne & seure garde, comme c'est la coûtume à la Chine ; mais iamais il n'y en eut que deux ou trois , qui purent obtenir de ce barbare , seulement quatre iours de congé : de sorte que deux de ces illustres confesseurs finirent heureusement leur vie , au milieu de ces souffrances. L'un de ceux-là auoit nom Pierre Hya , natif de Nan-

S f

kim,

quim , âgé de vingt - deux ans , dont il en auoit passé cinq en la Foy Chrestienne , avec des exemples d'une rare vertu , & particulièrement de la chasteté qu'il auoit vouée à Dieu , & qu'il taschoit de conseruer , comme la fleur de son corps & de son ame , par des penitences rigoureuses , par vne seuerie mortification de ses sens , & sur tout de ses yeux , qu'il détournoit mesme de ses plus proches parentes , & par les seruantes prieres qu'il faisoit iour & nuit si longuement , qu'il en auoit des cals aux genoux. Il ne manquoit iamais d'assister à la Messe , bien qu'il fust éloigné de l'Eglise de quatre milles , c'est à dire près de deux lieues. Il estoit doux & affable en ses paroles : il ne pouuoit supporter la moindre faute , tant il auoit la conscience tendre , & l'ame nette : il distribuoit à ses parens & aux Chrestiens pauvres ce qu'il gaignoit de son mestier : il souffroit patiemment les iniures , & disoit que pour imiter Iesus-Christ , il falloit estre Agneau : & il fit paroître cette patience , ou plustost triompher en sa derniere maladie. D'autant que les loix du Royaume ne permettent pas aysément qu'un prisonnier meure en prison , le Xin sachant l'estat du malade fit commandement à son Pere de le prendre , iusqu'à ce qu'il fût guery : mais le Pere , qui estoit Idolatre , & qui haïssoit son fils , n'en voulut rien faire : de sorte que les Sergens par l'ordre du meime Xin contraignirent la Mere de s'en charger : elle estoit Idolatre aussi bien que son mary , & l'affection qu'elle auoit pour ses faux Dieux , auoit estouffé en elle les sentimens de la nature pour son fils , qu'elle traita presque aussi mal , que les Officiers de la prison , sans qu'il tesmoignast iamais aucun signe d'impatience & de mescontentement. Comme il fut près d'expirer , ses parens le ramenerent en prison , d'où la mort le deliura bien - tost pour le mettre dans vne vie , & dans vne liberté perpetuelle. Il est le premier des seculiers , qui soit mort dans les prisons pour la Foy : son corps fut rendu à son Pere pour estre enterré sans aucune ceremonie.

Le second s'appelloit Guillaume Vem , qui fut pris en nostre maison & à nostre seruice , & mourut de misere en prison. Sa femme , car il estoit marié , presenta diuerses requestes aux Mandarins , pour l'auoir chez elle pendant sa maladie , sans pouuoir rien
obtenir.

obtenir. Elle eut recours au Xin, qui entendant qu'il estoit Chrestien, ne luy donna pour toute consolation que ces mauuaises paroles: Quel bien esperez-vous de la loy que professe vostre mary? De sorte qu'il mourut bien tost avec tant de gloire, qu'il auoit receu moins d'assistance des hommes durant sa maladie, laquelle il endura courageusement, pour l'amour de Iesus-Christ, & pour la defense de sa Religion.

On ne scauroit dire combien ces morts precieuses embrasèrent d'une sainte ialousie, les Chrestiens prisonniers à souffrir constamment pour le mesme suiet: & combien fortement elles encouragerent ceux de dehors, à professer aux yeux des hommes, une Loy persecutée, & assister ceux qui la defendoient, au peril de la vie. Ils distribuerent entre eux les prisons, en sorte qu'ils visitoient tous les iours les prisonniers, & les soulageoient dans leurs necessitez à la veüe du Xin & des autres Mandarins: & leur charité ne se renferma pas dans la prison, elle s'estendit avec liberté, aux femmes & aux enfans des prisonniers, & quelques-uns engagerent iusques aux meubles de leurs maisons, pour subuenir à la necessité des pauvres.

Le Capitaine Ignace Cin, bien que nouueau conuertie se signala plus que tout autre, par ses actions de charité: & trois autres familles qui furent en danger de perdre l'honneur avec les biens, à scauoir celle de Luc Ciam Capitaine d'Armes, d'André Hiam Marechal, & de François Brunisseur d'or. Certes la charité de cet André Hiam est admirable, en ce qu'ayant receu quelques escus du P. Vagnon, pour l'assistance des prisonniers, il n'y voulut point toucher; mais fit si bien par son trauail, & par celuy de son fils, l'amour leur redoublant les forces, qu'il pourueut entierement aux necessitez de deux prisons; & puis restitua la somme, que le Pere luy auoit mise en main. Il y eut aussi des femmes deuotes, qui firent une bourse commune, du fruit de leurs trauaux, & l'employèrent dans les prisons au soulagement des plus necessiteux, sans qu'il se soit passé aucun iour que les prisonniers n'ayent ressenty abondamment les effets de cette liberalité, qui estoit d'autant plus admirable, qu'elle estoit plus subtile & plus industrieuse.

Après l'emprisonnement des nostres, certains coquins se fourrerent dans les maisons, faisant les ministres de iustice, molestant les Chrestiens, & les menaçans de les deferer au Xin, dès-lors qu'ils auoient trouué quelque Image, n'y ayant coin, qu'ils ne visitassent, à dessein de tirer d'eux quelque piece d'argent. Cette pratique dura quelque temps, iusqu'à ce qu'un Mandarin, qui fut aduertey de cette fourberie, fit prendre & bâtonner comme il falloit, quelques-vns de ces brigands, & un entre autres, pour auoir denoncé un Chrestien au Tauli. Cette action de iustice n'empêcha pas neantmoins que plusieurs Chrestiens ne fussent accusez deuant le Xin : qui receut volontiers l'accusation, & fit mettre la cause en la chambre criminelle, où l'on ne connoist que des crimes les plus enormes. Les Chrestiens apres un examen rigoureux, furent renuoyez comme innocens, & le Xin taxé, pour un homme iniuste & ignorant.

Il ne fut pas mieux traité de deux graues Mandarins : dont l'un nommé Hò, luy demanda dans une compagnie des Lettrez, pourquoy il auoit fait emprisonner les Peres : & comme il eût répondu, que c'estoit à cause qu'ils prêchoient une loy contraire à la leur : il luy repartit fort à propos, pourquoy est-ce donc, que vous ne faites pas emprisonner quantité d'autres, qui suiuent & enseignent des loix qui sont plus differentes de la nostre, que celle que ces Peres professent ? C'est, dit le Xin, que ceux-là n'ont point d'accusateurs, qui leur fussent partie. Et les Peres, repliche le Hò, qui est-ce qui les a accusez & denoncez à vostre seigneurie ? Comme il se vid confus, ne sachant que répondre, il fut contraint de quitter l'assemblée & de se retirer, de peur de bruit. L'autre fut un President du Tribunal de guerre, qui le reprit aigrement de ce que contre les loix de la raison, il auoit si mal traité nos Peres, qui n'auoient commis aucune faute, & ne l'auoient iamais desobligé : & nonobstant toutes les choses que le Xin pût alleguer pour sa iustification, le President luy declara qu'il estoit sur le point de le deferer au Roy, comme un perturbateur de son Estat, & de vray il depêcha un Courrier à la Cour avec un memoire, qu'il rappella depuis, se contentant de n'auoir dorenavant n'y amitié ny communication avec un si méchant homme.

La charité d'un nouveau Chrestien de Pequim , & Bachelier dans l'université se fit voir en mesme temps , & admirer dans la Ville de Nanquim , où il estoit accouru des aussi-tost qu'il eut appris les tristes nouvelles de l'emprisonnement de nos Peres ; qu'il visita dans leur captivité , & assista dans leurs necessitez , quoy qu'il ne les eust iamais veus ; & attira plusieurs de ses amis dans les prisons , par son induction & par ses exemples , pour soulager de leurs liberalitez , la pauvreté des Chrestiens prisonniers pour la foy. Il passa plusieurs mois dans ces heroïques occupations , accompagnant les Chrestiens aux Tribunaux des iuges ; pensant leurs playes ; & les consolant dans leurs miseres : à quoy ne seruoit pas peu la qualité d'un tel personnage , renommé pour sa science , & pour ses belles perfections, Il osa mesme attaquer un Mandarin , qui pour complaire au Xin , auoit écrit & publié un manifeste contre nos Peres ; & luy parla si fortement , qu'il luy fit changer d'opinion , & le rendit protecteur & admirateur de ceux qu'il auoit un peu auparauant persecuté par sa langue & par sa plume.

Vne Dame Chrestienne , femme d'un prisonnier Chrestien , qui auoit esté battu par sentence des iuges , en la compagnie de nostre frere , fut aussi en mesme temps miraculeusement consolée , comme il raconta à son beau-pere , un des pilliers de cette nouvelle Eglise , qui l'exhortoit à estre ferme & constante en la Foy. Il luy sembla une nuit , à ce qu'elle disoit , de voir Nostre Seigneur , qui luy demandoit , où elle auoit mis ses Images. Les sergens , répondit-elle , m'en ont pris une en prenant mon mari : pour l'autre ie l'ay cachée au fond de mon coffre , de peur qu'elle ne fût outragée par l'insolence des infidèles. Tu dis vray , repartit Iesus-Christ ; neantmoins ie veux que tu mettes l'image qui te reste au lieu de la premiere ; & ne crains point : Ton mary estant prisonnier pour l'amour de moy , ie vous assisteray tous deux. Elle racontoit sa vision , dont elle estoit si consolée , & si fortement affermie en la Religion , qu'elle consolait & encourageoit les autres chrestiens par cette narration accompagnée de ses exemples.

Enfin comme nostre ennemy vit qu'il ne pouuoit tirer aucune

responſe du Roy , il employa toutes ſes forces , & fit ſes derniers efforts avec le Colao qui d'ailleurs ne nous eſtoit point contraire & l'obligea de dreſſer vn memoire , & de le faire paſſer par les mains d'un Eunuque, qu'il auoit deſia remplies d'une bonne ſomme d'argent, afin d'en auancer les expeditions, les Eunuques ſçeu- rent ſi bien meſnager cette affaire , & firent couler ce memoire entre eux de main en main, ſi ſecretement qu'ils le rendirent au Colao, comme de la part du Roy pour le ſéller ; & pour conclure noſtre banniſſement. Ce qu'il fit en ces termes.

Ayans eſté pleinement informez par le Lipu aſſeſſeur du troiſieſme Tribunal de Pequim, que certains eſtrangers pratiquoient en cette Cour, leur eſtabliſſement dans ce Royaume: ſur les hum- bles prieres & remonſtrances que nous ont fait nos Mandarins, que nous fiſſions vn commandement par toutes les Prouinces, que les Peres Vagnon , & Iacques Panroïa , avec leurs compa- gnons fuſſent renuoyés dans leur pays , pour auoir preſché vne Loy inconnüe : & ſous pretexte de religion d'auoir troublé le re- pos de noſtre peuple, & machiné ſourdement vne reuolte patmy nos ſuiers, & vn ſouleuement general dans noſtre Eſtat. Pour ces conſiderations , nous auons ordonné au Lipu de Nanquim d'a- uertir les Mandarins de nos Prouinces, qu'en quelque lieu , qu'on trouue ces Eſtrangers, on les face conduire & eſcorter ſous bonne garde en la Prouince & Cité de Canton , & que de là ils s'en re- tournent puis apres en leur païs, laiſſans la Chine en repos. Et d'autant que l'année derniere , ſur l'aduiſ qu'on nous donna, que ces Eſtrangers n'eſtoient entrez dans noſtre Royaume , que pour noſtre ſeruice , & que le Pere Iacques Pantoïa & ſes compagnons eſtoient tres-capables de trauailler à la correction de noſtre ca- lendrier, nous les auons aggregez au nombre des Mandarins ; nous voulons & ordonnons que nonobſtant cette aggregation, ils ſoient congediez , & renuoyez en leurs Prouinces. Car tel eſt noſtre plaifir. Cette ſentence ſoit renduë au Lipu , & au Ciayan, le 28. de la douzième Lune.

Cette ordonnance ayant eſté minutée au pied de la Requeſte, le Colao la renuoya au Palays Royal, pour eſtre approuvée & confirmée du Roy, comme c'eſt l'ordinaire. Les Eunuques gai- gnez

gnez par les presens du Xin , la firent incontinent signer au Roy, par vne tromperie manifeste, l'ayans fait couler finement, à ce que disent quelques-vns parmy plusieurs autres memoires, qui auoient esté leus, avec lesquels le Roy signa cette sentence, sans l'auoir veuë : ou comme pensent les autres, la Reyne elle-mesme sur, qui le Roy se descharge d'une bonne partie de ces confirmations, l'ayant signée de sa propre main. Et certes il n'y a point d'apparence, que le Roy qui auoit fait iusques alors la sourde oreille, à tant de remonstrances, & d'importunité, eust si tost changé de resolution : veu que d'ailleurs la pratique de la Chine n'est pas de renuoyer en leurs maisons des Estrangers pleinement instruits des affaires du Royaume, mais plustost en quelque province éloignée. Quoy que c'en soit la sentence fut publiée le quatorziesme de Feburier ; au renouveau de leur année.

La nouuelle fut portée en moins de rien par tout le Royaume. Les Mandarins de Nanchium en la Prouince de Canton, firent sçauoir honnestement au P. Gaspar Ferrera, qui estoit là pour lors, les volontez du Roy, & luy permirent d'attendre ses compagnons. Neantmoins le Pere iugea plus à propos de vendre la maison, & de se retirer en d'autres missions suiuant le commandement, qu'il en auoit eu du Pere Lombard. Les Mandarins de Hamleu, où estoient deux Peres, ne leur firent aucune signification pour le respect qu'ils portoient au Docteur Michel nostre Protecteur, qui voulant se roidir contre le torrent de la persecution, & redoubler ses forces, contre les puissances d'enfer, escriuit au Pere Superieur de luy enuoyer deux autres Peres, ce qu'il fit fort à propos pour le bien de cette Eglise. Le Pere Iéan de la Roque ayant laissé le frere Paschal Mendez, à Nanquium pour la consolation des Chrestiens, se retira avec deux autres à Chien-chiam dans la Prouince de Chiamfi, ne conuersant cependant que fort discrettement & en cachette dans les maisons des Chrestiens, iusqu'à ce que Dieu les remit dans vne pleine liberté.

A Pequim le Colao fit ses excuses à nos Peres, de ce qu'il estoit obligé par les deuoirs de sa charge, d'exécuter les ordres du Roy, & leur promit de les ayder de son credit, pour empescher leur sortie, s'ils vouloient presenter vne requeste. Mais les portes de

la Cour estoient si bien fermées, qu'il n'y eut iamais moyen de faire passer vne seule feuille de papier pour nostre iustification : il falut ceder au temps & à la violence. Le Dimanche des Rameaux les Chrestiens encouragez par la distribution des palmes benistes, qu'ils prirent comme des marques de leur victoire, partirent pour Canton ; les Mandarins ayans donné ordre, que le peuple ne leur fit aucun outrage par les chemins. La maison, que nous possédions par la liberalité du Roy, fut laissée à la garde d'un bon Chrestien, sous le bon plaisir des mesmes Mandarins.

Le plus fort de l'orage se creua sur Nanquim : où le Courrier voulut luy-mesme porter la nouvelle aux Peres de leur bannissement, croyant les obliger beaucoup, d'empêcher qu'ils ne fussent taillez en pieces, par la populace ; & les Mandarins leur firent l'honneur de les visiter en leur maison avec de grandes ciuilitéz. Neantmoins ils furent conduis le sixième iour de Mars au Tribunal de six Mandarins, la corde au col, pour estre interrogez, & confrontez deuant le Xin, & le Pere Semedo, qui ne pouuoit se tenir sur ses pieds, à cause de sa grande foiblesse, y fut porté sur vne table. Ce Iuge autant cruel qu'iniuste apres vn second examen prononça contr'eux sa sentence qui portoit, qu'encore bien qu'ils meritaissent la mort pour auoir prêché vne Loy nouuelle à la Chine, neantmoins la bonté du Roy leur accordoit la vie, & se contentoit de leur faire appliquer à chacun dix coups de bâton, & de les renvoyer en leur païs. La maladie extreme du Pere Semedo l'exempta de ces coups ; mais le Pere Vagnon les reçut si rudement, qu'il en fut plus d'un mois incommodé, sans pouuoir guerir de ses playes. En suite de la mesme sentence, on executa nostre maison, nos meubles, & particulièrement nos liures, les executeurs crians que nous étions indignes de porter le nom de Lettrez. Puis on nous mit dans vne cage de bois fort estroite, dont on se sert pour transporter les criminels condamnés à mort, d'un lieu à l'autre ; avec vne chaîne au col, les fers aux mains, les cheueux longs, les habits mal adiestez, en témoignage que nous étions des estrangers & des barbares : & ainsi renfermez comme des bêtes, on nous porta le trentième iour d'Avril de la prison à vn Tribunal, pour faire sceller nos cages du Seau du Roy, & donner l'ordre

Tordre aux Mandarins de la garde qu'ils deuoient obseruer à nous faire sortir pour le repas du iour, & pour le repos de la nuit.

Je ne sçauois dire le bruit que faisoient avec leurs chaînes de fer, les Sergens & les autres Officiers qui nous conduisoient; il me suffit de vous représenter qu'on portoit deuant nous trois grandes tables, avec la sentence du Roy escrete en grosses lettres, qui defendoit à tous les Chinois d'auoir aucun commerce avec nous: & qu'en cét équipage nous sortimes de Nanquim, renfermez dans nos cages, l'espace de trente iours, iusqu'à ce qu'estans arriuez à la premiere ville de la Prouince de Canton, nous fûmes presentez au Turan, qui apres nous auoir aigrement repris de ce que nous auions esté si osez que de prescher vne nouuelle loy à la Chine, nous mit entre les mains des Mandarins, qui nous traîsnerent par tous les Tribunaux avec vn concours de peuple, qui à peine est croyable, & nous ietterent hors de leur ville, pour prendre la route de Macao, où nous arriuames, apres quelques iournées de chemin.

Les Chrestiens detenus en prison apres nostre sortie, vsez & demy-morts des miseres qu'ils auoient enduré, furent enfin condamnés par les sollicitations importunes du Xin, à soixante-dix coups de baston chacun. Les deux Freres, pour ce qu'ils estoient naturels de la Chine, apres auoir esté cruellement battus, furent condamnés l'un à seruir les maisons aux murailles des Tartares, & l'autre à tirer à la corde, les vaisseaux du Roy, comme font les cheuaux & les boeufs. On ne peut dire autre chose de tous les Chrestiens, si ce n'est qu'ils tesmoignerent vniuersellement vne grande constance, & firent paroître sur leur visage au grand estonnement des Payens, le plaisir qu'ils sentoient dans leurs ames de souffrir pour Iesus-Christ. Je veux finir ce Chapitre, & tout ensemble cette triste narration par vne chose rare. Vne Dame ayant ouy dire, que nostre Sebastien Fernandez auoit souffert à la torture, le serrement des mains, pria nostre Seigneur de luy faire vn iour la mesme grace. Elle fut exaucée en vne partie de ses souhaits. Pour ce que comme elle estoit à l'oraison, il luy sembla que le Xin, assis sur son Tribunal, la vouloit contraindre de renier la

Foy, & qu'au refus qu'elle luy fit d'obeïr à ses commandemens, il luy fit donner la gehenne & serrer les mains. Et certes cette vision ne fut pas purement imaginaire, veu que les marques des cordes, & les cicatrices des playes, luy demeurèrent imprimées sur ses mains tout le temps de sa vie ; & cét agreable spectacle qu'elle auoit continuellement deuant les yeux, remplissoit son cœur d'une merueilleuse consolation.

CHAPITRE X.

*Comment les choses s'addoucirent apres la persecution ,
& de la fondation de plusieurs residences.*



Les autres persecutions, qui prederent celle de Nanquim estoient particulieres, & le feu pour l'ordinaire ne gaignoit point plus auant que les lieux, où il s'estoit allumé ; pour ce que les Magistrats des Prouinces se contenoient dans les bornes de leur ressort, sans prendre connoissance des affaires d'autrui, & des personnes & des maisons exemptes de leur iurisdiction. Mais en cette-cy, comme le Tyran s'estoit attaché vniuersellement à la ruine de tous les Chrestiens de la Chine, estimant que c'estoit peu de chose de perdre ceux de Nanquim, il porta l'affaire deuant le Roy pour la terminer avec plus de rigueur & d'autorité, & pour couper d'un seul coup tant de riches moissons, & estoufer tant de belles semences, qui commençoient à germer dans les cœurs des Chinois. Apres cette sanglante Tragedie, les Peres ayans esté chassez de leurs residences, comme nous auons dit, leurs maisons confisquées, leurs biens engagez, leurs Eglises violées, & celle de Nanquim renuersée par terre, & les materiaux vendus par sentence du Xin, enfin les Peres, qui estoient au mesme lieu de Nanquim, estans sortis avec un si grand bruit, & une si estrange confusion, que le iour du dernier iugement sembloit estre venu, on ne scauroit croire les dommages qu'apporta leur absence, les biens qu'elle arresta, & les diuers changemens,

changemens , qu'elle causa dans les ames. Les maistres de cette nouvelle Eglise furent cachez , les Chrestiens intimidés, les Gentils encouragez, le tyran victorieux, & ceux de sa suite si libres & insolens , qu'il leur estoit permis indifferemment de poursuivre les Chrestiens, & de les accuser deuant les Iuges, particulièrement ceux de Nanquim.

Mais puisque nostre Seigneur auoit iugé plus à propos , suivant les dispositions secretes de sa providence eternelle , de tirer le bien du mal , que d'empescher vniuersellement le mal on peut dire que plusieurs bons effets sortirent d'une meschante cause. Car quoy qu'on n'eust pas pour lors cette double liberté de faire de nouveaux Chrestiens , & de gagner de nouveaux suiuis à Iesus-Christ, toutefois la constance & le courage des anciens parut dans la haute opinion qu'ils temoignerent auoir de nostre sainte Loy , & dans les feruens desirs de retenir les Peres dans le Royaume , pour se perfectionner de plus en plus, en la doctrine qui leur auoit esté preschée. Car la plus-part de ceux qui demeuroient en d'autres villes, enuoyerent ou vindrent eux-mesmes en personne chercher les Peres, & les conduire en leurs maisons. Ce qui fit , que hors des deux Cours de Pequim , & de Nanquim , nous fusmes par tout les bien-venus, les Chrestiens furent consolez de leurs pertes , & confirmez en leur foy ; & les Eglises , (ie ne parle point des materielles qui sont les ouurages des hommes ,) maintenues , & mesme augmentées de nouveaux fideles.

A la Cour de Pequim deux freres demurerent au lieu que le Roy nous auoit assigné pour nostre sepulture , à cause qu'estans Chinois & naturels du pays , ils n'estoient pas compris dans la sentence du bannissement. De sorte , que sous vn pretexte de pieté , que les Chinois prisent beaucoup , ils demurerent pour garder la maison: mais ce fut avec de grandes incommoditez , & de fortes attaques que les Eunuques leur liurerent. Car deslors qu'ils virent les Peres hors de la Cour , ils creurent que la maison estant sans chef, ils n'auroient pas beaucoup de peine à chasser les freres , qui n'auroient ny la force ny le courage de resister à leurs batteries. Aussi ne scautoit-on croire , ce qu'ils ne firent

point pour paruenir à leur dessein, & combien de fois ils firent venir ces pauures freres en iugement, & de quelles accusations ils les chargerent, pour les chasser de leur maison; mais en vain. D'autant que nostre Seigneur, qui auoit donné cette place aux Peres pour leur sepulture apres leur mort, voulut la conseruer pour leur seruir de retraite durant leur vie: se seruant de la prudence du Docteur Paul, qui residoit à la Cour, defaisant par son autorité toutes les trames que nos ennemis nous ourdissoient par leur malice.

Vne fois entr'autres les Eunuques auoient disposé les affaires de telle sorte, qu'il sembloit impossible, que leur dessein ne réussit, pour auoir corrompu quelques-vns des Magistrats par leurs presens; & sur tout pour auoir gagné à leur party, le Chifu, ou Gouverneur de la Chine, qui leur promit sa faueur. Le pis fut, qu'il estoit si tard, quand ils appellerent nos freres en iugement, qu'à peine eurent-ils le temps d'en aduertir le Docteur Paul, & luy d'écrire au Gouverneur de la ville: ce qu'il fit avec tant de presse, qu'il donna ordre au laquais, qui portoit la lettre, de la donner en quelque lieu qu'il trouuât le Gouverneur, fût-ce mesme en la rue. Et de vray il le rencontra, comme il estoit prest d'entrer au Conseil, qui se tient à Pequim hors du Palais, accompagné d'un grand nombre d'Eunuques, qui se tenoient assûrez du bon succez de leur affaire, à cause des diligences, qu'ils auoient faites. Le Gouverneur, ayant leu sa lettre, fit appeller la cause: & les Eunuques avec plus de paroles que de raisons gaignerent le deuant iusques à ce que nostre Frere fut cité pour répondre, qui ne fit autre chose que de produire l'acte de la donation que le Roy nous auoit faite de la maison, & du jardin pour la sepulture du Pere Mathieu Ricci, & de ses compagnons, passé deuant les Officiers, & verifié en plein Conseil. Le Gouverneur le prit, & l'ayant leu pour vn témoignage de la faueur qu'il vouloit faire aux Eunuques, il y appliqua derechef le sçeau de son Office, voulant dire, qu'il n'estoit pas raisonnable de defaire mal à propos ce qui auoit esté bien fait. Ainsi termina-il ce grand affaire au contentement des Peres, & ferma la bouche aux parens de l'Eunuque prisonnier, qui n'auoient cessé iusques alors de faire leurs poursuites.

afin de tirer au moins quelque chose par leurs importunez, s'ils ne pouuoient tout gagner par la iustice.

Les Freres, qui gardoient la maison prirent cette occasion, & s'en seruirent fort à propos, pour visiter de temps en temps les Chrestiens de cette ville; & apres que la tempeste commença de s'appaiser & que le plus fort de l'orage eut creué, vn Pere passa par là en habit desguisé, qui fit de nouuelles conquestes à l'Eglise, sous ombre de conseruer les anciennes.

La maison que nous auons à Canon, qui est vne Prouince plus meridionale, fut ruinée totalement. Car bien qu'au commencement on en eust pris vne petite, pour y tenir vn frere, qui receust les Peres de Nanchium quand ils passioient; le temps nous fit connoistre qu'il estoit plus à propos de l'abandonner entiere-ment, pour euitier les tempestes, & se mettre en seureté. Le Pere, qui gouernoit la residence, alla plus auant; & le Frere apres luy; avec promesse neantmoins de visiter tous les ans, les Chrestiens du pais.

Le Pere de la Roque, qui auoit quitté la ville de Nanquiam en la Prouince de Kiamfi, avec deux autres Peres se retira dans la Cité de Kiencham de la mesme Prouince, par l'aduis d'un Chrestien nommé Estienne, forty d'une noble famille, la premiere du lieu, & filleul d'un Mandarin, qui depuis se conuertit, luy-mesme à nostre sainte Foy. Les Peres furent receus avec toute sorte de charité Chrestienne, & logez dans vne maison, qu'ils appelloient *l'Estude*, près des murailles de la ville, composée de quatre belles chambres, d'une cuisine, & d'une grande sale pour seruir de Chapelle. Nous n'estions visitez du commencement que par les Domestiques de nostre hôte, qui estoient tous Chrestiens; les Parens Gentils, & les amis du voisinage vindrent apres, ces visites qui n'estoient que de ciuilité, ne laissoient pas de nous donner le temps & la commodité d'attirer quelques Payens au Christianisme; ceux-cy en faisoient venir d'autres: de façon que peu à peu le nombre des Chrestiens s'accrut de telle sorte, que deux ans apres, la Messe s'y chantoit en Musique, avec vn grand concours de peuple, dequoy ie suis tescmoin. Les principaux Musiciens qui ioüoient des instrumens, estoient fils de Chrestiens: &

quatre des plus fameux Lettrez seruoient à la Messe avec leurs liurées, comme i'ay veu. C'est maintenant vne de nos meilleures residences, avec vn grand nombre de Chrestiens parfaitement instruits en nos mysteres, & deux Eglises annexes en la Prouince de Chinceo, qui pour estre assez proches de Kiencham, sont visitées tous les ans par vn de nos Peres.

La residence de Hamcheu sous la protection du Docteur Michel, est encore plus florissante. Les Peres pour tesmoigner à tout le monde, qu'ils obeïssioient aux volontez du Prince, & à la sentence de leur bannissement, sortirent en plein iour accompagnez du mesme Docteur, & des premiers Chrestiens. Mais ce digne Protecteur de cette nouvelle Eglise, qui nous auoit préparé depuis long-temps dans son Palais, vn appartement assez logeable, des chambres, des Offices, vne Eglise, vne sale, le tout à nos vsages, pour nous y retirer au besoin, nous rappella secrettement, & nous receut dans sa maison, sans qu'aucun s'en apperceust. Il ne s'en cachoit point pourtant, & trois ans apres, quand le Xin natif de cette ville, se fut retiré dans sa maison, nostre Michel le visita, & luy dist qu'il auoit chez luy, les Peres, qu'il luy conseilloit de les venir voir, & de conferer avec eux, & qu'asseurément il les trouueroit tous autres, qu'il ne pensoit.

Cette maison fut le port le plus commode, que les Peres pûrent trouuer parmy ces orages & le plus assuré refuge pour se mettre à couuert de la persecution. Elle auoit son superieur, auquel s'adressoient toutes les affaires, & que les nostres venoient trouuer, en diuers endroits, de temps en temps, pour luy rendre compte de leurs emplois, ou pour le consulter dans leurs difficultez. Et quoy qu'on prit bien garde de ne laisser entrer aucun Gentil, s'il n'estoit de nostre connoissance, neantmoins on celebroit la Messe toutes les Festes, & on preschoit avec vn grand concours de tous les Chrestiens, dont le nombre s'augmentoït peu à peu, par les conuersions assez frequentes.

La tempeste ne fut pas si tost appaisée en l'Eglise de Nanquima: d'autant que la longue detention des Peres dans la prison, la cruelle sentence qui fut executée contre eux, & leur sortie ignominieuse dans ces cages de bois à la veüe d'une infinité de peuple,

qui

qui estoit venu de tous les endroits, pour se trouuer à ce spectacle, fit vne telle impression dans l'esprit des Gentils, qu'ils haïssoient les Chrestiens à mort, & à la moindre occasion, les accusoient deuant les Iuges. De sorte qu'il se passoit peu d'années; qu'il ny eût toujours quelque persecution particuliere d'un Chrestien deferé en iustice, outragé, condamné, & battu cruellement. Ce qu'ils supportoient avec vne constance & vn courage des premiers Disciples du Fils de Dieu, qui triomphoient en la presence des Iuges, & s'estimoient bien-heureux d'estre trouuez dignes de souffrir pour le nom de leur Maistre. Pour ne mentir point, j'estime que nostre Seigneur qui auoit destiné cette petite Eglise, pour estre l'objet de la plus cruelle persecution des Gentils de la Chine, l'auoit aussi dotée d'une vertu particuliere, pour estre le sujet & le modele de la plus illustre patience des Chrestiens de ce Royaume.

Tous ces dangers n'empéchoient point vn Pere de les visiter de temps en temps, & ces visites estoient ordinairement accompagnées d'un grand nombre de confessions & de communions, & des Baptesmes de quelques nouveaux Chrestiens. Ils auoient diuisé la ville en Parroisses & en Chapelles, tant pour leur commodité, que pour leur seureté; ayans par ce moyen les lieux de la priere plus proches de leurs maisons, qu'ils frequentoient plus souuent, sans que les Payens s'en prissent garde. Ils s'assembloient aussi les iours de Festes en l'absence du Pere, & apres auoir fait leurs deuotions, ils conféroient ensemble, & s'exhortoient mutuellement à la vertu. Et outre ces conferences, ils en auoient choisi entr'eux huit des plus approuuez, & des plus vertueux, pour visiter les autres en leurs maisons, consoler les malades, encourager les foibles, & pratiquer semblables œuures de charité & de pieté.

Ces huit, qui estoient comme les Maîtres de ces nouveaux Disciples du Fils de Dieu, prirent le roolle des maisons, & du nombre des Chrestiens, qu'ils distribueroient comme en bandes, & confrairies, dont les plus anciens & les plus zelez estoient comme les chefs, qui veilloient sur les autres. Et puis en certain temps les Peres venoient les voir, pour receuoir leurs confessions,

& leur administrer le Saint Sacrement de l'Autel. Mais comme il n'estoit pas possible aux Peres de satisfaire abondamment aux bons desirs d'un si grand nombre de fideles , & que leur presence estant necessaire également à plusieurs , ils ne pouuoient pas sejourner long-temps dans vn mesme lieu , cela fut cause , qu'on establîst de nouuelles residences en diuers endroits , petites dans leurs commencemens , mais qui depuis se sont perfectionnées , avec des maisons & des Eglises bien reglées , telles qu'on les void à present.

La premiere residence, que nous eûmes incontinent apres nostre bannissement , fut fondée en la ville de Kiencham , en la Prouince de Chiamfi , dont i'ay parlé cy-dessus.

La deuxiesme fut en la Prouince de Nanquim , en la ville de Kiatim , où estoit la demeure du Docteur Ignace , Chrestien d'une grande autorité , qui a esté depuis Vice-Roy de la Prouince de Xantum. Cét illustre personnage ayant receu les nouuelles de la sentence donnée contre les Peres , depescha promptement vn Messager au Pere Lazare Catanée residant à Hamcheu , pour luy porter vne lettre , qui ne contenoit que ces paroles , apres les complimens ordinaires. I'ay vne affaire de consequence à traiter necessairemēt avec vostre Reuerence, ie souhaite passionnément que nous nous voyons en ma maison , auant que vous sortiez du Royaume. Quand la lettre luy fut rendue, les Peres estoient prests à sortir de la ville , pour se retirer à Xanhaj sur les terres du Docteur Paul : mais vne priere si ciuile , & si importante les fit changer en partie de dessein : de façon que pour contenter ces deux Docteurs , ils se diuiserent en deux troupes ; & le P. François Sanbiasi fut destiné pour Kiatim , où il trouua vne maison garnie , que le Docteur Ignace auoit fait preparer dans vn appartement de son Palais , qui luy seruoit d'estude , avec des chambres, vne Chapelle pour dire la Messe, & toutes les commoditez d'un logement. La Chapelle n'estoit que pour tenir les Domestiques, il en fallut faire vne autre vn peu apres , au mesme lieu plus grande & plus splendide , pour les externes , qui se laissoient aisément persuader par les raisons , & par la predication de nos Peres, de se ioindre à ceux de la maison. I'y fus quatre ans apres,

& ie peux dire avec verité que i'y trouuay vn bon nombre de Chrestiens aussi seruens en la Foy tant les hommes & les femmes que les enfans, aussi soigneux d'assister à la Messe, d'entendre la parole de Dieu, & de se presenter à la confession, & de frequenter l'Auguste Sacrement de l'Autel, que les plus deuotieux Chrestiens nourris & façonnez en Europe. Ie ne veux pas charger cette histoire de plusieurs exemples particuliers d'edification, les reseruant à nos Annales.

Cette maison nous seruit encore d'Academie pour éleuer nos ieunes gens aux estudes, pource que la ville estant à vne des extremités de la Prouince, & de peu de commerces les maisons capables & commodés, il nous estoit aisé d'y assembler nos estudians pour les former à la langue & aux lettres Chinoises: de sorte que le nombre des Peres & des autres estudians, qui sont de ieunes Chinois de Macao, que nous éleuons à la vertu, & instruisons aux lettres du païs, afin qu'ils seruent puis apres à instruire les autres pour le bien de l'Eglise, montoit iusques à onze & douze, qui estoit beaucoup, veu le temps & le lieu.

Le P. Catanée eut son departement à Xanhai, où il trouua également à faire de nouveaux Chrestiens, & à conseruer les anciens. Le Docteur Paul reuint cependant de la Cour en sa maison, & par sa presence donna la liberte aux predicateurs, d'annoncer l'Euangile au peuple, avec moins de danger, & plus de fruit; si bien que le Pere ne pouuant pas suffire à baptizer les nouveaux conuertis, fut contraint de faire signe à ses compagnons, & de les inuiter à la recolte d'une moisson si abondante: & le Docteur Paul, voyant que l'Eglise estoit trop petite pour tant de fideles, se sentit obligé de l'agrandir, ou plustost d'en fonder vne nouvelle, qui florit encore à present & se perfectionne de iour en iour en nombre & en vertu.

La residence de Chiamsi prit son origine, au mesme temps, & commença de ietter les fondemens de ce merueilleux edifice, que nous y admirons aujourd'huy, le plus beau & le plus saint de la Chine. Le premier fondateur de cette nouvelle Eglise, fut vn Chrestien nommé Pierre, qui allant en cette Prouince, en qualité de Mandarin, prit en sa compagnie, le P. Iules Aleffe, pour le tenir

sous sa protection , & pour voir les dispositions de ce peuple à recevoir la predication de l'Evangile ; où les predicateurs n'auoient iamais esté , & quoy que les commencemens fussent petits , les progresz en ont esté admirables, comme nous dirons ailleurs.

On ressentit particulièrement à Maco , les coups de la persecution ; lors que quatre Peres furent portez par la violence de la tempeste , des prisons de la Cour au College de cette ville. Mais tant s'en faut que le sentiment de ces douleurs estoufist le desir qu'ils auoient de soulager leurs freres , qui demeuroient exposez aux dangers , & chargez du faix de la predication , qu'au contraire il embrasa leurs cœurs d'un nouveau feu, pour rentrer dans la Chine, & rallumer le flambeau de l'Evangile , s'il estoit esteint en quelque endroit par les vents & par l'orage. Toute la difficulté estoit à trouuer vn chemin par où ces quatre bannis peussent aller sans estre reconnus: on iugea plus à propos de surseoir leur retour, iusqu'à ce que leur absence eust effacé leurs Images des esprits ; & que le temps en eust fait perdre la memoire Mais durant cette attente nostre Seigneur retira de cette vie deux Peres de Pequim, à sçauoir le P. Jacques Pantoia , & le Pere Sebastien des Ours: estant raisonnable que ceux qui estoient les plus âgés , marchassent les premiers , & que ceux qui auoient plus long-temps combattu, fussent couronnez les premiers. Restoient donc les deux autres venus de Nanquim ; pour qui le danger estoit plus grand , de rentrer dans vn Royaume , où ils auoient esté promenez de ville en ville , & conduis deuant tous les Tribunaux , & puis chassiez honteusement à la veuë de toutes les Prouinces. Toutefois le P. Aluarez Semedo, qui auoit demeuré moins de temps que les autres à la Chine, & qui par consequent y estoit moins connu ayant changé le nom & le surnom qu'il portoit auparauant dans le même Royaume, y rentra trois ans apres qu'il en fut sorti : & le Pere Vagnon le suiuit à deux ans de là, qui est encore viuant à la Cour de Xansi; vieillard venerable chargé d'années, & de merites, mais plein de force & de courage , pour trauailler comme vn ieune homme.

Voila le train des affaires de cette nouuelle Chrestienté , qui se remettent doucement en leur premier estat , & même s'auançoient.

vançoient de beaucoup à la faueur de quelques Chrestiens d'autorité, & sous la protection de quelques gentils de nos amis: quand la seconde tempeste s'eleva contre l'Eglise à Nanquim, qui ne fut pas à la verité si violente que la premiere, pour n'auoir pas esté formée du mesme soufle, & pour ne venir pas du costé de la Cour; mais qui fut plus dangereuse, & qui nous mit également en peine, tant pour la crainte de l'auenir, que pour le mal present

CHAPITRE XI.

*De la seconde persecution de Nanquim, & du martyre
d'un Chrestien nommé André.*

 L sembloit donc que l'Eglise eust recouuré sa liberté à la Chine, & que l'Euangile fust hors des fers: les apparences d'une riche moisson nous faisoient oublier le passé, & releuoient nos esperances. La seule ville de Nanquim n'estoit pas pleinement satisfaite, & le sang des Chrestiens qu'elle auoit persecutez, n'auoit pas tellement esteint son feu, qu'elle n'en eust tousiours quelque bluette, qu'elle allumoit de temps en temps dans les occasions contre les fideles, mais fort peu en estoient endommagez. L'an 1662. les supposts de la secte, qu'ils nomment à la Chine *Pelien-Kiao* dont nous auons parlé en la premiere partie de cette histoire, se souleuerent en la Prouince de Xantum, & furent si osez que d'arrester les liures qui venoient à la Cour de Pequim par la riuier, & de se saisir des vaisseaux, qui passioient par la Prouince: & mesme leurs forces s'augmentans avec leur insolence, ils attaquèrent quelques places, & entre autres vne ville, & s'en rendirent les Maistres, avec vn sanglant carnage des citoyens. Ces choses donnerent à penser aux Prouinces voisines, & mirent l'alarme iusqu'à la Cour; Les Mandarins firent commandement par tous les endroits du Royaume, qu'on apportast toutes les diligences, pour prendre & chastier les personnes, qui suiuiroient cette profession. Les Prouinces les plus

éloignées ne s'émeurent point à ces nouuelles : mais à Nanquim, qui confronte à celle de Xantum, promet de grandes recompenses, à quiconque découueroit quelqu'un de cette secte.

Sur ces entrefaites il arriua qu'un Chrestien voulant secourir un sien voisin, que les Sergens traitoient fort mal sans raison, attira sur luy la colere de ces canailles, qui le poursuivirent, comme des enragez; iusques dans la maison; & y ayans trouué la Croix avec l'Image du Sauueur, la prirent & la porterent au Mandarin, accusans le Chrestien d'estre un des sectateurs de la Loy du Seigneur du Ciel, qui est la mesme que celle de *Pelien - Kiao*. Le Mandarin le fait prendre, appliquer à la torture, pour luy faire confesser ses complices. Il declara seulement le Peintre, qui auoit peint l'Image, & qui estoit aussi Chrestien. Il fut pris pareillement par l'ordre du mesme Mandarin, & mis à la gehenne, cōme l'autre: soit par ignorance, ou qu'il creût donner plus d'authorité à la loy qu'il tenoit, il nomma iusques à quarante Chrestiens, parmy lesquels il y en auoit quelques-uns, qui estoient comme les chefs des autres, & qui en l'absence des Peres auoient le soin de les assembler dans des Chapelles, & de les exhorter à la vertu conforme à leur vocation.

Le vœux croire que la declaration de ce pauvre Chrestien proceda plutôt de simplicité que de malice : mais neantmoins le Mandarin ne perdit point le temps ny l'occasion de se saisir de ceux qu'il auoit nommez; à voir ce qui se passoit, on eût iugé que les furies de l'Enfer estoient dechainées, & qu'elles couraient, par les ruës de Nanquim. On n'entendoit par les ruës que le bruit des chaines de fer, les cris & la voix des Sergens, qui demandoient où est la maison : ou est-il allé, où le trouuera-on ? quand viendra-il ? s'echaufans ainsi d'autant plus à la poursuite des Chrestiens, qu'ils voyoient les Mandarins plus acharnez à leur ruïne. S'ils en découuroient quelqu'un, ils se iettoient dans sa maison, & enleuoient les Chapelets, les Croix, les Images, & les liures, & les autres marques de deuotion, qu'un Chrestien a de coustume d'auoir chez luy, & de garder chèrement : & puis ils se faisoient de sa personne, le tiroient par la teste, la corde au col, & les fers aux mains, & les traînoient par les ruës, portans de-

uant.

uant eux en signe de triomphe les enseignes de pieté & de religion qu'ils auoient enleuées, & excitans le peuple à crier apres eux, qu'ils estoient de la secte de *Pelien-Kiao*. Il y en eut de pris iusques à trente-quatre, sans compter les deux premiers, qui furent incontinent appliquez à la torture, & serrez aux pieds & aux mains, pour leur faire decourrir le reste de leurs complices. Mais eux plus auisez que les precedens, & instruits par leur ignorance pernicieuse, ne répondoient autre chose dans leurs tourmens, sinon qu'ils estoient Chrestiens, eux, leurs femmes, & leurs enfans : qu'ils suiuoient la Loy du vray Dieu, qui seul peut punir & châtier en cette vie & en l'autre ; conseruer & tuer les corps & les ames : qu'ils n'estoient point de la secte de *Pelien-Kiao*, & qu'ils n'auoient ny rapport ny commerce avec elle, & puis ne disoient autre chose.

Parmy les prisonniers il y eut vn Chrestien nommé Jean Yao : qui ayant esté pris avec les autres, comme nous auons dit, en la premiere persecution du Xin, receut des coups de bastons par la sentence des Iuges, & fut condamné à seruir le Roy durant quelques années en ses vaisseaux, qui sont comme ses galeres. Ayant fait son temps, il fut mis en liberté, & s'en reuint à sa maison, edifiant toute la ville par ses exemples, & par sa sainte vie. Comme il sceut, qu'on auoit encore pris des Chrestiens, & qu'on le cherchoit, sans attendre vne plus expresse iussion, s'en alla luy-mesme se presenter aux Mandarins, & s'estant mis à genoux, en la presence des Chrestiens, qu'on tenoit à la torture, leur dit qu'il estoit Chrestien, que la Loy, qu'il professoit, estoit la vraye, & plusieurs choses semblables, que le Saint Esprit luy suggera. Le Mandarin l'ayant écouté, & ne sachant point qu'elle pouuoit estre son intention, luy répondit : vous n'avez ny la mine, ny les apparences d'un Predicateur de la Loy, retirez-vous, & ne venez plus vous monstrier icy. Le ieune homme se leua, & se retira aussi-tost dans sa maison, laissant les Chrestiens confirmez par vn si glorieux témoignage de leur Religion, & les Chinois également épouuantez d'un si noble courage.

Le Mandarin fit vne semblable chose, sans auoir aucun dessein particulier, ny sans sçauoir la raison qui le pouffoit. De trente-

six prisonniers , qu'on auoit apprehendez & tourmentez cruellement , il en fit mettre vingt-quatre en liberté ; & les autres , qui estoient comme les Maistres des autres , & qui auoient la charge de les assembler aux prieres , & de les exhorter , furent renuoyez pardeuant les six grands Tribunaux, où ils furent tous seuerement traitez, les vns deçà , & les autres delà ; mais le plus rigoureux de tous les Tribunaux , fut celuy d'un Eunuque, qui n'ayant rien d'humain que le visage , sans considerer que les prisonniers auoient esté battus par le commandement des autres Mandarins, leur en fit encore décharger vingt coups à chacun , qui affoiblirent si fort ces bons Chrestiens, qu'on fut contraint de les ramener en prison portez sur vne table.

Le *Quecum* , qui est comme vn de nos Ducs, ne les traita pas de la sorte : pource que les voyant si rompus de coups & de tourmens ; non seulement il ne les fit point battre de nouveau , mais leur portant compassion, dit tout haut qu'il estoit bien informé de cette Loy, & qu'elle estoit la bonne & la veritable ; & les congédia avec ces belles paroles , qui confirmoient dans la bouche d'un Gentil , la Foy que les Chrestiens defendoient par l'effusion de leur sang deuant les Iuges.

Pendant ces differens , le premier Mandarin des six Tribunaux , qui auoient examiné l'affaire , porta la sentence suiuite contre les Chrestiens, que j'ay traduite fidelement du Chinois : La loy du Seigneur est fausse , qui aveugle les hommes , & leur fait tenir des assemblées. Les années precedentes , on auoit déjà présenté au Roy quelque memoire contre les hommes de cette secte , qui en auoit defendu seuerement l'exercice. Auuiourd'huy ceux qui la professent , sont conuaincus de n'auoir pas obey aux volontez du Prince. D'où vient que suiuant les loix de cét Estar, il seroit necessaire de faire vne exacte perquisition de cette sorte de gens , & les punir seuerement. Mais ayans considéré que ce sont des hommes de peu , nous auons condamné les Estranges à sortir du Royaume, sous bonne & seure garde , & pour cét effet leur sera fourny des coffres du Roy, l'argent necessaire aux frais de leur voyage. Pour les naturels de cette Cour, ils tiendront prison vn mois entier avec vne table au col (qui est vn supplice ordinaire

ordinaire à la Chine) & apres, ils seront conduits deuant le Tribunal, qui les a interrogez, pour estre exhortez d'observer entierement les ordres du Roy, & de ne plus suiure cette loy. Les liures des Chrestiens, leurs images & choses semblables seront portés dans le Thresor du Roy, pour y estre gardés. Tel estoit le contenu de la sentence.

Les Peres n'en auoient encore rien appris, quand vn Chrestien vint en poste à Hamcheu distant de la Cour de Nanquim, six iournées par terre, qui fut enuoyé exprés pour leur apporter cette nouuelle, & les aduertir du danger euidant où se trouuoient les Chrestiens. Par vn bon-heur particulier le Pere de la Roque Superieur de la Mission, se trouua pour lors à Hamcheu, qui songea promptement aux remedes, conféra avec le Docteur Michel, & écriuit au Docteur Paul, afin que l'un & l'autre par leurs lettres de recommandation obligeassent les Mandarins de Nankim de fauoriser les Chrestiens en cette cause. Ils le firent adroitement, & sur tout le Docteur Paul, qui cotta dans ses lettres quatorze poincts principaux, qui rendoient nostre sainte Foy bien differente de la secte de Pelien-Kiao. Les lettres, quoy que fort obligeantes n'eurent pas l'effet qu'on esperoit, à cause que la plupart des Mandarins furent gaignez par le Xin, qui estoit pour lors Colao, & par consequent en vne si haute consideration, qu'un chacun tâchoit de gaigner ses bonnes graces, en suiuant ses inclinations. Ce qui se vit aysément par les réponses, telles qu'on n'a pas accoustumé de les rendre à des Mandarins de merite, & de l'autorité de ces deux Chrestiens. Car la response à la lettre du Docteur Paul, soustenoit que la loy qu'il disoit estre differente de la secte de Pelien-Kiao, estoit absolument la mesme, & que les deux faisoient profession de ne point obeir au Prince, ny à ses Ordonnances, ny aux Ministres de son Estat; ce qui se prouuoit facilement, en ce que les Peres ayans eu ordre de sa Majesté, de vüider le Royaume, ils ne laissoient pas neantmoins d'y demeurer, & plusieurs autres raisons: qui tesmoignoient assez la veine, d'où sortoient ces responses.

Adioustez vne autre chose plus dangereuse, comme il est necessaire en tout temps à la Chine, mesme dans le calme, d'estre
fort.

fort referué ; de laquelle on donna incontinent aduis au Docteur Paul ; à sçauoir que deux Mandarins de la mesme cité de Nan-quim, peu de iours auparauant auoient présenté au Roy leur memoire contre la loy de Iesus-Christ, & contre les Chinois, qui la suiuoient, accusans en particulier les Peres qui la preschoient, & le Docteur Michel, qui non seulement estoit Chrestien, mais encore logeoit les Peres en sa maison. Ils en chargeoient d'autres, sans les nommer, quoy qu'ils donnassent suffisamment à entendre, qu'ils vouloient parler du Docteur Paul.

La nouuelle n'estoit point à mespriser ; dautant que les affaires qui vont deuant le Roy sont extremement chatoüilleuses ; & il est bien difficile, qu'on n'y perde ou le poil ou la peau.

Le Docteur Paul escriuit aux Peres, que sans plus deliberer, ils songeassent promptement à se retirer, & retrancher toute sorte de commerce avecquelque personne que ce fust, pour fidelle & assurée qu'elle semblast estre, & ceder au temps & à la necessité. Le Docteur Michel estoit d'aduis contraire ; & ne vouloit pas, mesme que ceux de sa maison se cachassent. Le fils du Docteur Ignace trouuoit bon, que les Peres de la Cité de Kiatim se tinssent cachez en la façon qu'ils iugeroient ; d'autant qu'au cas qu'il suruinst quelque chose de pire, il ne seroit pas mal-aysé d'y remedier, ayans la plus-part des Mandarins de la ville pour amis.

C'estoit vn ieune homme peu âgé, dont le Pere estoit pour lors en Cour, qui loüa grandement la resolution de son fils. On trouua neantmoins plus à propos de preuenir ou d'eiter les foudres de la iustice ; & que ceux qui ne pourroient pas se cacher, se retirassent, auant que d'estre apprehendez. Toute la difficulté estoit de trouuer vn lieu éloigné de nostre demeure ordinaire ; à cause que les lieux voisins appartenoient à nos amis, & estoient si peuplez qu'on ne pouuoit pas y estre en seureté : de sorte que pour se mettre à couuert, il en falloit trouuer vn écarté, dont il y en a peu à la Chine, qui est si peuplée, que les maisons de la campagne se touchent les vnes les autres. Enfin apres plusieurs deliberations, il fut conclud que nous sortirions tous des lieux, où estoit nostre demeure ; & que les vns iroient aux villages & Metairies des Chrestiens ; les autres se retireroient dans leurs
sepultures,

sepultures, & qu'au cas que la responce du Roy ne fust pas fauorable, on tiendroir des barques toutes prestes sur les riuieres, pour chercher d'autres lieux plus asseurez, iusqu'à ce que Dieu nous applanist les voyes, & nous ouurir les grands chemins.

Le Docteur Paul auoit vn homme aposté dans la ville de Sucheu, où le Vice-Roy de la Prouince de Nanquim fait sa demeure, à cause qu'il ne peut pas estre en la Cité de Nanquim, qui est vne Cour Royale, aussi bien que Pequim: afin que s'il venoit quelque nouueau mandement de la part du Roy, il luy en donnast aduis. Deux mois se passerent en cette attente; avec vn extreme incommodité des Peres, qui se tenans cachez aux champs, ne pouuoient receuoir que fort tard les nouuelles, qu'on sçauoir aussi-tost dans les villes. Enfin apres auoir attendu long-temps, nostre Docteur ne receut point de responce, dequoy on apportoit plusieurs raisons, mais la meilleure & la plus pertinente estoit, que les memoires qu'on auoit dressé contre les Chrestiens, auant que d'estre presentez au Roy, deuoient estre enregistrez par le Xin, qui en mesme temps perdit sa charge: de façon que ne pouuant plus rien, & n'ayant aucune autorité pour fauoriser les desseins de nos persecuteurs, dont il estoit le premier mobile, tous ces memoires demurerent sans estre presentez; ce qui fut la cause, qu'on attendit si long-temps, l'euenement de cette affaire, avec les responce du Roy. Ainsy l'orage, qui sembloit nous menacer d'un danger euidant, fut appaisé, à l'occasion des disgraces du Xin, que le Roy priua de la charge de Colao, au mesme temps qu'il auoit resolu de ruiner les Chrestiens. Les memoires de la Cour du midy qui est à Nanquim, marchioient tous les iours contre la foy de l'Eglise; & d'autres se formoient continuëlement par les Mandarins de la Cour du Nord, qui est Pequim, contre les iniustices du Xin, sans auoir peu reüssir, l'espace de six mois. En quoy se iustificient les conseils admirables de la prouidence de Dieu, qui reserua la cheute de ce Tyran, à vn temps & en vne occasion, qu'il pouuoit nous causer plus de mal; & qui voulut nous enseigner, que nous deuons nous appuyer sur luy en pareilles rencontres.

Quand nos Docteurs sçurent certainement, que les memoires

res n'estoient point donnez , & qu'ils ne le feroient point, tous les Peres retournerent à leurs residences , quoy qu'avec plus de retenuë. & de retraite qu'auparavant ; à cause des mauuaises nouvelles, qu'ils receuoient de Nanquim , où les affaires du Chrestianisme estoient troublées par de nouueaux Edicts. S'ils ressentirent d'un costé de la tristesse, au bruit de ces persecutions , ils reçurent de l'autre vn extreme contentement au recit du martyre d'un Chrestien nommé André: dont la vie & les actions vertueuses nous pourroient icy fournir vne ample matiere d'histoire , & particulierement le courage & la constance qu'il témoigna dans les tourmens : ce que les Chinois admirent d'autant plus , qu'ils sont naturellement timides & couards. Quoy que nous ayons éprouué iusqu'à cette heure tous les Chrestiens de ce Royaume fermes en leur foy , & inébranlables par la grace de nostre Seigneur dans les persecutions. & mesmes dans les tourmens. A dire vray ils n'ont point manqué au martyre , mais le martyre leur a manqué , comme il s'est veu en ceux de Nanquim, & particulierement en ce bon Chrestien , que ie viens de nommer.

Cét illustre martyr , André , estoit natif de la Prouince de Kiamsi ; laquelle il quitta apres plusieurs années , pour venir en celle de Nanquim : où il prit vne seconde naissance , & vne nouuelle vie , en la connoissance de nostre Sainte Foy , & dans les instructions , qu'il receut de nos Peres ; qui l'engendrerent à Iesus-Christ par la predication de l'Euangile , & par les eaux du Baptisme , & le nommerent André. Toute la famille suiuit dans quelques iours son chef , & fut baptisée par les mains du Pere de la Roque , Superieur. Nostre André apres son Baptisme seruit d'exemple & de modele aux autres fideles , & tascha de leur communiquer le bien qu'il auoit receu du Ciel , ne laissant perdre aucune occasion d'enseigner les ignorans , & de conduire les errans dans le chemin de la verité. Plusieurs profiterent de ses enseignemens , & se firent Chrestiens à sa persuation. Il estoit fort deuot à la S. Vierge , & passoit pour le plus feueut de la Congregation de nostre Dame , que nous auions erigée en nostre Eglise auant la persecution, suscitée à Nanquim : & apres le bannissement des Peres , il dressa vn Oratoire en sa maison , à l'hon-

neur de cette sainte Mere du fils de Dieu , où il appelloit les autres Chrestiens, & les excitoit par ses feruentes paroles à la pieté, à la vertu,& à l'obseruation de nostre sainte loy. Quand les Peres furent mis en prison,& les autres Chrestiens distribuez par les conciergeries de cette grande ville,luy sans se soucier aucunement de s'exposer aux dangers , entreprit de les seruir,de les visiter , de les consoler,& de les assister de ses aumosnes ; Et ne se contentant pas de pratiquer luy seul ces œuvres de charité , il forma vn sien petit fils aux mesmes exercices , & le donna à nos Peres pour l'employer dans les moindres besoins. Il continua dans le mesme esprit apres nostre retour , & nous presta sa maison pour nous seruir de retraite , lors que nous allions visiter les Chrestiens du pays:& d'infirmierie,quand quelqu'un estoit malade , qu'il seruoit luy-mesme avec beaucoup de charité. Nostre Seigneur voulant recompenser ces belles & bonnes actions le couronna du Martyre,en la seconde persecution:& le fit mourir,comme il auoit vecu , pour son amour. Ce venerable vieillard presque autant chargé d'années que de merites , endura patiemment les coups & les tourmens,que nous auons desia raporté cy-deuant : mais comme les derniers , outre qu'ils estoient les plus cruels , estoient encore imposez sur les playes toutes fresches qu'il auoit receuës en diuers Tribunaux , il ne faut pas s'estonner si vn vieux homme , fort de courage , mais foible de corps , rendit bien-tost l'esprit par la violence des douleurs , puisque mesme les plus ieunes & les plus robustes Chrestiens n'y pouuoient resister. L'Eglise perdit & gaigna beaucoup à sa mort ; elle gaigna vn martyr , qui les encouragea par ses exemples , & les assista de ses prieres : mais elle perdit vn pere commun , & vn bon maistre , qui suppleoit au deffaut de nos Peres. On l'enterra fort honorablement dans vn sepulchre particulier , pour luy rendre vn iour avec solemnité les honneurs qui luy sont deus.

CHAPITRE XII.

Comment les choses s'addoucirent direchef, & les Peres furent rappelez en Cour par l'Ordre des Mandarins.



O I C Y de meilleures nouvelles ; que nos Peres receurent de Nanquim , par vn homme , qu'eux & nos Docteurs auoient enuoyé exprés , avec des lettres de leur part aux Chrestiens pour les consoler en leurs afflictions : quoy que nostre Seigneur les remplist d'une telle abondance de courage & de ioye , qu'ils n'auoient pas besoin des consolations humaines pour addoucir leurs peines. Cét homme estant de retour confirma le bruit qui couroit, & nous assûra que toutes les choses estoient pacifiées , comme les Chrestiens l'auoient écrit; d'autant que les Mandarins voyans que leurs desseins n'auoient pû reüssir , que leurs memoires n'auoient esté receus ny presentez à la Cour de Pequim , & que le Xin estoit priué de sa charge; ils changerent tout aussi-tost d'aduis & de langage , mirent les Chrestiens en liberté , & modererent les peines qui leur auoient esté imposées. Il ne restoit plus que trois prisonniers de Chincheo , qui attendoient de iour en iour d'estre deliurez & renuoyez en leur Prouince, ce qui fut executé. Semblablement le Pere , qui estoit caché à Pequim nous escriuit , que toutes les esperances de nos ennemis de Nanquim estoient fonduës à la Cour , & que les choses auoient tellement changé de face par le changement de la fortune du Xin, que ses amis luy conseilloyent de traiter avec les Mandarins Chrestiens , & avec les Gentils qui nous estoient affectionnez , & de chercher les moyens de sortir en public , & de reprendre les fonctions de l'Euangile.

Il y auoit déjà six ou sept ans depuis la premiere persecution de Nanquim. Les Tartares faisoient vne cruelle guerre aux Chinois , & leur auoient défait des armées , & enléué plusieurs pla-

ces de la Prouince de Leaotum , sans qu'on pût aysément arrester le progrez de leurs armes. Les Peres cherchoient le moyen de se pouuoir manifester par le Royaume , & de paroître en public , comme on leur auoit écrit de Pequim. Ils y trouuoient vne difficulté qui n'estoit pas petite, c'est qu'ayans esté bannis par sentence du Roy , ils ne pouuoient pas rompre leur ban, sans son auctorité. Nos Chrestiens & nos Docteurs se resolurent de dresser vn memoire à l'occasion de la guerre des Tartares , & de l'extreme necessité où les Chinois estoient reduits , & de le presenter au Roy. Premièrement ils mettoient en auant les maux, que leur cauait la guerre , la desolation des terres , le carnage des hommes , le sac des villes , la ruine des Prouinces , sans qu'on eût iamais peu durant plusieurs années , détourner ou arrester le cours de ces calamitez , apres tant de despenfes , & tant de pertes. Puis ils remonstroient la faute qu'on auoit faite de chasser les Peres venus d'Europe ; qui outre qu'ils estoient vertueux , sçauans & capables de manier de grands affaires , estoient de plus excellens Mathematiciens , qui sans doute auoient des secrets particuliers , & des inuentions extraordinaires , dont on se seruiroit avec auantage dans les necessitez presentes , & qui mettoient les affaires du Royaume en vn autre estat , s'ils estoient encore à la Cour , comme autresfois. Enfin ils adioustoient que probablement ils n'estoient pas tous partis , & qu'il n'estoit pas possible que tant de personnes eussent en si peu de temps trauersé vn si grand Royaume , & se fussent déjà retirées par des chemins si estroits & difficiles. Que sa Majesté deuoit commander qu'on cherchât soigneusement par tout , si l'on ne pourroit point en recontrer quelqu'un , & le faire venir à la Cour , pour rendre seruice à l'Estat.

Nos Peres firent de grandes oppositions aux moyens , qu'on prenoit pour leur reestablisement , veu qu'ils estoient ignorans aux choses de la guerre , des armes & de l'art militaire , & qu'il estoit plus à propos de trouuer vn autre pretexte. Le Docteur Leon , qui estoit vn des principaux Acteurs de cette Comedie , répondit à cette obiection , comme il l'entendoit. Mes Peres dit-il , ne vous fachez point, s'il vous plaît , si l'on vous propose pour des guerriers ; vous vous seruirez de ce titre , comme le

coûturier de son aiguille ; qui ne luy sert , qu'à passer son filet ; & quand l'étoffe est cousüe , & l'habit acheué , il la quitte , n'en ayant plus besoin. Faites seulement , que vous puissiez rentrer dans le Royaume par l'ordre du Roy , & puis il sera fort aisé de changer les armes du combat à des plumes d'estude , & au lieu de combattre , d'écrire pour la defense de la Religion de Iesus-Christ contre la superstition des infideles. Enfin le memoire se fit , comme il falloit , & comme le Docteur en sçauoit l'Art & la perfection : il fut présenté à la Chancellerie des memoires , où il passa à la faueur de nos amis ; & vint entre les mains du Roy , si heureusement , qu'il fut répondu comme nous souhaitions , & remis au Conseil de guerre , qui non seulement le verifia , mais adiôta de plus , qu'ils croyoient certainement que les Peres pourroient si bien enchanter les Tartares par les secrets de leurs mathematiques , qu'il leur seroit impossible de manier les armes , & de les endommager , & en suite il fut ordonné qu'au plûtoſt on les chercheroit : mais il ne falut pas beaucoup courir pour les trouuer , & ceux qui auoient cette charge , sçauoient bien où ils estoient.

Le P. de la Roque qui estoit pour lors dans les Prouinces du midy , fut incontinent aduertý de l'ordonnance du Roy & du Conseil de guerre ; & prié d'enuoyer deux Peres à la Cour. On ne sçauoit dire ny penser l'allegresse de nos Peres , & de tous les Chrestiens à cette nouuelle ; sçachans que cette voye estoit la plus courte & la plus assurée pour rentrer ouuertement dans le Royaume , & prescher l'Euangile avec la mesme liberté , qu'ils auoient auparavant.

Le P. Nicolas Lombard , & le P. Emanuel Dias furent nommez pour cette expedition , qui mirent incontinent ordre à leurs affaires , & partirent pour Pequim , où ils entrerent à la veuë de tous les habitans. Et d'autant que tous les Chinois n'auoient point veu de barbes à la façon d'Europe , depuis quelques années , le concours du peuple , qui venoit pour les voir , estoit si grand , que les passages en estoient empêchez. La premiere chose qu'ils firent à leur entrée , fut de s'aller presenter au Conseil de guerre , dont les Mandarins auoient eu la charge de les faire venir , qui les reçurent avec beaucoup d'affection & de courtoisie , & leur offrirent leur
logis,

logis, avec toutes les commoditez possibles. Les Peres firent refus de les accepter, & s'en excuserent le mieux qu'ils pûrent, alléguans qu'ils n'auoient encore rendu aucun seruice à l'Estat, qui meritoit ces reconnoissances, & qu'il se pourtoit faire avec le temps, qu'ils se rendroient dignes de ces faueurs. La veritable cause, qui les émeut à ne point recevoir des offres si obligantes, fut en partie pour n'estre à charge à personne, & aussi pour auoir plus de liberté de trauailler pour la Religion, & pour estre moins employez aux affaires de la guerre, qui estoit le pretexte qu'on auoit pris de les rappeler. Les Chrestiens furent d'auis qu'ils reprissent leur premiere maison, où ils auoient demeuré si long-temps auant que d'estre chassés, & où ils auoient leurs connoissances & leurs habitudes encore recentes. Par ce moyen ils faisoient connoître euidentement le peu de raison qu'on auoit eu de les bannir, & épargnoient les frais d'une nouvelle Eglise, l'ancienne estant encor en son entier par les soins d'un Chrestien, qui l'auoit acheptée à ce dessein, laquelle n'auoit besoin que de reparations, qui sont inéuitables aux bâtimens de la Chine, pour estre faits de bois, & par vne consequence, pour n'estre pas de durée comme les nostres, & ne pouuoir pas si long-temps résister aux injures de l'air. Le Docteur Ignace, qui estoit pour lors à la Cour, se chargea de fournir aux frais necessaires pour les reparations du logis, & de l'Eglise, l'accommoda proprement, & la mit en l'estat, où elle est, & où nos Peres habitent encore à present, en paix & en honneur, sans que iamais depuis on leur ait ouuert la bouche ny d'armes, ny de guerres, ny de Tartares.

Les affaires de la Cour estans terminées si heureusement, & les Peres agissans avec liberté dans leur maison, ils commencerent à reprendre leurs premiers exercices, à perfectionner les Chrestiens, prescher aux Gentils, & recevoir les visites que les Mandarins, & leurs amis leur rendoient avec la mesme familiarité qu'auparauant, sans aucune difference du passé, & sans autres precautions, que celles qui sont en tout tēps necessaires à la Chine. Cette franchise & cette seureté, que nous trouuions à la Cour, avec cette approbation publique, se communiqua tout aussi-tost aux autres maisons & residences du Royaume. De sorte que peu
à peu

à peu la predication & les exercices de la Foy s'accroissent & s'estendirent avec tant de succès, qu'en l'année 1628. & 29. que nous fûmes tous paisibles aux lieux de nostre demeure; la porte fut ouverte à l'Evangile, & les chemins libres à la conversion des Gentils, sans trouver de traverses ny de résistance aux desseins de Dieu, quoy qu'il fût nécessaire d'avoir tousiours pour amy quelque Magistrat des lieux de nos emplois, dont nous taschions de gagner & de conserver les bonnes graces.

A mesure que croissoit la liberté de la predication; la Foy croissoit aussi, & prenoit de nouvelles racines en divers endroits par les fondations de plusieurs Eglises, maisons, & residences où nos Peres s'establissoient. On en fit deux dans la Prouince de Fokien, l'une & l'autre remplie d'un grand nombre de Chrestiens, sans compter plusieurs Chapelles erigées dans la mesme Prouince. On en bastit une en celle de Xanli, & une autre en celle de Xunsi, & une troisieme en la Prouince de Honan, qui florissent aujourdhuy à l'honneur de Iesus-Christ, & à la gloire du Christianisme. Quand ie partis de là pour venir en Europe, il s'en commençoit une autre, qui est maintenant acheuée, avec une Eglise & force Chrestiens, si bien qu'on parle d'y reestabli des Peres, pour cultiver ces nouvelles plantes. Je ne m'arrestaray pas plus longtemps sur ce sujet, pour ce que j'en ay traité cy-deuant par le menu.

Nous retournâmes en nos anciennes maisons, que nous possédions avant le temps de la persecution, les ayans réparées & mises en meilleur estat. Celle de Pequim, avec les accommodemens, dont j'ay parlé, est tenue par trois peres, & un Frere, qui travaillent fructueusement à l'augmentation du Christianisme. On a basti de neuf une maison & une Eglise à Hamcheu, plus grande & plus capable que la premiere, à cause des nouveaux convertis, qui accroissent tousiours le nombre des fideles. Il a esté nécessaire d'en faire autant à Kiamsi, dans la rue la plus belle & la plus fréquentée de la ville. On a laissé celle de Canton de la mesme façon qu'elle estoit, partie par nécessité, partie par consideration; d'autant qu'on n'a peu faire autrement, & qu'on a jugé d'ailleurs plus à propos d'abandonner ce lieu si sujet aux tempestes,

stes, & d'en choisir vn autre, où l'on trouuât plus de seureté, & plus de profit. On ne laisse pas neantmoins de visiter tous les ans les Chrestiens de la Prouince.

Il y eut bien des affaires à Nankim. Les Chrestiens de cette Eglise ne peuvent souffrir, qu'eux estans les premiers & les plus illustres Confesseurs de la Foy, signalez par leur constance dans les persecutions; fussent les derniers & les plus mal partagez des faueurs spirituelles, & les moins considerez de tous les fideles, en ce que les autres ayans des Peres pour les gouverner, eux seuls s'en voyoient priuez par vne disgrâce. Quoy que les Peres souhaitassent ardemment de satisfaire à leurs iustes desirs, & que mesme ils tâchassent de les visiter plus souuent, neantmoins c'étoit vne chose trop hazardeuse, pour ne dire dangereuse, à cause des dernieres persecutions, dont le feu n'estoit pas si bien esteint, qu'il ne peût facilement se rallumer, d'auoir vne maison ouuerte & exposée indifferemment à la veüe & aux visites de toutes sortes de personnes. Les difficultez furent enfin surmontées, & la residence établie par les liberalitez du Docteur Paul, qui ayant touiours si bien fait pendant le cours de sa vie, voulut mesme continuer apres sa mort.

Les Peres n'esperoient rien pour l'auancement de cette affaire qu'en quelque Mandarin Chrestien, qui fût Gouverneur de la ville. & qui nous prenant, & l'Eglise sous sa protection, leuât ces difficultez, & nous y établit par son autorité. Au mesme temps on fit President du Conseil de guerre à Nankim, vn Disciple du Docteur Paul, qui comme il estoit adroit & vigilant; ne manqua pas dès aussi-tost d'écrire à nos Peres, que cette occasion étoit tres-fauorable pour l'execution de leur dessein, à cause que ce Mandarin estoit fort considéré, & auoit grand credit: & qu'ayant esté son disciple; il feroit pour nous tout ce qu'il voudroit. Cette ouuerture contenta fort nos Peres; mais comme la ville estoit importante & dangereuse, il estoit besoin d'y enuoyer vne personne d'experience: ce qui retarda quelque temps l'execution, tandis qu'on cherchoit vn homme tel qu'on le demandoit, sans neantmoins dégarnir les autres lieux. Et cependant le Docteur Paul, qui estoit à la Cour Colao, tomba malade, & quoy que sa mala-

die ne l'empeschast pas d'escire au Mandarin en nostre faueur; si est-ce qu'il fut plustost hors du monde, que sa lettre ne fut portée à Nanchim : laquelle nos Peres rendirent au Mandarin, de la part non d'un de nos amis trepassé, mais de son maistre encore vivant: Ce qui fit qu'il receut les Porteurs avec toutes les courtoisies du monde, & leur tesmoigna l'estime qu'il faisoit de cette recommandation, par la faueur qu'il leur fit de leur trouuer vn logis & de les mettre en possession. Les autres Mandarins considerans de quelle façon cettuy - cy traitoit nos Peres, pour gagner ses bonnes graces, comme c'est l'ordinaire de s'attacher aux interets des grands, & de suiure en toutes choses leurs inclinations, ne se contenterent pas de nous fauoriser de leur autorité, & de leurs frequentes visites, mais nous firent encore toucher quelque somme d'argent, pour l'achat de la maison. Si bien que les Chrestien eurent leur compte, & Nanquim vne Eglise, qui s'auance & se perfectionne de iour en iour.

Tel estoit l'estat, des affaires de la Chrestienté enuiron l'an 1632. tels les heureux succez : bien differens des precedentes années, qui faisoient assez connoistre que le vaisseau de l'Eglise n'auoit esté offensé par les orages, que pour estre porté plus haut; & n'auoit esté secoué des tempestes que pour arriuer plustost au port. La predication de l'Euangile estoit libre par tout, les gentils se presentent au Baptisme, en plus grand nombre, & nostre Sainte Foy estoit vniuersellement connue, par la lecture des liures composez sur nos mysteres, ou par la frequentation des Chrestiens, ou par le raport des gentils mesmes; & non seulement au cœur du Royaume, où les Peres s'occupent, mais encore aux plus reculées extremitez, i'en rapporteray quelques exemples, qui feront voir clairement la verité de ce que ie viens de dire.

Des Mandarins Chrestiens sont souuent venus pour les affaires publiques à Macao, qui est vne ville habitée des Portugais sur les confins de la Chine, où ils ont bien fait paroistre qu'ils estoient non seulement Chrestiens, mais des mieux instruits: & se sont comportez avec tant de vertu & d'integrité dans les fonctions de leur charge, qu'ils ont tres bien edifié le peuple, & ont seruy d'exemple aux plus vieux Chrestiens.

L'année

L'année 1631. les nauires des Portugais faisans voile de Macao au Japon, comme ils font tous les ans, vn s'échoïa, & se brisa à la hauteur de la Prouince de Foquien en la Chine; tous ceux qui estoient dedans, furent noyez; douze personnes seulement se sauuerent dans vn esquif, par vne espeece de miracle, la chose estant arriuée de nuit, le Ciel chargé de tenebres, & la Mer agitée de vents & de tempestes, comme ils cherchoient de prendre terre en quelque lieu sans aiguille, & sans carte marine, ils aborderent aux costes de la Prouince, que ie viens de nommer. Le monde s'assembla incontinent à l'entour de ces pauvres naufragans, qui auoient plus de besoin d'estre assiste & vestus, que d'estre interrogez: mais les courtes frequentes que les Hollandois faisoient le long de ces costes, & la hayne que les Chinois leur portoient, furent cause qu'on les mit en prison, pour estre estrangers, & pour l'opinion qu'on eut que c'estoient des ennemis; & ainsi les innocens souffrirent pour les coupables. Plusieurs personnes alloient les voir, comme vn spectacle assez rare à la Chine, qui ne void pas souuent des hommes d'un autre païs. Il y eust parmy ce nombre des Chrestiens touchez de la mesme curiosité que les autres, de voir des estrangers, qui allerent à la prison. & s'estans apperceus, que ces prisonniers auoient en leurs mains des Chapelets, qu'ils parcouroient en priant Dieu, iugerent incontinent qu'ils estoient d'une mesme profession qu'eux. Ils voulurent en sçauoir la verité; ils les interrogerent, & sçachans asseurement qu'ils estoient Chrestiens, nonobstant les defenes expressees de traiter avec eux, autrement qu'avec des ennemis, la charité tousiours industrieuse inuenta les moyens de les assister, & de les pouruoir abondamment de leurs necessitez. On ne sçauoit comment leur porter des habits: mais l'esprit de Dieu plus inuentif, que celuy des hommes, leur en ouurit les chemins. Ils alloient à la prison avec deux habits l'un sur l'autre, & puis estans entrez dans la chambre des prisonniers, faisoient couler adroitement celuy de dessous sans que les gardes s'en aperceussent, & s'en retournoient avec celuy de dessus.

Comme ie demeuroid à Nankam, qui est la Capitale de la Prouince de Kiam, où nous auons vne maison & vne Eglise, vn

Chrestien d'une autre ville venoit à dessein de conferer des choses de Dieu, & de sa conscience : & d'autant que la distance des lieux l'empeschoit de pouuoir souuent faire le voyage, il auoit coustume de sejourner plus long-temps, qu'il n'eust fait, & de s'en retourner apres sa confession generale, & sa penitence acheuée. Le le pria de voir avec ses parens & amis, s'il ny auoit point quelque moyen de s'establir en son pais, & qu'au cas qu'il trouuast des dispositions dans les esprits de ses concitoyens à embrasser la doctrine de Iesus-Christ, il m'en donnast aduis. Ce qu'il fit apres vn mois, & m'escriuit pour ce suiet, que i'allasse vistement ietter les rets, & que la pèche seroit heureuse. Le me mis promptement en chemin : & comme ie fus arriué, à cause que sa maison n'estoit pas assez grande, ny assez promptement accommodée, il me logea dans vne de ces maisons, que les Chinois nomment Zuthen, qui appartiennent à toute la famille en commun ; où ils s'assemblent quelquesfois l'année, pour traiter de leurs affaires, & des mœurs & comportements de quelques-uns de leurs parens, qui ne vivent pas selon les regles de la vertu & de la bien seance, pour y donner remede, les reprendre, & s'il est besoin, les chastier. Ces maisons sont ordinairement vuides, il n'y a qu'un homme pour les garder. Vn Mandarin, qui logeoit aupres, ayant sceu mon arriuée, & que i'estois estrange, fut curieux de me venir voir. Je voulus profiter de l'occasion, & luy ouurir le discours des mysteres de nostre Foy : il me fit sur ce suiet des demandes extrauagantes ; & mes responses ne luy agréans pas, il se retira ciuilement, & s'en alla de ce pas me deferer au second gouuerneur de la ville, luy remonstrant que i'estois estrange, & que veu le temps, mon sejour en cette ville estoit d'une dangereuse consequence : de plus que l'enseignois, vne loy contraire à leur creance, & dommageable à l'État : & partant que c'estoit du deuoir de sa charge d'y prendre garde, & d'y mettre ordre au plustost, sans attendre que le mal se fust accru. Il n'en falloit point tant, pour me faire prendre, & conduire en prison, si le Gouuerneur n'eust esté discret & auisé. Le fus bien estonné de voir entrer en ma chambre sur l'heure mesme, trente ou quarante hommes, les vns enuoyez de sa part, les autres qui suiuoient par curiosité, avec le Tisam, ou

Commissaire

Commissaire du quartier , qui est obligé de rendre compte de tout ce qui se passe dans l'estenduë de sa commission , lequel me fit commandement de marcher , & de comparoître deuant le Gouverneur. Le Chrestien qui m'auoit fait venir , étoit avec luy, homme de lettres & de reputation en sa ville. Il me prit par la main, & voulut luy-mesme aller respondre au Gouverneur de ma personne.

Nous trouuâmes le Mandarin , qui m'auoit deféré , auquel le Chrestien fit entendre, comme i'auois ma demeure ordinaire en la Capitale de la Prouince , que i'étois amy du Vice - Roy , & que i'estois bien-venu aupres des autres Mandarins , qui me vouloient du bien : ce qui estoit veritable. Que pour la loy que i'enseignois , ce n'estoit pas vn secret , que ie la preschois ouuertement , mesme à la Cour, que mes compagnons faisoient le mesme ouuertement, à la veüë de tout le monde, & au sçeu des principaux Mandarins du Royaume. Le Gouverneur ayant ouy ces paroles de la bouche d'un homme de tel merite, ne voulut pas entrer plus auant en la connoissance de cette affaire , & nous renuoya par deuant le premier Gouverneur du lieu, que nous trouuâmes en son Tribunal. Le Tisam nous deuança pour luy rendre compte de ce qui se passoit; mais comme il n'en estoit pas instruit, il ne peust pas bien le luy faire entendre. Le Chrestien entra pour lors, & luy deduisit l'affaire, comme elle étoit, en la presence d'une infinité de personnes, qui estoient au Tribunal : entre lesquelles, il s'en trouua deux , qui ayans parlé de la loy de Dieu , firent aussi le signe de la Croix au nom de la Trinité, en langage Chinois. Vn ieune homme leur voisin leur demanda là dessus s'ils estoient Chrestiens ; non respondirent - ils , mais nous auons vn Chrestien de nos amis , qui nous a enseigné cette ceremonie avec plusieurs autres prieres. Le Gouverneur dès-lors qu'il entendit nommer *Thien-chu-Kiao* , c'est à dire la loy du Seigneur du Ciel. Il y en a plusieurs, dit-il , en mes terres, qui suiuent cette loy : elle n'est point du tout mauuaise. Que demande le Pere ? Rien plus, Monseigneur , luy respondit le Chrestien , que de se iustifier de ce qui luy est imposé par Hioquon son voisin; c'étoit le nom de son accusateur. Dites au Pere , repartit le Gouverneur,

qu'il n'est pas bien en voisin, & qu'il en cherche vn autre, s'il me croit. Le Chrestien prenant cette occasion au poil, luy repliqua : Que vostre seigneurie le fasse donc déloger, s'il luy plaît, & qu'elle commande qu'on luy trouue vn autre logis pour quelques iours, qu'il doit demeurer en cette ville. Il agrea cét aduis, & commanda dès aussi-tost, qu'on me rangeât quelques chambres dans vn Palais, où ie pourrois demeurer, en payant tant qu'il me plairoit, sans qu'on m'en peût chasser, si ce n'est pour me mettre mieux.

Vne Patache de Portugais sortie du port de Macao, pour tirer vers Manila, alla donner mal-heureusement contre les rochers de Pulos, sans qu'il se pût sauuer plus de quarante personnes dans vn esquif : qui tournerent incontinent leur pointe vers la terre plus proche, & apres auoir vogué quelques iours prirent port en l'Isle de Haïnam, qui n'est pas beaucoup éloignée de la Terre-ferme de la Chine du costé du Ponant, qui regarde la Prouince de Canton : & n'est distante de Macao que de deux iournées quand le vent est bon. A peine estoient-ils descendus, qu'on les constitua prisonniers, suiuant les coustumes de cetter Isle, avec des paroles, qui n'estoient pas beaucoup diuertissantes pour ces pauvres infortunez. Neantmoins il se trouua là mesme quelques Chrestiens pour les secourir, & entre autres vn Mandarin nommé Ignace, Chrestien depuis plusieurs années, & toute sa famille, homme de bien, & fort deuot, comme ie l'ay connu particulièrement à Nanquim. Dieu permit pour le soulagement de ces Portugais, qu'il fût alors Gouverneur de cette Isle. Ayant ouy ce qui se passoit, & se doutant à peu pres de ce qui en pouuoit estre, fit venir la cause deuant soy, en son Tribunal. Voyant ces prisonniers, & connoissant qu'ils estoient Chrestiens, non seulement il en eut pitié, mais encore les fit mettre en liberté, & les retint en son Palais. On ne sçauroit bonnement expliquer le soin qu'il eut de les bien traiter, la charité qu'il leur témoigna, la courtoisie & la familiarité, dont il traita avec eux, & les exemples d'une vertu vraiment Chrestienne, qu'il leur donna, qui furent de là en auant les entretiens ordinaires de ces Portugais, qui ne pouuoient se lasser de raconter à Macao, & ailleurs ses eminentes ver-

tus,

tus, ses façons de proceder, & le bon ordre de sa maison ; & particulièrement le soin qu'il auoit de faire entendre à ses domestiques, les festes & les jeunes de l'Eglise, leur seruant en cela de Curé.

Il celebra la Feste de Saint Agnes, premierement en sa Chapelle pour le spirituel, où il voulut que tous se trouuassent pour faire leurs deuotions, & leurs prieres à Dieu ; & puis en son Palais, pour le corporel, leur donnant vn festin somptueux : à cause que sa femme auoit esté baptisée ce iour-là, & qu'elle auoit le nom de cette sainte. Les ayant tenu long-temps dans le bon traitement de sa maison, iusqu'à ce qu'ils se fussent parfaitement remis des incommoditez du naufrage, il leur fit équiper vn vaisseau, & leuer du monde pour les conduire à Macao. Je pourrois raconter vn million de semblables exemples, que i'obmets à dessein, pour n'estre pas trop long : me persuadant que ceux que i'ay rapporté, suffiront pour prouuer ce que ie m'estois proposé, que nostre sainte Loy par vne voye, ou par l'autre, s'est étenduë par tous les endroits du Royaume de la Chine.

CHAPITRE XIII.

*La vie & la mort du Docteur Leon, Conclusion de
cette Histoire.*



A Chrestienté de la Chine est si redevable à la pieté singuliere, & aux soins charitables du Docteur Leon, que ie serois coupable d'ingratitude si auant que de finir cette Histoire, ie ne donnois au public vn abrégé de sa vie, qui seruira non seulement de modele, mais encor de testament aux nouveaux Chrestiens, que cét illustre personnage a laissé en mourant les heritiers de sa vertu & de ses exemples : le me contenteray d'en rapporter sommairement les choses principales, renuoyant le Lecteur à nos Annales, où sont descriptes par le menu les particularitez de sa vie, les graces extraordinaires que

Dieu

Dieu luy a communiquées, & les autres euenemens, qui ont rendu sa vie non moins admirable, qu'imitable à tous les gens de bien.

Le Docteur Leon prit naissance en la Prouince de Chekiam, en la cité de Hamchu. Ayant glorieusement acheué le cours de ses études, il se transporta à la Cour de Pequim, où il receut le degré de Docteur, & exerça la premiere charge qui luy fut conférée en consequence de son degré. Ce fut là qu'il connut, & traita familièrement avec le Pere Marthieu Ricci, comme faisoient encor la plupart des Lettrés, & des principaux Officiers du Royaume, poussés de la curiosité de voir des hommes de l'Europe en leur pays. Nostre Leon outre qu'il auoit l'esprit vif & ardent, estoit tres-desireux d'apprendre, & ce desir l'engagea plus auant dans la conuersation & familiarité de nos Peres, qu'il ne pouuoit quitter, apres qu'il eut gousté l'ordre & la beauté de nos sciences, & particulièrement les plaisirs curieux & innocens de la Geographie.

Il traitoit de la science de Dieu conioinctement à la science humaine, & mariant le Ciel avec la Terre, il apprenoit ensemble la situation des Royaumes du monde, & les loix du Royaume de Iesus-Christ. En quoy il s'estoit rendu si versé, qu'il aydoit nos Peres à la correction, & mesme à l'augmentation d'un Catechisme composé depuis quelques années, qu'on voulut reimprimer. Il ne pouuoit assez admirer la conformité de nos mysteres avec les principes de la raison, leur conuenance, l'ordre & la suite admirable des poincts de nostre Foy. Et quoy qu'il n'y donnât pas un entier consentement, il ne laissoit pas neantmoins de les approuuer, & de s'y plaire, ayant coustume de dire, que si ces choses n'estoient veritables, elles estoient sagement inuentées, & fort conformes à la lumiere de la nature. Cette affection enuers nos Peres dura quelques années, pendant lesquelles, il les ayda de son conseil, & de son autorité pour la fondation de la residence que nous auons en cette ville; & luy-mesme fut le premier, qui nous encouragea d'entreprendre le bâtiment de l'Eglise, & qui nous achepta de ses propres deniers, la place.

Toutes ces bonnes œuures ioinctes aux ieusnes & penitences qu'il

qu'il faisoit, estant encor payen, furent comme autant de dispositions, pour recevoir la dernière forme des graces & des lumieres, qui luy manquoient, & que Dieu l'autheur de tous les dons luy départit abondamment. Ce renfort de lumiere luy fit connoître la verité, & voir les splendeurs de la Foy, pour arriuer au Baptisme, qu'il demanda tres-ardeamment, quoy que le Pere Matthieu ne jugeast pas à propos de luy conferer encore si tost, à cause de certains empeschemens, qui le rendoient peut-estre incapable de recevoir les effects du Sacrement. iusques à ce qu'estant tombé malade, & en danger de mort, le Pere fut contraint de luy accorder ce qu'il ne pouvoit plus luy refuser sans iniustice. Les eaux du Baptisme le deliurerent de la contagion du peché, & l'huile de l'extreme-Onction luy rendit la santé du corps, dont les Medecins auoient desespéré : si bien que par la force de ces deux Sacremens il se trouua changé en l'un & en l'autre homme, comme il disoit souuent, le reste de sa vie, avec des ressentimens amoureux du bien-fait, qu'il auoit receu de la main liberale de Dieu.

Vn peu apres qu'il fut retourné à sa maison, le Docteur Michel son ancien amy qui estoit encor Gentil fort addonné au culte des Idoles, & l'un des plus superstitieux obseruateurs de leurs ceremonies, le trouua comme il mettoit en pieces, & brusloit les Idoles de sa maison. Iamais homme ne fut plus estonné que luy à la veüe de ce spectacle, qu'il ne pouvoit assés blasmer, l'action luy semblant impie, iusques à ce que les responces de nostre Chrestien luy donnerent l'enuie d'entendre les principes de la loy Chrestienne, & de se faire instruire aux mysteres de nostre foy, qu'il embrassa receuant le Baptisme de la main des Peres Lazare Caranée, & Nicolas Trigault, qui vindrent expressement en la maison de Leon, où il voulut estre baptisé, & l'auoir pour son parrain. comme il l'auoit eu pour son premier Catechiste, qui luy auoit donné les premieres lumieres de l'Euangile, dont il receut la plenitude de la bouche des mesmes Peres, qui venoient de temps en temps le voir, & luy expliquer tous les points de nostre creance.

Certes c'est à bon droit que l'Eglise de la Chine se confesse re-

deuable au Docteur Leon des faueurs qu'elle a receuës pendant le cours de plusieurs années, & au plus fort des plus sanglantes persecutions, de la liberalité du Docteur Michel, puis qu'il a planté de sa main cét arbre fructueux, qui a porté de si bons fruiçts.

Depuis cete heureuse iournée ces deux Docteurs liés ensemble d'une étroite amitié furent comme les chefs du peuple Chrestien, & comme les bouleuarts de la foy dans le Royaume de la Chine: durant les persecutions suscitées contre cette nouuelle Eglise leur maison seruit de retraite & de port assuré aux peres bannis du Royaume, qu'ils defendirent & protegerent avec vn tel succez, qu'au lieu de trois Eglises, que nous auions seulement pour lors gaignées par le trauail de dix ans, nous en possedons auourd'huy plusieurs dans huit Prouinces, & douze residences, tant le nombre des fideles s'étacchrû & multiplié par tous les endroits de cét Etat.

Les affaires de la Religion Chrestienne s'auançans ainsi de iour en iour par les soins du Docteur Leon, qui ne laissoit perdre aucune occasion de produire au dehors le zeile de la gloire de Dieu, qui l'embrasoit au dedans, il fut pourueu d'une nouuelle charge; & comme c'ët la coûtume des nouueaux Magistrats de rendre leurs adorations, & de prêter le serment aux faux dieux, les Officiers le pressans de rendre les mesmes deuoirs aux Idoles rangés dans vne salle du Palais, où il deuoit loger: luy sans faire semblant de rien, entra dans ce Temple, & pour toute ceremonie, commanda à ses sergens de renuerser ces statuës par terre & de les mettre en pieces; ce qu'ils firent plus par contrainte, que d'une franche volonté. Et d'autant qu'il leur sembloit estrange de ruiner ainsi les Dieux de leurs Ancestres, ils se disoient l'un à l'autre: Assurément ce Seigneur n'est pas en son bon sens, si grande étoit l'horreur qu'ils'étoit formée contre le Diable, qu'il conserua durant sa vie; ne pouuant pas s'imaginer, que ceux-là fussent hommes, qu'il voyoit à genoux deuant les Idoles, comme deuant des Dieux: & tenant de plus pour fols & sans ceruelle, ceux qui ayans entendu nos Predicateurs, ou leu nos liures, ne se laissoient pas conuaincre aux raisons, & gaigner aux veritez de nostre

nostre foy. Il auoit aussi cette persuasion, qu'il estoit impossible, que ceux qui sçauent lire, & se plaisent à la lecture des liures, ne fussent passionnez pour les sciences de l'Europe, & qu'ils n'arriuaissent par ce moyen à la connoissance du vray Dieu, & à l'obeissance de de sa loy. Aussi ne cessoit-il d'importuner continuellement nos Peres, qu'ils s'employassent à la traduction des liures de l'Europe, & luy-mesme les aydoit beaucoup en ce trauail.

Delà vint pareillement, que dès aussi-tost qu'il eut connu les Peres iusqu'à la fin de sa vie, qui furent plus de trente ans, ses plus importantes occupations estoient les traductions de nos liures, ce qu'il faisoit avec tant d'application & d'assiduité, qu'à la ville, aux champs, aux visites & aux festins ordinaires, il n'estoit iamais sans auoir quelque liure en sa pochete, non pas mesmes quand il estoit seul en sa chaire porté sur les espauls de ses seruiteurs: où il lisoit & escriuoit: bien qu'il fust extremement incommodé de la veuë, ayant perdu vn œil, & ayant l'autre fort foible de sorte que pour lire & escrire, il falloit qu'il eust le visage collé sur son papier. Et pour dire vray, il fit vn tel progrez de toutes nos sciences, qu'il est fort peu de matieres, dont il ne parlât aussi pertinemment, que plusieurs qui passent pour habiles Docteurs en Europe. Il sçauoit tres-bien les six premiers liures d'Euclide, & les auoit traduits pour ses Chinois. Il auoit appris toutes les regles de nostre Arithmetique avec toutes les subtilitez, qui suivent de cette scienece, dont il auoit composé sept Tomes Il entendoit excellemment tout ce qui concerne la sphere: & auoit vne si parfaite intelligence du mouuement des Cieux, qu'il fit en partie la traduction des liures qu'Aristote en a composé, & de toutes les questions, qui sont traitées sur le mesme sujet dans le cours de Conimbre, enfin il estoit subtil Logicien, comme tesmoignent les vingt tomes qu'il a laissé pour imprimer. Au reste il parloit si pertinemment, & avec tant de facilité de toutes ces matieres, que les plus experimentez auoient bien de la peine à le suivre. Il mesprisoit neantmoins les curiositez de nostre Europe dont les autres font tant de cas: tout son contentement estoit de voir vn liure nouueau, dont la lecture luy arrachoit des soupirs du cœur, & des larmes des yeux, à cause qu'estant déjà vieux, il ne

trouuoit personne , qui eust le zele qu'il desiroit , & qui voulût le seconder en vn traual si important pour la conuersion du Royaume. comme est la traduction des liures estrangers. Tous ses entretiens avec nos Peres n'estoient que de Dieu & des sciences. Les nostres estoient assurez que la premiere demande, qu'il leur feroit, les venant voir, (ce qu'il faisoit quasi tous les iours de la semaine,) seroit quel liure ils traduisoient : & iusques où ils en estoient venus ? le peux dire sans mentir que de cinquante liures, que nos Peres ont desia mis en langage Chinois , tant de la Religion que des sciences , dont il y en a quelques-vns de plusieurs volumes, à peine en est-il vn seul , qui n'ayt passé par ses mains, pour le reuoir, le corriger, & pour l'enrichir de prefaces & de quelques additions ; & le plus grand present , qu'on luy pouuoit faire , estoit de luy offrir vn liure nouvellement traduit en Chinois.

De là naissoit encore cét incroyable desir , & presque insatiable , qui le consumoit de voir vne grande quantité de Peres à la Chine , & qui luy faisoit souuent former des plaintes contre nos Superieurs, de ce qu'ils ne comprenoient pas , pource qu'ils ne la voyoient pas des yeux du corps , l'importance de cette affaire , & l'extreme besoin , qu'auoit ce Royaume d'un bon nombre d'ouuriers , qui trouuassent à la conuersion des ames. Vn iour qu'il s'échauffoit extraordinairement sur ce discours , & qu'il tesmoignoit plus de feu que de coustume ; le Pere qui l'entretenoit, luy dit : Monsieur, nous vous scauons bon gré de vôtres zele, qui ne peut estre que loüable, & certes vos plaintes seroient iustes, si nos Superieurs n'auoient point d'autres pays à pouruoir que cettuy-cy. Il y en a tant d'autres , qu'il nous est impossible de satisfaire entierement à tous. Ce bon Docteur repartit sagement & de bonne grace. Je vois bien , mon Pere , ce que vous voulez dire , & que c'est vn aduertissement que vous me donnez, comme si j'auois murmuré contre les dispositions des Peres , que ie reconnois pour mes Superieurs. Vous m'excuserez, s'il vous plaist, ie n'ay iamais eu cette pensée ; mais tout mon desir seroit de pouuoir vn iour parler à nostre Reuerend Pere General. (c'est ainsi que les Chinois nomment les Superieurs de nostre Compagnie, les ap-

pellans :

pellans nos Peres & nos Superieurs) & le prier que de bonne heure qu'il songeast à enuoyer plusieurs Pere à la Chine , veu que d'un costé la langue & les lettres sont si fascheuses à apprendre, & que de l'autre vous estes déjà si vieux, tant que vous estes , que vous n'aurez ny le temps, ny les forces d'enseigner ceux qui viendront de nouveau. Il parloit comme il iugcoit. Je pourrois produire vne de ses lettres au Pere Nugnez Mascarenas assistant du Portugal, qui luy auoit escrit auparauant ; & luy auoit fait offre des plus belles raretez de l'Europe. Sa responce est, qu'il ne demande & ne souhaite autre chose de luy, sinon qu'il fasse en sorte que le P. General enuoye plusieurs sujets de nostre Campagne, au Royaume de la Chine.

A la proportion du desir qu'il auoit de voir & posseder de nouveaux Peres, il augmentoit ses soins touchant les estudes ; la santé, & la conseruation des anciens : luy-mesme visitoit leurs chambres, & s'informoit de leurs necessitez : il leur enseignoit la façon de conuieser avec ceux du pais, les termes, les complimens, & les ceremonies qu'il falloit obseruer, pour estre bien-venus. Souuent il ouuroit le deuant de leur robe, afin de voir s'ils estoient suffisamment vestus, pour resister au froid : il preparoit en sa maison les medecines pour nos malades, alleguant que l'ignorance & le peu de pratique qu'auoient nos seruiteurs, estoit capable de faire perdre la force aux medicamens, & le soulagement aux malades. Si quelqu'un arriuoit nouuellement, il s'informoit de ses qualitez, & s'efforçoit de gagner ses bonnes graces. Et quoy qu'il eût le cœur & l'affection pour tous generalement ; si est-ce qu'il auoit plus de soin des nouveaux venus, qui ne scauoient pas encore la langue ; & leur portoit compassion, pour la peine qu'ils deuoient auoir à apprendre le langage & les lettres du pais ; & dès-lors qu'ils commençoient à begayer, il loitoit toutes les paroles qu'ils prononçoient, afin de leur donner courage. Et puis il leur monstroit en particulier la methode d'estudier ; il leur cottoit les liures, qui leur estoient plus necessaires, & auxquels ils deuoient s'attacher ; & leur enuoyoit souuent des regles escrites de sa main touchant les poincts & les virgules, qui sont vne des principales sciences de la Chine.

Nous auons sujet de nous consoler, & de nous étonner, quand les deux Docteurs Leon & Michel se trouuoient ensemble en nostre maison ; ce qui arriuoit assez souvent : d'autant que leurs entretiens & leurs discours n'estoient que des moyens d'amplifier le Royaume de la Foy, de recouurer, defendre & autoriser les Predicateurs, qui l'annoncent ; ils consultoient ausquels de leurs amis ils pouuoient les recommander, quels liures ils deuoient traduire ; à quelle Prouince ils deuoient aller la premiere ; quel Pere estoit le plus propre pour vn tel endroit ; Et enfin toutes leurs consultations finissoient par ces sôûpirs. Helas nous sommes sur le bord de nos fosses, nous mourrons demain, qui laisserons-nous, pour auancer les heureux commencemens, que nous voyons naître en nos iours ? Par fois l'affection qui les transportoit, leur faisoit croire qu'ils estoient à la Cour, qu'ils presentoient des Memoires au Roy touchant la saincteté de nostre Religion, & qu'ils auoient obtenu permission de bâtir des Eglises publiques, ils cherchoient déjà des places commodés, & faisoient les desseins du bâtiment : tantost ils s'imaginoient d'estre en prison, pour cette cause qu'on faisoit leur procez, & qu'on leur coupoit la teste. Ils tendoient le col pour receuoir le coup, & le plaisir qu'ils receuoient de cette simple imagination, donnoit bien à connoître l'estime qu'ils faisoient de la gloire du Martyre, & le desir, qui les brûloit de perdre le sang & la vie pour les interêts du Fils de Dieu.

Vn si grand zele n'estoit pas en paroles & en desirs seulement, il se produisoit par effets : & ie peux dire, que toutes les maisons & Eglises que nostre Compagnie possède maintenant à la Chine, il n'y en a pas vne, qui n'ait ressienty les faueurs particulieres du Docteur Leon, qui n'a iamais épargné son autorité, ny les deniers de sa bourse, quoy qu'il ne fût pas riche, pour les bâtir, ou conseruer.

Ce zele & cette amour de Leon, se signala, quand il fût question de reestablr les nostres en la ville & à la Cour de Pequim, d'où ils auoient esté chassez, dequoy ne s'auisa-il point ? de quels moyens ne se seruit-il point ? La Chine estoit en proye aux Tartares, & la Cour de Pequim en danger : il prit cette occasion de
remon

remonstrer au Roy, qu'outre que nous estions les plus doctes hommes de la terre, nous auions encore force credit aupres des habitans de Macao; pour obtenir d'eux vn secours considerable d'armes & d'hommes: & pour le persuader plus efficacement au Roy, & à son Conseil, il se seruit de tant de Rhetorique, & cita tant d'exemples de leurs liures & de leurs anciennes histoires, qu'il sçauoit parfaitement, si bien choisies, & si à propos, que le Lecteur auroit du plaisir de voir vn petit eschantillon de cette belle piece que ie laisse à dessein, pour n'estre pas ennuyeux. En vn mot il dit si bien, & fit tant qu'il eut ce qu'il vouloit: dequoy il receut autant de contentement que les nostres luy ont & luy auront à iamais d'obligation, pour leur auoir procuré leur retour à la Chine, & leur reestablisement à la Cour. Ce bon office fut cause qu'il perdit sa charge, par la malice de ses ennemis, qui l'accuserent au Roy, d'auoir vne estroite amitié & vne secreete intelligence avec le Pere Matthieu Ricci, qui estoit estranger: & de croire & professer vne Loy que ce Pere enseignoit, contraire aux loix de l'Estat.

Nostre Seigneur le recompensa liberalement de cette perte, le remettant en sa charge quatre ou cinq ans apres, avec plus d'honneur & de credit qu'il n'en auoit, auant cette disgrâce. Le Docteur Paul luy moyenna son reestablisement en consideration qu'il estoit Chrestien, homme d'esprit & de courage; & sur tout afin qu'il nous aydast, pour obtenir la commission de reformer le Calendrier. Si Leon reprit sa charge, ce ne fut pas tant pour ses interests particuliers, que pour ceux de l'Eglise, qu'il esperoit d'auancer par ce moyen avec le Docteur Paul. Il se mit donc en chemin pour aller à la Cour: mais outre les infirmités de son âge: la longueur du voyage, & la rigueur de l'hyuer l'affoiblirent tellement, que peu de iours apres son arriuée il tomba malade, & fut reduit à l'extremité la propre feste de tous les Saints; qui est le mesme iour, auquel quatre ans auparauant, on auoit dit la premiere Messe en la maison qu'il auoit fair bastir, expressément pour nos Peres, & qui est aujourd'huy vne des deux residences, de nostre Compagnie en la ville de Hamcheu..

Je ne veux pas m'estendre à vous descrire, avec quels mouue-
mens.

mens de douleur & de componction , il se confessa plusieurs fois durant sa maladie ; la consolation , dont il estoit remply entendant la Messe , la pieté qu'il tesmoigna en la reception des Sacramens de l'Eucharistie & de l'Extreme - Onction ; & avec quels sentimens il entendit les dernieres paroles que luy porterent trois de nos Peres , qui se trouuerent presens à sa mort. Il laisse toutes ces choses , que le Lecteur se peut imaginer , & facilement croire d'un si docte personnage , & d'un si vertueux Chrestien. Je diray seulement un mot de ce qui se passa avec le Docteur Paul , que le malade prit par la main un peu auant que de mourir , & le remercia des bons offices qu'il auoit receus de luy en plusieurs rencontres , particulièrement en cette dernière occasion ; luy disant la larme à l'œil. Monsieur, je meurs content, puisque ie vois de mes yeux nos Peres restablis , & fortement appuyez par vostre autorité. Je n'oserois vous les recommander , sçachant bien la place & le rang qu'ils possèdent en vostre cœur. Mes pechez m'auoient rendu indigne d'auoir aucune part en cét œuvre , où vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour vostre compagnon. Que si apres la conclusion de cette affaire , mon nom peut contribuer à quelque chose qui concerne la gloire de Dieu , & l'amplification de nostre sainte Foy , faites-moy la faueur que de vous en seruir. Je mets la Chrestienté de la Chine sur vos espauls. Avec ces cheres paroles , qui monstroient clairement le cas qu'il faisoit de la Religion Chrestienne & des Predicateurs , il finit heureusement sa vie , dont il auoit passé la meilleure partie au seruice de cette nouvelle Eglise. Sa mort fut le premier iour de Nouembre , l'an 1630. Sa memoire viura éternellement dans le cœur des euuriers de nostre Compagnie , & les exemples de ses vertus ne mourront iamais dans les ames genereuses de la noblesse Chinoise.

Voilà à plus pres l'Estat où se trouue l'Eglise de la Chine , apres cinquante-huit ans , que nos Peres travaillent pour y planter l'Euangile : qui est sans comparaison plus auancé , qu'on n'eust osé iamais espérer de si fascheux commencemens , & de si foibles moyens. Car on peut bien connoitre de la fuite de cette histoire , les fatigues , les travaux , la discretion , la patience & le courage
qui

qui ont accompagné la conduite d'une si haute entreprise, & les troubles & persecutions qu'il a fallu souffrir pour en venir à bout. Le zele & la ferueur de ces personnes, qui voudroient en vn instant conuertir tout le monde, est louable, & certes nous l'auons en estime & en veneration: si est-ce qu'aux nouuelles missions, & particulièrement en celles, qui ne sont pas susceptibles d'un si grand feu, qui s'esteint promptement, à cause qu'il demande des dispositions d'une plus ferme consistence, & d'une plus longue durée, nous taschons de nous tenir dans les bornes de la prudence, qui sont toujours les plus seures, & de la patience, qui sont les plus profitables pour le dessein que nous auons. Les ouuriers de nostre compagnie, qui ont trop de ferueur, ne sont pas bons pour nous; il faut les employer aux chaires de l'Europe, où ce grand feu peut auoir de l'esclat sans danger de brusler.

Pour les nouueaux Chrestiens bien que ce soit vne chose sainte & souhaitable, de les façonner tout d'un coup aux coustumes & aux façons de faire de l'Eglise vniuerselle, à ses loix, decretz & ordonnances, il faut neantmoins considerer, s'il est possible, & encore qu'il soit possible, s'il est expedient; & s'il n'y a point plus de danger d'arracher, ou d'estoufer ces ieunes plantes, que de les affermir & faire croistre. Nostre Seigneur & ses Apostres nous ont monsté si clairement ce qu'il faut faire en cette occasion, qu'il nous est impossible de nous tromper, si nous ne voulons. S. Ambroise dit fort bien à ce propos, que c'est le propre des faux Apostres d'enseigner tout à tous, sans faire la difference des personnes, que faisoit nostre Seigneur publiant sa doctrine: qui parloit d'une autre façon à ses Apostres, qu'à ses Disciples. S. Paul, le Docteur & Predicateur des gentils le Maistre & l'Original des vrais Predicateurs escrit aux Corinthiens. *Je vous ay nourri de Lait. Lac vobis potum dedi*, pource qu'il les enseignoit & les traitoit comme vne nourrice fait son enfant, dit. S. Gregoire Ils estoient nouuellement engendrez à l'Euangile, adioust S. Ambroise. D'où vient que l'Apostre, cet homme diuin, ce medecin spirituel communiquoit sa doctrine à vn chacun, s'accommodant à sa portée.

Et n'escrit-il pas aux Galates? *Scitis quia per infirmitatem car-*

A A a nis

nis Euangelizauit vobis. Vous sçauiez que ie vous ay presché l'E-uangile avec quelque sorte de condescendance aux foiblesses de vostre chair. Et cette condescendance qu'il auoit pour les Galates, afin de les gagner, l'empeschoit, dit S. Ierosme, de leur proposer des choses sublimes & difficiles. Tostat est de ce mesme sentiment au chapitre 7. question 9. sur S. Matthieu.

Le mesme S. Paul, quand il voulut ietter les premiers fondemens de l'Eglise d'Athenes, commença par cette inscription, *Ignoto Deo.* Au Dieu inconnu; ou bien plustost, comme veut S. Ierosme aux Dieux d'Asie, d'Europe, & d'Afrique, aux Dieux inconnus & estrangers: & tant s'en faut qu'il blâmast ces paroles, & condamnast cette superstition, quoy que mauuaise; qu'au contraire il s'en seruit comme d'un moyen propre, pour auancer l'exécution de son dessein, & choisir les tenebres pour communiquer la lumiere aux plus sages de la Grece. Les Apostres assembles au premier Concile de l'Eglise tenu en Ierusalem, ne traitèrent d'autres choses que des moyens pour faciliter la conuersion des gentils. Il a semblé bon au S. Esprit, & à nous, disent-ils, de ne vous imposer aucune autre charge, que celles qui sont absolument necessaires, à sçauoir que vous ne mangiez point de la chair immolée aux Idoles, ny d'un animal estouffé, ny du sang. De sorte que toutes les loix & toutes les parties du droit positif, qui pouuoient obliger ces nouueaux Chrestiens, sont reduites à trois chefs; & ce qui est fort remarquable, à trois ceremonies de la loy Iuifue, dont l'observation seroit à present aussi criminelle, que la transgression en estoit pour lors scandaleuse, à cause des Iuifs. Le mesme arriua pour la Circoncision que S. Paul ne permit pas seulement, mais qu'il appliqua luy-mesme à son disciple Timothée, pour condescendre & s'accommoder à la foiblesse & à l'ignorance des premiers Chrestiens.

Le Docteur de Panorme se fonde sur ces principes, au chap. *Licet Gracos de Baptismo.* Quand il conclud, qu'il est permis, & mesme à propos de supporter les nouueaux conuerts dans leurs coustumes & anciennes façons de faire: pource qu'autrement ce seroit destruire & ruiner l'edifice, plustost que de le bastir & élever. Ce qui se doit entendre des choses, qui ne sont pas précisé-

ment

ment necessaires au salut eternel : car de vouloir se faire vn reprouué de Dieu, pour estre par trop condescendant aux volonte des hommes , ce seroit troubler la paix , & non pas terminer la guerre. La Glose fauorise cette interpretation , quand elle dit sur le Chap. *Reus* , *qui de penitensia* , qu'en faueur des nouueaux fideles, il faut deroger au droict. L'Eglise l'a souuent pratiqué : & particulièrement au Concile de Florence , où le Pape Eugene quatrième dissimula prudemment avec les Grecs pour le fait du mariage : faisant semblant de ne pas voir ce qu'il voyoit , ou plustost ne voulant pas condamner leur opiniastrété , de peur de les effaroucher, & de rompre la paix , qui n'estoit pas encore bien arrestée. Si cela s'est fait & pratiqué par des personnes d'une telle autorité, si anciennes & venerables : que dirons-nous de nos patures Neophytes , sinon ce que disoit S. Gregoire. Il n'y a point de doute qu'il est impossible de retrancher tout d'un coup toutes choses à des testes dures & opiniastrés : par ce que celuy qui veut monter en haut , marche par degrez , & non par sauts. Il faut donc, suiuant cette doctrine , gagner peu à peu les esprits , & leur persuader avec douceur & prudence ce qu'il faut faire , plustost que de leur interdire avec aigreur & violence ce qu'il ne faut pas faire. S. Pierre pour conseruer les plantes qu'il auoit entées de sa main, que ne fait-il point ? Il vit en Gentil avec les Gentils, & en Iuif avec les Iuifs. Sainct Paul se fait pareillement Iuif aux Iuifs pour les gagner , & se dispense de la Loy , pour attirer semblablement à l'Euangile ceux qui viuoient sans loy. C'est ce que nous ont appris les Apostres , les Saincts , & les Conciles : c'est ce que nous ont enseigné les Peres par paroles & par exemples.

Et nonobstant toutes ces instructions , on ne sçauroit dire la difficulté qu'il y a de tenir le milieu , de s'accommoder discrettement aux temps, aux lieux & aux personnes : les grands biens qui s'obmettent , ou plustost les grands maux qui se commettent , pour ce qu'un chacun veut faire , comme il l'entend , suiure son propre iugement , & s'arrester à son caprice ; & Dieu sçait s'il est plus seur & plus vrile que la doctrine & pratique des Saincts.

Je finis cette Histoire par vn mot important extrait d'une Lettre , que Monsieur le Patriarche d'Ethiopie Alfonse Mendez

écrit de Goa aux Eminentissimes Cardinaux de la Congregation instituée pour la propagation de la Foy : lequel merite d'estre cru à cause de sa doctrine & suffisance, de son autorité & de sa vertu, & particulièrement pour sa longue experience au fait des Missions, où il a souffert des travaux incroyables. Voicy donc ses paroles.

Je pense qu'il n'est pas mal à propos sur la fin de ma lettre de représenter à vos Eminences, que Dieu auoit autrefois defendu de ietter diuerses semences dans vn mesme champ, & de porter vne robe tissuë de laine & de lin : ie veux dire que cette agreable varieté dont la Reyne, qui est déjà espousée, est vestuë, & cette diuersité de regles & d'habits des ordres Religieux, ne doit point estre introduite dans les Eglises encore ieunes, & qui ne sont bonnement que tetter : mais qu'il faut attendre quelques années, qu'elles ayent creu en âge & en forces; pour ce qu'il se glisse ordinairement dans cette diuersité de professions, vne ialousie pernicieuse; les vns n'ont point assez de prudence, & les autres ont trop de zele indiscret : ce qui fait que les vns & les autres font plusieurs choses pour la ruine & non pas pour l'edification. Nostre Seigneur veuille benir, & conseruer en santé vos Eminences. De Goa l'onzième de Nouembre 1638.

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DES TARTARES,
CONTRE LA CHINE.

CONTENANT LES REVOLUTIONS
estranges, qui sont arriuées dans ce grand
Royaume, depuis quarante ans.

Traduite du Latin du P. MARTIN MARTINI.

1103-194

1103-194

1103-194

1103-194

1103-194

1103-194

1103-194

1103-194

1103-194

1103-194



HISTOIRE

DE LA GVERRE

DES TARTARES,

CONTRE LA CHINE.

LES Tartares , dont i'entreprends d'escrire les Guerres dans cette Histoire , sont des peuples sitüez au Septentrion , au delà de cette fameuse muraille, qui a plus de quatre cens lieües de long, & qui s'estendant de l'Occident à l'Orient , seruoit autrefois d'obstacle aux entreprises que cette Nation pouuoit faire sur le Royaume de la Chine. Les Chinois parce que dans leur langue ils ne se seruent point de la lettre R, ont donné depuis long-temps le nom de Tara à cette Nation. Elle habite toute l'ancienne Tartarie , laquelle est diuisée en deux parties, l'Occidentale, qui est connuë depuis long-temps , & l'Orientale, dont les peuples del'Europe n'auoiët eu iusques icy aucune connoissance. Ce grand païs comprend les Royaumes de Samahanie , de Tanyu , de Niuche , de Niulhan & beaucoup d'autres Prouinces, qui s'estendent depuis la petite Tartarie, & le Royaume de Cascar , iusqu'à la Mer du Leuant , au dessus du Japon. C'est là que la Tartarie est separée de Queuira , qui est sur le

riuage

riuage de l'Amerique, par le deſtroit d'Anian; ſi toutefois nous devons croire que c'eſt vne mer & non pas la terre ferme. Il y a déjà 4000. ans que cette Nation, qui eſt vne des plus anciennes de l'Asie, & qui a fondé beaucoup d'autres Peuples, s'eſt déclarée ennemie de la Chine: & dans les frequentes & cruelles guerres qu'elle a faites aux Chinois, elle a preſque toujours eû l'advantage. Mon deſſein n'eſt pas de raconter maintenant toutes ces guerres; mais de traiter ſeulement de celles que nous auons veûes, pour les autres i'en parleray dans l'Abregé de toute l'Histoire de la Chine, que j'ay deſſein de donner au Public dans quelque temps. Mais afin de proceder avec ordre dans cet Ouvrage, il faut reprendre de plus haut la cauſe de ces Guerres, & declarer comment elles ont commencé.

Les Tartares, qui habitent la partie de l'ancienne Tartarie qui tire le plus vers l'Occident, & qui ſont, à mon auiſ, ceux dont Paul de Veniſe & Ayton parlent dans leurs Memoires, apres auoir conquis preſque toute l'Asie, porterent la guerre dans la Chine, que ces Autheurs appellent le Caray & le Mangi. Cela ſe fit auant le regne du grand Tamerlan, qui n'a iamais eſté maïſtre de la Chine, comme quelques-uns l'ont fauſſement auancé. Car il ne viuoit qu'environ l'an de Noſtre Seigneur 1406. apres que les Tartares eurent eſté chaffeſ de la Chine; & il ſe trouue qu'en ce temps-là Taïcham, qui fut le ſecond Empereur de la race de Thamin, étoit paiſible poſſeſſeur de ce grand Empire, c'eſt à dire de toutes les Prouinces, qui ſont bornées de la grande muraille. Mais pour ce qui regarde la guerre dont parle Paul de Veniſe, elle commença dès l'année 1206. comme on le peut voir clairement par l'Histoire de la Chine, & par les regles de la Chronologie, & dura 73. ans, au bout deſquels les Tartares eſtans demeurtez victorieux, & ayans eſteints toute la Famille Royale de Sung, ſe rendirent l'an 1278. maîtres abſolus de cette puisſante Monarchie, & durant 70. ans la gouvernerent aſſez paiſiblement. Car apres auoir éſtably vne autre Famille Royale, qu'ils appelloient luen, neuf Empereurs de cette race ſe ſuccederent les uns aux autres ſans interruption. Pour ce qui eſt du temps auquel Paul de Veniſe entra dans la Chine avec
les

les Tartares , il est facile de iuger , par ce qu'il en a escrit luy-mesme , que ce fut l'an 1275. auant que la guerre , que les Tartares auoient commencée contre les Chinois l'an 1206. fût parfaitement acheuée.

Cependant la vertu des Tartares s'enerua tellement par les delices de la Paix , qu'ils deuindrent plus effeminez que les Chinois mesmes : ce qui donna la hardiesse à vn valet de quelques Prestres des Faux - Dieux , qui estoit vn homme de tres - basse condition de se reuolter contre eux. Celuy - cy , qu'on appelloit Chu , estant touché de compassion de la misere des Chinois , & poussé du desir de regner , se mit d'abord à faire le mestier de voleur , mais comme il estoit naturellement genereux , hardy , également capable de former avec sagesse vn grand dessein , & de l'executer avec vigueur , il trouua des compagnons qui seconderent son courage. Avec tous ces aduantages le bon - heur ne luy manquant point , sa puissance prit de si grands accroissemens , qu'il sortit des montagnes , où il se retiroit , apres auoir exercé ses brigandages , & commençant à tenir la campagne avec de iustes armées , declara ouuertement la guerre aux Tartares & les défit dans plusieurs batailles rangées. Enfin , les ayant chassé de toute la Chine , il eut pour recompense de tant de victoires la Couronne de ce grand Empire. C'est luy qui établit la Famille Royale de Thamin , dont il fut le premier Empereur , sous le nom d'Hungtius , qui signifie en Chinois le grand Guerrier.

Dans toutes les Prouinces, il fut receu avec des marques d'une ioye tout à fait extraordinaire ; les grands & les petits luy tesmoignant à l'enuy qu'ils s'estimoient heureux d'estre obligez de leur liberté à vne personne de leur Nation. Car c'est le naturel des Chinois , de n'auoir pas moins d'amour & d'estime pour ceux de leur pays , que de mépris & d'auersion pour les Estrangers. Ce Prince , apres auoir esté reconnu de tous les Ordres du Royaume , comme le Libérateur de la Patrie , établit le siege de son Empire dans la grande Ville de Nankin , bastie sur les riués de Kian , que les Chinois appellent communément le fils de la mer à cause de sa grandeur extraordinaire. Ce fut là qu'il regla promptement toutes les affaires , & s'estant assuré de la fidelité des

peuples, il se mit aussi-tost en campagne pour entrer en armes dans la Tartarie. Il crût qu'après auoir chassé du Royaume tous ses ennemis, il deuoit poursuire la victoire & ruiner le pays de ceux, qui auoient si long-temps exercé leur Tyrannie sur la Chine. En effet, après les auoir battus dans vne infinité de rencontres, & desolé toute la campagne, il les reduisit à de si grandes extremités, qu'ils furent obligés de mettre bas les armes & de recevoir la loy du vainqueur, qui leur accorda la paix à condition qu'ils luy payeroient tribut. Ce fut principalement les peuples de la Prouince de Niuche, qui auoient donné retraite aux Tartares, lors qu'ils furent chassés de la Chine, qui se trouuerent obligés de demander la paix.

L'extreme pauvreté, à laquelle ils estoient réduits, leur ôtant le pouuoir de faire la guerre, ils s'attacherent au commerce; & afin d'auoir plus d'auantage pour trafiquer, ils trouuerent moyen, après la conclusion du Traité, d'obtenir la permission d'entrer tous les ans dans la Chine, par la Prouince de Leaotung, qui confine avec la Tartarie. Entre les autres marchandises, ils apportoiēt vne certaine racine, qu'ils appellent du Gins, dont les Chinois font vne merueilleuse estime, des peaux de bestes de toutes les façons, des Castors, des Renards, & des Martes Zibelines; du crin de cheual dont les Chinois ne se seruent pas seulement pour faire des rets, mais encore pour noier leurs cheueux. Car les hommes s'imaginent en ce pays-là, que c'est vn tres-bel ornement de teste. Ces miserables remirent peu à peu leurs affaires & se multiplierent tellement, qu'ils diuiserent leur pays en sept Prouinces, qui estoient comme autant de petits Royaumes. Enfin, la guerre s'estant mise parmy eux, l'an 1600. ils s'accorderent à ne faire de toutes ces Prouinces qu'un Royaume, qu'ils appellerent Niuche.

Pour les peuples de la Tartarie, qui est plus à l'Occident, où l'on void le Royaume de Tanyu, ils estoient bien plus heureux, puisque les Roys de la Chine leur payoient vn tribut, ou leur faisoient de magnifiques presens pour les obliger à viure en paix avec la Chine. Les Chinois n'estiment pas que cette façon d'achepter la paix soit honteuse; parce que les Philosophes de cette nation

leur

leur ont donné vne si grande horreur de la guerre, qu'ils sont fortement persuadez, que l'on ne doit iamais l'entreprendre, sinon lors que tous les autres moyens sont inutiles pour obtenir la paix.

Cependant la défiance & la crainte, que les Chinois auoient des anciens ennemis de leur grandeur & de leurs richesses, les obligeant à se tenir touïours sur leurs gardes; ils entretenoient vn million d'hommes, qui estoient touïours en faction sur la grande muraille. De cette sortel'Empire estant fortement establi, les Chinois iouïrent de la paix près de deux cens cinquante années, sous la domination de la famille de Thamin. Durant que les sept petits Souuerains qui auoient partagé entre eux la Tartarie Orientale se faisoient vne cruelle guerre, toute la Chine obeïssoit à Vanlié treizième Empereur de cette Famille, qui ne fut pas seulement vn des plus iustes & des plus sages Princes du monde, mais encore vn des plus heureux. Car son regne qui commença l'an 1573. ne finit qu'en 1620. si bien qu'il gouuerna cette puissante Monarchie durant 47.ans, avec vne satisfaction incroyable de tous ses peuples.

Cette longue paix, dont la Chine iouïssoit, n'empeschapas les Tartares de Niuche, d'affermir de iour en iour leur puissance, qui estoit montée à vn si haut point de grandeur, depuis qu'ils auoient formé vn seul Royaume par l'vnion des sept Prouinces, qu'elle les rendoit formidables aux Chinois. Les Mandarins, voulans détourner le malheur, dont cette puissance excessiue menaçoit la Chine, eurent ensemble de secretes conferences, afin de deliberer des moyens qu'on mettroit en vsage pour tenir ces peuples dans le deuoir. Il leur estoit facile d'exécuter ce qu'ils auoient resolu dans ces deliberations. Car leur pouuoir est si considerable, qu'encore qu'ils soient souples aux volontez du Roy; comme des esclaves; toutefois ils agissent si absolument, lors qu'ils sont employez pour le bien de l'Estat, qu'il n'y a que le Roy seul, ou le premier Ministre qui puisse arrester l'exécution de leurs desseins.

La premiere chose qu'ils firent, fut d'outrager les Marchands, qui trafiquoient dans la Prouince de Leaotung, en les

depoüillant de tous leurs biens. En suite le Roy de Niuche voulant marier sa fille à vn autre Roy Tartare, par maxime d'Estat ils l'empescherent de faire cette alliance. Enfin ne se contentans pas de cela, ils prirent ce miserable Prince qui ne se défoit aucunement d'eux, & luy osterent la vie par la plus execrable de toutes les perfidies. Son fils leue aussi-tost vne puissante armée pour vanger la mort de son Pere, & conduisant ses troupes par vne riuie-re glacée, afin de les passer au delà de la grande muraille, surprend avec vne tristesse incroyable, la ville de Kaiyuen, que quelques-vns appellent Tuxun, qui est vne place tres-considerable & tres-grande sur l'extremité de la Frontiere. Ce fut l'an 1616. que ce Roy entra dans la Chine & s'empara de cette ville. Apres qu'il s'en fut rendu le maistre, il escriuit au Roy de la Chine vne lettre qui n'auoit rien de barbare que le caractere. Dans cette lettre, qu'il fit porter par vn Lama, c'est à dire vn Prestre des Faux-Dieux, Indien de nation, il l'aduertissoit en des termes pleins de respect & de soumission, qu'il auoit commencé la guerre pour repousser la violence des Mandarins, qui auoient fait mourir cruellement son Pere; mais qu'il estoit prest de mettre bas les armes de rendre la ville qu'il auoit surprise, s'il vouloit luy donner audience & luy faire iustice. Vanlié n'vsa pas dans cette rencontre de sa prudence accoustumée. Car ayant receu cette lettre, il ne voulut pas luy-mesme prendre la peine de connoistre de cette affaire, la renuoyant aux Mandarins. Ce Prince qui estoit si expérimenté au maniment des affaires, commit par cette negligence, vne faute entierement irreparable. Car les Mandarins enflés de leur orgueil ordinaire, & s'estimans offencés de ce que ce Roy, qu'ils traittoient de barbare, auoit adressé ses plaintes à l'Empereur, ne daignerent pas seulement luy faire response.

Le Tartare piqué au vif du refus qu'on faisoit de luy rendre iustice sur des plaintes si raisonnables & du mespris insupportable qu'on faisoit de sa personne, changeant sa colere en vne fureur enragée, s'engage par vn serment execrable, à ne point finir la guerre qu'il n'eût immolé aux Manes de son Pere deux cens mille Chinois. En faisant vn vœu si funeste il estoit animé de l'esprit de sa nation. Car les Tartares, dans les funerailles qu'ils

font

font aux grands Seigneurs apres leur mort, obseruent vne coustume qui est également pleine de barbarie & de superstition. Dans le bucher, où ils font brusler le corps du mort, ils iettent des Esclaues, des Femmes, des Cheuaux & des armes, comme si toutes ces choses deuoient seruir en l'autre monde aux personnes à qui ils rendent ces derniers deuoirs. Mais depuis que ces peuples ont reduit la Chine en leur obeïssance, les Chinois par leurs remonstrances leur ont fait quitter vne façon de faire si inhumaine. Ce Prince, afin de ne point perdre de temps, se met aussi - tost aux champs, avec cinquante mille cheuaux, & assiege Leaoyan, qui est la capitale de la Prouince de Leaotung. La garnison estoit grosse & bien armée. Car les assiegez auoient des mousquets, au lieu que les Tartares n'auoient que le cimenterre, l'arc & les fleches; il est vray qu'ils les décochent avec vne roideur estrange & vne adresse incomparable. La peur qu'ils auoient de ces bales de mousquets leur fit trouuer vne inuention pour en empescher l'effet. Le Roy commanda aux Caualliers, qui alloient à la teste des troupes, de prendre chacun vn grand ais & de se ioindre les vns aux autres, afin de former comme vne espece de muraille de bois, qui les mît à couuerts ceux qui estoient au second rang portoient des eschelles pour monter à l'assaut; & les plus vaillans marchoient en queue. En cet ordre il fit donner l'assaut par quatre differens endroits. Dès que la premiere descharge des mousquets fut faite, que la muraille de planches rendit inutile; on dresse les eschelles, le soldat monte promptement sur la muraille & se rend maistre de la ville.

Les Tartares executerent avec tant de diligence les ordres du Roy, qu'ils ne donnerent pas seulement le loisir aux Chinois de recharger leurs mousquets: ce qui mit vn si grand desordre parmy ces soldats, qui n'estoient pas encore bien accoustumés à tirer, qu'ils prirent tous la fuite par où ils pûrent: mais la Cauallerie ennemie, dont la principale force consiste dans la vitesse, ayant bien - tost attrapé les fuyars, fit vne sanglante boucherie de cette garnison. La prise de la Capitale fut suivie de celle de plusieurs autres places de moindre importance & de la ville de Quamgnin qui est vne des plus considerables de la

Prouince. Apres quoy l'armée victorieuse, sans s'arrester davantage, passa dans la Prouince de Pequim; mais comme elle fut arriuée à sept lieues de la ville, où les Empereurs font leur sejour ordinaire, le Roy ne iugea pas à propos de s'engager davantage; de peur d'estre enueloppé par les troupes que les Chinois faisoient filer de tous costez. Au reste la marche de son armée auoit ietté vne si grande frayeur dans tous les esprits, que la pluspart des villes estans abandonnées par les habitans & les soldats qui les deuoient garder, elles demeuroident desertes. L'ennemy saccageoit & brûloit celles qui luy resistoient; & quant aux autres qui se rendoient à luy de leur plein gré il se contentoit d'en enleuer toutes les richesses. De cette façon il s'en retourna dans la Capitale de Leaotung chargé d'une infinité de depouilles. Lors qu'il y fut arriué les Deuins luy ayans dit que s'il ne détruisoit les anciennes murailles de cette place, il en pourroit naistre quelque funeste euenement, il fit abbatre les vieilles, & commanda qu'on en bastit de nouuelles. Ce fut dans cette ville qu'il se fit appeller Empereur de la Chine, quoy qu'il n'eust encore en son pouuoir qu'une partie de la Prouince. Neantmoins parce que son ambition luy faisoit croire qu'il seroit bien tost le maistre de tout ce grand Empire, il s'en declara le Souuerain & prit vn nom Chinois, se faisant appeller Thien-min dès l'an 1618. qui fut le troisieme de son regne.

Cette mesme année quelques personnes presserent l'Empereur Vanlié de chasser de la Chine les Peres de la Compagnie de Iesus, qui publioient l'Euangile dans son Royaume. L'amour qu'il auoit pour la Religion Chrestienne, & pour les Peres qui l'enseignoient, luy fit reietter plusieurs-fois cette proposition: mais enfin s'estant laissé vaincre aux demandes importunes de Xinqui, qui estoit vn des principaux Mandarins, & des plus grands ennemis de la veritable Religion, il fit vn Edit par lequel il ordonnoit à tous les Peres qui gouernoient les Eglises de la Chine de sortir du Royaume. Il y eut quelques Gouverneurs Chrestiens qui firent cacher les Peres, qui se trouuerent dans leurs Prouinces, & qui les retindrent par ce moyen dans la Chine: mais les autres furent enfermez dans
des

des cages pour estre conduits en seureté à Macao Ils endurerent de grandes incommoditez dans ce voyage , demourans iour & nuit dans ces cages: quelques-vns mesme furent cruellement battus par l'ordre des Mandarins infideles; mais ils furent trop heureux de souffrir quelque chose pour Iesus-Christ. L'empereur ne s'arrestant pas là , defendit à tous ses suiets d'embrasser la Religion Chrestienne;& par cette defence donna le moyen aux veritables Chrestiens de faire paroistre leur constance. Mais ce n'est pas icy le lieu de raconter exactement tout ce qui arriua durant cette persecution; ie n'en ay parlé que pour monstrier combien la prouidence de Dieu est admirable en sa conduite. C'est elle qui par des ressorts cachez suscita cette cruelle guerre aux Chinois; lors qu'ils refusoient d'accepter la Paix de l'Euangile: C'est elle qui permit que les Tartares iettassent les fondemens de leur Monarchie dans vne Prouince de la Chine; l'orsque les Chinois ne pensoient qu'à ruiner la Religion du vray Dieu; C'est elle qui a tellement fauorisé les armes des Tartares,qu'ils ont esteint toute la Famille de celuy, qui a fauorisé le dessein des impies,qui vouloiét esteindre le Christianisme dans la Chine; Enfin , c'est elle qui a ménagé de telle sorte les interets de son Eglise , que les desseins que ses ennemis ont formés de l'abatre, n'ont seruy qu'à releuer sa grandeur: au lieu que les affaires de la Chine sont maintenant dans vn estat si funeste, que sans vne faueur tres-particuliere du Ciel, cet Empire ne peut euitier la ruine entiere dont il est menacé

Mais pour reprendre le fil de l'histoire que cette digression a interrompu, les Mandarins voyans que l'ennemy s'estoit retiré sur la frontiere, commencerent à faire les preparacions necessaires pour le chasser hors de la Prouince où il s'estoit fortifié. Pour cet effet, ils mirent sur pied vne armée de six cens mille hommes , qui estoient tous gens choisis , sans compter les douze mille qui furent enuoyez par le Roy de Corée. Vers le commencement du mois de Mars de l'année 1619. cette puissante armée marcha contre les Tartares , qui l'allerent genereusement recevoir. La victoire fut long-temps disputée de
part

part & d'autre dans vn combat general ; mais enfin les Chinois furent vaincus qui laisserent sur la place plus de cinquante mille morts , & les Chefs les plus considerables de l'armée. Les Tartares qui ne manquent iamais de poursuiure la pointe de leur victoire, attaquèrent le mesme iour deux places , & apres les auoir saccagées les reduisirent en cendres : quelques-vns mesme firent des courses iusques aux portes de Pekin , le siege de tout l'Empire, mais ils n'oserent l'attaquer, parce qu'il y auoit vne infinité de Canons sur les remparts & vne garnison de quatre-vingts mille hommes. Les Chinois ont auoüé depuis que la terreur & la confusion estoient si grandes dans la Cour, que si les Tartares eussent donné l'assaut à la Ville ils l'eussent infailliblement emportée. Car l'Empereur se preparoit déjà à sortir de la place pour se retirer dans les Prouinces du Midy; & sans doute il eut suiuy cette pensée , si quelques-vns des Mandarins ne luy eussent puissamment représenté que sa retraite donneroit de la hardiesse aux ennemis & troubleroit l'Empire: en vn mot que dans de semblables rencontres prendre la fuite , c'est donner aux victorieux tout ce que l'on quitte.

Ce conseil sagement donné sauua la place , car les Tartares ne cherchans qu'à faire du butin recommencerent leurs courses dans toute la Prouince ; où ils prirent toutes les Villes , qui se rencontrerent sur leur chemin, & mirent tout à feu & à sang. Enfin , apres auoir fait d'horribles rauages & vn massacre épouuanable des Chinois , ils se retirerent dans l'extremité de la Prouince de Leaotung, où ils auoient estably leur Empire, ne l'aissans aucune garnison dans les places qu'ils auoient prises durant cette campagne.

L'année suiuiante Taïchan fils de Vanlié, succeda au Royaume que son Pere luy auoit laissé en mourant ; mais il n'en iouït pas long-temps, car il mourut luy-mesme quatre mois apres son auènement à la Couronne ; lors qu'il assembloit de nouuelles troupes pour se mettre en campagne contre les Tartares. Thienki, apres auoir pris sa place, enuoya aussi-tost vne ambassade au Roy de Corée , pour le remercier du secours qu'il auoit enuoyé à son ayeul & pour luy témoigner aussi le regret qu'il auoit , de ce que
les

ses fuiets auoient esté enveloppez dans la defaite des Chinois. Il luy fit porter en mesme temps les plus magnifiques presens du monde; afin d'obtenir avec plus de facilité le secours qu'il attendoit de ce Royaume; où les peuples sont plus aguerris que les Chinois; peut-estre à cause du voisinage du Japon. Outre cela pour opposer aux Tartares des forces capables d'arrester leurs progrès & de les empescher d'entrer plus auant dans le Royaume, il fit des leuées dans toutes les Prouinces, & les fit passer dans celle de Leaotung, qui deuoit estre le Theatre de la guerre. Et afin de pouruoir plus aisément cette grande armée de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, il fit dresser dans le port de Thiencin, vne puissante flotte; pour transporter tout ce qui seroit necessaire à l'entretienement de ses troupes. Le port de Thiencin estoit merueilleusement commode pour l'execution de ce dessein, parce qu'il est situé de telle sorte, qu'il n'y a point d'endroit de la Chine, d'où l'on ne puisse y conduire des vaisseaux; & il arriue souuent qu'il s'y en rencontre vne multitude incroyable. De ce havre iusqu'à la Prouince de Leaotung, qui est presque toute entourée de l'Ocean, il n'y a par mer que deux iournees de chemin; si bien que le transport de toutes les prouisions se faisoit en fort peu de temps & sans peine; au lieu que par terre il eust esté sans comparaison plus long & plus difficile à faire.

Entre ceux qui amenerent des troupes pour la deffense commune du Royaume, il y eut vne Princeesse qui fit paroistre dans sa conduite, qu'elle ne cedoit en rien aux Amazones. Elle signala sa valeur contre les Tartares, mais elle en donna des marques encore plus illustres dans les guerres ciuiles en combattant les rebelles. Elle n'auoit pas seulement le courage d'un soldat; mais encore elle en portoit l'habit & prenoit des qualitez qui estoient plus conuenables à vn homme qu'à vne femme. En cet equipage elle vint à la place de son fils, qu'elle laissa dans son Royaume, parce qu'il n'estoit pas encore en âge de porter les armes. Elle conduisoit vn petit corps d'armée composé de trois mil hommes, qu'elle auoit leuez dans ses Estats, qui sont ensermez dans la Prouince de Sukuen. En effet il y a sur les montagnes

de cette Prouince vn Royaume qui ne depend point de la Chine; mais le Prince, reçoit de l'Empereur le rître de Roy, seulement par honneur, car du reste ces peuples qui sont les plus belliqueux de toute la Chine, n'obeïssent & ne payent les tributs qu'à leur Roy.

A l'occasion de tous ces grands preparatifs deux Docteurs Chrestiens, dont l'un se nommoit Paul & l'autre Michel, conseillerent au Roy de faire demander aux Portugais de Macaò de l'artillerie & des Canoniers. Leur dessein estoit de faire rentrer par ce moyen les Peres de la Compagnie de Iesus dans le Royaume, & d'y reestabli la Foy Chrestienne. L'Empereur suiuit leur conseil, & commanda qu'on fist venir les Peres, qui n'auoient assisté les Chrestiens qu'en cachette, depuis l'Edit de Vanlié. Plusieurs entrerent dans le Royaume avec les soldats Portugais; de façon que, malgré tous les efforts du Diable & de tous ses Partisans, la veritable foy s'augmenta de iour en iour, le Roy permettant aux Predicateurs de publier l'Euangile dans son Royaume, Dieu le recompensa liberalement de cette amour qu'il auoit fait paroistre enuers la Religion Chrestienne. Car les Tartares furent tout à fait chassez hors de la Chine, auant que le secours des Portugais fût arriué. Les peuples de la Prouince de Leaotung auoient conceu vne si grande horreur de la cruauté des Tartares, qu'ils ouuroient les portes de leurs Villes aux Chinois dès qu'ils les voyoient paroistre & prenoient les armes contre les garnisons. La Capitale de la Prouince se rendit aussi bien que les autres & iamais le Roy des Tartares ne pût empescher la prise de cette place, à cause qu'il auoit vne autre guerre sur les bras dans la Tartarie. Apres la reduction de cette Prouince, les peuples iouïrent quelque temps d'un peu de repos: mais la fortune qui est toujours changeante, les replongea bien tost dans les miseres dont elle les auoit deliurez peu auparauant.

Le Tartare ayant acheué la guerre qu'il auoit commencée dans son pais, fit marcher soixante mille cheuaux droit à Leaoyang pour y mettre le siege, à dessein de les suiure, avec vne armée encore plus forte, lors qu'ils seroient entrez dans la Prouince. La ville fut emportée en moins de deux iours, quoy qu'elle

qu'elle fut tres-bien fortifiée & tres-vaillamment defenduë par les soldats de la garnison, qui firent vne si opiniastre resistance, qu'il en demeura trente mille sur la place. Cette victoire cousta bien cher aux assiegeans, car ils y perdirent vingt mille hommes, & iamais ils n'eussent pris la place, si le Gouverneur corrompu par les grandes promesses que les ennemis luy faisoient, ne leur eût ouuert la porte. C'est ce que disent les Chinois pour effacer la honte de cette défaite. Quoy qu'il en soit les Tartares demeurèrent les maistres de la Ville; le Vice-Roy s'estrangla par desespoir; de façon qu'il n'y eut que le Visiteur de la Prouince qui fut pris par les Tartares. Iamais il ne voulut rendre aucun honneur aux victorieux, ny les reconnoistre pour ses Souuerains, estimant que c'estoit vne bassesse indigne d'un grand courage de se soumettre à des barbares. Cette constance luy ayant fait trouuer des admirateurs parmy ses ennemis, on le mit en liberté; mais il se fit mourir aussi-tost luy-mesme, sçachant bien qu'il ne pouuoit échapper le supplice, puis qu'il auoit esté malheureux en combattant. Car c'est la coustume des Empereurs de la Chine de traiter en criminels les Generaux d'armée, à qui la fortune n'a pas esté fauorable: comme s'ils deuoient respondre de l'euement de tous les conseils & du succez de toutes les entreprises.

Les Tartares s'estans asseurez de la Ville, firent publier vn Edit, par lequel ils promettoient de donner la vie à tous les habitans, s'ils vouloient se raser & s'habiller à la Tartare. Cet Edit m'oblige à dire en passant quelque chose des mœurs de cette nation. Ils se rasent la teste dès que leurs cheveux commencent à paroistre, & s'arrachent la barbe iusqu'à la racine, ne gardans que des grandes moustaches. Au derriere de la teste ils laissent croistre vne touffe de cheveux, qu'ils aiustent fort proprement, pour les laisser pendre avec negligence sur l'espaule en forme de queue. Leur bonnet est iustement de la grandeur de leur teste & d'une figure plate & ronde. Il est bordé tout autour d'une peau de Marte ou de Castor, large d'environ trois doigts, qui leur couurant les oreilles, le front & les temples, les garantit du froid. Le reste du bonnet qui est au dessus de cette fourrure,

est semé de pluche rouge, ou de crin de cheual teint en noir ou en escarlate. Cet habillement de teste qui est tres - commode, ne laisse pas d'auoir beaucoup de grace, parce qu'ils sçauent donner à leur teinture vn lustre & vn éclat merueilleux. Leurs vestes qui descendent iusqu'aux talons, ont des manches presque toutes semblables à celles des Hongrois & des Polonois, n'estans pas tout à fait si larges que celles qu'on porte à la Chine. Le bas de la manche a la figure d'vne corne de cheual. Ils pendent à leur ceinture vn mouchoir de chaque costé pour se nettoyer les mains & le visage; vn cousteau pour les vsages ordinaires, & deux bourses où ils mettent du petun & quelques autres semblables choses. Quant à leur Cimeterre ils le portent d'vne maniere fort extraordinaire. Ils l'attachent comme nous au costé gauche; mais la pointe est deuant & la poignée derriere le dos fort eleuée; si bien qu'ils le tirent du fourreau sans toucher à la gaine en passant la main droite par derriere. Au lieu de souliers, dont ils ne se seruent presque point, ils ont vne espee de parins dont la semelle est toute ynie & haute de trois doigts. Ils ne portent point d'esperons avec leurs bottes, qui sont faites de cuir de cheual bien apresté, ou de quelque étoffe de soye. La Cauallerie se sert d'estriers; les selles de leurs cheuaux sont moins hautes que les nostres; mais aussi elles ont plus de largeur. Au reste ils paroissent assez beaux, ayans le corps bien fait, la couleur blanche, les yeux & le nez moins petits que ne l'ont les Chinois, quoy qu'ils ayent comme eux le visage vn peu large. Ils ne sont pas grands parleurs; c'est pourquoy lors qu'ils vont à cheual vous les voyez tout pensifs. Pour ce qui est de leurs autres façons de faire elles ne sont pas fort éloignées de celles des Tartares qui demeurent près du Bosphore; excepté qu'ils ne sont pas si barbares, comme on l'a reconnu par le plaisir qu'ils tesmoignent prendre en voyant les estrangers. La grauité des Chinois est insupportable à leur humeur qui est moins serieuse; c'est pourquoy ils paroissent assez humains la premiere fois qu'on les entretient.

Mais afin de reuenir à nostre suiet, il y auoit dans la ville; qu'ils venoient de recouurer, grand nombre de Marchands extrêmement riches de routes les Prouinces du Royaume. Il leur permirent

de se retirer, & d'emporter toutes leurs richesses, pourueu qu'ils fortissent au plustost. Ces infortunez, qui ne se doutoient point du dessein de l'ennemy, se mettent en chemin avec tout ce qu'ils auoient de plus precieux; mais à peine ont-ils fait deux lieues, qu'ils se voyent inuestis par les Tartares, qui leur ayans osté à tous les biens & la vie, retournerent chargez de butin. Les habitans de la ville qui n'ignoroient pas que ces barbares auoient violé la foy donné aux Marchands estrangers apprehendoient qu'ils ne fussent pas plus fideles à garder les conditions de leur Edit; mais ils n'eurent que la peur du mal.

Il semble qu'apres le recouremēt de cette ville, le Tartare deuoit pourfuiure sa victoire: mais la perte qu'il auoit faite dans l'attaque de cette place ayāt refroidy son ardeur, il n'osa pas aller plus auant. Estant bien instruit de l'ordre que les Gouverneurs auoient donné pour l'assurāce des villes de guerre, il apprehenda d'y trouuer vne resistance pareille à celle, que luy auoit faite la garnison de la Capitale, & d'y receuoir quelque grand eschec. Ce n'estoit pas sans raison qu'il auoit conceu cette crainte, car le Roy ayant muni les anciennes places de tout ce qui estoit nēssaire pour leur defense, auoit fait construire plusieurs forts dans les postes les plus aduantageux. Le plus important de tous étoit celuy de Xanghay situé dans l'Isle de Cu, où il auoit mis vne forte armée pour tenir en bride les Tartares. Mais celuy qui mit de plus grands obstacles aux progres de l'ennemy, fut l'incomparable Maouenlung; qui s'estant saisi d'une Isle qui est à l'emboucheure du Fleuve Yalo, assez près de la Corée, les harceloit sans cesse, & les allant prendre par derriere, les battoit souuent dans des escarmouches. Ce guerrier infatigable leur donnoit tant d'exercice, qu'ils tournerent toutes leurs forces contre luy. Il auoit appris le mestier de la guerre dans la Prouince de Quamgtung, laquelle n'estant pas éloigné de Macao, il luy auoit esté facile d'apprendre des Portugais la veritable façon de la faire. Il auoit amené quantité d'artillerie, qu'il auoit prise dans vn nauire Hollandois qui s'estoit eschoüé aux costes de la Chine. Il en fit braquer vne partie sur les remparts de Ningyuen où estoit le Vice-Roy avec le visiteur de la Prouince & vne grande partie des troupes; à cause que le Roy l'auoit faite la Capitale depuis la prise de Leaoyang, C C c. 3. Cet

Cet ordre , que les Chinois auoient mis à leur defense , arresta les courses des ennemis , & les obligea à ne rien entreprendre iusques à l'an 1625. Ce fut alors qu'apres auoir tenté inutilement la fidelité de Maouenlung par les propositions les plus aduantageuses du monde , ils assiegerent Ningyuen avec vne multitude de soldats presque innombrable. Pour gagner Maouenlung , ils luy offrirent la moitié de l'Empire de la Chine , s'il vouloit se ioindre à eux , & les aider à en acheuer la conqueste ; mais comme il n'estoit pas moins fidelle que genereux , ayant reietté toutes leurs promesses , il les obligea de leuer le siege , apres leur auoir fait perdre dix mille hommes deuant la place , & entre autres le Fils du Roy. La perte de ce Prince leur fut si sensible , que ne cherchans que l'occasion de la vanger , & ayans trouué que la mer estoit glacée , ils passerent dans l'Isle de Thaoyuen , où ayans surpris la garnison qui estoit composée de dix mille hommes , ils la taillerent toute en pieces , & passerent tous les habitans au fil de l'épée. Ayans assouuy leur rage , par cette sanglante boucherie , ils se retirerent dans la Tartarie , pour y faire de nouueaux preparatifs de guerre.

On iouït d'un assez grand repos iusqu'à l'an 1627. que Thienqui mourut en la fleur de son âge , & avec luy toute la gloire de la Chine. Son Frere Zunchin luy succeda , Prince , que la perfidie de ses Ministres rendit le plus malheureux Empereur qui fût iamais , comme nous verrons dans la suite de cette histoire. Au mesme temps les Tartares perdirent leur Roy Thienmin , qui ne meritoit pas de viure , apres auoir fait mourir si cruellement vne infinité de monde. Thienzung son fils & son successeur , se gouerna d'une maniere bien differente de celle de son Pere. Car il traita les Chinois fort doucement , & ie ne doute point que , s'il eût vesçu plus long temps , il n'eût gagné les esprits par cette moderation. Son exemple seruira beaucoup à son fils , car il conquestera plus de Prouinces par l'imitation de la clemence de son Pere , que son Ayeul n'en auoit dompté par la terreur de ses armes.

Cette année les troupes de Maouenlung , n'estans plus occupées à courir sur les ennemis , elles commencerent à piller les allies
de

de la Chine; principalement les habitans de la Prouince de Hienkien, qui est dans le Royaume de la Corée. Ces peuples furent tellement outrez du mauuais traitement qu'on leur faisoit, qu'ils, s'allèrent ietter entre les bras des Tartares. Ces perfides trahissans leur Patrie, leur Roy, & l'Empereur de la Chine, les inuiterent à entrer dans le Royaume de Corée, leur representans que les troupes Chinoises ne se desians point des peuples de ce Royaume, il seroit tres-facile de les surprendre, & de les tailler en pieces, s'ils vouloient se déguiser, & se joindre à eux pour executer cette entreprise. La proposition fut tres-agreable au Roy, qui donna ordre à vn de ses Lieutenans de conduire promptement vn armée au lieu destiné. Les Chinois qui auoient mis pied à terre, & qui couroient de costé & d'autre pour piller à leur ordinaire, furent estrangement surpris lors qu'ils virent qu'on les chargeoit si vertement. Les Tartares donnans d'abord avec chaleur, & ayans mis le desordre parmy les ennemis, en tuerent grand nombre; iusqu'à ce que Maouenlung reconnoissant les Tartares & ralliant ses troupes, se mit à soutenir leur attaque avec beaucoup de generosité. Ayant long-temps opiniâtre le combat, il fallut enfin songer à la retraite, laquelle il fit avec beaucoup de sagesse, en amusant l'ennemy avec vne poignée de Soldats, cependant que les troupes montoient sur les vaisseaux pour gagner l'Isle.

Les Tartares voyans qu'ils n'auoient pas eu grand aduantage dans cette rencontre, & que le General de l'armée ennemie n'estoit pas tombé entre leurs mains, quoy que ce fût le plus ardent de leurs souhaits, s'imaginerent qu'on les auoit iotiez. C'est pourquoy déchargeans leur rage sur les Rebelles, qui les auoient conduits, ils les passerent tous par le fil de l'épée. En suite dequoy ils commencerent à rauager les quatre Prouinces de ce Royaume les moins éloignées de la Frontiere de leur Païs. Cette conduite des Tartares fut des-aprouuée du Roy, lors qu'il l'eut apprise. Cependant le Roy de Corée voyant que les Tartares desoloient son Royaume, leue des troupes pour leur resister. Maouenlung de son côté ayant assemblé de nouvelles forces reuint sur ses pas, afin de rendre la pareille à ses ennemis.

ennemis, qui s'efforçoient de passer les montagnes qui ne sont qu'à sept lieuës de la capitale du Royaume: mais le Roy de Corée qui s'estoit saisi de ce passage avec vne forte armée, leur disputoit l'entrée du détroit qui conduit à cette Ville. A peine les deux armées auoient-elles attaché le combat, que Maouenlung qui venoit à grandes iournées, commença à charger en queue les Tartares. Ceux-cy se voyans enuoloppez font ferme de tous côtez, & soutiennent l'effort des deux armées. L'euenement de cette bataille fut merueilleux. Nulle des trois armées ne vainquit, & toutes trois furent presque vaincues. Les Tartares y perdirent cinquante mille hommes; le Roy de Corée soixante & dix mille; & les Chinois demeurèrent presque tous sur la place. Car c'estoit contre eux que les Tartares combattoient avec plus de rage, sçachans que ce n'estoit qu'en leur passant sur le ventre qu'ils pourroient trouuer vn chemin pour se sauuer dans la Tartarie, où ceux qui restèrent apres la bataille, se retirerent aussi-tost. Durant leur absence, le Roy de Corée ayant fait promptement des recrues, pour reparer en quelque façõ les debris de son armée, reprit en peu de temps tout ce que les Tartares auoient conquis.

Cette perte n'empêcha pas les Tartares d'occuper la partie Orientale de la Prouince de Leaotung, & de faire des courses & des rauages dans celle qui tire vers l'Occident; mais ils ne pûrent jamais s'establiir dans celle-cy, où ils furent souuent mal-traittés: depuis que sept Canoniers Portugais arriuez dans cette Prouince eurent enseigné aux Chinois la maniere de faire ioüer l'artillerie; & que le Vice-Roy Ignace, qui estoit vn genereux Chrestien, dont nous parlerons dans la suite de l'histoire, eut le commandement absolu sur toutes les troupes de cette Frontiere.

Sur ces entrefaites l'Empereur Zunchin enuoye dans cette Prouince de nouvelles forces sous la conduite du General Yuen, auquel il auoit donné vn pouuoir tres-ample pour traiter de la Paix avec les Tartares, & mesme le commandement de la faire s'ils la vouloient receuoir à des conditions raisonnables. La Paix avec les estrangers luy estoit necessaire, afin de pouuoir arrester les desordres que faisoient des troupes de voleurs, qui commençoient

mençoient à desoler les Prouinces , & qui causeront enfin la ruine totale du Royaume. Yuen estoit vn esprit de fourbes & d'intrigues , également eloquent dans les discours qu'il prononçoit de vive voix . & dans ceux qu'il couchoit sur le papier ; en quoy il auoit vn aduantage incroyable par dessus tous les autres Ministres d'Estat. Il les embaraissoit tellement par ses raisons, lors qu'il estoit question de traiter dans le Conseil de quelque affaire de guerre , que le Roy & les autres Magistrats croyoient, que sans luy l'Empire ne pouuoit subsister. Et il faut confesser que , s'il eût eu autant de fidelité pour son Roy & d'amour pour sa Patrie , qu'il auoit d'adresse & de conduite ; il eût pû rendre au public des seruices de grande importance. Mais son auarice insatiable luy ayant fait receuoir vne somme prodigieuse d'or & d'argent que les Tartares luy offrirent , il employa tous ses artifices pour faire reüssir leurs desseins. Le premier seruice qu'il leur rendit , fut de perdre Maouenlung , qui estoit l'homme du monde dont les ennemis de la Chine souhaittoient le plus d'estre defaits , à cause que sa valeur arrestoit le cours de toutes leurs victoires , & que sa fidelité estoit à l'épreuve de toutes leurs tentations. Il inuita donc à vn festin ce grand Capitaine , & l'empoisonna. En suite de cette trahison , il en fait vne autre à son Roy, concluant la Paix avec l'ennemy à des cōditions tres-des-auantageuses pour la Chine. Le Courier les ayant apportées à Zunchin, il les dechire de rage. Yuen pour l'obliger à les accepter, conseille aux Tartares l'an 1630. d'entrer dans la Prouince de Pequim par vn chemin éloigné des postes qu'il tenoit, leur promettant qu'il les laisseroit faire. Ils auoient tant de confiance en luy, depuis qu'ils auoient reconnu son auarice , qu'ils suiuent son conseil , mettent tout à feu & à sang dans la campagne , & se presentent deuant Pequim. Les Grâds de la Cour pressioient déjà le Roy de gagner les Prouinces qui sont plus au Midy , mais il leur respondit, qu'il aymoit mieux mourir que de fuir , & defendit que personne ne se retirast de la Ville. L'ennemy vint plusieurs fois à l'assaut ; mais il fut toujours repoussé avec perte. Le Roy qui ne sçauoit pas encore les pratiques d'Yuen , luy mande de venir à grandes iournées, pour obliger le Tartare à leuer le siege. Le traistre , obeït , ne voulant

pas se declarer ouuertement : il s'approche de Pequim , du costé qui n'estoit pas inuesty par les assiegeans ; de façon que la ville qui est prodigieusement grande , separoit ces deux armées , qui estoient à la veüe de cette place : il temporise euitant avec adresse la rencontre de l'ennemy : & fait représenter au Roy qu'il estoit plus à propos de se tenir au traité de Paix , que de hazarder le Royaume par vn combat incertain. Ce perfide n'auoit point d'autres pensées , que de retourner en sa maison avec les richesses que son infidelité luy auoit acquises. Mais ses longueurs ayans ouuert les yeux au Roy , il vit bien qu'il estoit trahy , & ne decourant à personne ce qu'il en pensoit , il fit semblant de vouloir tenir vn Conseil de guerre pour prendre vne dernière resolution. Il mande à Yuen qu'il y vienne prendre sa place ; il le fait entrer par dessus la muraille , ne voulant pas qu'on ouurist les portes ; disant qu'il y auroit danger de quelque surprise de la part de l'ennemy. Mais ce fut la peur qu'il auoit de ses propres troupes qui le fit resoudre à ne point permettre qu'on les ouurist à ce General. Yuen entra sans crainte dans le Palais , s'imaginant que s'il y eust eu quelque danger , les Courtisans qui estoient à sa deuotion , l'en eussent aduertty. Mais cette esperance le perdit , car ny les partisans ny les autres grands de la Cour ne scauoient rien du dessein du Roy. Le Perfide n'est pas plustost entré dans la sale , que le Roy le fait arrester , on l'interroge en trois mots , & aussi tost on le poignarde. Les Tartares ayans appris cette mort , leuent le siege & rauageans tout le plat païs , auant que les Chinois eussent vn nouveau General , donnent iusqu'à la Prouince de Xantung , d'où ils retournerent en celle de Leaotung , chargez d'une infinité de dépouilles. Depuis ce temps-là iusqu'à l'an 1636. la fortune partagea ses faueurs entre les deux partis , leur donnant l'auantage tour à tour : mais iamaïs les Tartares ne mirent le pied dans la Chine , qu'ils n'en fussent aussi-tost chassez. Thienzung , Roy des Tartares , estant mort la mesme année , Zungté son fils luy succeda , qui est le Pere de l'Empereur , qui est maintenant le maistre de la plus grande partie de la Chine.

Zungté , auant que de monter sur le Throne , auoit fait paroistre vne prudence incroyable & donné des marques illustres de
toutes

toutes les vertus que l'on peut souhaiter en vn Roy , & principalement de la clemence. Son Pere l'ayant enuoyé dès son bas âge pour apprendre les sciences , les coustumes & la langue de la Chine , il y reüssit admirablement , ayant demeuré long temps dans ce Royaume habillé en Chinois , sans estre reconnu pour ce qu'il estoit. Il gouerna tout autrement que ses Ancestres , à l'imitation de son Pere , duquel il surpassa la Clemence & la bonté. Car cet incomparable Prince voyant que la cruauté de ses predecesseurs , les auoit empeschez de faire des grandes conquestes dans la Chine , tempera la rigueur dont ils vsoient enuers les vaincus , afin de les gagner par amour aussi bien que par les armes. Il faisoit toutes sortes de caresses aux Chinois de quelque qualité qu'ils fussent , & les inuitoit humainement à prendre party dans ses troupes , lors qu'ils auoient esté faits prisonniers de guerre , ou leur donnoit la liberté , s'ils auoient de la repugnance à le faire. La renommée de cette bonté du Roy attira à son seruice grand nombre de Seigneurs Chinois , qui n'ont pas peu contribué à la conqueste de cette Monarchie. Tant il est vray que l'amour est vne machine plus puissante que les armes , pour gagner vn Royaume ; & qu'au contraire la rigueur fait perdre les Empires , que la puissance iointe au bonheur , semble auoir establis sur des fondemens tout à fait inébranlables.

La Cour de ce Prince estoit vn azyle ouuert à tous les grands qui craignoient d'éprouuer l'iniuste colere du Roy de la Chine. Le nombre n'en estoit pas petit , à cause de la Politique de ces Empereurs , qui a quelque chose de bien cruel , quoy qu'en apparence il soit nécessaire , à cause de l'auarice & de l'infidelité de quelques-vns. C'est la coustume dans cette Cour de faire mourir les Officiers qui n'ont pas bien reüssi dans leurs emplois , l'Empereur s'imaginant que le succez funeste d'vne entreprise doit plustost estre imputé à la negligence ou à la trahison de celuy qui la conduit , qu'à l'inconstance de la fortune. C'est pourquoy si vn General d'armée perd vne baraille ; si vn Gouverneur ne peut empescher l'ennemy d'enuahir sa Prouince , les peuples de se reuolter ; les soldats de faire sedition ; ils doiuent s'attendre qu'on leur oste la vie.

Cette maxime du gouvernement des Chinois , me donne suiet de raconter ce qui arriua au Vice - Roy Ignace , qui ne s'est pas rendu moins remarquable par l'exacte fidelité qu'il a gardée à Dieu & à son Prince , que par son incomparable valeur. Toute la Chine fut estonnée de voir qu'il aymast mieux , quoy qu'il fût tres-innocent , mourir de la main d'un bourreau , que de trahir la fidelité qu'il deuoit à son Roy. Il pouuoit se refugier dans la Cour du Roy des Tartares , où il eut esté receu avec honneur ; il pouuoit , en acceptant l'offre de ses soldats , qui luy promettoient de le suiure par tout où il les conduiroit , euitier l'effet de l'iniuste arrest que le Prince deuoit prononcer contre son innocence ; il pouuoit mesme occuper l'Empire avec le secours de ses soldats , mais il eut touïours moins de peur du supplice que du crime qu'il eut pensé commettre en abandonnant sa Patrie. Ayant remporté plusieurs victoires sur les ennemis , & repris grand nombre de villes , il estoit sur le point de ruiner entierement leurs forces ; lors que ses troupes s'estans mutinées faute de paye , elles pillerent vne ville qui estoit sous l'obeïssance du Roy. Ignace auoit adressé plusieurs requestes à l'Empereur , par lesquelles il luy remonstroit qu'il estoit impossible de faire garder la discipline dans vne armée , si les soldats ne sont payez ; mais ceux qui estoient au Cabinet les supprimoient , afin de le des-obliger.

Ils ne l'aymoient point à cause qu'il ne sçauoit pas gagner leur faueur par presens , comme faisoient les autres. De plus , agissant en veritable Chrestien , il rendoit la iustice dans sa Prouince avec vne pureté inuiolable & incorruptible. Les Officiers qui estoient sortis de charge luy recommandoient quelquesfois certaines affaires de personnes amies , ou qui les auoient gaignez par argent , pour les obliger à solliciter en leur faueur ; mais il n'auoit aucun égard à leurs sollicitations , lors que sa conscience y estoit interellée. Ceux cy piquiez contre luy , comme s'il eût fait cela par mespris , le decroient à la Cour , & le voulans perdre , prioient leurs amis qui estoient en faueur d'empescher qu'on ne luy enuoyast point d'argent pour le payement de la Milice. Outre cela , plusieurs Magistrats ne pouuoient souffrir qu'estant seulement Licentié , il eût un employ qui ne deuoit , estre , à leur aduis
remply

remply que par vn Docteur. Apres que la sedition fût appaisée, les Soldats reconnoissans le danger où ils auoient reduit leur General, le pressent de s'emparer de la Prouince, de se declarer Roy, & de les mener à Pekim pour exterminer les Ministres d'Estat, qui ne pensoient qu'à venger leurs iniures particulieres au lieu de seruir le Roy. Mais ayant reietté leurs propositions, il les retient dans le deuoir par son autorité, & fait punir quelques-vns des plus coupables. Cette fidelité meritoit vn autre traitement que celuy qu'on luy fit, en luy enuoyant vn succeſſeur & vn ordre de venir à la Cour. Il voyoit bien qu'il alloit à la mort, & ses Soldats n'en doutoient point; c'est pourquoy ils courent aux armes tous enragez, & protestent qu'ils ne souffriront point qu'il s'en aille. Mais c'est en vain, parce qu'il veut obeir aux ordres de son Prince, & qu'il prefere la mort à l'infidelité. Plusieurs de ses Soldats ne suiuirent pas l'exemple qu'il leur auoit donné, de garder inuiolablement la foy au Prince & à la Patrie; car ils s'en allerent prendre party chez les Tartares, qui leur ont donné des Charges tres-importantes dans les Prouinces de la Chine, qu'ils ont occupées, & mesme à quelques-vns le titre de Souuerains.

Au reste, les Chinois commençoient à ne plus rien craindre de la part des Tartares, ayans fortifié la partie Occidentale de la Prouince de Leaotung, & mis vne puissante Armée dās l'Isle du Cu, qui arrestoit tous les desseins des ennemis, qui auoiēt conserué leurs conquestes dans la partie Orientale de la Prouince. C'est pourquoy le Roy tourna tous ses soins & toutes ses forces contre les Rebelles, qui auoient allumé le feu de la guerre Ciuile au milieu de son Royaume. Iusques-icy ie n'en ay parlé qu'en passant; il faut maintenant que nous en traitions plus au long, afin de voir comment ces dissensions intestines ont donné moyen aux Tartares d'occuper ce florissant Empire. Les premiers qui remuèrent, furent les voleurs de la Prouince de Suchuen, qui eurent tant de hardiesse & de bon-heur, qu'apres auoir pillé plusieurs Villes de moindre importance, ils mirent le siege deuant Chingtu. Cette Capitale estoit perduë si la vaillante Amazone venant à son secours ne les eût obligé à leuer le siege. Comme leur armée n'auoit pas esté entièrement déſaite, ils se retirerent dans les

montagnes, pour y ramasser de nouvelles troupes de voleurs. Leur exemple fit naître de semblables mouvemens dans la Province de Queicheu. Vn Seigneur, à qui on auoit fait iniustice dans la decision d'un procez, se mit à la teste des Rebelles, tua les Auteurs de cette iniuste sentence, & défit les troupes du Vice-Roy : mais on en mit incontinent sus pied de nouvelles, qui battirent à leur tour ces seditieux, sans toutefois les pouuoir entierement exterminer. La famine qui estoit grande dans les Provinces Septentrionales, & qui auoit esté causée par vne prodigieuse quantité de sauterelles, qui auoient desolé toutes les campagnes, produisit de pareils desordres dans celles de Xensi & de Xantung. Les voleurs qui s'y assemblèrent d'abord, n'estoient pas en grand nombre ; c'est pourquoy ils ne s'attaquoient qu'aux villages & aux bourgs, où ils exerçoient leurs brigandages ; & en suite se cachoient dans les montagnes. Plusieurs voyans avec quelle facilité on trouuoit non seulement des viures, mais encor des sommes immenses d'or & d'argent, lors qu'on vouloit ouuertement, s'allerent joindre à ceux qui auoient les premiers leué l'Estendart. Ces bandes croissoient de plus en plus, l'Empereur mettant les peuples au desespoir par la rigueur, avec laquelle il exigeoit les tributs ordinaires qu'on payoit durant les années les plus fertiles. Les Gouverneurs n'ayans pû étouffer le mal dans ses commencemens, il fut terrible dans son progrez. On vid dans les Provinces huit corps d'armée, commandez par des Chefs, qui se voyans la force en main pretendoient tous à l'Empire. La jalousie qu'ils auoient les vns des autres les ayant fait battre ensemble, il ne resta que deux Chefs principaux, qui inuiterent les troupes des Generaux qui auoient esté tuez, à suivre leur fortune. Ceux-cy voyans qu'au cas qu'ils fussent pris par les Gouverneurs, ils ne pouuoient euitter le dernier supplice, ne se firent pas beaucoup presser pour prendre party dans les troupes des Victorieux. Licungz, & Changhienchun ; c'est ainsi que s'appelloient ces Capitaines de voleurs, qui estoient des esprits tres-dangereux ; afin de n'auoir rien à detemler ensemble, partagerent entr'eux toute la Chine ; L'un prenant le Septentrion, & l'autre le Midy pour s'y établir. Changhienchun

chun pilloit & rauageoit les Prouinces d'Huquang, & de Su-huen, cependant que Licungz, s'emparoit de celles d'Honan & de Xensî. C'est de ce dernier qu'il faut que nous racontions premierement les succez, à cause que c'est luy qui a donné l'occasion aux Tartares d'enuahir la Chine; & nous cuirerons par ce moyen la confusion, qui naistroit infailliblement du meſlange des aduantures de ces deux Rebelles.

L'an 1641. apres auoir pillé dans la Prouince de Xensî vne infinité de Villes & de Bourgades, ces voleurs entrerent dans celle d'Honan, qui est vne des plus delicieuses de la Chine. Ils eurent la hardiesse de mettre d'abord le siege deuant Caifung, qui est la capitale; mais ils furent si mal menez par la garnison qui estoit forte, & par l'artillerie qui fut tres-bien executée, qu'ils furent contrains de leuer le siege. Ayans manqué cette place, ils font le degast dans la compagnie; & se iettent sur les Villes d'alentour. Ils s'enrichirent par le sac de ces places, grossirent leurs troupes, & s'estans fournis de toutes sortes de provisions, retournerent au siege de la Capitale. Ils auoient reconnu dans la premiere attaque, qu'il estoit difficile de l'emporter de force; c'est pourquoy ils se resolerent de la prendre par famine. Quoy que la place eût près de trois lieues de tour, ils ne laisserent par de la bloquer si estoitement, qu'on n'y pouuoit rien faire entrer. Durant deux mois qu'on auoit amulé ailleurs ces troupes des rebelles, les Magistrats auoient fait venir grande quantité de viures; & toutesfois il n'y en auoit que pour six mois; la Prouince qui est tres-fertile, n'en pouuant fournir d'auantage, à cause que l'année n'auoit pas esté heureuse. La resistance des assiegez fut tres-opiniâtre, car ils attendirent le secours iusqu'à l'extremité, endurans les rigueurs d'une faim plus cruelle que celle de Ierusalem. La livre de riz valoit vn marc d'argent; de vieux cuirs moisïs du mesme poids coûtoient dix escus; on vendoit publiquement la chair humaine, & on croyoit que c'estoit vne action de pieté, de ietter dans les rues les corps morts, afin qu'ils seruissent de nourriture à ceux qui deuoient estre bien tost deuorez. Cette Ville est située au Midy dans vne vaste campagne, à vne lieue d'une riuere grande

& rapide, que les Chinois nomment Hoang : & nous l'appelons la riuere laune , à cause de la couleur de ses eaux. Le Canal de ce Fleuve est plus haut que la Ville , c'est pourquoy on a fait de grandes leuées reuestuës de pierre de taille pour empêcher les inondations. Enfin , le secours parut sur ces leuées. Celuy qui le conduisoit s'imagina qu'en couppant les digues qui retenoient le fleuve dans son lit , il noyeroit tous les rebelles, sans que la Ville en fût incommodée. Mais il arriua que la riuere estant extraordinairement enflée par les pluyes de l'Automne, & les brèches, qu'on fit à la chaussée , estans trop grandes, non seulement vne grande partie des rebelles fut noyée , mais aussi toute la Ville fut inondée : où il y eut plus de trois cens mille personnes enucloppées dans ce deluge. Les maisons furent abbatuës par la violence des vagues, si bien qu'il ne resta plus de cette grande Ville , qui fut autrefois le seiour des Empe-reurs, qu'un grand Lac au milieu d'une campagne. L'Eglise des Chrestiens y fut renuersée, & le P. Rodrigue de Figueredo de la Compagnie de Iesus y mourut, en assistant son troupeau. Il pouuoit se retirer du danger ; mais il ne voulut pas abandonner les Chrestiens , lors qu'ils auoient plus de besoin de son assistance.

Ce malheur arriua le 9. d'Octobre de l'an 1642. En ce mesme temps Licungz prit la qualité de Roy , se faisant appeller Xun-uang , c'est à dire , le Prince fortuné. Il entra aussi dans la Prouince de Xenli , & s'en rendit le maistre, ayant déjà reduit celle d'Honan presque toute sous son obeïssance. La garnison de Sigan, qui est la capitale , luy fit quelque resistance ; mais au bout de trois iours il la surprit , & l'exposa autant de temps au pillage de ses Soldars pour recompenser leur valeur. En suite , il fit amener dans la Ville tous les viures de la Prouince, afin de tenir en bride les peuples par ce moyen , & faire souffrir les troupes de l'Empereur qui ne pourroient plus y subsister. Il estoit déjà si asseuré de conquerir tout l'Empire, qu'il commença pour lors à prendre le titre d'Empereur, & à donner à la famille qu'il vouloit establir, en la place de celle qu'il esperoit ruiner, le nom de Thienxun, qui est un mot Chinois, lequel signifie obeïssant au Ciel. Il l'auoit
choisi

choisi pour faire croire à ces peuples superstitieux, que c'estoit la volonté du Ciel qu'il fût Empereur ; afin qu'il les deliurast de la cruauté des Ministres d'Etat qui les opprimoient. Cette inuention estoit excellente pour gagner les Chinois, qui croient qu'un homme ne sçauroit occuper vn Empire par force ou par finesse, si le Ciel ne luy en a destiné la possession. Mais pour faire voir avec combien de raison il portoit cette qualité, il commença à traiter tres-humainement les peuples, defendant à ses gens d'vser enuers eux de la moindre violence. Il deschargeoit toute sa rage sur les Magistrats, demandoit de grosses rançons aux Officiers, qui estoient sortis de charge ; mais toutefois proportionnées à leur pouuoir ; & donnoit aux villes conquises de nouueaux Gouverneurs, ausquels il faisoit des deffenses tres-seueres de maltraiter les suiets. Cette conduite luy acquit l'affection des peuples, qui estoient soumis à sa domination ; principalement quand il les eut exemptez de payer les tributs que l'on exigeoit d'eux auparavant. Deux Peres de la Compagnie de Iesus, qui estoient dans cette ville, receurent quelque déplaisir, lors que les soldats commencerent à saccager la ville ; mais dès aussi-tost qu'ils eurent esté reconnus pour estrangers, on les traitta avec beaucoup de courtoisie.

En ces entrefaites, la diuision des Grands de la Cour, qui auoit commencé sous Thienki, donna le dernier coup à l'Empire, qui estoit déjà furieusement ébranlé. La faueur de l'Eunuque Guei, qui estoit monté à vn si haut point de grandeur, que non seulement il gouernoit tout l'Etat ; mais encore le Roy Thienki ne l'appelloit que son bon Pere, fut la principale cause de tout le mal. Celuy-cy abusant de la puissance que le Prince luy auoit donnée, faisoit mourir pour des fautes tres-legeres ceux qui ne luy plaisoient point : & c'estoit assez pour estre ennemy de cet effeminé, d'auoir manqué à toutes les bassesses qu'inspire aux ames lasches la complaisance & la flatterie. A la verité, il semble qu'il fit assez bien dans le Ministère ; mais il ietta les semences de tous les malheurs de la Chine, en irritant par cette humeur impérieuse plusieurs Grands du Royaume, & mesme le Prince Zungchin, qui estoit l'heritier presomptif de la Couronne ; & qui en effet, malgré toutes les oppositions de l'Eunuque, succeda à

Thienqui, qui estoit mort sans enfans. Depuis ce temps-là, les Ministres se partagerent en deux factions, & sous pretexte de vouloir reformer l'Estat, le renuerferent de fonds en comble. Car les deux partis ne songeoient qu'à se perdre l'un l'autre, & le malheureux Zunchin en voulant apporter quelque remede à un desordre si funeste, se rendre ennemis les principaux d'entre les Eunuques & les Mandarins. Car estant monté sur le Throne, il fit mourir l'Eunuque, avec plusieurs de sa faction, & persecuta à toute outrance ceux qui l'auoient seruy durant sa faueur. Voicy en peu de mots l'iuention de laquelle ce Prince se seruit pour l'éloigner de la Cour, & le perdre avec plus de facilité. Il luy donna vne commission tres-honorable, qui fut, de visiter les Tombeaux de ses Ancestres, pour voir si la dignité de l'ouillage respondoit à celle des morts qui y estoient enfermez. L'Eunuque ne pût raisonnablement s'excuser d'un employ si glorieux; mais lors qu'il fut sur le chemin, il reconnut bien-tost le dessein qu'auoit eu l'Empereur, en s'adressant à luy. Car comme il fut arriué en un certain endroit, que le Prince auoit marqué, on luy presenta vne boîte d'or, où il y auoit un cordon de soye, avec lequel on luy fit commandement de s'estrangler.

Cette mort qui nous paroist honteuse, à cause des coustumes de l'Europe, est estimée la plus honorable parmy les Chinois. Le chastiment de cet Eunuque ayant irrité plusieurs personnes des deux partis, il y eut des traistres, qui violans la fidelité qu'ils deuoient à leur Roy, commencerent à auoir des intelligences avec les Rebelles. Les secretes pratiques de ces perfides mirent un desordre general dans toutes les affaires. Car ou l'on n'en-uoioit point d'armées pour resister aux voleurs, ou les Generaux laissoient à dessein échapper les occasions de bien faire, de peur de contribuer à la gloire des Ministres d'Estat leurs ennemis, si durant leur Ministère, & par leurs conseils, on eut remporté quelque victoire. Ces brouilleries de la Cour furent si fauorables aux entreprises des Rebelles, que leur General pût dire en se presentant pour entrer dans Pequim, ie suis venu, j'ay veu, & j'ay vaincu. Car cependant que les Grands de la Cour partagez en deux factions, se choquoient les uns les autres, Licungz ayant
puissamment

puissamment estably sa domination dans la Prouince de Xensî, tourne ses armes contre les Prouinces qui sont à l'Orient. Il passe le fleuve d'Hoang sans aucun danger, parce qu'encore que les vagues soient tres-impetueuses, & son canal tres-profond, il n'y auoit personne qui luy disputast le passage. Ayant trauersé cette riuere qui separe les Prouinces de Xensî, & de Xansî, dont la premiere est à son Couchant, & l'autre à son Orient, il emporta facilement la premiere place qu'il rencontra. Ce fut Kiangcheu, vne des plus riches villes de la Prouince, située au Midy, & assez près de ce grand fleuve. La prise de Kiangcheu donna le branle aux autres places, qui se rendirent, ou par la crainte qu'elles auoient de la cruauté du vainqueur, si on resistoit à ses armes; ou par l'amour de la nouveauté qui nous fait souhaitter de changer de gouvernement, comme si nous en deuions estre plus heureux. Mais il arriue souuent que dans ces changemens on trouue des maistres plus fascheux que ceux qu'on auoit auparauant. La seule Capitale fit resistance durant quelques iours, ce qui fut cause que les assiegeans tuerent tous les anciens Magistrats, & en donnerent d'autres à leur fantaisie.

Lors que l'Empereur sceut, que Licungz estoit entré dans la Prouince de Xansî, laquelle confine à celle de Pequim, il enuoya promptement le grand Colao avec vne puissante armée, pour amuser les voleurs, s'il ne pouuoit les défaire. Mais ces troupes ne seruirent qu'à renforcer l'armée des ennemis, parce que la plupart des soldats de l'Empereur prirent party parmy ces rebelles, & le mal-heureux Lius; c'est ainsi que s'appelloit ce Colao, se voyant au desespoir s'estrangla luy-mesme. Ces nouvelles estans venuës à la Cour, l'Empereur crût que pour la seureté de sa personne, il falloit se retirer de Pequim, qui est la capitale des Prouinces du Septentrion, & gagner Nankim, qui tient le mesme rang parmy celles qui sont au Midy. Tous les Grands de la Cour luy conseillerent de tenir ferme dans Pekim: & ses amis aussi-bien que ses ennemis tomboient d'accord en cela; ceux-cy pensans que s'il y demeueroit, il leur seroit plus aisé de le liurer au chef des Rebelles, auant que leurs pratiques fussent decouuertes; & ceux-là iugeans que la resistance, que le Roy feroit dans la capitale de l'Em-

pire, donneroit de l'assurance à ceux de son parti, & les obligeroit à venir de tous les endroits du Royaume pour seconder sa generosité. Certes, ce conseil eut esté sagement donné si la Cour n'eût point eu de traistres.

Cependant Licungz qui n'auoit pas moins de conduite que de hardiesse, ioinnant dans cette rencontre les ruses à la force, fit couler secrettement dans Pekim grand nombre de ses soldats déguisez en Marchands, à qui il donna de l'argent pour louer des boutiques, & trafiquer, iusqu'à ce qu'il se presentast deuant les murailles. Ces gens de sac & de corde, garderent inuiolablement le secret de leur Maistre, en attendant qu'il parust, pour commencer à mettre le trouble dans la ville. Mais ce General ne voulant pas manquer son coup, apres auoir ainsi disposé ses soldats, gaigne le President de la Chambre, qui iuge de toutes les affaires de la milice. On dit que celuy-cy croyant que la fortune du Roy estoit dans vn estat, où il n'y auoit point de ressource, s'accommoda avec les Rebelles, & promit de leur liurer la ville, afin de se maintenir par ce seruice. Quoy qu'il en soit. Licungz fait marcher ses troupes en grande haste droit à Pequim. La garnison qui estoit tres-forte se met en defense: on braque vne infinité de canons sur les remparts; mais on ne chargeoit, qu'avec de la poudre, l'artillerie que l'on tiroit du costé, par où l'ennemy attaquoit la ville. Ce fut au mois d'Avril de l'an 1644. que les assiegeans entrèrent par vne porte, qui leur fut ouuerte auant le leuer du Soleil. Les soldats de la garnison qui estoient demeurez fidelles ne firent pas longue resistance; parce que les voleurs déguisez, qui estoient entrez long-temps auparavant, s'estans joints aux traistres, qui auoient vendu la Place: les mirent tous en desordre. Cependant Licungz passe au milieu de la ville, attaque le Palais, & l'emporte; malgré tous les efforts des plus fideles Eunuques qui luy en dispuoient l'entrée. L'ennemy estoit déjà maistre de la premiere enceinte des murailles du Palais, que l'Empereur ne sçauoit seulement pas ce qui se passoit. Les plus puissans d'entre les Eunuques, qui estoient d'intelligence avec l'ennemy, differans de l'aduertir iusqu'à ce qu'il ne pust échapper. Dès que le Roy apprit que Licungz estoit dans le Palais, il demanda s'il n'y auoit point de moyen de sortir; &c.

comme.

comme on luy eut respondu que tous les chemins estoient fermes, il escriuit de son propre sang vne lettre : dans laquelle il le prioit d'auoir pitié du peuple qui estoit innocent, & de le venger de la trahison que ses Courtisans luy auoient faite, puis que le Ciel luy en donnoit la puissance, en le faisant monter sur son Throne. En suite, voyant sa fille, qui estoit déjà en âge d'estre mariée, & craignant que le victorieux ne luy ostast l'honneur, il prit vne épée, & luy en coupa la teste. Puis descendant dans les iardins du Palais, il dessia ses iartieres, & se pendit à vn prunier. Cet Empereur fut le plus mal-heureux de tous les Princes, comme il fut le dernier de la famille de Thamin. Car encore que les Chinois ayent crée des Rois apres sa mort, ainsi que nous le raconterons dans la suite de l'histoire : Toutefois on ne les met pas entre les Empereurs, à cause qu'ils n'ont eû en leur puissance qu'une partie de la Chine. Ainsi cette famille si puissante qui auoit esté establie par vn voleur, a esté esteinte par vn autre voleur. La Reyne, le grand Colao, & quelques Eunuques fidelles au Roy, ayans suiuy l'exemple du Prince, ces iardins si delicieux, deuidrent vn lieu d'horreur par la mort de tant de personnes. Les plus fidelles suiets du Roy qui estoient dans la ville se donnerent aussi la mort, se noyans ou s'estranglans ; car ces malheureux peuples s'imaginent que le plus haut point de la fidelité, est de mourir avec leur Roy, de peur d'estre tuez par les vainqueurs, ou obligez à se soumettre à leur puissance.

Pendant que cette funeste Tragedie se ioüoit dans les iardins du Palais, Licungz montoit sur le Throne de son Prince, où l'on dit qu'estant assis il parut fort inquiet, & que ce Throne venant à chanceler, sembla donner vn presage que sa domination ne seroit pas de longue durée. Le lendemain, il fit mettre en pieces le corps de Zunchin, disant, pour excuser vn traitement si barbare, fait à vn mort & à vn Empereur, qu'il l'auoit bien merité par la cruauté qu'il auoit exercée sur ses suiets. Ce Tyran auoit bien mauuaise grace de parler de la sorte des violences de son Prince legitime ; apres auoir luy-mesme fait mourir vne infinité d'innocens dans les iniustes & sanglantes

guerres que son avarice & son ambition luy auoient fait entreprendre. Mais c'est l'ordinaire des hommes de condamner en la personne des autres, ce qu'ils font eux-mesmes. Il ne se contenta pas de traiter avec tant d'inhumanité le corps de son Prince, il le fit chercher ses trois fils, & les deux ieunes ayans esté trouuez, il les fit conduire hors de la Ville, & sans estre touché par l'innocence de leur âge, commanda qu'on leur coupât la teste. Il eut fait le mesme traitement à l'aîné, s'il fût tombé entre ses mains; mais on creut que, puis qu'il ne pareissoit point, il s'estoit ietté dans l'eau, ou s'estoit sauué en fuyant. Ce barbare auoit caché durant quelque temps ses mauuaises inclinations, afin de gagner les bonnes grâces des peuples par sa feinte douceur; mais pour lors il leua le masque, & se declara. Ayant fait chercher dans la Ville toutes les personnes les plus considerables, il en fit mourir plusieurs par des tourmens horribles, & condamna les autres à luy payer des sommes immenses d'argent. S'estant reserué le Palais Royal, il abandonna la Ville au pillage des Soldats, qui commirent toutes les cruautéz, que l'on doit attendre dans de semblables rencontres de la rage des personnes les plus barbares. Cette inhumanité luy fera perdre l'Empire, qu'il auoit conqueſté si heureusement, & qu'il auroit pû conseruer, s'il eut esté plus moderé dans la bonne fortune. Entre les Grands de la Cour qu'il fit prendre, il y auoit vn sage vieillard nommé Vs, dont le fils qui s'appelloit Vsangué estoit General de toutes les troupes, que l'Empereur Zunchin auoit enuoyées dans la Prouince de Leaotung; pour s'exposer aux Tartares. Licungz menaça ce misérable Pere deluy faire souffrir vne mort tres-cruelle, s'il ne commandoit à son fils, par tout le pouuoir que la qualité de Pere luy donnoit, laquelle est en tres-grande veneration parmy les Chinois, d'embrasser avec son armée, le party du victorieux. Il luy protesta en mesme temps, que, s'il vouloit luy rendre ce seruice, il luy donneroient & à son fils, tout ce qu'ils pourroient souhaitter. Ce bon vieillard ayant mis la main à la plume, écriuit à son fils vne lettre conceüe en ces termes. *La terre, le Ciel & les destins ont fait le changement que nous voyons. Scachez, mon fils, que l'Empereur Zunchin est mort, & que ceux de la famille Royale de Thamin ne*

doient

doiuent plus rien pretendre à l'Empire, puis que le Ciel l'a donné à Licungz. C'est sagesse de ceder au temps, & d'obeyr à la neceffité, pour euiter la rigueur de celuy qui est maistre de l'Empire, & qui a entre ses mains nostre bonne & nostre mauuaise fortune. Il vous fera Roy, si vous voulez le reconnoistre Empereur, & engager vos troupes à son seruice; sinon, ie suis mort. Voyez, mon fils, ce que vous deuez faire pour sauuer la vie, à celuy qui vous l'a donné. Vsangué répondit à son Pere de cette façon. Celuy dont vous me parlez, ne nous sera pas plus fidelle, qu'il l'a esté à son Roy; & vous, mon Pere, si vous auez oublié ce que vous deuez à vostre Prince, ne trouuez pas mauuais que ie vous desobeïsse; puis que mon obeïssance seroit criminelle. I'ayme mieux mourir que d'estre esclaue d'un voleur. Ayant fermé sa lettre, il enuoya aussitost vn Ambassadeur au Roy des Tartares, pour luy demander du secours contre vn voleur qui s'estoit emparé de l'Empire de la Chine; & pour obtenir plus aysément ce qu'il pretendoit, il luy fit promettre des sommes immenses d'or & d'argent, des étoffes de soye, & sur tout vn certain nombre de Chinoises, qui estoit ce que le Tartare souhaittoit avec plus de passion, à cause qu'il n'y a presque point de femmes dans son Royaume. Le Tartare ne voulant pas laisser passer vne si belle occasion d'entrer dans la Chine, se presenta dès le mesme iour à Vsangué, avec quatre-vingts mille homme tirez des places qu'il auoit dans la Prouince de Leaotung, & luy tint ce langage. *Pour rendre nostre victoire plus assurée, ie vous conseille de faire raser vos So'dats, & de les habiller comme nous; afin que le voleur les prenne tous pour des Tartares; & qu'ainsi nostre nombre paroisse plus grand. Si ie n'auois eu peur de trop tarder, ie vous aurois amené vne armée plus puissante; mais la briueté du temps ne m'a pas permis d'en ramasser vne plus forte.* Vsangué auoit vn si grand desir de se venger, qu'il s'accorda à tout; sans considerer que pour chasser vn Tyran, il donnoit entrée dans le Royaume à des gens qui le ruineront tout à fait. Licungz n'eut pas plütoست appris la ionction d'Vsangué & des Tartares, que n'ayant pas le courage de resister, il abandonna Pequim, & se retirant aussi viste, qu'il y estoit entré, emporta avec soy toutes les richesses de l'Empire. Il prit la

route

route de Sigan , qui est la capitale de la Prouince de Xensi , pretendant establi le siege de son Empire dans cette grande ville; qui auoit esté autrefois la demeure des Empereurs. On dit que durant huit iours les quatre grandes portes du Palais furent ouuertes , & qu'on vid continuellement sortir des Porte-faix , des cheuaux de charge , des chameaux , & des chariots chargez de tous les meubles les plus precieux. Ainsi tous les thresors de la Couronné , c'est à dire , tout ce que seize Emperceurs auoient pû ramasser durant deux cens quatre-vingts ans fut enleué par vn voleur. La Caualerie des Tartares le poursuuiuit si chaudement qu'il pensa tomber entre leurs mains. Car ayant marché plusieurs iours sur les pistes de l'arrie-garde de son armée , & l'ayant enfin attrapéé , ils firent vn butin incroyable ; mais ils ne voulurent pas passer la riuere d'Hoang , pour courir apres le reste des troupes , à cause qu'ils vouloient s'emparer des places de la Prouince de Pequim , durant que tout estoit en desordre , & en confusion. S'estans presentez aux portes de Pequim , avec les dépoüilles des vaincus , & les habitans les ayans receus dans la ville , la fortune par ce premier succez leur donna l'Empire. Cependant , il faut remarquer vne chose tres-considerable , que les Tartares ne desisterent point de leur entreprise , quoy que leur Roy fût mort. Car Zungté qui auoit vne tres- ardente passion de conquerir ce grand Empire , mourut en sortant de la Prouince de Leaotung , pour entrer dans la Chine , & laissa pour successeur son fils , qui n'estoit âgé que de six ans. En rendant l'esprit il coniura ses freres de contribuer de tout leur pouuoir à l'entreprise qu'il auoit formée , & qui ne pouuoit estre executée que par leur courage ; & choisit le plus âgé pour estre le Tuteur de son fils , & pour prendre la Regence durant sa Minorité. Les dernieres paroles de ce Roy mourant eurent tant d'effet sur l'esprit de ces Princes ambitieux , qu'ils trauaillerent tous , avec vne vnion admirable , à l'establissement de la grandeur de leur Neveu.

Cependant Vsangué ayant donné la chasse au voleur , & deliuré Pequim de sa tyrannie , crût que sans differer plus longtemps , il falloit appeller l'heritier de la Couronne , afin de le faire declarer Empereur de toute la Chine , & l'establi dans la Capitale.

Pour

Pour cet effet, il remercia les Tartares de la faueur qu'ils auoient faite aux peuples, en ruinant la Fortune du Tyran ; loüa hautement la generosité qu'ils auoient fait paroître, en rendant cét important seruice à la Chine ; & les pria de receuoir les presens qu'il estoit obligé de leur faire. Il adioûta adroitement, que ce seroit vne inciuilité aux Chinois, s'ils pretendoient de les retenir plus long-temps hors de leur país ; c'est pourquoy il les supplioit de ne pas s'incommoder dauantage, & de conseruer toujours leur amitié à la Chine, qui esperoit, qu'ils oublieroient toutes les anciennies iniures ; dont ils s'estoient vangez avec tant d'auantage dans les guerres precedentes, & que les deux couronnes viuroient en bonne intelligence. Les Tartares, qui auoient bien d'autres pensées, que ne s'imaginoit V sangué ; firent à cela vne responce premeditée, en luy representant : *Qu'ils témoigneroient trop d'indifference pour le repos de la Chine, s'ils l'abandonnoient, auant que d'auoir appaisé tous les troubles ; Que les voleurs estoient encore trop puissamment reestablis, puis que Licungz tenoit sa Cour dans Sigan, qui est la Capitale de la Prouince de Xenfi, & que de là il gouuernoit plusieurs Prouinces, tres-riches, & tres-peuplées : Que la crainte qu'il auoit eüe des forces de la Tartarie l'ayant fait fuir, à la premiere nouuelle de leur retraitte, il ne manqueroit pas de retourner avec de puissantes troupes, qui mettroient la Chine dans vn danger plus grand que celuy dont elle venoit d'estre sauüe : Que si cela arriuoit, peut-estre pour lors il seroit impossible aux Tartares d'enuoyer du secours. Qu'ainsi ce seroit beaucoup plus sagement fait d'exterminer entierement les voleurs, pendant qu'on le pouuoit faire avec facilité ; afin qu'V sangué ayant par sa conduite pacifié tout le Royaume, il pût le remettre entre les mains du Prince, à qui la possession en estoit deuë. Que, pour ce qui estoit des presens qu'il leur offroit selon sa promesse, ils les estimoient en aussi grande assurance entre ses mains, que s'ils les gardoient eux-mesmes : Qu'il falloit donc se partager pour attaquer en mesme temps l'ennemy de tous costez : Qu'il deuoit porter ses armes contre Licungz, avec vne partie de ses troupes, & quelques Regimens de Tartares ; pendant qu'ils iroient avec le reste exterminer les Rebelles qui*

estoit dans la Prouince de Xantung : & qu'ainsi toute la Chine iouïroit en peu de temps d'une parfaite tranquillité. Vangué ne reconnut pas leur artifice, on ne fit pas semblant de le voir, de peur de les irriter.

Or il faut remarquer, que les Tartares, auant que de se joindre à Vangué, lors qu'il leur enuoya demander du secours pour la premiere fois, depescherent des courriers, pour aller dans tous les Royaumes de la Tartarie, presser qu'on enuoyât toutes les troupes qu'on pourroit leuer; afin de conquister l'Empire de la Chine. Ils n'osoient pas se declarer ouuertement, jusqu'à ce que ces armées, qu'ils attendoient, fussent arriuées; mais lors qu'ils virent cette multitude incroyable de soldats, qui estoient venus de toutes les parties de la Tartarie, ils commencerent à ne plus dissimuler. Outre les peuples qui estoient sortis de Nieuche, de Niulhan, & de l'ancienne Tartarie, qui est plus à l'Occident; il y auoit aussi des troupes venuës du Royaume d'Yupi, qui tire vers la mer du Leuant, au dessus du lapon. On appelle Yupi les habitans de ce païs, à cause qu'ils font leurs cuirasses avec des peaux de poisson. l'ay rencontré aussi dans la Chine plusieurs soldats, qui estoient venus des riuës de la Volga; & i'ay iugé en les entretenant, qu'ils auoient connoissance de la Pologne, & de la Moscouie. Ils sont plus barbares que les peuples de la Tartarie Orientale, qui les appellent Alga-Tartares. Lors que ce puissant secours fut ioint aux troupes, qui estoient d'abord entrées dans la Chine; les Tartares ayans estably vne nouuelle famille Royale, qu'ils appellerent Taïcing, & donné le nom de Xunchi à leur petit Prince, qui n'auoit encore que six ans, le firent proclamer Empereur de toute la Chine. Cét'enfant montant sur le Throne, où ses Ancestres auoient autrefois paru avec tant d'éclat, se comporta dans cette action avec vne Majesté, qui ne ressenoit point l'enfant, & fit vne harangue à ses Oncles, & aux autres Officiers de l'armée, dans laquelle il montra vne force d'esprit admirable. *Vostre bon heur & vostre courage m'inspirent la hardiesse avec laquelle vous voyez que ie manie ce Sceptre. & la fermeté que le Ciel me donné maintenant, est un augure de celle de nostre*

Empires

Empire; comme la crainte que Licung² fit paroître sur ce Throne, fut le presage de sa cheute. Je sçay bien que ce n'est icy qu'un commencement; mais j'ay conçu de si grandes esperances de vostre courage, que ie m'estime desia maistré de la Chine, & mesme de toute la terre. Les richesses de ce grand Empire, & les Charges plus honorables du monde, seront la recompense de vostre vertu; mais la grandeur du prix cederà toujours à celle du merite. Cependant, c'est trop parler, il est temps d'agir, allez & acheuez genereusement, ce que vous avez si glorieusement commencé.

Cette harangue donna de l'estonnement à toute la Cour, où l'on disoit que le Ciel auoit choisi cét enfant de six ans, pour la conqueste de ce grand Empire. Le mesme iour, il honora publiquement son Tuteur, qui estoit le plus âgé de ses Oncles, par tous les devoirs & les respects que l'on peut rendre à vn Pere. C'est pourquoy les Tartares appellerét cet Oncle, Amahan, & les Chinois Amauang, c'est à dire, Pere-Roy. C'est luy qui gouvernera tout, & qui portera les affaires des Tartares à ce haut point de grandeur, où nous les verrons. Et certes, il estoit bien capable d'un employ si difficile & si laborieux. Sa prudence estoit admirable dans le Conseil; c'estoit vn foudre de guerre dans les batailles; dans la conuersatiou, il estoit le plus caressant du monde; quand il faloit rendre la iustice, il estoit infiniment equitable; & lors qu'il s'agissoit des interets de son Neveu, il auoit vne inuiolable fidelité. Il y eut aussi grand nombre de Seigneurs Chinois, qui contribuerent beaucoup à l'établissement de l'Empire des Tartares. Car, comme nous auons dit auparauant, s'étans retirez chez ces Barbares, afin d'éuiter les effets de la colere du Roy de la Chine: Ils sollicitoient les peuples par leurs paroles, & leurs exemples, à se soumettre au Conquerant, & donnoient des auis d'importance aux ennemis de leur Patrie; qui les recompensoit de leurs seruices en les admettant aux premieres Charges du Royaume.

Le mesme iour on enuoya quelques Regimens de Tartares à Vsangué, & des lettres par lesquelles le nouuel Empereur le creoit Roy, sous le nom de Pingsi; c'est à dire, Pacificateur de l'Occident, & avec dependance de l'Empereur, dont il seroit tributaire. Sa Cour deuoit estre à Sigan,

Capitale de la Prouince de Xenfi. Vſangué ſe trouua dans d'eſtranges perplexitez , lors qu'on luy apporta cette nouuelle. Il ne pouuoit accepter les offres tres-avantageux que luy faiſoient les Tartares , parce qu'il eſtoit fidelle ; & il ne pouuoit les reſuſer , parce que c'eſtoit ſe declarer contre vn ennemy inuincible. Enfin , il receut ce qu'il ne pouuoit reſuſer , & reconnut le Tartare pour ſon Souuerain ; de façon que celui qui nagueres combattoit les voleurs pour la liberté des Chinois ; ſe voyoit reduit à cette faſcheuſe neceſſité de combattre les Chinois , pour les ſoumettre à l'obeiſſance des Tartares. Comme il eſtoit grand Capitaine , il luy fut facile , avec le ſecours de ces nouveaux Conquerans , de chaſſer Licungz de la Prouince de Xenſi , & d'établir ſon Royaume dans Sigan , où il a iuſques icy conſerué le titre & le pouuoir de Roy. Par cette adreſſe , les Tartares éloignerent des emplois de la guerre ce grand homme , dont les armes pouuoient eſtre fatales à leurs entrepriſes. Nous n'auons pû iuſqu'à maintenant ſçauoir ce qu'eſtoit deuenue Licungz , apres que ſes troupes furent entierement défaites. Quelques - vns ont cru , qu'Vſangué l'auoit tué dans la bataille ; mais on n'en eſt pas aſſuré , à cauſe que ſon corps n'a point eſté reconnu.

D'autre - part , les Tartares ayans augmenté infiniment leurs troupes , en y receuant les vaincus , qui ſe raiſoient & ſ'habilloient à la mode du Vainqueur , ils occuperent ſans aucune difficulté la Prouince de Pequim , & celle de Xantung. De ſorte qu'en moins d'un an , ils ſe rendirent maiſtres de quatre Prouinces , de Pequim , Xanſi , Xenſi & Xantung. Je ne compte pas celle de Leaotung , parce qu'ils y auoient beaucoup de places , auant qu'ils commençaſſent ces dernieres conquêtes. Dans toutes ces Prouinces , ils ne changerent point la forme du gouuernement des Chinois , laiſſans aux Docteurs & aux Mandarins les emplois les plus conſiderables ; & meſme faiſans garder toutes les ceremonies de leurs examens. Si bien que ceux qui eſtoient receus aux degrez , & qu'ils choiſiſſoient pour faire diuerſes charges , eſtans comme leurs creatures , ſ'attachoient fortement aux intereſts des Tartares. Ils ne ſ'eſtoient reſerué que les Charges militaires , encore ne laiſſoient - ils pas d'en donner à ceux qu'ils

reconnoissoient plus fidelles. Pour se conformer encore dauantage aux façons des Chinois , ils conseruerent les mesmes Magistrats, & les six Compagnies Souueraines d'Officiers , qui furent mi-parties de Chinois & de Tartares. Le changement le plus odieux qu'ils firent fut celuy des habits. Car ils firent publier vn Edit , par lequel ils ordonnoient à tous les suiets de l'Empire , de se raser, & de s'habiller à la Tartare. Cet Edit leur fit naistre de grandes difficultez, par ce que les Chinois s'affligeoient plus de la perte de leurs cheueux , que de celle de leur Empire, & combattoient plus courageusement pour ce vain ornement de leurs testtes, que pour la deffenſe de leurs Prouinces. Et la folie de quelques-vns est venue iusqu'à ce point , qu'ils aymoient mieux perdre la teste , que leurs cheueux. Je pourrois apporter plusieurs exemples de ce que i'escris ; mais ie suis obligé de les passer , afin de venir aux cucnemens , qui sont de plus grande consequence.

Les Gouuerneurs des Prouinces du Midy , ayans receu la nouuelle du ſiege que Licungz auoir mis deuant Pequim , & du danger où estoit l'Empereur, Zunchin , assemblerent promptement vne armée pour l'aller ſecourir : mais lors que les troupes estoient en chemin , ils apprirent la mort funeste de l'Empereur , & la prise de la Capitale de l'Empire. C'est pourquoy ils contre-manderent l'armée & les vaisſeaux qui auoient couſtume de porter tous les ans à Pequim , les viures & les autres choses neceſſaires. Quelque temps apres , ils ſceurent que les Tartares ayans chassé les voleurs , s'estoient eux-mesmes rendus maistres de Pequim , & pretendoient ſoumettre toutes les Prouinces à leur obeïſſance. l'estois pour lors à Nanquim , où ie vis vne eſtrange conſternation dans tous les eſprits ; iusqu'à ce que les Mandarins les plus conſiderables eſtans reuenus de leur eſtonnement , eurent choiſi vn Empereur de la Famille de Thamin , lequel ils appellerent Hungquang. Ce mal-heureux Prince , qui estoit petit-fils de Vanlié , & couſin de l'Empereur Zunchin , ayant n'agueres eſté contraint de ſe retirer dans Nanquim , pour ſ'eſchapper des mains des voleurs de la Prouince d'Honan , fut couronné avec vne magnificence & vne ioye incroyable : les pauures Chinois eſperans

d'estre plus heureux sous son Empire. Aussi - tost qu'il eut esté déclaré Empereur, il enuoya des Ambassadeurs aux Tartares, pour les prier de luy donner la paix, s'offrant de leur ceder toutes les Prouinces qui sont au Septentrion ; mais les Tartares virent bien qu'on ne demandoit la paix, que pour auoir le temps de se mettre en estat de faire la guerre. C'est pourquoy ils respondirent ; qu'il n'estoit pas besoin qu'on leur donnast, ce qu'ils auoient déjà acquis par la voye des armes ; & que, puis que les Gouverneurs des Prouinces du Midy auoient choisi vn Empereur, ils feroient tres-bien de le deffendre ; mais que pour eux, ils estoient resolu d'auoir tout l'Empire, ou de perdre tout ce qu'ils en auoient conqûesté. Cette Ambassade n'ayant point eu d'effet, on commença de part & d'autre à se preparer à la guerre : Lors que dans Nanquim on vid paroistre vn ieune homme, qui se disoit le fils aîné de l'Empereur Zunchin ; & outre qu'il en donnoit beaucoup de marques assurées, plusieurs Eunuques le reconnurent. Mais le nouuel Empereur ne pouuant se refoudre à s'arracher la Couronne, afin de la mettre sur la teste d'vn autre, ne voulut iamais le reconnoistre ; & commanda, qu'on le mist dans vn cachot, pour le faire mourir comme vn imposteur. Cette action ayant irrité plusieurs Grands de la Cour, la diuision fut si grande qu'elle pensa esclater par vne reuolte generale ; enfin, les Gouverneurs mirent vn si estrange desordre dans les affaires, quelques - vns fauorisans secrettement les Tartares, que ces ennemis de la Chine surprirent la ville de Nanquim & toute la Prouince. Car comme leur armée parut dans le territoire de la ville d'Hoaigan, & qu'en suite elle se fut présentée sur la riue Orientale du fleuve d'Hoang ; aussi - tost qu'elle se fut mise en deuoir de passer la riuere ; vne multitude effroyable de Chinois qui estoit sur l'autre bord, fut si effrayée, qu'elle n'eût pas seulement l'assurance de soustenir la veuë de l'Ennemy. Et neantmoins le nombre de ceux qui gardoient ce costé de la riuere estoit si prodigieux, qu'en iettant leurs fouliers les vns sur les autres, ils eussent fait vn rempart impenetrable à la caualerie des Tartares. Mais dans la guerre le nombre ne sert de rien sans le

courage

courage. Les Tartares voyans que personne ne se presentoit, pour les empêcher de mettre pied à terre, descendent de leurs batteaux, entrent aussi-tost dans la Prouince de Nanquim, & prennent toutes les places qui sont situées au Septentrion de la riuere de Kian. Il sera bon de marquer icy vne chose qui est admirable dans la conduite, que gardent ces barbares, lors qu'ils entreprennent la conqueste d'une Prouince. Auparauant que d'y porter leurs armes, ils nomment les Gouverneurs des places les plus importantes, & determinent le nombre des soldats qu'ils y mettront en garnison; de là vient qu'ils ne sont pas plus-tost entrez dans vne Prouince, qu'ils en sont pleinement les maistres. La seule ville d'Yangcheu, qui estoit egalelement belle & riche, résista puissamment aux troupes de l'Ennemy, & mesme le fils d'un des Generaux Tartares perdit la vie dans vne attaque. Un Colao, appelé Zuüs, tres-fidelle à l'Empereur, commandoit dans cette place vne puissante garnison; mais enfin il fallut se rendre à la discretion du Vainqueur, qui fit passer tous les soldats, & tous les habitans au fil de l'épée; enleva tout ce qu'on pouuoit prendre dans les maisons; & de peur que la pourriture des corps morts n'infectast l'air, & ne produisist la peste, les fit mettre sur le haut des maisons, & puis brusla la ville & les faux-bourgs.

Les Tartares dans cette conqueste, grossirent leur armée, tous les Gouverneurs des autres places se soumettans à eux avec les garnisons qu'ils commandoient. Le Conquerant pour gagner les Chinois, laissoit à ces Gouverneurs le commandement des places qu'ils auoient sous l'Empereur Hung-quang; & mesme donnoit à quelques-uns d'entre eux des Charges plus considerables, que celles qu'ils possedoient auparavant. Cette douceur avec laquelle il traitoit les personnes qui se rendoient de leur plein gré, & les cruautéz qu'il exerceoit dans les villes, qui faisoient quelque resistance, furent cause que la plus-part des Gouverneurs se rangerent au party des Tartares, sans attendre qu'on les sommast d'ouurer les portes de leurs places. Pour acheuer la conqueste de la Prouince de Nanquim, il falloit passer le Fils de la mer; c'est ainsi

que:

que les Chinois appellent la riuere de Kian , comme nous l'a-
uons déjà marquée dans le commencement de l'Histoire. Ce
fleuve qui a bien près de deux lieues de large , prenant son cours
de l'Occident à l'Orient par le milieu de la Chine , la separe en
deux parties , dont l'une prend le nom du Septentrion , & l'autre
celuy du Midy. Elle diuise aussi la Prouince de Nanquim en
deux parties , quoy que la Capitale soit sur la riuere qui regarde
le Midy. Il falloit donc traueser ce grand fleuve , afin d'emporter
cette ville , où demuroit l'Empereur avec toute la Cour.
Pour cét effet , l'ennemy ayant assemblé grand nombre de vais-
seaux , vient fondre sur la flotte Chinoise , qui l'attendoit à l'autre
bord en resolution de bien faire : & comme elle estoit puis-
sante , & animée par la valeur & la fidelité d'un Capitaine , nom-
Hoangchoang , le combat fut tres-furieux ; & l'on commençoit
à reconnoître que les Tartares pouuoient estre vaincus par les
Chinois ; lorsque le braue Hoangchoang , fut percé du iauelot
du perfide Thien , qui commandoit toute la flotte Chinoise. Ce
traître qui estoit de la Prouince de Leaotung , auoit esté gaigné
par les Tartares , pour faire ce coup funeste , qui ruina toutes
les esperances de la Chine. Pour acheuer son ieu , il se mit à fuir ,
sçachant bien que son exemple attireroit les autres vaisseaux ,
se rendit dans la ville auprès de l'Empereur , comme s'il eust esté
le plus fidelle de tous ses suiets ; & puis voyant qu'il se retiroit ,
il l'accompagna dans la fuite. Aussi tost que les Tartares furent
descendus à terre , ayans appris que l'Empereur fuyoit , la Caua-
lerie commença à courir à toute bride. L'infidelle Thien la
voyant paroître , porte sa main sacrilege sur l'Empereur , l'arreste ,
& le liure à ses ennemis. Ce Prince fut pris au mois de Iuin de
l'an 1645. & aussi-tost apres conduit vers Pequim , où il fut
étranglé avec la corde d'un arc , à la veüe des ramparts de cette
grande ville ; de façon qu'il ne iouit pas de l'Empire vne année
entiere. On fit le mesme traitement non seulement à celuy qui
se di'oit le fils aîné de Zunchin , & qui estoit encore dans la pri-
son , où il auoit esté enfermé par les ordres d'Hungquang ; mais
encore à tous ceux de la Famille de Thamin , que l'on put trou-
uer. Car c'est vne coustume bien tyrannique ; mais qui est receüe
dans

dans toute l'Asie, que les Conquerans font mourir toutes les personnes de la race des Princes, dont ils ont conquis les Royaumes. Ainsi Nanquin, & toutes les autres places qui estoient situées au Midy du fleuve Kian, se rendirent sans aucune resistance.

Après cela, les troupes ayans esté diuïsées, vne partie s'embarqua sur le fil de la mer, pour aller dans la Prouince de Kanton, & puis dans celles de Kiansi & d'Huquang, qui ont vne prodigieuse estenduë, & qui sont au milieu du Royaume; l'autre courut vîtement à Hanchou, qui est la Capitale de la Prouince de Chekiang. Les Gouverneurs, les Ministres d'Etat, & les Capitaines qui s'estoient sauuez de Nanquin, & qui estoient à Hanchou, choisirent vn Empereur de la famille de Thamin; mais Louang, qui fut celuy qu'ils nommerent, ne voulut pas prendre le titre d'Empereur, se contentant de celuy de Roy; afin peut-estre que sa cheute, dont il auoit déjà des pressentimens, luy fût moins rude; en tombant d'un lieu moins élevé. Toutefois il promit qu'il prendroit ce titre; lors qu'il auroit recouru vne des deux villes, où les Empereurs ont accoustumé de tenir leur Cour; & encouragea les Chefs & les Soldats, à témoigner plus de courage, afin de venir à bout de cette entreprise. A peine ce Prince auoit-il regné trois iours; c'est à dire, moins de temps qu'un Comedien ne fait le personnage de Roy sur le Theatre, dans les actions qui se representent à la Chine, que le Tartare se presente aux portes. Les troupes qui s'estoient refugiées dans cette place, sous la conduite de diuers Chefs, promirent de combattre, si l'on vouloit payer les monstres qui leur estoient deus. Le dessein de ses soldats, également lâches & infidelles, estoit de contraindre le Roy & les habitans à leur donner de l'argent, en vn temps où il sembloit qu'ils estoient absolument necessaires, & après qu'ils l'auroient receu, de ne rien executer de leurs promesses. Louang qui estoit vn bon Prince, ne pouuant souffrir la perte d'une si grande ville, eut compassion de la misere du peuple, & fit voir par vne action, à laquelle l'Europe n'a iamais rien entendu de semblable, combien il auoit de tendresse pour ses sujets. Il monte sur la muraille, se

ietté à genoux, & dans cette posture suppliante, demande au General des Tartares, qu'il pardonne à ses sujets, luy promettant de se mettre entre ses mains, pour estre immolé à ses ressentimens, comme la victime de son peuple. En disant cela, ils s'alla rendre au Camp des ennemis, où vne vertu si extraordinaire n'auroit iamais receu le traitement qu'on luy fit, s'il y eut eu parmi eux quelque Cesar, ou quelque Alexandre. Les Tartares ayant commandé aux habitans de fermer les portes de la ville, de peur que leurs soldats ou les Chinois n'y entraissent, ils commencerent à charger les troupes ennemies qui estoient hors des murailles; mais leurs fleches & leurs cimeterres n'en firent pas tant perir, que les eaux en etoufferent. Car il y a vne grande riuie-re nommée Cienchang, large de plus d'une lieue, qui passe deuant la porte qui regarde le Midy. Les Chinois fuyant avec desordre, & en confusion, & se pressant pour la trauerser, monterent en si grand nombre sur les bateaux, qu'ils les faisoient couler à fond, où se iettoient les vns les autres dans l'eau, si bien qu'il en perit vne infinité de cette sorte. Les Tartares ayant ainsi chassé ou tué leurs ennemis, & n'ayant point de barques pour passer le fleuve, entrerent dans la ville, sans faire aucune violence aux habitans. Ainsi fut conseruée cette ville, dont ie décriray ailleurs, & plus au long, les richesses, la grandeur & les beautez; sans rien auancer sur le rapport des autres, puisque i'en parleray comme témoin oculaire, y ayant demeuré trois ans tous entiers, & en estant sorty pour venir en Europe.

Cette ville a vn grand canal, creusé par l'industrie des hommes, & rendu capable de porter des vaisseaux pour auoir la navigation libre dans les Prouinces qui sont au Septentrion. Ce canal n'estant séparé de la riuie-re, que par vne grande leuée. Les Tartares tirerent vite ment par-dessus la chaussée les vaisseaux qui y estoient, & trauersant le fleuve, sans que personne leur fist resistance, entrerent dans Xaockin, la plus belle de toutes les villes de la Chine, les habitans n'ayant point fait de difficulté de les recevoir. Il est vray que c'est la plus agreable, & la plus propre de tout le Royaume, quoy que plusieurs autres l'emportent pour la grandeur. Car on voit dans l'enceinte des murail-

les, & tout au tour de grands canaux remplis d'eau douce, sur lesquels on peut aller en batteau. Il y a des places publiques larges & spacieuses, qui sont pavées de pierre de taille d'une blancheur admirable, & les quais des canaux qui passent au milieu, sont revestus de même sorte. Grand nombre de ponts, d'Arcs de Triomphe magnifiques, & même les maisons, ce qui ne se voit point dans les autres villes de la Chine, sont basties pareillement de cette pierre. Cette ville s'estoit rendue de son plein gré, & les autres places de la Prouince qui tirent vers le Midy, se fussent assurément soumises à leur puissance, s'ils n'eussent point fait publier un Edit, par lequel ils ordonnoient aux vaincus de se raser à la Tartare. Après la publication de cette Ordonnance, le peuple prend les armes pour la défense de ses cheueux, chasse les ennemis hors de la ville, les poursuit jusqu'à la rivière de Cienchang, & les oblige à la repasser, après en auoir tué grand nombre. Il n'y a point de doute, que, s'ils eussent voulu traverser le fleuve avec les fuyards, ils eussent repris la Capitale de la Prouince, & recouré les autres places que tenoient les Tartares : mais ils estoient contents d'auoir conserué leurs cheueux, & se fortifierent sur le riuage qui regarde le Midy, pour disputer le passage au Conquerant, s'il se presentoit sur la rivière. Ainsi le cours des victoires du Tartare fut arresté pour cette année. Les Chinois voulant auoir un Chef, choisirent parmy ceux de la Famille Royale de Thamin, un Prince nommé Lu, afin de le declarer Empereur ; mais luy refusant ce titre, prit le nom de Libérateur de l'Empire. Les Tartares firent venir de nouvelles troupes de Pequim, pour passer la rivière de Cienchang ; mais ce fut en vain : car les Chinois les en empêcherent avec beaucoup de generosité. Ainsi les affaires de la Chine commencèrent à prendre un meilleur train, & les armées qu'elle auoit sur pied, luy pouuoient faire esperer de plus grands auantages ; si la jalousie, & l'ambition de regner, n'eussent entierement ruiné ses esperances. Les Soldats & les Capitaines de la Prouince de Fokien, qui s'estoient retirez en fuyant de Chekiang, auoient amené avec eux un Prince du Sang, nommé Thangu. Celuy-cy ayant esté déclaré Empereur, dans la Prouince de Fokien, qui est frontiere

de celle de Chekian ; fit dire à son riuai, qu'il deuoit luy ceder l'Empire, parce qu'il auoit moins de villes en son obeïssance, & qu'il estoit apres luy, dans l'ordre des Princes qui peuuent succeder à la Couronne. L'autre au contraire, luy representoit, que le droit estoit de son costé ; puis qu'il auoit esté déclaré le premier, & que la fortune auoit confirmé son election par le bon succez qu'elle auoit donné aux armes de la Chine, depuis qu'il auoit eu la souueraine puissance. Les Tartares regardoient avec plaisir cette diuision de Chinois, qui fut si opiniastre, que iamais les deux Princes ne voulurent se joindre, ny se ceder l'vn à l'autre pour résister à l'Ennemy commun. Le Roy Lu n'ayant que huit places en son pouuoir, se tenoit sur la deffensue, sans passer au delà du fleuue ; ne pouuant pas entretenir vne armée assez puissante pour attaquer l'Ennemy. Les Tartares de leur costé cherchoient toûjours quelque inuention pour trauerfer la riuier ; car ils n'osoient pas tenter ouuertement le passage avec des bateaux, parce que l'Ennemy les attendoit à l'autre bord avec des nauires qu'il auoit tirés des ports de mer, & qui estoient montés de grand nombre d'artillerie. Mais enfin, leur bon-heur les fit triompher de tous ces obstacles. Car les chaleurs ayans esté excessiues durant l'Estdé, il y auoit si peu d'eau dans le lit de la riuier, principalement vers le Midy, prés de la ville de Tungliou, où elle passe entre des montagnes, & où le reflux de la mer ne sçauroit l'enfler, que la Caualerie y trouua vn gué. A peine vingt cheuaux eurent-ils passé, sans que personne s'opposast à eux, parce qu'on ne faisoit point de garde en cet endroit, les Chinois s'imaginans que iamais les Tartares ne tenteroient le passage dans vn lieu où la riuier estoit bordée de montagnes tres-rudes & tres-difficiles ; que les payfans ayans donné l'alarme aux soldats Chinois, tous se mirent en fuite. Le Roy mesme ne se iugeant pas en assurance dans les places qui sont en terre ferme, abandonne Xaokin, & se faque dans l'Isle de Cheuxan, vis-à-vis de la ville de Nimpo. Il a toûjours vescu depuis ce temps-là en grand repos dans ses Estats. Car cette Isle, où il n'y auoit auparauant que des Laboureurs, & des Pescheurs, s'est changée en vn florissant Royaume, vne infinité de Chinois se retirans dans la Cour de

Lu, comme dans vn azyle où leurs cheneleurs sont en assurence. Il y a déjà soixante & douze villes; plusieurs flottes bien équipées, qui ont rendu tous les efforts, que les Tartares ont fait sur cette Isle, entierement inutiles, & il n'attend que l'occasion de remplir le grand nom qu'il a preferé au titre d'Empereur. Apres la retraite de ce Prince, le reste de la Prouince de Chequian fut bien - tost emporté par les Tartares, excepté la ville de Kinhoa, qui soustint vn siege de plusieurs mois. Le Gouverneur qui est vn de mes plus grands amis, estoit natif de la ville; c'est pourquoy il la defendit avec plus de constance. L'ennemy voyant que la resistance de cette place pourroit arrester le cours de ses victoires, s'il demeueroit au siege avec toutes ses forces; les diuisa en trois corps d'armée; dont le premier prit le chemin de la ville de Khiucheu, & des montagnes, pour entrer dans la Prouince de Fokien, le second alla par la route de Vencheu, & le long des costes de la mer, pour se rendre dans la mesme Prouince, & le troisieme continua le siege. Il fut obligé de se camper vn peu loing de la ville, afin d'estre hors de la portée du Canon, que ce braue Gouverneur faisoit iouer sans cesse sur les assiegeans, dont ils furent tres - incommodez. Enfin, ayans eux-mesmes fait venir de la Capitale de grosses pieces de batterie, ils firent brèche à la muraille, & la place fut emportée, où ils mirent tout à feu & à sang. Le Gouverneur de peur de tomber entre leurs mains, se fit brusler dans son Palais, avec toute sa famille, ayant mis le feu dans vne chambre à vn caque de poudre.

Il y a des montagnes qui font vne espee de grande chaisne, qui separe la Prouince de Fokien de trois autres Prouinces de la Chine: de celle de Quamgrung, de celle de Kiangsi & de celle de Chekiang. Lors que l'on veut entrer dans cette Prouince par les montagnes, il faut faire trois iours de chemin tres - difficile. Car d'un costé vous auez des collines d'une hauteur incroyable; de l'autre des vallées aussi profondes que des abysses; & parmy tout cela des destroits, qui ne sont pas moins horribles que les Thermopyles des Grecs, & les chemins de la cime du mont Taurus. Cent payfans eussent arresté les Tartares, s'ils se fussent

faisis des postes le plus auantageux, ou s'ils eussent rompu les chemins : mais les Chinois auoient tant de peur des ennemis, que la seule ombre de leurs cheuaux les mettoit en fuite. Il n'y auoit donc personne aux passages, pour en disputer l'entrée ; & neantmoins les Tartares eurent tant de peine à surmonter les obstacles que la nature auoit opposez à leur dessein, qu'apres auoir laissé leur bagage & leurs chariots, apres auoir perdu plusieurs cheuaux qui tomboient du panchant des montagnes dans les precipices, ils ne purent presque pas sortir de ces destours. Il est vray qu'en recompense ils occuperent toute la Prouince, avec autant de facilité, que les habitans en eussent eu à la deffendre, s'ils se fussent retranchez sur les montagnes : car, sans mentir, ils ne mirent pas plus de temps à la conquister, qu'ils en eussent employé à s'y promener pour la reconnoistre. L'Empereur qui auoit pris le nom de Lungus ; c'est à dire, Dragon Guerrier, fit voir qu'il n'estoit qu'une brebis, fuyant avec une puissante armée, si l'on en considere le nombre. Avec tout cela neantmoins il ne peût échapper la mort. Car les Tartares qui le suiuoient à toute bride, ioignirent enfin les fuyards, qu'ils tuerent à coup de fleches comme des moutons ; & parce qu'on n'a point ouy parler de l'Empereur depuis ce temps-là, on a crû qu'ayant esté abandonné de ses gens, il estoit demeuré mort sur la place.

Cette Prouince fut traitée par le Conquerant avec plus de douceur, que pas une autre de la Chine, à cause qu'on n'y auoit point fait de resistance ; il prit mesme quantité de naturels du Pais pour fortifier son armée, & poursuivant le cours de sa victoire entra dans la Prouince de Quamtung. L'ay dit un peu auparavant que les Tartares ayant occupé la ville de Nanquim, ils diuiserent leurs troupes, & en enuoyerent une partie dans la Prouince de Chekiam, & l'autre dans celles de Kiangsi, d'Huquang, & de Quamtung. Le General, à qui on donna la commission de conduire cette derniere entreprise, fut si diligent & si heureux, qu'ayant conquis les Prouinces d'Huquang & de Kiangsi, au mesme temps que l'autre General occupoit celles de Chekiang & de Fokien, par un euenement assez rare, il attaquoit Nankiung, qui est la premiere ville que l'on rencontre sur la Frontiere,

cepen

cependant que l'autre sortoit de la Prouince de Foquien, pour entrer dans celle - cy .Nanquiung ayant fait resistance, ce premier General l'emporta de force, & mit tout à feu & à sang. Le reste de la Prouince fut bien - tost conquis, les deux armées y ayant trauaillé de concert. Vne de ces armées fut rappelée à Pequim, où elle retourna triomphante & chargée des dépouilles de tant de villes; ayant mis dans toutes les places importantes des Garnisons, avec des Commandans, & nommé des Officiers, les vns pour rendre la iustice, & les autres pour faire la guerre.

Les plus iudicieux rapportent cette facilité, avec laquelle les Tartares conquererent la Prouince de Foquien, à vne cause qui me semble plus veritable. Il y auoit alors dans cette Prouince vn fameux Pyrate, nommé Chinchilung, qui estoit vn homme de tres - basse condition, & originaire du Pais. Celuy - cy se mit d'abord au seruice des Portugais à Macao, & puis des Hollandois dans la Formose. Les Estrangers l'appelloient Iquon, & il estoit fort connu parmy les Hollandois & les Espagnols. Depuis il se fit Pyrate, & ayant peu à peu amassé de grandes flottes par son courage & son adresse, il deuint si puissant & si riche, que ses forces & ses biens egaloiert, ou mesme surpassoiert ceux de l'Empereur de la Chine. Car ayant luy seul les marchandises de routes les Indes, il entretenoit grand commerce avec les Portugais à Macao, avec les Espagnols dans les Philippines, avec les Hollandois dans la Formose, & dans la nouuelle Hollande, avec les Japonois dans tous leurs Royaumes, & generally avec tous les Marchands des Isles qui sont sur ces mers du Leuant. Il ne sortoit rien des Ports de la Chine que sur ses vaisseaux; & c'estoit luy pareillement qui y faisoit entrer toutes les marchandises des Indes & de l'Europe, avec l'argent qu'il auoit gagné dans le trafic. Car ayant obtenu de l'Empereur de la Chine, l'abolition de tous les crimes qu'il auoit faits, ou plutôt l'ayât extorqué, il deuint si puissant, qu'il auoit vne flotte de trois mille vaisseaux. N'estant pas content de tout cela, il aspireroit à la Monarchie; mais voyant que tous ses desseins n'auroient point de succez, pendant que la Famille Royale de Thamin subsisteroit, à cause que iamais les peuples

peuples ny les Grands du Royaume ne l'eussent souffert, il conceut de grandes esperances voyant les progtez des Tartares. Car il faisoit estat que ces Conquerans ne manqueroient pas d'éteindre entierement la tace de Thamin, & qu'en suite il auroit vn specieux pretexte de prendre les armes pour sa Patrie, & que tout le monde le receuant, comme l'autheur de la liberté publique; il se feroit Empereur de cette puissante Monarchie. Et il n'y a point de doute, que ce pretexte eût tellement gagné les peuples, qu'ils eussent embrassé son party, comme celuy du Sauueur de toute la Chine. Il entretenoit de secretes intelligences avec les Tartares, les fauorisant, afin de bâtir sa fortune sur le débris de leurs affaires. Or il faut remarquer, que quand les ennemis entrèrent dans la Prouince de Fokien, Lungus l'auoit déclaré Lieutenant general de toutes ses armées : tous les Chefs estoient ses freres ou ses parens tres-proches, & la plupart des soldats estoient de ses creatures. Il est donc probable que ce fut luy qui pratiqua tellemēt toutes choses, qu'on ne s'opposa point à l'entrée des Tartares : & ce fut peut-estre pour cela, qu'ayant mis le pied dans la Prouince, ils le firent Roy, & luy donnerent le nom de Pignan, qui signifie, Pacificateur du Midy, & luy firent toutes sortes d'honneurs. Mais celuy qui auoit lâchement trahy sa Patrie, fut iustement puny par la trahison de ceux qui auoient profité de son infidelité. Encore que les Tartares se doutassent du dessein qu'auoit cēt homme : neantmoins reconnoissans ses forces, ils n'oserent iamais l'attaquer ouuertement. Au contraire, le Prince Tartare qui commandoit les troupes dans la Prouince de Fokien, luy deferoit en toutes choses, le regaloit souuent de presents tres-magnifiques, le traitoit somptueusement, & avec tout cela luy promettoit de la part de l'Empereur le Gouvernement des Prouinces de Fokien, & de Quamtung. Chinchilung tenoit déjà cela pour assuré ; mais il se trouuera tanrost estrangement surpris. Car ce General des troupes Tartares se disposant à retourner à la Cour de Pequim, & tous les Seigneurs Chinois qui estoient en charge, allans luy rendre leurs deuoirs dans son Palais, & luy faisans compagnie durant quelque temps dans le chemin, il voulut vset enuers luy des mesmes ciuilitéz. Il y alla fort peu accompagné,

accompagné, sans se défier de rien, ayant laissé sa flotte au port de Focheu, qui est la Capitale; mais lors qu'il voulut prendre congé du Tartare, celui-cy l'inuita à venir à la Cour, où il l'assuroit que l'Empereur le verroit avec plaisir, & luy donneroit des Charges plus considerables, que celles qu'il possédoit. Iquon fit tout son possible pour s'en excuser; mais enfin le Tartare luy dit, qu'il vouloit absolument qu'il y vînt; & par cette adresse l'on se saisit de ce Corsaire, lequel on n'eût peut-estre jamais pu prendre par force. Depuis ce temps-là, il a toujours esté enfermé dans Pequim, parce que son fils & ses freres, ayans sçeu qu'il estoit arresté, monterent promptement sur leurs vaisseaux, avec lesquels ils escument toutes les mers de la Chine. J'auray plus bas l'occasion de dire quelque chose de ces Pyrates.

Cependant, l'autre armée qui s'étoit rendue dans la Prouince de Quamgtung, en traversant les Pais qui sont au cœur du Royaume, se jeta sur celle de Quangsi. Ce fut là que les armes de ces Conquerans, dont le seul nom faisoit trembler les Chinois, rencontrèrent vn obstacle qui arresta le cours de leurs victoires; lors qu'ils pensoient ne trouuer plus que des palmes à cueïllir. Le Vice-Roy de cette Prouince étoit vn veritable Chrestien nommé Thomas Cieu; le Chef de la Milice, qu'on appelloit Luc Cin estoit sorty d'une famille qui conroit cinq generations, lesquelles n'auoient pas esté moins fides à Dieu, qu'à l'Empereur de la Chine. Ceux-cy ayans assemblé toutes les troupes qui s'estoient retirées des autres Prouinces, monstrent que l'on pouuoit surmonter les Ennemis, lorsqu'on vniissoit les forces communes pour les combattre. Car les Tartares ayans fait quelques conquestes dans la Prouince; ils furent vaincus dans vne grande baraille; chassés au delà des Frontieres, & poursuivis par les Chinois qui entrerent dans la Prouince de Quamgtung, & recouurerent les places qui sont vers l'Occident. En suite, ils iugerent qu'il estoit necessaire d'auoir vn Roy qui les gouuernât, pour la grandeur duquel ils combattoient avec plus de courage. C'est pourquoy ils jetterent les yeux sur vn Prince du Sang, petit-fils de Vanlié, & l'ayans couronné dans Queïlin, où il estoit alors, & qui est la Capitale de la Prouince,

ils luy donnerent le nom de Iunglié; esperans que la consideration de ce Prince, qui estoit de la Famille Royale de Thamin, attireroit les Chinois à la deffense commune de la Patrie. Apres son couronnement, l'Empereur alla establi sa Cour dans Chatkin, qui est vne des plus belles villes de la Prouince de Quamtung, & iusques à maintenant, il s'est defendu assez heureusement contre les Tartares. Pan Achillée, le premier de tous les Eunuques de cette Cour, a fait paroître depuis long temps, qu'il estoit, veritable Chrestien, faisant gloire de porter cette qualité, & se comportant avec vne pieté digne de ce grand Nom. Et afin de pouuoir viure plus Chrestienement, il a voulu auoir auprès de sa Personne des Peres de la Compagnie de Iesus, qui ont eu par ce moyen l'occasion de conuertir plusieurs Infideles, & entre les autres personnes, la Mere du Roy, sa femme & son fils, l'heritier de tout l'Empire, à qui on a donné dans le Baptesme le nom de Constantin. Tous les Chrestiens doiuent prier Dieu, qu'il luy fasse la grace d'estre dans la Chine, ce que Constantin fut autrefois dans l'Europe. L'Empereur mesme n'a point d'aersion de la Foy Chrestienne; mais il a toujours differé son Baptesme iusques à maintenant: & toute-fois il n'a pas laissé de permettre à la Reyne d'enuoyer vn Pete de nostre Compagnie, pour assurer le Pape de l'obeissance de cette Princesse, comme toute l'Europe l'a sçeu. le souhaite de tout mon cœur, que Dieu donne tant de succez à ses entreprises, que toute la Chine s'en ressente, à la plus grande gloire de Dieu.

Les Chinois ne reptirent pas seulement courage dans la Prouince de Quangsi, mais encore dans celle de Fokien. Car les troupes qui l'auoient conquestée, estans retournées à Pequim, vn certain Prestre des Idoles, nommé Vangus, qui auoit autrefois commandé dans les armées, sortant des montagnes, fit vne sedition avec des gens ramassez, & ayant surpris & tué les garnisons du Conquerant, se saisit de Kienning, qui est vne tres-belle ville, & de plusieurs autres moins considerables. Beaucoup d'autres personnes sortirent à son exemple des montagnes où ils estoient cachez, & se rendirent
maistres

maîtres de diuerſes places. Les Freres & les Parens d'Iquon, qui écumoient les mers, descendirent à terre en meſme temps, & firent des courſes aux enuirs de Suencheu & de Changcheu. Le General de toutes les armées du Tartare, qui eſtoit pour lors dans la Prouince de Chkian, & qui auoit eſté nommé Vice-Roy de deux Prouinces, ayant receu la nouuelle de tous ces remuemens, partit la meſme nuit qu'on la luy apporta, & prit le chemin de Fokien, avec toutes ſes forces. L'apprehenſion qu'il auoit que les Chinois ne s'emparaſſent des deſtroits qui ſont dans les montagnes, le fit haſter dans ſa marche. Et certes, il auoit bien raiſon de ſe preſſer; car ſi les peuples ſe fuſſent poſtez dans les lieux les plus aduantageux, la Prouince alloit ſecoüer le ioug des Tartares. Mais Cangus (car c'eſt ainſi que ce Vice-Roy s'appelloit) ayant trouué que perſonne ne deffendoit le paſſage, s'écria de ioye, que la victoire eſtoit à luy, & que les Rebelles eſtoient perdus. Il paſſe donc les montagnes ſans oppoſition, il entre dans la Prouince, & ſe vient camper deuant Kienning, où Vangus s'eſtoit retiré. Le ſiege dura pluſieurs mois, ſans que la place pût eſtre emportée par la force. Au contraire, ce General voyant que les aſſiegez maltraitoient ſes ſoldats dans les attaques, reſolut de ne plus aller à l'aſſaut; mais d'aſſeoir ſon Camp vn peu plus loin des murailles, & de l'inueſtir de toutes parts: Son deſſein réuſſit: car il empeſcha par ce moyen que les autres Generaux Chinois ne ſe ioigniſſent à Vangus, qui n'oſa pas ſe mettre aux champs pour combattre l'ennemy; parce qu'il eſtoit trop foible. Cependant on n'eut pas plûtôt appris ces nouuelles à la Cour de Pequim, que l'Empereur fit marcher des troupes, afin d'appaſer les troubles de cette Prouince. Le Vice-Roy qui auoit commencé le ſiege de cette place, ſe voyant ſouſtenu de cette nouuelle armée, le preſſa dauantage, & ayant fait venir du canon par les chemins des montagnes, où des Porte-faix le conduiſoient avec vne inuention admirable, & ayant abbatu toutes les deſenſes de la ville, les ſoldats paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui y eſtoient, ſans diſtinction d'âge ny de ſexe. Dans le ſaccagement de cette

place le Conquerant fit perir trois cens mille personnes, selon le rapport que nos Peres m'en ont fait; & puis le feu ayant esté mis aux maisons, elles furent toutes consommées, aussi bien que l'Eglise que nostre compagnie y auoit, dont la structure estoit tres-magnifique. Deux Iesuites auoient peu auparauant esté retirez de l'embrasement de cette Sodome, par vn euene-ment merueilleux; car ie puis bien donner ce nom à Kien-ning, à cause des impuretez execrables, dont se souillent les habitans. Cette ville ayant esté reprise de la sorte, il fut aisé aux Tartares de reduire le reste de la Prouince; la plupart des Chinois se retirant sur les montagnes, ou sur la mer: si bien que cette armée, qui auoit esté enuoyée pour étouffer les mou-uemens de cette Prouince, ayant executé sa commission, reprit le chemin de la Cour. C'est vne maxime tres-remarquable de la Politique militaire des Tartares, de rappeler les armées victorieuses, & d'en renvoyer d'autres composées de soldats de leur nation, laquelle en fournit suffisamment, à cause qu'elle ayme naturellement les armes. Ils ont estably cet ordre pour deux raisons principales, dont la premiere est, que les armées passans continuellement par les Prouinces, la crainte qu'elles donnent aux Chinois, les retient dans le deuoir, & la seconde, que par ce moyen on suruiuent à la necessité des pauvres soldats, qui vont s'enrichir des depouilles des Prouinces. Car lors qu'on a appellé les vainqueurs tous chargez de butin, pour les faire reposer, on excite les autres par leur exemple à se comporter genereusement, afin d'auoir les mesmes recompenses.

Sur ces entrefaites vn traistre pensa ruiner toutes leurs affaires. Car encorequ'il semble qu'ils ayent apporté toutes les precautions imaginables, pour empescher les reuoltes: toutes-fois ils n'ont iamais pu les euites. L'Empire de la Chine est d'une étenduë si vaste que pour regler les troupes qui sont en campagne & en garnison dans les villes, les Conquerans sont obligez de se seruir de quelques Chinois; le nombre des Tartares n'y pouuant pas suffire. Et bien qu'ils ayent cette adresse de ne point employer de Chefs ny de soldats dans vne Prouin-

ce dont ils soient natifs; la trahison n'a pas laissé de rendre

inutile.

inutile en ce point, vne conduite si prudente. Dans la Capitale de chaque Prouince ils ont vn Chef de la Milice, auquel tous les autres qui sont dans la mesme Prouince doiuent estre subordonnez. Il a touiours sus pied d'assez grandes forces pour composer vne iuste armée, afin qu'à la premiere nouuelle qu'il reçoit de quelque grand remuement, il y puisse promptement accourir. Dans toutes les autres places de la Prouince, il y a vn Cōmandant & vne garnison assez forte pour la deffendre. Ainsi nous voyons qu'il y a comme deux ordres d'Officiers dans l'administratiō des Prouinces, dont les vns sont pour commander, sans dependre que de l'Emperetir, & les autres pour agir sous ces premiers: l'vn de ces ordres, n'est presque remply que de Tartares & dans l'autre la plupart sont des Chinois. Mais parce que le gouuernement des hommes ne scauroit iamais estre si parfait, que l'infidelité n'y puisse mettre le desordre & la confusion; les Tartares, avec toute cette Politique, ont esté horriblement embarrassez par les pratiques de la trahison. Le premier qui se declara contre eux, fut le souuerain Chef de la Milice de la Prouince de Kiangsi. Ce General, qu'on appelloit Kin, auoit esté choisi par les Tartares pour vne charge de cette importāce, à cause qu'il estoit de la Prouince de Leaotong, aux habitans de laquelle ils se fient beaucoup, par la consideration du voisinage. Or il arriua, par ie ne sçay quel accident, qu'il eut quelque demeslé avec le Visiteur de la Prouince; à cause de l'auarice de celuy - cy. Ce different produisit dans leurs esprits vne haine furieuse qu'ils cachoiēt avec vne dissimulation admirable, à la façon des Chinois. Mais ce feu couuert de cendre ne laissera pas d'éclater & de causer la desolation de toute la Prouince. Car ayans tous deux vn mesme Pais à gouverner: l'vn en qualité de Lieutenant General des troupes de la Prouince, & l'autre de Chef de la Iustice; ils estoient obligez de conferer, & souuent mesme de se trouuer ensemble à des festins. Vn iour qu'on les regaloit, & que l'on donnoit la Comedie dans la salle, les Acteurs estans habillez à la Chinoise, à cause que la mode de la Chine est plus belle que celle des Tartares, Kin se tournant vers le Visiteur luy demanda, s'il ne trouuoit pas que l'habit de ces Comediens estoit plus magnifique & plus maie-

stucux que celuy qu'ils portoiēt. Le Visiteur crût, que ces paroles luy fournissoient vne belle occasion d'accuser son riuāl auprès de l'Empereur, d'auoir mesprisé l'Edit des Tartares, par lequel ils auoient ordonné aux Chinois de changer leurs habits, & de prendre celuy des Victorieux.

Ce General auoit gaigné le Secretaire du Visiteur, de façon qu'il estoit aduerty de tous les secrets de son ennemy. Ayant donc appris qu'il auoit escript contre luy à la Cour, il fait arrester le Courier, ouure les paquets, & ayant leu la lettre de son riuāl, marche droit au Palais du Visiteur avec quelques Compagnies de soldats, & le poignarde. Puis quittant le party des Tartares, les Chinois luy faisans de grands applaudissemens, ils se declara pour l'Empereur Iunglié avec toute la Prouince. Il n'y eut que la ville de Cancheu qui demeura dans l'obeissance des Tartares, parce que le Gouverneur qui leur estoit extremement fidelle, retint les habitans dans le deuoir. Nous verrons comment cette ville & son Gouverneur seront cause que les Tartares recouureront cette Prouince & celle de Kanton. Car en mesme temps que cela se passoit dans la Prouince de Kiangsi, Lihuz qui auoit dans celle de Quamgtung le commandement absolu sur toutes les troupes, fit prendre à toutes les villes, qui estoient dans son Gouvernement, le party de Iunglié; & il se trouua encore que dans la Prouince d'Huquan plusieurs places qui sont vers le Midy, se soumirent à ce Prince. La resolution de Lihuz estoit de joindre ses forces avec celles de Kin, & chasser le Tartare de l'Empire; & ce dessein pouuoit auoir vn succez fauorable, si le Gouverneur de Cancheu n'y eût formé par ses artifices vn puissant obstacle. La situation de sa place luy donnoit vn merueilleux auantage, pour trauerfer leurs entreprises, car c'est la clef de quatre Prouinces; mais son adresse y seruit plus que tout le reste. Car d'abord qu'il eust entendu, que Lihuz auoit aussi entrepris la defense de Iunglié, il luy écriuit en ces termes: *Iusques icy ie n'ay pas voulu suiure l'exemple du Gouverneur de ma Prouince; parce que ie n'ay pas cru qu'il fust assez puissant pour attaquer les Tartares: mais puis que vous vous declarez aussi contre eux, ie desespere de leur fortune. Ils ont en teste vne personne qui a*

la victoire à ses gages. Je suis donc à vous, & pour vous monser que ie parle tout de bon, ie mettray lors qu'il vous plaira, ma place entre vos mains.

Aussi-tost qu'il eut enuoyé cette lettre ; il depescha vn Courrier, pour aduertir les Generaux Tartares qui estoient dans la Prouince de Fokien, & les prier d'enuoyer promptement vn puissant secours, qu'il fit entrer dans la ville à petit bruit. Lihuz se presente aux portes qui estoient ouuertes, & ne voyant ny sentinelles, ny corps-de-garde, s'auance sans crainte ; mais les Tartares fondans sur luy tout d'un coup, le repoussent avec grande perte. Les soldats estans frapez par vn accident si impreueu, ne furent pas plus heureux que leur General, que l'on croit auoir esté tué dans la meslée ; parce que depuis on n'en a point entendu parler. Ce coup ruïna presque toutes les esperances que Iunglié auoit conceu de pouuoir chasser le Tartare ; pendant que le Gouverneur de Kiangsi remportoit d'illustres victoires sur cet ennemy commun de la Chine. Car le General Tartare qui estoit à Nanquim, & qui auoit ordre de l'Empereur de prendre garde à tout ce qui se passeroit dans les Prouinces du Midy, ayant fait marcher de puissantes armées contre ce Gouverneur, elles y furent fort mal-traittées. Et ie ne fais point de doute, que si le Vainqueur eust pû poursuiure la pointe de sa victoire, il ne fust entré dās Nanquim. Mais apres auoir battu ses ennemis, il fut contraint de reculer, parce qu'il ne vouloit point laisser de places derriere son armée ; & qu'il falloit estre maistre de Cancheu, pour receuoir les munitions de guerre & de bouche, lesquelles Iunglié ne luy pouuoit enuoyer que par la riuere qui y passe. Ayant donc appris le mal-heur qui estoit arriué à Lihuz, il assembla toutes ses forces, & mit le siege deuant cette place. Mais l'entreprise ne fut pas heureuse ; car pendant qu'il estoit campé deuant cette ville, on enuoya de Pequim vne nouvelle armée, qui auoit ordre de trauailler à la reduction de la Prouince de Kiangsi ; de façon que ce General fut contraint de leuer le siege, & d'aller disputer aux Tartares l'entrée de son Gouvernemen, sur la Frontiere qui regarde le Septentrion. D'abord, il leur résista avec assez de succez, „
ses.

ses troupes estans aguerries & accoustumées à la façon de combattre des Tartares ; mais apres plusieurs rencontres , voyant que la multitude des ennemis croissoit de plus en plus , il fut obligé de se retirer à Nanchang , qui estoit la Capitale de sa Prouince. Les Tartares n'osoient pas donner l'assaut pour l'emporter de force ; mais faisans vne grande circonuallation assez éloignée des murailles , ils resolurent de l'obliger à se rendre par composition. Pour faire ces lignes accompagnées d'un fossé , ils mirent en besogne vne infinité de païsans Chinois , & afin que la ville fust bouchée de toutes parts , ils disposerent des flottes sur les riuieres , pour arrester tous les viures qu'on eslayeroit d'y ietter. Outre que la ville de Nanchang est grande & tres-peuplée , il y auoit vne grosse garnison pour la deffense de la place : si bien que quelques mois apres que le siege fut commencé , les viures se trouuerent consumez , quoy que le Gouverneur eût fait entrer toutes les prouisions qu'il auoit pu rencontrer. Plusieurs estoient déjà mois de faim , que l'on ne parloit point encore de se rendre ; Le Gouverneur attendant toujours le secours de Iunglié. Mais quand il se vit dans la derniere extremité ; ce qui arriua bien-tost apres , par ce que les troupes de Iunglié qui estoient sorties de la Prouince de Kanton , à dessein de le secourir , n'auoient iamais pu reduire la ville de Cancheu qui ferme le passage , il assembla ses soldats & leur dit : Qu'il n'y auoit plus de secours à esperer , que de leur épée , & que , pour sauuer leur vie , il falloit s'ouuir par la force vn chemin au milieu des ennemis. Qu'il marcheroit à la teste pour leur monstrier comme ils se deuoient comporter. Ayant donc mis ordre promptement à toutes choses , il vint fondre sur l'ennemy avec vne estrange impetuosité ; il se fait iour au trauers des bataillons les plus épais , & apres auoir forcé la resistance des plus opiniastres , passe au delà des retranchemens & se retire en combattant , apres auoir tué grand nombre de Tartares. Le bruit commun du pais est que ce General s'est retiré dans les montagnes avec vn corps d'armée qui est assez considerable , & qu'il attend que la fortune luy presente quelque fauorable occasion de courir sus au Tartare. Apres la retraite de Kin , les assiegeans entrèrent dans la place , qui fut abandonnée au pillage des soldats ,

& tous les habitans passerent par le fil de l'épée. Car c'est la maxime des Tartares de traiter fort humainement ceux qui se rendent sans attendre qu'on les attaque, d'vser de quelque rigueur enuers ceux, qui n'ayans pas encore esté soumis à leur puissance, résistent à leurs armes; mais ils ne pardonnent iamais aux Rebelles, lors qu'ils se laissent forcer. Trois Religieux de nostre Compagnie, deux Peres & vn frere, se trouuerent enuelopez dans ce carnage, ayans esté tuez dans vne bourgade par quelques soldats débandez; & nostre Eglise qui estoit belle & ancienne, fut bruslée dans la mesme ville. Le Conquerant apres la reduction de la Capitale, trouua toutes les autres places de la Prouince disposées à le recevoir, si bien qu'y ayant mis de nouvelles garnisons il retourna à la Cour. Cependant on preparoit dans Pequim trois armées, pour attaquer l'Empereur Iunglié, & le dépouiller des Prouinces qui luy obcissoient. On deliberoit aussi au Conseil des moyens qu'il faudroit tenir, afin de mieux conseruer les conquesles de ces pais, lors qu'on les auroit rangez au pouuoir de l'Empereur. Amauang & les Ministres d'Etat voyans qu'il y auoit eü tant de reuoltes & de remuëmens dans les Prouinces du Midy, iugerent que pour remedier à ce mal, il estoit besoin d'eriger dans cette partie de la Chine trois Principautez que l'on donneroit à autant de Seigneurs Tartares, qui en feroient hommage à l'Empereur, & luy payeroient tribut. Chacun auoit sa Prouince, & son corps d'armée composé partie de Chinois, partie de Tartares: mais cette grace ne leur fut accordée qu'à condition qu'ils vniroient leurs forces pour reduire la Prouince de Kanton, & ruiner le party de Iunglié. Mais nous parlerons plus bas de ce que firent ces trois Princes; il faut maintenant que nous disions quelque chose des troubles qui s'éleuerent dans les Prouinces qui regardent le Septentrion.

Les Seigneurs Chinois, qui estoient dans cette partie du Royaume, firent paroître qu'ils n'auoient pas vne amour moins violente pour la liberré, que ceux dont nous venons de rapporter les entreprises. Dans la Prouince de Xensü il y en auoit trois principaux, que les Tartares n'auoient pu prendre; quoy qu'ils les eussent vaincus. Ceux-cy deliberans ensemble de ce qu'ils

feroient pour chasser l'ennemy commun , se cachoient dans les montagnes , & ramassoient sans faire bruit , le plus grand nombre de soldats qu'ils pouuoient. Le plus considerable de ces trois Seigneurs , estoit vn nommé Hoüs , lequel voyant que ses troupes estoient presque assez puissantes , pour travailler à l'exécution de leur dessein , inuita les autres à se venir joindre à luy : L'un des deux le fit , mais l'autre se contenta de luy enuoyer deux mille hommes de secours. Il n'y auoit que vingt-cinq mille hommes dans cette armée ; mais si tous les soldats eussent esté bien aguerris , elle n'eût pas laissé d'exécuter de grandes choses. Auparauant que de se mettre en campagne , ce General enuoya vn Cattel de défi aux Tartares , où il les menaçoit , de leur faire souffrir toute sorte de mauuais traitemens pour auoir opprimé les Chinois , auxquels il promettoit la liberté , vne seutéte toute entiere pour leurs biens & leurs personnes , & tous les autres auantages qu'ils pourroient souhaiter. Plusieurs villes se rendirent à luy , sans attendre qu'il les attaquast , les Chinois ouurans eux-mesmes les portes : il n'y eut que la Capitale qui résista , dont la garnison composée de deux mille Chinois , du nombre de ceux qui estoient à la solde de l'Empereur Xunchi , & de trois mille Tartares , se trouuoit assez forte pour soutenir le siege.

Le Chef de cette Milice qui estoit dans Sigan , n'eut pas plutôt appris que les Rebelles se mettoient en campagne ; qu'il icetta promptement dans sa place toutes les munitions de guerre & de bouche necessaires pour la deffendre , & toutes les troupes qu'il pût ramasser , en attendant le secours des Tartares. De plus , ayant sceu que les Chinois liuroient d'eux-mesmes les villes aux Rebelles : afin d'empêcher que ceux de Sigan ne le fissent , à l'exemple des autres ; il resolut de faire mourir tous ceux qui estoient dans cette Capitale. Ce fut en vain que plusieurs personnes tâcherent par leurs prietes de le détourner d'une si étrange resolution , il n'y eut que le seul Vice-Roy de toute la Province , qui luy pût persuader de surseoir l'exécution d'un dessein si barbare , luy promettant que les habitans seroient fideles. Cependant , il ordonna que tous se feroient raser à la Tartare ; sinon qu'ils

qu'il les traiteroit comme criminels de leze-Majesté. Il auoit fait ce reglement, afin de pouuoir reconnoître les Chinois qui viendroient d'ailleurs pour entrer dans la ville. Car encore que l'Empereur Xunchi eût fait publier, à son éuenement à la Couronne, l'Edit par lequel il commandoit aux vaincus, de couper leurs cheueux à la mode des Conquerans : toutefois les peuples de la Chine ont vne si estrange passion pour leur cheueleure, qu'ils n'en coupoient qu'une partie auprès des temples. Outie cela, le Gouverneur auoit donné ordre à ses soldats de tuer sans remission tous ceux qu'on verroit assemblez dans l'enceinte des murailles, s'ils estoient plus de deux. Il deffendit encore que pas vn ne montât sur le rempart ; que durant la nuit personne n'allât par les rues, n'allumât chez soy du feu, ou de la chandelle, n'eût des armes dans son logis ; & condamna à la mort ceux qui contreuiendroient à ces ordres, & toutes les personnes de leur famille.

En suite, il enuoya quelques Caualliers pour reconnoître l'ennemy ; mais il y en eut vne partie de tuez, & l'autre se sauua à la course dans la ville. Cependant le Tartare voulant faire parade de ses forces, & monstrier à l'ennemy qu'il ne craignoit rien, afin de le destourner du siege ; laissa les portes de la ville ouuertes, & le Pont-leuis baissé comme en temps de paix. Mais Hoüs ne laissant pas d'inuестir la place de tous costez, se posta hors de la portée du Canon. Sigan n'a pas moins de trois lieuës de tour ; c'est pourquoy les Assiegeans voulans faire paroître leurs troupes plus fortes qu'elles n'estoient, firent prendre party dans leur armée, à plus de deux cens cinquante mille paisans, qui ne seruoient que pour la montre. Le Tartare qui voyoit du haut des remparts le camp de l'Ennemy, croyant que cette multitude épouuentable n'estoit composée que de soldats, eut encore la pensée d'exterminer rous les habitans de la ville ; mais il n'exécuta pas vn dessein si barbare, lors qu'il vid que les soldats Chinois qui estoient à la solde de l'Empereur, combattoient vaillamment les troupes d'Hoüs. Car les regardant de dessus la muraille, lors qu'ils estoient aux prises avec les assiegeans, il s'écrioit de ioye, *Hoo Man'g* ; c'est à dire en leur langue, voila de braves Barbares : C'est ainsi que les Tartares appellent les Chinois par

moquerie, suivant la coutume des Conquerans, qui insultent toujours les vaincus avec des termes pleins de mépris : Et pour rendre la raillerie encore plus outrageuse, il se seruoit de ces paroles, *Манзуса Манзу*, qui veulent dire, les Barbares massacrent les Barbares. Toutefois lors qu'il les voyoit reuenir triomphans, il les louoit hautement de leur courage, & leur distribuoit l'argent, qu'il auoit fait mettre sur les remparts à la veüe de tout le monde, pour en recompenser la vertu des soldats qui se seroient portez vaillamment dans le combat. Enfin, Hous voyane que contre son attente, les habitans ne remuoient point dans la ville, reconnut qu'il ne pouuoit rien faire, & les Cavaliers qu'il auoit choisis pour aller à la descouuerte, l'ayans aduertie que le secours approchoit, il fit retraite en diligence. Mais le Gouverneur de la place assiégée ayant mis sa Cavalerie aux trousses de l'Ennemy, l'Arriere-garde des assiegeans fut taillée en pieces & tout le bagage amené, qui fut partagé de telle sorte, que ceux qui auoient esté bleffez dans la mêlée, eurent vne partie du butin plus considerable que les autres. Depuis cela, on n'a point appris ce qui estoit arriué à ce General, dont les remuemens n'eurent point d'autre effet dans les Prouinces du Septentrion, sinon que le Tartare acheua de les ruiner, les traittant comme il auoit fait les Prouinces du Midy, où les Gouverneurs en se declarant contre les Conquerans auoient attiré leurs armes.

Mais comme dans la vie de l'homme vn malheur est pour l'ordinaire le commencement d'un autre, les Tartares n'eurent pas si tost repoussé ce danger, qu'ils se virent enveloppez dans vn autre beaucoup plus grand, pour auoir traité les peuples vaincus avec insolence. Car l'année 1649. l'Empereur Xunchi voulant s'allier du Roy de Tanyu, dont les Estats sont dans la Tartarie Occidentale, enuoya le Prince Pauang, l'un de ses Oncles, pour luy demander sa fille, afin d'obliger ce Roy, dont il apprehendoit les forces, à viure avec luy en bonne intelligence. Cet Ambassadeur passa par la ville de Taitung, qui est vne place tres-forte sur la Frontiere de la Prouince de Xansi, du costé du Septentrion. On appelle cette ville la clef de tout le pais, à cause qu'elle commande à beaucoup d'autres forts, & qu'il y a toujours

une puissante garnison entretenüe , pour deffendre le passage des montagnes. Car sans cela les Tartares pourroient faire des courses dans la Prouince , n'y ayant au delà de la fameuse muraille que de grandes campagnes , où rien n'empesche de decourir de tous costez , tant que la veüë se peut estendre. On dit que les femmes de cette ville sont les plus belles personnes de toute la Chine. Quelques Tartares qui estoient à la suite de Pauang enleuerent quelques Dames de cette ville , & entre les autres , vne ieune fille de condition , le iour mesme qu'elle auoit esté épousée. Les Chinois qui n'auoient iamais rien veu ny entendu de semblable , allerent en foule au Palais de Kiang , ainsi s'appelloit le Gouverneur & le Chef de la Milice , que les Tartares auoient mis dans cette place pour y commander , & luy firent leurs plaintes de l'insolence des Tartares. Ce General indigné de cette action , enuoye aussi-tost vn homme au Prince Pauang , pour l'auertir du desordre de ses gens , & le prier de reprimer l'insolence de ses soldats , & de faire rendre la Damoiselle qu'on auoit enleuée. Le Prince ne fit pas semblant d'entendre ces plaintes ; c'est pourquoy Kiang voulut luy-mesme y aller ; mais on luy refusa l'audience qu'il demandoit , & apres auoir receu cet outrage , on le chassa du Palais. On ne peut pas exprimer le ressentiment qu'il eut d'un affront si insupportable ; mais on peut iuger de sa grandeur en quelque sorte , par la vengeance qu'il en prit. Estant resolu d'expier le crime de ces Barbares dans leur propre sang , il assemble sa garnison , & puis les attaquant , en fait vne sanglante boucherie : Le Prince estant sorty de la ville par dessus la muraille à grand peine put-il se sauuer à la faueur d'un excellent cheual qu'on luy tenoit prest sur le fossé. Kian vit bien qu'apres cette action il ne falloit point attendre de quartier des Tartares ; c'est pourquoy il se declara , faisant escrire sur ses drapeaux , qu'il estoit sujet de l'Empereur de la Chine ; mais il ne marqua point en particulier le nom de l'Empereur , à cause peut-estre de la grande distance des lieux qui l'empeschoit d'apprendre des nouuelles de lunglié. Il inuite donc tous les Chinois à le venir joindre , afin de deliurer la Patrie de l'oppression des Tartares. Grand nombre de Soldats & d'Officiers prennent party

dans ses troupes ; & les peuples de la Tartarie qui regarde l'Occident , contre lesquels il auoit iusqu' alors vescu en ennemy , s'estans laissez gagner par ses offres , luy promettent vn puissant secours. Cette nouuelle mit en grand peine les Ministres d'Estat , qui n'ignoroient pas que les Tartares , qui sont au Couchant , estoient jaloux de leur grandeur , & vouloient les dépouiller de l'Empire : ce qui ne leur estoit pas difficile , par ce que leurs forces sont beaucoup plus grandes que celles des Tartares qui sont à l'Orient. Ils apprehendoient encore les suites de cette guerre , à cause qu'ils ne pourroient auoir de cheuaux pour monter leur Cavaliers , qui estoient obligez d'en acheter chez leurs voisins , la Tartarie qui est à l'Orient , n'en fournissant pas avec la mesme abondance que l'aure. C'est pourquoy ne voulans pas donner le loisir à Kian de ioindre ensemble de plus grandes forces , on fit aussi-tost partir de Pequim , vne iuste armée pour s'opposer à ses desseins. Ce General qui n'auoit pas moins de prudence que de valeur , & qui , ayant esté si longs-temps au seruice des Tartares , connoissoit leur foible , d'abord fit semblant de fuir , pour les faire sortir de leurs rangs ; & se retirant en bel ordre , disposa grand nombre de chariots couverts de telle façon , que l'on eût dit qu'ils estoient chargez d'un butin tres-riche , & les fit marcher en queue. Les Tartares s'imaginans que leur ennemy fuyoit à l'ordinaire , rompent aussi à leur ordinaire tous leurs rangs , & viennent fondre sur l'arriere garde : mais l'artillerie qui estoit braquée sur ces chariots , la bouche tournée du costé des Tartares , commençant à ioïer , & les troupes qui tournerent visage les prenans dans cette confusion , en firent grand carnage , & mirent le reste en fuite. Quelque temps apres , il monstra qu'il pouoit aussi-bien remporter des victoires par les efforts de son courage , que par les stratagemes que son adresse luy fournissoit. Car les Tartares ayans remis sur pied vne nouuelle armée , il la défit dans vne bataille rangée , & par cet auantage mit toute la Cour de Pequim dans vne estrange consternation. Car le Victorieux receuant les Chinois qui accouroient de tous les endroits du Royaume pour prendre party dans ses troupes , auoit quatre cent mille hommes de pied ; & cent quarante mille cheuaux.

Amauang

Amauang , qui voyoit que la puissance de son neveu estoit sur le panchant de sa ruine , ne voulant pas se fier aux autres d'une affaire si importante , marcha luy - mesme en personne contre le Victorieux , afin de tenter la fortune pour la dernière fois. Il commanda donc aux huit drapeaux de se tenir prests , pour partir , c'est à dire , à toutes les forces que les Tartares auoient alors dans Pequim. Car il faut remarquer que tous les soldats , soit Chinois , soit Tartares , qui sont à la solde de l'Empereur , ou à Pequim , ou dans les Provinces , sont tous rangez sous huit Enseignes. Le premier Drapeau qui est celuy de l'Empereur , est blanc ; le second est de couleur rouge ; le troisieme est noir , & le quatriesme iaune : & ce sont les Ondes de l'Empereur , qui commandent aux troupes qui sont sous ces trois Drapeaux. La couleur des quatre dernières Enseignes se fait du mélange des quatre premières : de sorte qu'il est facile à chaque soldat de sçavoir sous quel Drapeau il se doit ranger , & en quel quartier il se doit rendre , estant toujours dans la ville prest à monter à cheual , afin de se mettre en campagne. Au reste , lors qu'il est besoin de faire marcher vne armée , ou quelqu'un de ces huit corps , dont nous auons décrit les Estendars , tout est préparé en vne demy-heure. Car ils sonnent à cheual avec vn Cor , de la figure de ceux que les Peintres donnent aux Tritons , & selon le lieu & la façon dont ils ioient , on reconnoit qui sont les Soldats & les Chefs qui doiuent partir , & le nombre de ceux qu'on appelle. Si bien que vous les voyez tous assemblez en fort peu de temps , suivre le Drapeau qui est attaché au dos d'un Cavalier , qui marche en teste , sans que personne sçache où l'on va , ny pourquoy , excepté le General , & celuy qui porte la Cornette ; car on ne dit aux soldats , ce qu'il faut faire , que lors qu'il est question de combattre. Cette coustume que les Tartares obseruent ; de tenir les desseins de guerre fort cachez , a toujours grandement estonné les Chinois , & a tenu l'esprit des Generaux en suspens. Car ils remarquoient que lors que leurs ennemis faisoient mine d'aller d'un costé , ils se rendoient tout d'un coup en vn autre. Il y a encore

vne.

une chose admirable dans la Milice des Tartares ; c'est qu'ils ne traînent point apres leur armée cét embarras d'attirail & de bagage , qui incommodé plus qu'il ne sert , & qu'ils ne se mettent point en peine des viures , se contentans de la premiere viande qu'ils trouvent ; sans se soucier beaucoup , si c'est de la chair cuite ou demy-crüe , & celle de leurs chevaux & de leurs chameaux leur estant bonne , lors qu'ils n'en ont point d'autre. Quand ils ont le loisir , ils ne laissent pas d'aller quelquefois à la chasse , se disposans en rond autour d'une grande montagne , ou d'une plaine , & puis s'approchans du centre peu à peu , ils pousient les bestes au milieu , & les enuellent de tous costez : si bien qu'ils ont à choisir. Ils nourrissent pour la mesme raison des chiens de chasse & des oiseaux , qu'ils sçavent dresser en perfection. Ils couchent à platte terre ; excepté qu'ils la couurent de la housse de leurs chevaux , & dressent leurs tentes , & les abbattent avec tant de viffesse , que le temps qu'ils y employent , ne retarde point la marche des troupes. La beauté de leurs Pavillons qui sont tres-magnifiques , est cause qu'ils ne se logent point dans les maisons ; & lors qu'ils sont obligez de le faire , ils en abbattent toutes les murailles , ne laissant que le toit & les colonnes qui le soutiennent. C'est ainsi qu'ils s'endurcissent aux travaux , & à la fatigue.

Amauang prit donc les meilleures troupes qui estoient sous ces Enseignes , & tira des trois armées , qu'on avoit destinées pour enuoyer vers le Midy , les gens d'élite , commandant au trois Princes qui conduisoient ces armées , de prendre dans les garnisons qui se trouvent sur leur marche , les Compagnies qui leur seroient necessaires pour remplir les places des soldats qu'il leur ostoit. Apres tous ces preparatifs , Amauang ne voulut jamais risquer l'Empire de son Neveu dans vn combat. Kian avoit beau luy presenter la bataille , il n'accepta jamais cét offre , avant que d'avoir reçu la réponse du Roy des Tartares qui sont à l'Occident. Car il avoit enuoyé à ce Prince vn Ambassadeur , avec de magnifiques presens , afin qu'il luy demandât sa fille en mariage pour l'Empereur de la Chine , & qu'il le priât de ne point assister Kian dans la guerre qu'il avoit commencée. L'or , l'argent , les femmes , & les precieuses étoffes de soye , desquelles Amauang
fit

fit régaler ce Monarque, gagnerent tellement son esprit, qu'il accorda tout ce que l'on demandoit : si bien que Kian se voyant abandonné de ceux dont il esperoit d'estre fortement appuyé, afin de se mettre en plus grande seureté, s'alla enfermer dans sa Forteresse de Taitun. Amauang le suit, inuestit la place, & ayant assemblé tous les paisans de la campagne, fait commencer vne tranchée, que les traualleurs acheuerent en trois iours ; quoy qu'elle fût de dix lieues de tour, & accompagnée de forts construits d'espace en espace, pour rendre cette closture plus difficile à forcer. Kian reconnut pour lors la faute qu'il auoit fait de s'enfermer, se voyant dans la necessité de mourir de faim ; puis que sa place estoit fermée de toutes parts. Donc fremissant de rage, de se voir reduit à vne extremité si funeste, comme il estoit grand Capitaine, il assemble ses gens, & leur ayant dit, que puis qu'il falloit petir, il valloit mieux mourir glorieusement l'épée à la main, en combattant, que non pas de mourir de langueur, apres auoir souffert les rigueurs d'une faim cruelle, il sortit avec toutes ses troupes pour aller forcer les retranchemens de l'Ennemy. La meslée fut rude, & la victoire demeura en balance, iusqu'à ce que Kian, qui se portoit tres-vaillamment dans le combat, ayant esté percé d'un jaelot, tomba mort sur la place, & avec luy toute l'esperance de la Chine. Les Soldats ayans perdu leur General, mirent bas les armes. Quelques-vns se sauuerent à la fuite, les autres se rendirent au Vainqueur, qui les receut avec beaucoup d'humanité, estant rauy de ce qu'il auoit retiré l'Empire d'un danger si visible, & subiugué un ennemy si redoutable. Apres cela, les villes de Pukeu & de Taitun furent exposées au pillage ; en suivre le feu ayant esté mis à la premiere, l'Eglise de nos Peres y fut bruslée. Quelques années auparauant lors que Licongz rauageoit cette Prouince, un lesuite fut tué dans cette mesme place. Les Tartares ayans reduit bien aisément les autres villes sous leur puissance, retournerent à Pequim, chargez de dépouilles & triomphans. I'estois pour lors dans cette Cour, & ie vis entrer dans la ville les Chefs les plus considerables, & ceux qui amenoient le butin le plus riche. Amauang est allé depuis dans la Tartarie Occidentale, où il a conclud le mariage de son Neveu ; &

d'où il a fait conduire grand nombre de cheuaux, dont les Tartares de Tanyu luy ont fait present.

Cependant les trois Seigneurs, à qui l'Empereur auoit donné la qualité de Roy, estoient en chemin pour aller ou conquies-
ter ou pacifier leurs Estats. Ils s'estoient embarquez sur le fleue-
Guej, & trauersoient la Prouince de Xantun. Comme ils pas-
soient dans la contrée où l'Empereur auoit fait mourir tous les
Chinois à cause de leur rebellion, & où il auoit enuoyé vne Co-
lonie de Tartares pour la peupler, ceux de cette Colonie qui
aimoient mieus manier vne épée ou vn jaelot, que les instru-
mens du labourage, prièrent ces Princes de leur permettre de les
accompagner. De ces trois Seigneurs, il n'y eut que Kengu qui
leur accorda ce qu'ils demandoient, les autres n'osans pas les re-
cevoir dans leurs troupes, sans en auoir donné auis à la Cour.
L'Empereur ayant sceu ce que Kengu auoit fait, luy enuoya
vn ordre de faire retourner ces peuples dans leur País: mais
luy prenant tantost vn pretexte, tantost vn autre, n'executa
point ce commandement. Cette des obeissance obligea l'Em-
pereur à dépecher vn Courrier au Vice-Roy de toutes les Pro-
uinces du Midy, lequel demeure à la Cour de Nanquim pour
luy commander de prendre Kengu mort ou vif. Ce Vice-Roy
gardant le secret, disposa adroitement toutes choses pour
executer les ordres qu'on luy auoit appottez. Il fit grand ac-
cueil à ces trois Seigneurs, lors qu'ils entrerent dans Nan-
quim. Ce ne fut que Festins & Comedies à la Cour, afin de
les réjouir, & tous les iours on faisoit de nouuelles parties de
diuertissement. Le iour qu'ils deuoient s'embarquer sur le fleue-
ue Kian, afin de continuer leur voyage, le Gouverneur
pour leur dire le dernier adieu, les voulut traiter dans vn
vaisseau, qui égaloit la pompe & la magnificence des plus
beaux Palais: tant il estoit vaste, & paré des plus riches dorures
du monde. Cependant qu'on est à table, les troupes de ces
Seigneurs montent sur les batteaux, & s'auancent toujours dans
le chemin. Alors le Vice-Roy se tournant vers le criminel, luy
monstre sa commission: Kengu fait semblant de vouloir obeir,
& dit qu'il est prest de suivre, pourueu qu'il luy permette d'entrer,

pour

Pour vn moment, dans le vaisseau qui l'attendoit, afin d'y disposer de quelque chose. Le Vice-Roy s'y estant accordé, Kengu entre dans son vaisseau & s'estrange, se donnant luy-mesme la mort qu'il ne pouuoit éuiter. Le Gouverneur, selon les ordres qu'il auoit de l'Empereur, donna au fils de ce malheureux Prince le mesme pouuoir qu'auoit eu son Pere: & ainsi ces trois Seigneurs ayans trauersé les Prouinces de Nanquim, & de Kiansi, se rendirent dans celle de Kanton, pour y faire la guerre à lunglié. D'abord, les peuples estans épouuâtez par le bruit de trois armées, plusieurs places se rendirēt de leur plein gré; mais la Capitale fit résistance.

Quan-cheu est vne ville tres-grande, & tres-riche, entourée d'eau de toutes parts, excepté du costé du Septentrion, où il y a vne porte qui ioint la terre ferme; si bien qu'on ne scauroit en approcher que sur des vaisseaux, si on ne passe par cēt endroit. Le fils du fameux Pyrate, se vengeant des Tartares qui auoient pris son pere en trahison, se tenoit à l'ancre près de la ville, avec vne puissante armée nauale; la garnison estoit nombreuse, & composée en partie de soldats, qui estoient fortis de Macao, pour seruir lunglié, à cause qu'ils estoient mieux payez de cēt Empereur: De sorte qu'il ne faut pas s'estonner si la place résista vn an, les assiegez estans maîtres de la mer; & mal-mennans les Tartares qui y firent de grandes pertes; iusques-là, qu'ils furent repousséz dans trois assauts qu'ils donnerent à la ville. Mais enfin le 24 de Nouembre de l'an 1650. les Tartares dresserent vne furieuse batterie de gros canons, & ayans fait brèche à la muraille; se rendirent maîtres de la Place, assistez d'vn Officier Chinois qui trahit la ville; ce qu'on a crû de luy, à cause que les Victorieux l'ont laissé dans l'exercice de sa charge. Le lendemain, ils commencerent à la mettre au pillage, lequel ils continuerent iusqu'au 5. de Decembre, avec vn massacre horrible, dans lequel on ne fit aucune distinction d'âge ny de sexe. Car on n'entendoit retentir dans les ruiés que cette voix impitoyable: Main-basse, main-basse sur ces rebelles; & l'on ne donna la vie qu'aux plus habiles ouuriers, afin d'entretenir les arts, & à ceux qui paroissoient les plus robustes & les plus capables de seruir aux victorieux pour porter les dépouilles. Enfin,

plus de cent mille personnes ayans esté massacrées durant le saccagement, le sixiesme de Decembre le General des troupes fit publier vn Edit, par lequel il commandoit, que l'on cessast de piller. Ce fut alors que toutes les Villes des enuirs luy ayans enuoyé des Deputez pour implorer sa misericorde, il leur accorda le pardon qu'elles demandoient : estant gaigné par les presens dont elles auoient accompagné leurs prieres. En suite, il marcha droit à Chaoking, où lunglié tenoit sa Cour, lequel s'enfuit, & abandonna son Palais aux Tartares, parce qu'il n'estoit pas assez fort pour resister. Je ne doute point que ce Prince ne soit entré dans la Prouince de Quansi : mais ie n'ay pû sçauoir assurément l'endroit où il s'est arresté ; parce qu'au mesme temps que ces choses se passoient, ie sortis de la Prouince de Fokien, dans vn vaisseau Chinois qui alloit aux Philippines, d'où ie deuois me mettre en chemin pour venir en Europe, selon l'ordre de mes Superieurs.

I'oublois de dire que le P. Aluarez Semedo, qui auoit la conduite des Fideles de ceste Capitale, fut pris dans nostre Eglise, que les Chrestiens ont bastie avec vne magnificence Royale. Quelques soldats l'ayans enchainé, le menacerent plusieurs fois de le tuer, s'il ne leur donnoit de l'argent : mais enfin, apres auoir beaucoup souffert de ces Barbares, le General l'ayant heureusement reconnu, luy donna la vie & la liberté, & mesme luy fit present d'un Breuiere Romain, d'une Bible, d'une somme considerable d'argent, qu'il luy donna par aumosne, & d'une maison pour bastir vne Eglise. Ce qui ne doit pas estonner les lecteurs, parce que ce Prince auoit connu les Iesuites dans les autres Prouinces de la Chine, & qu'il estoit assez instruit des maximes de la sainte Foy, dont il auoit entendu parler, lors qu'il seruoit dans les armées Chinoises, sous le Vice-Roy Ignace, apres la mort duquel il prit party dans les troupes ennemies. Il y a grand nombre d'autres Seigneurs Tartares, qui ont beaucoup d'amour & de respect pour les Predicateurs de l'Euangile, & mesmes qui ont embrassé la Foy Chrestienne. Si nous pouuons entrer dans la Tartarie, comme nous en auons le dessein, nous esperons qu'avec la grace de Dieu, on y fera encore plus de fruit ; & peut-estre que le

Ciel

Ciel n'a donné aux Tartares l'entrée dans la Chine, qu'afin que nous puissions aller publier l'Evangile aux habitans des Regions de la Tartarie, qui auoient esté iufqu'à maintenant inconnuës à toute l'Europe. En mefme temps on alloit porter la guerre dans le Royaume de Corée. Les peuples de ce Pais s'estoiët engagez depuis quelques années à payer vn tribut à l'Empereur, à condition mode qu'ils ne feroient point obligez de se raser, ny de s'habiller à lades Tartares: mais ceux cy les ayans voulu contraindre à fuire en cela leurs coûtumes, tout le Royaume s'est reuolté: mais ie ne fçay ce qui est arriué dans cette guerre.

Au refte Amauang mourut au commencement de l'année 1651. apres auoir remporté tant de victoires, qui ont esté auffi auantageufes à la domination des Tartares, que fa mort leur fera funefte. Car c'estoit vn homme admirable, dont le Gouuernement eftoit fi iufte, que les Tartares & les Chinois l'aimoient également: & l'on ne peut nier que fa perte n'ait extremement affoibly la puiffance de ces Conquerans. En effet, auffi-toft qu'il eut rendule dernier foupir, il y eut broüillerie à la Cour, l'autre Roy Tartare, qui eftoit lefrere de celui cy, voulant auoir la Regence, contre l'inclination des Chinois & des Tartares, qui difoient que Xunchi eftoit capable de gouverner luy mefme fon Royaume. Au contraire, cet Oncle de l'Empereur, pour iufifier fes pretentiõs, remõftroit que fon Neveu qui n'auoit encore que feize ans, feroit accablé du poids de l'Empire, fi on luy en mettoit les affaires fur les bras. Mais toutes les perfonnes confiderables, qui eftoient alors à la Cour, s'oppofans aux defirs ambitieux de ce Prince, allerent au Palais pour s'y dépouiller des marques de leurs Charges & de leurs emplois: & protefterent qu'ils ne les reprendroient que de la feule main du ieune Empereur, Cette refolution obligea le Prince, qui aspiroit à la Regence, de renoncer à fes pretentions: craignant d'aigrir les efprits, & de mettre toutes les affaires en confufion: s'ils s'opiniaftroient dauantage. Cependant, il eft temps de m'acquitter de la promeffe que i'ay fait de raconter les euenemens du fecond voleur, afin d'apprendre par mefme moyen de quelle forte les Tartares ont occupé les Prouinces de la Chine, qui font au Couchant apres

que nous auons veu comment ils ont conqueſté les Païs , qui ſont à l'Orient , & ceux qui ſont comme enfermez au milieu de cet Empire.

Mais quelque engagement que j'aye contracté en donnant ma parole , ie ne puis preſque m'empêcher de paſſer ſous ſilence l'inhumanité brutale du monſtre que ie va depeindre ; tant à cauſe que ſes actions ſont ſi execrables , qu'on ne les croira pas facilement , que parce qu'elles me ſont horreur : toutefois , puis-que ie l'ay promis , ie ſuivray les memoires écrits de la main de deux leſuites , qui ont eſté les ſpectateurs des épouventables cruautez que ce Tyran a exercées dans la Prouince de Suchuen , où ils eſtoient alors occupez à inſtruire les Fideles. Io feray donc vn abrégé de la narration de ces Peres , laquelle n'eſt autre choſe qu'un tiſſu des plus horribles actions que les hommes ſe puiſſent imaginer. Kanghiengkun , c'eſt ainſi que s'appelle ce voleur , eſt entré dans pluſieurs Prouinces qu'il a deſolées par vne infinité de meurtres , de rauages & d'incendies. Je croy que ſon deſſein eſtoit d'exterminer tout le monde , afin de n'auoir point d'ennemis à craindre , ny de ſujets à tenir dans le deuoir ; car il n'épargnoit que ſes ſoldats ; encore ne laiſſoit-il pas d'en maſſacrer quelques-uns. Mais c'eſt particulièrement la Prouince de Suchuen , qui eſt vne des plus grandes & des plus peuplées de tout le Royaume , qui fut le Theatre de ſes ſanglantes Tragedies. Car ayant fait des courſes dans les Prouinces d'Huquan , de Honan , de Nanquim , & de Kianſi , il entra enfin dans celle de Suchuen , aſſiegea Chingtu , qui eſt la capitale , & la prit par force. Afin d'aſſouir ſa rage , il fit mourir ſept des plus conſiderables perſonnes de la ville , & vn Prince du Sang qui y faiſoit ſon ſejour ordinaire. Ils s'eſſayoient pour ainſi dire , en faiſant ce maſſacre , & ſe diſpoſoit à executer de plus grandes choſes , dont la representation fera voir à l'Europe , que la Barbarie iointe à l'infidelité , produit des effets épouventables. Il faiſoit maſſacrer ſur le champ les perſonnes qui luy auoient fait la moindre iniure : quoy que l'iniure ne fût tres-ſouuent qu'imaginaire : & ſa fureur eſtoit ſi enragée , que pour la faute d'un ſeul , il faiſoit exterminer toute vne famille , enuoloppant les innocens dans le ſupplice des criminels. Un iour

il enuoya vn courrier dans la Prouince voisine , qui est celle de Xenfi. Celuy-cy, se voyant hors de la puissiance du Tyran , ne voulut point retourner : mais ce Barbare , afin de se venger, ruina tout le País qui estoit aux enuirs de la place où ce courtier faisoit sa demeure. Vn certain bourreau qu'il aymoit passionnément , à cause qu'il estoit inhumain & oruel comme luy , estant mort d'une maladie , il fit appeller le Medecin qui l'auoit traité, & le fit mourir, avec cent autres personnes de la mesme profession.

Il faisoit le complaisant avec ses soldats, s'abbaissant à iouer avec eux , & manger à leur table ; il leur donnoit mesme quelquefois des presens de sa main , pour les recompenser des belles actions qu'ils auoient faites ; & cela le rendoit aimable à ses troupes ; mais pourtant il ne laissoit pas d'en faire tuer souuent en sa presence , pour les moindres fautes. Il deschargeoit principalement sa rage sur ceux qui estoient de Suchuen, ayant conceu vne haine horrible contre les peuples de cette Prouince , à cause qu'il pensoit qu'ils portoiert avec impatience le ioug de sa domination. Enfin , les actions , qu'il faisoit en public , se terminoient presque toujours par quelque funeste catastrophe. Qu'un soldat ne fust pas bien vestu , ou n'eust pas la demarche fiere & guerriere , il le faisoit massacrer sans attendre plus long temps. Vn iour il y en eût vn , qui tesmoigna à ses camarades , que le vestement de soye que ce Tyran luy auoit donné , ne luy plaisoit pas ; cela luy fut rapporté par des espions , dont il auoit grand nombre , comme vn homme qui se défioit de tout , aussi-tost il fit tailler en pieces tout le Regiment où ce soldat estoit enroollé , quoy que ce fust vn corps de deux mille hommes. Dans la Capitale où il auoit pris le nom de Roy , & establi sa Cour ; il y auoit plus de six cens. Officiers de longue robe : il en fit mourir si grand nombre , pour des raisons de nulle consequence , qu'il n'en restoit pas vingt au bour de trois ans. Il fit escorcher tout vif le souuerain Magistrat , qui iugeoit des affaires de la Milice , à cause qu'il auoit permis à vn Mandarin Chinois de sortir de la ville pour aller en sa maison , qui estoit à la Campagne,

Il auoit dans sa Cour cinq mille Eunuques à son seruice. Vn de ces mal-heureux , qui appartenoient auparauant aux Princes

de la Famille Royale , lesquels ce Tyran auoit fait mourir, l'ayans appellé par son nom de Changhiencung, au lieu de l'appeller Roy, il les fit tous égorger.

Auparauant qu'il commençast à desoler la Prouince de Su-chuen , les Sacrificateurs des faux Dieux y suscitèrent vne rude persecution à nos Peres qui instruioient les peuples ; mais cette tempête s'estant à la fin changée en vne douce bonace, les Predicateurs de l'Euangile exercerent leurs fonctions paisiblement. Le principal auteur de cette persecution, qui estoit vn des plus considerables des Prestres des Idoles , ayant parlé contre ce Tyran , fut pris, amené deuant luy , & massacré en sa presence. Les Peres qui parloient alors à ce monstre, ayans appris de Iesus-Christ qu'il faut rendre le bien pour le mal, eussent tasché de sauuer la vie à leur Persecuteur ; mais ils connoissoient le naturel de cet homme impitoyable, qui au lieu d'estre touché des prieres , qu'on luy faisoit pour ceux qui l'auoient offensé, s'irritoit d'auantage , & faisoit mourir l'intercesseur avec le coupable. Ce n'est pas que ce monstre n'eust quelque bonté pour les Iesuites, à cause qu'ils estoient estrangers ; & n'en fist estat , à cause de leur science qu'il auoit conuë dans la conuersation ; mais cela n'empeschoit pas que les Peres ne creussent aller à la mort, toutes les fois qu'il les appelloit à son Palais. Et en effet, il auoit resolu dans trois rencontres de les faire mourir ; mais Dieu les conserua tousjours, pour la publication de la sainte Foy, comme nous le verrons apres dans vn exemple assez illustre. Il entretenoit souuent les Peres de la grandeur de nostre Religion , & parloit de son excellence en termes si propres & en apparence avec des sentimens d'une veneration si profonde, qu'on eust assuré, à ne iuger que par ses discours, qu'il estoit vn Chrestien tres-bien instruit des mysteres de la Foy. Et certes, il auoit de belles connoissances, qu'il tiroit des liures imprimez, où les maximes de la Religion Chrestienne sont expliquées en langue Chinoise : mais ces lumieres ne seruoient qu'à le rendre plus criminel, puis qu'il connoissoit la volonte de son Seigneur, & qu'il la mesprisoit. Vn iour il se vantoit en la presence des Peres, comme d'une belle action, d'auoir fait mourir vingt mille Prestres d'Idoles, & leur disoit,

disoit, que ces infortunez leur auoient voulu oster la vie, mais que Tien-Sun, c'est ainsi qu'on appelle en Chinois le Roy du Ciel, l'auoit enuoyé pour les exterminer. Il les assûroit aussi qu'après qu'il se seroit rendu maistre de tout l'Empire, il feroit bastir vn temple superbe, destiné au culte du vray Dieu. Il est certain que les bastimens, qu'il a fait construire, sont parfaitement acheuez, & qu'il auoit de grandes idées : mais il a souillé ordinairement ces beaux ouurages du sang des ouuriers qu'il faisoit massacrer sans pitié, lors qu'il remarquoit le moindre defaut dans leur trauail. Entre la Prouince de Suchuen & celle de Xen-si, il y a vne place qu'on nomme Hanchung, qui est la clef des deux Prouinces, à cause de sa situation auantageuse, & des fortifications que l'industrie des hommes auoit aioustées à l'assiete naturelle de cette ville qui est de la Prouince de Xen-si. Voyant donc que, par la prise de cette place, il s'ouueroit le chemin à la conqueste de toutes les autres, il y enuoya l'an 1645. vne armée de cent quatre-vingts mille hommes, qui estoient tous soldats de la Prouince de Suchuen : mais les assiegez firent si bien leur deuoir, que le siege semblant trop long à cette armée, quarante mille hommes se separerent des autres, & se rendirent dans la ville ; si bien que le reste fut obligé de retourner sans auoir rien executé. Le Tyran fremissant de rage de voir que les efforts de cette puissante armée auoient esté entierement inutiles, separa de ses troupes tous ceux qui estoient de retour, & les fit tailler en pieces, comme des Rebelles. Cette boucherie dura quatre iours entiers : pendant laquelle il en fit escorcher plusieurs de telle sorte, qu'il ne laissoit que la teste iointe à la peau du corps, laquelle il faisoit remplir de paille, & puis enuoyoit ces restes sanglans à diuerses villes de ce Gouvernement, dans lesquelles les Soldats auoient pris naissance, afin qu'un spectacle si horrible remplist de terreur tous les esprits. Depuis ce temps-là, il conceut vne haine si opiniastre contre ces peuples, que sa rage ne pût iamais estre assouie par aucune vengeance. Cette fureur enragée du Tyran contraignoit plusieurs personnes de prendre les armes, pour se deffendre de ses outrages ; mais comme ils n'estoient pas aguerris, & n'auoient point de Chefs pour les commander, ils estoient

aisément dissipé par les forces de ce voleur. Les plus sages abandonnerent les villes, & se retirerent dans les montagnes, où ils ont esté à couuert des malheurs qui ont enuélépé tous ceux qui n'auoient pas cherché leur azile dans la solitude.

Après cela, il fit auertir tous ceux qui estudioient, afin d'estre receus aux degrez, qu'ils se vinssent presenter à l'examen ordinaire, promettant de donner des charges d'importance à ceux qui seroient iugez les plus capables. La passion que les Chinois ont pour ces offices, les aueugla tellement, que ne reconnoissans pas l'artifice de ce Tyran, ils s'assemblerent au nombre d'environ dix-huit mille dans le College de la ville, où ce voleur les fit tous massacrer, disant qu'ils troubloient l'Estat par leurs sophismes, & donnoient aux peuples des pensées de reuolte. Lors qu'il auoit destiné à la mort quelques Gouverneurs, auant que de les faire executer, il prostituoit leurs femmes, & puis les faisoit mourir avec leurs maris, si bien que ces Dames pour euitier ce deshonneur, se tuoient elles-mêmes. Ces cruantez me font horreur, & toutefois plus i'auance, plus i'en trouue de monstrueuses : & mesme de peur d'offenser la pudeur, ie suis obligé de passer sous silence beaucoup de ses meschantez. C'estoit peu à ce barbare, de faire massacrer sans pitié les enfans pendus à la mammelle, & ceux qui n'ont pas encore la connoissance du mal, quoy qu'ils soient vn peu plus auancez en âge : les filles que la foiblesse de leur sexe semble garentir de l'épée du victorieux ; & les femmes enceintes, qui par la consideration du fruit qu'elles portent, deuroient estre inuiolables aux plus cruels. Il falloit, pour contenter son naturel de Tygre, quelque spectacle encore plus horrible. Estant donc obligé de se mettre en campagne, parce que les Tartares paroissoient dans la Prouince de Xensi ; il crût que pour assurer sa puissance il falloit exterminer tous ceux qui restoient dans la Prouince de Suchuen, excepté les peuples qui tirent du costé de Banopheli, lesquels il espargna pour vn temps, afin que son armée qui deuoit passer par cette contrée, y pût subsister : mais leur mort n'estoit pas moins assurée : car son dessein estoit de les traiter comme les autres, après le passage de ses troupes. Il fit donc
prendre

prendre d'abord dans la Capitale, six cens mille personnes de tout âge & de tout sexe, & les fit mettre aux fers par son armée, dont il auoit fait entrer vne partie dans la ville. En suite, il monta à cheual, & passa au trauers de cette multitude prodigieuse de miserables, qui tascherent de le fléchir par des cris les plus lamentables du monde, se iettans à genoux, & le prians par sa qualité de Roy & de Seigneur, de pardonner à ses pauvres suiets. Vn spectacle si triste commençant à l'attendrir, il s'arresta vn peu; mais aussi-tost apres sa cruauté l'emportant par-dessus tous les sentimens d'humanité, dont la nature laisse toujours quelque trace dans l'ame des plus barbares, il prononça tout haut l'arrêt de leur mort, disant à ses bourreaux, qu'il vouloit absolument qu'on égorgeast tous ces Rebelles. En effect, le mesme iour, ayans esté conduits hors de la ville, on les massacra tous en la presence de ce Tyran impitoyable. Nos Peres voulans sauuer leurs domestiques, quoy qu'ils sceussent le danger auquel ils s'exposeroient, luy allerent demander grace pour leurs seruiteurs, laquelle il leur accorda, au grand estonnement de tout le monde. Au mesme temps donc que l'on faisoit sortir ces pauvres victimes par deux differentes portes de la ville, vn lesuinte se tint à la premiere, & l'autre s'arresta à la seconde, afin de retirer des mains des executeurs, ceux dont ils auoient obtenu la vie. Mais la prouidence de Dieu les auoit amenez là, principalement pour le salut d'une infinité d'enfans, que les bourreaux ne refusoient pas aux Peres, lors qu'ils les demandoient pour les baptiser: si bien que la cruauté de ce Tyran seruit au bon-heur de ces petits Anges, comme la rage d'Herode seruit autrefois à la gloire & à la felicité des Innocens. Et nous pouuons remarquer en cette rencontre combien Dieu est admirable dans la predestination de ses Saints.

Le carnage fut si horrible, que le sang que respendirent les bourreaux, enfla la riuere de Kian qui passe au pied des murailles de la ville; & en suite l'on tetra les corps morts dans le courant du fleueue, afin qu'estans portez par l'impetuosité de l'eau iusqu'aux autres villes, elles reconnussent le traitement qu'elles deuoient attendre. La crainte que les peuples conceurent en voyant flotter

ces corps sur la riuere, fut suiuite des mal-heurs qu'ils auoient apprehendés. Car ce Volcur, ayant partagé ses troupes en diuers corps, les enuoya dans toutes les villes pour y faire la mesme execution : en telle sorte qu'il fit presque vne solitude d'une des Provinces les plus peuplées de la Chine.

Dans toutes les villes de ce Royaume, il y a vn champ destiné aux exercices de la milice, ce fut dans celuy qui est auprès de Chingtu, qu'ayant assemblé toute son armée, il la harangua de cette sorte. *Soldats, j'espere qu'ayant donné la chasse aux Tartares, ie conquerray par vostre courage l'Empire de tout l'vniuers; mais j'estime que pour l'execution de ce grand dessein il faut que nos troupes soient moins pesantes. Je vous ay donné l'exemple de ce qu'il faut faire, ayant coulé à fond mes soixante nauires chargés d'argent, que ie retireray du fleuve Kian, lors que ie me seray rendu maistre de l'Empire, afin de vous distribuer ces tresors, que ie n'ay amassé que pour recompenser vos services. Il y a encore vne chose dans nos troupes, qui nous donnera beaucoup d'embarras, ce sont les femmes qui suivent le camp. Montrez en cette rencontre, que vous n'avez pas moins de prudence que de courage, considérez que lors que nous aurons conquis la Chine, les plus belles personnes du monde seront en vostre puissance. Quoy que ie puisse en qualité de vostre General pretendre quelque auantage sur les autres, ie veux commencer le premier.* Ayant dit cela, il fit venir trois cens ieunes filles parfaitement belles, que cét infame auoit choisi pour assouuir sa brutalité, & n'en reseruant que vingt, pour seruir aux trois Reynes, il commanda que les autres deux cent quatre-vingts fussent égorgées en sa presence. Les soldats ayans suiuy le commandement & l'exemple du General, massacrerent impitoyablement vne infinité de femmes & de filles.

Enfin, lors que ce monstre vid qu'il n'y auoit presque plus personne sur qui il pust descharger sa rage, il se mit à faire abattre les arbres, de peur qu'on n'en cuëillist les fruits, & à renuerser les maisons & les villes, afin de contenter la furieuse passion qu'il auoit de faire du mal. Il auoit mis en assurance ses tresors, enfonçant dans le grand fleuve les vaisseaux, qui en estoient chargés, & faisant mourir les matelots, lesquels il auoit employé à

cela, de peur qu'ils ne decouurissent son secret. Il semble qu'une passion si ardante pour les richesses l'obligeoit à conseruer le superbe & magnifique Palais qu'il auoit basti luy-mesme dans la Capitale : toutéfois il y mit le feu; & la flamme estant portée aux autres maisons de la ville, produisit vn funeste embrasement. Enfin, ayant purifié ses troupes; car c'est ainsi qu'il parloit, on se met en campagne, & dans la marche, l'armée tuë tous ceux qui se rencontrent sur le chemin. Ceux d'entre les soldats qui s'auançoient vn peu trop deuant les autres, ou ceux qui ne pouuoient suiure à cause de la lassitude & de la maladie, receuoient le mesme traitement par les ordres de ce monstre impitoyable, qui, pour excuser la cruauté qu'il exerceoit sur les malades, disoit que c'estoit vne action de pieté, de ne les laisser point languir dans vn Pays ruiné. Il passe toutes les autres inhumanitez de ce monstre, pour venir à la Catastrophe.

A peine auoit-il mis le pied dans la Prouince de Xensi, qu'un des Oncles de l'Empereur marcha droit à luy, avec vn corps de cinq mille hommes, faisant suiure le reste des troupes qu'il commandoit. La coustume des Tartares estant de détacher du gros de leur Armée quelques Caualliers, pour aller apprendre des nouuelles; ce General en auoit enuoyé cinq, lesquels furent rencontrés par ceux ausquels Changhiencun auoit donné ordre de battre la campagne. Aussi-tost ils rebroussent chemin, & viennent auertir le Voleur, que les Coureurs de l'ennemy auoient paru : mais luy se prit à les railler, demandant si les Tartares auoient des aïles pour voler. Il auoit pour lors fait venir deuant luy quantité de personnes destinées à la mort, & entre les autres, deux lesquelles, ausquels il vouloit oster la vie, parce qu'ils luy auoient demandé permission de retourner dans la Prouince de Suchuen, dont ils auoient entrepris d'instruire les peuples; mais la mort inopinée de ce Barbare déliura ces Peres du danger où ils estoient. Car les principaux Chefs de l'armée entrans dans sa Tente, luy viennent dire que c'estoit tout de bon que l'ennemy paroïssoit : & comme il estoit genereux, il sort sans casque & sans cuirasse, & ne prenant qu'une lance, s'auance hors du camp, avec vne petite troupe de Caualliers, pour aller reconnoistre l'ennemy. Les

cing coureurs Tartares estans venu fondre sur luy : avec vne incroyable promptitude, le premier jaelot qui fut lancé, perça le cœur de ce Tyran, & par vn coup également fauorable aux Chinois & aux Tartares, osta la vie à celuy qui sembloit ne la vouloir laisser à personne. Le General estant renuersé par terre, l'armée des Tartares suruenant, mit sans difficulté les ennemis en déroute, dont les vns se sauuerent à la fuite : plusieurs se rendirent aux victorieux, & les autres furent taillez en pieces. En suite, les Tartares entrerent dans la Prouince de Suchuen, où ils furent receus par le peuple qui y restoit, non pas comme des ennemis, mais plustost comme des liberateurs. Ainsi cette Prouince qui est frontiere du Royaume de Tibet, & qui tire plus vers l'Occident, qu'aucun autre Pays de la Chine, fut reduitte sous la puissance des Tartares.

Leur General qui estoit, comme nous auons déjà dir, vn des Oncles du Roy, ayant estably des Gouverneurs dans les places, pour commander les Garnisons, & donné ordre à toutes les affaires de la Prouince, se preparoit à retourner à la Cour, lors que les deux Peres de nostre Compagnie, que le voleur auoit voulu faire mourir, ayans esté mis en liberté, demanderent aux victorieux permission de demeurer dans la Prouince de Suchuen : mais ils furent refusez, cét Oncle de l'Empereur voulant qu'ils vinssent à la Cour de son Neveu, où ie les laissay l'an mil six cens cinquante.

Au reste ce General, apres auoir remporté vne victoire de cette importance, ayant esté tres-mal receu de son Frere Amauang, trouua la mort, où il n'auoit suiet d'attendre que des triomphes. Car les grandes fatigues d'un voyage de plusieurs mois, ayans diminué ses troupes, on l'accusa du peu de soin qu'il auoit eu de son armée : & qu'il ne pût souffrir sans faire éclatter sa colere, si bien que par dépit il ietta son bonnet par terre, qui est parmy les Tartares la marque d'une furieuse indignation. En suite, il fut resolu qu'on l'enfermeroit dans Caociang, qui est la prison où les Empereurs Chinois faisoient mettre les Princes du Sang, lors qu'ils estoient tombez dans quelque faute. Ce Prince qui estoit vraiment genereux, & qui ne meritoit

pas d'experimenter la rigueur d'un sort si funeste , ne voulant pas estre le premier des Tartares à souffrir cette ignominie, s'estrangla dans son Palais. Quelques-uns ont dit qu'Amauang touché de jalousie , auoit poussé à bout son frere ; mais il est plus probable qu'Amauang n'usa de cette rigueur enuers luy, qu'à cause qu'il apprehendoit qu'ayant le naturel trop ardent, il ne troublast l'Empire.

Mais il est temps de finir cette narration , dans laquelle j'ay rapporté ce que les Tartares ont fait iusqu'au commencement de l'an 1651. Car alors ie sortis de la Chine par ordre de mes Supérieurs , afin de m'embarquer pour passer en Europe. Je puis bien dire qu'il y a vne chose admirable dans cette Histoire , qui est que les Tartares ont conquesté en sept ans douze Prouinces de la Chine , le Pays de Leaorung , & le Royaume de Corée , qui ont vne estenduë si prodigieuse , qu'il semble qu'une armée auroit peine à les parcourir en si peu de temps. Pour ce qui regarde les euenemens, qui sont arriuez depuis que ie me suis embarqué, ie les feray sçauoir quand ie seray de retour à la Chine , ou lors que nos Peres , qui y sont encore , m'auront appris la fin ou la continuation de cette guerre.

La premiere edition de cette Histoire estant acheuée , ie m'en allay à Amsterdam , pour y imprimer l'Atlas de la Chine. C'est là que j'ay receu les nouvelles , dont j'augmente la seconde impression de ce Liure , Afin de tenir la parole que j'auois donnée dans la premiere, de faire part au public de ce j'apprendrois, touchant les euenemens qui auroient suiuy ma sortie de cet Empire. Voicy donc les choses les plus considerables , que j'ay tirées des Lettres , que nos Peres m'ont écrites de diuers endroits de la Chine.

Après la mort d'Amauang , le ieune Nunchi dont il auoit esté tuteur , ayant pris le maniement des affaires aussi - tost qu'il eut esté Couronné , les desseins cachez & les secretes pratiques qu'auoit formées cet Oncle de l'Empereur durant sa Regence , furent découuertes. Le Prince voulant establiir son autorité , par vne iuste & seuerè punition des crimes de son Oncle , fit abattre le Tombeau qu'on luy auoit dressé , dont la structure estoit tres-belle : Et après qu'on en eut tiré son corps , commanda qu'on luy coupast

coupast la teste , & que l'on luy fist tous les outrages , que l'on fait ordinairement aux personnes les plus criminelles. La colere de l'Empereur n'éclata pas seulement contre son Oncle , mais il en fit encore sentir les effets aux Seigneurs, qui auoient eu le plus de part à sa confidence. Entre ceux qui furent recherchez le Colao Fung , qui possède la premiere charge de l'Empire, est le plus considerable : mais son innocence ayant esté reconnuë , sa disgrâce n'a seruy qu'à luy faire reprendre avec plus d'honneur le rang qu'il tenoit avant cét orage. Peut estre que Dieu , en protegeant l'innocence de ce Colao , a voulu recompenser l'inclination qu'il a pour ceux qui preschent l'Euangile ; quoy qu'il n'ait pas encore embrassé la Religion Chrestienne.

Ce furent ce mesmetemps que les nocces de l'Empereur Nunchi , & de la fille du Roy de la Tartarie Occidentale furent celebrées , avec vne pompe & vne magnificence égale à la condition des personnes qui se marioient. Les Tartares qui auoient conduit la Princesse , suiuaus le genie de leur nation , firent paroistre vne infinité de soldats , d'armes , & de cheuaux qu'ils auoient amenez de leur pays en si grand nombre, que l'on ne pouuoit pas le compter. Pour moy j'ay veu arriuer en vne seule fois quatre-vingts mille cheuaux , que les Tartares de l'Occident venoient presenter à ceux qui sont maistres de la Chine.

Cette puissance leur a facilité la conquête des Prouinces , où Iunlié faisoit encore quelque resistance. Car ils se sont rendus maistres absolus de toute la Prouince de Kanton & de celle de Kanfi : de sorte que le malheureux Roy de la Chine , lequel ils en ont chassé , n'ayant plus aucune retraite dans ce grand Royaume , s'est arresté sur les frontieres de Tunquin. Le P. Kunha m'écrivit de la Prouince de Fokien , que ce Roy ne se croyant pas en assurance sur terre , est monté sur mer de peur de tomber entre les mains de ses ennemis.

Durant la conquête de la Prouince de Kanfi , le Colao Thomas Ciu fut pris par les Tartares , qui tascherent par toute sorte de moyens de luy faire prendre party dans leurs troupes : Mais ce Seigneur, qui estoit vrayement Chrestien , ayma mieux perdre la vie que la fidelité. Il eut donc la teste tranchée par l'ordre des victorieux,

victricieux, qui n'ont pas laissé de l'honorer apres sa mort, en luy faisant dresser vn superbe Mausolée.

Dans la Prouince de Suchuen, qui a esté si cruellement desolée par les rauages de Kanghiencun, & depuis reduitte sous l'obeyssance des Tartares, il y a maintenant de grands troubles, causez par ceux qui ont de la peine à souffrir la domination estrangere. Mais les remuëmens de Fokien ont esté encore bien plus cōsiderables; Quesing fils du fameux Pirate Kinquilun ayant mis à terre vne puissante armée, laquelle a obligé les Tartares de se tenir à couuert dans les meilleures places de la Prouince: sans ofer se mettre en campagne, afin d'arrester les courses de leur ennemy. Le General Tartare qui a esté enuoyé de Pequim contre ces troupes, s'est seruy d'artifice, pour les defaire avecque plus de facilité. Il commanda donc à vne partie de ses gens, qui s'auancerent vers l'ennemy, de se mettre en fuite apres auoir commencé le combat, afin de l'attirer dans le piege. Il auoit dressé son embuscade derriere vne montagne qui faisoit vne vallée capable de tenir grand nombre de caualerie. Les Chinois poursuiuant le Tartare qui fuyoit, ne manquerent pas de donner dans le piege, & le desir de vaincre les ayant emportés vn peu trop loin du fleuve Chang, où étoit toute leur flotte presté à les secourir au besoin, ils se virent tout à coup inuestis de la Caualerie ennemie, qui leur ayant coupé le chemin par où ils pouuoient retourner à leurs vaisseau les desir & les railla tous en piece. Le carnage fut grand & il y demeura ou morts ou prisonniers quatre vingt mille hommes. Il n'est pas croyable combien cette perte toucha sensiblement Quesing, qui fut obligé de voir de son bord toute cette sanglante defaite des siens, sans leur pouuoir porter aucun secours. On dit pourtant, qu'il ne perdit pas tout à fait cœur; mais que s'étant plaint tout haut de la fortune infidelle & marastre, qui l'auoit tōujours traité trop cruellement, il protesta de n'en demeurer pas là; de tenter encore vne fois le combat: apres quoy s'il venoit à estre vaincu; il se feroit raser à la mode des Tartares.

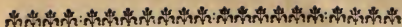
Voilà ce qu'on a seu de plus remarquable de cette guerre des Tartares contre la Chine pour ce qui est de la Religion, les dernieres lettres de ce pays apprennent, que l'exercice en étoit ex-

M M m

trémement

trémement libre , que les Peres étoient mieux venus que iamais aupres du Tartare , qui n'auoit pas seulement conserué les anciennes Eglises des Chrestiens & donné pouuoir d'en bastir des nouuelles ; mais qui auoit mesme contribué liberalement à les faire bastir. Tant il est vray que la douce & sage prouidence de Dieu tire souuent le bien des plus grand maux.

F I N.



EXTRACT DV PRIVILEGE.



AR Lettres patentes du Roy, données à Paris le dernier Mars, mil six cens soixante-six. Et Signé, BEGVIN, il est permis à Sebastien Mabre-Cramoisy Imprimeur de Sa Majesté, d'imprimer durant dix années, de telle maniere qu'il voudra, *l'Histoire uniuerselle de la Chine*, par le P. ALVAREZ SEMEDO, avec augmentation. Et defenses sont faites à toutes personnes d'imprimer cette Histoire, sous les peines portées par lesdites Lettres.

Réglé sur le Liure de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 6. Avril mil six cens soixante-six. Signé, S. PIGET, Syndic.

Et ledit Mabre-Cramoisy Marchand Libraire de Paris, a cédé le Priuilege cy-dessus, à Hierosme Prost Marchand Libraire de Lyon, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 20. May 1667.

A01 1475342

THE JOURNAL OF THE
SOCIETY OF THE HISTORY OF THE
CITY OF NEW YORK

Vol. 10, No. 1, 1901
Published by the Society of the History of the City of New York
100 Nassau Street, New York City
The Society of the History of the City of New York was organized in 1847
for the purpose of collecting and preserving the history of the city
and its various parts. It has since that time been engaged in the
publication of a journal, the first volume of which was published in 1848.
The journal has since that time been published annually, and has
become one of the most valuable sources of information for the
history of the city. It contains a large amount of original material,
and is well illustrated with maps and other documents. It is
published by the Society of the History of the City of New York,
100 Nassau Street, New York City.

1901





C104-

